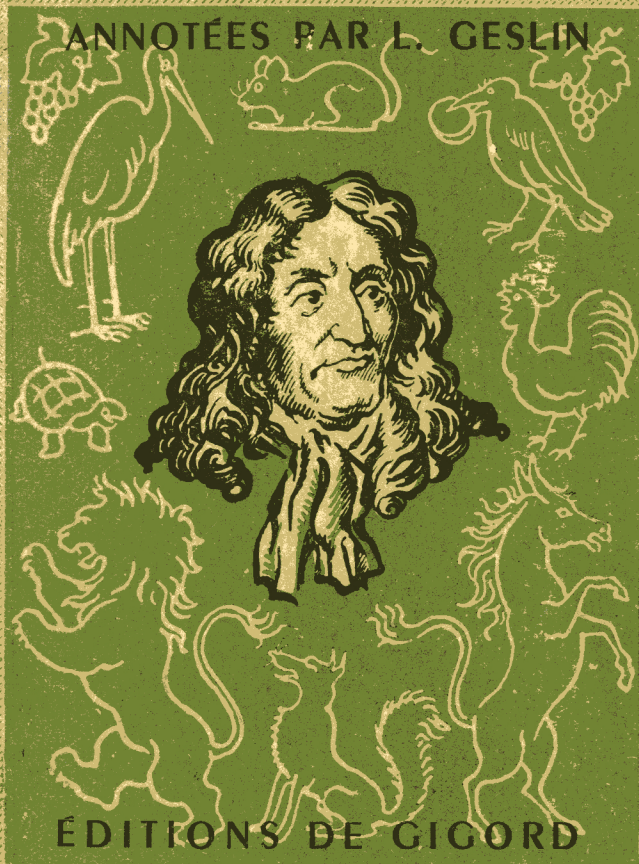


LES FABLES

ANNOTÉES PAR L. GESLIN



DE LA FONTAINE





A LA MÊME LIBRAIRIE

COURS COMPLET DE LANGUE FRANÇAISE

publié sous la direction de

Lucien GESLIN
Agrégré des Lettres

1. MÉTHODE DE COMPOSITION FRANÇAISE, PROGRESSIVE ET COMPLÈTE

* **Du mot à la phrase**, classes de *Dixième* et *Neuvième*, *Cours élémentaire*.

* **II. La découverte du style**, classes de *Huitième* et *Septième*, *Cours moyen* et *Cours supérieur* (1^{er} année).

* **III. La Narration**, classes de *Sixième* et *Cinquième*, *Cours supérieur* (2^e année). *Année préparatoire* et *Première année des E. P. S.*

* **IV. Le Plan**, classes de *Quatrième* et *Troisième*, *Deuxième* et *Troisième années des E. P. S.*

* **V. Manuel Pratique de Littérature**, 1^{er} vol., classe de *Seconde*.

* **VI. Manuel Pratique de Littérature**, 2^e vol., classe de *Première*.

2. GRAMMAIRE ET EXERCICES GRAMMATICAUX.

I. Eléments de la langue française, en vue de l'analyse et de l'orthographe, pour les *classes primaires*.

* **II. La grammaire française**, pour les classes de *Sixième* à *Quatrième* et leurs *équivalentes primaires*.

III. La langue française, étude historique, philosophique et logique, à l'usage des *classes supérieures* et des *Facultés*.

DU MÊME AUTEUR

* **Les textes latins du programme**, classe de *Troisième*.

* **Les textes latins du programme**, classe de *Seconde*.

* **Le Latin clair**, aide-mémoire raisonné en 14 tableaux.

(1) Les ouvrages marqués d'un * sont parus.

LES FABLES
DE
LA FONTAINE

éditées

par

LUCIEN GESLIN

*précédées d'une Introduction historique, littéraire
et grammaticale, accompagnées d'un commentaire
et suivies d'un Lexique de la langue de La Fontaine*

PARIS

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

15, rue Cassette

1950

PROPRIÉTÉ

DE

J. de Gigord

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

On trouvera, dans cette édition des fables de La Fontaine :

A) **Une introduction** biographique, littéraire et grammaticale ;

B) **Le texte** des fables, relevé sur l'édition critique procurée par Ferdinand Gohin, dite « édition Guillaume Budé », mais avec l'orthographe modernisée et les quelques coupures indispensables dans une édition à l'usage des classes ;

C) **Un lexique** de la langue des fables.

A) **L'INTRODUCTION** se divise en trois parties :

1. **La biographie** de La Fontaine, écrite surtout pour faire comprendre les fables en les replaçant dans leur milieu historique et en exposant les circonstances de leur composition. Cette biographie est fondée sur les conclusions de l'érudition contemporaine, et certains lecteurs seront peut-être déconcertés d'y découvrir un La Fontaine passablement différent du « bonhomme » un peu balourd auquel ils étaient habitués. Il est peu d'auteurs, Rabelais excepté, que la légende ait plus défigurés. Comme Rabelais encore, La Fontaine est un peu responsable de cette légende. Nous devons savoir gré aux érudits d'avoir écarté les voiles de cette légende pour nous révéler dans une bonne mesure quel fut et comment vécut l'auteur des Fables. L'œuvre en est éclairée d'autant.

2. **Une étude générale** de la fable destinée à replacer l'œuvre de La Fontaine dans le courant général de la littérature. On en comprend mieux comment La Fontaine a travaillé et quelle est la valeur de son apport personnel.

3. **Une étude du style et de la langue.** L'étude du style ne comporte aucune considération générale, mais l'analyse explicative des procédés précis dont La Fontaine s'est servi en virtuose rompu à toutes les finesses de ce qu'on peut appeler la « rhétorique poétique ». Rien n'est plus adroitement calculé que les éléments de ce style, en dépit de sa naïveté apparente, qui n'est qu'une suprême habileté. Cela est fait de main d'ouvrier. L'analyse peut déceler les éléments de cet art et reconnaître ainsi la part de ce quelque chose qui échappe à toute analyse et s'appelle le génie. L'étude de la langue se limite aux particularités grammaticales qui peuvent arrêter un lecteur moderne ou s'interpréter à contresens. Nous avons également procédé sur ce point par voie d'énumération explicative.

B) **LE TEXTE** des fables se présente ainsi :

1. **Indication des sources** qui ont été signalées historiquement dans l'étude de la fable avant La Fontaine.

2. **Indication de l'intérêt** littéraire particulier à la fable : particularités de forme, de composition, de style, etc. Cette indication nous a paru utile pour éviter les tâtonnements et, même, les erreurs possibles dans l'interprétation des fables.

3. Le texte même de la fable, dans lequel chaque mot de sens difficile est suivi d'un astérisque indiquant qu'on trouvera l'explication de ce mot au Lexique. Le vocabulaire de La Fontaine est certainement **le plus difficile** des vocabulaires classiques, et le nombre des contresens que l'on commet sur ce texte des fables est considérable. Nous pensons avoir mis le lecteur en mesure de les éviter.

4. **Un commentaire**, en général fort bref, et comportant surtout des renvois aux numéros de l'Introduction où se trouvent les explications nécessaires. Il nous paraît que, en bonne pédagogie, il faut mettre dans la main des élèves tous les éléments nécessaires pour comprendre un texte, mais éviter de fournir l'explication toute faite. Une explication doit être **trouvée**, non **donnée**, si l'on veut qu'elle ait une valeur de formation intellectuelle et qu'elle reste fixée dans la mémoire.

5. **Un exercice complémentaire** qui termine et conclut l'explication. Cet exercice offre à l'élève l'occasion d'éprouver ses facultés personnelles sur le sujet traité par La Fontaine. Le professeur peut le faire développer oralement ou par écrit, selon les occasions.

C) **LE LEXIQUE** est placé à la fin du volume. Il peut, à première vue, paraître surabondant. Mais il nous semble que, à l'expérience, il apparaîtra simplement nécessaire. On y trouvera, non seulement les mots hors d'usage, mais les termes employés par l'auteur dans un sens technique, notamment les termes de chasse dont La Fontaine use avec prédilection et en connaisseur. On y trouvera également les termes de mythologie qui sont, chez La Fontaine, un véritable langage d'usage courant, mais qui paraît souvent peu intelligible au vulgaire profane que nous sommes devenus sur ce point. Enfin, on y trouvera tous les termes dont l'interprétation peut faire difficulté.

Introduction, texte commenté, lexique composent une édition pédagogique des fables, permettant aux élèves de comprendre l'œuvre de La Fontaine telle qu'elle a été écrite dans son milieu historique et telle qu'elle survit dans la postérité avec sa valeur de durable beauté et de profonde humanité. C'est du moins le but que nous avons visé, et nous serions heureux de l'avoir atteint au plus près, afin de rendre service à nos collègues en servant la gloire du seul grand poète français qui ait écrit pour les enfants.

Lucien GESLIN.

INTRODUCTION

A) Biographie de La Fontaine

1. ORIGINES. LA MAISON A TOURELLES (1621-1627).

— Jean de La Fontaine fut baptisé le 8 juillet 1621, en l'église Saint-Crépin de Château-Thierry. Né sans doute la veille, il était fils de Messire Charles de La Fontaine, soi-disant écuyer, conseiller du Roi (Louis XIII) et Maître des eaux et forêts. Sa mère, Françoise Pidoux, avait épousé ce Charles de La Fontaine en secondes noces, en 1617, âgée de 35 ans. Son premier mari, le sieur de Jouy, riche commerçant de Coulommiers, lui avait laissé, avec une belle fortune, une fille unique nommée Anne.

Le ménage La Fontaine habitait une maison cossue, à tourelles, témoignage de sa condition bourgeoise aux confins de la noblesse. Aux confins seulement, en dépit du titre d'écuyer que s'arrogeait le maître des eaux et forêts ; car ce titre fut contesté et retiré à son fils Jean, en 1661, par sentence judiciaire, aggravée d'une amende de 2.000 écus.

Jean passa ses toutes premières années dans la maison à tourelles, entre son père, sa mère, sa demi-sœur Anne qui se maria en 1627 au sieur Philippe de Prat, autre maître des eaux et forêts, et son frère Claude, né en 1624. La mère dut mourir assez tôt, car il n'en est plus fait mention après la naissance de Claude. Comme Molière, comme Racine, comme Rousseau, et contrairement à tous les grands romantiques, La Fontaine fut privé de l'influence maternelle. Peut-être faut-il attribuer à cette regrettable absence son manque d'estime pour les femmes en général : nul, au XVII^e siècle, ne les a traitées avec une désinvolture plus gauloise.

2. LES ANNÉES DE COLLÈGE (1627-1639).

— Il n'est guère douteux que La Fontaine ait fait ses études au collège de Château-Thierry ; ce collège avait de la réputation ; cependant, il n'est guère douteux non plus qu'il ait goûté médiocrement ce milieu, si l'on en juge par la persévérante aigreur dont il poursuit le peuple des écoliers et celui des « pédants ».

Vers 15 ans (1636), il fut envoyé suivre sa philosophie dans un collège de la capitale ; cette philosophie durait alors deux ans.

Ensuite, une tradition non prouvée lui fait suivre quelque temps les cours du collège oratorien de Juilly, qui venait tout juste d'ouvrir ses portes.

Ce qui est sûr, c'est que La Fontaine termina ses études de collège en 1639, à l'âge de 18 ans.

3. UNE PREMIÈRE ERREUR : L'ORATOIRE (1641-1642).

— Que fit-il au sortir du collège ? Mystère. On ne ressaisit sa trace que deux ans plus tard, et c'est pour un coup de théâtre : le 27 avril 1641, en effet, il entre à l'Oratoire.

La Congrégation des Prêtres de l'Oratoire avait été fondée en 1554, à Rome, par saint Philippe de Néri, et introduite en France en 1611, il n'y avait pas si longtemps, par le cardinal de Bérulle. Ce n'était pas un ordre à proprement parler, mais une compagnie de prêtres recevant une formation spéciale et se destinant au ministère paroissial, à l'enseignement dans les collèges de la compagnie ou à la prédication. Côte à côte avec les jésuites, les prêtres et les religieuses de M. Vincent (saint Vincent de Paul), les carmélites de sainte Thérèse d'Avila et de M^{me} Acarie, le séminaire de M. Ollier, les oratoriens avaient été et continuaient d'être les bons ouvriers de la renaissance religieuse qui, en France et ailleurs, répondit aux attaques de la Réforme et fut une des causes de cet épanouissement de civilisation qu'on appelle le siècle de Louis XIV.

Sous quelle influence le futur auteur des Fables entra-t-il à l'Oratoire ? Peut-être subit-il l'ascendant des oratoriens de Juilly, s'il fut vraiment leur élève ; peut-être obéit-il simplement à un ordre paternel, car Charles de La Fontaine, médiocre administrateur de ses biens, savait dès lors qu'il ne léguerait qu'une fortune incertaine à ses héritiers ; il entra dans les usages du temps de confier à l'Église les fils de bonne famille en mal d'argent, en vue des *benefices*. Vocations de raison qui ne tournaient pas toujours mal, témoin M. Vincent et Bossuet. Claude, le frère cadet de Jean, suivit son aîné à l'Oratoire où il resta.

La Fontaine passa de la maison-mère, située rue Saint-Honoré, au séminaire de Saint-Magloire, rue d'Enfer ; il y fut confié au janséniste et mystérieux P. Desmares ; il s'initia à la philosophie de Descartes, la compagnie, dont le P. Malebranche devait être une gloire, étant résolument cartésienne ; il lut des ouvrages de théologie, des Pères de l'Église, surtout saint Augustin. Mais il lisait aussi *l'Astrée*, d'Honoré d'Urfé, bréviaire très profane de la galanterie mondaine. Sa vocation manquant décidément de solidité, il quitta l'Oratoire en octobre 1642 de lui-même ou sous la pression discrète de ses supérieurs.

Première erreur qui ne fut pas sans profit : il avait découvert Descartes, saint Augustin, l'Astrée ; il avait lié avec le P. Desmares une amitié qui subsista jusqu'à la mort du Père ; par lui, il avait pris contact avec les jansénistes et devint ainsi l'ami très peu rigoriste du très austère Liancourt, d'Arnauld d'Andilly et même du grand Arnauld ; sans compter le pieux Pellisson, tout un cortège de dévots personnages vont ainsi lui faire escorte jusqu'à la fin ; sa foi religieuse en reçut certainement ce surcroît de fermeté qui lui permit de résister aux flottements de sa conduite et de porter les fleurs et les fruits d'une sainte mort.

4. LA TABLE RONDE. VOCATION LITTÉRAIRE (1642-1647) — Hors de l'Oratoire, La Fontaine, âgé de 21 ans, redevient étudiant. Il suit des cours de droit, prend sa licence, se pare du titre d'avocat au Parlement de Paris. Il partage son temps entre la capitale et Château-Thierry qui n'en est pas fort éloigné.

Il mène la joyeuse vie des étudiants et des « basochiens ». Il fréquente assidûment Maucroix, son plus intime ami, lequel va bientôt se faire chanoine de Reims (1647) dans des vues qui ne semblent pas avoir été d'abord fort pieuses. Il fréquente Furetière, vieux camarade de collège, Pellisson, Charpentier, Cassandre, Maynard, fils du poète-président qui fut, avec Racan, l'un des disciples préférés de l'illustre Malherbe. Il fréquente d'Ablancourt, Benserade, Conrart, Tallemant des Réaux. Il fréquente même Chapelain qui, à cette époque, bien avant Boileau, est un grand homme. Bref, il commence cette vie de relations multiples qui sera l'un des traits caractéristiques de sa carrière.

Entre jeunes gens et quelques autres, ils avaient fondé un cercle dénommé « la Table Ronde » ; chaque membre était un « palatin » et la vie n'y était pas ennuyeuse.

S'il faut en croire l'abbé d'Olivet, c'est à l'âge de 22 ans, donc en 1643, que le jeune palatin La Fontaine eut la révélation de la poésie. C'était à Château-Thierry. Il arborait devant les Belles du lieu d'éblouissantes bottes blanches, étant alors fort élégant. Un officier qui prenait ses quartiers d'hiver dans la ville lut devant lui l'Ode de Malherbe : « Que direz-vous, races futures. » La Fontaine fut transporté ; il dévora Malherbe ; il y découvrit, en compagnie de Maucroix et de Pellisson, autres palatins, « 80 stances inimitables ». Le voilà qui, sans désespérer, se jette dans Marot, dans Voiture. Et ce furent ses premières amours poétiques. Il leur garda toujours un tendre au fond du cœur.

Il lisait aussi les romans de cette romanesque époque : l'*Ariane* de Desmarets, le *Polexandre* de Gomberville, vingt autres, les romans de l'antiquité, les conteurs et les poètes du xvi^e siècle

qu'il connaîtra mieux que personne en son temps. Il y a bien du pêle-mêle en tout cela : mais ce fut toujours sa mode ; c'étaient comme des broussailles où il se jetait pour en émerger tout doucement, car il n'était point pressé.

5. LA DEUXIÈME ERREUR : LE MARIAGE (1647). — Cependant le temps est venu où il convient qu'il se range. C'est du moins l'avis de son père qui se sent vieillir et qui voudrait le caser. A 26 ans, Jean n'a point d'état. Pour commencer, on le marie tambour battant avec une très jeune fille d'excellente famille, Marie Héricart.

Celle-ci apporte à son époux l'inexpérience totale de ses 14 ans $\frac{1}{2}$, une dot considérable de 30.000 livres et une belle parenté champenoise qui rayonne jusqu'à Paris. Les Héricart étaient en effet alliés aux Pintrel et aux Jannart. Les Pintrel étaient alliés aux Racine de La Ferté-Milon et Jean Racine, alors âgé de 8 ans, devint, de par ce mariage, cousin à la mode de Bretagne du futur auteur des Fables, étant petit-neveu d'un Oger Pintrel qui était en même temps grand-oncle de Marie Héricart. Quant aux Jannart, ils occupaient à Paris des situations en vue.

Riche de la dot de sa femme, de sa part des biens maternels et d'une promesse de 10.000 livres de son père, La Fontaine faisait, en apparence, le plus raisonnable des mariages. Ce fut pourtant l'une des pires folies auxquelles il se soit laissé entraîner. Au début, on mène grand train à Château-Thierry, à Reims, à Paris. Marie Héricart ouvre un salon littéraire ; Jean se plonge dans l'étude des Anciens, compose une traduction libre, en vers, de *l'Eunuque* de Térence, qui est sa première œuvre. Peu à peu, il reprend ses habitudes indépendantes. Il reproche à sa femme de ne jouer (?), ni ne travailler, ni ne s'occuper du ménage. Que faisait-elle donc ? il paraît qu'elle lisait des romans, c'était la mode. Marie Héricart ne devait pas non plus manquer de griefs. Ce qui est sûr, c'est que La Fontaine court les aventures, les littéraires et d'autres encore. Le budget du ménage est désastreux : en 1653, il faut vendre la propriété d'Oulchy-le-Château ; en 1656, c'est le tour de la ferme de Danmart qui appartient à Marie Héricart ; en 1658, les deux époux se trouvent d'accord pour demander la séparation de biens qu'ils obtiennent. La même année, la mort du père, Charles de La Fontaine, achève d'embrouiller la situation, car il lègue, avec de l'actif, un vrai ~~g~~ouillis de procès et de dettes (36.644 livres au total). Malgré toute sa bonne volonté, Jean ne put en sortir. Tout cela ira de mal en pis, jusqu'au jour de 1676 où, ayant vendu la maison patrimoniale à tourelles à son parent Antoine Pintrel, il se trouvera n'avoir plus rien du tout.

Cependant, les deux époux se rencontrent à l'occasion ; quand ils sont séparés, ils s'écrivent. Il n'y eut point rupture, mais un relâchement par consentement mutuel qui, avec le temps, finit par ressembler beaucoup à l'oubli.

La victime aurait pu être, comme il arrive généralement, le fils né en 1653, et qui portait, comme son grand-père, le prénom de Charles. Mais l'enfant fut élevé par son parrain Maucroix. Sans qu'il faille accorder créance à la légende selon laquelle il l'aurait oublié au point de le rencontrer sans le reconnaître, du moins est-il certain que La Fontaine négligea son fils autant que faire se peut.

6. LA TROISIÈME ERREUR : LA MAÎTRISE DES EAUX ET FORÊTS. — En 1652, âgé de 31 ans, La Fontaine se décide à entrer dans la carrière paternelle : il achète à son beau-frère, Philippe de Prat, une maîtrise triennale des eaux et forêts, qu'il laissera en 1658, après la mort de son père, pour recevoir une autre maîtrise avec capitainerie des chasses. Nouveaux ennuis. Il paraît que, sous l'administration du poète, les braconniers s'en donnaient à cœur joie. Colbert, éclairé par Lamoignon, ne l'entendait pas ainsi ; La Fontaine reçut les foudres épistolaires du ministre. « L'homme du Nord » est sans doute le seul homme du siècle dont le poète n'ait jamais pu faire la conquête.

D'autre part, le duc de Bouillon, devenu duc de Château-Thierry en 1657, avait charge de racheter les offices « éteints » de son nouveau domaine. C'était le cas de La Fontaine. Il s'ensuivit d'interminables tractations. Enfin, le 31 janvier 1671, le poète fut payé d'une somme de 26.767 livres, sur laquelle on retint 9.300 livres. A cette date, il cesse définitivement ses fonctions.

Il dut, à ces ennuis, d'entrer en relations avec l'Hôtel de Bouillon ; il leur dut encore cette parfaite connaissance des choses et du vocabulaire de la chasse qui apparaît dans ses fables et qu'on a trop peu remarquée.

Telle fut la troisième et la dernière erreur d'un homme qui n'était fait ni pour l'église, ni pour le mariage, ni pour les charges, mais pour les muses. De chacune d'elles, il se tira à sa manière, qui était un mélange singulier d'indépendance et de douceur, de finesse secrète et d'apparente naïveté. Comme il était « bon garçon », il commençait par se laisser faire, puis, quand on croyait le tenir, on était tout étonné de voir qu'il vous avait glissé des mains, et, de loin, il vous souriait avec tant de candeur qu'on ne pouvait lui en vouloir. Mais il allait son train.

D'ailleurs, comme tous les gens à vocation décidée, mais ils sont rares, il tirait profit de chacune de ses erreurs, apprenant ici

Descartes, saint Augustin et l'Astrée, se mêlant là aux Jannart qui vont, un temps, l'appuyer, tirant d'ailleurs cette profonde expérience des choses des bois et de la chasse qui mettra, derrière ses fables, un fond de vérité naturelle méconnue de commentateurs bien moins au courant que lui des réalités de la vie rustique.

7. LE PREMIER PROTECTEUR : FOUQUET (1657-1661).

— Comment La Fontaine connut-il Fouquet ? Peut-être par un Jannart, oncle de Marie Héricart, « l'oncle Jannart ». Ce Jannart était en effet dans la magistrature ; il exerçait les fonctions de substitut du procureur général, lequel procureur général n'était autre que Fouquet, qui cumulait allègrement cette importante charge de judicature avec ses fonctions de surintendant des finances et une foule d'autres. D'autre part, Pellisson, ami du poète et « palatin de la Table Ronde » était intimement lié avec le puissant surintendant, chargé par lui, dans sa maison, du département des Muses : autrement dit, Pellisson avait pour mission d'attirer à Saint-Mandé et à Vaux-le-Vicomte, résidences habituelles du fastueux Fouquet, les écrivains, poètes et gens de lettres de tout poil et de toute plume jugés dignes de bénéficier de ses faveurs. La vraisemblance est que Pellisson fit la courte échelle à La Fontaine qui s'appuya par surcroît de Jannart pour se pousser plus avant. Car il révéla toujours une grande habileté, parée de gentillesse, pour conquérir les bonnes grâces de puissants protecteurs, pour le plus grand profit de ses affaires et de sa carrière.

Pour faire sa cour à Fouquet, il lui offrit son poème d'*Adonis*, calligraphié par Jarry et admirablement illustré par Chauveau, un des beaux manuscrits du XVII^e siècle. Nous sommes en 1656 ou, plus vraisemblablement, en 1657. La Fontaine a publié son *Eunuque* en 1654, composé son *Adonis*, poème pastoral, et un conte mythologique en forme de dialogue, *Clymène*. Fouquet le distingue : il le pensionne en 1659, sous condition que les quartiers trimestriels seront remboursés en poèmes ; il le charge, de préférence à vingt autres, de chanter les magnificences de Vaux, où Le Nôtre et Le Brun se font la main en attendant de passer au service du Soleil de Versailles. Et Fouquet engage La Fontaine à écrire des Contes.

La Fontaine, cependant, n'habite pas les palais de Fouquet ; il fréquente Saint-Mandé et Vaux, mais il habite à Paris, en compagnie de sa femme, chez un ami. Il reste indépendant et trouve le moyen, comme il le fera toujours, de concilier les exigences du métier de courtisan avec cette parfaite sincérité qui est le trait dominant et le plus noble de son caractère. Il se sauve de la servitude par les grâces d'une nonchalance calculée qu'il sait faire

accepter, mais qui vaudra, à cet homme du monde exquis, une tenace réputation de distraction et même de rusticité. A l'inverse de l'Ane de sa fable :

Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant,

il est le *galant* qui se fait passer pour *lourdaud* pour esquiver les contraintes qu'il juge fâcheuses.

Dans l'entourage de Fouquet, La Fontaine enrichit singulièrement ce trésor de relations qui, de plus en plus, constitue le meilleur de sa fortune. Le monde entier, comme on disait alors, se bouscule autour du fastueux Mécène : M^{me} de Sévigné, M^{me} de La Fayette, les d'Herwart, le Grand Corneille flanqué de son frère Thomas y coudoient Sapho, c'est-à-dire Madeleine de Scudéry ; Ménage, qui est savant et précieux ; Charles Sorel, qui est burlesque et antiprécieux ; Boisrobert, abbé galant, ancien factotum littéraire de Richelieu et fondateur de l'Académie ; Scarron, burlesque, romanesque, tragique et comique, avec cela cul-de-jatte ; le docte P. Lemoyne ; le vieux Costar, ami de feu l'illustre M. de Balzac ; le romancier Gombaud ; les poètes Brébeuf, Boyer, Félibien ; Quinault, qui fait des tragédies en attendant de faire des opéras avec Lulli ; Charles Perrault, futur champion des Modernes contre les Anciens, qui restera, pour la postérité populaire, l'auteur des Contes de Fées ; Benserade, ancien « palatin de la Table Ronde » qui « madrigalise » sur tous les tons ; et Pellisson, autre « palatin » de la Table Ronde, qui est laid, protestant, pieux, adorateur de Sapho et qui est important parce qu'il a la confiance du maître.

A vrai dire, la mode littéraire, chez Fouquet, portait aux grâces rétrogrades. La Fontaine y sacrifiait sans se faire prier, sinon de bon cœur, écrivant rondeaux sur madrigaux, ballades sur épîtres, épigrammes et odes sur dizains et sizains, un ballet-féerie : *les Rieurs du Beau-Richard*, *le Songe de Vaux* qui restera inachevé parce que tout ce monde fut bientôt réveillé en sursaut, mille choses légères qui s'envolaient aux vents de la vie mondaine. Mais il acquiert ainsi cette souplesse de forme et d'esprit qui fera merveille dans les Fables : *Diversité, c'est ma devise*.

Cependant, au moment où il brille au premier rang, il se prépare secrètement à fausser compagnie à ces précieux, ces généreux, ces romanesques, ces burlesques. Son goût, très sûr, nourri de la lecture des Anciens et de Descartes, le portait vers un art de vérité, de raison, de mesure. Il en eut la révélation parfaite le 17 août 1661. Ce jour-là, Fouquet recevait à Vaux le roi Louis XIV

et sa cour. Les fêtes furent éblouissantes. Molière, à l'aurore de sa carrière royale, joua *les Fâcheux*. La Fontaine en fut ravi. Il écrit, le lendemain, la célèbre lettre à Maucroix, mêlée de prose et de vers, selon sa coutume :

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain, par sa manière,
Charme à présent toute la cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome.
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térance ?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie.
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré
Et bon *in illo tempore* :
Nous avons changé de méthode ;
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Les Anciens, le bon goût, la nature, 'au lieu des mièvreries et des brutalités désuètes : c'est une profession de foi classique.

La Fontaine va-t-il décidément rompre en visière avec ses alliés ?

Il n'en eut pas besoin. Le roi, poussé par Colbert, se chargea de disperser le brillant tourbillon qui bourdonnait autour du surintendant : le 10 septembre 1661, moins d'un mois après les fêtes de Vaux, Fouquet est arrêté, emprisonné, inculpé de haute trahison.

8. APRÈS LA DISGRACE DE FOUQUET (1661-1664). —

La chute de Fouquet porta un coup terrible à la plupart de ses familiers. Moment sombre pour La Fontaine. Les nuages s'accumulent. Une maladie grave le cloue au lit pendant deux mois ; il subit les tracasseries de son procès en usurpation de noblesse ; il se signale à la malveillance de Colbert en écrivant l'*Élégie aux Nymphes de Vaux* (mars 1662) ; il récidive par une *Ode au Roi* où il fait appel à la clémence du souverain. Maucroix et Pellisson sont en difficulté. A la fin, La Fontaine part pour Limoges, en exil. A vrai dire il accompagne l'oncle Jannart. Tous deux sont sous la garde d'un recors qui signale assez la nature de leur voyage. Le poète dut-il quitter la capitale par ordre, ou voyagea-t-il librement,

par amitié pour Jannart ou, peut-être par prudence ? on ne sait. Ce qui est sûr, c'est que Jannart resta « limogé » deux ans, tandis que son neveu regagne Château-Thierry dès l'automne 1662, n'ayant fait qu'un voyage d'aller et retour dont, pour se distraire, il rédigeait la chronique plaisante au jour le jour dans des Lettres à sa femme qui nous sont parvenues.

Il n'y a plus qu'à reprendre la vie partagée entre Paris et Château-Thierry. Il occupe l'année 1664 à préparer l'édition d'un ouvrage intitulé *Nouvelles en vers tirées de Boccace et de l'Arioste* ; c'est le premier volume de ses *Contes*, le premier aussi de ses ouvrages personnels, la seconde de ses publications, après *l'Eunuque* (1654) et le couronnement de sa carrière chez Fouquet. Il a 43 ans. Il n'était pas pressé.

C'est alors, à Château-Thierry, surtout à propos de son procès en usurpation de noblesse, qu'il entre décidément en relation avec son seigneur, le duc de Bouillon, qui vient d'épouser Marie-Anne Mancini, une nièce de Mazarin, âgée de 14 ans. La petite duchesse s'attache au poète, applaudit à ses *Contes*, le fait entrer en relation avec sa sœur, la duchesse Mazarin, et ne cessera plus de le protéger.

9. AU LUXEMBOURG. LES CONTES ET LES FABLES (1664-1671). — Le 8 juillet 1664, La Fontaine est nommé *gentil-homme servant* de la duchesse douairière d'Orléans, seconde femme de Gaston, frère de Louis XIII, aux gages de 200 livres annuelles, avec nourriture au palais du Luxembourg dans les temps de service qui n'étaient ni longs ni accablants.

Ce n'est certes pas la fortune, mais c'est une condition enviable ; elle confère la noblesse et fait entrer de plain-pied dans toutes les compagnies. Il réside, en principe, à Château-Thierry ; mais il est sans cesse à Paris. Il fréquente assidûment l'Hôtel de Bouillon qui devient un des centres mondains et littéraires les plus importants de Paris. La duchesse et sa sœur y font feu des quatre pieds : jeu soir et matin ; compagnies ; divertissements ; foule de gens de lettres mêlés aux plus grands seigneurs, et, parmi eux, Turenne, oncle du duc, qui cause familièrement avec La Fontaine et lui cite du Marot. Il est le poète favori de la duchesse ; elle est sa « déesse », Olympe ou Uranie, devant laquelle il brûle son plus suave encens. Et Dieu sait s'il s'y entend !

Il fréquente également chez M^{me} de La Fayette, alors fort liée avec la jeune duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, celle qui passera « comme l'herbe des champs » dans une nuit tragique de 1670. Il rencontre là son ancienne amie, M^{me} de Sévigné, et sa fille, la future M^{me} de Grignan, à qui il dédie son *Lion amou-*

reux (Fable 1, livre IV) ; il y rencontre le duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, qu'il voit aussi à l'Hôtel de Liancourt, où il a ses grandes et petites entrées. Il s'attache à La Rochefoucauld d'une affection particulière, mêlée d'admiration et de sympathie et bien révélatrice de sa tournure d'esprit. Il affirmera publiquement ces sentiments dans *l'Homme et son Image* (Fable 11 du livre I) et dans le *Discours à M. le duc de La Rochefoucauld* (Fable 14 du livre X).

Depuis 1660, il est lié avec Racine et Molière, sans doute aussi avec Boileau qui a pris résolument sa défense, au moment des *Nouvelles*, dans une anonyme *Dissertation sur Joconde*. On aime voir ce groupe des quatre grands classiques dans le premier éclat de leur gloire : La Fontaine au moment de ses premiers Contes et préparant ses Fables de 1668 ; Molière à l'époque du *Misanthrope* ; Racine méditant *Andromaque*, et Boileau dans le feu de ses premières satires ; on voudrait les suivre dans quelque promenade aux environs de Paris et, pourquoi pas ? dans les bois de Versailles où Louis XIV, lui aussi dans son matin triomphant, médite l'apothéose de son règne et de la France. Ouvrons *les Amours de Psyché*, roman en prose mêlée de vers que La Fontaine a publié en 1669. Merveilleux à-propos des poètes ! On y voit précisément « quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse » et qui ont ainsi lié « entre eux une espèce de société que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand ». Ces quatre amis se promènent, juste comme nous le souhaitions, dans les bosquets de Versailles. La Fontaine les nomme Polyphile, Acante, Gélaste et Ariste.

Polyphile, nul doute, c'est La Fontaine lui-même, celui « qui aime tout », comme il le dit si joliment à la fin du volume :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville, la campagne, enfin tout, il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Gélaste, « celui qui fait rire », comment ne serait-ce pas Molière ? Quant à Acante et Ariste, rien n'empêche qu'ils soient Racine et Boileau.

Ainsi, penché sur *les Amours de Psyché*, on rêve à la destinée de ces hommes, à la destinée de ce siècle et de ce pays. Mais les érudits veillent : ils ont prouvé que la rencontre en ce lieu, à ce moment, de ces hommes, était impossible ; s'ils n'ont pu refuser à Polyphile d'être La Fontaine, du moins ont-ils retiré à Molière, Racine et Boileau tout droit à être Gélaste, Acante et Ariste.

Survinrent d'autres érudits qui prouvèrent que les quatre amis de Psyché étaient, avec La Fontaine, Chapelle, Maucroix et Pellisson ; mais d'autres survinrent encore qui prouvèrent que ce n'était pas possible ; et puis d'autres qui prouvèrent que les quatre amis n'étaient rien du tout. Tâchons de ne pas irriter les érudits, mais rien ne nous empêche de penser, loin d'eux, que La Fontaine, n'étant pas un historien, mais un poète, a fort bien pu inventer de toutes pièces la promenade symbolique à Versailles et que les quatre amis de Psyché étaient bien, dans son esprit, ceux que nous désirons.

Ces années 1664-1671 qui, dans la vie de La Fontaine, sont le *temps du Luxembourg*, marquent le zénith de sa carrière : en décembre 1664, il publie *les Nouvelles en vers tirées de Boccace et de l'Arioste* ; en décembre 1665, *les Contes et Nouvelles en vers* ; en mars 1668, enfin, le premier recueil des *Fables*. En janvier 1669, il publie *les Amours de Psyché* ; en décembre 1670, mais avec la date de 1671, son *Recueil des Poésies chrétiennes et diverses* ; enfin, en janvier 1671, la troisième partie des *Contes*.

Arrêtons-nous sur cette date de 1671. La Fontaine a 50 ans. C'est l'année où il liquide sa maîtrise des eaux et forêts ; il va bientôt vendre au cousin Pintrel sa maison à tourelles de Château-Thierry ; il sort de son passé, il rentre dans sa gloire. L'ancien « palatin de la Table Ronde » a traversé le monde de Fouquet qui était bien plus une fin qu'un commencement ; le voici maintenant dans la société symbolique des « quatre amis », prêt à retrouver avec eux La Rochefoucauld et Bossuet dans *la Chambre du Sublime*. Cette *chambre du sublime* n'était, à vrai dire, qu'un joujou de prince ; mais, pour les princes, tout est joujou, surtout le sublime ; elle était confectionnée en cire et en bois doré, et avait été offerte, en 1675, au jeune duc du Maine, qui avait 5 ans, par sa tante maternelle, M^{me} de Thianges. On y voyait, figurés au naturel, tous ceux que nous avons dit. La Fontaine apparaissait seulement sur le seuil, mais Racine lui faisait signe d'entrer. Et, en effet, il y est entré.

10. LA GRANDE AMIE : M^{me} DE LA SABLIERE (1672-1680). — Le 3 avril 1672, la duchesse douairière d'Orléans mourut et « sa maison » avec elle.

La Fontaine ne reste pas sur le pavé ; vingt amis puissants se seraient fait un plaisir de l'accueillir. Il choisit la maison de M^{me} de La Sablière, rue Neuve-des-Petits-Champs, puis rue Saint-Honoré, où il habita jusqu'à sa vieillesse, en 1693. On se rappelle qu'à partir de 1676, tous les liens seront coupés avec Château-Thierry.

M^{me} de La Sablière était une des étoiles de première grandeur

de ce ciel parisien où brillaient alors tant d'astres féminins qui rayonnaient sur le monde entier. Elle a 32 ans en 1672, étant née en 1640. Au nez et à la barbe de Molière, qui fait jouer sa Philaminte précisément cette année-là, c'est une femme savante : physique, anatomie, mathématiques, tout cela lui est familier, et elle a, dans son grenier, étant férue d'astronomie, une longue lunette à faire peur aux gens.

Mais les gens n'ont point peur. Au contraire : ils se pressent autour d'elle, car elle est charmante, spirituelle et pleine de grâces. Elle reçoit Lauzun, Brancas, de Foix, Barillon, Bonrepaux, Racine, Boileau, Perrault, Bernier, Saint-Evremond, Jean Sobieski, qui deviendra roi de Pologne, Roberval, Sauveur, cent autres. C'est, bien plus que chez Fouquet, un monde choisi, élégant, la fleur de l'esprit et du monde. La Fare, fringant et poète, y brille au premier rang. La maîtresse de maison vit séparée de son mari et de ses enfants et n'a pas l'air de s'en soucier.

C'est un tourbillon éblouissant jusqu'en 1680. A ce moment, frappée au cœur par la mort de quelques-uns de ceux qu'elle aimait le plus, M^{me} de La Sablière se convertit. Ainsi faisait-on, au XVII^e siècle : quand l'âge venait, et l'on considérait, en général, qu'il venait tôt, on mettait, comme on disait « un intervalle entre la vie et la mort ». Ainsi firent Condé, Conti, Lauzun, Racine, M^{me} de Sablé, Mitton, Louis XIV et La Fontaine lui-même, mais tardivement, car il faisait tout tardivement. Aussi laissa-t-il d'abord son amie s'élever toute seule vers les hauteurs d'une austère dévotion qui allait jusqu'au jansénisme, faire retraite aux incurables, soigner les malades, renoncer au monde. Mais il est fâcheux que, privé de l'appui de M^{me} de La Sablière, il ait glissé des bonnes compagnies aux moins bonnes et aux pires.

En attendant, auprès de sa brillante amie, il goûte les plaisirs de la gloire, car les Fables de 1668 lui ont attiré une gloire incontestée. Il n'en continue pas moins à hanter l'Hôtel de Bouillon, cela va sans dire. Il est de plus en plus lié avec Racine, qui fait le diable à quatre dans le monde du théâtre ; il pénètre avec lui dans les coulisses, fréquente les acteurs, les marquis. Il a même la faveur enviée d'une audience royale à Versailles, et peut-être de deux. Le roi l'accueille avec le dauphin ; puis il charge Bontemps, son valet de chambre, de faire visiter le château au poète, de le faire dîner et de lui remettre une bourse comme souvenir. Dans la voiture qui le ramène à Paris, La Fontaine est tellement heureux qu'il en oublie la bourse. Heureusement, le lendemain, quand il s'en souvint, il put retrouver sa voiture et, derrière un coussin, la bourse. Elle contenait mille pistoles.

Ces années de gloire et de plaisir pendant lesquelles, de 1672

à 1680, La Fontaine glisse sans s'en apercevoir de la cinquantaine à la soixantaine, marquent une inclinaison à peine sensible, au moins extérieurement, vers la décadence morale qui a gâté ses dernières années. Mais, pour l'esprit et la production littéraire, ce sont des années de grande effervescence : il écrit un livret d'opéra pour Lulli : *Daphné*, mais il se brouille, comme tout le monde, avec l'impossible musicien, laisse son livret inachevé ; et lui, le moins vindicatif des hommes, il exhale sa rancune dans une satire : *le Florentin* ; puis, bonhomme, il se laisse réconcilier jusqu'à écrire une dédicace en vers de l'*Amadis* (1684). Il publie, en 1675, la quatrième partie des *Contes*, que le lieutenant de police, La Reynie, fait saisir en 1676, et qui n'en ont pas moins de succès. Surtout, il prépare le deuxième recueil de ses Fables, profondément marqué par l'influence intellectuelle et mondaine de M^{me} de La Sablière. Il le publie en 1678 et en 1679. Ce sont les livres VII à XI actuels.

II. LA VIEILLESSE (1680-1693). — Après la conversion de M^{me} de La Sablière, La Fontaine continue à demeurer chez son amie. De son Hôtel de la rue Saint-Honoré, elle n'a gardé qu'une petite maison pour y loger ceux de ses gens dont elle ne veut pas se séparer. Le « fablier » est au premier rang. Il habite une chambre bien sage, ornée des bustes de ses grands hommes. Mais il en sort souvent.

Il fréquente partout.

Il continue ses relations de théâtre, sans Racine, qui est converti depuis 1677 ; il écrit une comédie, *le Rendez-vous*, qui n'a que quatre représentations (1683). Il s'obstinera à tenter le théâtre, écrivant une tragédie, *Achille*, restée inachevée, faisant jouer un opéra, *Astrée*, dont Colasse, gendre et successeur de Lulli, avait écrit la musique : mais ce fut encore un échec (1691) ; les libraires lui ont attribué *Ragotin*, *le Florentin*, *le Veau Perdu*, *Je vous prends sans vert*, *la Coupe enchantée* ; elles sont en réalité du comédien Champmeslé.

Depuis 1684, il est de l'Académie. Il a succédé, détail piquant, à son vieil adversaire Colbert. Il s'est trouvé, sans l'avoir voulu, en concurrence avec Boileau et, pour être admis, il a dû attendre l'élection du satirique, patronné par le roi, protecteur de l'Académie. Incident où l'on a voulu voir une preuve de la malveillance du souverain, et qui prouverait plutôt le contraire. La Fontaine, courtisan avisé, très fin, très attentif, fut toujours fort bien en cour, en dépit de ses *Contes* dont d'obligeantes personnes s'acharnaient en vain à vouloir faire une arme contre lui. Mais ils ne lui aliénaient même pas la sympathie des jansénistes Lancelot, Arnould, Liancourt, ni celle des oratoriens, ni celle du dévot

Conti. Cette époque pouvait bien tourner à la dévotion, elle ne tomba jamais dans la pruderie.

La Fontaine fut un académicien très convaincu, trop convaincu même : non seulement il assistait à toutes les séances, mais il défendait l'Académie en toute occasion ; c'est ainsi qu'il prit position contre Furetière dans l'affaire du *Dictionnaire* que celui-ci publia au mépris du privilège réservé à la compagnie. Furetière en fut exclu et La Fontaine vota l'exclusion. Furetière, ancien camarade de collège, ancien « palatin de la Table Ronde », ancien habitué de Fouquet, un ami de toujours, en conçut un si furieux dépit, qu'il devint un ennemi déchaîné. Regrettable incident.

A l'Académie, La Fontaine se jette dans la mêlée des Anciens et des Modernes, qui éclate à l'instigation de Perrault, en 1687, et qui dure sept ans. Il se range, naturellement, du côté des Anciens avec Boileau, et il écrit l'admirable *Épître* à Huet (1687).

Il fréquente toujours chez les Bouillon, mais il fréquente aussi chez les Vendôme, où la vie est loin d'être édifiante. Tirons le voile.

Cette décadence morale n'altère pas son activité littéraire. En plus de ses essais de théâtre, il met son nom sur une traduction des *Épîtres de Sénèque* (1681), œuvre posthume de son parent Pierre Pintrel, dont il a mis en vers les citations. En 1682, il publie un recueil composite formé de son poème sur le *Quinquina*, deux contes et deux opéras, *Galathée* et *Daphné*. En 1685, paraissent les *Ouvrages de prose et poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, dans lesquels figurent un *Discours à M^{me} de La Sablière*, le *Remerciement à l'Académie*, des contes, des fables, un poème : *Philémon et Baucis*.

Il vieillit. S'en aperçoit-il ? Autour de lui, les feuilles tombent : Furetière est mort, Bernier est mort, le P. Desmares est mort. Morts aussi Pellisson, Tallemant ; M^{me} de La Sablière est mourante. Nous sommes en 1692. La Fontaine a 71 ans. A son tour, il tombe malade.

12. LA CONVERSION ET LA MORT (1692-1695). — Décembre 1692. Dans la petite maison de la rue Saint-Honoré, gisent deux malades : la maîtresse de céans, qui n'a que 52 ans, mais qui est frappée à mort ; son meilleur ami, son poète, La Fontaine, qui a 71 ans et peut se croire plus rapproché qu'elle encore du terrible seuil. Il lit le Nouveau Testament ; il écoute l'abbé Pouget, vicaire de Saint-Roch, qui est jeune et ardent ; il sent se ranimer en lui l'ardeur d'une piété que la foi n'a jamais désertée, mais que les œuvres n'ont guère montrée, si l'on met à part quelques écrits religieux. Mais les Contes ! mais le mariage

quasi rompu! et ceci, qui est de jadis! et cela, qui est d'hier. Le 12 février 1693, une députation de l'Académie pénètre dans la chambre aux bustes. Elle a été mandée par le poète. Il s'esconfessé. En présence de ses collègues, La Fontaine abjure solennellement ses erreurs, répudie ses Contes, les qualifie d'*infâmes*, s'engage, si la santé lui est rendue, à consacrer ce qui lui restera de forces et de talent à des œuvres de piété.

M^{me} de La Sablière traîne encore quelque temps. La Fontaine se rétablit. Il compose une paraphrase du *Dies Irae*, qu'il lit à l'Académie, une paraphrase des Hymnes, qui est perdue.

Le 16 janvier 1693, M^{me} de La Sablière achève de mourir. La Fontaine quitte définitivement la chambre aux bustes. Il va chercher asile chez les d'Herwart. Sa conversion en subit du dommage. Ces d'Herwart étaient des gens extrêmement riches, sortis de la finance et de l'entourage de Fouquet. Le chef actuel de la maison, Anne d'Herwart, tâchait de faire oublier ces origines par une grande dépense et le goût des arts, en particulier de la musique. Héberger La Fontaine n'était pas une mauvaise affaire pour lui. M^{me} d'Herwart était extrêmement jolie. Le poète se mit à la chanter sous le nom de *Sylvie* et le voilà derechef poète courtisan, rue Plâtrière, où les d'Herwart ont un magnifique hôtel, à Bois-le-Vicomte où ils ont un château en rapport avec l'hôtel. Au début de 1694, il publie son troisième recueil de Fables. C'est notre livre XII. C'est aussi la dernière publication du poète. En décembre 1694, sa santé se gâte de nouveau. Le 10 février 1695, il écrit à Maucroix le billet connu, le dernier qu'il ait écrit :

« Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons (*un neveu de La Rochefoucauld*) me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage ; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher ! mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

Il eut cependant le temps de recevoir la réponse de son vieil ami. Maucroix disait :

« 14 février 1695.

« Mon cher ami, la douleur que ta dernière lettre me cause est telle que tu la dois imaginer. Mais en même temps, je te dirai

que j'ai bien de la consolation des dispositions chrétiennes où je te vois. Mon très cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu. Prends-y donc une entière confiance, et souviens-toi qu'il s'appelle le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Invoque-le de tout ton cœur. Qu'est-ce qu'une véritable contrition ne peut obtenir de cette bonté infinie ? Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi les restes de ta vie (*Maucroix se méfie de l'influence des d'Herwart et de la faiblesse de son ami*), et souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu mon bon, mon ancien et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps et de celle de ton âme ! »

Maucroix lointain, mais présent par la ferveur de sa prière, Racine et l'abbé Pouget de chaque côté de son chevet, c'était la suprême compagnie de l'ancien « palatin de la Table Ronde », du commensal de Fouquet, du gentilhomme servant de M^{me} la duchesse douairière d'Orléans, de l'amie de M^{me} de La Sablière, de l'académicien zélé. Tout cela reculait et s'évanouissait devant la formidable présence de Dieu.

Il mourut le 13 avril 1695.

13. **L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE.** — On n'a trouvé, dans la biographie précédente, aucune des anecdotes dont s'enjolive ordinairement la vie de La Fontaine. Ces anecdotes sont tardives et suspectes. Le gracieux récit sur le dîner manqué à Antony, parce qu'il avait assisté à l'enterrement d'une fourmi est de Mathieu Marais, et date seulement de 1725. Le voyage à Château-Thierry entrepris pour se réconcilier avec sa femme à l'instigation de Boileau et de Racine, et resté sans résultat parce que le poète oublia totalement de voir sa femme, est conté par Louis Racine qui n'a jamais connu le fabuliste et qui écrit seulement en 1747. Du même Louis Racine et de la même date, l'idée qu'on lui prête de faire vendre cent exemplaires des *Contes* pour les pauvres. La rencontre avec son fils qu'il croise dans l'escalier sans le reconnaître est contée dans un journal, *le Parnasse français*, en 1732 ; elle est reprise, mais avec des broderies toutes différentes, par Fréron, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Le mot célèbre : « J'y allais » dit à M. d'Herwart qui venait l'inviter à demeurer chez lui, après la mort de M^{me} de La Sablière, est cité par Chamfort en 1774.

Toutes ces choses sont donc à écarter, et n'ont aucune valeur historique.

Quant aux haïres et disciplines dont il aurait usé après sa conversion, voici ce qu'en écrit Boileau à Maucroix, le 29 avril 1695, quelques jours après la mort de La Fontaine :

« Les choses hors de créance qu'on m'a dites de M. de La Fontaine sont à peu près celles que vous avez devinées, je veux dire que ce sont ces haïres, ces cilices et ces disciplines dont on m'a assuré qu'il usait fort fréquemment, et qui m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt ami que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de son caractère que ces mortifications. Mais quoi ? la grâce de Dieu ne se borne pas aux simples changements, et c'est quelquefois de véritables métamorphoses qu'elle fait. »

Boileau s'étonne, mais ne nie pas. Nous pouvons en faire autant.

S'il est apparu « grossier, lourd, stupide » à La Bruyère (1691), qui l'aura peut-être rencontré à l'Hôtel de Condé ou à Chantilly, il faut se rappeler que La Bruyère peint un vieillard de 70 ans, qu'il fait une antithèse et que, par surcroît, La Fontaine s'est peut-être peu soucié de se mettre en frais pour l'auteur des *Caractères*.

Dans la réalité de l'histoire, La Fontaine était un parfait honnête homme, au sens du XVII^e siècle, c'est-à-dire un parfait homme du monde, et un courtisan des plus adroits et des plus fins. Nul écrivain ne fut mieux accueilli dans un meilleur monde ni dans plus de maisons : à la cour, chez M. le Prince, Conti, au Luxembourg, à l'Hôtel Liancourt, chez les Bouillon, M^{me} de La Fayette, M^{me} de Sévigné, M^{me} de La Sablière, Fouquet, à l'Académie, sans parler des déplorables Vendôme.

Il eut des embarras dans ses affaires ; encore sa correspondance révèle-t-elle qu'il fit de son mieux pour s'en débrouiller et il répara par les avantages de l'esprit ce qu'il perdit par l'insuffisance de son génie pratique.

Il sut concilier avec une merveilleuse adresse l'art de plaire et le souci de la vérité, le service des grands et l'indépendance.

Mais il avait une pente irrésistible au plaisir, un grand dégoût des devoirs modestes de la vie bourgeoise, un manque déplaisant de dignité morale : d'où sa conduite à l'égard de sa femme (encore fût-ce par consentement mutuel) et de son fils (encore son meilleur ami Maucroix en fut-il chargé).

Avec tout cela, il était « bonhomme », c'est-à-dire doux, facile, dénué de jalousie et de rancune, le plus agréable ami qu'on pût imaginer. Et il avait, au plus haut degré, une vertu qui n'est pas si commune : une parfaite sincérité. « C'était, dit Maucroix, l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue. Jamais de déguisements. Je ne sais s'il a menti en sa vie. »

B) Les Fables

14. **BIBLIOGRAPHIE DE LA FONTAINE.** — Voici la liste chronologique des œuvres de La Fontaine d'après la date de leur publication :

- 1654. *L'Eunuque* de Térence, traduction en vers.
- 1664. Nouvelles en vers tirées de Boccace et de l'Arioste.
- 1665. Contes et Nouvelles en vers de M. de La Fontaine.
Deuxième partie des Contes et Nouvelles en vers.
- 1668. Fables choisies et mises en vers par M. de La Fontaine.
- 1669. Les Amours de Psyché et de Cupidon (roman en prose
mêlée de vers).
- 1671. Recueil de Poésies chrétiennes et diverses, dédié à Mgr le
Prince de Conti.
Fables nouvelles et autres poésies de M. de La Fontaine.
Contes et Nouvelles en vers. Troisième partie.
- 1673. Poème de la captivité de saint Malc.
- 1675. Nouveaux Contes de M. de La Fontaine (4^e partie, inter-
dite par La Reynie).
- 1678-1679. Fables choisies, mises en vers par M. de La Fon-
taine et par lui revues, corrigées et augmentées.
- 1682. Poème du Quinquina et autres ouvrages en vers.
- 1685. Ouvrages de prose et de poésie des Sieurs de Maucroix
et de La Fontaine.
- 1687. A Mgr l'Evêque de Soissons (Epître à Huet).
- 1691. Astrée, tragédie par M. de La Fontaine, représentée par
l'Académie Royale de musique (opéra).
Contes et Nouvelles en vers de M. de La Fontaine, nou-
velle édition revue et augmentée de plusieurs contes
du même auteur et d'une dissertation sur la Joconde.
- 1694. Fables choisies par M. de La Fontaine, livre VII (c'est
notre livre XII).

A sa mort, La Fontaine laissait de nombreuses œuvres inédites : lettres, poésies diverses, fables, pièces de théâtre, opuscules, etc., qui furent publiées successivement en 1696, 1702, 1729, 1798, 1820 et 1868.

Les deux principales éditions de ses Œuvres Complètes sont celle de *Marty-Lavaux*, 5 volumes de la Bibliothèque elzévirienne (1857-1877) et celle des *Grands Ecrivains de la France*, 11 volumes

in-8 à la librairie Hachette (1883-1893), procurée par Girard, Desfeuilles, H. Régnier et P. Mesnard.

Pour les Fables, M. Ferdinand Gohin en a procuré une excellente édition critique en deux volumes, dans la collection dite *Guillaume Budé*, avec une introduction historique. Cette édition, qui est de 1934, nous a servi de guide pour notre texte. Cependant, nous avons modernisé l'orthographe et fait les quelques coupures rigoureusement nécessaires et d'ailleurs traditionnelles dans l'enseignement.

15. ASPECTS DE L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE LA FONTAINE. — Comme Rousseau, La Fontaine est un écrivain qui a pris tard « le départ ». Sa première publication n'est que de 1654, alors qu'il a 33 ans, et ce n'est encore qu'une traduction. Il faut attendre encore dix ans pour qu'il publie sa première œuvre personnelle, ses *Nouvelles* (1664) ; et il est alors âgé de 43 ans.

C'est de cette œuvre qu'il faut dater sa véritable entrée dans la littérature. Comme celle de tous les grands classiques, elle souleva du tumulte. Elle contenait deux Contes, l'un imité de Boccace, l'autre, *Joconde* (et non *la Joconde*, comme le dit l'édition de 1691 ; *Joconde* est le nom d'un jeune Romain), imité de l'Arioste. Or, ce dernier conte avait été traduit par un nommé Bouillon (qui n'avait de commun que le nom avec les seigneurs de Château-Thierry), mort en 1662, et dont l'œuvre avait été publiée en 1663. D'où une « querelle », les uns tenant pour le *Joconde* de Bouillon, les autres pour celui de La Fontaine. Molière, sollicité d'arbitrer le conflit, se récusa. Mais un anonyme publia une *Dissertation sur Joconde* qui fit sensation et donnait la palme à La Fontaine, pour son *naturel*, sa *raison*, la *vérité*, qui manquaient à l'autre. Cet anonyme était Boileau ; il débutait ainsi dans sa carrière de critique.

Ainsi lancé, La Fontaine persiste un temps à publier des *Contes*, puis il oblique vers la *Fable*, et son recueil de 1668 lui assure une gloire incontestée, universelle. Cependant, il oblique encore et se tourne vers le roman, en publiant *Psyché* (1669). Comme Ronsard et plus tard Hugo, La Fontaine fut sans cesse tourmenté par le désir de faire du nouveau ; d'où la diversité un peu hétéroclite de son œuvre : poèmes religieux et contes, poèmes didactiques et théâtre, romans et opéras, farce et tragédie.

Ce souci de variété était dominé par le souci tout classique de « plaire au public ». Or, si le public mondain applaudissait à ses gentillesses d'un jour, rondeaux, madrigaux, épigrammes, etc., le grand public ne faisait vraiment fête qu'à ses Contes et à ses Fables. Aussi, après avoir mis, dans chacun de ses recueils, le point final à sa production dans ces deux genres, y revint-il sans

cesse : cinq fois pour les Contes (1664, 1665, 1671, 1675, 1691), trois fois pour les Fables (1668, 1678-1679, 1694). On remarquera, au passage, que contrairement à un préjugé, la composition des Contes et celle des Fables sont allées sans cesse de pair.

Pour la postérité, La Fontaine est presque uniquement l'auteur des Fables, le public, comme La Reynie en 1675, ayant rejeté dans « l'Enfer » l'extrême licence des Contes.

16. LA FABLE AVANT LA FONTAINE. PRÉDÉCESSEURS ET SOURCES. — Une erreur d'optique, suggérée systématiquement par La Fontaine, nous fait croire que, en écrivant ses fables, il s'est placé dans une tradition littéraire qu'il s'est contenté de renouveler avec génie.

En réalité, la fable, avant La Fontaine, n'était pas un genre, mais simplement un procédé de pédagogie morale, utilisé dans l'enseignement, la littérature didactique et, par ricochet, la littérature satirique. Aucun auteur d'*Art poétique*, d'Horace à Vauquelin de La Fresnaye (dont l'*Art poétique* est de 1605), ne se soucie de la fable. On ne doit pas trop s'étonner que, six ans après le premier recueil de La Fontaine, l'*Art poétique* de Boileau (1674) n'en souffle pas mot davantage. Boileau jugeait, sans doute, qu'une hirondelle ne fait pas le printemps et que le succès d'un livre ne crée pas un genre. En quoi il avait tort (voir *Manuel Pratique de Littérature*, 1^{er} volume, n° 83-84). Car, de ce qui n'était qu'une sorte de figure de style empruntée à la plus ancienne tradition pédagogique, rien n'étant plus naturel que de raconter des histoires aux enfants et aux foules pour leur faire comprendre et retenir un enseignement moral, La Fontaine a bel et bien tiré un genre littéraire dont on peut le dire, à bon droit, l'auteur.

En Grèce, la fable ressortit à la littérature *gnomique*, qui comprend les sentences et apophtegmes des *Sept Sages* avec les fables d'ESOPE. On ne sait rien de certain d'Esopé, ni s'il a existé, ni s'il était de Phrygie ou de Samos, s'il a été esclave, s'il a été mis à mort par les Delphiens, comme le veut sa légende. Sa vie, racontée par Planude et traduite par La Fontaine, est tardive, et, si elle utilise des sources beaucoup plus anciennes, ces sources sont encore tardives par rapport à Esopé, lequel, s'il a vécu, a dû vivre au VI^e siècle av. J.-C. Ce qui est sûr, c'est que les fables ésopiques ont circulé longtemps oralement dans les écoles de la Grèce et dans la littérature jusqu'au IV^e siècle av. J.-C., où Démétrius de Phalère en composa le premier recueil. C'est ce recueil qu'édita Planude, moine grec du XIV^e siècle, en y joignant la vie légendaire d'Esopé, et c'est dans l'édition de Planude que La Fontaine a lu Esopé.

Les fables d'Esope sont pédagogiques, non littéraires. Le récit est bref et sec ; une formule monotone : « cette fable montre... » introduit la morale. Le tout en prose.

Elles furent reprises, à Rome, par un Grec, esclave, puis affranchi d'Auguste (1^{er} siècle ap. J.-C.), nommé PHÈDRE ; il les mit en vers en les colorant de quelques touches pittoresques et, surtout, en les animant de son esprit satirique. Mais il reste fort sec et passa totalement inaperçu.

Au III^e ou au IV^e siècle, d'autres disent au II^e siècle, un certain Flavius AVIANUS traduisit en latin les fables, non d'Esope, mais d'un auteur grec qui avait repris à sa façon la tradition d'Esope et composé des fables de son cru ; les fables latines d'Avianus furent réduites en quatrains, à l'usage des écoliers, par un évêque de Nicée, nommé Ignatius Magister. Ces quatrains devinrent populaires au moyen âge et furent attribués à un GABRIAS. Ce Gabrias mythique, ainsi qu'Avianus, sont des sources de La Fontaine.

Mais il a ignoré l'auteur grec authentique qui est la source d'Avianus et des quatrains du prétendu Gabrias. Ce Grec s'appelait, non Gabrias, mais Babrius ; son œuvre remonte apparemment au II^e siècle ; elle n'a été découverte qu'en 1844, par l'érudit Minoïde Minas, dans un couvent du mont Athos. Le manuscrit qui contenait les fables de Babrius avait été rejeté dans un lieu dégoûtant et personne n'y attachait la moindre importance. C'est un manuscrit du XVI^e siècle qui donne 136 fables, en deux livres dont le dernier est incomplet. L'œuvre entière devait comporter dix livres. Babrius a connu le recueil ésopique de Démétrius de Phalère ; il imite Esope, mais avec art ; bien qu'il reste fort sec dans l'ensemble, il donne cependant une certaine ampleur au récit et l'une des fables qui nous reste s'étend sur 102 vers.

Vers la fin du IV^e siècle, un Grec d'Antioche, APHTHONIUS, compose à son tour un recueil de fables dont tout le mérite est d'être une source importante de La Fontaine.

Cependant, à Rome, tout le monde ignore le malencontreux Phèdre. Pour les Latins, même pour Quintilien, auteur des plus chauvins, il n'existe qu'un seul recueil de fables, celui d'Esope, et la fable n'est qu'un moyen d'orner le discours, utilisé diversement par toute sorte d'écrivains : Ennius, Lucilius, Cicéron et, surtout, Horace (I^{er} siècle av. J.-C.). Celui-ci se plaît, dans ses Satires et ses Épîtres, à prendre le ton de la conversation, *Musa pedestris*, et la fable est un de ces éléments pittoresques dont la causerie aime s'aviver, quelque chose comme le « folklore » moral des gens qui parlent ; certaines épîtres d'Horace sont un tissu de fables, la plupart brièvement esquissées, car tout le monde sait de quoi il s'agit et une allusion suffit. Un jour, cependant, à

la fin de la satire 6 du livre II, il s'amuse à faire bavarder longuement un de ses voisins de campagne, et c'est ce parfait chef-d'œuvre : *le Rat de ville et le Rat des champs*, devant lequel La Fontaine baisse pavillon.

Dans l'Inde et en Asie circulait un recueil de fables : le Pantcha-Tantra, ce qui veut dire simplement : les Cinq Chapitres. Rédigé en sanscrit au III^e siècle av. J.-C., par le brahmane Vischou-Sarma, pour le fils du roi des Indes, le Pantcha-Tantra fut traduit en vieux persan, au VI^e siècle et en arabe au VIII^e siècle. Le traducteur arabe attribue l'ouvrage à un certain PILPAY (ou Bidpay) qui est de son invention. C'est un trait constant de l'histoire de la fable que cette démangeaison des traducteurs ou adaptateurs d'inventer des auteurs destinés à donner du lustre à des œuvres qui n'en avaient guère. On verra que le moyen âge n'y a pas manqué. Pas davantage n'est authentique *le sage Lochman*, en qui La Fontaine subodore un avatar d'Esopé. Sous ces formes et ces autorités diverses, le Pantcha-Tantra courut l'Asie, pénétra en Chine et, avec les Arabes d'Espagne, s'introduisit en Europe. En 1644, un orientaliste, sans doute Gaulmin, le publia en traduction française, non sans inventer un nouveau nom, sous le titre : *LE LIVRE DES LUMIÈRES, ou la conduite des rois, composé par le sage Pilpay, Indien, traduit en français par David Sahib, d'Ispahan, ville de Perse*. En 1666, un autre orientaliste, le P. POUSSINES publie une seconde traduction, mise sous le couvert du sage Lochman : *le Modèle de la sagesse des anciens Indiens*. Pilpay et Poussines sont deux sources importantes, le premier surtout, du deuxième recueil de La Fontaine, celui de 1678-1679. Poussines et Gaulmin ont fort abrégé leur modèle qui, contrairement aux fabulistes méditerranéens, est prolixe et touffu au dernier point.

Le moyen âge fut, plus que tout autre, une époque férue d'enseignement moral. La fable y prolifère. Sans parler des *Bestiaires*, *Volucraires* et *Lapidaires* qui moralisent à qui mieux mieux à propos de bêtes, d'oiseaux et de pierres, la fable elle-même apparaît dès le X^e siècle, dans *le Romulus*. C'est un recueil de 83 fables adaptées en prose latine de Phèdre et d'Avianus. Quelque copiste mit à l'œuvre un panache de sa façon en l'attribuant à Romulus Augustule, dernier empereur d'Occident. Le succès en fut immense : copié, imité, adapté de tous côtés, il fut enfin versifié en vers élégiaques par Walther, chapelain du roi Henri II d'Angleterre, en 1177. En 1610, NEVELET traduisit en français les vers de Walther, mais, ignorant le nom de l'auteur, il les mit sous la rubrique *Anonyme*. L'ANONYME de Nevelet est une source importante de La Fontaine.

Le Romulus, ses adaptations en prose ou en vers, sont en latin.

La fable en langue française, ou « roman », ne commence sa carrière qu'au XIII^e siècle, avec Marie de France. Elle était de *France*, en effet, c'est-à-dire de l'Ile-de-France et sans doute de Compiègne, mais c'est en Angleterre qu'elle écrivit son *Ysopet*, pour Guillaume Longue-Épée, fils naturel de cet Henri II que nous venons de citer. Marie travaille sur une version anglaise du Romulus, et rédige 103 fables en vers octosyllabiques. *Ysopet*, c'est Esope gentiment habillé à la française ; en réalité, l'*Ysopet* de Marie de France ne remonte qu'à Phèdre et Avianus, par le Romulus. Marie a de la grâce, mais elle fait avant tout œuvre d'enseignement moral en s'inspirant de l'idéal chevaleresque et chrétien.

Un siècle plus tard, vers 1330, apparut un deuxième *Ysopet*, dit « l'*Ysopet* de Lyon », écrit pour la reine Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe VI de Valois. C'est une traduction en octosyllabes de 64 fables de Romulus en vers de Walther et de 18 fables d'Avianus, dit *Avionnet*. Vers la même époque paraît un troisième *Ysopet* qui traduit en octosyllabes mêlés à des sizains de six syllabes, une adaptation en vers latins du Romulus, composée par un Anglais, Alexandre Neckam, sous le titre *Novus Æsopus*. Comme Marie de France, ces deux auteurs anonymes se préoccupent exclusivement de la morale, et l'*Ysopet* de Lyon fait tourner la fable au sermon prolixe, avec abondance de citations tirées de Salomon, Caton, saint Augustin.

À côté des *Ysopets*, il faut citer les fabliaux, et surtout les branches multiples du *Roman de Renart*, ou la satire ressemble beaucoup à la fable.

D'ailleurs, tout comme dans l'antiquité, la fable continue à servir de parure aux œuvres des moralistes ; on en trouve dans la *Farce de Pathelin*, dans les chroniqueurs, et jusque chez le grave Commynes.

On en trouve aussi dans les sermons. Rien d'étonnant. Les prédicateurs populaires prennent de toutes mains pour frapper l'esprit du public. C'est un évêque d'Acre, Jacques de Vitry, qui, au XIII^e siècle, met en circulation *la Laitière et le Pot au Lait*, qu'un moraliste latinisant du XV^e siècle, Nicolas de Pergame, passe à Bonaventure des Périers, qui le passe à La Fontaine, lequel en fait le chef-d'œuvre que l'on sait. C'est Menot, Maillard, Raulin, qui content et répandent l'aventure du *Chat*, du *Cochet* et du *Souriceau*, la scène des *Animaux malades de la peste*, et cent autres qui ne vinrent pas jusqu'à La Fontaine, ou qu'il a dédaignés.

Dès le XV^e siècle, l'humanisme italien remonte aux sources latines et grecques : Nicolas Perotti, évêque de Pergame, révèle enfin le nom de Phèdre. Un Ranutius traduit cent fables pour le pape Nicolas V ; Laurent Valla en traduit 33 ; Astemio, qui signe

ABSTEMIUS, bibliothécaire du duc d'Urbin, en publie cent. Les humanistes aimaient ces nombres carrés et les soulignaient dans leurs titres : l'*Hécatomylthion* d'Abstemius est une des sources de La Fontaine. Deux Florentins, Agnolo Firenzuola et Doni adaptent en italien les fables issues du Pantcha-Tantra et leurs adaptations seront, à leur tour, adaptées en français par Gabriel Cattier, en 1556, et par Pierre Larivey, en 1579.

L'humanisme allemand est représenté dans la fable par Joachim Liebhard, savant professeur, qui signait CAMERARIUS ; il a publié à Leipzig des *Fabulæ Æsopicæ* où La Fontaine a puisé. En Suisse, Gilbert COUSIN, qui signait *Cognatus*, publie un recueil de fables intitulé *Narrationum Silva*, à Bâle, en 1567. Autre source de La Fontaine.

Cependant, en Italie, la fable passe d'Abstemius aux mains de son compatriote FAERNE, de Crémone, dont on publie, en 1564, le recueil posthume : *Cent fables latines*. Fidèle à ce nombre fatidique de cent, VERDIZOTTI publie, de son côté, *Cent fables morales*, mais en italien. Tous les deux sont des sources de La Fontaine.

En France, le premier humaniste à mettre la fable antique en circulation fut un moine augustin de Lyon, nommé Julien Machaut ; il est suivi par Guillaume Tardif, auvergnat, lecteur du roi Charles VIII, qui, vers 1491, traduit en français les « Apologues de Laurens Valle » : traduction libre, où la sécheresse du modèle grec glisse tout doucement vers le bavardage. Le Parisien GERBEL publie, en 1535, *Æsopi Phrygii Vita et Fabulæ*, où l'on trouve, pêle-mêle avec les fables ésopiques, celles d'Avianus, d'Abstemius et des récits de Pline, d'Aulu-Gelle et même d'Erasme. Source de La Fontaine. En 1542, Gilles CORROZET, autre Parisien, humaniste, imprimeur, libraire et poète, publie les *Fables du très ancien Esope, Phrygien*, en vers français, ouvrage dédié au fils de François I^{er}, le dauphin Henri, le futur Henri II ; Corrozet est peut-être un peu plus qu'une source de La Fontaine, car il est le premier à avoir usé, pour la fable, d'un mélange très varié de rythmes qui suggère le vers libre : sonnets, terza rima, quatrains, stances, vers de 4, 5, 6, 7, 8, 12 syllabes.

Un avocat d'Issoudun, qui se dit « Poète du roi Henri II », écrivit quelques fables en vers français. Il s'appelait François HABERT ; quelques érudits lui contestent la paternité de son œuvre pour l'attribuer à Guillaume Guérout.

Maître Guillaume HAUDENT, prêtre de Rouen, publie, en 1547, *Trois cent soixante et six apologues d'Esope, très excellent philosophe*, en rythme français, c'est-à-dire en vers. En réalité, il traduit, non pas Esope, mais le latin des Italiens Ranutius, Valla et autres.

Il est plat, mais il lui arrive d'avoir de l'esprit et c'est une source importante de La Fontaine.

Guillaume GUÉROULT, autre Normand de Caen, introduisit 27 fables en vers français dans son *Premier Livre des Emblèmes*, publié à Lyon en 1550. C'était un voyageur, médecin, botaniste, correcteur d'imprimerie à Lyon, bref un véritable humaniste ; mais sa vraie gloire est d'avoir été une source pour La Fontaine.

Seul parmi les poètes de la Pléiade, Antoine de Baïf a rimé une vingtaine d'apologues dans ses *Mimes, enseignements et proverbes* de 1576.

L'obscur HÉGÉMON, qui s'appelait en réalité Philibert Guide, a publié en 1583 des fables morales et autres poésies, en décasyllabes, à la suite de sa *Colombière et maison rustique*, où La Fontaine est allé les dénicher.

Au xvi^e siècle, comme avant, la fable orne parfois les œuvres des vrais littérateurs ; c'est déjà le cas pour Baïf que nous avons cité ; c'est le cas également pour Bonaventure DES PÉRIERS qui, dans ses *Nouvelles récréations et joyeux devis* (1558), a conté l'aventure du savetier Blondeau et celle de la Laitière et du Pot au lait qui ont servi de thème aux deux chefs-d'œuvre de La Fontaine. C'est encore le cas pour François RABELAIS qui est, non pas seulement une source, mais un maître de La Fontaine, au moins pour le vocabulaire. Il a mêlé quelques fables à son roman de *Pantagruel et Gargantua*, notamment le *Bûcheron* et *Mercure*. Avant ceux-là, MAROT s'était amusé à conter, en 1526, l'aventure du Lion et du Rat dans une épître à son ami Lyon (Léon) Jamet, pour l'inciter à venir, lui, Lyon, délivrer le pauvre rat Clément, coupable d'avoir mangé le lard en Carême.

Mais on voit que, en dépit de Marot, des Périers, Rabelais, la fable ne se constitue pas plus en genre littéraire au xvi^e siècle que dans le moyen âge ou dans l'antiquité ; elle reste le gibier des érudits, des pédagogues que leur nombre n'aurait pas sauvé de l'oubli si La Fontaine n'avait projeté sur ses prédécesseurs et ses sources un rayon en retour qui les fait émerger des ténèbres.

Au xvii^e siècle, la situation de la fable ne s'améliore pas : qui connaît Pierre Boissat aujourd'hui ? Ce fut pourtant un des premiers membres de l'Académie, un de ces noms que Rostand énumère complaisamment dans *Cyrano*, en ajoutant malicieusement :

Tous ces noms dont pas un ne mourra, que c'est beau !

En effet, Pierre Boissat ne mourra pas, tant que les érudits attachés aux flancs de La Fontaine étudieront les sources de son œuvre, car il a publié, en 1633, sous le nom de BEAUDOIN, les

Fables d'Esopé phrygien, moralisées. Quelque chose des souffles généreux de l'époque passe dans le titre de l'œuvre publiée en 1648 par AUDIN, prieur de couvent : *Fables héroïques, comprenant les véritables maximes de la politique et de la morale.* Toujours à la même époque, un Jacques RÉGNIER, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre satirique *Mathurin Régnier*, publie les *Apologi Phædrii*, à Dijon (1643). La Fontaine l'a consulté.

Il faut mettre à part le régent, c'est-à-dire le professeur de collège MESLIER, qui était prêtre. Celui-ci a publié, en 1629, les *Æsopi fabulæ græcæ, latinæ*, traduites en prose française. Cela est narré dans un style savoureux, réaliste, pittoresque, au vocabulaire archaïque qui semble du XVI^e siècle ; l'œuvre eut du succès dans les collèges ; peut-être La Fontaine eut-il son « Meslier » entre les mains au collège de Château-Thierry. Il en fit du moins une source importante de son œuvre.

Il est donc fort possible que la fable soit arrivée à La Fontaine par la voie toute normale d'un recueil pédagogique. Il n'a d'ailleurs pas fait autre chose, si l'on veut bien y prendre garde, que d'adapter en vers de sa façon, comme tant d'autres, le fond traditionnel des fables, pour des fins pédagogiques. Mais il s'est trouvé que, cette fois, l'adaptateur a fait briller le genre obscur de la fable de tous les feux du génie.

17. COMMENT LA FONTAINE FUT-IL AMENÉ À ÉCRIRE DES FABLES? — Au milieu du XVII^e siècle, la fable n'était donc en aucune façon un genre littéraire et ne l'avait jamais été. Esopé, Phèdre, le Romulus, les Ysopets, les recueils humanistes, les recueils pédagogiques, tout cela relevait de l'érudition ou de l'enseignement ; la fable n'entrait dans la littérature que par la bonne grâce d'un Horace, d'un Marot, d'un Rabelais ou d'un Mathurin Régnier, qui consentaient à en ramasser quelques-unes au passage pour en orner leur discours et amuser l'imagination du lecteur de ces « contes d'enfant ». Le Christ, le divin pédagogue, n'avait pas procédé autrement quand il narrait ses paraboles, suivant une tradition inaugurée par les prophètes, ouvrant la voie aux apologues des Menot, des Maillard et des Raulin. Ce n'est pas Esopé ni Phèdre qui ont poussé La Fontaine, c'est La Fontaine qui a tiré Phèdre et Esopé.

Dans ces conditions, la question se pose : comment La Fontaine a-t-il été amené à écrire des fables ?

Il semble que la chose se soit faite le plus naturellement du monde. La Fontaine, sans doute incité par Fouquet, écrit des contes, inspirés de Boccace et de l'Arioste ; il suit là une tradition des plus fermes : conteurs et nouvellistes abondent dans la litté-

rature humaniste. Chez nos conteurs du xvi^e siècle, il rencontre quelques fables et, comme eux, il les cueille au passage. Peut-être même peut-on essayer de serrer la vérité de plus près : la première fable qu'il ait écrite est, à peu près certainement, *le Meunier, son Fils et l'Ane*, qui ouvre aujourd'hui le livre III. Cette fable, inspirée du Pogge, est plutôt un conte. La Fontaine l'insère dans une épître à son ami Maucroix qui semble bien remonter à 1647. Nous aurions là, pour ainsi dire, le point de bifurcation des contes vers les fables, bifurcation toute naturelle par le moyen d'une épître.

Le succès fit le reste. La Fontaine lisait ses fables bien avant de les publier. C'était alors l'usage des écrivains. Il les lisait dans le cercle de M^{me} de La Fayette (donc de M^{me} de Sévigné), chez Fouquet, à l'Hôtel de Liancourt où La Rochetoucauld s'est établi à partir de 1656, ailleurs. C'est ce public qui fit fête le premier aux fables et le décida à la publication.

D'autres circonstances l'encouragèrent. Le 1^{er} avril 1661, Louis XIV eut un fils, celui qui sera plus tard le Grand Dauphin. Grand remue-ménage dans le monde des lettres. L'éducation d'un fils de France était alors une affaire nationale. Chacun pense à porter pierre à l'ouvrage. La Fontaine achève son recueil et le dédie, en 1668, au dauphin, alors âgé de 7 ans. Il fait ainsi preuve de « civisme », comme on dira plus tard, et se montre bon courtisan.

Mais en voilà assez, pense-t-il, pour les « contes d'enfant ». Dans son épilogue au livre VI il met le point final à sa production de fabuliste :

Bornons ici notre carrière...

Le public ne l'entend pas ainsi. Le succès du recueil de 1668 fut éclatant ; les éditions s'enlèvent. C'est le plus grand succès de librairie du siècle (37 éditions en tout). On réclame de toutes parts de nouvelles fables à l'auteur ; il se laisse faire, c'est son habitude. D'où le deuxième recueil de 1678-1679 et, par un suprême rebondissement, le troisième recueil de 1694, dernier ouvrage du poète.

18. L'ORIGINALITÉ DE LA FONTAINE DANS LA FABLE. — C'est par son génie de conteur, admirablement servi par les ressources de son style et de sa versification, que La Fontaine a élevé la fable à la dignité de genre littéraire. Il n'en a point changé la destination, c'est toujours une œuvre morale qui oscille entre la pédagogie, le discours moral à l'usage d'un public plus âgé et la satire. Mais il en a profondément modifié la technique. Avec lui,

la fable est un récit qui accroche une morale, et non une morale où s'accroche un récit. Ses préoccupations de conteur l'emportent si bien sur le souci du moraliste qu'il lui arrive de sous-entendre la morale ; parfois même le silence du moraliste ne laisse pas discerner quelle morale il veut illustrer, ni même s'il a voulu illustrer une morale. En revanche, il montre une incomparable virtuosité dans l'art du récit. C'est le plus merveilleux narrateur de France, comme le montrera l'étude de ses fables.

19. LA FABLE ORNÉE. RECUEIL DE 1668. — Le recueil de 1668 correspond à la période la plus purement classique aussi bien du siècle que de la vie de La Fontaine ; c'est le couronnement de cette époque « du Luxembourg », dont nous avons dit plus haut (n° 9) qu'elle avait été le zénith de sa carrière. Dans les fables de 1668, La Fontaine se borne sagement, en général, à *orner* le récit, à lui donner du corps et de la vie par le *pittoresque* de la mise en scène, la *vérité psychologique* des personnages, la *vivacité dramatique* de l'action. Mais il se tient dans des limites qui excluent les *digressions* et les *discours*, du moins les discours développés. Aussi la *composition* de ces fables ornées est-elle une merveille de netteté et de sûreté : tout ce qu'il faut, rien que ce qu'il faut, dans un ordre et un équilibre incomparables. C'est le chef-d'œuvre inégalé de la narration. Les perles abondent ; il n'est que de les recueillir au fil de la lecture des six premiers livres.

20. LA FABLE VARIÉE. RECUEIL DE 1678-1679. — Le deuxième recueil est, dans l'ensemble, très sensiblement différent du premier. Il clôt la période mondaine du séjour chez M^{me} de La Sablière, et il porte l'écho vivant des brillantes conversations qui se déroulaient autour d'Iris : philosophie, science, morale, on touche à tout dans un charmant laisser-aller.

Dans ce recueil, La Fontaine songe rarement au public des enfants. Il écrit pour les gens du monde qui ont fait un triomphe à son premier recueil, et, un peu, sous leur dictée. Les fables y prennent le mouvement et la variété de la conversation « honnête ». Le cadre prend de l'ampleur ; la narration se développe avec caprice, s'interrompt de digressions et de discours ; il philosophe ; il s'amuse à retourner un problème sous toutes ses faces dans une suite de fables ; il s'applique à varier le ton de toutes les manières. Parfois, il bavarde ; d'autres fois, il fait le docteur. S'il revient par moments à la sagesse de la fable ornée, c'est encore pour un effet de surprise. C'est, dans l'ensemble, une causerie éblouissante ; mais la composition perd en sûreté ce qu'elle gagne en grâce et en imprévu.

21. LA FABLE PÉDAGOGIQUE. RECUEIL DE 1694. —

Dans le recueil de 1694, à côté de *fables ornées* et de *fables variées*, on voit apparaître un troisième genre : la fable pédagogique, écrite sous l'influence directe d'un éducateur et pour un enfant bien déterminé. L'enfant était le duc de Bourgogne, et l'éducateur Fénelon. La Fontaine montre au jeune prince tout le parti qu'on peut tirer d'un sujet, toutes les idées qu'on peut tirer des mots, toute la morale qu'on peut extraire d'un récit mythologique. Ce sont tantôt des modèles, tantôt des corrigés et tantôt des leçons. Tout cela en parfait courtisan qui ménage l'amour-propre d'un « fils des dieux ».

22. LA MORALE DES FABLES. —

C'est aller un peu vite que de passer condamnation sur la morale des fables de La Fontaine, de déclarer que c'est son moindre souci ou même que cette morale est immorale et dangereuse, surtout pour des enfants. Ainsi jugeait Rousseau, dont la moralité est trop suspecte pour qu'on le croie sur parole.

En réalité, les fables prêchent une morale d'expérience pratique, fort utile, et d'une éternelle actualité, étant comme le résidu de l'expérience des siècles, depuis Esope jusqu'à La Fontaine.

D'autres lui reprochent de prêcher une morale toute laïque, étrangère au christianisme. On pourrait rétorquer que certaines fables mettent en avant des idées chrétiennes, comme on le verra plus bas. Mais il est quelques fables qui témoignent, en revanche, d'une sorte d'anticléricalisme larvé, d'ailleurs traditionnel dans la littérature. La vérité est que la morale de La Fontaine est, en effet, laïque, et que sa religion semble plutôt la mythologie antique que le christianisme. Mais on oublie que c'est le cas de tous les grands classiques qui ne sont point d'église. La Rochefoucauld, Molière, Racine, Boileau, sauf exceptions, et tardives, n'agissent pas autrement. Depuis Montaigne et les Jésuites, il s'est fait, dans la littérature, une véritable séparation de l'église et du monde ; nullement par hostilité ; au contraire : c'est par prudence et par respect.

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles,

dit Boileau (1674). Tout le monde est de son avis à peu d'exceptions près. La pensée du XVII^e siècle est chrétienne, mais la vie est mondaine et le décor de la vie est mythologique. Voyez Versailles. La Fontaine suit le courant.

La morale des fables est pratique, à peu près dénuée d'idéalisme,

presque étrangère, dans l'expression, au christianisme et fortement teintée de pessimisme. On pourrait en dire tout autant de la morale de Molière, de celle de Racine, surtout de celle de La Rochefoucauld. Les grands classiques étudient l'homme dans sa nature corrompue, sous la seule lumière de la raison et de l'expérience, hors de la Rédemption. Il faut attendre La Bruyère et ses *Caractères* (1688) pour retrouver l'accent et les mots chrétiens sous une plume non ecclésiastique.

La morale de La Fontaine, comme celle de ses contemporains, est celle de cet « honnête homme » qu'il a lui-même incarné si parfaitement. Or, *l'honnête homme*, selon les idées du temps, c'est l'homme du monde, préoccupé avant tout de faire bonne figure dans la mêlée des intérêts humains et gardant au fond de lui-même de profondes convictions chrétiennes, teintées même souvent de jansénisme, mais réservées au secret de l'oratoire ; elles ne s'épanouiront au grand jour qu'au moment de la conversion. Mais alors elles s'épanouiront en fleurs de sainteté, sur le modèle des Pères du Désert. Rappelons-nous Rancé.

On peut décrire ainsi les idées maîtresses de cette morale :

1. *Horreur du mensonge* sous toutes ses formes : a) mensonge des paroles (flatterie, ruse, vantardise...) ; b) mensonge des apparences (*grimaces*, luxe, hypocrisie...). On reconnaît là cette « âme sincère » dont nous a parlé Maucroix (n° 13 à la fin).

2. *Horreur de la violence.*

3. *Nécessité de l'effort personnel et de l'entraide.*

En voici maintenant le détail, classé par ordre alphabétique, avec l'indication des fables qui illustrent chacune de ces idées. Cette liste, telle quelle, permettra l'étude sur pièces des idées morales de La Fontaine. Elle permettra également de grouper l'étude des fables par « centres d'intérêt ».

a) *L'amitié.* IV, 17. VIII, 10. VIII, 11. IX, 2. XII, 15.

b) *L'amour.* IV, 1. VII, 12. VIII, 13. IX, 2. X, 10. XI, 2. XII, 14. XII, 24.

c) *Apparence et réalité.* VI, 17. IV, 10. IV, 14. I, 7. VI, 5. VIII, 9. VII, 14. VII, 17. IX, 2. V, 14. XI, 7.

d) *Avarice.* IV, 20. V, 13. VIII, 27. IX, 15. X, 4. XII, 3. XII, 6. XII, 13.

e) *Les biens de fortune.* I, 1. III, 17. IV, 2. V, 3. IX, 10. XII, 5. V, 9. VI, 3. VI, 17. VII, 8. VII, 11. VII, 13. VII, 14. VIII, 2. VIII, 7. IX, 15. XII, 3. XII, 6. XII, 7.

- f) *Le christianisme*. VII, 1 (l'examen de conscience ; le sacrifice ; les moines ; le diable). II, 2 (conseil tenu par les rats). VII, 3. VII, 10. IX, 4. IX, Discours à M^{me} de La Sablière : les Anges, vers 164-170, 224-228. X, 5. XII, 27.
- g) *La cour et l'ambition*. VII, 6. VIII, 3. VIII, 14. X, 9. XII, 11.
- h) *Dieu*. I, 14. II, 13. VIII, 16. IV, 19. V, 1. VI, 4. VIII, 5. VIII, 20. IX, 4. IX, 6. IX, 11. IX, 13. XII, 8. XII, 21.
- i) *Les enfants*. I, 11. V, 11. IX, 2. IX, 5. IX, Discours à M^{me} de La Sablière, 201 et suiv. X, 2.
- j) *L'expérience et la sagesse*. I, 8. IV, 22. IV, 18. V, 9. VII, 5. VII, 11. III, 18. VIII, 21. VIII, 22. IX, 8. XII, 22. IX, 14. XI, 8.
- k) *Les femmes*. I, 17. III, 14. VI, 20. VI, 21. VII, 2. VII, 4 bis. VII, 9. VIII, 6.
- l) *La fortune*. V, 11. VII, 11. VII, 12. VII, 13. IX, 15. X, 12. X, 13. XII, 4.
- m) *L'honnêteté*. X, 7.
- n) *L'indépendance*. I, 5. I, 9. IV, 13.
- o) *La justice*. II, 3. VII, 1. I, 21. VII, 15. IX, 9. X, 1. XII, 27.
- p) *Le maître*. IV, 21. VI, 8. VI, 12. III, 4. XI, 3.
- q) *Le mensonge*. IX, 1. IV, 7. II, 3. V, 1. VI, 19. IX, 6.
- r) *Misanthropie ou pessimisme*. III, 15. II, 6. IV, 8. I, 10. I, 11. I, 15 et 16. VIII, 25. IX, 11. X, 1. X, 5. X, 6. X, 7. X, 12. X, 14. XII, 1. XII, 5. XII, 6. XII, 16. IX, 1 (v. 7 à 19).
- s) *La mort*. I, 15 et 16. VII, 10. VIII, 1. XI, 8.
- t) *La nature*. VII, 17. IX, 11.
- u) *Le naturel*. II, 18. IX, 7. III, 7. IV, 5. V, 19. VIII, 22. VIII, 24. IX, 12. IX, 18. XII, 9. XII, 10. IV, 9. XII, 19.
- v) *L'œuvre d'art*. I, 20. I, 21. IV, 9. V, 16. IV, 4. IX, 6.
- x) *Les paroles qui sauvent ou qui perdent*. II, 5. III, 12. IV, 7. VIII, 4. VIII, 8. I, 19. IX, 5. IX, 17. X, 1. X, 2. XII, 11.
- y) *La patience devant le destin*. III, 11. V, 6. V, 11. VI, 11. VIII, 12. II, 13. VIII, 16.
- z) *Pessimisme*. Voir Misanthropie.
- a') *Les petits en sécurité*. I, 4. I, 22. II, 9. II, 10 et 11. III, 17. IV, 2. IV, 6. VIII, 22 (pour la thèse contraire, voir surtout X, 6.).

- b') *Philosophie*. II, 13. VII, 17. VIII, 16. IX, 7. IX, 11. IX, 12. IX, Discours à M^{me} de La Sablière. X, 14. XI, 9. XII, 2. XII, 12. XII, 20. XII, 23.
- c') *La politique*. I, 6. IV, 12. I, 13. II, 4. II, 16. III, 4. III, 13. VI, 12. I, 12. III, 2. IV, 4. V, 19. VII, 16. VII, 7. VIII, 18. VIII, 22. VIII, 24. VIII, 26. IX, 16. X, 10. X, 15. XI, 7. XII, 2. II, 5. Les deux fables du supplément.
- d') *Prudence*. X, 8. I, 8. III, 5. III, 18. IV, 1. IV, 2. IV, 15. IV, 18. V, 2. V, 3. V, 4. VI, 1 et 2. VI, 5. VI, 11. VI, 13. VI, 14. VII, 7. VII, 21. VII, 22. VIII, 2. IX, 5. IV, 4. IX, 8. IX, 10. IX, 12. X, 3. XI, 1. XI, 3. XI, 6. XI, 8. XII, 17. XII, 18.
- e') *Les puissants et la violence*. I, 6. V, 2. I, 10. I, 13. II, 4. II, 16. II, 19. III, 4. III, 9. III, 13. IV, 4. IV, 12. II, 7. II, 8. V, 4. III, 14. VI, 3. VI, 14. VI, 15. VII, 1. VII, 6. VII, 7. VII, 15. IX, 17. X, 1. X, 3. X, 5. X, 6. XII, 2. XII, 5.
- f') *La réflexion et l'action*. II, 2. II, 10. II, 13. VIII, 16. III, 1. III, 5. V, 20. VI, 1. VI, 2. VI, 10. VI, 13. VII, 8. X, 13. XI, 6. XII, 10.
- g') *Reconnaissance et ingratitude*. V, 15. I, 14. II, 11. II, 12. III, 9. VI, 13. II, 7. VIII, 22. X, 1. XII, 16.
- h') *Le roi et la cour*. I, 12. III, 2. III, 4. VI, 12. III, 14. V, 19. VI, 6. VI, 14. VII, 6. VIII, 3. VIII, 14. XI, 2. XI, 5. XII, 12.
- i') *La science et l'esprit*. VIII, 9. VIII, 24. VIII, 26. IX, 3.
- j') *La solidarité*. V, 17. VI, 15. VI, 16. III, 2. VIII, 17.
- k') *Solitude*. XI, 4. XII, 25. X, 9.
- l') *Le travail et l'économie*. I, 1. V, 9. IV, 3. VI, 18.
- m') *Les trompeurs*. I, 2. I, 18. II, 15. III, 3. V, 8. III, 6. III, 18. VIII, 21. IV, 11. IV, 15 et 16. VI, 5. IV, 19. V, 1. V, 5. V, 7. VI, 14. VI, 19. IX, 13. IX, 16. X, 3. VIII, 22. X, 4.
- n') *L'union fait la force*. III, 2. IV, 18. I, 12. VI, 20. VII, 8.
- o') *La (sotte) vanité*. I, 3. II, 14. II, 17. III, 10. IV, 3. IV, 9. V, 21. IV, 10. IV, 5. IV, 14. I, 7. V, 10. V, 14. V, 18. VI, 7. VI, 9. VI, 10. VII, 4. VII, 4 bis. VII, 8. VIII, 15. XII, 21. X, 2. XI, 5. XII, 4. XII, 17.
- p') *Les vœux et les rêves*. VI, 11. VII, 5. VII, 9. VII, 10. VII, 16 (vers 28 à 30). VIII, 5. VIII, 25. XII, 9.
- q') *Les voyages*. V, 2. VI, 5. VII, 11. VIII, 9. IX, 2. X, 2.

C) Le style et la langue des fables

23. **LE STYLE DES FABLES.** — Nous ne nous donnerons point le ridicule de décrire le style des fables en tête des fables. Qu'on les lise. Nous nous bornerons à énumérer les principales figures utilisées par l'écrivain, pour la commodité de l'analyse. Les voici, classées par ordre alphabétique :

a) **Accumulation.** L'accumulation est, comme son nom l'indique, un entassement systématique de noms, d'adjectifs, de verbes, etc.

Accumulation pittoresque :

La voilà, pour conclusion,
Grasse, mafflue et rebondie. (III, 17, 9.)

C'est une accumulation d'adjectifs destinés à renforcer le trait caractéristique. Voici une accumulation dramatique.

Quelqu'un le reconnut ; il se vit *bafoué,*
Berné, sifflé, moqué, joué. (IV, 9, 5-6.)

L'accumulation des verbes exprime le tumulte des aspects simultanés et divers d'une même action. Voici encore une accumulation dramatique, mais portant sur les circonstances et soulignant la violence de l'action :

Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt *contre les trous*, puis *contre ses chevaux*,
Contre son char, contre lui-même. (VI, 18, 10-13.)

Dans l'exemple suivant l'accumulation des infinitifs souligne l'acharnement de l'avare :

Il passait les nuits et les jours
A *compter, calculer, supputer* sans relâche. (XII, 3, 10-11.)

Donnons maintenant un exemple d'accumulation psychologique, les noms soulignant le caractère exigeant du personnage :

Cette fille voulait aussi
Qu'il eût *du bien, de la naissance,*
De l'esprit, enfin tout. (VII, 4 *bis*, 5-7.)

Autre exemple où l'accumulation souligne un trait de psychologie, dans l'espèce, l'agitation de la foule :

D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède ? et qu'est-il bon de faire ? (X, 3, 22-24.)

Cette fois, il s'agit, comme on le voit, d'une accumulation de propositions interrogatives. Dernier exemple, où l'accumulation des noms exprime le mépris :

A moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton. (X, 13, 25-26.)

b) **Allégorie.** L'allégorie consiste à prolonger une métaphore de manière à en faire un mythe qui exprime symboliquement des idées abstraites. Cf. VI, 20, *la Discorde*. L'allégorie personnifie les abstractions. Le temps y devient un vieillard armé d'une faux, ou, au contraire, un génie ailé, bienveillant :

Sur les ailes du Temps, la tristesse s'envole ;
Le Temps ramène les plaisirs. (VI, 21, 3-4.)

Ici, le temps, les plaisirs, la tristesse, et, dans la même fable, les Amours (v. 40) sont personnifiés. En d'autres endroits, ce sont les qualités sociales des personnages qui sont idéalisées ; ainsi les grands personnages, les grandes dames deviennent des *divinités* (voir XI, 2).

Ce n'est pas comme en en use
Avec des divinités... (VIII, 13, 8-9.)

Ailleurs, un vice devient un personnage caractérisé :

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux... (VIII, 27.)

Ou c'est une qualité des hommes ou des choses :

(Le bouton des fleurs) *douce et frêle espérance*,
Avant-coureur des biens que promet l'abondance. (IX, 5, 14-15.)

La Fontaine use et abuse de l'allégorie. C'était à la mode et le style allégorique fait partie de la galanterie mondaine (cf. la carte de Tendre) aussi bien que du langage du courtisan. C'est un des traits du style Louis XIV, hérité du moyen âge (cf. Roman de la Rose) et ravivé par la mythologie mise à la mode par la Renaissance.

c) **Alliance de mots.** Cette figure consiste à réunir deux mots qui semblent n'avoir pas de rapport entre eux. C'est souvent une forme de l'antithèse :

Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur. (VI, 10, 21-22.)

Cette alliance de mots est de plus une allusion au proverbe latin : *Festina lente* (hâte-toi lentement).

d) **Allitération.** Cette figure consiste à multiplier les sonorités jugées évocatrices :

Le pasteur était à côté
Et récitait à l'ordinaire
Maintes dévotes oraisons
Et des psaumes et des leçons
Et des versets et des répons.
Monsieur le mort, laissez-nous faire
On vous en donnera de toutes les façons.
Il ne s'agit que du salaire. (VIII, 10, 10-16.)

La multiplicité des rimes en *-aire* et en *-ons*, des sifflantes et des dentales, appuyée par l'accumulation, suggère l'image du curé récitant à la file ses orémus. Autre exemple :

... La volatile malheureuse
Qui, maudissant sa curiosité,
Trainant l'aile, tirant le pied,
Demi-morte, demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna,
Que bien que mal elle arriva. (IX, 2, 56-61.)

Ici, les allitérations de dentales, de liquides (l, m, n, r) et des *a* sont soulignées par le rythme et les symétries.

e) **L'allusion.** Elle consiste à employer un mot ou une expression qui, outre son sens naturel, suggère un rapprochement accidentel avec une autre idée :

(La grenouille)
Envieuse, s'étend et s'enfle et se travaille. (I, 3, 4.)

Les trois verbes se prennent au sens propre : prendre de la surface, du volume, faire des efforts ; mais ils suggèrent l'idée du vaniteux qui *se gonfle* au sens figuré. Autre exemple :

(Le moindre vent)
Vous oblige à baisser la tête. (I, 22, 6.)

Le roseau baisse vraiment la tête sous le vent. Mais l'expression suggère l'idée d'un faible humilié par les puissants. Autre exemple :

C'était un soliveau
De qui la gravité fit peur à la première.

Gravité est équivoque à dessein : il signifie à la fois : attitude sérieuse, qui est son sens figuré, et *pesanteur*, qui est son sens premier. Nous sommes ici tout près du jeu de mots, qui est la forme inférieure de l'allusion. En voici un, par *à peu près* :

(Notre sort) dépend d'une *conjoncture*
De lieux, de personnes, de temps,
Non des *conjonctions* de tous les charlatans. (VIII, 16, 62-64.)

La Fontaine joue, pour les opposer, sur la communauté de radical des mots *conjonction* et *conjoncture*.

Enfin, voici le jeu de mots tout pur :

Le Bœuf vient à pas lents.

Quand il eut *ruminé* tout le cas en sa tête... (X, 1, 51-52.)

Ruminer est pris ici dans deux sens : rumination des bovidés, et rumination des pensées. Jeu de mot excellent, étant pris des choses même et pittoresque à souhait.

f) **L'anacoluthie.** C'est une rupture de construction grammaticale, qui souligne le mouvement de la pensée :

Nous nous pardonnons *tout et rien* aux autres hommes. (I, 8, 29.)

Il faudrait : nous nous pardonnons *tout et ne pardonnons rien...* Mais le passage incorrect de l'affirmation positive à la négation souligne l'opposition *tout et rien*. Autre exemple :

(II) se dit *écolier* d'Hippocrate,

Qu'il connaît les vertus, etc. (V, 8, 12-13.)

Le passage incorrect du complément-nom à la complétive par *que* souligne l'enchaînement des prétentions du personnage. Dans l'exemple suivant, l'anacoluthie est plus forte :

Notre Chien, *se voyant* trop faible contre eux tous

Et que la chair courait un danger manifeste... (VIII, 7, 21-22.)

Il faudrait, en bonne grammaire, *se voyant...* et *voyant que*. Mais l'anacoluthie souligne la rapidité des déductions du chien. L'anacoluthie est plus forte encore, pour nous, dans l'exemple suivant :

Dans cette intention, une vieille mesure

Fut la scène où devait se passer l'aventure. (IX, 15, 9-11.)

Dans cette intention se rapporte à *il choisit* (une vieille mesure pour scène...).

g) **L'antithèse.** Cette figure oppose deux termes ou deux idées pour les faire valoir l'un par l'autre. Elle joue un grand rôle dans la composition. Nous ne nous occuperons ici que des antithèses de style. Les dix premiers vers de I, 22, le *Chêne et le Roseau*, présentent une succession d'antithèses qui, par les oppositions de mots, peignent admirablement l'opposition des personnages. Il faut les étudier en détail. On ne saurait faire des variations à la fois plus brillantes, plus expressives et plus naturelles. C'est le sommet de l'art.

L'antithèse suivante, doublée d'une périphrase qui désigne l'alouette, est admirable de pathétique :

Celle qui *chanta*t, quoique *près du tombeau*. (VI, 15, 9.)

L'antithèse peut être comique et soulignée par des symétries de mots, comme dans l'exemple suivant :

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte.
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite. (VII, 10, 1-4.)

L'antithèse peut viser simplement à la précision en opposant deux nuances distinctes de la même chose :

Leur orgueil (des Espagnols) me semble, en un mot,
Beaucoup *plus vain*, mais *pas si sot*. (VIII, 15, 7-8.)

h) **L'apostrophe** est une figure de tour oratoire ; elle consiste à interpeler une allégorie, une abstraction, un être absent :

Fureur d'accumuler...

... *Te combattrai-je* en vain sans cesse en mes ouvrages ? (VIII, 27, 1-3.)

Voici une apostrophe où l'auteur interpelle un adversaire supposé, l'Avare :

Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême. (X, 4 ; 11 et suiv.)

i) **La brachylogie** est une abréviation d'expression ; c'est une forme frappante de la concision :

Ses œufs, ses *tendres œufs*... (II, 8, 19.)

au lieu de : ses œufs tendrement aimés. En voici une plus caractéristique :

Le résultat enfin *de la suprême cour*
Fut de condamner... (XII, 14, 29-30.)

pour : le résultat *de la délibération* de la suprême cour.

j) **La comparaison** consiste à illustrer une idée ou une image par le rapprochement explicite d'une seconde idée ou image :

Le nouveau Loup y court
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour :
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville. (XII, 9, 47, qq.)

Comparaison épique, destinée à donner une noblesse héroï-comique aux exploits du Renard déguisé. Cf., dans le même style épique, XII, 24, 81.

Voici une autre comparaison du même style, mais empruntée à l'histoire :

Leur confrère aux abois entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal qui, pressé des Romains,
 Met leurs chefs en défaut... (XII, 23, 31, sqq.)

Cette dernière comparaison a, de plus, valeur d'argument : elle prouve la quasi-identité d'intelligence du Renard-Annibal et d'Annibal-Renard.

k) La concision consiste à exprimer beaucoup de choses en peu de mots ; en voici deux exemples empruntés à une fable où le développement est, au contraire, très *prolixe* :

Un d'eux (un cierge), voyant la terre en brique au feu durci
 Vaincre l'effort des ans, *il eut la même envie*. (IX, 12, 11-12.)

Comprenez : il eut, comme la terre, *envie de vaincre l'effort des ans en se durcissant au feu*. Tout cela est exprimé par : la même.

Tout en tout est divers. (Ibidem, 17.)

Ces cinq mots expriment les combinaisons multiples des mêmes éléments aboutissant à la multiplicité des objets dans l'univers.

l) La digression consiste à couper le mouvement de la composition en intercalant un développement qui ne semble pas s'y rapporter. C'est ainsi que les vers 16-23 de VIII, 14, interrompent la narration pour donner une définition satirique de la cour. En réalité, l'auteur attire ainsi l'attention sur le sens moral de sa fable. Ensuite, il revient à son récit par une *transition* désinvolte : pour revenir à notre affaire.

Parfois, dans la *fable variée* (n° 20), la digression l'emporte de beaucoup en importance et en étendue sur la fable elle-même. C'est le cas de XII, 10, par exemple, où la digression initiale, sous forme de prologue, comporte 17 vers, alors que la fable n'en comporte que 5.

m) L'ellipse consiste à sous-entendre un ou plusieurs mots qui paraissent nécessaires. Elle vise la rapidité :

Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau. (I, 1, 5-6.)

pour : *elle n'avait pas* un seul petit morceau...

Je laisse à penser si ce gîte
 Était sûr. Mais où *mieux* ? (II, 8, 4-5.)

pour : où *trouver* mieux ? tournure qui contient encore une ellipse pour : où *aurait-il pu* trouver mieux ? Cette ellipse peint la hâte désespérée du lapin. En voici une qui peint le désordre des sentiments :

Notre mort,
Au moins de nos enfants... (III, 6, 6-7.)

pour : au moins *celle* de nos enfants.

Dans le marais entrés, notre bonne commère
 S'efforce de tirer... (IV, 11, 25.)

pour : *une fois qu'ils furent* entrés... L'ellipse peint la hâte de la bonne commère.

Dans VIII, 10, 4 : *Il fût devenu fou* sous-entend : si la chose s'était prolongée. L'ellipse se sous-entend d'elle-même, du fait de la tournure conditionnelle qui prend ainsi une forte valeur expressive, sans effet de rapidité.

D'où vient donc que ce corps si bien organisé
 Ne put obliger son hôtesse
 De s'unir au soleil, *un rat eut sa tendresse* ? (IX, 7, 71-73.)

pour : *et qu'un* rat... Ici, l'ellipse n'est qu'un tour bref usuel à l'époque ; de même, dans IX, 15, 4-5 :

Il ferait bien
 De se pendre *et finir* lui-même sa misère.

Voici, en revanche, un exemple d'ellipse assez forte :

Auquel cas, où *l'honneur* d'une telle aventure ? (IX, 13, 28.)

pour : où *serait* l'honneur. L'ellipse exprime le mépris de l'aventurier. Dans III, 15, 12-13, l'ellipse exprime une impatience nuancée d'indignation :

Eh quoi ! cette musique
 Pour ne chanter qu'*aux* animaux !

Dans XI, 5, 26-27, l'ellipse est une simple allusion à la formule *et cetera* :

... Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien

pour : Et (tient de) semblables... De même, dans XI, 9, 6-7, l'ellipse est d'origine grammaticale :

D'une fable
 Il a l'air et les traits, *encor que véritable*,

pour : encore *qu'il soit*..., mais *encore que* est construit comme son synonyme *quoique*.

n) **L'énallage** est une variété d'anacoluthie qui consiste à changer brusquement le temps des verbes :

Les trompes et les cors *font* un tel tintamarre
 Que le bonhomme *est étonné*.
 Le pis *fut* que l'on mit en piteux équipage
 Le *pauvre* potager. (IV, 4, 38-41.)

Le passage brusque au passé fait succéder sans transition un tableau immobile au tumulte de l'action, dont il est le résultat définitif.

L'énallage de VII, 9, 16-17 est le chef-d'œuvre du genre :

Le porc à s'engraisser *coûtera* peu de son ;
 Il *était*, quand *je l'eus*, de grosseur raisonnable...

Il peint admirablement la rapidité des anticipations dans l'imagination de Perrette.

o) **L'énumération** consiste à énoncer successivement les divers éléments d'un objet :

Le lait tombe : adieu *veau, vache, cochon, couvée*. (VII, 9, 23.)

Cette énumération est une récapitulation, dans l'ordre chronologique renversé, des illusions de Perrette. Tous les mots portent.

p) **L'euphémisme** consiste à voiler sous une expression agréable des choses qui le sont moins. Dans VIII, 18, 9 :

Eux trois voulaient moins de *reconnaissance*,

le mot *reconnaissance* voile la véritable expression qui serait : paiement. De même, plus bas (v. 15), *charger d'un message pour Mahomet*, veut dire : assassiner ; là l'euphémisme se double d'ironie.

L'euphémisme s'emploie très fréquemment pour les choses de la mort. *Mourir* devient alors : aller chez ses pères, faire le grand voyage, etc.

q) **La figure étymologique** consiste à lier deux mots de même radical :

(II) faisait *sonner sa sonnette*. (I, 4, 6.)

La figure étymologique, doublée ici d'une allitération, fait un effet de pittoresque. Au contraire, dans l'exemple suivant, elle renforce l'antithèse de la pensée :

Nous faire *éviter* des maux *inévitables*. (II, 13, 5.)

r) **La gradation** est une forme de l'énumération dans laquelle les éléments énumérés se suivent dans un ordre d'intérêt croissant. Si ces éléments sont de plus en plus considérables, la gradation est *ascendante* ; dans le cas contraire, elle est *descendante*.

Voici une gradation ascendante d'adjectifs :

Transi, gelé, perclus, immobile, rendu. (VI, 13, 6.)

Dans la même fable, on trouve, au vers 18, une gradation ascendante de noms :

Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.

Au contraire, dans II, 14, 18, la gradation de noms est un type excellent de gradation descendante :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

Même type de gradation dans VIII, 1, 6 :

Qu'on le partage *en jours, en heures, en moments...*

Voici une gradation ascendante de verbes :

L'attelage *suait, soufflait, était rendu*. (VII, 8, 5.)

La fable 11 du livre IX est composée tout entière sur une gradation, chaque nouveau personnage prenant son point d'appui sur le précédent, comme quelqu'un qui monte une échelle. Les Anciens appelaient, en effet, cette gradation, *la gradation climaque*, c'est-à-dire en échelle.

Voici une gradation descendante de noms :

C'est *ton utilité, ton plaisir, ton caprice*. (X, 1, 21.)

Même type de gradation dans VIII, 13, 50, gradation soulignée par la répétition de *dont* :

(Un berger). Dont l'abord, dont la voix, dont le nom

Voici, pour finir, une gradation ascendante d'adverbes et de verbes :

D'abord il s'y prit *mal*, puis *un peu mieux*, puis *bien*,
Puis, *enfin*, il n'y manqua *rien*. (XII, 9, 44-45.)

s) **L'harmonie** est, non une figure, mais une qualité du style qui résulte du choix des sonorités (euphonie) et des rythmes (eurythmie) agréables à l'oreille :

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure. (I, 10, 3-4.)

L'harmonie très *douce* de ces deux vers suggère une idée de calme et d'innocence. Au contraire, dans l'exemple suivant :

Le quadrupède écume et son œil étincelle ;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ. (II, 9, 15-16.)

l'harmonie tumultueuse suggère l'agitation et la peur.

L'exemple suivant est très significatif :

Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau.
(VI, 3, 22-26.)

Le tumulte des sonorités peint les agitations furieuses de Borée et les désastres qu'il sème sur son passage. Voici un vers dont l'harmonie fait un chef-d'œuvre de délicieux pittoresque, en dépit de son extrême simplicité :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours. (VII, 4, 4.)

Tout le début de *le Coche et la Mouche* (VII, 8, 1-10), est une merveille d'harmonie contrastée, les cinq premiers vers exprimant l'effort de l'attelage, les cinq suivants peignant le vol tourbillonnant de la Mouche. De même, le début de la fable qui suit (VII, 9), surtout les vers 1-6, fait sentir, par son rythme, ses sonorités, la démarche allègre de Perrette.

Le contraire de l'harmonie est la *cacophonie*, faute extrêmement rare chez La Fontaine.

1) **L'harmonie imitative** est une figure qui fait entendre, par les sonorités des mots, le bruit des objets dépeints :

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie. (I, 2, 12.)

Ces derniers mots font entendre la chute du fromage dans les feuillages, s'achevant sur l'écrasement au sol, exprimé par le mot *proie*. Le vers suivant fait entendre le rugissement du lion :

Nous sommes quatre à partager la proie. (I, 6, 8.)

Voici maintenant le bruit des dents du rat qui ronge :

Notre ermite nouveau subsistait là-dedans ;
Il fit tant, de pieds et de dents... (VII, 3, 7-8.)

Dans VII, 8, 25, les deux derniers monosyllabes font entendre le dernier ahan de l'attelage :

Après bien des efforts, le coche arrive *au haut*.

Écoutez, exprimé par des *r*, des *a*, des *t*, le bruit du torrent :

Avec grand bruit et grand fracas
Un Torrent tombait des montagnes.
Tout fuyait devant lui, l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes (VIII, 23, 1-4.)

Pour terminer, un subtil effet d'harmonie imitative qui fait entendre le bruit de la mastication satisfaite du chat :

Vraiment, dit Maître Chat,
Les moineaux ont un *goût exquis et délicat*. (XII, 2, 28-29.)

u) **L'hendiadyn** consiste à décomposer une expression subordonnée en deux éléments juxtaposés, pour attirer l'attention sur chacun d'eux :

L'ingratitude et les abus
N'en seront que plus à la mode. (XII, 16, 25-26.)

pour : les abus de l'ingratitude.

v) **L'hypallage** consiste à attribuer à un objet les qualités qui appartiennent à un autre. Cette confusion systématique fait un effet de pittoresque très vivant :

Le long espoir et les vastes pensées. (XII, 8, 11.)

pour l'espoir d'un *long temps*, les pensées de *vastes projets*.

x) **L'hystéron protéron** consiste dans une véritable inversion de l'ordre chronologique, qui avive l'attention :

Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts. (III, 5, 28.)

Il faut d'abord faire des efforts, à la suite desquels le bouc pourra s'en tirer. Mais le mot effort est ainsi mis en relief et laisse entendre que le bouc perdra son temps.

(Le Rat) Va courir le pays, abandonne son trou. (VIII, 9, 4.)

Il abandonne d'abord son trou et ensuite seulement court le pays ; mais l'ordre adopté souligne l'imprudence commise par un rat qui abandonne la sécurité de son trou.

y) **L'inversion** consiste à changer l'ordre grammatical. Ses effets sont tantôt pittoresques, tantôt dramatiques, tantôt pathétiques. La Fontaine en use constamment. Voici quelques exemples :

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs. (I, 22, 25-27.)

Cette inversion, admirablement pittoresque, peint l'arrivée rapidement progressive de la tempête. Autre inversion pittoresque :

Maître Corbeau sur un arbre perché... (I, 2, 1.)

Le rejet du participe en fin de phrase, à la rime, détache le Corbeau dans le vide du ciel.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe. (II, 12, 2.)

Ici, la phrase est tout juste à l'envers, mais elle suit l'ordre pittoresque : décor, action, personnage. Même procédé dans l'exemple suivant :

*Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.* (II, 15, 1-2.)

Cette inversion a de plus l'avantage de mettre en valeur le trait caractéristique exprimé par les deux adjectifs. C'est le contraire qui a lieu dans l'exemple suivant, le trait pittoresque étant mis en valeur, après le trait caractéristique, par l'inversion :

*Du rapport d'un troupeau dont il vivait sans soins
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.* (IV, 2, 1-2.)

Voici une inversion pittoresque qui met admirablement en valeur le trait caractéristique ; elle est, d'ailleurs, renforcée par la répétition du mot *long* :

*Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.* (VII, 4, 1-2.)

Toutes les inversions qui précèdent sont pittoresques. L'inversion suivante a surtout une valeur expressive des sentiments de l'avare :

Il avait dans la terre une somme enfouie. (IV, 20, 12.)

Voici une inversion pathétique, destinée à inspirer au lecteur de la sympathie pour les deux héroïnes :

*(La Vieille) courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit
Dormaient les deux pauvres servantes.* (V, 6, 14-16.)

Autre inversion destinée à faire apparaître le trait caractéristique du personnage et la terreur qu'il inspire :

A ces mots, sort de l'ancre, un Lion grand et fort. (II, 1, 22.)

Voici une inversion exclamative :

Peu de prudence eurent les pauvres gens! (VII, 7, 39.)

La forte inversion qui suit est destinée à mettre à la rime un adjectif qui a la valeur d'un jugement et d'un trait caractéristique :

Il arriva le lendemain
En un lieu que *devait la déesse bizarre*
Fréquenter sur tout autre. (VII, 11, 35-37.)

Autre forte inversion, à la fois pittoresque et dramatique :

Raide mort étendu, sur la place, il le couche. (VIII, 10, 56.)

La phrase est exactement renversée : il le couche sur la place étendu raide mort. Mais on voit tout ce qu'elle gagne à l'inversion.

Dans l'exemple suivant, le rejet du participe passé après le complément direct qui s'intercale entre l'auxiliaire et le participe, est un *archaïsme* dont use fréquemment La Fontaine :

(L'oiseau), de son bec, *avait leur troupeau mutilé*. (XI, 9, 15.)

Autres exemples :

J'avais *Esope quitté*. (VIII, 13, 1.)
Il avait, à grand tort, *son village quitté*. (VII, XI, 73.)

Même type d'inversion, mais avec un mode personnel, dans XII, 8, 29 :

Tout le quartier étourdirent.

Voici, pour terminer, une phrase assez longue, construite de façon très pittoresque sur une inversion qui fait tableau :

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,
Autrefois, attira ce parasite ailé
Que nous *avons mouche appelé*. (XII, 13, 1-5.)

Les trois derniers mots forment une de ces inversions archaïques décrites plus haut.

2) **L'ironie** est une figure qui consiste à dire tout juste le contraire de ce qu'on pense, mais de façon à laisser clairement entendre sa pensée. C'est souvent une forme de la raillerie. La Fontaine est très ironique, et d'une ironie souvent très malicieuse et très fine. C'est ainsi que le Roseau remet délicatement l'orgueil du Chêne à sa place :

Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci. (II, 22, 18-19.)

Ce qui veut dire en clair : Votre orgueil s'étale sans pitié ; pourtant je vous vaudrai bien. L'ironie peut devenir une forme du pittoresque :

Un ânier, son sceptre à la main,
Menait en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles. (II, 10, 1-3.)

L'identification de deux objets aussi opposés qu'un ânier et un empereur fait ressortir le ridicule du personnage.

Voici un exemple typique d'ironie :

(L'âne) lève une corne tout usée
La lui porte au menton *fort amoureusement*,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! Oh! Quelle *caresse* et quelle *mélodie*! (IV, 5, 22-26.)

Parfois l'ironie devient une sorte de procédé de description qui voisine avec la périphrase :

(Le chapon) devait, le lendemain, être d'un grand souper,
Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la volaille
Se serait passée aisément. (VIII, 21, 19-21.)

pour dire : le chapon devait être rôti pour le dîner du lendemain.

D'autres fois, l'ironie prend la forme d'une feinte naïveté. Rien n'est plus significatif de l'esprit et du caractère de La Fontaine :

A ces mots, l'animal pervers,
(C'est le serpent que je veux dire
Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper).

Le dernier trait a l'air de signifier tout bonnement : il y a équivoque dans ma phrase ; mais on voit la malice.

Enfin, signalons cette forme de l'ironie qui consiste à dire au passage un mot qui a l'air tout à fait innocent et naturel et qui, en réalité, est un trait de malice :

Je connais maint detteur, qui n'est ni Souris-Chauve,
Ni Buisson, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais *simple grand seigneur*, qui, tous les jours, se sauve
Par un escalier dérobé. (XII, 7, *in fine*.)

L'adjectif *simple* ramène la condition du grand seigneur qui a des dettes au niveau le plus commun. Mais, comme on dit, il n'a pas l'air d'y toucher.

On n'en finirait pas d'étudier les formes de l'ironie chez le plus fin et le plus malicieux de nos écrivains. Le mieux est de l'étudier dans la fable 3 du livre VII qui est, tout entière, un chef-d'œuvre d'ironie.

24. **LE STYLE DE LA FONTAINE** (suite). — a) **La litote.** Cette figure consiste à exprimer faiblement, sous une forme généralement négative, une idée très forte :

La nation des Belettes

Ne veut *aucun bien aux Rats*. (IV, 6, 1-3.)

pour : veut tout le mal possible. La litote est, ici, une forme atténuée de l'ironie. Même nuance, plus marquée encore, dans l'exemple suivant :

On ne le paya pas en argent cette fois. (XII, 22, 10.)

pour : on le paya en coups de bâtons.

b) **La métonymie** consiste à employer, au lieu du mot propre, un autre mot qui suggère le premier, mais en y ajoutant une nuance poétique. La métonymie est, en effet, la figure poétique par excellence :

Vouloir tromper *le Ciel* est folie à *la Terre*. (IV, 19, 1.)

Le Ciel est pour : *Dieu* ; la Terre, pour : *les hommes*. Mais l'expression a, ainsi, beaucoup plus de majesté.

Le luxe et la folie enflèrent son trésor. (VII, 13, 11.)

pour : les objets achetés avec de folles dépenses par les amateurs de luxe. Cette métonymie voisine avec l'allégorie.

c) **La parenthèse** est une digression très courte, une sorte d'aparté de l'auteur. Elle donne au style le ton de la conversation. La Fontaine en use beaucoup. En voici un exemple :

Pour l'accourcir, ils disputèrent.

La dispute est d'un grand secours,

Sans elle on dormirait toujours.

Nos pèlerins s'égosillèrent. (IX, 14, 7-11.)

d) **La périphrase** consiste à remplacer le nom propre par une description de l'objet ou l'énoncé d'un trait caractéristique qui le fait deviner. Elle donne, en général, de la noblesse au style, mais elle peut avoir des nuances infiniment variées. La Fontaine en fait un usage tellement abondant qu'on peut dire que c'est une *manie* de son style. En voici des exemples pris entre mille.

Périphrases pittoresques. *La Dame au nez pointu* (VII, 15, 10) et *l'animal à longue échine* (IV, 6, 6) est également la Belette.

(Les oiseaux) que le printemps

Mène à sa cour et qui, sous la feuillée,

Par leur exemple et leurs sons éclatants,

Font que Vénus est en nous réveillée. (VII, 7, 3-6.)

sont les rossignols, le pittoresque s'agrémente ici de mythologie. Le texte continue d'ailleurs par une périphrase nettement mythologique :

Ni ceux encor que la Mère d'Amour
Met à son char.

Il s'agit, cette fois, des colombes, et il y a une périphrase dans la périphrase, car la Mère d'Amour est Vénus. Plus bas (v. 26-27), car les périphrases abondent dans cette fable :

une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle,

désigne les pigeons.

... Les humides bords des royaumes des vents. (I, 22, 16.)

désigne les cours d'eau, avec infiniment de poésie et d'à-propos, es vents devant jouer un grand rôle dans la fable. De même, on trouve une description poétique remplaçant le mot *jour* dans XI, 8, 18 :

des clartés de la voûte azurée.

Au début de II, 10, les *deux coursiers à longues oreilles* qui sont deux ânes, complètent comiquement le portrait de l'ânier. Dans X, 14, 24, *la souterraine cité* exprime les terriers et l'expression évoque la vie à la fois sociale et timide des lapins. Dans XII, 11, 46, les *trésors des jardins et des vertes campagnes* sont les fleurs, en rapport avec les *fleurs de la beauté d'Alcimadure* qui sont l'éclat de son teint et de ses yeux.

Périphrases caractéristiques. Le *gouffre enrichi par maint et maint naufrage*, c'est la mer, qui fait ainsi concurrence à l'avare de XII, 3, 38. De même, dans XII, 7, 12-13, *les magasins qui, du Tartare, sont voisins*, désigne la mer par un trait en harmonie avec les préoccupations des personnages. Ailleurs, la mer, que La Fontaine ne se retient pas de désigner par une périphrase, est *le vaste empire* (VIII, 8, 31) ou *l'humide séjour* (X, 14, 11).

L'animal aux cent têtes frivoles (VIII, 4, 44) est le peuple multiple et léger. *Le héros de Jupiter issu* caractérise Alexandre et son orgueil. Dans I, 7, 31, Dieu est *le fabricant souverain*, appellation en rapport avec la revue des créatures qui précède. Dans IX, 4, 13, Garo désigne Dieu tout naturellement comme il le connaît : Celui que prêche ton curé.

Dans XI, 6, 11, la pleine lune est *l'orbiculaire image*, périphrase qui n'est pas sans pédantisme. Dans VIII, 2, 47, le cas est particulier : le financier est dit, par rapport au savetier : Celui qu'il

ne réveillait plus, et cette périphrase caractérise moins le financier que le savetier. Les grenouilles plaidant pour leur liberté sont « les citoyennes des étangs ». (VII, 12, 9.)

La périphrase-définition consiste à définir un objet, souvent très courant, pour finir en disant son nom : Par devant *les lares du Maître, au pied d'un tribunal que nous nommons foyer*. (VIII, 21, 7-8.) Ce genre de périphrase ressortit à l'héroï-comique, qui exprime sur un ton relevé des choses vulgaires. En voici un autre exemple, dont La Fontaine a été si content qu'il l'a répété deux fois. (VIII, 10, 46-47 et XII, 13, 4-5) :

Ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.

La périphrase étymologique remplace le nom par son explication étymologique : *Les mortels qui nous sont opposés* sont les antipodes.

La périphrase-euphémisme remplace un terme déplaisant par une explication plus ou moins imagée : Partir pour l'autre monde, faire le voyage, aller voir ses aïeux, aller où sont nos pères, etc., c'est mourir. Peupler l'air que respirent les ombres (VII, 7, 22), c'est massacrer. De même : mettre dans la sépulture (II, 2, 4).

La périphrase pathétique désigne l'objet par un trait qui excite l'émotion. C'est ainsi que les aliments deviennent « le soutien d'une mourante vie », dans VII, 1, 9, et que la chasse est « le plaisir barbare des hommes », dans XII, 15, 64.

Périphrases mythologiques. Elles peuvent voisiner avec le style héroï-comique, comme la suivante qui désigne les poules : Plus d'une Hélène au beau plumage. Dans VI, 18, 1, « le phaéton d'une voiture à foin » avoisine la métonymie, et l'ironie est évidente. De même : Certaines Philis qui gardent les dindons (VII, 2, 25) sont les servantes de ferme et le nom idyllique ne fait que souligner la grossièreté de leurs fonctions. « Le dieu dont l'aile est légère et dont la langue a des douceurs », est Mercure, mais la périphrase est savante et devient un langage pour initiés.

La périphrase homérique est purement et simplement traduite d'Homère ; elle donne une noblesse teintée souvent d'ironie.

La périphrase allégorique est une périphrase pittoresque dont tous les détails ont une valeur symbolique ; c'est ainsi que l'avarice devient la « Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux regardent comme un point tous les bienfaits des dieux », au début de VIII, 27.

La périphrase morale décrit l'objet par le trait qui en exprime la valeur morale : Un bien sans qui les autres ne sont rien (IV, 13, 32-33) est la liberté, et cette périphrase exprime l'idée directrice de la fable qu'elle conclut.

Périphrases énigmatiques. L'énigme est une périphrase ; mais il arrive que la périphrase tourne à l'énigme :

(Le Bœuf) Parcourant sans cesser ce long cercle de peines,
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines,
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux. (X, 1, 55-57.)

Il faut réfléchir pour découvrir que cela veut dire l'année et les moissons. Dans VII, 10, la bière du mort est dite : Robe d'hiver, robe d'été. Que les morts ne dépouillent guère. Heureusement, La Fontaine a d'abord donné le mot de l'énigme. Dans I, 11, 7, les miroirs deviennent « les conseillers muets dont se servent nos dames », et cela est préciosité toute pure, et, d'ailleurs, intentionnelle. De même plus bas, un ruisseau devient : un canal formé par une source pure.

Périphrases traditionnelles. Elles ne visent guère, en général, qu'à la noblesse et n'ont pas grande valeur expressive. Cependant, La Fontaine, emporté par son goût pour les périphrases, n'évite pas même celles-ci : Dieu est, pour lui : l'Auteur de l'univers (I, 5), le Maître de la Nature (IX, 11, 3). Jupiter est : le maître du tonnerre (V, 10, 12) ou le maître des dieux (XII, 11, 8). Hercule est : le dieu dont les travaux sont si célèbres dans le monde (VI, 18, 14-15). Le Soleil est : le dieu du jour (XII, 1, 30). Vénus est : la mère d'Amour (VII, 7, 7). L'aigle est : l'oiseau de Jupiter (II, 16, 1). Le lion est : le roi des animaux (II, 19, 1, etc.). Le rossignol est : le héraut du printemps (IX, 17, 5). Tout cela est bien banal. Il y a plus banal encore, c'est la périphrase qui substitue au mot propre le nom de l'espèce accompagné d'un adjectif : l'oiseau royal, pour l'aigle (III, 6, 33).

Accumulation de périphrases. Parfois, La Fontaine accumule les périphrases les unes sur les autres :

Ce breuvage vanté par le peuple rimeur, (Les poètes.)
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre (Jupiter.)
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre, (Les rois.)
C'est la louange, Iris. (IX, Disc. à M^{me} de La Sablière.)

Une longue périphrase allégorique pour décrire la louange est donc chargée elle-même de trois périphrases nobles ou pittoresques. On ne peut nier qu'il y ait quelque viatique en tout cela. Ce style deviendra le *faux style poétique* du XVIII^e siècle.

Les exemples que nous venons de citer montrent la variété extrême et même, dans certains cas, l'abus des périphrases dans le style des fables. On pourrait, en se fondant seulement sur les fables, faire une étude très complète des ressources, des avantages,

des inconvénients de la périphrase. Ce trait si frappant du style de La Fontaine porte la marque de l'époque, portée vers la noblesse, la pompe, l'allégorie.

e) **Le pittoresque.** C'est une qualité, non une figure, qui consiste à peindre vivement à l'imagination les objets dont on parle, par des traits et des mots bien choisis. C'est une des qualités les plus caractéristiques de La Fontaine. Nous ne citerons que l'exemple suivant, admirable de puissance et de vérité dans sa brièveté :

Le vautour s'en allait le lier, quand *des nues*
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues. (IX, 2, 48-49.)

L'ordre, le choix des mots, le rythme, l'harmonie, tout fait, de ces quelques mots, un admirable tableau.

f) **Le pléonasme** consiste à répéter, inutilement en apparence, la même idée sous deux formes différentes. C'est un procédé d'insistance. La Fontaine en use volontiers :

Rebroussez plutôt en arrière. (III, 16, 20.)
C'est merveille

Qu'il n'ait eu *seulement* que la peur pour tout mal. (V, 20, 31-32.)

(Même pléonasme, IX, 1, 21-22.)

On lui fit porter la voiture
Et la peau *par-dessus* encor. (VI, 16, 15-16.)

Parfois le pléonasme s'étend sur deux phrases symétriques, l'une positive, l'autre négative :

Tout fut mis en morceaux, un seul n'en réchappa. (III, 13, 23.)

A part ce dernier, tous les pléonasmes cités plus haut appartiennent à la langue familière, laquelle abonde en répétition de ce genre, condamnées par les puristes sous le nom de *pléonasmes vicieux* (monter en haut, descendre en bas, reculer en arrière, etc.).

Voici un exemple de pléonasme plus nettement littéraire, à valeur pathétique :

La faim détruisit tout, il ne resta personne. (III, 6, 35.)

Dans l'exemple suivant :

Que le monde, dit-il, est grand et spacieux! (VIII, 9, 6.)

le pléonasme exprime l'étonnement naïf du rat, et fait antithèse avec le mot *case* qui est à la rime du vers précédent. Dans XII, 20, 12 :

(La Nature) *excessive* à payer ses soins *avec usure*,

le pléonasme souligne la libéralité de la nature.

Comme on le voit, le pléonasme, chez La Fontaine, exprime uniformément la force d'un sentiment ressenti soit par l'auteur, soit par un de ses personnages. C'est une *figure de sentiment*.

g) **La prétérition** consiste à déclarer qu'on ne parle pas d'une chose, ce qui est souvent une façon de souligner cette chose :

De raconter quel sort les avait assemblés
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est (= ce serait) un récit de longue haleine. (X, 15, 7-9.)

h) **La répétition** consiste à insister sur une expression en la répétant purement et simplement. C'est le type même de la figure de sentiment :

Le repos, le repos, trésor si précieux! (VII, 11, 17.)
Mes enfants, *approchez*
Approchez! je suis sourd... (VII, 15, 39-40.)

La première répétition exprime le désir ardent ; la seconde exprime la bonhomie hypocrite.

i) **La réticence** consiste à affecter de ne pas parler d'une chose. La Fontaine en use assez souvent pour indiquer qu'il ne veut pas se compromettre dans des affaires litigieuses. C'est chez lui une affectation pleine de malice.

Ceci soit dit en passant. Je me tais. (VII, 7, 45.)
Mais ceci soit dit entre nous. (IX, 7, 47.)

Ces deux exemples sont mis en valeur par le fait qu'ils terminent la fable. Dans XII, 1, 17 : « Je m'en tais » est une formule de courtisan qui ne veut point discuter les secrets « des dieux ».

j) **La syllepse** consiste à faire l'accord selon la pensée et non selon la grammaire :

S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un *Maître d'école*. (I, 19, 7-8.)

Le participe s'accorde, non au sujet, maître d'école, mais à *l'écolier*, dont l'idée est présente à l'esprit. Cette syllepse peut passer pour une anacoluthie.

Pour un *pauvre animal*.

Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal. (VI, 12, 16-17.)

Le pluriel « *grenouilles* » est collectif et suggère l'idée d'espèce, d'où le singulier : *animal*. Même syllepse, mais en sens inverse, dans II, 19, 25-26 :

Qui pourrait souffrir un *âne fanfaron*?
Ce n'est pas là *leur* caractère.

Même passage, encore, du collectif à l'idée de pluriel dans X, 3, 33-34 :

Le peuple aquatique
L'un après *l'autre*, fut porté...

La syllepse de IX, 8, 24 : *Un des dupes*, pour : une des dupes est suggéré par l'idée de *quelqu'un*. Dans VIII, 4, 34, le collectif *peuple* est en opposition avec l'idée d'*Athéniens*, suggérée par *Athènes* :

Dans *Athènes*, autrefois, *peuple* vain et léger...

Une syllepse curieuse est celle de l'Épilogue de XI, vers 9, qui passe de *tout* et *rien* à *eux* et *ceux* :

Car *tout* parle dans l'univers,
Il n'est *rien* qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez *eux* qu'ils ne sont dans mes vers
Si *ceux* que j'introduis, etc.

L'idée sous-entendue par tous ces pronoms est : *les animaux*.

k) **Les symétries antithétiques** soulignent les antithèses par les balancements du rythme :

Et mon Chat de crier, et mon Rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie. (VIII, 22, 11-12.)

Cette symétrie est dramatique. La suivante est morale :

L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges. (IX, 6, 31-32.)

Autre symétrie à valeur morale :

L'un est vaillant, mais prompt ;
L'autre est prudent mais froid. (VIII, 25, 10.)

Les symétries tournent au jeu laborieux, au début de X, 12 :

Deux Perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôl d'un Roi faisaient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.

C'est que ces symétries si exactement balancées sont dans les mots, mais non pas dans les choses.

25. **LES TONS DU STYLE DANS LES FABLES.** — Non seulement le style des fables offre cette infinie variété de procédés dont on a pu prendre une idée par l'énumération et les exemples des deux numéros précédents, mais La Fontaine se fait un jeu d'y mêler *les tons* les plus variés, tantôt noble jusqu'à l'épopée, tantôt héroï-comique, familier, comique, poétique, réaliste, oratoire, etc. Nul, mieux que lui, ne sait user à propos des différents registres du style. On peut dire, cependant, que le ton fondamental des fables est *une familiarité spirituelle* qui, dans *la fable ornée* (n° 19), se dissimule sous le récit, pour s'étaler plus à son aise et prendre le ton libre de la conversation mondaine dans *la fable variée* (n° 20).

Le réalisme est très fréquent dans les fables. Il se traduit par le caractère populaire du vocabulaire, la simplicité de la syntaxe. Mais La Fontaine aime le relever par des touches poétiques ou mythologiques qui font un contraste piquant avec l'extrême simplicité du reste :

Dès que Thétis chassait Phébus aux crins dorés,
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés,
De çà de là, vous en aurez... (V, 6, 6-8.)

Ailleurs, il prend le ton du *conte merveilleux*, surtout au début des fables, et souvent pour faire admettre des invraisemblances ; c'est le cas des premiers vers de I, 6 :

La Génisse, la Chèvre et leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis. (I, 6, 1-3.)

Il pratique même *l'éloquence*, mais c'est une éloquence justifiée par les circonstances et qui peint le caractère des personnages. Telle est l'éloquence du Chêne, dans I, 22, 2-17 ; du Lion et du Renard, dans VII, 1, où les deux discours forment une antilogie, c'est-à-dire une opposition, le second réfutant le premier ; du Chat dans VIII, 22, 14-25, chef-d'œuvre d'éloquence insinuante où tous les mots font argument, sous un ton parfait d'humilité et de sentimentalité.

Parfois, La Fontaine prend, pour lui-même, le ton de l'éloquence et développe sa pensée dans une ample période chargée d'images, de périphrases ou d'autres figures, bien rythmée. C'est le cas de la période qui sert d'entrée en matière à VII, 1 (v. 1 à 6), avec une grande majesté, en rapport avec la fable, qui a quelque chose d'épique.

On trouvera le plus remarquable exemple d'éloquence dans la harangue du Paysan du Danube (XI, 7), qui est un chef-d'œuvre de mouvement oratoire et d'argumentation.

26. LA COMPOSITION DANS LES FABLES. — Pour apprécier la virtuosité de La Fontaine dans la composition, il n'est que d'étudier les fables. Voici quelques remarques générales :

a) Prologue. La Fontaine met parfois, en tête de ses fables, un véritable prologue, qui, souvent, peut s'en détacher. Ce prologue est, alors, comme un petit discours préliminaire, ou, mieux, une causerie préalable avec le lecteur, sur un ton de familiarité presque intime. Tel est le prologue de VI, 21, *la Jeune Veuve*.

Ailleurs, le prologue forme comme un tableau préparatoire au récit. Telle est la description oratoire de la peste, dans VII, 1 (1 à 14), la description satirique de l'ermitage, dans VII, 3 (1 à 12).

b) L'entrée en matière est d'une extrême variété de mouvement. En voici quelques formes typiques :

Entrée en matière directe. Quelques mots suffisent à poser les personnages en situation, avec une extrême simplicité :

Le Chêne, un jour, dit au Roseau... (I, 22.)

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle. (I, 4.)

Un homme vit une couleuvre.
« Ah ! méchante, dit-il... » (X, 1.)

Le Buisson, le Canard et la Chauve-Souris
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin et font bourse commune. (XII, 7.)

On ne saurait dire les choses plus simplement ni en moins de mots.

Entrée en matière exclamative. La Fontaine nous jette en pleine action, sans préambule, et la fable commence par un cri :

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! (II, 9.)

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile ! (IX, 18.)

O Jupiter ! qui sus, de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte ! (X, 6.)

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ? (X, 8.)

Entrée en matière psychologique. Ailleurs, au contraire, il prend le temps d'exposer posément le caractère de son héros et c'est presque un petit prologue :

Une Tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir du pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis. (X, 2.)

Entrée en matière descriptive. Ici, l'auteur plante son décor et campe ses personnages avant d'entrer en action :

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché... (I, 2.)

Même procédé dans II, 2 et dans III, 6. Le chef-d'œuvre du genre est sans doute dans VII, 4, où le portrait du Héron est campé à la perfection, en relief sur le paysage. Dans IX, 16, les portraits de Raton et de Bertrand s'étendent sur huit vers ; les cinq premiers vers de XII, 11, présentent, en un contraste plaisant, les deux personnages sur un fond de nature :

L'Aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit
Et d'habit
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.

Entrée en matière antithétique. La Fontaine oppose les portraits des deux antagonistes, en soulignant le trait antithétique :

Un Loup *n'avait que la peau et les os*,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un dogue *aussi puissant que beau*,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde. (I, 5.)

Le chef-d'œuvre de l'entrée en matière antithétique est, sans doute, celle de III, 5, où l'opposition du Renard et du Bouc est indiquée avec un pittoresque et un mouvement parfaits :

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami Bouc, des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.

L'entrée en matière narrative est une sorte de petit prologue où l'auteur résume les événements qui précèdent et expliquent l'action. Procédé un peu long et lourd, dont La Fontaine use peu. On le trouve cependant, par exemple, dans X, 3 ; les onze premiers vers résument la vie passée et la situation présente du Cormoran.

L'entrée en matière morale pose le sujet à l'aide de considérations générales qui préparent le portrait du héros. Telle est l'entrée en matière de X, 9, qui est un vrai petit prologue de 10 vers, et celle de X, 13, qui comporte seulement 4 vers.

L'entrée en matière familière pose le sujet sur le ton de la conversation personnelle ; c'est ainsi que le *Discours à M. le duc de La Rochefoucauld* (X, 14) commence sur le ton le plus simple :

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets, etc.

et c'est exactement, l'idée directrice. Voici une entrée en matière familière narrative :

Le loup et le renard sont d'étranges voisins ;
Je ne bâtirai point autour de leur demeure. (XI, 3.)

Par une affectation frappante de familiarité, La Fontaine commence parfois par une conjonction qui fait, de la fable, comme un fragment de conversation :

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison et ne la trouve point... (X, 6.)

c) **Rejet d'un détail inutile.** L'une des lois les plus importantes de la composition narrative, c'est d'éviter les descriptions qui font longueur. La Fontaine se plaît à souligner lui-même son dédain pour les détails qu'il juge oiseux :

Quelqu'un vint au secours. Qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là... (II, 10, 32-33.)

On mit près du but les enjeux,
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire
Ni de quel juge l'on convint. (VI, 10, 11-12.)

d) **Transition.** Le ton de la conversation, surtout dans les fables *variées* (n° 20), comporte souvent des digressions. La Fontaine les souligne par les transitions qui marquent le retour à l'idée directrice. C'est ainsi que, à la fin de IX, 7, il fait une critique de la fable qu'il vient de conter, puis revient à discourir de la métempsychose par la transition suivante, vraiment dénuée d'artifice :

Revenons, s'il se peut, à la métempsychose (v. 60).

e) **Mythologie.** La poésie galante, mondaine, pédagogique, use constamment, au xvii^e siècle, d'expressions, d'images et même de sujets empruntés à la mythologie, qu'on appelait alors *la Fable*. La Fontaine en fait un emploi constant, à croire que son dieu est Jupiter, avec tout l'Olympe à ses côtés. On trouvera l'explication de ces expressions mythologiques au Lexique. Il suffit d'une promenade rapide à Versailles pour se convaincre que, à cette époque, la mythologie formait le décor plus ou moins allégorique de la vie mondaine. C'est un véritable langage à déchiffrer.

f) **Morale.** La place traditionnelle de la morale, dans les fables anciennes, est à la fin, en guise de conclusion. La Fontaine suit parfois cette tradition, mais, plus souvent, il place sa morale en tête, comme une sorte de thèse à démontrer :

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure. (I, 10).

D'autres fois, il encadre sa fable par deux morales, qui ne sont pas nécessairement identiques. Quelquefois, même, il se dispense d'exprimer sa morale, laissant au lecteur le soin de la déduire..., s'il y en a une.

g) **La conclusion** est, en générale, *brève*. C'est un des procédés les plus caractéristiques du conteur : il développe à son aise les péripéties et indique d'un mot la fin du drame :

Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu. (I, 8, 55-56.)

Le fait même qui termine le récit peut-être sous-entendu :

L'Oiseleur repartit : « Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage? » (VI, 15.)

D'où l'on déduit que l'auteur est emporté par l'Oiseleur ; mais l'auteur ne le dit pas. Il en est de même dans la longue fable VII, 1, *les Animaux malades de la peste*, l'auteur se contentant de déclarer, pour conclure : On le lui fit bien voir (v. 62) ; de même encore, dans XII, 5, 22, la conclusion s'exprime en trois mots : « il tint parole ».

Parfois, la brièveté de la conclusion fait une antithèse frappante avec tout ce qui précède. Ainsi, dans VII, 11, l'un des héros se donne mille tracas pour chercher la Fortune et c'est le sujet de 84 vers. Quand, enfin, il revient chez lui, ayant renoncé à la Fortune :

Il la trouve assise à la porte
De son ami, plongé dans un profond sommeil. (86-87.)

La longue fable qui est double, VIII, 18, se termine par quatre monosyllabes : le Grec le crut (54).

Dans I, 19, la brièveté de la conclusion souligne ironiquement le sot bavardage du pédant :

Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord. (18.)

Parfois, la brièveté de la conclusion coupe brusquement le fil de la narration, et l'on ne sait ce que deviennent les personnages :

Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte. (VII, 3, 30-31.)

Cette porte qui claque au nez du lecteur, c'est le dernier trait et non le moins expressif du caractère du *saint*.

De même, le geste final du Savetier (VIII, 2) :

Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme
Et reprenez vos cents écus,

exprime mieux l'idée directrice que ne pourrait le faire la plus explicite morale.

La brusquerie de la conclusion ne fait que souligner la rapidité de l'action, dans VIII, 15 :

Mais le Chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

Même procédé dans X, 1, 82-83 et dans XII, 2, 30.

h) L'épilogue. Un procédé tout juste inverse de la conclusion brusquée consiste à prolonger la fable, après le récit, en une sorte de causerie familière d'un tour souvent personnel.

L'auteur, ayant terminé son récit, semble prendre plaisir à prolonger la conversation avec le lecteur. C'est le cas, par exemple, du délicieux épilogue de VII, 9, où La Fontaine expose avec une naïveté charmante, comment il lui arrive, à lui-même, de jouer au naturel le personnage de Perrette. Au contraire, l'épilogue de VIII, 1, est une méditation morale sur la mort d'un tour sérieux et même oratoire. Épilogue d'un ton pénétré de sentiment sur l'amitié, à la fin de VIII, 11. Même ton sentimental dans l'exhortation aux amants qui termine IX, 2. L'épilogue sur la solitude de XI, 4, est un véritable poème qui fait penser aux méditations romantiques.

Il faut ajouter, pour ne pas être trop incomplet dans ce rapide exposé sur la composition, que la fable prend, sous la main magique de La Fontaine, toutes les formes imaginables : tableau (IV, 21, etc.) ; portrait (III, 14, etc.) ; comédie (III, 5, etc.) ; drame (III, 6, etc.) ; épigramme (III, 10) ; discours (A M^{me} de La Sablière, etc.) ; épopée (VII, 1, etc.) ; satire (III, 16, etc.) ; chapitre d'histoire (III, 12, etc.) ; allégorie (VI, 20, etc.) ; élégie (III, 15) ; fable réaliste (IV, 4, etc.) ; fable héroï-comique (I, 18, etc.). Nous signalons cette diversité de formes en tête de chaque fable.

27. **VERSIFICATION.** — Nous nous bornerons, ici, à signaler les particularités de versification qui peuvent embarrasser un lecteur moderne. Pour le reste, l'étude des fables même révélera mieux qu'aucune considération générale les qualités de versification de La Fontaine, notamment dans l'emploi du vers libre, dont il est le maître.

a) **Rythme.** La Fontaine combine, en général, les différents vers avec discrétion : alexandrins et octosyllabes (c'est la combinaison la plus fréquente), avec parfois un décasyllabe intercalé de loin en loin. L'emploi des vers de 6 et de 7 syllabes est plus rare. Enfin, il lui arrive, tout à fait exceptionnellement, de faire des effets de rythme surprenant, comme le suivant :

Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont. (XII, 4, 16.)

b) **L'enjambement** qui prolonge le vers précédent sur le vers suivant, rompt la monotonie de la versification et rapproche le vers de la prose. La Fontaine en use beaucoup, à des fins de rythme souvent subtils.

Attaché ? dit le Loup. *Vous ne courez donc pas*
Où vous voulez ? (I, 5, 36-37.)

L'enjambement fait sentir l'anxiété du Loup. De même, la hâte effrayée du Renard se traduit par un enjambement très significatif, dans II, 15, 26-27 :

Nous nous réjouissons du succès de l'affaire
Une autre fois.

D'autres fois, au contraire, l'enjambement donne le sentiment d'une causerie aisée, détendue, qui oublie le vers pour la prose : *Musa pedestris* :

Vous savez que nul n'est prophète
En son pays. (VII, XI, 26-27.)

C'est le même type d'enjambement prosaïque que l'on trouve dans la conversation du Savetier et du Financier, VIII, 2, 14-21.

Dans IX, 9, 1-2, l'enjambement fait image :

Un jour, deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître.

c) **Le rejet** est le résultat d'un bref enjambement qui repousse au vers suivant un élément indispensable au sens :

Mais les élans qu'il fit
Furent vains. (VI, 10, 31.)

Ce rejet souligne un élément important de l'action. Le suivant a une valeur oratoire :

Sire, le temps des pleurs
Est passé. (VIII, 14, 39-40.)

Voici une succession de rejets qui souligne le caractère violent des sentiments et des pensées :

Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
Du perfide voisin, puis, à souper, convie
Le père. (IX, 1, 51-55.)

Même insistance, dans le discours de la Vache, dans IX, 1, 42-46. Le rejet de VIII, 15, 11-12 est des plus pittoresques et souligne l'antithèse :

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros.

Voici un dernier rejet qui fait un effet pittoresque et dramatique vraiment admirable :

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet. (VIII, 22, 9-10.)

d) **L'hiatus** est la rencontre d'une voyelle finale sonore avec la voyelle initiale du mot suivant, sans élision, dans le corps d'un vers. En principe, l'hiatus est rigoureusement prohibé depuis Malherbe. La Fontaine, cependant, en admet quelques-uns :

Or, un jour qu'au haut *et au loin*. (II, 2, 9.)

Pour l'oreille, il y a là réellement trois hiatus successifs qui font un effet d'harmonie imitative. On peut également attribuer à une recherche d'allitération les hiatus suivants : Une *fourmi* y tombe (II, 12, 3) ; la *fourmi* arrive (II, 12, 9). Au contraire, les hiatus suivants ne sont qu'une licence que se donne La Fontaine, pour employer des expressions qui comportent un hiatus : Oh ! oh ! dit-il (X, 5, 25 ; cf. III, 1, 45 ; IV, 6, 26). Dans IX, 7, 36, la raison est la même bien que l'hiatus se trouve dans une expression tout autre : O vent, puisque vent y a...

e) **Diérèse**. La diérèse consiste à faire compter pour deux syllabes une diphtongue qui compte généralement pour une seule syllabe : Châti-é ; anci-en, anci-enne.

f) **La synérèse**, à l'inverse, réunit en une diphtongue deux voyelles qui, généralement, se prononcent séparément : *poète* est prononcé *pouète* ; hier : yer ; sanglier : sanglyer. Ces synérèses sont des archaïsmes de prononciation.

g) **Rimes**. *Rimes en-ouè*. Les mots en -ois se prononçaient communément *ouè* ; d'où les rimes suivantes : courtois-harnais ; froid-fouet, etc.

Rimes en -ek. Les mots en -ect comme *respect* se prononçaient en -ek (respek, cf. respect humain). D'où les rimes : circonspect-becc ; respect-becc, etc.

Les rimes normandes font rimer les mots *mer*, *cher* avec des mots en -er, prononcés é : cher-chercher ; etc.

Rimes pauvres. La Fontaine fait parfois rimer un mot avec lui-même, en le prenant dans deux sens différents ; ainsi *tour* (à son tour) avec *tour* (se douter du tour), dans I, 17, 21-23.

Rimes multipliées. Les facilités du vers libre donnent à La Fontaine la latitude de répéter successivement la même rime, pour des effets de rythme. C'est ainsi que, dans V, 18, les 5 vers 21-25 sont construits uniformément sur la rime -ure.

h) **Chevilles**. Les chevilles sont des mots qui n'ont pas d'autre raison d'être que de compléter le nombre de syllabes voulues par le vers ou d'amener la rime. La Fontaine est un ouvrier beau-

coup trop habile et beaucoup trop sûr de sa langue pour tomber habituellement dans ce défaut. Aussi remarque-t-on le verscheville de I, 7 :

Le fabricant souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui. (I, 7, 31-35.)

Enfin, il faut remarquer que, par une sorte de manie, presque chaque fois que La Fontaine met le mot *hommes* à la rime, il emploie, comme écho, la cheville : *tous tant* (ou *tout ce*) *que nous sommes*. C'est par dizaines qu'on en relèverait des exemples (cf. I, 7, 27, etc.).

i) **Licences poétiques.** Ce sont des commodités d'orthographe ou de formes que s'accordent les poètes. Comme tout le monde, La Fontaine écrit encore et *encor*, *zéphyre* et *zéphyr*, selon les besoins de son vers. De plus, il emploie, mais [à la rime seulement, les archaïsmes : *treuve*, *die*, *redevien*, pour *trouve*, *dise*, *redeviens*.

28. **LA LANGUE DES FABLES. LE VOCABULAIRE.** — La langue des fables est difficile. Le vocabulaire en est extrêmement composite : archaïque, rustique, cynégétique, mythologique, populaire, noble, philosophique, etc. Il emprunte de toutes mains, à la cour comme aux provinces, aux métiers comme aux écoles. C'est pourquoi nous avons composé un lexique complet de ce vocabulaire, marquant d'un astérisque dans le texte tous les mots dont on devra chercher l'explication dans ce lexique. Nous avons placé ce lexique à la fin du volume.

29. **LA GRAMMAIRE.** Nous signalons ici, en les rangeant dans l'ordre alphabétique, les particularités grammaticales de la langue des fables.

a) **Accord** *L'un et l'autre* se construit, comme sujet, avec un verbe au singulier :

L'un et l'autre s'obstine. (III, 6, 31, etc.)

Deux sujets au singulier, considérés comme synonymes, se construisent avec un verbe au singulier :

Quelle que soit la pente et l'inclination... (III, 16, 21, etc.)

Deux sujets coordonnés par *ni... ni...* se construisent avec un verbe au singulier :

Ni mon grenier ni mon armoire
Ne se remplit à babiller. (IV, 3, 50, etc.)

Deux ou plusieurs sujets, considérés comme faisant un tout, *se* construisent avec un verbe au singulier :

Ane, cheval et mule aux forêts *habitait*. (IV, 13, 3.)

L'adjectif ou le participe en tête de la proposition peut s'accorder, non avec le sujet, mais avec un complément :

La cherchant en vain,
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre. (V, 1, 34-35.)

Au XVIII^e siècle, un type de phrase, comme le suivant, où nous sentons une discordance, n'a rien qui étonne :

Comme *ils* se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait. (XII, 2, 16-17.)

Au lieu du neutre *le*, employé comme attribut pour renvoyer à un nom féminin, le français du XVII^e siècle fait l'accord et emploie *la* :

La reine ? vraiment oui, je *la* suis en effet. (X, 2, 27.)

L'adjectif s'accorde parfois avec le nom le plus rapproché :

Par qui sont nos destins et nos mœurs *différentes*. (XI, 4, 30.)

L'accord de XII, 8, 35 est particulièrement remarquable :

Et, *pleurés* du vieillard, il grava sur *leur* marbre...

le participe *pleurés* s'accorde, par syllepse, avec l'idée de *jeunes gens* incluse dans *leur*.

b) Adjectif ou participe au sens fort. Il arrive que, pour la pensée, le véritable sujet d'une proposition soit, non pas le nom, mais l'adjectif ou le participe accordé avec le nom :

Une maille *rongée* emporta tout l'ouvrage. (II, 11, 16.)

Ce qui *emporte* l'ouvrage, ce n'est pas la maille, mais le fait qu'elle soit *rongée*.

c) Article. L'article est souvent *omis* : 1. devant les mots abstraits : exhorter à *patience* ; pour *sûreté* ; 2. devant les mots concrets employés dans un sens indéfini ou général : rencontrer *bergère* à son gré (pour *une bergère*) ; être en *lieu*... d'où happer *mouches*.

Petit poisson deviendra grand... Cette omission se trouve particulièrement dans les phrases sentencieuses.

L'article est parfois employé au sens démonstratif : un *des* derniers, pour : un de *ces* derniers. (VII, 19, 7.)

d) **Complément de l'infinitif.** Quand l'infinitif complément d'un verbe à mode personnel, a lui-même un complément pronom personnel atone : *me, te, se, le (nous, vous)*, ce dernier complément se place, en général, devant le verbe à mode personnel : Il *se* va confiner. Nous *l'*allons montrer. Le Cheval *s'étant* voulu venger du Cerf, etc.

e) **Complément du second impératif.** Quand deux impératifs sont coordonnés et que le second a pour complément un pronom personnel, ce complément se place en général devant l'impératif qu'il complète et prend la forme atone : Donnez-la-lui de grâce ou *l'ôtez* à tous deux.

f) **Datif éthique** (dativus ethicus). Les grammairiens ont donné ce nom au pronom complément, d'aspect explétif, que l'on trouve dans l'exemple suivant : On *vous* le suspendit.

Ce complément indique soit l'intérêt qu'on prend soi-même à l'action, soit l'invitation de l'auteur au lecteur de prendre part à l'action.

g) **Détermination.** Le français du XVII^e siècle admet fort bien qu'un mot indéterminé soit repris immédiatement sous forme de pronom :

Ils... lui demandaient *conseil*.

« Il faut, dit leur ami, *le* prendre de vous-mêmes. »

(XII, 25, 36-37.)

La double détermination que nous admettons dans des expressions comme : *de telles* gens, est, en général, réduite à une seule : *telles* gens.

h) **Pouvoir-Devoir.** Ces verbes et leurs synonymes s'emploient souvent, au XVII^e siècle, à l'indicatif dans des cas où nous les mettons au conditionnel : *Je devais*, par la royauté, ... pour : j'aurais dû ; de même, *je pouvais* pour j'aurais pu, etc.

i) **Double liaison conjonctive.** Le français du XVII^e siècle considère comme une élégance un redoublement de conjonctions ou de pronoms conjonctifs du type suivant :

Il n'arrive rien dans le monde

Qu'il ne faille *qu'elle* en réponde. (V, 11, 18.)

Ce *que* l'on voulait *qui* fût dit. (IV, 12, 24.)

j) **L'infinitif**, par une survivance des usages de l'ancien français, s'emploie comme nom déterminé par l'article, dans un certain nombre d'expressions : *au partir* de ce lieu ; le dormir ; le manger ; le boire ; le marcher ; mon, son dire ; le doux parler.

k) **La négation** est souvent réduite au seul adverbe *ne*, *n'*, sans mot d'appui : Un seul *n'en* réchappa (*pas un seul n'en* réchappa).

D'autres fois, au contraire, *pas* ou *point* sont employés absolument, au sens négatif, sans *ne*, surtout dans les interrogations ou les réponses : Fit-il *pas* mieux que de se plaindre ? Trouvez-vous *pas* ? Vous ennuyez-vous *point* ? *Point* de réponse. *Mot* (abréviation de : *pas un mot*).

D'autres fois, La Fontaine se sert de tours anciens : *ne... miette* ; *ne... grain*, etc., auxquels il semble garder la valeur étymologique :

La Cigogne au long bec n'en put attraper miette. (I, 18, 7.)

Pas un, *pas une...ne*, s'emploie pour *aucun*, *aucune...ne*, avec une grande force affirmative.

Même force affirmative dans l'inversion *plus ne*, pour *ne plus* :

Plus n'entasser, *plus n'enfouir*. (X, 4, 32.)

Dans une proposition négative, *même* peut prendre la forme *pas même* :

N'ayant trait qui ne plût, *pas même* en ses rigueurs. (XII, 24, 31.)

pour : même en ses rigueurs.

De même, dans une proposition négative, *et*, *ou*, sont remplacés par *ni* :

Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui *ni* ses coups ! (IV, 1, 11-12.)

l) **Objet absolu**. L'objet d'une affirmation se présente souvent sous une forme absolue, reprise ou non, dans la suite, par un pronom :

L'attaquer, *le mettre en quartiers*,
Sire Loup l'eût fait volontiers. (I, 5, 5-6.)

Car quoi ? *rien d'assuré*, *point de franche lippée*,
Tout à la pointe de l'épée.

pour : vous n'avez rien...

m) Omission du sujet. Cette omission est assez fréquente avec le pronom *je* :

L'Ane, un jour, pourtant, s'en moqua,
Et ~~ne~~ *sais* comme il y manqua. (VIII, 17, 23.)

Mais on la trouve aussi avec le pronom *ils* : Tant y *furent* qu'un soir... (VIII, 22, 6.)

Ces omissions sont des archaïsmes.

n) Le participe est souvent employé comme participe absolu, sans liaison avec le reste de la phrase :

Les premières qu'il prit du logis *échappées*,
Pour y remédier, le drôle estropia... (XI, 9, 18-19.)

La proposition participe, dans cet exemple, a une valeur causale. Ailleurs, elle peut avoir une valeur temporelle, d'opposition, de manière.

o) Participe employé comme nom. La Fontaine emploie un bon nombre de participes présents comme noms : les regardants, les écoutants, les consultants, etc. Nous disons encore : les assaillants, les médisants, les mendiants.

p) Participe présent variable. Au XVII^e siècle, le participe présent est encore considéré comme un adjectif, et il se met souvent au pluriel :

Gens *portants* bâtons et *mendiants*. (I, 5, 24.)

q) Participe présent. La Fontaine fait grand usage du participe présent pour remplacer une proposition subordonnée :

Tel fut l'avis du Phrygien
Alléguant qu'il n'était moyen, etc. (II, 20, 81-82.)

pour : qui alléguait.

r) Passif impersonnel. La Fontaine emploie parfois les passifs à la 3^e personne du singulier pour souligner l'action dans l'indétermination du sujet : *il fut plaidé*, pour : on plaïda.

s) Phrase nominale. C'est une phrase sans verbe, le nom présentant la chose dans l'absolu et comme immobilisée :

Point de bords escarpés, un sable pur et net. (VIII, 23, 17.)

Cette tournure a beaucoup de pittoresque et une grande force affirmative.

t) **Pluriel des noms abstraits.** Employés au pluriel, les mots abstraits prennent un sens concret :

Roulant en son cœur *ces vengeances*. (XI, 3, 19.)

pour : ces projets de vengeance.

u) **Qualificatif devant le nom.** Le qualificatif épithète se plaçait autrefois généralement devant le nom. La Fontaine suit très souvent cet usage, soit par archaïsme, soit par poésie, soit simplement pour suivre l'usage de son temps : *La grecque beauté*, pour : la beauté grecque (Hélène).

v) **Réfléchi pour le passif.** Rien n'a plus varié, dans l'histoire de la langue, que l'usage du passif et du réfléchi. La Fontaine emploie souvent, conformément à l'usage du temps, les réfléchis dans des cas où nous employons le passif : *tout s'employa*, pour : tout fut employé. Cette perte *ne se put réparer*, pour : ne put être réparée.

x) **Relatif séparé de son antécédent.** Le français du XVII^e siècle est beaucoup moins attentif que nous à réunir le relatif et son antécédent. La Fontaine les sépare souvent : *Un loup survint à jeun qui cherchait aventure*.

z) **Style indirect.** La Fontaine est un virtuose du style indirect. Nul auteur n'en fait un usage plus souple, plus expressif.

Il y a deux sortes de style indirect :

1. *Le style indirect complétif*, où les paroles du sujet sont rapportées sous forme de propositions complétives commençant par que :

(Le doyen) *opina qu'il fallait*, et plus tôt que plus tard
Attacher un grelot au cou de Rodilard,
Qu'ainsi, quand il irait en guerre, etc. (II, 2, 15 et suiv.)

2. *Le style indirect libre* où l'on rapporte les paroles ou les pensées du sujet sous forme de phrases indépendantes, à un temps historique, qui est souvent l'imparfait : Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide (IV, 11, 21), pour : il disait qu'il nageait...

La Fontaine use des trois styles : direct, indirect complétif, indirect libre, passant de l'un à l'autre selon l'importance dramatique qu'il veut donner aux paroles rapportées. C'est ainsi que la prière d'un ton si retenu et si discret des ambassadeurs, dans VII, 3, est rapportée au style indirect libre, tandis que la réponse

du Rat est donnée au style direct. De même, la méditation du pauvre Bûcheron, faite en quelque sorte en a-parté, dans I, 16, est rapportée au style indirect libre. De même encore, les pensées de la Mouche, dans VII, 8, se mêlent aux détails de la narration, sous forme de style indirect libre :

Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait ! (V. 20-22.)

Souvent La Fontaine passe comme insensiblement du style indirect complétif au style indirect libre et de celui-ci au style direct, par une sorte de gradation qui fait surgir peu à peu le personnage dans sa réalité vivante :

Celui-ci s'en excusa,
 Disant qu'il ferait que sage
 De garder le coin du feu,
 Car il lui fallait si peu,
 Si peu, que la moindre chose
 De son débris serait cause :
 Il n'en reviendrait morceau.
 — « Pour vous, dit-il, dont la peau, etc. (V, 2, 4, sqq.)

30. **GRAMMAIRE (suite).** — a) **Subjonctif sans que.** Le subjonctif n'était pas, autrefois, précédé de la conjonction *que*. La Fontaine emploie le subjonctif sans *que* dans des formules comme : *Ne plaise aux dieux !* mais aussi ailleurs : Quiconque est loup *agisse* en loup. Il évite ainsi la cacophonie : *que quiconque* et souligne le caractère sentencieux de sa proposition.

b) **Subjonctif-impératif du style indirect.** Au style indirect, l'ordre qui serait exprimé par l'impératif au style direct s'exprime sous la forme du subjonctif qui est généralement à l'imparfait :

Que Castor et Pollux *acquittassent* le reste !
 (Demandez à Castor et à Pollux qu'ils *acquittent*...)
 (Un cerf... fut averti) qu'il *cherchât* ailleurs un asile.
 (Cherchez ailleurs un asile.)

31. **CONCLUSION.** — Nous résumerons ainsi les idées maîtresses de cette Introduction.

Sorti d'un milieu de grande bourgeoisie libérale, La Fontaine a obliqué peu à peu vers la carrière des lettres, où l'attirait un

penchant invincible. Il doit sa fortune littéraire à ses grâces de parfait *honnête homme*, c'est-à-dire de parfait homme du monde, à son génie, à son travail. Pour écrire les fables qui ont fait le meilleur de son éclatant succès et assuré sa gloire durable, il a étudié à peu près tout ce qu'on pouvait étudier de son temps. Il a tiré la fable de l'obscurité dont personne n'avait encore réussi à la faire sortir, et il en a fait un genre littéraire en donnant, dans la composition, la première importance au récit. C'est un conteur d'un talent extraordinaire : le récit, sous sa main, prend tous les tons, toutes les formes. Il a d'abord pratiqué, dans son recueil de 1668, la *fable ornée*, au récit pittoresque et dramatique, mais sobre et de composition serrée ; dans son deuxième recueil de 1678-1679, il a pratiqué la *fable variée*, qui emprunte beaucoup de ses grâces et de ses libertés à la conversation mondaine. Dans son troisième recueil de 1694, on trouve des fables pédagogiques, écrites presque certainement d'accord avec Fénelon pour le duc de Bourgogne.

La morale des fables est celle de l'honnête homme classique : pratique, prudente et pessimiste.

Sa langue est difficile, formée artistement d'éléments très composés, et il importe, si l'on veut vraiment comprendre une fable dans ses détails, de chercher tous les mots signalés par un astérisque dans le Lexique qui termine le volume.

PREMIER RECUEIL

(1668)

LIVRES I A VI

LA FABLE ORNÉE

On rappelle que tous les mots du texte marqués d'un astérisque sont expliqués dans le Lexique placé à la fin du volume, et que les références indiquées dans les notes du commentaire renvoient aux numéros correspondants de l'Introduction.



A Monseigneur le DAUPHIN

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des Lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des Anciens¹ a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos jeunes années ; vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes, mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude et tandis qu'elle croit faire tout autre chose.

C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui² sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance, c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins, quand vous le considérez qui

1. Socrate ; voir le début de la préface. — 2. M. de Périgny, président de la Chambre des enquêtes au Parlement, premier précepteur du Dauphin ; mort en 1670 et remplacé par Bossuet.

regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe¹ et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise, quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province² où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables et qu'il en subjugué une autre³ en huit jours pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes, quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments⁴ et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste, avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme que vous faites paraître à tous les moments. Certainement, c'est une joie bien sensible à notre Monarque, mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations. Je devrais m'étendre sur ce sujet, mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci, c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. La coalition de l'Espagne, de la Hollande et de l'Angleterre, en 1667, à propos de la guerre de Dévolution. — 2. La Flandre conquise en partie en 1667. — 3. La Franche-Comté, conquise en février 1668. — 4. Louis XIV était parti en plein hiver.

PRÉFACE

Pourquoi La Fontaine publie ses fables.

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables¹ me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence² n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun, que d'ailleurs la contrainte de la poésie jointe à la sévérité de notre langue m'embarrasserait en beaucoup d'endroits et bannirait de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu et qu'il crût que les grâces * lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses * françaises que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Exemple de Socrate.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des Modernes. C'est de tout temps et chez tous les peuples qui font profession de poésie que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Esope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses *. Ce que Platon en rapporte est si agréable que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette Préface. Il dit que, Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois pendant son sommeil qu'il devait s'appliquer à la Musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu * d'abord ce que ce songe signifiait ; car, comme la Musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? il fallait qu'il y eût du mystère * là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspi-

1. Ces fables avaient circulé oralement et en manuscrit dans les salons.
— 2. Patru, avocat célèbre, autorité en matière de goût, ami de Boileau.

ration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la Musique et la Poésie ont tant de rapport que, possible *, était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie ; mais il n'y en a point non plus sans fiction *, et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin, il avait trouvé un tempérament *, c'était de choisir des fables qui contiennent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esopé. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

**Exemple
de Phèdre et des
autres fabulistes.**

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables ; Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment, et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes¹. Après Phèdre, Aviénus² a traité le même sujet. Enfin les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

**La Fontaine
ouvre une voie.**

Il arrivera, possible *, que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

La fable ornée.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein ; quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable ; ce sont qualités

1. Socrate. — 2. Avianus, fabuliste, auteur de 42 fables, une des sources de La Fontaine. Il vivait du II^e au IV^e siècle ap. J.-C.

au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer * l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes ; moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme il les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer * les narrations¹. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison, c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits * qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui ; on veut de la nouveauté et de la gaieté ; je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable, qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Utilité de la fable en général.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue * ? C'est quelque chose de si divin que plusieurs personnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant pour leur servir de père celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables et comme ils ne leur ont point assigné un dieu² qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles ; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse nous fournirait un sujet d'excuse³ ; il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

1. C'est dans l'*Institution Oratoire*, II, IV, que l'on trouve ce conseil. —
2. Comprenez, bien entendu, une Muse. — 3. Parce que ces « maîtres de la sagesse » sont des modèles inaccessibles pour notre médiocrité.

**Utilité pédagogique
de la fable :**
1. la morale.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république¹, y a donné à Esope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre, car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait, que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le Renard et le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif, que le Renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire, le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, et, par conséquent, il faut considérer en toute chose la fin : je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant ? Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries : ces badineries ne sont telles qu'en apparence, car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et, comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

**Utilité pédagogique
de la fable :**
2. l'instruction.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances. Les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent, les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête ; de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle *le petit*

1. C'est au livre III de sa République que Platon s'occupe ainsi des poètes, mais il ne nomme personne.

*monde*¹. Ainsi, ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants, ils ne se connaissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent ; les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

Composition des fables.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable, l'âme la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Esope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée ; tout au contraire de la moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît ; c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope, la fable était contée simplement, la moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu qui ne s'est pas assujéti à cet ordre : il embellit la narration et transporte la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important ; c'est Horace qui nous le donne ; cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit ni contre celle de sa matière ; jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

Et quae

Desperat tractata nitescere posse, relinquit².

1. Le *petit monde* ou *microcosme* est l'homme, par opposition au *grand monde* ou *macrocosme*, qui est l'univers. — 2. Art poétique, v. 150 : « et les sujets qu'il désespère de traiter de manière brillante, il les abandonne ».

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

La vie d'Esope.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude¹ nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux, mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique ; elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Esope ; on y trouve trop de niaiseries ; et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Esope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet des Sept Sages*, c'est-à-dire d'un homme subtil et qui ne laisse rien passer. On me dira que le *Banquet des Sept Sages* est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout. Quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : *Vie d'Esope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas, et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

1. Planude était un moine byzantin du ^{xiv}^e siècle ; voir Introduction, 16.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Dédicace des six premiers livres, publiés ensemble en 1668. Le Grand Dauphin, fils unique de Louis XIV, est né le 1^{er} avril 1661 ; il a donc moins de 7 ans au moment où est publiée cette dédicace. La Fontaine découvre ici : 1. le but pédagogique des fables ; 2. leur nature à la fois plaisante et morale ; 3. son intention de servir le Roi en travaillant à l'éducation de l'héritier du trône ; 4. la tradition littéraire à laquelle il se range, tradition fondée par Esope, mais qui, par lui, dévie vers l'épopée, devient « héroï-comique ».

Je chante * les héros * dont Ésope est le père,
Troupe de qui * l'histoire, encor * que mensongère *,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons ;
Ce qu'ils ¹ disent s'adresse à tous, tant que nous sommes ², 5
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un Prince * aimé des cieux
Sur qui le monde entier a maintenant ³ les yeux
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes *,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes, 10
Quelque autre ⁴ te dira, d'une plus forte voix *,
Les faits * de tes aïeux et les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures *,
Te tracer en ces vers de légères * peintures.
Et si, de t'agréer *, je n'emporte le prix *, 15
J'aurai du moins l'honneur * de l'avoir entrepris.

1. *Ils*, non seulement les poissons, mais tous les animaux. —
2. Cheville, 27, h. — 3. 1668 est l'année de la conquête de la Franche-Comté : en 1667, le Roi avait conquis la Flandre. — 4. Cet « autre » était M. de Périgny, premier précepteur du Dauphin depuis 1665. Bossuet lui succédera en 1670.



LIVRE PREMIER

1. — LA CIGALE ET LA FOURMI

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Avianus ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — C'est une *fable-trait* : le portrait de la chanteuse imprudente, le dialogue avec l'ouvrière économe suivant une progression destinée à décocher la pointe finale, le vers de sept syllabes, la prédominance des rimes plates, tout vise à donner de la rapidité. Pas de morale exprimée, pour ne rien alourdir. Modèle de narration vive et spirituelle, strictement réduite à l'essentiel, qui est admirablement mis en valeur.

La Cigale *, ayant chanté	
Tout l'été,	
Se trouva fort dépourvue *	
Quand la bise fut venue.	
Pas un seul petit morceau	5
De mouche ou de vermisseau ¹ .	
Elle alla crier famine	
Chez la Fourmi, sa voisine,	
La priant de lui prêter	
Quelque grain * pour subsister	10
Jusqu'à la saison * nouvelle.	
— « Je vous paierai, lui dit-elle,	
Avant l'Août *, foi * d'animal,	
Intérêt et principal *. »	
La Fourmi n'est pas prêteuse,	15
C'est là son moindre défaut.	
— « Que faisiez-vous au temps chaud ?	
Dit-elle à cette emprunteuse.	

1. Ellipse, 23, m.

— Nuit et jour, à tout venant *,
 Je chantais, ne vous déplaie. 20
 — Vous chantiez ? j'en suis fort aise ².
 Eh bien ! dansez maintenant ! »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *La Fourmi s'ennuie à mourir au milieu de ses provisions. Elle demande au Grillon de venir la distraire. Il la renvoie à la Cigale. Racontez la scène.*

2. — LE CORBEAU ET LE RENARD

Sources. — Ésope ; Phèdre ; Corrozet ; Haudent ; la fable est également racontée par Apulée (*les Florides*, IV, ch. 18) et dans *la Farce de l'Avocat Pathelin* (438-453).

Intérêt. — *Fable-portrait.* Portrait en action du flatteur aux prises avec sa victime : pourquoi il s'attaque à elle ; comment il l'aborde ; comment il chatouille sa vanité ; comment il se moque d'elle après l'avoir dépouillée. Le Corbeau ne joue qu'un rôle passif. La description est limitée à quelques vers, admirablement pittoresques.

Maître * Corbeau, sur un arbre perché¹,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître Renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage ² :
 — « Eh ! bonjour, monsieur * du Corbeau. 5
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte * à votre plumage,
 Vous êtes le phénix * des hôtes de ces bois ! »
 A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie ; 10

2. *Ne vous déplaie* et *je suis fort aise* sont des formules usuelles de la courtoisie du temps, l'une répondant à notre « si vous le permettez », et l'autre à : « j'en suis enchantée ». Mais leur opposition et le ton donnent ici, à la seconde, une nuance d'amère ironie.

1. Inversion, 23, y. — 2. Entrée en matière descriptive, 26, b.

Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie³.
 Le Renard s'en saisit et dit : « Mon bon * monsieur *,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute *. 15
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
 Le Corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *De retour à son terrier, le Renard décrit à sa famille comment il a tiré parti de la vanité du Corbeau pour lui subtiliser le fromage.*

3. — LA GRENOUILLE QUI SE¹ VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Sources. — Phèdre ; Haudent ; Corrozet. Horace a conté brièvement cette fable, Satire II du livre III, 314-320. Il y est fait également allusion dans la Satire Ménippée (harangue du recteur Roze).

Intérêt. — Fable de satire sociale. Le but est de ridiculiser la « sottise vanité » qui pousse les petits à vouloir se faire aussi gros que les « gros » ; d'où l'in vraisemblance voulue de l'action, qui pousse l'idée à la charge.

Une Grenouille vit un Bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s'étend *, et s'enfle², et se travaille *
 Pour égaler l'animal en grosseur, 5
 Disant : « Regardez bien, ma sœur³,

3. Harmonie imitative, 23, t.

1. Complément de l'infinif, 29, d. — 2. Allusion, 23, e. — 3. *Ma sœur*, une autre grenouille. Trait de mœurs : le vaniteux essaie de jeter de la poudre aux yeux de ses pareils, qui ne s'en laissent pas conter.

Est-ce assez, dites-moi ? n'y suis-je point encore ?
 — Nenni *. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
 — Vous n'en approchez point. » La chétive * pécore *
 S'enfla si bien qu'elle creva *. 10

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages *.
 Tout bourgeois * veut bâtir⁴ comme les grands seigneurs ;
 Tout petit Prince * a des ambassadeurs ;
 Tout marquis * veut avoir des pages *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait d'un vaniteux qui, comme la Grenouille, veut se faire plus gros qu'il n'est. Vous pourrez rédiger ce portrait à la façon de La Bruyère.*

4. — LES DEUX MULETS

Sources. — Phèdre ; Corrozet.

Intérêt. — Fable dramatique, illustrant un lieu commun de morale pratique : pour vivre heureux, vivons cachés. L'intérêt se concentre sur le Mulet vaniteux dont la gloire et la chute sont décrites dans une vive et pittoresque antithèse ; l'autre Mulet n'intervient que pour dégager la morale d'un ton qui exclut toute pitié.

Deux Mulets * cheminaient, l'un d'avoine chargé,
 L'autre portant l'argent de la gabelle *¹.
 Celui-ci glorieux d'une charge si belle,
 N'eût voulu², pour beaucoup, en être soulagé.
 Il marchait d'un pas relevé *
 Et faisait sonner sa sonnette³,
 Quand, l'ennemi * se présentant,
 Comme il en voulait à l'argent,

5

4. *Bâtir* : faire bâtir. L'ellipse de *faire* est habituelle avec ce mot.

1. Entrée en matière directe, 26, b. — 2. Négation, 29, k. —

3. Figure étymologique, 23, q.

Sur le Mulet du fisc * une troupe se jette,
 Le saisit au frein * et l'arrête. 10
 Le Mulet, en se défendant ⁴,
 Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
 — « Est-ce donc là *, dit-il, ce qu'on * m'avait promis ?
 Ce Mulet qui me suit du danger * se retire,
 Et moi, j'y tombe et je pérís. 15
 — Ami, lui dit son camarade,
 Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut * emploi.
 Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
 Tu ne serais pas si malade *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'attitude et les sentiments du Mulet chargé d'avoine, avant et pendant l'attaque.*

5. — LE LOUP ET LE CHIEN

Sources. — Phèdre ; Avianus ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Chef-d'œuvre de *narration dialoguée*. Le portrait antithétique des deux personnages, les péripéties, tout se peint par les propos du Chien et du Loup ; l'auteur passe avec une aisance et un à-propos parfaits du style indirect au style direct, du monologue à peine coupé au dialogue à répliques serrées. Pas de morale exprimée ; cette morale est suggérée par les derniers mots du Loup.

Un Loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde.
 Ce Loup rencontre un dogue * aussi puissant * que beau,
 Gras, poli *, qui s'était fourvoyé * par mégarde ¹.
 L'attaquer, le mettre en quartiers * ², 5
 Sire * Loup l'eût fait volontiers :
 Mais il fallait livrer bataille,
 Et le matin * était de taille

4. *En se défendant*, équivoque expressive : il est percé de coups *parce* qu'il se défend, et il se sent percer de coups *pendant* qu'il se défend.

1. Entrée en matière antithétique, 26, b. — 2. Objet absolu, 29, l.

A se défendre hardiment.
 Le Loup donc l'aborde humblement, 10
 Entre en propos *, et lui fait * compliment
 Sur son embonpoint * qu'il admire.
 — « Il ne tiendra qu'à vous, beau * Sire *,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien. 15
 Vos pareils y sont misérables *,
 Cancres *, hères *, et pauvres diables,
 Dont la condition * est de mourir de faim.
 Car quoi ? rien d'assuré, point de franche lippée *,
 Tout à la pointe de l'épée ². 20
 Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur destin. »
 Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
 — Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons et mendiants ³,
 Flatter * ceux du logis, à son maître complaire ; 25
 Moyennant quoi *, votre salaire *
 Sera force * reliefs * de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons,
 Sans parler de mainte caresse. »
 Le Loup déjà se forge * une félicité 30
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col * du Chien pelé.
 — « Qu'est-ce * là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi, rien ? —
 [Peu de chose.
 — Mais encor * ? — Le collier dont * je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause. 35
 — Attaché ? dit le Loup ; vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ⁴ ? — Pas toujours, mais qu'importe ?
 — Il importe si bien, que, de tous vos repas,
 Je ne veux en aucune sorte
 Et ne voudrais pas même, à ce prix, un trésor. » 40
 Cela dit, Maître * Loup s'enfuit, et court encor *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Quelles sont les réflexions du Loup, tandis qu'il s'enfuit ?*

3. Accord du participe présent, 29, p. — 4. Enjambement, 27, b

6. — LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

Sources. — Phèdre ; Corrozet ; Haudent. Le Roman de Renart traite le même sujet, mais de façon toute différente.

Intérêt. — Fable de satire sociale. Il n'y a pas plus de souci de la vraisemblance que dans « la Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf », et pour la même raison : plus les personnages offriront de disparate, mieux apparaîtra la vérité du lieu commun ici développé. Ce lieu commun, La Fontaine l'a exprimé ainsi, dans la fable 111 du livre V : « Ne nous associons qu'avec-que nos égaux. » Tout l'intérêt de la fable est dans l'attitude et le discours du Lion, son hypocrisie juridique, l'explosion finale de sa brutalité. Après quoi, la fable tourne court, nul ne demande son reste, pas même le lecteur qui devine fort bien la morale.

La Génisse, la Chèvre et leur sœur¹ la Brebis,
Avec un fier * Lion, Seigneur * du voisinage,
Firent société *, dit-on, au temps jadis²,
Et mirent en commun le gain et le dommage *.
Dans les lacs * de la Chèvre, un cerf se trouva pris. 5
Vers ses associés, aussitôt, elle envoie *.
Eux venus, le Lion par ses ongles * compta
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie³. »
Puis, en autant de parts, le cerf il dépeça,
Prit pour lui la première, en qualité de Sire *. 10
— « Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle Lion.
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit *, me doit échoir⁴ encor * ;
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort. 15
Comme le plus vaillant, je prétends * la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord *. »

1. *Sœur*, au sens large : sœur en douceur et en vie paisible.

2. Ton de conte merveilleux, 25. — 3. Harmonie imitative, 23, t.

4. Complément de l'infinif, 29, d.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du fier Lion, et exposez comment les trois animaux vinrent lui proposer de s'associer avec eux.*

7. — LA BESACE

Sources. — Avianus pour le début ; Phèdre pour la conclusion.

Intérêt. — Fable héroï-comique, sorte de catalogue des ridicules du monde ; mise en scène majestueuse, tempérée d'ironie et de familiarité. Après le discours inaugural de Jupiter, la composition prend la forme d'une gradation terminée par une antithèse. L'alexandrin domine, et le ton passe du style direct au style indirect pour s'achever en un discours moral assez largement développé.

Jupiter * dit un jour : « Que tout * ce qui respire
S'en vienne * comparaître aux pieds de ma grandeur *¹.
Si, dans son composé *, quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur :

Je mettrai remède à la chose.

5

Venez, Singe ; parlez le premier, et pour cause *.

Voyez ces animaux ; faites * comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? — Moi ? dit-il, pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ? 10

Mon portrait, jusqu'ici, ne m'a rien reproché.

Mais, pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché.

Jamais, s'il me² veut croire, il ne se fera peindre. »

L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait² plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort, 15

Glosa * sur l'Éléphant, dit qu'on pourrait encor *

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles,

Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'Éléphant, étant écouté,

Tout sage * qu'il était, dit des choses pareilles : 20

1. Entrée en matière directe. — 2. Complément de l'infinitif, 29, d.

Il jugeait qu'à son appétit *

Dame * Baleine était trop grosse.

Dame Fourmi trouva le Ciron * trop petit,

Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin * les renvoya s'étant censurés * tous, 25 .

Du reste contents d'eux. Mais, parmi les plus fous,

Notre espèce excella ; car, tout * ce que nous sommes ³,

Lynx * envers nos pareils et taupes * envers nous,

Nous nous pardonnons tout, et rien ⁴ aux autres hommes.

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain. 30

Le fabricant * souverain ⁵

Nous créa besaciers * tous de même manière,

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui ³ :

Il fit, pour nos défauts, la poche de derrière,

Et celle de devant pour les défauts d'autrui. 35

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable en faisant comparaître devant Jupiter, non plus des animaux, mais des hommes de métiers et de complexions divers.*

8. — L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Sources. — Ésope ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Fable didactique, type de la *fable ornée* : la composition est très simple, formée du portrait de l'Hirondelle et de trois épisodes semblables, en gradation chronologique. Mais La Fontaine orne ce schéma d'un grand nombre de détails pittoresques empruntés à la vie rustique la plus savoureuse.

Une Hirondelle, en ses voyages,
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages *,

3. Cheville, 27, h. — 4. Anacoluthie, 23, f. — 5. Périphrase, 24, d.

- Et, devant * qu'ils fussent éclos¹, 5
 Les annonçait aux matelots².
- Il arriva qu'au temps que * la chanvre * se sème
 Elle vit un manant * en couvrir * maints sillons.
 — « Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons³.
 Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême, 10
 Je saurai * m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
 Voyez-vous cette main⁴ qui par les airs chemine ?
 Un jour viendra, qui n'est pas loin,
 Que * ce qu'elle répand sera votre ruine *.
 De là * naîtront engins à * vous envelopper *, 15
 Et lacets * pour vous attraper,
 Enfin mainte et mainte machine *
 Qui causera, dans la saison *,
 Votre mort ou votre prison *.
 Gare la cage ou le chaudron ! 20
 C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
 Mangez ce grain, et croyez-moi ! »
 Les oiseaux se moquèrent d'elle,
 Ils trouvaient aux champs * trop de quoi *.
 Quand la chènevière * fut verte, 25
 L'Hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
 Ce qu'a produit ce maudit grain,
 Ou soyez sûrs de votre perte.
 — Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
 Le bel emploi * que tu nous donnes ! , 30
 Il nous faudrait mille personnes
 Pour éplucher tout ce canton *. »
 La chanvre étant tout à fait crue⁵,
 L'Hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien.
 Mauvaise graine est tôt venue. 35
 Mais puisque, jusqu'ici, l'on * ne m'a crue en rien,

1. *Eclos*, métaphore du langage des oiseaux, si l'on ose dire, mais insolite, appliquée aux tempêtes. — 2. Les matelots sont intéressés plus que tout autre à prévoir les tempêtes. — 3. Ces oisillons, indéterminés, représentent la jeunesse turbulente et imprudente. Ils parlent et agissent en chœur, comme dans une pièce antique dont l'Hirondelle serait le protagoniste. — 4. La main du manant qui sème. — 5. De *croître*.

Dès que vous verrez que la terre
 Sera couverte *, et qu'à leurs blés
 Les gens n'étant plus occupés
 Feront aux oisillons la guerre, 40
 Quand reginglettes * et réseaux *
 Attraperont petits oiseaux ⁶,
 Ne volez plus de place en place ;
 Demeurez au logis, ou changez de climat :
 Imitiez le canard, la grue et la bécasse. 45
 Mais vous n'êtes pas en état
 De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes *.
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
 C'est de vous renfermer aux * trous de quelque mur. » 50
 Les oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jaser, aussi confusément
 Que faisaient les Troyens, quand la pauvre Cassandre *
 Ouvrait la bouche seulement.
 Il en prit * aux uns comme aux autres ⁷ : 55
 Maint oisillon se vit esclave retenu ⁸.

Nous n'écoutons d'instincts * que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait de la sage Hiron-
 delle au milieu des oisillons fous.*

9. — LE RAT * DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Sources. — Aphthonius ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent. La 6^e Satire du livre II d'Horace s'achève sur cette fable, longuement développée, et d'une façon bien supérieure à La Fontaine.

Intérêt. — Cette fable est développée sans éclat ; on dirait que La Fontaine a voulu éviter toute apparence de rivalité avec Horace.

6. Article, 29, c. — 7. Aux oisillons comme aux Troyens, les uns tués, les autres emmenés en esclavage. — 8. Conclusion brève, 26, g.

La composition comme la forme ont une sagesse un peu guindée, sans grand pittoresque ni beaucoup d'ironie. Rien de prime-sautier. Qui ne connaîtrait que cette fable ignorerait tout du vrai génie de La Fontaine.

Autrefois, le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile *,
A des reliefs * d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie * 5
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser * la vie *
Que firent les deux amis.

Le régal * fut fort honnête *,
Rien ne manquait au festin ; 10
Mais quelqu'un * troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train *.

A la porte de la salle *
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale *, 15
Son camarade le suit.

Le bruit cesse : on se retire.
Rats en campagne * aussitôt ;
Et le citadin, de dire :
— « Achevons tout notre rôl *. 20

— C'est assez, dit le rustique * ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique *
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre, 25
Je mange tout * à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre ! »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez la fable précédente « à la manière de La Fontaine », avec portraits, dialogues, épisodes dramatiques, traits pittoresques.*

10. — LE LOUP ET L'AGNEAU

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Phèdre ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Type de la fable didactique, dans le genre *fable ornée*. Chef-d'œuvre de dialogue dramatique : art de placer la scène, opposition des deux personnages, progression de l'émotion, violence du dénouement, tout est conduit avec un art impeccable.

Le raison * du plus fort est toujours la meilleure.

Nous l *allons¹ montrer tout à l'heure *.

Un Agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure².

Un Loup survient à jeun, qui³ cherchait aventure * 5

Et que la faim en ces lieux attirait.

— « Qui * te rend si hardi de * troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage.

Tu seras châtié⁴ de ta témérité.

— Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté 10

Ne se mette pas en colère,

Mais plutôt, qu'elle considère

Que je me vas * désaltérant

Dans le courant

Plus de vingt pas au-dessous d'elle⁵, 15

Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle,

1. Complément de l'infinif, 29, d. — 2. Harmonie, 23, s. — 3. Antécédent séparé du relatif, 29, x. — 4. *Châtié*, trois syllabes, par diérèse, 27, e. — 5. *Elle* : la majesté du Loup.

Et * je sais que, de moi, tu médis, l'an passé.
 — Comment l *'aurais-je fait, si ⁶ je n'étais pas né? 20
 Reprit l'Agneau ; je tette encor * ma mère.
 — Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 — Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens.
 Car vous ne m'épargnez guère.
 Vous ⁷, vos bergers et vos chiens. 25
 On me l'a dit. Il faut * que je me venge. »
 Là-dessus, au fond des forêts,
 Le Loup l'emporte, et puis, le mange,
 Sans autre forme de procès ⁸.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Vous écrivez à un ami pour lui exprimer les sentiments que vous inspire la conduite du Loup et de ses pareils.*

11. — L'HOMME ET SON IMAGE

Source. — Sans doute, invention de La Fontaine.

Intérêt. — En 1668, les *Maximes* de La Rochefoucauld sont un des livres à la mode. Publiées en 1665, elles avaient eu aussitôt trois éditions et avaient été publiées à nouveau en 1666. La Fontaine voyait le duc et se plaisait en sa compagnie ; il lui dédia encore la fable 15 du livre X. Pour exprimer son admiration à son illustre ami, il prend le détour d'un genre fort à la mode dans les milieux mondains : *l'allégorie* : On y avait recours aux périphrases, aux métaphores et à tous les jeux d'esprit qui exerçaient la finesse de l'intelligence et transposaient poétiquement la réalité. Celle de La Fontaine a le mérite de la poésie et de l'esprit ; il en donne lui-même l'explication, ce qui lui fournit l'occasion de terminer sur un délicat hommage à La Rochefoucauld.

6. *Si* : puisque ; mais la forme conditionnelle exprime une nuance d'humilité. — 7. *Vous* : les moutons. — 8. La forme d'un procès est le développement légal de ce procès. *Sans autre forme de procès* : sans se soucier autrement de la marche régulière de la justice, c'est-à-dire en coupant court par la force à toute réclamation.

Pour M. L. D. D. L. R. ¹

Un homme, qui s'aimait sans avoir de rivaux ²,
 Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.
 Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
 Vivant plus que content dans son erreur profonde.
 Afin de le guérir, le sort * officieux * 5
 Présentait partout à ses yeux
 Les conseillers muets dont se servent nos dames ³ :
 Miroirs * dans les logis, miroirs chez les marchands,
 Miroirs aux poches des galands *,
 Miroirs aux ceintures des femmes. 10
 Que fait notre Narcisse * ? il se ⁴ va confiner
 Aux * lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
 N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure *.
 Mais un canal formé par une source pure ⁵
 Se trouve en ces lieux écartés ; 15
 Il s'y voit ; il se fâche ; et ses yeux irrités
 Pensent apercevoir une chimère * vaine.
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
 Mais quoi ! le canal est si beau
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine. 20
 On voit bien où je veux venir.
 Je parle à tous ; et cette erreur extrême ⁶
 Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
 Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même ;
 Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui, 25
 Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ⁷.
 Et quant au canal, c'est celui
 Que chacun sait : le livre des Maximes.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable dans le style simple, sans périphrases ni termes nobles.*

1. Ces initiales signifient : Monsieur le duc de La Rochefoucauld. —
 2. *S'aimer sans avoir de rivaux*, expression latine signifiant : être
 seul à s'aimer, parce qu'on n'est pas aimable. — 3. Ces *conseillers* sont
 les miroirs. Périphrase, 24, d. — 4. Complément de l'infinitif, 29, d.
 — 5. Ce *canal* est un ruisseau. Périphrase, 24, d. — 6. *Cette erreur*
extrême est l'illusion qui consiste à se croire toutes les qualités. —
 7. Les sottises d'autrui nous peignent nos propres défauts, et nous
 devons légitimement les croire.

12. — LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES

Source. — Origine orientale inconnue. Cette allégorie était représentée en bas-relief sur une fontaine de Versailles. En 1668, la Hollande, l'Angleterre et la Suède forment une coalition à trois têtes contre Louis XIV.

Intérêt. — Fable politique, motivée par l'actualité. Comme la précédente, c'est une allégorie, mais dans le goût turc, la seule fable de teinte orientale du recueil de 1668. Son mérite réside dans le pittoresque exotique et l'ingéniosité aussi bien de la mise en scène que de l'allégorie.

Un envoyé du Grand Seigneur *
Préférerait¹, dit l'histoire *, un jour, chez l'Empereur *,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
— « Notre Prince * a des dépendants * 5
Qui, de leur chef *, sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer * une armée. »
Le Chiaoux *, homme de sens,
Lui dit : « Je sais, par renommée,
Ce que chaque Électeur * peut de monde fournir ; 10
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange *, et qui pourtant est vraie².
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre * au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer, 15
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi ni trouver d'ouverture.
Je rêvais * à cette aventure, 20
Quand un autre Dragon *, qui n'avait qu'un seul chef *
Et bien plus d'une queue, à * passer se présente.
Me voilà saisi derechef *
D'étonnement * et d'épouvante.

1. *Préférerait* : affirmait qu'il préférerait. — 2. *Vraie*, dans sa signification, non dans sa réalité.

Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi 25
 Rien ne les empêcha * ; l'un fit * chemin à l'autre.
 Je soutiens qu'il en est ainsi
 De votre empereur et du nôtre. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Donnez l'explication détaillée de cette allégorie. Dégagez-en l'idée directrice.*

13. — LES VOLEURS ET L'ÂNE

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — L'occasion de cette fable est dans l'actualité politique : en 1664, l'empereur d'Allemagne, soutenu par Louis XIV, annexa la Transylvanie, qui était en litige depuis des années entre la Turquie et la Hongrie. Par surcroît, le « quart voleur » annexa également la Hongrie. L'intérêt de la fable réside dans la rapidité malicieusement pittoresque du récit et dans son application désinvolte à la politique.

Pour un âne enlevé¹, deux voleurs se battaient.
 L'un voulait le garder, l'autre le² voulait vendre.
 Tandis que coups de poing trottaient
 Et que nos champions * songeaient * à se défendre,
 Arrive un troisième larron 5
 Qui saisit maître Aliboron *.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province *.
 Les voleurs sont tel ou tel prince,
 Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois³ ;
 Au lieu de deux, j'en ai rencontré * trois. 10

1. *Pour un âne enlevé*, brachylogie (23, i) : à l'occasion d'un âne qu'ils avaient enlevé à son légitime propriétaire. — 2. Complément de l'infinif, 29, d. — 3. Voir plus haut : *Intérêt*.

Il est assez de cette marchandise.
 De nul d'eux n'est souvent la province conquise ⁴ :
 Un quart voleur ⁵ survient, qui ⁶ les accorde net *
 En se saisissant du baudet.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que la fable 9 du livre IX, l'Huître et les Plaideurs, illustre exactement la même idée que celle-ci.*

14. — SIMONIDE * PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

Sources. — Phèdre ; Cicéron (*de Oratore*) ; Quintilien.

Intérêt. — Ceci est, non pas une fable, mais une anecdote mythologique destinée à montrer la valeur du poète. Au poète, en effet, revient la fonction de la louange, qui assure la gloire des puissants et des belles ; mais, en retour, les puissants doivent payer l'encens des poètes en espèces sonnantes. Un prologue et un épilogue encadrent la narration, à seule fin de bien dégager l'idée que nous venons d'exprimer. Le ton, d'un bout à l'autre, est souriant et léger. La Fontaine, qui a mainte fois prouvé sa merveilleuse habileté dans la louange poétique, et qui en a vécu, plaide ici pour son saint. Mais il le fait sans acrimonie. Nous sommes à l'opposite des *Chatterton* romantiques.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :

Les dieux *, sa maîtresse * et son roi.

Malherbe le disait ; j'y souscris quant à moi.

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chatouille * et gagne les esprits ; 5

Les faveurs d'une belle * en sont souvent le prix.

Voyons comme * les dieux l'ont quelquefois * payée.

Simonide * avait entrepris

L'éloge d'un athlète *, et, la chose essayée,

Il trouva son sujet plein de récits tout nus *. 10

Les parents de l'athlète étaient gens inconnus,

Son père, un bon bourgeois *, lui, sans autre mérite :

Matière * infertile et petite.

4. Souvent, la province n'est conquise par aucun d'eux. — 5. Le quart voleur fut l'empereur d'Allemagne. — 6. Relatif séparé de l'antécédent, 29, x.

Le poète d'abord parla de son héros.
 Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire, 15
 Il se jette à côté *, se met sur le propos *
 De Castor * et Pollux, ne manque pas d'écrire
 Que leur exemple était aux lutteurs glorieux,
 Élève * leurs combats, spécifiant les lieux
 Où ces frères s'étaient signalés davantage. 20
 Enfin l'éloge de ces dieux
 Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
 L'athlète avait promis d'en payer un talent * ;
 Mais, quand il le vit, le galant *
 N'en donna que le tiers, et dit fort franchement 25
 Que Castor et Pollux acquittassent¹ le reste.
 — « Faites-vous contenter * par ce couple céleste.
 Je vous veux² traiter * cependant :
 Venez souper * chez moi, nous ferons bonne vie *.
 Les conviés sont gens choisis, 30
 Mes parents, mes meilleurs amis.
 Soyez donc de la compagnie *. »
 Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
 De perdre, outre son dû, le gré * de la louange.
 Il vient, l'on festine *, l'on mange. 35
 Chacun étant de belle humeur,
 Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
 Deux hommes demandaient à le voir promptement.
 Il sort de table, et la cohorte *
 N'en perd pas un seul coup de dent. 40
 Ces deux hommes étaient les gémeaux * de l'éloge.
 Tous deux lui rendent grâce, et, pour prix de ses vers,
 Ils l'avertissent qu'il déloge³
 Et que cette maison va tomber à l'envers.
 La prédiction en fut vraie ; 45
 Un pilier manque, et le plafonds⁴,
 Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
 Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
 N'en fait pas moins aux échansons *.

1. Subjonctif-impératif du style indirect, 30, b. — 2. Complément de l'infinitif, 29, d. — 3. Subjonctif. — 4. Orthographe du temps : plafonds.

- Ce ne fut pas le pis ; car, pour rendre complète 50
 La vengeance due au poète,
 Une poutre cassa les jambes de l'athlète
 Et renvoya les conviés
 Pour la plupart estropiés.
- La renommée * eut soin de publier l'affaire ; 55
 Chacun cria miracle ; on doubla le salaire
 Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
 Il n'était fils de bonne mère ⁵
 Qui, les payant à qui mieux mieux,
 Pour ses ancêtres, n'en fît faire. 60
- Je reviens à mon texte * et dis, premièrement,
 Qu'on ne saurait * manquer * de louer largement
 Les dieux * et leurs pareils ; de plus, que Melpomène *
 Souvent sans déroger * trafique de sa peine ;
 Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix *. 65
 Les grands se font honneur * dès lors qu'ils nous font grâce *.
 Jadis, l'Olympe * et le Parnasse *
 Étaient frères et bons amis.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *D'après la fable précédente, dites quelle idée La Fontaine se fait de la fonction et de la condition du poète.*

15. — LE MORT ET LE MALHEUREUX

16. — LA MORT ET LE BUCHERON

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent ; Meslier. Pour la fable 15, La Fontaine a emprunté le mot de Mécène à Sénèque, épître 101, reproduit par Montaigne (II, ch. 37). Voici le texte du poème de Mécène :

Debilem facito manu,
 Debilem pede, coxa,
 Tuber adstrue gibberum,
 Lubricos quate dentes :
 Vita dum superest bene est.

5, *Fils de bonne mère*, expression de l'ancienne poésie : homme bien né.

« Otez-moi la main, ôtez-moi le pied, la jambe, mettez-moi une bosse sur le dos, faites-moi sauter les dents : tant que la vie me reste, cela va bien. »

Intérêt. — Comme l'indique la note de La Fontaine, ces deux fables sont les pièces d'une petite joute littéraire entre Boileau et La Fontaine. Celui-ci ayant fait « la Mort et le Malheureux », fut critiqué par Boileau, qui refit la fable à sa manière :

LE BUCHERON ET LA MORT

Le dos chargé de bois et le corps tout en eau,
Un pauvre Bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse.
Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. « Que veux-tu ? cria-t-elle.
— Qui ? moi ? dit-il alors, prompt à se corriger,
Que tu m'aides à me charger. »

La Fontaine, de son côté, composa « la Mort et le Bûcheron ». Le prix, dans ce petit duel, revient évidemment au fabuliste. La fable 16 est, en effet, une pure merveille de réalisme pittoresque, de naturel, d'émotion, d'habileté dans la composition. On remarquera que la fable 15 est, au contraire, en style noble et abstrait.

Un Malheureux appelait tous les jours

La Mort à son secours.

— « O Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle !

Viens vite, viens finir ma fortune * cruelle ! »

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet *. 5

Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

— « Que vois-je ! cria-t-il, ôtez-moi cet objet * !

Qu'il est hideux ! que sa rencontre *

Me cause d'horreur et d'effroi !

N'approche pas, ô Mort ; ô Mort, retire-toi ! » 10

Mécénas * fut un galant * homme ;

Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,

Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme

Je vive, c'est assez, je suis plus que content.

Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant. 15

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original et que je laissais passer un des beaux traits¹ qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable² à celle d'Ésope³, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre. (Note de La Fontaine.)

Un pauvre Bûcheron tout couvert de ramée *,
 Sous le faix * du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé⁴, marchait à pas pesants
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur, 5
 Il met bas son fagot, il songe * à son malheur :
 Quel plaisir⁵ a-t-il eu, depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine * ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
 Sa femme, ses enfants, les soldats⁶, les impôts, 10
 Les créanciers et la corvée *
 Lui font, d'un malheureux, la peinture * achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 → « C'est, dit-il, afin de m'aider 15
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »
 Le trépas vient tout guérir.
 Mais ne bougeons⁷ d'où nous sommes.
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes. 20

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En vous fondant sur les deux fables précédentes, montrez quels sont les caractères propres du style abstrait et du style concret, et comment ils s'opposent.*

1. *Ce beau trait* est le mot final du Bûcheron : c'est pour m'aider à recharger ce bois. — 2. *Ma fable*, la fable 15. — 3. *Celle d'Ésope* : la fable 16. — 4. Enjambement, 27, b. — 5. Discours indirect, 29, z. — 6. Les soldats cantonnaient, et cantonnent encore assez souvent, chez les habitants dont ils ne respectent pas toujours les biens. — 7. Négation, 29, k.

17. — L'HOMME ENTRE DEUX AGES ET SES DEUX MAITRESSES *

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Phèdre ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Satire malicieuse contre le mariage, considéré comme une gêne et une prison pour le mari, dans la tradition d'œuvres du moyen âge comme *les Quinze Joies du Mariage* (xv^e siècle), et répondant aux goûts d'indépendance de La Fontaine, qui fut un mari des plus désinvoltes. L'intérêt se concentre sur les attitudes successives du grison.

Un homme de moyen âge *
 Et tirant * sur le grison *,
 Jugea qu'il était saison *
 De songer au mariage.
 Il avait du comptant * 5
 Et, partant *,
 De quoi choisir ; toutes¹ voulaient lui plaire ;
 En quoi * notre amoureux ne se pressait pas tant.
 Bien adresser * n'est pas petite affaire.
 Deux veuves, sur son cœur, eurent le plus de part *, 10
 L'une encor * verte, et l'autre, un peu bien mûre
 Mais qui réparait par son art *
 Ce qu'avait détruit * la nature.
 Ces deux veuves, en badinant *,
 En riant, en lui faisant fête *, 15
 L'allaient * quelquefois testonnant *,
 C'est-à-dire ajustant * sa tête.
 La Vieille, à tout moment, de sa part *, emportait
 Un peu du poil noir qui restait,
 Afin que son amant * en fût plus à sa guise. 20
 La Jeune saccageait les poils blancs à son tour.
 Toutes deux firent tant que notre tête * grise
 Demeura sans cheveux, et se douta du tour *².

1. Toutes (les femmes). — 2. Notez la rime *tour-tour*, 27, g.

— « Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les Belles *,
 Qui m'avez si bien tondu ; 25
 J'ai plus gagné que perdu,
 Car, d'Hymen *, point de nouvelles *.
 Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
 Je vécusse, et non à la mienne.
 Il n'est tête chauve qui tienne ³, 30
 Je vous suis obligé, Belles, de la leçon. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites, sur le mode comique, le portrait du grison entre les deux veuves qui le « testonne ».*

18. — LE RENARD ET LA CIGOGNE

Sources. — Phèdre ; Anonyme ; Corrozet.

Intérêt. — Fable purement didactique, type de la *fable ornée*. Tout l'intérêt est dans l'art de la narration : présentation comique des personnages, le rôle en lumière étant celui du Renard ; préparation des péripéties ; mouvement de l'action ; vivacité pittoresque du dénouement. La morale se déduit tout naturellement du récit. Le ton est d'un réalisme familier.

Compère • le Renard se mit un jour en frais
 Et retint à dîner • commère • la Cigogne.
 Le régal • fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
 Le galant •, pour toute besogne •,
 Avait un brouet • clair (il vivait chichement). 5
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette ;
 La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ¹,
 Et le drôle • eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la Cigogne le prie •. 10
 — « Volontiers, lui dit-il, car, avec mes amis,
 Je ne fais • point cérémonie. »
 A l'heure dite, il courut au logis

3. Traduisez : bien que vous m'ayez rendu chauve.

1. Négation, 29, k.

De la Cigogne, son hôtesse,
Loua très fort la politesse *,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit, surtout ! Renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande *.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire * était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Lettre de la Cigogne à une amie pour lui conter comment elle s'est moquée du Renard.*

19. — L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Source. — Ésope ; mais, dans Ésope, le prêcheur est un voyageur.

Intérêt. — Portrait-charge du *pédant* *, une des bêtes noires de La Fontaine. On remarquera l'emploi presque ininterrompu du vers de dix syllabes qui donne au récit une monotonie voulue, la vivacité presque irritée de l'introduction et de la conclusion et le réalisme précis des détails.

Dans ce récit, je prétends * faire voir
D'un certain * sot, la remontrance vaine¹.

Un jeune enfant, dans l'eau, se laissa choir
En badinant * sur les bords de la Seine.

1. Comprenez : comment fut vaine la remontrance de certain sot. L'adjectif a la valeur d'un attribut.

Le Ciel permit qu'un saule se trouva 5
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
 S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
 Par cet endroit, passe un Maître d'école².
 L'Enfant lui crie : « Au secours ! je pérís ! »
 Le Magister *, se tournant à ses cris, 10
 D'un ton fort grave, à contre-temps, s'avise
 De le tancer : « Ah ! le petit babouin * !
 Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
 Et puis, prenez, de tels fripons * le soin !
 Que les parents sont malheureux, qu'il faille 15
 Toujours veiller à semblable canaille * !
 Qu'ils ont de maux, et que je plains leur sort ! »
 Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord *³.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
 Tout babillard, tout censeur *, tout pédant * 20
 Se peut connaître * au discours * que j'avance ;
 Chacun des trois fait un peuple * fort grand.
 Le Créateur en a béni l'engeance *.
 En toute affaire, ils ne font que songer
 Aux moyens d'exercer leur langue. 25
 Hé, mon ami ! tire-moi de danger,
 Tu feras après ta harangue.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du sot babillard, d'après La Fontaine.*

20. — LE COQ ET LA PERLE

Sources. — Phèdre ; Haudent.

Intérêt. — Cette fable est, en réalité, une épigramme, par sa brièveté pittoresque, sa composition symétrique, la malice du trait final.

2. S'étant pris... un Maître, Syllepse, 24, j. — 3. Conclusion brève, 26, g.

Un jour, un Coq détourna¹
Une Perle, qu'il donna
Au beau * premier lapidaire *.
— « Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire. » 5

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin, le libraire,
— « Je crois, dit-il, qu'il est bon,
Mais le moindre ducaton *
Serait bien mieux mon affaire. » 10

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Sur le modèle de La Fontaine, tournez une épigramme où vous montrerez : 1. des veaux devant un magnifique coucher de soleil : 2. des sots devant une galerie de tableaux de maîtres.*

21. — LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL

Source. — Phèdre.

Intérêt. — Fable de satire sociale, contre les longueurs de la justice. La Fontaine fait lui-même le rapprochement avec « l'Huître et les Plaideurs », dont le sujet courait alors, et qu'il devait traiter dans la fable 9 du livre IX. L'intérêt, ici, est surtout dans la parodie comique des formes de la justice, d'où l'emploi des termes techniques en kyrielles. A rapprocher des *Plaideurs*, de Racine, qui sont exactement contemporains (1668).

A l'œuvre on connaît * l'artisan *.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent.
Des frelons les réclamèrent.
Des abeilles s'opposant *,

1. *Détourna*, mit de côté, comme immangeable.

- Devant certaine * guêpe on traduisit la cause *. 5
 Il était malaisé de décider la chose :
 Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons,
 Des animaux ailés, bourdonnant, un peu longs,
 De couleur fort tannée, et tels que des abeilles,
 Avaient longtemps paru. Mais quoi! dans les frelons, 10
 Ces enseignes * étaient pareilles.
 La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons *,
 Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
 Entendit une fourmilière.
 Le point n'en put être éclairci. 15
 — « De grâce, à quoi bon tout ceci?
 Dit une abeille fort prudente,
 Depuis tantôt six mois que la cause * est pendante,
 Nous voici comme aux premiers jours.
 Pendant cela, le miel se gâte. 20
 Il est temps désormais que le juge se hâte ;
 N'a-t-il point assez léché * l'ours?
 Sans tant de contredits ¹ et d'interlocutoires
 Et de fatras et de grimoires,
 Travaillons, les frelons et nous : 25
 On verra qui sait faire, avec un suc ² si doux,
 Des cellules si bien bâties. »
 Le refus des frelons fit voir
 Que cet art passait * leur savoir,
 Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties *. 30
 Plût à Dieu qu'on jugeât ainsi tous les procès !
 Que, des Turcs ³, en cela, l'on suivît la méthode!
 Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code ;
 Il ne faudrait point tant de frais.
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge *, 35
 On nous mine par des longueurs ;

1. *Contredits* : pièces qui réfutent les allégations de la partie adverse.
Interlocutoires : jugements préalables sur des points particuliers. —

2. Ce *suc* est le miel ; les cellules sont en cire. — 3. Le *cadi*, juge turc, jugeait souverainement, en dernier ressort, après une simple audition des parties en présence.

On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *De la fable précédente, rapprochez : II, 3 ; VII, 1 ; VII, 15 ; IX, 9 ; X, 1 ; XII, 27, et déduisez-en les idées de La Fontaine sur la justice humaine.*

22. — LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Aphthonius ; Avianus ; Abstemius ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Chef-d'œuvre de la fable poétique. Là poésie est faite de pittoresque, évoquant le cadre de la nature et les forces qui s'y déchainent, de l'antithèse qui oppose les deux personnages dans leurs propos et leurs attitudes, du ton dont la noblesse avoisine l'épopée. La morale se dégage d'elle-même des derniers vers, d'une magnifique ampleur. Même sous les mains de La Fontaine, la fable ornée a rarement atteint une telle perfection.

Le Chêne, un jour, dit au Roseau¹ :
— « Vous avez bien sujet * d'accuser la nature * ;
Un roitelet *, pour vous, est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui, d'aventure *,
Fait rider la face * de l'eau 5
Vous oblige à baisser la tête².
Cependant que * mon front, au Caucase *, pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort * de la tempête.
Tout vous est aquilon * ; tout me semble zéphyr *³ 10
Encor *, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont * je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage *.

1. Entrée en matière directe, 26, b. — 2. Allusion, 23, c. — 3. Les vers 3-10 présentent une succession d'antithèses typiques, 23, g.

Mais vous naissez le plus souvent 15
 Sur les humides bords * des royaumes du vent ⁴.
 La nature envers vous me semble bien injuste ⁵.
 — Votre compassion, lui répondit l'arbuste *,
 Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci * ⁶.
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables. 20
 Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
 Contre leurs coups épouvantables,
 Résisté sans courber le dos.
 Mais attendons la fin ⁷. »
 Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie 25
 Le plus terrible des enfants ⁸
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs ⁹.
 L'arbre tient bon. Le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts
 Et fait si bien qu'il déracine 30
 Celui de qui * la tête au ciel était voisine
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts ¹⁰.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Vous supposez que, après le passage de la tempête, vous visitez la forêt. Enfin, vous arrivez devant le Chêne déraciné. Décrivez le spectacle et dites vos sentiments.*

4. Périphrase noble d'un admirable pittoresque : les marais, les cours d'eau, 24, d. — 5. Le discours du Chêne est un morceau d'éloquence démonstrative, à étudier comme tel. — 6. A l'orgueil du Chêne riposte l'ironie du Roseau, 23, z. — 7. Ici s'achève la première partie de la fable, toute psychologique et oratoire, comme une scène de comédie ou de tragédie classique. La suite fait avec cette première partie une antithèse dramatique. — 8. Les vers 25-26 présentent un exemple admirable d'inversion pittoresque, 23, y. — 9. Périphrase épique d'une grande force expressive : un vent puissant, une rafale. Le Nord est considéré comme le séjour où les vents de tempête sont enclos, comme ils le sont dans la montagne d'Eole chez Homère et Virgile. — 10. Ces deux derniers vers, inspirés de Virgile, sont une pure merveille d'évocation poétique : on voit la chute gigantesque du chêne, sa tête tombée du ciel, ses racines qui ouvrent un abîme jusqu'au cœur mystérieux de la terre ; on pense à ce singulier mélange, dans un seul être, de la vie la plus superbe et de la mort la plus irrémédiable, etc.

LIVRE DEUXIÈME

1. — CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE

Source. — Phèdre.

Intérêt. — A l'imitation de Phèdre, La Fontaine fait précéder de *Prologues* trois des six livres du premier recueil : les livres II, V et VI. Le prologue du livre II contient à nouveau, et sur le même ton de modestie, la théorie de *la fable ornée* qu'on a pu lire dans la Préface en prose. A partir du vers 14, l'auteur répond aux objections des critiques qui dédaignent un genre aussi puéril, et il s'amuse à esquisser, pour les satisfaire, un début d'épopée, puis d'idylle, arrêté chaque fois par les délicatesses du critique supposé. D'où la conclusion qui envoie promener les *délicats*. Pour La Fontaine, en effet, ce ne sont pas les délicats sourcilieux qui sont les juges autorisés des ouvrages littéraires, c'est tout bonnement le public. Molière, Racine, Boileau lui-même, et La Bruyère récusent de même les Lycidas, Chapelain, Arsène et autres mécontents, pour s'en remettre au public souverain.

Quand j'aurais, en naissant, reçu de Calliope *
Les dons qu'à ses amants * cette Muse a promis,
Je les consacrerai aux mensonges * d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse * 5
Que de * savoir orner toutes ces fictions *.
On peut donner du lustre * à leurs inventions * ;
On le * peut, je l'essaie, un plus savant * le fasse ¹.
Cependant, jusqu'ici, d'un langage nouveau,
J'ai fait parler le Loup et répondre l'Agneau ; 10
J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement * ?

1. Subjonctif sans *que*, 30, a.

- « Vraiment, me diront nos critiques,
 Vous parlez magnifiquement
 De cinq ou six contes d'enfant. » 15
- Censeurs *, en voulez-vous qui soient plus authentiques *
 Et d'un style * plus haut ? En voici : Les Troyens,
 Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
 Avaient lassé les Grecs qui, par mille moyens, 20
 Par mille assauts, par cent batailles,
 N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,
 Quand un cheval de bois, par Minerve * inventé,
 D'un rare et nouvel artifice *,
 Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse *, 26
 Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
 Que ce colosse monstrueux,
 Avec leurs escadrons *, devait porter dans Troie,
 Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie,
 Stratagème inouï qui, des fabricateurs *, 30
 Paya * la constance et la peine...
- « C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
 La période est longue, il faut reprendre haleine.
 Et puis, votre cheval de bois,
 Vos héros * avec leurs phalanges *, 35
 Ce sont des contes plus étranges *
- Qu'un renard qui cajole * un corbeau sur sa voix.
 De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style *. »
 Eh bien ! baissions d'un ton : La jalouse Amarylle ²
 Songeait à son Alcippe et croyait, de ses soins *, 40
 N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
 Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre les saules ;
 Il entend la bergère adressant ces paroles
 Au doux Zéphyr *, et le priant
 De les porter à son amant *... 45
- « Je vous arrête à cette rime,
 Dira mon censeur * à l'instant ;
 Je ne la tiens pas légitime ³,

2. Amarylle, Alcippe et Tircis sont des noms empruntés aux idylles de Théocrite et de Virgile. — 3. *Légitime*, conforme aux règles, régulière.

Ni d'une assez grande vertu *.
 Remettez, pour le mieux *, ces deux vers à la fonte ⁴... » 50
 Maudit censeur, te tairas-tu ?
 Ne saurais *-je achever mon conte ?
 C'est un dessein très dangereux *
 Que d'entreprendre de te plaire *.
 Les délicats * sont malheureux, 55
 Rien ne saurait * les satisfaire.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dites quels sont, d'après ce prologue, les principes poétiques suivis par La Fontaine.*

2. — CONSEIL TENU PAR LES RATS

Sources. — Abstémios ; Faerne.

Intérêt. — La Fontaine s'est amusé à transposer cette fable dans un décor ecclésiastique, avec une nuance héroï-comique qui fait penser au Lutrin, publié seulement six ans plus tard, 1674. Il se place ici, mais légèrement, dans la tradition de satire cléricale, illustrée par les fabliaux, Rabelais, Boileau, puis par Gresset (Vert-Vert).

Un Chat nommé Rodilardus *
 Faisait, de Rats *, telle déconfiture
 Que l'on n'en voyait presque plus,
 Tant il en avait mis dedans * la sépulture ¹.
 Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou, 5
 Ne trouvait à manger que le quart de son soûl * ;
 Et Rodilard passait, chez la gent * misérable *,
 Non pour un chat, mais pour un diable ².

4. *Remettre à la fonte*, métaphore empruntée à la technique des fondeurs de métaux, habituelle en critique pour dire : recommencer à travailler.

1. *Mettre dans la sépulture*, périphrase noble pour : faire mourir, 24, d. — 2. Entrée en matière descriptive, 26, b.

Or un jour, qu'au haut * et au loin ³,
 Le galant * alla chercher femme, 10
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
 Le demeurant * des Rats tint chapitre * en un coin
 Sur la nécessité * présente.
 Dès l'abord, leur doyen *, personne fort prudente,
 Opina * qu'il fallait, et plus tôt que plus tard ⁴, 15
 Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
 De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre ;
 Qu'il n'y savait que ce moyen ⁵.
 Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen, 20
 Chose * ne leur parut à tous plus salulaire.
 La difficulté fut d'attacher le grelot.
 L'un dit : « Je n'y vas * point, je ne suis pas si sot ! »
 L'autre : « Je ne saurais *. » Si bien que sans rien faire
 On se quitta. J'ai maints chapitres vus 25
 Qui pour néant se sont ainsi tenus,
 Chapitres, non de Rats, mais chapitres de moines,
 Voire * chapitres de chanoines.
 /
 Ne faut-il que délibérer ?
 La Cour * en conseillers foisonne. 30
 Est-il besoin d'exécuter ?
 L'on ne rencontre plus personne.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez en détail le conseil des Rats : attitude des conseillers, portrait de M. le Doyen, son discours, comment il est accueilli, résultat final.*

3. *Au haut et au...* trois hiatus successifs, sans doute pour imiter les miaulements du matou, 27, d. — 4. *Plus tôt que plus tard*, brachylogie usuelle et très claire, pour l'impossible : plutôt plus tôt que plus tard. — 5. Style indirect, 29, z.

3. — LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR DEVANT LE SINGE

Source. — Phèdre.

Intérêt. — La Fontaine cherche avant tout à faire valoir le mot final, qui lui avait paru bon. On voit par sa note que les auditeurs auxquels il lut sa fable lui firent des objections. A vrai dire, malgré les détails pittoresques, la fable n'est pas des meilleures.

Un Loup disait que l'on l'avait volé.
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé *.
 Devant le Singe il fut plaidé ¹,
Non point par avocats, mais par chaque partie *. 5
 Thémis * n'avait point travaillé,
De mémoire de Singe, à fait * plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit * de justice.
 Après qu'on eut bien contesté,
 Répliqué, crié, tempêté, 10
 Le juge, instruit de leur malice *,
Leur dit : « Je vous connais de * longtemps, mes amis,
 Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, Loup, tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et, toi, Renard, as pris ce que l'on te demande. » 15
Le juge prétendait * qu'à tort et à travers ²
On saurait manquer *, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe était une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre, et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis. (Note de La Fontaine.)

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Supposez que, dans une réunion chez *M^{me} de La Fayette*, par exemple, *La Fontaine* lise sa fable. Exposer la discussion qui suit sur la valeur de cette fable.

1. Passif impersonnel : on plaïda, 29, r. — 2. *A tort et à travers* se rapporte à *condamnant*. Ce dernier mot est, non un participe, mais un gérondif : *en condamnant*. Et à fait hiatus, 27, d.

4. — LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE

Source. — Phèdre.

Intérêt. — Fable politique, illustrant un lieu commun exprimé ainsi par Horace : *Quicquid delirant reges, plectuntur Achivi* : Toutes les folies des grands retombent toujours sur le peuple.

D'une matière ténue, La Fontaine a tiré un récit merveilleux de netteté, d'émotion et de pittoresque. La Grenouille exprime admirablement la plainte craintive des petites gens.

Deux Taureaux combattaient à qui posséderait
 Une Génisse avec l'empire *.
 Une Grenouille en soupirait.
 — « Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
 Quelqu'un * du peuple * croassant *. 5
 — Hé ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
 Que la fin de cette querelle *
 Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,
 Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
 Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies, 10
 Viendra dans nos marais régner sur les roseaux
 Et, nous foulant aux pieds jusques * au fond des eaux,
 Tantôt l'une et puis l'autre¹, il faudra qu'on * pâtisse
 Du combat qu'a causé Madame la Génisse. »
 Cette crainte était de bon sens : 15
 L'un des taureaux, en leur demeure,
 S'alla² cacher à leurs dépens ;
 Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
 Les petits ont pâti des sottises des grands. 20

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Transposez le récit de La Fontaine en prenant comme donnée : un paysan qui s'inquiète de la rivalité de deux seigneurs.*

1. *Tantôt l'une et puis l'autre*, apposition à *nous*, complément de *foulant*. — 2. Complément de l'infinif, 29, d. —

5. — LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Faërne ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Rien n'est plus discutable que la morale prêchée ici. Mais la comédie de la Chauve-Souris tombant de Charybde en Scylla est menée avec infiniment d'esprit, et la composition est parfaite d'équilibre et de mouvement.

Une Chauve-Souris donna tête baissée¹
 Dans un nid * de belette * ; et, sitôt qu'elle y fut,
 L'autre, envers les souris de * longtemps courroucée,
 Pour la dévorer accourut.
 — « Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire *, 5
 Après que votre race a tâché de me nuire !
 N'êtes-vous pas souris ? parlez sans fiction *.
 Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
 — Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
 Ce n'est pas ma profession. 10
 Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles *.
 Grâce à l'Auteur de l'univers²,
 Je suis oiseau : voyez mes ailes.
 Vive la gent * qui fend les airs ! »
 Sa raison * plut et sembla bonne. 15
 Elle fait si bien qu'on lui donne
 Liberté de se retirer.
 Deux jours après, notre étourdie
 Aveuglément se va fourrer³
 Chez une autre belette, aux oiseaux ennemis. 20
 La voilà derechef * en danger de la vie.
 La dame du logis, avec son long museau,
 S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
 Quand elle protesta qu'on lui faisait * outrage.
 — « Moi, pour telle⁴ passer ! vous n'y regardez pas. 25
 Qui * fait l'oiseau ? c'est le plumage.

1. En réalité, il n'y a rien de plus adroit qu'une chauve-souris. —

2. Dieu. Périphrase noble, 24, d. — 3. Complément de l'infinif, 29, d.

— 4. *Telle* : telle que vous dites, c'est-à-dire, pour un oiseau.

Je suis souris! vivent les rats!
 Jupiter confonde les chats ⁵! »
 Par cette adroite repartie *
 Elle sauva deux fois sa vie.

30

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe ⁶ changeants ⁷,
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue *.

Le sage * dit, selon les gens :
 Vive le Roi! vive la Ligue!

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dites ce que vous pensez de la sagesse qui consiste à changer son personnage selon les circonstances, pour se tirer d'affaire.*

6. — L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Gabrias ; Haudent.

Intérêt. — Cette fable est dans le genre des épigrammes de l'Anthologie, petits poèmes enfermant l'expression condensée et imagée d'une pensée spirituelle ou émue. C'est, d'ailleurs, un chef-d'œuvre du genre.

Mortellement atteint d'une flèche empennée ¹,
 Un oiseau déplorait sa triste destinée,
 Et disait, en souffrant un surcroît ² de douleur :
 — « Faut-il contribuer à son propre malheur ?

Cruels humains, vous tirez de nos ailes
 De quoi * faire voler ces machines * mortelles!
 Mais, ne vous moquez point, engeance * sans pitié :
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre ³.

5

5. Subjonctif sans que, 30, c. — 6. Sous la Ligue, au xvi^e siècle, les royalistes portaient une écharpe blanche et les ligueurs une écharpe verte. — 7. Accord du participe présent, 29, p.

1. Montée sur des *pennes*, ou longues plumes des ailes de l'oiseau. — 2. Ce surcroît de douleur est expliqué par le vers suivant. — 3. Comprenez : vous subissez un sort pareil au nôtre.

Des enfants de Japet *, toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre. »

10

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Composez, à l'imitation de La Fontaine, une brève épigramme où un blessé, sur le champ de bataille, exprime sa tristesse de mourir sous les coups de ses semblables.*

7. — LA LICE * ET SA COMPAGNE

Source. — Phèdre.

Intérêt. — Cette fable est un petit drame en trois actes, sobre et vigoureux. Peu de pittoresque, tout est en action. On notera la force dramatique du vers 14.

Une Lice * étant sur son terme *,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte * où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient. 5
La Lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine¹.
Pour faire * court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit. 10
La Lice, cette fois, montre les dents et dit :
— « Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors *. »
Ses petits étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette. 15
Pour tirer * d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous :
Ils en auront bientôt pris quatre. 20

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Comparez cette fable avec VI, 13, le Villageois et le Serpent, et XII, 16, la Forêt et le Bûcheron, et dites quels sont les sentiments de La Fontaine à l'égard des ingrats.*

1. Style indirect, 29, z.

8. — L'AIGLE ET L'ESCARBOT

Sources. — Ésope ; Haudent ; Meslier. Aristophane fait plusieurs allusions à cette fable (la Paix, v: 129 et suiv.).

Intérêt. — Cette fable n'est qu'un conte de bonne femme, à vrai dire fort ancien, puisqu'il remonte aux Grecs. Comme bien des contes de ce genre, il est dénué de morale et se borne à expliquer à sa façon un phénomène naturel, dans l'espèce le fait que les Aigles pondent à la fin de l'hiver. Il ne faut donc pas s'étonner des énormes invraisemblances : un Escarbot, scarabée gros comme le petit doigt, ne saurait abriter un lapin dans son trou, ni mouvoir ou briser les œufs de l'Aigle ; on imagine mal Jupiter laissant transformer son giron en nid d'aigle, etc. Peu importe ! La Fontaine s'amuse de ces invraisemblances qu'il souligne ironiquement et développe son conte spirituellement et pour le plaisir.

L'Aigle * donnait la chasse à Maître * Jean * Lapin

Qui, droit à son terrier, s'enfuyait au plus vite.

Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte

Était sûr ! mais où mieux¹ ? Jean Lapin s'y blottit. 5

L'Aigle fondant sur lui, nonobstant * cet asile *,

L'Escarbot intercède et dit :

— « Princesse des oiseaux, il vous est fort facile

D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux.

Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie. 10

Et, puisque Jean Lapin vous demande la vie,

Donnez-la lui, de grâce, ou l'ôtez² à tous deux.

C'est mon voisin, c'est mon compère *. »

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,

Choque de l'aile l'Escarbot, 15

L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enlève Jean Lapin. L'Escarbot, indigné,

Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence

Ses œufs, ses tendres œufs³, sa plus douce espérance ;

Pas un seul ne fut épargné. 20

1. Où trouver mieux ? Ellipse, 23, m. — 2. Double impératif, 29, l.
— 3. *Tendres œufs*, objet d'un tendre amour ; brachylogie, 23, i.

L'Aigle, étant de retour et voyant ce ménage *,
 Remplit le ciel de cris, et, pour comble de rage,
 Ne sait sur qui venger le tort qu'il a souffert *.
 Il fallut, pour cet an ⁴, vivre en mère affligée. 25
 L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
 L'Escarbot prend * son temps, fait faire aux œufs le saut.
 La mort de Jean Lapin derechef * est vengée.
 Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
 N'en dort ⁵ de plus de six mois. 30
 L'oiseau qui porte Ganymède *
 Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
 Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
 Ils seront dans ce lieu, que, pour ses intérêts *,
 Jupiter se verra contraint de les défendre : 35
 Hardi, qui les irait là * prendre!
 Aussi ne les y prit-on pas.
 Leur ennemi changea de note * :
 Sur la robe * du dieu fit tomber une crotte.
 Le dieu, la secouant, jeta les œufs à bas. 40
 Quand l'Aigle sut l'inadvertance,
 Elle menaça Jupiter
 D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert *,
 De quitter toute dépendance ⁶,
 Avec mainte autre extravagance. 45
 Le pauvre Jupiter se tut.
 Devant son tribunal l'Escarbot comparut,
 Fit * sa plainte et conta l'affaire.
 On fit entendre * à l'Aigle enfin qu'elle avait tort.
 Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord, 50
 Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire *,
 De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour
 En une autre saison, quand la race escarbote
 Est en quartier * d'hiver et, comme la marmotte ⁷,
 Se cache et ne voit point le jour. 55

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Composez le discours de l'Escarbot, répondant à l'Aigle devant le tribunal de Jupiter (v. 47-48).*

4. Cette année-là. L'aigle ne pond qu'une fois par an. — 5. Négation, 29, k. — 6. Tout service. — 7. La marmotte dort l'hiver ; quant aux escarbots, ils ne font leur apparition qu'en mai.

9. — LE LION ET LE MOUCHERON

Sources. — Ésope ; Haudent ; Pantaléon Candidus ; Meslier.

Intérêt. — Fable épique, qui relève du genre bien caractérisé des récits de duels, d'autant plus intéressants que les adversaires opposés sont plus inattendus : géant contre petit homme (David et Goliath...), princes ennemis (Paris contre Ménélas...), un héros contre une armée (Roland et les Sarrazins...), etc. Ici, la disproportion est poussée à l'extrême.

- « Va-t-en, chétif * insecte, excrément de la terre! »¹
 C'est en ces mots que le Lion
 Parlait un jour au Moucheron *.
 L'autre lui déclara la guerre.
- « Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi 5
 Me fasse peur ni me soucie * ?
 Un bœuf est plus puissant * que toi :
 Je le mène à ma fantaisie. »
 A peine il achevait ces mots
 Que lui-même il sonna la charge, 10
 Fut le trompette * et le héros *.
 Dans l'abord *, il se met au large *,
 Puis prend * son temps, fond sur le cou
 Du Lion, qu'il rend presque fou.
- Le quadrupède écume et son œil étincelle, 15
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ *².
 Et cette alarme * universelle
 Est l'ouvrage * d'un Moucheron.
- Un avorton de mouche³ en cent lieux le harcèle,
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau, 20
 Tantôt entre au fond du naseau.
- La rage alors se trouve à son faite montée.
 L'invisible ennemi triomphe et rit de voir

1. Entrée en matière exclamative, 26, b. Cf. Malherbe, Ode contre Concini : Va-t-en à la malheure, excrément de la terre. — 2. Harmonie, 23, s. — 3. *Avorton* : être contrefait ; ici, être minuscule ; *de mouche* est apposition de avorton. Au XVII^e siècle, le mot *mouche* s'emploie au sens large pour désigner moustiques, abeilles, guêpes et mouches proprement dites.

Qu'il n'est griffe ni dent, en la bête irritée,
 Qui, de la mettre en sang, ne fasse son devoir ⁴. 25
 Le malheureux Lion se déchire lui-même,
 Fait résonner sa queue à l'entour * de ses flancs,
 Bat l'air qui n'en peut mais *; et sa fureur extrême
 Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents *.
 L'insecte, du combat, se retire avec gloire. 30
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
 Va partout l'annoncer, et rencontre * en chemin
 L'embuscade d'une araignée * :
 Il y rencontre aussi sa fin.
 Quelle chose, par là *, nous peut être enseignée? 35
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis,
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
 L'autre, qu'aux grands périls tel * a pu se soustraire
 Qui périt pour la moindre affaire ⁵.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En vous inspirant des vers 10 à 30, faites le récit détaillé du combat entre le Lion et le Moucheron.*

10. — L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Faërne.

Intérêt. — La Fontaine a transformé le récit en une suite de tableaux d'un pittoresque extraordinaire. C'est à de telles fables que s'applique le mot de M^{me} de Sévigné : Cela est peint.

Un ânier *, son sceptre ¹ à la main,
 Menait, en empereur romain,
 Deux coursiers à longues oreilles ².
 L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier *,

4. *Son devoir* : aux yeux du moucheron, dont la ruse de guerre réussit. — 5. *Tel... qui* : relatif séparé de son antécédent, 29, x.

1. *Sceptre* : son bâton. — 2. *Périphrase pittoresque*, 24, d. *Empereur romain* : il s'agit des *imperatores*, ou généraux victorieux, conduisant un char à quatre chevaux pendant la cérémonie du triomphe. Ironie, 23, z.

Et l'autre, se faisant prier, 5
 Portait, comme on dit, les bouteilles * :
 Sa charge était de sel. Nos gaillards * pèlerins *,
 Par monts, par vaux et par chemins,
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés * se trouvèrent. 10
 L'ânier qui, tous les jours, traversait ce gué-là,
 Sur l'Ane à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui, voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita *, 15
 Revint sur l'eau, puis échappa ;
 Car, au bout de quelques nagées *,
 Tout son sel se fondit si bien
 Que le baudet ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées. 20
 Camarade épongier² prit exemple sur lui,
 Comme un mouton qui va dessus * la foi * d'autrui.
 Voilà mon Ane à l'eau, jusqu'au col * il se plonge,
 Lui, le conducteur et l'éponge.
 Tous trois burent d'autant * ; l'ânier et le Grison * 25
 Firent à l'éponge raison *.
 Celle-ci devint si pesante
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord *
 Que l'Ane, succombant, ne put gagner le bord *.
 L'ânier l'embrassait *, dans l'attente 30
 D'une prompte et certaine mort.
 Quelqu'un * vint au secours. Qui ce fut, il n'importe⁴,
 C'est assez qu'on ait vu par là * qu'il ne faut point
 Agir chacun de même sorte.
 J'en voulais venir à ce point *. 35

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Imaginez les réflexions de l'Ane chargé d'éponges, tout au long de ce récit.*

3. *Epongier* : néologisme de La Fontaine. — 4. Rejet d'un détail inutile, 26, c.

11. — LE LION ET LE RAT

12. — LA COLOMBE ET LA FOURMI

Sources. — XI. Ésope ; Abstémios ; Corrozet ; Haudent. Marot a conté agréablement ce récit à son ami Léon Jamet dans l'épître qu'il écrivit en 1525 « pour être délivré de prison ».

XII. Ésope ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fables didactiques, modèles de *fables ornées*. Le récit est limité, sans sécheresse et sans développement complaisant. Mais ce simple récit, parfait de naturel, est orné de vers admirablement pittoresques.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi *,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,	5
Un Rat * sortit de terre assez à l'étourdie.	
Le roi des animaux, en cette occasion,	
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.	
Ce bienfait ne fut pas perdu.	
Quelqu'un aurait-il jamais cru	10
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire * ?	
Cependant, il advint qu'au sortir des forêts	
Ce Lion fut pris dans des rets *	
Dont ses rugissements ne le ¹ purent défaire.	
Sire * Rat accourut et fit tant par ses dents	15
Qu'une maille rongée ² emporta * tout l'ouvrage.	

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

1. Complément de l'infinitif, 29, d. — 2. Adjectif à sens fort, 29, b.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
 Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe³,
 Quand, sur l'eau se penchant, une Fourmi y⁴ tombe,
 Et, dans cet océan, on eût vu la Fourmi
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive. 5
 La Colombe aussitôt usa * de charité :
 Un brin d'herbe, dans l'eau, par elle étant jeté,
 Ce fut un promontoire * où la Fourmi arrive *⁴ ;
 Elle se sauve. Et, là-dessus,
 Passe un certain * croquant * qui marchait les pieds nus. 10
 Ce croquant, par hasard, avait une arbalète *.
 Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus *,
 Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête *.
 Tandis qu'à le tuer mon villageois * s'apprête,
 La Fourmi le pique au talon. 15
 Le vilain * retourne la tête.
 La Colombe l'entend, part, et tire * de long.
 Le souper * du croquant avec elle s'envole ;
 Point de pigeon pour une obole *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Inventez un troisième récit où l'on verra un pauvre bûcheron, secouru dans sa misère par un seigneur, sauver à son tour la vie à ce seigneur au cours d'une chasse en forêt.*

13. — L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUIT

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Faerne ; Corrozet. De plus, les auteurs philosophiques citent à l'envi cet exemple, quand ils écrivent contre les charlatans qui prédisent à tort et à travers : Platon (Théétète) ; Cicéron (de Divinatione) ; Montaigne, II, XII. Joignons-y saint Augustin (Cité de Dieu, V, 4 et VIII, 19), dont La Fontaine semble s'être souvenu. On se souviendra aussi que l'astrologie avait été mise à la mode en France par Catherine de Médicis, popularisée par le succès de Nostradamus, Ruggieri, etc.,

3. Inversion pittoresque, 23, y. — 4. Hiatus, 27, d.

et que, au XVII^e siècle, les devins, devineresses et prophètes de tout poil abondaient. N'oublions pas que l'astrologie a toujours ses fervents et est toujours l'objet de discussions passionnées.

Intérêt. — Les quatre vers du récit ne sont que l'introduction à une dissertation ou, comme l'on disait, à un *discours* contre l'astrologie. Dissertation morale sur le ton familier, assez semblable à une épître ou à un Essai de Montaigne ; on retrouvera plusieurs discours de ce genre intercalés dans les fables ; on comparera avec l'épître à Huet, les discours inclus dans Psyché, etc.

Un Astrologue *, un jour, se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses *-tu lire au-dessus de ta tête ? »

Cette aventure, en soi, sans aller plus avant, 5
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.

Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes¹,

Il en est peu qui, fort souvent,

Ne se plaisent d'entendre dire

Qu'au Livre du Destin * les mortels peuvent lire. 10

Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,

Qu'est-ce que * le hasard parmi * l'Antiquité

Et parmi nous la Providence ?

Or, du hasard, il n'est point de science².

S'il en était, on aurait tort 15

De l'appeler *hasard*, ni *fortune*, ni *sort*,

Toutes choses très incertaines.

Quant aux volontés souveraines

De Celui qui fait tout, et rien³ qu'avec dessein *,

Qui les sait que * lui seul ? Comment lire en son sein ? 20

Aurait-il imprimé sur le front⁴ des étoiles

Ce que la nuit des temps * enferme dans ses voiles ?

1. Vers pénible : parmi tous les hommes qui sont sur la terre. —

2. En réalité, il existe une *science du hasard* : le calcul des probabilités, fondé par Pascal quelques années avant le moment où La Fontaine écrit, et dont les applications pratiques sont importantes, notamment pour les Assurances. — 3. *Rien qu'avec dessein* : toujours avec une intention précise. C'est l'affirmation du *finalisme* universel, répondant à la foi en la Providence. — 4. *Le front des étoiles* : sur la surface de la voûte étoilée.

A * quelle utilité ? pour exercer l'esprit
 De ceux qui, de la sphère et du globe *, ont écrit ?
 Pour nous faire éviter des maux inévitables ⁵ ? 25
 Nous rendre, dans les biens, de plaisir incapables ⁶ ?
 En causant du dégoût pour ces biens prévenus ⁷,
 Les convertir en maux devant * qu'ils soient venus ?
 C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de le * croire.
 Le firmament se meut ; les astres font * leur cours, 30
 Le soleil nous ⁸ luit tous les jours,
 Tous les jours, sa clarté succède à l'ombre noire,
 Sans que nous en puissions autre chose inférer
 Que la nécessité * de luire et d'éclairer,
 D'amener les saisons, de mûrir les semences, 35
 De verser sur les corps certaines influences ⁹.
 Du reste, en quoi répond * au sort, toujours divers *,
 Ce train * toujours égal dont * marche l'univers ?
 Charlatans, faiseurs d'horoscope *,
 Quittez les cours des princes * de l'Europe, 40
 Emmenez avec vous les souffleurs ¹⁰ tout d'un temps *.
 Vous ne méritez pas plus de foi * que ces gens.
 Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire
 De ce spéculateur ¹¹ qui fut contraint de boire.
 Outre la vanité de son art * mensonger 45
 C'est l'image de ceux qui bâillent * aux chimères *,
 Cependant qu' * ils sont en danger
 Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites, à votre tour, un discours où vous discuterez les raisons apportées par La Fontaine contre l'astrologie et la prévision de l'avenir.*

5. Figure étymologique, 23, q. — 6. Parce que la prévision des maux à venir empoisonnerait les plaisirs présents. — 7. *Prévenus* : connus à l'avance, prédits. — 8. *Nous luit* : luit pour nous. — 9. Les *influences* sont le chaud, le froid et tout ce que nous appelons aujourd'hui rayonnement. Les *corps* sont les corps matériels. — 10. *Souffleurs* : nom péjoratif des alchimistes qui soufflaient constamment sur leurs foyers pour transformer tous les métaux en or. — 11. *Spéculateur* : contemplateur, avec une nuance méprisante. Il s'agit de l'astrologue du début.

14. — LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Gabrias ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable morale, type de la *fable ornée*, dont les deux derniers vers révèlent l'idée directrice. Littérairement, cette fable est un portrait en action, comme on aimait à les pousser en détail dans la littérature précieuse et classique (cf. les *Caractères* de La Bruyère, 1688) : le portrait du peureux, tracé avec une ironie malicieuse qui n'exclut pas la sympathie, et un don merveilleux de vie et de pittoresque.

Un Lièvre en son gîte songeait *,
 (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)
 Dans un profond ennui * ce lièvre se plongeait :
 Cet animal est triste et la crainte le ronge.
 — « Les gens de naturel peureux 5
 Sont, disait-il, bien malheureux ;
 Ils ne sauraient * manger morceau qui leur profite.
 Jamais un plaisir pur, toujours assauts¹ divers :
 Voilà comme * je vis. Cette crainte maudite
 M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts². 10
 — Corrigez-vous, dira quelque sage * cervelle.
 Et la peur se corrige-t-elle ?
 Je crois même qu'en bonne foi *
 Les hommes ont peur comme moi. »
 Ainsi raisonnait notre Lièvre, 15
 Et, cependant, faisait le guet.
 Il était douteux *, inquiet,
 Un souffle, une ombre, un rien, tout³ lui donnait la fièvre.
 Le mélancolique animal,
 En rêvant * à cette matière *, 20
 Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
 Pour s'enfuir devers * sa tanière *.
 Il s'en alla * passer sur le bord d'un étang.
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,

1. *Assauts* : sursauts de peur. — 2. Préjugé populaire ; en réalité, les lièvres dorment les yeux fermés. — 3. Exemple typique de gradation, 23, r.

Grenouilles de rentrer dans leurs grottes * profondes. 25
 — « Oh! dit-il, j'en fais faire autant
 Qu'on m'en fait faire! ma présence
 Effraie aussi les gens! je mets l'alarme * au camp!
 Et d'où me vient cette vaillance?
 Comment! des animaux qui tremblent devant moi? 30
 Je suis donc un foudre * de guerre?
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du Fanfaron, brusquement décontenancé par quelque péril imaginaire.*

15. — LE COQ ET LE RENARD

Sources. — Haudent ; Guérout ; Hégémon ; Meslier.

Intérêt. — Cette fable est dans le goût des fabliaux dont elle est issue : c'est un conte de malice et d'astuce, où triomphe l'esprit de tromperie. Il est permis de faire des réserves sur la morale, mais l'art avec lequel La Fontaine peint l'assaut de ruse des deux personnages est d'excellente comédie ; c'est en petit la scène de Tartuffe trompé par Elmire (1667).

Sur la branche d'un arbre était * en sentinelle
 Un vieux Coq adroit et matois *¹.
 — « Frère, dit un Renard adoucissant sa voix,
 Nous ne sommes plus en querelle * :
 Paix générale cette fois. 5
 Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse * ;
 Ne me retarde point, de grâce :
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes * sans manquer *.
 Les tiens et toi pouvez vaquer
 Sans nulle crainte à vos affaires ; 10
 Nous vous y servirons en frères.

1. Inversion pittoresque, 23, y.

Faites-en les feux² dès ce soir.
Et cependant, viens recevoir
Le baiser d'amour * fraternelle.
— Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais 15
Apprendre une meilleure et plus douce nouvelle
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers 20
Qui, je m'assure *, sont courriers *
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends. Nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le Renard ; ma traite * est longue à faire. 25
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois³. » Le galant * aussitôt
Tire * ses grègues, gagne au haut *,
Mal * content de son stratagème ;
Et notre vieux Coq en lui-même 30
Se mit à rire de sa peur.

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dites ce que vous pensez du proverbe : A malin, malin et demi.*

16. — LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Gabrias ; Corrozet ; Haudent ; Verdizotti.

Intérêt. — Fable de satire sociale, comme le montrent bien les deux derniers vers. C'est d'ailleurs un lieu commun traité par tous les moralistes et satiriques anciens et modernes : le gros financier échappe à la justice, mais elle se rattrape féroce-

2. Les feux de joie. — 3. Enjambement, 27, b.

sur le menu fretin des voleurs. La Fontaine développe complaisamment la mésaventure du Corbeau, en expliquant en détail les différents « états d'âme » du malencontreux voleur.

L'oiseau de Jupiter¹ enlevant un mouton,
 Un Corbeau, témoin de l'affaire *,
 Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton *,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour * du troupeau, 5
 Marque², entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
 Un vrai mouton de sacrifice³ :
 On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
 Gaillard * Corbeau disait, en le couvant des yeux :
 — « Je ne sais qui fut ta nourrice, 10
 Mais ton corps me paraît en merveilleux état.
 Tu me serviras de pâture. »
 Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat.
 La moutonnière créature
 Pesait plus qu'un fromage⁴ ; outre que sa toison 15
 Était d'une épaisseur extrême
 Et mêlée à peu près de la même façon
 Que la barbe de Polyphème *.
 Elle empêtra si bien les serres du Corbeau
 Que le pauvre animal ne put faire * retraite. 20
 Le berger vient, le prend, l'encage bien * et beau,
 Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.
 Il faut se mesurer *, la conséquence * est nette.
 Mal prend * aux volereaux⁵ de faire les voleurs.
 L'exemple est un dangereux leurre *. 25

1. Périphrase noble, 24, d. L'aigle. — 2. *Marque* : remarque, choisit. — 3. On réservait les plus belles bêtes pour les sacrifices avec d'autant plus de scrupule que la viande en était mangée ensuite par le propriétaire et ses invités, ou même vendue au marché. « La bouche des dieux » n'en avait que les abats qui, étant brûlés, étaient censés être montés sous forme de fumée réjouir le nez des dieux. — 4. Allusion à la fable 2 du livre I, le Corbeau et le Renard. — 5. Diminutifs de *voleurs*, comme lapereau, de lapin. Peut-être néologisme de La Fontaine.

Tous les mangeurs * de gens ne sont pas grands seigneurs.
Où la guêpe a passé, le moucheron * demeure ⁶.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Citez des exemples historiques de « mangeurs de gens » victimes de leurs excessives ambitions.*

17. — LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON

Sources. — Phèdre ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Cette fable n'est pas des meilleures ; elle n'est ni dramatique ni vraiment pittoresque et l'on y relèverait aisément des gaucheries et des lourdeurs. L'idée directrice est exprimée abstraitement dans les vers 19-20.

Le Paon se plaignait à Junon * :

— « Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison

Que je me plains, que je murmure :

Le chant¹ dont vous m'avez fait don

Déplaît à toute la nature * ;

5

Au lieu qu'un rossignol, chétive * créature,

Forme des sons aussi doux qu'éclatants,

Est lui seul² l'honneur * du printemps. »

Junon répondit, en colère :

— « Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,

10

Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,

Toi que l'on voit porter à l'entour * de ton col *

Un arc-en-ciel nué³ de cent sortes de soies,

Qui te panades *, qui déploies

Une si riche queue, et qui semble à nos yeux

15

La boutique d'un lapidaire * ?

6. (Dans la toile d'araignée) où la guêpe a passé (en brisant les fils) le moucheron demeure (pris).

1. Le paon pousse un cri glapissant. — 2. Est à lui seul. —

3. Nué : nuancé ; cent sortes de soies : teintes de la soie, dont les reflets sont délicats.

Est-il quelque oiseau sous les cieux
 Plus que toi capable de plaire ?
 Tout animal n'a pas toutes * propriétés ⁴.
 Nous ⁵ vous avons donné diverses * qualités : 20
 Les uns ⁶ ont la grandeur et la force en partage ;
 Le faucon * est léger *, l'aigle plein de courage ;
 Le corbeau sert pour le présage,
 La corneille * avertit des malheurs à venir ⁷.
 Tous sont contents de leur ramage. 25
 Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
 Je t'ôterai ton plumage. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable en tâchant de la rendre pittoresque et dramatique.*

18. — LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Cette fable n'est pas plus que la précédente, une des meilleures de La Fontaine ; la narration est laborieuse, sans beaucoup d'esprit ni de pittoresque, et la leçon morale pesamment développée. La Fontaine a repris ce sujet, mais avec une tout autre fantaisie, dans la fable 7 du livre IX : *la Souris métamorphosée en fille*.

Un homme chérissait éperdûment sa Chatte :
 Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
 Qui ¹ miaulait d'un ton fort doux.
 Il était plus fou que les fous.

4. *Toutes propriétés* : tous les avantages, tous les privilèges. — 5. *Nous*, les dieux ; pluriel de majesté. — 6. *Les uns* ; après ce pronom, on attendrait *les autres*, qui est remplacé par l'énumération des vers suivants. — 7. Phèdre dit que le corbeau sert aux augures et la corneille aux présages qui viennent de la gauche (*augurium corvo, læva cornici omina*) ; La Fontaine confond *læva* avec *sinistra*, qui lui suggère *sinistre* ; d'où : les malheurs. En réalité, corbeaux et corneilles sont également, pour les Latins, des oiseaux à présages ; le sens de ces présages dépend des circonstances.

1. Relatif séparé de son antécédent, 29, x.

Cet homme, donc, par prières, par larmes ² ,	5
Par sortilèges * et par charmes *,	
Fait tant qu'il obtient du destin *	
Que sa Chatte, en ³ un beau matin,	
Devient Femme, et le matin même	
Maître * sot en fait sa moitié *.	10
Le voilà fou d'amour extrême,	
De fou qu'il était d'amitié.	
Jamais la dame la plus belle	
Ne charma tant son favori,	
Que fait cette épouse nouvelle	15
Son hypocondre * de mari.	
Il l'amadoué *, elle le flatte *,	
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte ⁴	
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.	
Aussitôt, la Femme est sur pieds.	20
Elle manqua son aventure ⁵ .	
Souris de revenir, Femme d'être en posture ⁶ :	
Pour cette fois, elle accourut à point,	
Car, ayant changé de figure *,	
Les souris ne la craignaient point.	25
Ce lui fut toujours une amorce ⁷ ,	
Tant le naturel a de force.	
Il se moque de tout, certain âge accompli ⁸ .	
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.	
En vain, de son train * ordinaire,	30
On le ⁹ veut désaccoutumer :	
Quelque chose qu'on puisse faire,	
On ne saurait * le réformer.	
Coups de fourche ni d'étrivières *	
Ne lui font changer de manières.	35

2. Prières (aux dieux) accompagnées de larmes. — 3. *En* : par (un beau matin). — 4. *Natte* : corde tressée en forme de natte, pour faire des tapis. — 5. *Son aventure* : l'aventure de la chasse aux souris, parce que celles-ci se sont enfuies trop vite. — 6. *En posture* de chasse, prête à bondir de nouveau sur les souris. — 7. *Ce lui fut toujours une amorce* : toujours, dans la suite, les souris furent pour elle un appât auquel elle ne put résister. — 8. Passé un certain âge. — 9. *Le* : le naturel.

Et, fussiez-vous embâtonnés *,
Jamais vous n'en serez les maîtres :
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres ¹⁰.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Essayez de recomposer cette fable en faisant disparaître la dualité de l'intérêt qui se partage entre le mari et la femme.*

19. — LE LION ET L'ANE CHASSANT

Sources. — Ésope ; Phèdre ; Meslier.

Intérêt. — Tableautin plaisant, traité avec une aimable ironie, à peu près dénué de morale et s'achevant en comédie.

Le roi des animaux¹ se mit un jour en tête
De giboyer *. Il célébrait sa fête.
Le gibier du Lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers², daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire, 5
Il se servit du ministère *
De l'Ane à la voix de Stentor *.
L'Ane, à Messer * Lion, fit office * de cor.
Le Lion le posta *, le couvrit de ramée *,
Lui commanda de braire, assuré * qu'à ce son 10
Les moins intimidés fuiraient de leur maison *.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
À la tempête de sa voix ;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable ;
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois. 15
Tous fuyaient, tous tombaient au * piège inévitable
Où les attendait le Lion.
— « N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?

10. Signalons que le vers, devenu proverbe : *Chassez le naturel, il revient au galop*, est de Destouches (1680-1754), dans sa comédie *Le Glorieux* (III, sc. V).

1. Périphrase noble, 24, d. — 2. Deux syllabes, par synérèse, 27, f.

Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur * de la chasse.
 — Oui, reprit le Lion, c'est bravement * crié. 20
 Si je ne connaissais ta personne et ta race,
 J'en serais moi-même effrayé. »
 L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colère,
 Encor * qu'on le raillât avec juste raison :
 Car qui pourrait souffrir un Ane fanfaron ? 25
 Ce n'est pas là * leur ³ caractère.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait comique des diverses attitudes de l'Ane : 1. recevant les instructions du Lion ; 2. occupé à braire sous « sa ramée » ; 3. venant recevoir les compliments du Lion.*

20. — TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE

Source. — Phèdre.

Intérêt. — Cette fable termine le livre II par un hommage rendu à la sagesse d'Ésope, fondateur du genre. La Fontaine se plaît à insister sur l'autorité du Phrygien, dont il a placé la biographie légendaire en tête de son recueil et dont il se donne comme un simple traducteur. L'attitude de La Fontaine s'explique en partie par le souci de mettre la fable sous l'autorité des Anciens, le genre étant tenu en très médiocre estime par la tradition classique.

La fable 20 est une « histoire des plus gentilles » destinée à mettre en lumière l'ingénieuse intelligence d'Ésope. L'auteur s'applique à suivre toutes les péripéties du récit de manière à faire valoir Ésope. La portée morale de l'anecdote, s'il y en a une, est tout à fait négligée.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai¹,
 C'était l'oracle * de la Grèce ;
 Lui seul avait plus de sagesse
 Que tout l'Aréopage *. En voici pour essai *

3. Leur renvoie à un âne, mais s'accorde avec l'idée du pluriel : les ânes, impliquée par la pensée. Syllepse, 24, j.

1. Restriction justifiée ; tout ce qu'on raconte d'Ésope est, en effet, légendaire.

- Une histoire des plus gentilles * 5
Et qui pourra plaire * au lecteur.
- Un certain * homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur * :
Une buveuse, une coquette,
La troisième avare * parfaite. 10
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales ²,
Leur laissa tout son bien * par portions égales,
En donnant à leur mère tant *,
Payable quand chacune d'elles 15
Ne posséderait plus sa contingente part ³.
Le père mort, les trois femelles *
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit ; on tâche d'entendre *
La volonté du testateur, 20
Mais en vain ; car, comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune * sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen 25
Pour payer, que d'être sans bien *.
Que voulait donc dire le père ?
L'affaire est consultée *, et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas *
En cent et cent mille manières, 30
Y jettent leur bonnet *, se confessent vaincus
Et conseillent aux héritières
De partager le bien *, sans songer au surplus ⁴.
Quant à la somme de la veuve,
— « Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil * treuve * : 35
Il faut que chaque sœur se charge, par traité ⁵
Du tiers, payable à volonté,

2. *Municipales* : propre à la ville où la chose se faisait, Athènes. —

3. *Contingente*, terme juridique : la part à revenir à chaque sœur. —

4. *Au surplus* : au reste, c'est-à-dire aux clauses incompréhensibles du testament. — 5. *Traité* : contrat régulier.

- Si mieux n'aime la mère en créer une rente
 Dès le décès du mort courante ⁶. »
- La chose ainsi réglée, on composa trois lots : 40
 En l'un, les maisons de bouteille *,
 Les buffets dressés sous la treille ⁷,
 La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
 Les magasins * de malvoisie ⁸,
 Les esclaves de bouche ⁹ et, pour dire en deux mots, 45
 L'attirail de la goinfrerie ;
 Dans un autre, celui de la coquetterie :
 Les maisons de la ville et les meubles exquis *,
 Les eunuques ¹⁰ et les coiffeuses
 Et les brodeuses, 50
 Les bijoux, les robes de prix ;
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage *,
 Les troupeaux et le pâturage,
 Valets et bêtes de labeur.
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire 55
 Que peut-être pas ¹¹ une sœur
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
 Ainsi, chacune prit son inclination ¹²,
 Le tout à l'estimation *.
 Ce fut dans la ville d'Athènes 60
 Que cette rencontre * arriva.
 Petits et grands, tout approuva
 Le partage et le choix. Ésope seul trouva
 Qu'après bien du temps et des peines
 Les gens avaient pris justement 65
 Le contrepied du testament.
 — « Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique ¹³
 Aurait de reproches de lui!

6. Toutes les expressions de ces trois vers reproduisent le jargon juridique et se comprennent d'elles-mêmes. — 7. *Treille* : les jardins contenant des treilles (vignes en berceau) pour y dresser des *buffets*, y installer des tables à l'ombre. — 8. *Malvoisie*, nom d'un cru grec, en Morée, donnant un vin de dessert apprécié au xvii^e siècle. — 9. *Bouche*, les esclaves spécialisés dans la cuisine, les vins, le service de la salle à manger. — 10. *Eunuques*, esclaves au service des femmes. — 11. Négation, 29, k. — 12. *Son inclination*, brachylogie pour : ce qui répondait à son inclination, ses goûts. — 13. *Attique* : le pays dont Athènes est la capitale.

Comment! ce peuple qui se pique *	
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui	70
A si mal entendu * la volonté suprême	
D'un testateur! » Ayant ainsi parlé,	
Il fait le partage lui-même,	
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,	
Rien qui pût être convenable ¹⁴ ,	75
Partant *, rien aux sœurs d'agréable :	
A la coquette, l'attirail	
Qui suit les personnes buveuses ;	
La biberonne * eut le bétail ;	
La ménagère * eut les coiffeuses.	80
Tel fut l'avis du Phrygien ¹⁵ ,	
Alléguant ¹⁶ qu'il n'était moyen	
Plus sûr pour obliger ces filles	
A se défaire de leur bien,	
Qu'elles se marieraient dans les bonnes * familles	85
Quand on leur verrait de l'argent,	
Paieraient leur mère tout * comptant	
Ne posséderaient plus les effets * de leur père :	
Ce que disait le testament.	
Le peuple * s'étonna * comme * il se pouvait faire	90
Qu'un homme seul eût plus de sens *	
Qu'une multitude de gens.	

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites un résumé aussi bref et aussi clair que possible, de cette fable, de manière à bien faire ressortir l'idée directrice.*

14. *Convenable* : qui pût convenir (aux héritières). — 15. Ésope, originaire de Phrygie. — 16. *Alléguant* : qui alléguait, pour justifier sa décision. Participe présent, 29, q.

LIVRE TROISIÈME

1. — LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

A. M. D. M. ¹

Sources. — Le Pogge * (*Facéties*) ; Faërne ; Verdizotti ; Racan (*Vie de Malherbe*). Cette *Vie de Malherbe* est postérieure de quelques années aux Fables, mais La Fontaine a dû la connaître en manuscrit ou autrement. De son côté, Racan a inséré la fable de La Fontaine dans son texte.

Intérêt. — Cette fable est donnée comme un exemple de belle invention attribuée à Malherbe ; en fait, elle remontait au moins au Pogge. En la plaçant en tête du livre III, La Fontaine laisse entendre, à ceux qui critiqueront ses fables, qu'il entend, lui aussi, agir à sa guise, sans trop se soucier des censeurs (voir le Prologue du livre II).

Brossette prétend que la fable fut composée vers 1647, au moment où Maucroix entra dans les ordres et où La Fontaine songeait à se marier ; elle aurait eu alors une valeur d'actualité pour les deux amis. Quoi qu'il en soit, nous avons là, vraisemblablement, le premier essai de La Fontaine dans le genre de la fable. Composée entièrement en alexandrins à rimes plates (c'est la seule fable ayant cette forme), elle est, en fait, beaucoup moins une fable qu'une *épître familière*, dans la tradition des épîtres d'Horace. Le récit est un conte rustique, dans le genre des conteurs du xvi^e siècle qui cherchent beaucoup plus le mot pour rire que la morale.

L'invention des arts étant un droit d'aînesse²,
Nous devons l'apologue * à l'ancienne³ Grèce.
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

1. Ces initiales signifient : A Monsieur de Maucroix. Maucroix fut un ami de tout le temps de La Fontaine. Il entra dans les ordres et devint chanoine de Reims. — 2. Cette métaphore revient à dire : les anciens, nos aînés, ont eu le privilège d'inventer les arts. — 3. *Ancienne*, quatre syllabes, par diérèse, 27, e.

La feinte * est un pays plein de terres désertes * ; 5
 Tous les jours, nos auteurs ⁴ y font des découvertes.
 Je t'en veux dire un trait * assez bien inventé.
 Autrefois, à Racan, Malherbe ⁵ l'a conté.
 Ces deux rivaux d'Horace *, héritiers de sa lyre *,
 Disciples d'Apollon *, nos maîtres, pour mieux dire, 10
 Se rencontrant un jour, tout seuls et sans témoins,
 Comme ils se confiaient leurs penses * et leurs soins *,
 Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
 Vous qui devez savoir les choses de la vie,
 Qui, par tous ses degrés avez déjà passé ⁶ 15
 Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ⁷,
 A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
 Vous connaissez mon bien *, mon talent, ma naissance *.
 Dois-je dans la province établir mon séjour,
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ? 20
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes ;
 La guerre a ses douceurs, l'hymen * a ses alarmes *.
 Si je suivais mon goût, je saurais où buter ⁸ ;
 Mais j'ai les miens ⁹, la cour, le peuple * à contenter. »
 Malherbe, là-dessus : « Contenter tout le monde !... 25
 Écoutez ce récit avant que je réponde :

J'ai lu, dans quelque endroit ¹⁰ qu'un meunier et son fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Allaient vendre leur âne, un certain * jour de foire. 30
 Afin qu'il fût plus frais * et de meilleur débit *,
 On lui lia les pieds, on vous ¹¹ le suspendit ;
 Puis, cet homme et son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !

4. Les auteurs de chez nous, contemporains. — 5. Malherbe (1555-1628), le « réformateur du Parnasse » ; Racan (1589-1670), son principal disciple, tous deux poètes lyriques. — 6. Avez déjà passé par tous les degrés de la vie, c'est-à-dire par tous les âges, jusqu'à la vieillesse. — 7. *Que rien ne doit fuir* : à qui rien ne doit échapper. — 8. *Buter* : viser (un but). — 9. *Les miens* : ma famille. — 10. Chez le Pogge (dans ses *Facéties*), illustre conteur et humaniste italien de la Renaissance (1480-1559). — 11. Datif, éthique, 29, f.

Le premier qui les vit, de rire s'éclata¹². 35
 — « Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
 Le meunier, à ces mots, connaît * son ignorance.
 Il met sur pied sa bête et la fait détalier *.
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller¹³, 40
 Se plaint en son patois ; le meunier n'en a cure.
 Il fait monter son fils, il suit, et, d'aventure *,
 Passent trois bons * marchands. Cet objet * leur déplut.
 Le plus vieux, au garçon *, s'écria * tant qu'il put :
 « Oh ! là ! oh !¹⁴ descendez, que l'on ne vous le dise¹⁵ ! 45
 Jeune homme qui menez laquais * à barbe grise :
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
 — Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
 L'enfant met pied à terre, et puis, le vieillard monte,
 Quand, trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte 50
 Qu'il faille voir ainsi clocher * ce jeune fils,
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage *.
 — Il n'est, dit le meunier, plus de veau à mon âge.
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. » 55
 Après maints quolibets * coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser *. L'un dit : « Ces gens sont fous :
 Le baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups. 60
 Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique * ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 — Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend * contenter tout le monde et son père¹⁶ ! 65
 Essayons, toutefois, si, par quelque manière,
 Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
 L'âne, se prélassant, marche seul devant eux.

12. *S'éclata* : éclata ; beaucoup de verbes aujourd'hui actifs avaient la forme réfléchie en ancien français. — 13. On en doute ! — 14. Hiatus, 27, d. — 15. On ne devrait pas avoir besoin de vous le dire. — 16. *Tout le monde et son père*, opposition plaisante ; au vers précédent, *fou du cerveau*, est un pléonasme familier.

Un quidam * les rencontre et dit : « Est-ce la mode
 Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode * ? 70
 Qui, de l'âne ou du maître, est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser *.
 Ils usent leurs souliers et conservent leur âne !
 Nicolas au rebours : car, quand il va voir Jeanne ¹⁷,
 Il monte sur sa bête, et la chanson le dit. 75
 Beau trio de baudets ! » Le meunier repartit :
 — « Je suis âne, il est vrai ; j'en conviens, je l'avoue.
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. » Il le fit et fit bien. 80

Quant à vous, suivez Mars * ou l'Amour * ou le prince *,
 Allez, venez, courez, demeurez en province,
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement ¹⁸
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Composez une lettre de La Fontaine à Maucroix, datée de 1647, pour engager celui-ci à embrasser la carrière de son choix, sans souci du « qu'en dira-t-on ».*

17. Allusion à une chanson du temps :

« Adieu, cruelle Jeanne ;
 Si vous ne m'aimez pas
 Je monte sur mon âne
 Pour galoper au trépas.
 — Courez, ne bronchez pas,
 Nicolas ;
 Surtout, n'en revenez pas ! »

18. Prendre femme : se marier ; prendre abbaye : se faire donner un « bénéfice » ecclésiastique ; prendre emploi : acheter un brevet d'officier à l'armée ; prendre gouvernement : se faire nommer gouverneur d'une ville ou d'une province, au nom du roi. Ce sont là à peu près toutes les situations possibles pour un gentilhomme.

2. — LES MEMBRES ET L'ESTOMAC

Sources. — Ésope ; Abstémios ; Haudent. Tite-Live raconte l'intervention de Ménénios Agrippa au livre II, ch. 32. Voir encore Rabelais, III, 3 et 4.

Intérêt. — Fable de philosophie politique, développant ce lieu commun que le pouvoir, royal ou autre, maintient l'ordre et la vie dans la communauté. Le ton est didactique avec application ; nous sommes loin de la vie exubérante de Rabelais.

Je devais * par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage.
A la voir d'un certain côté,
Messer * Gaster¹ en est l'image :
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent. 5

De travailler pour lui, les membres se lassant²,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme *,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
— « Il faudrait, disaient-ils, sans nous, qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peignons comme bêtes de somme ; 10
Et pour qui ? pour lui seul ; nous n'en profitons pas.
Notre soin * n'aboutit qu'à fournir * ses repas.
Chômons * ! c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher. 15
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher³.
Ce leur fut une erreur⁴ dont ils se repentirent :
Bientôt, les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur.
Chaque membre en souffrit, les forces se perdirent. 20
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
A l'intérêt * commun contribuait plus qu'eux.

1. *Messer Gaster* est une expression empruntée à Rabelais, pour désigner et personnifier l'estomac. — 2. Participe absolu, 29, n. — 3. Qu'il allât chercher la nourriture. — 4. *Ce* (cette conduite) *leur* (pour eux, les membres) *fut une erreur*.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale :
 Elle reçoit et donne, et la chose est égale ⁵. 25
 Tout travaille pour elle, et, réciproquement,
 Tout tire d'elle l'aliment :
 Elle fait subsister l'artisan * de ses peines ⁶,
 Enrichit le marchand, gage le magistrat,
 Maintient le laboureur, donne paye au soldat, 30
 Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
 Entretient seule tout l'État.

Ménénus le sut bien dire :
 La commune ⁷ s'allait séparer du Sénat.
 Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire *, 35
 Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,
 Au lieu que tout le mal était de leur côté :
 Les tributs *, les impôts, les fatigues de guerre.
 Le peuple, hors des murs, était déjà posté *.
 La plupart s'en allaient * chercher une autre terre * 40
 Quand Ménénus leur fit voir
 Qu'ils étaient aux membres semblables,
 Et, par cet apologue *, insigne entre les fables,
 Les ramena dans leur devoir.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que La Fontaine plaide en faveur de l'esprit de communauté, la solidarité entre les classes sociales.*

3. — LE LOUP DEVENU BERGER

Source. — Verdizotti.

Intérêt. — Fable didactique d'un admirable pittoresque, faite surtout d'un portrait et d'un tableau : le portrait de l'hypocrite et le tableau du troupeau endormi. On peut y étudier à merveille les procédés de la *fable ornée*.

5. *La chose est égale* : expression commerciale, la balance est égale (entre les choses reçues et les choses données). — 6. Elle permet à l'artisan de subsister par le fruit de son travail. — 7. La plèbe.

Un Loup qui commençait d'avoir petite part *
 Aux brebis de son voisinage¹
 Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard²
 Et faire un nouveau personnage *.
 Il s'habille en berger, endosse un hoqueton *, 5
 Fait sa houlette d'un bâton
 Sans oublier la cornemuse *.
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
 Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
 « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. » 10
 Sa personne étant ainsi faite,
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette³,
 Guillot le sycophante * approche doucement.
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
 Dormait alors profondément. 15
 Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette * ;
 La plupart des brebis dormaient pareillement.
 L'hypocrite les laissa faire
 Et, pour pouvoir mener vers son fort * les brebis,
 Il voulut ajouter la parole aux habits, 20
 Chose qu'il croyait nécessaire.
 Mais cela gâta son affaire :
 Il ne put, du pasteur, contrefaire la voix.
 Le ton dont il parla fit retentir les bois
 Et découvrit tout le mystère *. 25
 Chacun se réveille à ce son,
 Les brebis, le chien, le garçon *.
 Le pauvre Loup, dans cet esclandre *,
 Empêché par son hoqueton *,
 Ne put ni fuir ni se défendre. 30
 Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
 Quiconque est loup, agisse⁴ en loup.
 C'est le plus certain de beaucoup.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Racontez la scène du massacre du Loup par le troupeau brusquement réveillé.*

1. Parce qu'il devenait vieux. — 2. Au figuré : adopter les ruses du renard. — 3. Le loup marche debout sur les pattes de derrière et s'appuie sur sa houlette en posant dessus ses pattes de devant. — 4. Subjonctif sans que, 30, a.

4. — LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Sources. — Ésope ; Phèdre ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Fable politique, développant cette idée directrice que, en politique, tout changement (toute *nouvelleté*, disait Montaigne), est une aggravation de maux. La fable est excellente : 1. par la composition, qui en fait une comédie pleine de mouvement ; 2. par la peinture pittoresque et vivante des grenouilles, vrai portrait-charge du peuple éternellement mécontent. La fable 8 du livre VI : *Le Vieillard et l'Ane*, dit à peu près le contraire.

Les Grenouilles, se lassant
De l'état * démocratique,
Par leur clameur, firent tant
Que Jupin * les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique. 5
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent * marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher¹ sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux, 10
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or, c'était un soliveau²
De qui la gravité³ fit peur à la première 15
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa * bien quitter sa tanière *.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant ;
Il en vint une fourmilière ; 20
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire * le souffre et se tient toujours coi.
Jupin * en a bientôt la cervelle rompue :
— « Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. » 25

1. Complément de l'infinitif, 29, d. — 2. *Soliveau*, petite solive, c'est-à-dire petite poutre. — 3. Allusion, 23, e.

Le monarque des dieux leur envoie une Grue *
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe * à son plaisir.
 Et Grenouilles de se plaindre,
 Et Jupin de leur dire : « Eh quoi! votre désir 30
 A ses lois croit-il nous astreindre?
 Vous avez dû * premièrement
 Garder votre gouvernement ;
 Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait * suffire
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux. 35
 De celui-ci contentez-vous,
 De peur d'en rencontrer * un pire. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que La Fontaine fait ici figure de conservateur, opposé au goût populaire pour les révolutions.*

5. — LE RENARD ET LE BOUC

Sources. — Ésope ; Phèdre ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable didactique, traitée avec une verve à la fois comique et pittoresque. C'est un modèle de ces *comédies* minuscules que La Fontaine sait enclorre à l'aise dans le cadre étroit de la fable : opposition des personnages, naturel piquant du dialogue, succession antithétique des scènes, comique des situations et des silhouettes. C'est un chef-d'œuvre du premier ordre, modèle de la *fable ornée*.

Capitaine * Renard allait de compagnie *
 Avec son ami Bouc, des plus hauts encornés.
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
 L'autre était passé maître * en fait de tromperie¹.
 La soif les obligea de descendre en un puits. 5
 Là, chacun d'eux se désaltère.
 Après qu'abondamment tous deux en * eurent pris²,

1. Entrée en matière antithétique, 26, b. — 2. Pris de l'eau.

- Le Renard dit au Bouc : « Que ferons-nous, compère * ?
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
 Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi, 10
 Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
 Je grimperai premièrement ;
 Puis, sur tes cornes m'élevant,
 A l'aide de cette machine *
 De ce lieu-ci je sortirai, 15
 Après quoi, je t'en tirerai.
- Par ma barbe, dit l'autre, il * est bon, et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais, quant à moi,
 Trouvé ce secret, je l'avoue. » 20
- Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
 Et vous ³ lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience ⁴.
- « Si le Ciel t'eût donné, dit-il, par excellence ⁵,
 Autant de jugement que de barbe au menton, 25
 Tu n'aurais pas à la légère
 Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors.
 Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ⁶.
 Car, pour moi, j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter * en chemin. » 30
- En toute chose, il faut considérer la fin.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Donnez à cette fable la forme d'une petite comédie dialoguée à plusieurs scènes.*

6. — L'AIGLE, LA LAIE * ET LA CHATTE

Source. — Phèdre.

Intérêt. — Fable morale. C'est un petit *drame*, avec mise en scène, péripéties successives, dénouement. La morale s'exprime sur un ton d'indignation en rapport avec le drame. On se rap-

3. Datif éthique, 29, f. — 4. Absence d'article, 29, c. — 5. *Par excellence* : fait le don excellent entre tous. — 6. Hystéron protéron, 23, x.

pellera, d'ailleurs, que le trait dominant du caractère de La Fontaine était peut-être la sincérité.

L'Aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux¹,
 La Laie * au pied, la Chatte entre les deux,
 Et, sans s'incommoder *, moyennant ce partage,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage *².
 La Chatte détruisit, par sa fourbe *, l'accord. 5
 Elle grimpa chez l'Aigle et lui dit : « Notre mort,
 Au moins de nos enfants³, car c'est tout un * aux mères,
 Ne tardera, possible *, guères *.
 Voyez-vous à nos pieds fouir * incessamment
 Cette maudite Laie, et creuser une mine * ? 10
 C'est pour déraciner le chêne assurément,
 Et de nos nourrissons attirer la ruine *.
 L'arbre tombant, ils seront dévorés⁴,
 Qu'ils s'en tiennent pour assurés * !
 S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte. » 15
 Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
 La perfide descend tout droit
 A l'endroit
 Où la Laie était en gésine *.
 — « Ma bonne amie et ma voisine, 20
 Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
 L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
 Obligez-moi de⁵ n'en rien dire,
 Son courroux tomberait sur moi. »
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi, 25
 La Chatte en son trou se retire.
 L'Aigle n'ose sortir ni pourvoir aux besoins
 De ses petits ; la Laie encore moins.
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
 Ce doit être celui d'éviter la famine. 30
 A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine⁶

1. Les aigles ne pondent pas dans les arbres, mais dans les rochers. —

2. Entrée en matière descriptive, 26, b. — 3. *Au moins* (la mort) *de nos enfants*. Ellipse, 23, m. — 4. Par la Laie. — 5. Ayez l'obligeance de.

— 6. Accord, 29, a.

- Pour secourir les siens dedans * l'occasion :
 L'oiseau royal ⁷, en cas de mine *,
 La Laie, en cas d'irruption ⁸.
 La faim détruisit * tout, il ne resta personne ⁹ 35
 De la gent * marcassine et de la gent aiglonne
 Qui n'allât de vie à trépas.
 Grand renfort * pour messieurs les chats!
- Que ne sait point ourdir * une langue traîtresse
 Par sa pernicieuse adresse * ? 40
 Des malheurs qui sont sortis
 De la boîte de Pandore *,
 Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
 C'est la fourbe, *, à mon avis.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez à votre façon la morale de cette fable.*

7. — L'IVROGNE ET SA FEMME

Sources. — Ésope ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Malgré la morale mise gravement en tête, cette fable n'est pas autre chose qu'un conte pour rire (cf. v. 3), fait sur un mot comique, que La Fontaine se complaît à mettre en forme, à grand renfort de traits pittoresques.

- Chacun a son défaut où * toujours il revient ;
 Honte ni peur ¹ n'y remédie ².
 Sur ce propos, d'un conte il me souvient.
 Je ne dis rien que je n'appuie *
 De quelque exemple. 5

Un suppôt * de Bacchus *

Altérerait sa santé, son esprit et sa bourse.

7. L'Aigle, périphrase, 24, d. — 8. Irruption de l'Aigle contre ses petits. — 9. Pléonasme, 24, f.

1. Article, 29, c. — 2. Accord, 29, a.

Telles * gens³ n'ont pas fait la moitié de leur course⁴

Qu'ils sont au bout de leurs écus *.

Un jour, que * celui-ci, plein du jus de la treille *,

Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille *, 10

Sa femme l'enferma dans un certain * tombeau.

Là, les vapeurs du vin nouveau

Cuvèrent à loisir. A son réveil, il trouve *

L'attirail de la mort à l'entour * de son corps :

Un luminaire⁵, un drap des morts⁶. 15

— « Oh ! dit-il, qu'est-ce * ci ? Ma femme est-elle veuve ? »

Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton *,

Masquée, et, de sa voix contrefaisant le ton,

Vient au prétendu mort, approche de sa bière,

Lui présente un chaudeau * propre * pour Lucifer *. 20

L'époux alors ne doute en aucune manière

Qu'il ne soit citoyen * d'enfer.

— « Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme *.

— La celerièrè * du royaume

De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger 25

A ceux qu'enclôt * la tombe noire *. »

Le mari repart sans songer * :

— « Tu ne leur portes point à boire ? »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Racontez cette fable dans le style des fabliaux en prose.*

8. — LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE *

Sources. — Nicolas Gerbel : *Æsopi vita et fabulæ* (1535) ; Haudent.

Intérêt. — Il s'agit, ici, moins d'une fable que d'un de ces contes fantaisistes qui expliquent à leur manière l'origine des choses. Voir *l'Aigle et l'Escarbot*, II, 8.

3. Détermination, 29, g. — 4. C'est-à-dire : ne sont pas arrivés à la moitié de leur vie. — 5. *Luminaire* : l'ensemble des cierges disposés pour une cérémonie. — 6. Grand drap noir qu'on dispose sur la bière.

Quand l'Enfer eut produit * la Goutte * et l'Araignée * :
 — « Mes filles, leur dit-il, vous pourrez vous vanter
 D'être, pour l'humaine lignée *,
 Également à redouter.

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter ¹. 5
 Voyez-vous ces cases * étrètes *,
 Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
 Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
 Tenez donc, voici deux bûchettes ² ;
 Accommodez *-vous ou tirez. 10

— Il n'est rien, dit l'Aragne *, aux * cases * qui me plaise. »
 L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
 De ces gens nommés médecins,
 Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
 Elle prend l'autre lot, y plante le piquet ³, 15
 S'étend à son plaisir * sur l'orteil d'un pauvre homme,
 Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme *,
 Ni que, d'en déloger et faire mon paquet *,
 Jamais Hippocrate * me somme. »

L'Aragne, cependant, se campe en un lambris *, 20
 Comme si, de ces lieux, elle eût fait bail à vie *,
 Travaille à demeurer * : voilà sa toile ourdie *,
 Voilà des moucherons * de pris.
 Une servante vient balayer tout l'ouvrage *.
 Autre toile tissue *, autre coup de balai ; 25
 Le pauvre bestion * tous les jours déménage.
 Enfin, après un vain essai *,
 Il va trouver la Goutte. Elle était en campagne *,
 Plus malheureuse mille fois
 Que la plus malheureuse Aragne. 30

Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
 Tantôt fouir *, houer *. Goutte bien tracassée *
 Est, dit-on, à demi-pensée *.

— « Oh ! je ne saurais * plus, dit-elle, y résister !
 Changeons, ma sœur l'Aragne. » Et l'autre, d'écouter *. 35

1. Qu'il faut que vous habitiez. — 2. Pour tirer au sort. — 3. Planter le piquet (de la tente) : s'installer. L'autre lot, ce sont les cases, les cabanes des pauvres.

Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point' de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger

Chez un prélat qu'elle condamne

A jamais du lit ne bouger.

40

Cataplasmes, Dieu * sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis ⁴.

L'une et l'autre trouva ⁵ de la sorte son compte

Et fit * très sagement de changer de logis.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Condensez ce récit sous la forme d'une épigramme qui dégage vivement l'idée directrice.*

9. — LE LOUP ET LA CIGOGNE

Sources. — Ésope ; Phèdre ; Aphthonius ; Gabrias ; Anonyme ; Faërne ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable didactique, traitée avec un souci de concision qui en fait une sorte miniature dramatique. La morale est sous-entendue et c'est qu'il n'y a pas de reconnaissance à attendre des méchants. Toute la lumière est concentrée sur le personnage du méchant, le Loup.

Les loups mangent gloutonnement *.

Un Loup donc, étant de frairie *,

Se pressa, dit-on, tellement

Qu'il en pensa * perdre la vie.

Un os lui demeura bien avant au * gosier.

5

De * bonheur pour ce Loup qui ne pouvait crier,

Près de là passe une Cigogne.

Il lui fait signe, elle accourt.

Voilà l'opératrice * aussitôt en besogne.

Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour *,

10

4. *Les gens*, ici, ce sont les médecins, qui cultivent le mal au lieu de soigner le malade. — 5. Accord, 29, a.

Elle demanda son salaire.
 — « Votre salaire ? dit le Loup.
 Vous riez, ma bonne commère * !
 Quoi ! ce n'est pas encor * beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
 Allez ! vous êtes une ingrate !
 Ne tombez jamais sous ma patte. » 15

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable en détaillant les péripéties, et en dégagant la morale.*

10. — LE LION ABATTU PAR L'HOMME

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Gabrias ; Avianus ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Cette fable est une épigramme écrite pour la *pointe* contenue dans les deux derniers vers.

On exposait une peinture *
 Où l'artisan * avait tracé *
 Un lion d'immense stature *
 Par un seul homme terrassé.
 Les regardants * en tiraient * gloire. 5
 Un Lion, en passant, rabattit leur caquet :
 — « Je vois bien, dit-il, qu'en effet *
 On vous donne ici la victoire ;
 Mais l'ouvrier * vous a déçus *.
 Il avait liberté de feindre *. 10
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,
 Si mes confrères savaient peindre. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dégagez l'idée morale contenue dans cette épigramme.*

11. — LE RENARD ET LES RAISINS

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Phèdre ; Haudent.

Intérêt. — Fable brève, selon la tradition antique. La Fontaine y prouve qu'il pourrait, s'il le voulait, concilier la brièveté traditionnelle de la fable avec le pittoresque et la malice qui lui sont propres.

Certain Renard gascon *, d'autres disent normand *,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille *

Des raisins mûrs apparemment *

Et couverts d'une peau vermeille.

Le galant * en eût fait volontiers un repas, 5

Mais, comme il n'y pouvait atteindre¹ :

— « Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats *. »

Fit-il pas mieux² que de se plaindre ?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Transposez cette fable dans le monde humain, en suivant autant que possible le texte de La Fontaine.*

12. — LE CYGNE ET LE CUISINIER

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Haudent.

Intérêt. — Ce n'est certainement pas une des meilleures fables de La Fontaine. On n'y retrouve ni la précision du pittoresque, ni l'esprit, ni le mouvement dramatique qui enchantent ailleurs. Deux vers traduits mal à propos de Virgile mettent même, au milieu, une singulière obscurité.

Dans une ménagerie *

De volatiles * remplie

Vivaient le Cygne et l'Oïson * :

Celui-là destiné * pour les regards du maître,

Celui-ci pour son goût ; l'un, qui se piquait * d'être 5

Commensal * du jardin ; l'autre, de la maison.

1. *Y atteindre* : atteindre jusqu'aux raisins, plus expressif que : les atteindre. — 2. Négation, 29, k.

Des fossés du château faisant leurs galeries *,
 Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
 Tantôt courir sur l'onde ¹, et tantôt se plonger,
 Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies ². 10
 Un jour, le Cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
 Prit pour oison le Cygne, et, le tenant au cou,
 Il allait l'égorger, puis le mettre en potage *.
 L'oiseau, prêt * à mourir, se plaint en son ramage ³.
 Le Cuisinier fut fort surpris 15
 Et vit bien qu'il s'était mépris.
 — « Quoi! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe!
 Non, non! ne plaise aux dieux ⁴ que jamais ma main coupe
 La gorge ⁵, à qui s'en sert si bien. »
 Ainsi, dans les dangers qui nous suivent en croupe ⁶, 20
 Le doux parler ⁷ ne nuit de rien.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Refaites la narration de cette fable, en tâchant de la rendre naturelle, pittoresque et dramatique.*

13. — LES LOUPS ET LES BREBIS

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Anonyme ; Haudent. La Fontaine a déjà cité cette fable dans sa *Vie d'Ésope le Phrygien*.

Intérêt. — Tableau d'histoire d'un mouvement oratoire souligné par l'alexandrin.

1. La Fontaine traduit les vers 9 et 10 des Géorgiques de Virgile (I, 386-387) où le poète peint les oiseaux de mer : « On les voit tantôt offrir leur tête aux flots, tantôt courir vers les ondes, avec l'envie folle de se baigner sans relâche. » La traduction de La Fontaine, appliquée au cygne et à l'oison, n'offre guère de sens. — 2. Ici finit l'entrée en matière, démesurée, puisqu'elle remplit la moitié de la fable. — 3. C'était une croyance antique, mais fausse, que les cygnes, au moment de mourir, exhalaient un chant mélodieux. — 4. Subjonctif sans que, 29, a. — 5. Enjambement, 27, b. — 6. Autre réminiscence latine : « Post equitem sedet atra cura », dit Horace, ce que Boileau traduit : « Le chagrin monte en croupe et galope avec lui. » L'idée est que l'homme ne peut fuir les soucis, même au galop du meilleur cheval. — 7. Infinitif avec l'article, 29, j.

Après mille ans et plus¹ de guerre déclarée,
 Les Loups firent la paix avecque * les Brebis.
 C'était apparemment * le bien des deux partis,
 Car, si les Loups mangeaient mainte bête égarée,
 Les Bergers, de leur peau², se faisaient maints habits. 5
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages *,

Ni, d'autre part, pour les carnages ;
 Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
 La paix se conclut donc ; on donne des otages :
 Les Loups, leurs louveteaux, et les Brebis, leurs chiens³. 10
 L'échange en étant fait aux * formes ordinaires

Et réglé par des commissaires⁴,
 Au bout de quelque temps que Messieurs les Louvats⁵
 Se virent loups parfaits⁶ et friands * de tuerie,
 Ils vous⁷ prennent * le temps que, dans la bergerie, 15

Messieurs les Bergers n'étaient pas,
 Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
 Les emportent aux dents *, dans les bois se retirent.
 Ils avaient averti leurs gens * secrètement.
 Les Chiens, qui, sur leur foi *, reposaient sûrement *, 20
 Furent étranglés en dormant :

Cela fut. si tôt fait qu'à peine ils le sentirent.
 Tout * fut mis en morceaux ; un seul n'en⁸ échappa⁹.

Nous pouvons conclure de là *
 Qu'il faut faire * aux méchants guerre continuelle. 25
 La paix est fort bonne de soi,
 J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
 Avec des ennemis sans foi * ?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Sous le titre « le Complot des Loups », développez en détail le récit des événements résumés par La Fontaine dans les vers 13-23.*

1. Chronologie qui donne le ton historique. — 2. Les Bergers, en revanche, se faisaient, de la peau des Loups... — 3. Ces dix premiers vers forment une entrée en matière ample, ayant la forme d'un tableau résumé d'histoire. — 4. Allusion aux précautions prises habituellement pour les échanges d'otages. Les *Commissaires* sont des délégués des deux partis. — 5. *Louvats*, ou, mieux, *louvards*, diminutif de loup ; il s'agit des louveteaux donnés comme otages. — 6. *Parfaits* : adultes, dans toute leur force. — 7. Datif éthique, 29, f. — 8. Négation, 29, k. — 9. Pléonasme, 24, f.

14. — LE LION DEVENU VIEUX

Sources. — Phèdre ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Portrait pathétique, d'une rare noblesse d'inspiration, exprimant, en peu de vers, beaucoup de grandeur et de détresse.

Le Lion, terreur des forêts,
 Chargé d'ans et pleurant son antique * prouesse,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets
 Devenus forts par sa faiblesse.
 Le Cheval, s'approchant, lui donne un coup de pied, 5
 Le Loup, un coup de dent, le Bœuf, un coup de corne.
 Le malheureux Lion, languissant, triste et morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié *.
 Il attend son destin *, sans faire * aucunes * plaintes,
 Quand, voyant l'Ane même à son antre accourir : 10
 — « Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir,
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes *. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dites quels sentiments vous inspire le vieux Lion.*

15. — PHILOMÈLE ET PROCNÉ

Sources. — Ésope ; Gabrias.

Intérêt. — Le rossignol est un oiseau à la fois solitaire et mélodieux. Cette fable, addition élégiaque à l'épouvantable légende mythologique de Térée *, explique à sa façon pourquoi le rossignol Philomèle hante ainsi les lieux sauvages. Le ton élégiaque va même jusqu'à une sorte de *romantisme* avant la lettre : sentiment d'une destinée accablante, génie ivre de solitude, misanthropie, goût de « la nature », tout le romantisme est là en puissance. La Philomèle de La Fontaine est l'un des premiers « héros romantiques » en date de notre littérature.

Autrefois, Procné * l'hirondelle,
De sa demeure * s'écarta
Et loin des villes s'emporta *

Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle *.

— « Ma sœur, lui dit Procné, comment vous portez-vous ? 5

Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue¹.

Je ne me souviens point que vous soyez venue,

Depuis le temps de Thrace², habiter parmi nous.

Dites-moi, que pensez-vous faire ?

Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ? 10

— Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ? »

Procné lui repartit : « Eh quoi ! cette³ musique,

Pour ne chanter qu'aux animaux⁴,

Tout au plus à quelque rustique * ?

Le désert * est-il fait pour des talents si beaux ? 15

Venez faire aux * cités éclater * leurs merveilles.

Aussi bien, en voyant les bois,

Sans cesse, il vous souvient que Térée *, autrefois,

Parmi des demeures * pareilles

Exerça sa fureur sur vos divins appas *. 20

— Eh ! c'est le souvenir d'un si cruel outrage *

Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :

En voyant les hommes, hélas !

Il m'en souvient bien davantage. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable en accentuant fortement ses couleurs romantiques.*

16. — LA FEMME NOYÉE

Sources. — Faërne ; Verdizotti.

Intérêt. — Conte satirique contre les femmes. Tout le sel est dans la riposte finale, dont La Fontaine reconnaît que c'est « une raillerie assez hors de saison ». On trouve déjà ce conte dans

1. Rien n'est moins *romantique* que cette amorce de dialogue. Procné est un *classique* habitant des villes. — 2. Avant leur métamorphose ; voir Térée *. — 3. Cette a le sens emphatique : une aussi belle musique que la vôtre... — 4. Cette musique (ne serait que) pour... Ellipse, 23, m.

les Facéties de Pogge *. S'il fait rire, il est bon ; mais il est certain qu'il ne fait pas rire tout le monde, malgré les frais de malice et de mise en scène faits par La Fontaine.

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »

Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance * ici n'est point hors de propos, 5
Puisqu'il s'agit, dans cette fable,
D'une femme qui, dans les flots,

Avait fini ses jours par un sort * déplorable.
Son époux en cherchait le corps
Pour lui rendre, en cette aventure *, 10
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que, sur les bords
Du fleuve, auteur de sa disgrâce *,

Des gens se promenaient, ignorants l'accident.
Ce mari donc, leur demandant 15

S'ils n'avaient, de sa femme, aperçu nulle trace :
— « Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la rivière. »

Un autre repartit : « Non ! ne la suivez pas,
Rebroussez plutôt en arrière ¹ : 20

Quelle que soit ² la pente et l'inclination *
Dont l'eau par sa course l'emporte ³,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte ⁴. »

Cet homme se raillait assez hors de saison *. 25
Quant à l'humeur * contredisante,
Je ne sais s'il avait raison,
Mais, que cette humeur soit, ou non,
Le défaut du sexe * et sa pente,

1. Pléonasme, 24, f. — 2. Accord, 29, a. — 3. Comprenez : quelle que soit la pente du cours d'eau qui l'emporte. — 4. D'autre sorte : en sens inverse.

Quiconque avec elle naîtra,
 Sans faute avec elle mourra,
 Et jusqu'au bout contredira,
 Et, s'il peut, encor * par delà. 30

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait-charge de l'esprit de contradiction.*

17. — LA BELETTE * ENTRÉE DANS UN GRENIER

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Haudent. Horace a traité brièvement ce sujet dans la 7^e épître du livre I (28-33). Les *chambres de justice*, qui fonctionnèrent de 1661 à 1665, avaient été instituées par Colbert pour faire *rendre gorge* aux financiers enrichis ; l'allusion des trois derniers vers semble prouver que la pensée de ces chambres a donné à La Fontaine l'idée de cette fable.

Intérêt. — Les trois derniers vers font de cette fable une satire sociale contre les financiers. La Fontaine s'exprime d'ailleurs avec une malicieuse réticence, qu'expliquent peut-être son ancienne amitié avec Fouquet et, d'autre part, la mauvaïse humeur persistante de Colbert contre le fabuliste. Quoi qu'il en soit, la fable est remarquable de pittoresque, de vie et d'esprit.

Damoiselle * Belette * au corps long et flouet *,
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit¹.

Elle sortait de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La galande * fit chère * lie, 5

Mangea, rongea, Dieu sait la vie *,

Et le lard qui périt en cette occasion.

La voilà, pour conclusion,

Grasse, mafflue *, et rebondie².

Au bout de la semaine, ayant dîné * son soûl *, 10

Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,

1. Prononcez *étrouct*. Rimes en *-ouet*, 27, g. — 2. Accumulation, 23, a.

Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours :

— « C'est, dit-elle, l'endroit ; me voilà bien surprise * ;
J'ai passé par ici ³ depuis cinq ou six jours. » 15

Un Rat, qui la voyait en peine,

Lui dit : « Vous aviez lors * la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ⁴.

Mais ne confondons point, par trop approfondir ⁵, 20

Leurs affaires avec les vôtres. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Imaginez la suite des aventures de la Belette dans son grenier.*

18. — LE CHAT ET UN VIEUX RAT

Sources. — Ésope ; Phèdre ; Faërne ; Haudent ; Baudoin ; Meslier.

Intérêt. — Fable admirable de vie et de mouvement, traitée en parodie de l'épopée, sur le mode héroï-comique dont la tradition, très ancienne, part de la *Batrachomyomachie*, ou Combat des Grenouilles et des Rats, attribuée à Homère, mais qui est de cinq siècles postérieure au grand poète.

J'ai lu, chez un conteur de fables ¹
Qu'un second Rodilard *, l'Alexandre * des chats,
L'Attila, le fléau des rats * ²,
Rendait * ces derniers misérables *.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur ³, 5
Que ce Chat exterminateur,

3. Par ici : par ce trou-ci. — 4. Bien d'autres : ces « autres » sont les financiers qui passèrent devant les chambres de justice. — 5. *Trop approfondir* une question où l'on peut se compromettre et où La Fontaine avait été, en effet, compromis par son amitié pour Fouquet.

1. Ce « conteur de fables » est sans doute Ésope traduit par Nevelet avec un contresens gardé par La Fontaine. — 2. Attila se disait « le fléau de Dieu », c'est-à-dire l'instrument de Dieu pour écraser les hommes. Le fléau des rats est celui qui écrase les rats. — 3. Entrée en matière à la fois familière et épique.

Vrai Cerbère *, était craint une lieue à la ronde.
 Il voulait, de souris, dépeupler tout le monde.
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui ⁴,
 La mort-aux-rats ⁵, les souricières, 10
 N'étaient que jeu au prix * de lui.
 Comme il voit que, dans leurs tanières *,
 Les souris étaient prisonnières,
 Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher *,
 Le galant * fait le mort et, du haut d'un plancher *, 15
 Se pend la tête en bas. La bête scélérate
 A de certains * cordons se tenait par la patte.
 Le peuple * des souris croit que c'est châtement,
 Qu'il a fait un larcin de rôl * ou de fromage,
 Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage, 20
 Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
 Toutes, dis-je, unanimement,
 Se promettent de rire à son enterrement,
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
 Puis rentrent dans leurs nids * à rats, 25
 Puis, ressortant, font quatre pas,
 Puis, enfin, se mettent en quête *.
 Mais voici bien une autre fête * :
 Le pendu ressuscite et, sur ses pieds tombant,
 Attrape les plus paresseuses. 30
 — « Nous en savons plus d'un ⁶, dit-il, en les gobant * ;
 C'est tour de vieille guerre, et vos cavernes creuses
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
 Vous viendrez toutes au logis ⁷ ! »
 Il prophétisait vrai ; notre maître * Mitis ⁸ 35
 Pour la seconde fois les trompe et les affine *,
 Blanchit sa robe * et s'enfarine,
 Et, de la sorte déguisé,
 Se niche et se blottit dans une huche * ouverte.
 Ce fut à lui bien avisé : 40
 La gent * trotte-menu s'en vient * chercher sa perte.

4. Ces planches sont des pièges qui basculent et enferment la souris dans une boîte. — 5. Poison pour les rats. — 6. *Plus d'un* (tour), ellipse familière. — 7. Ce logis est son estomac. — 8. *Mitis*, mot latin qui signifie *doux*, nom traditionnel des chats.

Un Rat, sans plus *, s'abstient d'aller flairer autour.
C'était un vieux routier *, il savait plus d'un tour * ;
Même, il avait perdu sa queue à la bataille.
— « Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille, 45
S'écria *-t-il de loin au général des Chats.
Je soupçonne dessous encor * quelque machine *.
Rien ne te sert d'être farine,
Car quand tu serais sac, je n'approcherais pas ⁹ ! »
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence. 50
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Êtes-vous de l'avis que La Fontaine exprime dans les quatre derniers vers de sa fable ?*

9. Vers bizarre qui traduit le latin de Nevelet, lequel a fait un contre-sens sur le texte d'Ésope. Celui-ci dit seulement : « Même quand tu ne serais plus qu'une peau desséchée (morte), je n'approcherais pas », ce qui est beaucoup plus naturel.

LIVRE QUATRIÈME

1. — LE LION AMOUREUX

A Mademoiselle de Sévigné

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Haudent ; Verdizotti.

Intérêt. — La Fontaine a transposé la fable d'Ésope dans le ton du conte galant, écrit en vers de huit syllabes, dans la tradition des conteurs du moyen âge, tradition suivie par La Fontaine dans un bon nombre de ses Contes. La dédicace est un madrigal qui n'exclut pas quelque malice. M^{lle} de Sévigné, fille de M^{me} de Sévigné, est la future M^{me} de Grignan, bien connue par les lettres de sa mère ; elle avait alors 19 ans, et devait se marier trois ans plus tard ; elle était réputée à la fois par sa beauté et par sa froideur. Quant au conte, il est enlevé avec beaucoup d'esprit.

Sévigné, de qui les attrait
Servent aux Grâces * de modèle
Et qui naquîtes toute belle
A votre indifférence¹ près,
Pourriez-vous être favorable 5
Aux jeux innocents² d'une fable,
Et voir sans vous épouvanter
Un Lion, qu'Amour * sut dompter ?
Amour est un étrange * maître.
Heureux, qui peut ne le connaître 10
Que par récit, lui ni³ ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la Vérité⁴ vous offense,

1. M^{me} de Sévigné elle-même reconnaît cette froideur de sa fille : « Vous avez un air dédaigneux ; on n'espère point être de vos amis » (22 septembre 1680). — 2. *Jeux innocents*, parce que ce sont des jeux d'imagination, pour instruire en amusant. — 3. Négation, 29, k. — 4. *La vérité* (de l'amour).

La fable au moins se peut souffrir *.
 Celle-ci prend bien l'assurance * 15
 De venir à vos pieds s'offrir,
 Par zèle et par reconnaissance ⁵.

Du temps que les bêtes parlaient,
 Les lions, entre autres, voulaient
 Être admis dans notre alliance *. 20
 Pourquoi non ? puisque leur engeance *
 Valait la nôtre en ce temps-là,
 Ayant courage, intelligence,
 Et belle hure * outre cela.
 Voici comment il en alla * : 25
 Un Lion de haut parentage *,
 En passant par un certain * pré,
 Rencontra bergère * à son gré.
 Il la demande en mariage.
 Le père aurait fort souhaité 30
 Quelque gendre un peu moins terrible.
 La donner lui semblait bien dur ;
 La refuser n'était pas sûr.
 Même, un refus eût fait, possible *,
 Qu'on eût vu, quelque beau matin, 35
 Un mariage clandestin ⁶.
 Car, outre qu'en toute manière
 La belle était pour les gens fiers *,
 Fille se coiffe * volontiers ⁷
 D'amoureux à longue crinière ⁸. 40
 Le père, donc, ouvertement
 N'osant renvoyer notre amant *,
 Lui dit : « Ma fille est délicate ;
 Vos griffes la pourront blesser
 Quand vous voudrez la caresser. 45
 Permettez donc qu'à chaque patte

5. *Zèle* d'amitié ; *reconnaissance* des bonnes grâces de M^{me} de Sévigné à son égard. — 6. Les mariages clandestins n'étaient pas rares autrefois ; il fallut prendre des mesures sévères pour les empêcher. — 7. *Fiers* se prononçait *fié* ; d'où la rime avec *volontiers*. — 8. Allusion plaisante aux longues chevelures des « galants blondins ».

On vous les rogne, et, pour les dents,
 Qu'on vous les lime en même temps.
 Vos baisers en seront moins rudes,
 Et, pour vous, plus délicieux ; 50
 Car ma fille y répondra mieux,
 Étant sans ces inquiétudes ⁹. »
 Le Lion consent à cela,
 Tant son âme était aveuglée.
 Sans dents ni griffes, le voilà, 55
 Comme place démantelée ¹⁰.
 On lâcha sur lui quelques chiens ;
 Il fit fort peu de résistance ¹¹.

Amour! Amour! quand tu nous tiens,
 On peut bien dire : Adieu, prudence! 60

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez le récit des événements résumés dans les vers 53-58, en montrant les sentiments du Lion.*

2. — LE BERGER ET LA MER

Sources. — Ésope ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable didactique, à morale largement développée. La lutte entre le Berger et la Mer est traitée de façon dramatique, en quatre actes presque symétriques, commençant par des alexandrins pour se terminer sur des octosyllabes. Ce rythme, joint à l'ampleur de quelques vers magnifiquement poétiques, donne une forte teinte poétique à cette fable.

Du rapport d'un troupeau dont il vivait sans soins *
 Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite * ¹.

Si sa fortune était petite,
 Elle était sûre tout au moins.

9. Ces inquiétudes que lui donneraient vos grosses dents. — 10. Place forte dont les fortifications ont été rasées. — 11. Peu de résistance pour s'en aller.

1. Inversion pittoresque, 23, y.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage * 5
 Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
 Trafiqua * de l'argent, le mit entier sur l'eau ².

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis,
 Non plus berger en chef, comme il était jadis 10
 Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
 Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis ³

Fut Pierrot, et rien davantage.

Au bout de quelque temps, il fit quelques profits,
 Racheta des bêtes à laine. 15

Et comme, un jour, les vents, retenant leur haleine,
 Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :

— « Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux,
 Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre.

Ma foi *, vous n'aurez pas le nôtre ! » 20

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience ⁴,

Qu'un sou, quand il est assuré,

Vaut mieux que cinq en espérance ; 25

Qu'il se faut contenter de sa condition * ;

Qu'aux conseils de la Mer et de l'Ambition

Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.

La Mer promet monts et merveilles ; 30

Fiez-vous-y : les vents et les voleurs ⁵ viendront.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Donnez à cette fable la forme d'un dialogue entre la Mer et le Berger.*

2. Mettre son argent sur l'eau, c'est le prêter à des armateurs, à la grosse aventure ; voir cette expression sous le mot *Aventure* *. —

3. *Corydon ou Tircis*, noms de bergers dans les idylles. La Fontaine les prend pour l'aristocratie de la bergerie. Pierrot, au contraire, désigne la roture, un valet de berger. — 4. Par l'expérience de ceux qui ont couru ces risques. — 5. Les voleurs, sur mer, sont les corsaires.

3. — LA MOUCHE ET LA FOURMI

Sources. — Phèdre ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Cette fable est une *joute oratoire* : à une apologie de la Mouche par elle-même, répond une réfutation, par la Fourmi. Tout l'intérêt est dans l'ingéniosité de l'argumentation de part et d'autre. *L'éloge* d'objets hétéroclites : la puce, la mouche, la peste, etc., était de tradition dans la rhétorique ancienne, ainsi que les réfutations qui, jointes au discours réfuté, formaient une *antilogie* ; c'est précisément ce que nous avons ici.

La Mouche et la Fourmi contestaient * de leur prix *.

— « O Jupiter! dit la première,

Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits

D'une si terrible manière,

Qu'un vil et rampant animal

5

A la fille de l'air ose se dire égal!

Je hante * les palais ; je m'assieds à ta table¹ ;

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant * toi,

Pendant que celle-ci, chétive * et misérable *,

Vit trois jours d'un fétu² qu'elle a traîné chez soi. 10

Mais, ma mignonne *³, dites-moi,

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,

D'un empereur ou d'une belle *?

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle⁴,

Et la dernière main que met à sa beauté 15

Une femme allant en conquête,

C'est un ajustement * des mouches emprunté.

Puis, allez *-moi rompre * la tête

De vos greniers⁵! — Avez-vous dit⁶?

Lui répliqua la ménagère *. 20

Vous hantez * les palais, mais on vous y maudit.

Et, quant à goûter la première

1. Elle s'adresse toujours à Jupiter. — 2. En réalité, la fourmi est carnivore. — 3. Elle s'adresse à la fourmi. — 4. Allusion aux « mouches », petits morceaux de satin noir que les femmes se collaient sur le visage pour rehausser la blancheur de leur teint. — 5. Allusion aux réserves de la fourmi. — 6. Expression familière et impertinente : avez-vous fini ?

De ce qu'on sert devant les dieux,
 Croyez-vous qu'il * en vaille mieux ?
 Si vous entrez partout, aussi font * les profanes *. 25
 Sur la tête des rois et sur celle des ânes
 Vous allez vous planter ⁷, je n'en disconviens pas ;
 Et * je sais que, d'un prompt trépas,
 Cette importunité est bien souvent punie.
 Certain ajustement *, dites-vous, rend jolie. 30
 J'en conviens : il est noir, ainsi que vous et moi.
 Je veux * qu'il ait nom « mouche » ; est-ce un sujet * pourquoi
 Vous fassiez sonner vos mérites ?
 Nomme-t-on pas aussi *mouches* les parasites * ?
 Cessez donc de tenir un langage si vain, 35
 N'ayez plus ces hautes * pensées.
 Les mouches de Cour ⁸ sont chassées,
 Les mouchards sont pendus ⁹ ; et vous mourrez de faim,
 De froid, de langueur, de misère,
 Quand Phébus * régnera sur un autre hémisphère ¹⁰. 40
 Alors, je jouirai du fruit * de mes travaux ¹¹.
 Je n'irai par monts ni par vaux
 M'exposer au vent, à la pluie.
 Je vivrai sans mélancolie.
 Le soin que j'aurai pris, de soin * m'exemptera. 45
 Je vous enseignerai par là
 Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire *.
 Adieu. Je perds le temps * ; laissez-moi travailler.
 Ni mon grenier ni mon armoire
 Ne se remplit ¹² à babiller. 50

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Composez un dialogue du même genre entre le Papillon et l'Abeille.*

7. Planter répond pour le sens et pour le ton à : *vous campez-vous ?* du vers 12. — 8. *Mouches de cour* : les fâcheux, les importuns qui prétendaient s'implanter à la cour. — 9. *Les mouchards* sont les espions qui, en effet, étaient pendus et non faits prisonniers. — 10. Sur l'hémisphère sud ; ce sera alors l'hiver dans notre hémisphère ; la fourmi fait une périphrase pompeuse. — 11. En réalité, elle dormira. — 12. Accord, 29, a.

4. — LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

Source. — Camerarius.

Intérêt. — Tableau de mœurs, terminé en satire politique et qui s'apparente aux Contes. La Fontaine se place, ici, dans la tradition des peintres de la vie populaire : Bonaventure des Périers, Rabelais, Noël du Fail, etc. Il le fait avec une précision dans le réalisme, un pittoresque, un mouvement, notamment dans le dialogue, qui sont d'un grand peintre de mœurs. La composition est admirable de progression. Le vocabulaire est d'une familiarité populaire.

Un amateur de jardinage
Demi-bourgeois *, demi-manant *,
Possédait, en certain * village,

Un jardin assez propre * et le clos * attendant.

Il avait de plant vif fermé cette étendue.

5

Là croissait¹ à plaisir l'oseille et la laitue,

De quoi * faire à Margot, pour sa fête, un bouquet :

Peu de jasmin d'Espagne² et force serpolet.

Cette félicité par un Lièvre troublée³,

Fit qu'au Seigneur * du bourg notre homme se plaignit : 10

— « Ce maudit animal vient prendre sa goulée *

Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit.

Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit *.

Il est sorcier, je crois. — Sorcier ? je l'en défie⁴ !

Repartit le Seigneur. Fût-il diable, Miraut *,

15

En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.

Je vous en déferai, bonhomme *, sur ma vie * !

— Et quand ? — Et * dès demain, sans tarder plus longtemps. »

La partie * ainsi faite, il vient avec ses gens *.

— « Ça *, déjeunons *, dit-il ; vos poulets sont-ils tendres ? 20

La fille du logis ! qu'on vous voie, approchez !

1. Verbe au singulier malgré la pluralité des sujets. Accord, 29, a. —

2. Le jasmin d'Espagne venait d'être introduit en France, c'était encore une plante rare ; le serpolet, au contraire, est une variété de thym des plus rustiques. — 3. Adjectif au sens fort, 29, b. — 4. Je le défie de me jouer un tour de sorcier.

Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
Bonhomme *, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez *,

Qu'il faut fouiller à l'escarcelle *. »

Disant ces mots, il fait connaissance avec elle, 25

Toutes sottises dont la belle

Se défend avec grand respect.

Cependant, on fricasse, on se rue * en cuisine.

— « De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine,

— Monsieur *, ils sont à vous. — Vraiment ! dit le

[Seigneur, 30

Je les reçois et de bon cœur. »

Il déjeune très bien, aussi fait * sa famille *,

Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés.

Il commande chez l'hôte, y prend des libertés

Boit son vin, caresse sa fille. 35

L'embarras * des chasseurs succède au déjeuner.

Chacun s'anime et se prépare.

Les trompes et les cors font un tel tintamarre

Que le bonhomme est étonné *.

Le pis fut ⁵ que l'on mit en piteux équipage * 40

Le pauvre potager : adieu, planches, carreaux * !

Adieu, chicorée et poireaux !

Adieu, de quoi * mettre au potage * !

Le Lièvre était gîté dessous * un maître * chou.

On le quête *, on le lance *, il s'enfuit par un trou, 45

Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie

Que l'on fit à la pauvre haie

Par ordre du Seigneur ; car il eût été mal

Qu'on n'eût pu, du jardin, sortir tout * à cheval.

Le bonhomme disait : — « Ce sont là jeux de prince *. » 50

Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens

Firent plus de dégât en une heure de temps

Que n'en auraient fait en cent ans

Tous les lièvres de la province * !

Petits Princes *, videz * vos débats entre vous. 55

De recourir aux rois, vous seriez de grands fous.

Il ne les faut jamais engager * dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dépeignez l'attitude et les pensées du Jardinier, resté seul dans son jardin, après le départ de la chasse.*

5. — L'ANE ET LE PETIT CHIEN

Sources. — Ésope ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Au XVII^e siècle, *l'art de plaire* en société est presque l'essentiel de l'art de faire fortune. Il fait, en tout cas, partie de *l'honnête homme*. Qui n'est pas honnête homme est *ridicule*, et c'est au XVII^e siècle que le ridicule tue en France. Mais comment plaire ? en restant dans sa nature :

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi.
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

La fable de La Fontaine illustre, par un exemple comique, la vérité des sentences de Boileau.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait * passer pour galant *.
Peu de gens, que le Ciel chérit et gratifie *, 5
Ont le don d'agréer infus avec la vie ¹.
C'est un point * qu'il leur faut * laisser
Et ne pas ressembler à l'Ane de la fable
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son Maître, alla le caresser. 10
— « Comment ! disait-il en son âme ²,
Ce Chien, parce qu'il est mignon *,
Vivra de pair à compagnon *
Avec Monsieur *, avec Madame,
Et j'aurai des coups de bâton ! 15

1. *Le don d'agréer* : le don de plaire ; *infus avec la vie* : existant naturellement en eux, inné. — 2. *En son âme* : en lui-même.

Que fait-il ? il donne la patte,
 Puis, aussitôt, il est baisé.
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte *,
 Cela n'est pas bien malaisé. »
 Dans cette admirable pensée, 20
 Voyant son maître en * joie, il s'en vient lourdement,
 Lève une corne tout usée ³,
 La lui porte au menton fort amoureusement,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie ⁴. 25
 — « Oh ! oh ! ⁵ quelle caresse et quelle mélodie !
 Dit le Maître aussitôt ; holà, Martin *-bâton ! »
 Martin-bâton accourt, l'âne change de ton *.
 Ainsi finit la comédie.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du lourdaud qui veut faire le gracieux dans un salon.*

6. — LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES

Sources. — Ésope ; Phèdre.

Intérêt. — Récit de bataille, comiquement imité des récits de l'épopée, notamment de l'Iliade. Nous sommes ici dans la tradition du poème héroï-comique, venue de la *Batrachomyomachie*, attribuée à Homère, et non loin du *burlesque* qui, lui, descend jusqu'à la parodie (*Virgile travestie*, de Scarron, 1648). Le rythme sautillant du vers de sept syllabes souligne l'intention comique.

La nation des Belettes *,
 Non plus que celle des Chats,
 Ne veut aucun bien ¹ aux Rats * ;
 Et, sans les portes étrètes *

3. La corne de son sabot, usée par les marches. — 4. Ironie, 23, z. — 5. Hiatus, 27, d.

1. Litote, 24, a.

De leurs habitations ² ,	5
L'animal à longue échine ³	
En ferait, je m'imagine,	
De grandes destructions.	
Or, une certaine année	
Qu'il en était à foison ⁴ ,	10
Leur roi, nommé Ratapon,	
Mit en campagne une armée.	
Les Belettes, de leur part *,	
Déployèrent l'étendard ⁵ .	
Si l'on croit la Renommée *,	15
La victoire balança ⁶ .	
Plus d'un guéret s'engraissa	
Du sang de plus d'une bande *.	
Mais la perte la plus grande	
Tomba presque en tous * endroits ⁷	20
Sur le peuple * souriquois *.	
Sa déroute fut entière,	
Quoi que pût faire Artapax,	
Psicarpax, Méridarpax ⁸ ,	
Qui, tout couverts de poussière,	25
Soutinrent assez longtemps	
Les efforts des combattants.	
Leur résistance fut vaine :	
Il fallut céder au sort *.	
Chacun s'enfuit au plus fort *,	30
Tant soldat que capitaine.	
Les princes périrent tous.	
La racaille, dans des trous,	
Trouvant sa retraite prête,	
Se sauva sans grand travail * ;	35

2. L'ouverture étroite des trous de souris. — 3. La Belette ; périphrase, 24, d. — 4. Il s'agit des rats. — 5. Le drapeau national ; l'étendard des rois de France, ou *oriflamme*, déposé à Saint-Denis, n'était déployé qu'en cas de péril national. C'était le signal d'une grande guerre. — 6. Cette victoire qui balance, c'est le *Mars anceps* des Latins, le combat dont l'issue est douteuse. — 7. *Tous endroits* : sur tous les champs de bataille. — 8. Ces trois noms sont empruntés à la *Batrachomyomachie* ; ils signifient : Voleur de pain, Voleur de miettes, Voleur de morceaux.

Mais les seigneurs, sur leur tête
 Ayant chacun un plumail *,
 Des cornes * ou des aigrettes,
 Soit comme marques d'honneur,
 Soit afin que les Belettes 40
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur :
 Trou ni fente ni crevasse
 Ne fut ⁹ large assez pour eux,
 Au lieu que la populace 45
 Entrait dans les moindres creux.
 La principale jonchée *
 Fut donc des principaux rats.
 Une tête empanachée
 N'est pas petit embarras. 50
 Le trop superbe équipage *
 Peut souvent, en un passage,
 Causer du retardement ¹⁰.
 Les petits, en toute affaire *,
 Esquivent * fort aisément ; 55
 Les grands ne le peuvent faire.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Racontez, sur le mode burlesque, la guerre des Fourmis noires contre les Fourmis rouges.*

7. — LE SINGE ET LE DAUPHIN

Sources. — Ésope ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Cette fable n'est pas autre chose qu'un conte amusant, conté posément, clairement, avec une pointe d'ironie, sans grand souci d'exprimer une morale. Le dialogue est naturel et comique. L'emploi continu du vers de huit syllabes, vers narratif par excellence, souligne l'intention de *conter*, purement et simplement.

9. Accord, 29, a. — 10. *Un passage* : une issue où il faut passer ; *retardement* est un doublet archaïque de *retard*.

C'était, chez les Grecs, un usage
 Que, sur la mer, tous * voyageurs
 Menaient avec eux en voyage
 Singes et chiens de bateleurs *.
 Un navire, en cet équipage *, 5
 Non loin d'Athènes fit naufrage.
 Sans les dauphins *, tout eût péri.
 Cet animal est fort ami
 De notre espèce ; en son Histoire
 Pline¹ le dit, il faut le croire. 10
 Il² sauva donc tout ce qu'il put.
 Même un Singe, en cette occurrence,
 Profitant de la ressemblance,
 Lui pensa * devoir son salut :
 Un Dauphin le prit pour un homme 15
 Et sur son dos le fit asseoir,
 Si gravement, qu'on eût cru voir
 Ce chanteur que tant on renomme³.
 Le dauphin l'allait mettre à bord *,
 Quand, par hasard, il lui demande : 20
 — « Êtes-vous d'Athènes la grande ?
 — Oui, dit l'autre, on m'y connaît fort ;
 S'il vous y survient quelque affaire,
 Employez-moi, car mes parents
 Y tiennent, tous, les premiers rangs ; 25
 Un mien cousin est juge-maire *. »
 Le Dauphin dit : « Bien * grand merci ;
 Et le Pirée⁴ a part aussi
 A l'honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent, je pense ? 30
 — Tous les jours, il est mon ami,
 C'est une vieille connaissance. »
 Notre magot * prit, pour ce coup,
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.

1. Pline l'Ancien, dans son *Histoire Naturelle*. — 2. Il : cet animal, les dauphins. — 3. *Que tant on renomme*, dont la renommée est si grande. Il s'agit d'Arion, célèbre musicien et poète grec qui fut jeté par-dessus bord par des marins voleurs et sauvé par un dauphin. —

4. Le principal des trois ports d'Athènes.

De telles gens il est beaucoup 35
 Qui prendraient Vaugirard pour Rome ⁵
 Et qui, caquetant au plus dru *,
 Parlent de tout et n'ont rien vu.
 Le Dauphin rit, tourne la tête
 Et, le magot considéré, 40
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête.
 Il l'y replonge, et va trouver
 Quelque homme, afin de le sauver.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Contez, à votre tour, cette histoire, dans le style des contes de fées.*

8. — L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable didactique, un peu lourdement contée et longuement moralisée ; elle n'est pas des meilleures.

Certain * Païen, chez lui, gardait un dieu de bois,
 De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles ¹.
 Le Païen, cependant, s'en promettait merveilles ;
 Il ² lui coûtait autant que trois :
 Ce n'était que vœux * et qu'offrandes, 5
 Sacrifices de bœufs, couronnés de guirlandes.
 Jamais idole *, quel qu'il fût,
 N'avait eu cuisine si grasse,
 Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échut
 Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce. 10

5. Vaugirard était alors un village assez éloigné de Paris.

1. Allusion au Psaume : Aures habent et non audient. — 2. Il : le dieu.

Bien plus, si pour un sou * d'orage *, en quelque endroit,
S'amassait d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avait sa part et sa bourse en souffrait ³.

La pitance * du dieu n'en était pas moins forte.

A la fin, se fâchant de ne rien obtenir, 15

Il vous ⁴ prend un levier, met en pièces l'Idole,

Le trouve rempli d'or : « Quand je t'ai fait du bien,

M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole * ?

Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels ⁵.

Tu ressembles aux naturels 20

Malheureux *, grossiers et stupides ;

On n'en peut rien tirer qu'avecque * le bâton.

Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides ;

J'ai bien fait de changer de ton *. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que l'idée directrice de cette fable répond au proverbe : « Oignez vilain *, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra. »*

9. — LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON

Sources. — Phèdre ; Corrozet ; Haudent. Horace fait allusion à cette fable dans son Épître 3 du livre I, vers 18.

Intérêt. — Dans Phèdre, l'oiseau qui se pare des plumes du paon est un choucas, ce qui est plus vraisemblable, le choucas ou petite corneille, ayant un plumage noir qui n'est pas des plus jolis. Le geai, au contraire, est assez bien habillé par la nature pour se passer de déguisement. La Fontaine a suivi Corrozet, qui fait la substitution du geai à la corneille.

Cette fable est une épigramme dont la pointe * est tournée contre les *plagiaires*, c'est-à-dire les auteurs qui se font une réputation d'écrivains en donnant pour leurs les œuvres d'autrui copiées par eux. La réticence finale ajoute au comique : les plagiaires n'ont peut-être pas de plume, mais ils ont bec et ongles pour se défendre, et La Fontaine aime la paix.

3. *Endroit-souffrait* : rimes en -oué, 27, g. — 4. Datif éthique, 29, f.
— 5. Il s'adresse, non à l'idole qui est en pièces, mais au dieu représenté par la statue.

Un Paon muait ; un geai prit son plumage,
 Puis, après, se l'accommoda * ;
 Puis, parmi d'autres paons, tout fier, se panada *,
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un * le reconnut ; il se vit bafoué, 5
 Berné *, sifflé, moqué *, joué¹,
 Et par Messieurs les Paons plumé d'étrange * sorte.
 Même, vers ses pareils s'étant réfugié,
 Il fut par eux mis à la porte.

Il est * assez de geais à deux pieds comme lui, 10
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
 Et que l'on nomme *plagiaires*.
 Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui.
 Ce ne sont pas là mes affaires².

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Qu'est-ce qu'un plagiaire ? dites ce que vous pensez de cette espèce d'écrivains.*

10. — LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS

Sources. — Ésope ; Haudent ; Meslier. La Fontaine a traduit cette fable dans la Vie d'Ésope le Phrygien.

Intérêt. — Cette fable n'a rien d'une fable : elle a le mouvement tout à fait libre et le ton de la satire antique à sujet moral. La Fontaine excelle dans ce genre de « discours » à la fois familier et malicieux, qui ressemble à une conversation à bâtons rompus. C'est dans cette direction qu'il poussera, dans les *fables variées* du deuxième recueil. Cette pièce est comme un essai en miniature de fable variée.

Le premier qui vit un chameau
 S'enfuit à cet objet * nouveau ;
 Le second approcha ; le troisième osa faire
 Un licou pour le dromadaire.

1. Accumulation, 23, a. — 2. Réticence, 24, i.

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier. 5
 Ce qui nous paraissait terrible et singulier
 S'apprivoise * avec notre vue,
 Quand ce * vient à la continue *.
 Et, puisque nous voici tombés sur ce sujet,
 On¹ avait mis des gens au guet *, 10
 Qui, voyant sur les eaux, de loin, certain objet *,
 Ne purent s'empêcher de dire
 Que c'était un puissant navire.
 Quelques moments après, l'objet devint brûlot *,
 Et puis, nacelle *, et puis, ballot *, 15
 Enfin, bâtons flottant sur l'onde².

 J'en sais beaucoup, de par le monde,
 A qui ceci conviendrait bien :
 De loin, c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Citez des exemples de choses ou de gens qui justifient la morale de cette fable.*

11. — LA GRENOUILLE ET LE RAT

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent. La Fontaine a donné une version en prose de cette fable dans *la Vie d'Ésope le Phrygien*.

Intérêt. — Fable didactique, dans laquelle le récit illustre une morale indiquée familièrement au début et dégagée sentencieusement à la fin. Ce récit est un modèle de pittoresque familier et de mouvement dramatique naturel, le caractère des deux antagonistes étant admirablement mis en relief. Modèle de *fable ornée*. On remarquera l'usage adroit fait du style indirect (29, z).

Tel *, comme dit Merlin *, *cuide enseigner autrui*
Qui souvent s'enseigne soi-même.

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui,
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

1. Ellipse familière : puisque nous voici tombés (arrivés par hasard) sur ce sujet (je vous dirai encore que) on... — 2. Gradation, 23, r.

Mais, afin d'en venir au dessein * que j'ai pris, 5
 Un rat¹ plein d'embonpoint *, gras et des mieux nourris,
 Et qui ne connaissait l'Avent ni le Carême²,
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits *.
 Une Grenouille approche, et lui dit en sa langue :
 — « Venez me voir, chez moi, je vous ferai * festin. » 10
 Messire * Rat promet soudain *,
 Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
 Elle allégua pourtant les délices du bain,
 La curiosité *, le plaisir du voyage,
 Cent raretés à voir le long du marécage ; 15
 Un jour, il conterait à ses petits-enfants
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants
 Et le gouvernement de la chose publique
 Aquatique³.
 Un point sans plus * tenait le galant * empêché * : 20
 Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
 La Grenouille à cela trouve un très bon remède :
 Le Rat fut, à son pied⁴, par la patte attaché ;
 Un brin de jonc en fit l'affaire.
 Dans le marais entrés⁵, notre bonne * commère * 25
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
 Contre le droit * des gens, contre la foi * jurée,
 Prétend * qu'elle en fera gorge * chaude et curée *.
 (C'était à son avis un excellent morceau.)
 Déjà, dans son esprit, la galande * le croque. 30
 Il atteste * les dieux ; la perfide s'en moque.
 Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
 Un Milan * qui dans l'air planait, faisait la ronde,
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.
 Il fond dessus, l'enlève et, par même moyen, 35
 La Grenouille et le lien.
 Tout en fut ; tant et si bien

1. *Un rat* ; ellipse : Afin d'en venir au dessein que j'ai pris (je dirai que) un rat... — 2. Autrefois, on jeûnait pendant l'Avent aussi bien que pendant le Carême. — 3. *La chose publique aquatique*, latinisme juridique, pour : la façon de se gouverner de la nation qui vit dans l'eau. — 4. Le pied de la grenouille. — 5. Forte ellipse : Une fois qu'ils furent entrés..., 23, m.

Que, de cette double proie,
L'oiseau se donne au cœur * joie,
Ayant de cette façon 40
A souper chair et poisson ⁶.

La ruse la mieux ourdie *
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne * sur son auteur. 45

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable en exprimant le dialogue au style direct.*

12. — TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE

Source. — Gilbert Cousin, *de Jovis Ammonis oraculo*.

Intérêt. — Fable poétique, remarquable par les nuances adroitement variées du ton : elle commence sur le ton épique, passe au ton de l'histoire, continue sur le ton du portrait-charge et s'achève en satire ; un vernis constant d'ironie donne à l'ensemble son unité.

Une fable avait cours parmi * l'antiquité ¹

Et la raison n'en m'est pas connue.

Que le lecteur en tire une moralité :

Voici la fable toute nue *.

La Renommée * ayant dit en cent lieux 5
Qu'un fils de Jupiter *, un certain Alexandre *,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre *,

6. Les repas de poisson sont les repas maigres, les repas de viande sont les repas gras ; l'union des deux fait un repas plantureux.

1. Affirmation toute gratuite, on ne voit nulle trace de cette fable chez les auteurs anciens ; mais La Fontaine aime se donner ainsi de fausses autorités : voir VII, fable 3.

- Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux, 10
 La république * des oiseaux,
 La déesse aux cent bouches, dis-je,
 Ayant mis partout la terreur
 En publiant l'édit du nouvel empereur *,
 Les animaux et toute espèce lige * 15
 De son seul appétit * crurent que, cette fois,
 Il fallait subir d'autres lois.
 On s'assemble au désert *. Tous quittent leur tanière *.
 Après divers avis, on résout, on conclut
 D'envoyer hommage * et tribut *. 20
 Pour l'hommage et pour la manière ²,
 Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
 Ce que l'on voulait qui fût dit ³.
 Le seul tribut les tint en peine :
 Car que donner ? il fallait de l'argent. 25
 On en prit d'un prince * obligeant
 Qui, possédant dans son domaine
 Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
 Comme il fut question de porter ce tribut,
 Le Mulet et l'Ane s'offrirent, 30
 Assistés du Cheval ainsi que du Chameau.
 Tout quatre en chemin ils se mirent
 Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
 La caravane enfin * rencontre en un passage
 Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point. 35
 — « Nous nous rencontrons tout * à point,
 Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
 J'allais offrir mon fait * à part ;
 Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
 Obligez-moi de me faire la grâce 40
 Que * d'en porter chacun un quart.
 Ce ne vous sera pas une charge trop grande ;
 Et j'en serai plus libre et bien plus en état *,
 En cas que les voleurs attaquent notre bande *
 Et que l'on en vienne au combat. » 45
 Éconduire un Lion rarement se pratique.
 Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,

2. *La manière* d'exprimer cet hommage. — 3. Double relatif, 29, i.

Et, malgré le héros de Jupiter issu ⁴,
 Faisant chère * et vivant sur la bourse publique.
 Ils arrivèrent dans un pré 50
 Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
 Où maint mouton cherchait sa vie,
 Séjour du frais, véritable patrie
 Des Zéphyrs *. Le Lion n'y fut pas qu' *à ces gens
 Il se plaignit d'être malade. 55
 — « Continuez votre ambassade,
 Dit-il, je sens un feu qui me brûle au-dedans
 Et veux chercher ici quelque herbe salulaire.
 Pour vous, ne perdez point de temps.
 Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire *. » 60
 ● On déballe ; et d'abord * le Lion s'écria
 D'un ton qui témoignait sa joie :
 — « Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie ⁵
 Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
 Aussi grandes que leurs mères ! 65
 Le croît * m'en appartient. » Il prit tout, là-dessus ;
 Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères *.
 Le Singe et les sommiers *, confus,
 Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
 Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent 70
 Et n'en eurent point de raison *.
 Qu'eût-il fait ? c'eût été Lion contre Lion,
 Et le proverbe dit : Corsaires * à * corsaires,
 L'un l'autre s'attaquant, ne font point leurs affaires ⁶.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Rédigez la plainte des animaux contre le Lion devant Alexandre, et la réponse du roi.

4. Alexandre, périphrase, 24, d. — 5. Monnaie et joie, rimes en -ouè, 27, g. — 6. C'est un proverbe espagnol, déjà cité par Mathurin Régnier dans les mêmes termes, satire XII.

13. — LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF

Sources. — Phèdre ; Haudent. Cette fable est citée par Horace dans sa 4^e Épître du livre I, et dans la Satire Ménippée (harangue de d'Aubray). Aristote la cite d'après Stésichore dans sa Rhétorique.

Intérêt. — Fable dramatique et pittoresque, dans laquelle la Fontaine a inclu une petite épopée du cheval, à la gloire de la liberté.

De tout temps les chevaux ne sont nés¹ pour les hommes.
 Lorsque le genre humain de glands se contentait²,
 Ane, cheval et mule aux * forêts habitait³,
 Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
 Tant de selles et tant de bâts *,
 Tant de harnais pour les combats,
 Tant de chaises *, tant de carrosses,
 Comme aussi ne voyait-on pas
 Tant de festins et tant de noces.
 Or, un Cheval eut * alors différend
 Avec un Cerf plein de vitesse,
 Et, ne pouvant l'attraper en courant,
 Il eut recours à l'Homme, implora son adresse *.
 L'Homme lui mit un frein *, lui sauta sur le dos,
 Ne lui donna point de repos
 Que * le Cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.
 Et, cela fait, le Cheval remercie
 L'Homme, son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous⁴,
 Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage *.
 — Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous ;
 Je vois trop quel est votre usage *.
 Demeurez donc, vous serez bien traité,
 Et jusqu'au ventre en la litière. »

1. Négation, 29, k. — 2. C'est-à-dire dans l'âge d'or de la simplicité primitive, avant l'agriculture. Souvenir probable de Virgile, Géorgiques.
 — 3. Accord, 29, a. — 4. Formule banale : serviteur ! équivalant à : Au revoir et merci.

Hélas ! que sert la bonne chère *
 Quand on n'a pas la liberté ? 25
 Le Cheval s'aperçut qu'il avait fait * folie ;
 Mais il n'était plus temps : déjà son écurie
 Était prête et toute bâtie.
 Il y mourut en traînant son lien,
 Sage * s'il eût remis une légère offense. 30
 Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
 C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
 Sans qui * les autres ne sont rien ⁵.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Composez la méditation du Cheval enfermé dans son écurie et réfléchissant sur sa folie et ses conséquences.*

14. — LE RENARD ET LE BUSTE

Sources. — Ésope ; Phèdre ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Cette fable n'est qu'un mot satirique mis en vers de façon assez laborieuse. Dans Ésope, il s'agit, non d'un buste, mais d'un masque de théâtre.

Les Grands, pour la plupart, sont masques * de théâtre ;
 Leur apparence impose * au vulgaire idolâtre ¹.
 L'Ane n'en sait juger que par ce qu'il en voit.
 Le Renard, au contraire, à fond les examine,
 Les tourne de * tout sens, et, quand il s'aperçoit 5
 Que leur fait * n'est que bonne mine *,
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros
 Lui fit dire fort à propos :
 C'était un buste creux et plus grand que nature.
 Le Renard en louant l'effort * de la sculpture : 10
 — « Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »
 Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point * !

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Rédigez cette petite pièce satirique sous forme de fable pittoresque et dramatique, avec morale.*

5. La liberté, périphrase morale, 24, d.

1. Idolâtre : qui adore les apparences.

15. — LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU

16. — LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT

Sources. — XV. Anonyme ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

XVI. Ésope ; Aphthonius ; Avianus ; Faërne ; Haudent.

Intérêt. — XV. Fable didactique, dont le récit, gracieusement conduit, est admirablement rehaussé de pittoresque réaliste.

XVI. Avec son pittoresque réaliste, ses héros tout populaires et bien localisés, son vif mouvement dramatique, cette fable rappelle tout à fait l'art populaire des fabliaux.

La Bique, allant remplir sa traînante mamelle

Et paître l'herbe nouvelle,

Ferma sa porte au loquet¹,

Non sans dire à son biquet :

— « Gardez-vous, sur votre vie *,

5

D'ouvrir, que * l'on ne vous die *,

Pour enseigne * et mot du guet * :

Foin du² Loup et de sa race ! »

Comme elle disait ces mots,

Le Loup, de * fortune, passe.

10

Il les recueille à propos

Et les garde en sa mémoire.

La Bique, comme on peut croire,

N'avait pas vu le glouton *.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton

15

Et, d'une voix papelarde *,

Il demande qu'on ouvre en disant : Foin du Loup !

Et croyant entrer tout d'un coup.

Le Biquet, soupçonneux, par la fente regarde.

— « Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »

20

S'écria-t-il d'abord *. (Patte blanche est un point

1. Il s'agit d'un loquet qui bloque la porte quand on la tire, mais qui, faute d'une gâchette extérieure, ne peut s'ouvrir que de l'intérieur. —

2. *Foin de* : A bas le...

Chez les loups comme on sait, rarement en usage.)
 Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il était venu, s'en retourna chez soi.
 Où serait le Biquet, s'il eût ajouté foi 25
 Au mot du guet que, de fortune,
 Notre Loup avait entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Le Loup me remet en mémoire
 Un de ses compagnons qui fut encor * mieux pris.
 Il y périt. Voici l'histoire :
 Un Villageois avait à l'écart son logis.
 Messer * Loup attendait chape-chute * à la porte. 5
 Il avait vu sortir gibier de toute sorte :
 Veaux de lait, agneaux et brebis,
 Régiments de dindons, enfin bonne provende *.
 Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
 Il entend un enfant crier. 10
 La mère aussitôt le gourmande,
 Le menace, s'il ne se tait,
 De le donner au loup! L'animal se tient prêt,
 Remerciant les dieux d'une telle aventure *,
 Quand la mère, apaisant sa chère géniture *, 15
 Lui dit : « Ne criez point! s'il vient, nous le tuerons.
 — Qu'est-ce * ci? s'écria le mangeur de moutons.
 Dire d'un, puis d'un autre ³? est-ce ainsi que l'on traite
 Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
 Que quelque jour, ce beau * marmot 20
 Vienne au bois cueillir la noisette!... »
 Comme il disait ces mots, on sort de la maison.
 Un chien de cour * l'arrête. Épieux * et fourches fières *
 L'ajustent * de toutes manières.
 — « Que veniez-vous chercher en ce lieu? » lui dit-on. 25
 Aussitôt il conta l'affaire.
 — « Merci * de moi! lui dit la mère,

3. Dire une chose, puis le contraire.

Tu mangeras mon fils ? l'ai-je fait à dessein
 Qu'il assouvise un jour ta faim ? »
 On assomma la pauvre bête. 30
 Un manant * lui coupa le pied droit et la tête ⁴ ;
 Le seigneur * du village à sa porte les mit ⁵ ;
 Et ce dicton picard à l'entour * fut écrit :
Biaux chires leups, n'écoutez mie
Mères tenchent chen fieux qui crie ⁶. 35

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *D'après ces deux fables, faites le portrait du Loup.*

17. — PAROLE DE SOCRATE

Source. — Phèdre.

Intérêt. — Il s'agit seulement d'un bon mot mis en vers avec un décor pittoresque.

Socrate, un jour, faisant bâtir,
 Chacun censurait * son ouvrage *.
 L'un trouvait les dedans *, pour ne lui point mentir,
 Indignes d'un tel personnage ;
 L'autre blâmait la face *, et tous étaient d'avis 5
 Que les appartements * en étaient trop petits.
 Quelle maison pour lui ! L'on y tournait à peine.
 — « Plût au Ciel que de vrais amis,
 Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine ! »
 Le bon * Socrate avait raison 10
 De trouver pour ceux-là ¹ trop grande sa maison.
 Chacun se dit ami ; mais fol * qui s'y repose ² !
 Rien n'est plus commun que ce nom.
 Rien n'est plus rare que la chose.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Pensez-vous, avec Socrate et La Fontaine, que les vrais amis soient la chose la plus rare ?*

4. On coupait ainsi ces parties des bêtes nuisibles pour les porter au seigneur qui payait une prime. Cet usage existe encore. — 5. A la fois comme trophée et pour effrayer les autres loups. — 6. Beau Sire Loup, n'écoutez pas Mère tançant son fils qui crie.

1. Les vrais amis. — 2. *Qui s'y repose* : qui se fie (à ce nom d'ami).

18. — LE VIEILLARD ET SES ENFANTS

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent. Plutarque rapporte le même trait dans son livre « Du besoin de bavarder », et l'attribue à un Scythe, le roi Scylure.

Intérêt. — Fable morale ; le récit en est assez lourd, le pittoresque manque absolument ou presque et, par une exception très rare chez La Fontaine, le vocabulaire est abstrait et noble, c'est-à-dire vague. L'emploi continu de l'alexandrin ajoute à la lourdeur.

Toute puissance est faible, à moins que * d'être unie.

Écoutez là-dessus * l'Esclave de Phrygie¹.

Si j'ajoute du mien à son invention *,

C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie².

Je suis trop au-dessous de cette ambition.

5

Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire * ;

Pour moi, de tels pensers * me seraient malséants.

Mais venons à la fable, ou, plutôt, à l'histoire

De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait³ :

10

— « Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),

Voyez si vous rompez ces dards * liés ensemble ;

Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »

L'aîné les ayant pris et fait⁴ tous ses efforts,

Les rendit en disant : « Je le⁵ donne aux plus forts. »

15

Un second lui succède et se met en posture⁶,

Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.

Tous perdirent leur temps, le faisceau résista ;

De ces dards joints ensemble, un seul ne s'éclata⁷.

— « Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre

20

Ce que ma force peut en semblable rencontre *. »

1. Ésope. — 2. *Envie* (de l'égaliser) : émulation. — 3. Périphrase noble, pour *mourir*. — 4. (Ayant) fait. — 5. *Le* : le soin de rompre les dards. — 6. *En posture* pour rompre les dards. — 7. *Un seul ne*, négation, 29, k ; *s'éclata* : se brisa en éclats.

On crut qu'il se moquait, on sourit, mais à tort.
 Il sépare les dards ⁸ et les rompt sans effort.
 — « Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
 Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde ⁹ ! » 25
 Tant que dura son mal, il n'eut d'autres discours *.
 Enfin, se sentant près de terminer ses jours,
 — « Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ¹⁰.
 Adieu. Promettez-moi de vivre comme frères ;
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. » 30
 Chacun de ses trois fils l'en * assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires *.
 Un créancier saisit ¹¹, un voisin fait * procès.
 D'abord, notre trio s'en tire avec succès. 35
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
 Le sang ¹² les avait joints, l'intérêt les sépare.
 L'ambition, l'envie, avec les consultants *,
 Dans la succession, entrent en même temps.
 On en vient au partage, on conteste *, on chicane. 40
 Le juge, sur cent points, tour à tour ¹³ les condamne.
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
 Ceux-là sur * une erreur, ceux-ci sur un défaut *.
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
 L'un veut s'accommoder *, l'autre n'en veut rien faire. 45
 Tous perdirent leur bien *, et voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis et pris à part ¹⁴.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Refaites ce récit sous forme d'une « nouvelle » en plusieurs épisodes bien séparés.*

8. Après avoir défait le nœud dont il est parlé au vers 13 ; l'omission de ce détail capital est étonnante. — 9. *Accorde* : fasse régner l'accord entre vous. — 10. Périphrase noble pour : mourir. — 11. *Saisit* les biens, par voie de justice. — 12. *Le sang* : la parenté fraternelle. — 13. Les uns après les autres. — 14. Comprenez : profiter de la leçon que comportaient ces dards unis et impossibles à rompre, et, ensuite, pris à part et faciles à briser.

19. — L'ORACLE ET L'IMPIE

Sources. — Ésope ; Faërne ; Haudent.

Intérêt. — Fable morale ; par exception, La Fontaine dégage longuement la morale et passe assez vite sur la narration, qui est très peu ornée.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre¹.
 Le dédale des cœurs *, en ses détours, n'enserme *
 Rien qui ne soit d'abord * éclairé par les dieux.
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire. 5

Un Païen * qui sentait * quelque peu le fagot
 Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
 Par bénéfice d'inventaire²,
 Alla consulter Apollon *.

Dès qu'il fut en son sanctuaire : 10
 — « Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ? »
 Il tenait un moineau, dit-on,
 Prêt * d'étouffer la pauvre bête
 Ou de la lâcher aussitôt,
 Pour mettre Apollon en défaut *. 15

Apollon reconnut ce qu'il avait en tête.
 — « Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
 Et ne me tends plus de panneau *.
 Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème :
 Je vois de loin, j'atteins de même. » 20

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez la pensée religieuse qui forme l'idée directrice de cette fable.*

1. *Le Ciel* : Dieu ; *la Terre* : les hommes. Métonymies, 24, b, et Antithèse, 23, g. — 2. *Par bénéfice d'inventaire* : à condition de vérifier son existence par ses yeux. Expression juridique, une succession par bénéfice d'inventaire est une succession qu'on n'accepte qu'après avoir fait l'inventaire, pour reconnaître si l'actif dépasse le passif.

20. — L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR

Sources. — Ésope ; Faërne ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Cette fable est un *portrait*, le portrait moral de l'avare. Par une remarquable exception, La Fontaine n'accorde, ici, presque rien au pittoresque, à l'extérieur, au réalisme : il ne dit ni le nom, ni l'aspect, ni l'âge de l'avare, ni le lieu, ni le chiffre de la somme, ni les circonstances du vol, ni celles de sa découverte. Mais, en revanche, la passion de l'avarice est admirablement analysée et suivie dans son action sur l'âme. Songez, par contraste, aux procédés de Molière dans l'Avare, et de Balzac dans Eugénie Grandet.

L'usage * seulement fait la possession ¹.
 Je demande à ces gens de qui * la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme ².
 Diogène *, là-bas *, est aussi riche qu'eux, 5
 Et l'avare, ici-haut, comme lui vit en gueux.
 L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait
 Pour jouir de son or une seconde vie ³, 10
 Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
 Il avait dans la terre une somme enfouie ⁴,
 Son cœur avec, n'ayant autre déduit *
 Que d'y * ruminer jour et nuit
 Et rendre sa chevance * à lui-même sacrée. 15
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court *, à moins qu'il ne songeât *
 A l'endroit où gisait cette somme enterrée.

1. Aphorisme juridique qui signifie : le fait d'utiliser une chose sans propriétaire vous rend propriétaire légitime de cette chose. Mais La Fontaine l'entend au sens moral. — 2. *Un autre homme* : le premier venu, le plus pauvre. — 3. Ironique : il se privait comme s'il économisait pour une seconde vie. — 4. Inversion expressive, 23, y.

Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur * le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire. 20
 Notre avare, un beau jour, ne trouva que le nid *.
 Voilà mon homme aux pleurs ⁵; il gémit, il soupire,
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à * quel sujet ses cris.
 — « C'est mon trésor que l'on m'a pris. 25
 — Votre trésor? où, pris? — Tout joignant * cette pierre.
 — Eh! sommes-nous en temps de guerre
 Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
 De le laisser chez vous en votre cabinet *
 Que de le changer de demeure? 30
 Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
 — A toute heure! bons dieux! ne tient-il qu'à cela ⁶?
 L'argent vient-il comme il s'en va?
 Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant; 35
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
 Mettez une pierre à la place :
 Elle vous vaudra tout autant ⁷. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Rapprochez cette fable de V, 13, la Poule aux œufs d'or; X, 4, l'Enfouisseur et son compère; XII, 3, du Thésauriseur et du Singe, et dites ce que La Fontaine pense de l'avarice.*

21. — L'ŒIL DU MAÎTRE

Sources. — Phèdre; Haudent.

Intérêt. — Tableau rustique tout en action, doublé d'une situation dramatique d'un intérêt admirablement soutenu et s'achevant en symbole. Il est peu de fables dans lesquelles le pittoresque, la narration et la morale soient liés aussi naturellement. Modèle de *fable ornée*.

5. (S'abandonnant) aux pleurs. — 6. *Ne tient-il qu'à cela?* exclamation familière : croyez-vous que ce soit aussi simple que cela? — 7. Elle aura pour vous exactement la même valeur.

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable * à bœufs
 Fut d'abord * averti par eux
 Qu'il cherchât¹ ailleurs un asile *.

— « Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas ;
 Je vous enseignerai les pâtis * les plus gras. 5
 Ce service² vous peut quelque jour être utile,
 Et vous n'en aurez * point regret. »

Les Bœufs, à toutes fins *, promirent le secret.
 Il se cache en un coin, respire et prend courage.
 Sur le soir, on apporte herbe fraîche et fourrage³ 10
 Comme l'on faisait tous les jours.

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours *,
 L'intendant même, et pas un, d'aventure *,
 N'aperçut ni cors, ni ramure *,
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts 15
 Rend déjà grâce aux Bœufs, attend, dans cette étable,
 Que, chacun retournant au travail de Cérès *,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.

L'un des Bœufs, ruminant, lui dit : « Cela va bien,
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux⁴ n'a pas fait sa revue. 20
 Je crains fort pour toi sa venue.

Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien. »
 Là-dessus, le Maître entre et vient faire sa ronde.

— « Qu'est-ce * ci ? dit-il à son monde ;
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers ! 25
 Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
 Que * coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées * ?
 Ne saurait *-on ranger ces jougs et ces colliers ? »

En regardant à tout, il voit une autre tête 30
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
 Le Cerf est reconnu ; chacun prend un épieu *,
 Chacun donne un coup à la bête.

Ses larmes⁵ ne sauraient * la sauver du trépas.

1. Subjonctif-impératif du style indirect, 30, b. — 2. *Ce service* que vous me rendez. — 3. Article, 29, c. — 4. *L'homme aux cent yeux*, par analogie avec Argus, sorte de sbire mythologique, qui avait cent yeux, est ici le Maître. — 5. Une antique tradition veut que le cerf verse des larmes au moment de mourir.

On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas 35
 Dont maint voisin s'éjouit * d'être.

Phèdre, sur ce sujet, dit fort élégamment :
 Il n'est * pour voir que l'œil du Maître.
 Quant à moi, j'y mettrai encor * l'œil de l'amant *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Rapprochez cette fable de XI, 3, le Fermier, le Chien et le Renard, et, de ces deux textes, tirez le portrait du Maître de maison.*

22. — L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP

Sources. — Avianus ; Faërne ; Haudent. Aulu-Gelle cite également cette fable dans ses *Nuits Attiques* (II, 29).

Intérêt. — Cette fable ressemble d'une façon frappante à la fable 8 du livre I^{er} : *l'Hirondelle et les petits Oiseaux*. C'est, dans les deux fables, la même profusion de détails pittoresques, la même disposition des personnages : l'Alouette et l'Hirondelle faisant également les protagonistes devant le chœur des petits oiseaux, et jusqu'au même procédé très simple de progression dramatique : le portrait de l'alouette étant suivi de trois épisodes concentriques, comme le portrait de l'hirondelle. Mais le ton général des deux fables est différent : la fable de l'Hirondelle est pessimiste, tandis que celle de l'Alouette est toute fleurie du plus souriant optimisme. C'est assurément un des chefs-d'œuvre poétiques de La Fontaine.

Ne t'attends * qu'à toi seul : c'est un commun *proverbe.
 Voici comme * Ésope le mit
 En crédit * :

Les alouettes font leur nid
 Dans les blés, quand ils sont en herbe, 5

C'est-à-dire environ * le temps
 Que tout aime et que tout pullule dans le monde :
 Monstres * marins au fond de l'onde,
 Tigres dans les forêts, alouettes aux champs¹.
 Une pourtant, de ces dernières, 10
 Avait laissé passer la moitié du printemps
 Sans goûter le plaisir des amours printanières.
 A toute force *, enfin, elle se résolut
 D'imiter la nature *, et d'être mère encore.
 Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore 15
 A la hâte ; le tout alla du mieux qu'il put.
 Les blés d'alentour mûrs² avant que la nitée *
 Se trouvât assez forte encor *
 Pour voler et prendre l'essor,
 De mille soins * divers l'Alouette agitée 20
 S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
 D'être toujours au guet * et faire * sentinelle.
 — « Si le possesseur de ces champs
 Vient avecque * son fils, comme il viendra, dit-elle,
 Écoutez bien ; selon ce qu'il dira, 25
 Chacun de nous décampera. »
 Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
 Le possesseur du champ vient avecque * son fils.
 — « Ces blés sont mûrs, dit-il ; allez chez nos amis,
 Les prier que chacun, apportant sa faucille, 30
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
 Notre Alouette, de retour,
 Trouve en alarme sa couvée.
 L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider... 35
 — S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
 Rien ne nous presse encor * de changer de retraite ;
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon * écouter.
 Cependant, soyez gais : voilà de quoi manger. »
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère. 40

1. Cette description du printemps s'inspire du poète latin Lucrèce (I, 18-21). — 2. Les blés... (étant) mûrs...

L'aube du jour arrive et, d'amis, point du tout!
 L'Alouette à l'essor ³, le Maître s'en vient * faire
 Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
 — « Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
 Nos amis ont grand tort, et tort ⁴ qui se repose * 45
 Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
 Mon fils, allez chez nos parents
 Les prier de la même chose. »
 L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
 — « Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure... 50
 — Non, mes enfants, dormez en paix!
 Ne bougeons ⁵ de notre demeure. »
 L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
 Pour la troisième fois, le Maître se souvint
 De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême, 55
 Dit-il, de nous attendre * à d'autres gens que nous.
 Il n'est * meilleur ami ni parent que soi-même.
 Retenez bien cela, mon fils ; et savez-vous
 Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille *
 Nous prenions dès demain chacun une faucille : 60
 C'est là notre plus court *, et nous achèverons
 Notre moisson quand nous pourrons. »
 Dès lors que * ce dessein * fut su de l'Alouette :
 — « C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »
 Et les petits en même temps,
 Voletants, se culebutants ⁶, 65
 Délogèrent tous sans trompette *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le tableau suivant : le champ de blé au moment où le Maître cause avec son fils, tandis que les petits de l'Alouette, au nid, l'écoutent en tremblant.*

3. L'Alouette (étant) à l'essor... Cet essor de l'oiseau dans le soleil levant est caractéristique de l'alouette. — 4. Et (a) tort (aussi celui) qui se repose... — 5. Négation, 29, k. — 6. Orthographe habituelle chez La Fontaine du verbe *culbuter*. Accord du participe présent, 29, p.

LIVRE CINQUIÈME

1. — LE BUCHERON ET MERCURE

A M. L. C. D. B. ¹

Sources. — Ésope ; Faërne ; Haudent ; Meslier. Rabelais traite le même sujet dans un passage du Nouveau Prologue du livre IV.

Intérêt. — Le prologue de cette fable est un véritable petit Art Poétique, extrêmement important pour comprendre la conception que La Fontaine se fait de la fable. On retiendra particulièrement les points suivants : 1. autorité suprême du goût ; 2. recherche de la simplicité ornée ; 3. prédominance de l'art de plaire ; 4. caractère satirique de la morale ; 5. ampleur presque illimitée de la mise en scène.

On pourra comparer cette définition de la fable à la définition de la tragédie par Corneille dans les trois Discours de 1660, par Racine, dans la Préface de *Bérénice* (1671) ; à la définition de la comédie par Molière, dans la *Critique de l'École des Femmes* (1663) ; à l'Art Poétique de Boileau (1674). Le rapprochement de ces textes fera ressortir l'unité profonde de la doctrine littéraire des classiques : art de plaire ; autorité du goût ; recherche de la vérité ; simplicité élégante.

La fable elle-même est un conte édifiant, raconté avec émotion et malice, dans un style dont l'archaïsme est souligné par l'emploi de l'ancien vers de dix syllabes qui, jusqu'à Ronsard, est le vers traditionnel de la narration épique.

Votre goût * a servi de règle à mon ouvrage.

J'ai tenté * les moyens d'acquérir son suffrage . *

Vous voulez qu'on évite un soin * trop curieux *

Et, des vains ornements, l'effort * ambitieux.

1. M. L. C. D. B. : Monsieur le Chevalier de Bouillon, d'après Walckenaer ; Monsieur le comte de Brienne, d'après Louis Roche ; cette dernière hypothèse est plus vraisemblable, étant donné les qualités critiques et littéraires du comte, et l'amitié qui l'unissait à La Fontaine.

- Je le veux comme vous ; cet effort ne peut plaire *. 5
 Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
 Non qu'il faille bannir certains traits * délicats ;
 Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.
 Quant au principal but qu'Ésope se propose ²,
 J'y tombe * au moins mal que je puis. 10
 Enfin, si, dans ces vers, je ne plais et n'instruis,
 Il * ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
 Comme la force est un point *
 Dont je ne me pique * point,
 Je tâche d'y ³ tourner le vice en ridicule 15
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule *.
 C'est là tout mon talent, je ne sais s'il suffit.
 Tantôt, je peins en un récit
 La sottise vanité jointe avecque * l'envie,
 Deux pivots sur qui * roule * aujourd'hui notre vie. 20
 Tel est ce chétif * animal
 Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal ⁴.
 J'oppose quelquefois, par une double image,
 Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
 Les agneaux aux loups ravissants *, 25
 La mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
 Une ample comédie * à cent actes divers *,
 Et dont la scène est l'univers.
 Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
 Jupiter comme un autre. Introduisons celui 30
 Qui porte de sa part aux belles * la parole ⁵.
 Ce n'est pas de cela ⁶ qu'il s'agit aujourd'hui.
- Un Bûcheron perdit son gagne-pain,
 C'est sa cognée ; et, la cherchant en vain,
 Ce ⁷ fut pitié là-dessus * de l'entendre. 35
 Il n'avait pas ⁸ des outils à revendre :

2. Ce *principal but* est la morale. — 3. Y : dans ce but. — 4. Allusion à la fable 3 du livre I : la Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf. — 5. Il s'agit de Mercure, messager des dieux. — 6. D'un message galant. — 7. Accord, 29, a. — 8. Discours indirect, 29, z.

Sur celui-ci roulait * tout son avoir ⁹.
 Ne sachant donc où mettre son espoir,
 Sa face ¹⁰ était de pleurs toute baignée.
 — « O ma cognée! ô ma pauvre cognée! 40
 S'écriait-il, Jupiter, rends-la-moi!
 Je tiendrai l'être encore un coup de toi ¹¹. »
 Sa plainte fut de l'Olympe * entendue.
 Mercure * vient. « Elle n'est pas perdue,
 Lui dit ce dieu ; la connaîtras *-tu bien ? 45
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée *. »
 Lors *, une d'or à l'homme étant montrée,
 Il répondit : « Je n'y demande rien ¹². »
 Une d'argent succède à la première ;
 Il la refuse. Enfin, une de bois. 50
 — « Voilà, dit-il, la mienne cette fois ;
 Je suis content si j'ai cette dernière.
 — Tu les auras, dit le dieu toutes trois.
 Ta bonne foi sera récompensée.
 — En ce cas-là, je les prendrai », dit-il. 55
 L'Histoire en est aussitôt dispersée ¹³.
 Et boquillons * de perdre leur outil,
 Et de crier pour se le faire rendre.
 Le roi des dieux ne sait auquel entendre *.
 Son fils Mercure aux criards vient encor * ; 60
 A chacun d'eux il en montre une d'or.
 Chacun eût cru passer pour une bête
 De ne pas dire aussitôt : La voilà!
 Mercure, au lieu de donner celle-là,
 Leur en décharge un grand coup sur la tête. 65

Ne point mentir, être content * du sien,
 C'est le plus sûr. Cependant, on s'occupe

9. Expression elliptique : sur cet outil roulait (tout son espoir de se faire un) avoir. — 10. Accord, 29, a. — 11. Le bûcheron tient son être (= sa vie) de Jupiter une première fois par la naissance ; conception toute chrétienne. — 12. *Je n'y demande rien* : je ne demande rien de tel, emploi libre de y. — 13. *Dispersée*, répandue parmi les autres bûcherons.

A dire faux pour attraper du bien * :
Que * sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Justifiez, par les fables que vous connaissez, les différents points de l'Art poétique de La Fontaine.*

2. — LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER

Sources. — Ésope ; Avianus ; Faërne ; Haudent.

Intérêt. — Avec un art merveilleux, La Fontaine a su donner une âme à chacun de ces pots et, de l'in vraisemblance même de leur démarche, tirer des effets de rythme évocateurs, grâce notamment au vers de sept syllabes. Pour l'idée directrice, on remarquera que cette fable fait antithèse à la fable 22 du livre I : *Le Chêne et le Roseau*.

Le Pot de fer proposa	
Au Pot de terre un voyage.	
Celui-ci s'en excusa,	
Disant qu'il ¹ ferait que * sage	
De garder le coin du feu,	5
Car il lui fallait si peu,	
Si peu, que la moindre chose	
De son débris * serait cause.	
Il n'en reviendrait morceau.	
— « Pour vous, dit-il, dont la peau	10
Est plus dure que la mienne,	
Je ne vois rien qui vous tienne ² .	
— Nous * vous mettrons * à couvert,	
Repartit le Pot de fer.	
Si quelque matière dure	15
Vous menace d'aventure *,	
Entre deux ³ je passerai	
Et du coup vous sauverai. »	

1. Style indirect, 29, z. — 2. Tienne, pour *retienne*. — 3. *Entre* (vous) *deux*.

- Cette offre le ⁴ persuade.
 Pot de fer, son camarade, 20
 Se met droit à ses côtés.
 Mes gens * s'en vont à trois pieds,
 Clopin-clopant, comme ils peuvent,
 L'un contre l'autre jetés
 Au moindre hoquet * qu'ils treuvent *. 25
 Le Pot de terre en * souffre : il n'eut pas fait cent pas
 Que, par son compagnon, il fut mis en éclats,
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
- Ne nous associons qu'avecque * nos égaux,
 Ou bien il nous faudra craindre 30
 Le destin d'un de ces pots.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que la fable I, 6, la Génisse, la Chèvre et la Brebis, repose sur la même idée directrice que celle-ci.*

3. — LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR

Sources. — Ésope ; Avianus ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — C'est le type même de la fable didactique, ornée d'un dialogue dramatique plein de vie.

- Petit poisson ¹ deviendra grand
 Pourvu que Dieu lui prête vie ;
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens, pour moi, que c'est folie,
 Car, de le rattraper, il * n'est pas trop certain. 5

Un carpeau ², qui n'était encore que fretin *,
 Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
 — « Tout fait * nombre, dit l'homme, en voyant son butin ;
 Voilà commencement de chère * et de festin.

4. *Le* : le pot de terre.

1. Article, 29, c. — 2. Carpeau, carpillon : petite carpe.

- Mettons-le * en notre gibecière *. » 10
- Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
 — « Que ferez-vous de moi ? je ne saurais * fournir
 Au plus qu'une demi-bouchée ;
 Laissez-moi carpe devenir :
 Je serai par vous repêchée. 15
- Quelque gros * pâtisan * m'achètera bien cher,
 Au lieu qu'il vous en faut chercher ³
 Peut-être encor * cent de ma taille
- Pour faire un plat ; quel plat ! croyez-moi : rien qui vaille !
 — Rien qui vaille ? eh bien soit ! repartit le Pêcheur ; 20
 Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
 Vous irez dans la poêle, et, vous avez beau dire,
 Dès ce soir on vous fera frire. »
- Un *Tiens* vaut, ce * dit-on, mieux que deux *Tu l'auras*.
 L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Discutez la morale de cette fable.*

4. — LES OREILLES DU LIÈVRE

Sources. — *Faërne* ; *Sadi*. La Fontaine change les personnages qui, dans les sources, sont le Lion et le Renard.

Intérêt. — Fable satirique. L'idée directrice, non exprimée, est que les *Inquisiteurs* (traduisez : les accusateurs publics, nous dirions aujourd'hui : les procureurs de la république) sont gens de mauvaise foi, dont les innocents, surtout s'ils sont faibles, ont tout à craindre. Sur cette idée directrice La Fontaine construit un récit plein de mouvement.

Un animal cornu blessa de quelques coups
 Le Lion qui, plein de courroux,
 Pour ne plus tomber * en la ¹ peine,
 Bannit des lieux de son domaine

3. *Cher* (prononcez *ché*) et *chercher* : rimes normandes, 27, g.

1. La *peine*, cette peine ; article démonstratif, 29, c.

Toute bête portant des cornes à son front. 5
 Chèvres, Béliers, Taureaux aussitôt délogèrent,
 Daims et Cerfs de climat * changèrent.
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un Lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque inquisiteur * 10
 N'allât interpréter * à cornes leur longueur,
 Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
 — « Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici ;
 Mes oreilles enfin * seraient cornes aussi.
 Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche², 15
 Je craindrais même encor *. » Le Grillon repartit :
 — « Cornes cela ? vous me prenez pour cruche !
 Ce sont oreilles que Dieu fit.
 — On les fera passer pour cornes,
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes *. 20
 J'aurai beau protester : mon dire³ et mes raisons *
 Iront aux Petites-Maisons *. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Approuvez-vous la prudence du Lièvre ?*

5. — LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE

Sources. — Ésope ; Anonyme ; Faërne ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable comique, où l'on voit finesse lutter contre finesse, sans que La Fontaine prenne la peine d'en dégager aucune morale. Ésope conclut la même fable en disant : « Ce récit est en rapport avec ceux qui donnent des conseils, non dans l'intérêt général, mais dans leur intérêt. »

Un vieux Renard, mais * des plus fins,
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,

2. Les oreilles de l'autruche sont à peine saillantes. — 3. Infinitif déterminé, 29, j.

Sentant son Renard d'une lieue¹,
Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hasard * en étant échappé, 5
Non pas franc *, car pour gage * il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils, comme il était habile,
Un jour que les Renards tenaient conseil * entre eux :
— « Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile 10
Et qui va * balayant tous les sentiers fangeux ?
Que * nous sert cette queue ? il faut * qu'on * se la coupe.
Si l'on m'en croit, chacun s'y résoudra.
— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un * de la troupe,
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. » 15
A ces mots, il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté * ne put être entendu.
Prétendre * ôter la queue eût été temps perdu ;
Le mode en fut continuée.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'attitude du Renard à la queue coupée avant, pendant et après son discours.*

6. — LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Tableau d'un pittoresque admirable. La Fontaine a rarement évoqué un humble intérieur avec un sens plus sûr de la réalité : gestes, éclairage, objets, réalisme du vocabulaire, rythme de la syntaxe et du vers, tout concourt à faire, de cette fable, un chef-d'œuvre de poésie familière.

Il était * une Vieille ayant deux chambrières *.
Elles filaient si bien que les sœurs filandières *
Ne faisaient que brouiller¹ au prix * de celles-ci.
La Vieille n'avait point de plus pressant souci

1. Réminiscence de Marot, qui décrit son valet de Gascogne « sentant la hart d'une lieue à la ronde ». *Sentant son renard*, dont l'astuce, propre aux renards, se devinait.

1. *Brouiller*, s'embrouiller (dans leurs fils).

- Que de distribuer aux servantes leur tâche : 5
 Dès que Thétis * chassait Phébus * aux crins * dorés,
 Tourets * entraient en jeu, fuseaux * étaient tirés,
 De çà de là, vous en aurez²,
 Point de cesse, point de relâche!
- Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait, 10
 Un misérable coq à point * nommé chantait.
 Aussitôt, notre Vieille, encor * plus misérable,
 S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
 Allumait une lampe, et courait droit au lit
 Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit *, 15
 Dormaient les deux pauvres servantes³.
 L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras,
 Et toutes deux, très mal * contentes,
 Disaient entre leurs dents : « Maudit coq, tu mourras! »
 Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée *. 20
 Le réveille-matin eut la gorge coupée.
 Ce meurtre n'amenda nullement leur marché *.
 Notre couple, au contraire, à peine était couché
 Que la Vieille, craignant de laisser passer l'heure,
 Courait comme un lutin * par toute sa demeure. 25
- C'est ainsi que, le plus souvent,
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
 On s'enfonce encor * plus avant.
 Témoin ce couple et son salaire *.
 La Vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là * 30
 De Charybde en Scylla *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'intérieur de la vieille, le matin, au moment du réveil.*

2. *De çà de là* exprime les mouvements ininterrompus des mains des travailleuses. *Vous en aurez*, locution familière exprimant l'activité, prometteuse de bons résultats. — 3. Inversion expressive, 23, y.

7. — LE SATYRE ET LE PASSANT

Sources. — Ésope ; Avianus ; Faërne ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Cette fable n'est qu'un bon mot mis en forme. La Fontaine en a tiré un petit poème en quatrains réguliers de sept syllabes, plein de vie et de pittoresque, qui rappelle un peu les poèmes des Parnassiens.

Au fond d'un antre sauvage *,
Un Satyre * et ses enfants
Allaient manger leur potage *
Et prendre l'écuelle aux dents *.

On les eût vus, sur la mousse, 5
Lui, sa femme et maint petit ;
Ils n'avaient tapis ni housse *,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu *. 10
Au brouet * on le convie ;
Il n'était pas attendu ¹.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre * deux fois ;
D'abord, avec son haleine, 15
Il se réchauffe les doigts.

Puis, sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne :
— « Notre hôte, à quoi bon ceci ? 20

1. Ce vers exprime, en style indirect, l'excuse du Satyre au passant. S'il avait été attendu, on lui aurait offert mieux qu'un brouet.

— L'un refroidit mon potage,
 L'autre réchauffe ma main.
 — Vous pouvez, dit le sauvage *,
 Reprendre votre chemin.

Ne plaise² aux dieux que je couche 25
 Avec vous, sous même toit.
 Arrière ceux dont la bouche
 Souffle le chaud et le froid! »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Commentez les deux derniers vers en citant des exemples.*

8. — LE CHEVAL ET LE LOUP

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Gabrias ; Anonyme ; Faërne ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Fable didactique, dans laquelle La Fontaine s'est diverti à développer le portrait du Loup, dont il fait un Tartuffe famélique et concupiscent, vigoureusement rappelé à la réalité par la riposte du cheval.

Un certain * Loup, dans la saison
 Que * les tièdes Zéphyr * ont l'herbe rajeunie¹,
 Et que les animaux quittent tous la maison *
 Pour s'en aller chercher leur vie,
 Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver, 5
 Aperçut un Cheval qu'on avait mis * au vert.
 Je laisse à penser quelle joie!
 — « Bonne chasse, dit-il, qui * l'aurait à son croc *!
 Eh! que * n'es-tu mouton! car tu me serais hoc *,
 Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie. 10
 Rusons donc. » Ainsi dit *, il vient à pas comptés,

2. Subjonctif sans que, 30, a.

1. Le passé composé exprime ici le résultat présent de l'action passée : l'herbe est rajeunie par les Zéphyr.

Se dit écolier d'Hippocrate *,
 Qu'il² connaît les vertus * et les propriétés
 De tous les simples * de ces prés,
 Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte, 15
 Toutes sortes de maux ; si Dom * Coursier voulait
 Ne point celer sa maladie,
 Lui, Loup, gratis le guérirait.
 Car, le voir en cette prairie
 Paître ainsi, sans être lié, 20
 Témoignait quelque mal, selon la médecine³.
 — « J'ai, dit la bête chevaline,
 Une apostume * sous le pied.
 — Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
 Susceptible de tant de maux. 25
 J'ai l'honneur de servir Nos Seigneurs les Chevaux
 Et fais aussi la chirurgie. »
 Mon galant * ne songeait qu'à bien prendre son temps *
 Afin de happer * son malade.
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade 30
 Qui vous⁴ lui met en marmelade
 Les mandibules * et les dents.
 — « C'est bien fait, dit le Loup en soi-même, fort triste ;
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
 Tu veux faire ici l'arboriste * 35
 Et ne fus jamais que boucher. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dites quels sont les sentiments et les pensées du Cheval pendant toute cette scène.*

9. — LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Sources. — Ésope ; Faërne ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Type de la fable didactique, tout entière tournée vers la morale qu'elle illustre et qui se trouve, par surcroît de précaution, exprimée sous deux formes différentes, en tête et à la fin. Par exception, La Fontaine suit Ésope d'assez près.

2. Anacoluthie, 23, f. — 3. Style indirect, 29, z. — 4. Datif éthique, 29, f.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds * qui manque le moins.

Un riche Laboureur, sentant sa fin prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins¹.
— « Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage * 5
Que nous ont légué nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Août *. 10
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vous² retournent le champ
De ça * de là, partout, si bien qu'au bout de l'an
Il en * rapporta davantage. 15
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage *
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Continuez cette fable en faisant l'éloge du travail.*

10. — LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Sources. — Phèdre ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent. La première trace de cette fable est dans l'Art Poétique d'Horace, qui raille les poètes prétentieux : « Parturiunt montes : nascetur ridiculus mus », les montagnes accouchent : il naîtra une ridicule souris.

Intérêt. — La Fontaine, s'inspirant d'Horace, a tourné cette fable en satire littéraire et lui a donné la forme d'une épigramme.

1. *Sans témoins*, parce qu'il veut leur confier un secret. — 2. Datif éthique, 29, f.

Six ans plus tard, Boileau rappelle l'épigramme de La Fontaine en la reprenant en sens inverse :

N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre :
— « Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. »
Que produira l'auteur, après tous ces grands cris ?
La montagne en travail accouche une souris.

(Art poétique, III, 270-274.)

Une Montagne, en mal d'enfant,
Jetait une clameur si haute *
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris. 5
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable
Dont le récit est menteur *
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur 10
Qui dit : « Je chanterai la guerre
Que firent les Titans * au Maître du tonnerre¹. »
C'est promettre beaucoup, mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dégagez clairement la règle littéraire impliquée dans les textes ci-dessus.*

11. — LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent. Cf. Mathurin Régnier, Satire XIV.

Intérêt. — Cette fable illustre un lieu commun de morale, assez banal, surtout dans l'antiquité. Malgré le pittoresque du début, La Fontaine n'a pas renouvelé le sujet.

1. Jupiter, périphrase, 24, d.

Sur le bord d'un puits très profond,
 Dormait, étendu de son long,
 Un Enfant, alors dans ses classes.
 Tout est, aux écoliers, couchette et matelas.
 Un honnête * homme, en pareil cas, 5
 Aurait fait un saut de vingt brasses *.
 Près de là, tout * heureusement,
 La Fortune * passa, l'éveilla doucement,
 Lui disant : « Mon mignon *, je vous sauve la vie.
 Soyez une autre fois plus sage *, je vous prie. 10
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi.
 Cependant, c'était votre faute.
 Je vous demande, en bonne foi *,
 Si cette imprudence si haute *
 Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots. 15

Pour moi, j'approuve son propos.
 Il n'arrive rien dans le monde
 Qu'il ne faille qu'¹ elle en réponde *.
 Nous la faisons de tous * écots *.
 Elle est prise à garant * de toutes * aventures *. 20
 Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ?
 On pense en être quitte en accusant son sort * ;
 Bref, la Fortune a toujours tort.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Quelles sont les idées modernes qui ont remplacé l'idée antique de la Fortune ?*

12. — LES MÉDECINS

Sources. — Esope ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable épigramme, vivement troussée. La Fontaine apporte ici sa quote-part, assez bénigne, à l'immense littérature qui raille les médecins. Cf. le Malade Imaginaire, l'Amour Médecin, etc., de Molière.

1. Double subordination, 29, i.

Le médecin Tant-Pis allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrère Tant-Mieux.
 Ce dernier espérait, quoique son camarade
 Soutint que le gisant¹ irait voir ses aïeux².
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure, 5
 Leur malade paya tribut à la nature *.
 Après qu'en ses conseils Tant-Pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor * sur * cette maladie.
 L'un disait : « Il est mort, je l'avais bien prévu.
 — S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie. » 10

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites les portraits antithétiques des Docteurs Tant-Pis et Tant-Mieux.*

13. — LA POULE AUX ŒUFS D'OR

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Avianus ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable didactique, au récit succinct et à la morale bien en vue, tout à fait dans le genre d'Ésope.

L'avarice * perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux, pour le témoigner *,
 Que celui dont la poule, à ce que dit la fable¹,
 Pondait tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que, dans son corps, elle avait un trésor. 5
 Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau * de son bien *.

Belle leçon pour les gens chiches !
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus 10

1. Le malade qui gisait sur son lit. — 2. *Aller voir ses aïeux*, pour : mourir. Périphrase, 24, d.

1. La fable d'Ésope.

Qui, du soir au matin, sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches² ?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Citez des exemples de gens qui « tuent la poule aux œufs d'or ».*

14. — L'ANE PORTANT DES RELIQUES

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Faërne.

Intérêt. — Fable dans le genre ésopique, comme la précédente : récit succinct, morale bien dégagée, qui, d'ailleurs, ne répond pas exactement au récit ; Ésope conclut avec plus d'à-propos : « Ce récit montre que ceux qui tirent vanité d'avantages étrangers font rire ceux qui s'y connaissent. »

Un Baudet, chargé de reliques,
S'imagina qu'on l'adorait.
Dans ce penser *, il se carrait *,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un * vit l'erreur et lui dit : 5
— « Maître * Baudet *, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole¹
A qui cet honneur se rend
Et que * la gloire en est due. » 10

D'un magistrat ignorant
C'est la robe * qu'on salue.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Monologue du Baudet porteur de reliques passant au milieu des cérémonies.*

2. Allusions aux Chambres de Justice, instituées par Colbert pour « faire rendre gorge aux partisans » trop vite enrichis.

1. *L'idole*, ici, La Fontaine semble oublier ses propres données pour en revenir à Ésope qui place sur le dos de son âne une statue de dieu.

15. — LE CERF ET LA VIGNE

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Faërne ; Haudent.

Intérêt. — Encore une fable ésopique La Fontaine s'est contenté d'ajouter une émotion tout à fait étrangère à la fable grecque.

Un Cerf, à la faveur d'une vigne fort haute
Et telle qu'on en voit en de certains climats *,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs * pour ce coup croyaient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger, 5
Broute sa bienfaitrice, ingratitude extrême!

On l'entend, on retourne, on le fait déloger,

Il vient mourir en ce lieu même¹.

— « J'ai mérité, dit-il, ce juste châtimement :

Profitez-en, ingrats! » Il tombe en ce moment. 10

La meute en fait curée *. Il lui fut inutile

De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés².

Vraie image de ceux qui profanent l'asile *

Qui les a conservés.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez le récit très brièvement résumé dans les vers 5-7, en faisant parler la Vigne et le Cerf.*

16. — LE SERPENT ET LA LIME

Sources. — Phèdre; Anonyme ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — La Fontaine fait de cette fable une sorte de « satire des satires », dirigée contre les critiques mesquins qui s'en prennent aux chefs-d'œuvre. Soutenu par cette idée, il met dans toute sa fable une ironie calme qui anime son récit.

1. *Il vient mourir* : il revient mourir (après une longue course) en ce lieu même : au pied de la vigne qu'il a broutée. — 2. *De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés* : de pleurer devant les veneurs arrivés pour le mettre à mort. La tradition voulait que, sur le point de mourir, le cerf versât des larmes.

On conte¹ qu'un Serpent, voisin d'un Horloger,
(C'était, pour l'Horloger, un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

N'y rencontra, pour tout potage,
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger. 5
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère :

— « Pauvre ignorant ! et * que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur/que toi.

Petit Serpent à tête folle,

Plutôt que d'emporter, de moi, 10

Seulement le quart d'une obole *,

Tu te romprais toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre : 15
Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages *

Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant².

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Quels sont ces « esprits du dernier ordre » auxquels La Fontaine s'adresse avec tant de véhémence dans sa morale ?*

17. — LE LIÈVRE ET LA PERDRIX

Sources. — Phèdre ; Abstémios.

Intérêt. — Cette fable montre avec quel bonheur La Fontaine métamorphose ses modèles. Voici, en effet, la fable de Phèdre dont il s'est inspiré : « Donner des conseils à autrui sans être sur ces gardes pour soi-même est une folie, comme nous l'allons montrer dans ces quelques vers. Un aigle tenait serré un lièvre qui

1. C'est Phèdre qui, le premier, a conté cette fable assez bizarre. Sans doute l'a-t-il inventée ; il en fait une menace contre ses ennemis personnels. — 2. Gradation, 23, r.

gémissait douloureusement ; un moineau le raillait : Où donc est cette fameuse rapidité ? pourquoi tes pieds ont-ils montré tant de nonchalance ? Pendant qu'il parlait, un vautour l'agrippe inopinément et, malgré ses plaintes vaines et ses cris, le tue. Alors le lièvre à demi-mort : Voilà qui me console de mourir. Toi qui, toute à l'heure, à l'abri, te moquais de mes maux, tu pleures ton sort en gémissant comme moi. »

On ne trouve, ici, ni la vraisemblance, ni le mouvement dramatique, ni surtout l'émotion personnelle qui sont l'invention propre de La Fontaine.

Il ne se¹ faut jamais moquer des misérables :

Car, qui peut s'assurer * d'être toujours heureux ?

Le sage Ésope, dans ses fables,

Nous en donne un exemple ou deux².

Celui qu'en ces vers je propose

5

Et les siens, ce sont même chose.

Le Lièvre et la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,

Quand une meute s'approchant

Oblige le premier à chercher un asile.

10

Il s'enfuit dans son fort *, met les chiens en défaut *,

Sans même en excepter Brifaut *.

Enfin *, il se trahit lui-même

Par les esprits * sortant de son corps échauffé.

Miraut, sur leur odeur ayant philosophé³,

15

Conclut que c'est son lièvre, et, d'une ardeur extrême,

Il le pousse *, et Rustaut, qui n'a jamais menti,

Dit que le Lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La Perdrix le raille et lui dit :

20

— « Tu te vantais d'être si vite * :

Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment qu'elle rit,

Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes

La sauront * garantir à toute extrémité * ;

1. Complément de l'infinif, 29, d. — 2. Affirmation toute gratuite : on ne trouve rien de tel dans Ésope. — 3. *Philosophé* : ironique, pour : réfléchi.

Mais la pauvrete avait compté
Sans l'Autour * aux serres cruelles.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Supposez qu'un chasseur raconte à ses amis comment il a pris le Lièvre et la Perdrix.*

18. — L'AIGLE ET LE HIBOU

Sources. — Abstémus ; Verdizotti.

Intérêt. — Bel exemple de fable comédie, aux personnages bien opposés et aux épisodes admirablement enchaînés et mis en scène.

L'Aigle et le Chat-huant * leurs querelles cessèrent,

Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jura foi * de roi, l'autre foi de hibou

Qu'ils ne se gèberaient * leurs petits peu ni prou *.

— « Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve * ? 5

— Non, dit l'Aigle. — Tant pis, reprit le triste oiseau.

Je crains, en ce cas, pour leur peau.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez

Qui* ni quoi. Rois et dieux mettent *, quoi qu'on leur
[die *, 10

Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons * si vous les rencontrez !

— Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez ¹.

Je n'y toucherai de ma vie. »

Le Hibou repartit : « Mes petits sont mignons, 15

Beaux, bien faits et jolis sur * tous leurs compagnons.

Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier ! retenez-la si bien

Que, chez moi, la maudite Parque *

N'entre point par votre moyen. » 20

1. Complément du second impératif, 29, e.

Il advint qu'au Hibou donna géniture *,
De façon qu'un beau soir, qu'il était en pâture ²,
Notre Aigle aperçut, d'aventure *,
Dans les coins d'une roche dure
Ou dans les trous d'une masure ³, 25
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère *.
— « Ces enfants ne sont pas, dit l'Aigle, à notre * ami.
Croquons-les. » Le galant * n'en fit * pas à demi. 30
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons *, hélas ! pour toute chose *.
Il se plaint, et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil * est cause. 35
Quelqu'un * lui dit alors : « N'en accuse que toi,
Ou, plutôt, la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur * tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'Aigle ce portrait : 40
En avaient-ils le moindre trait ? »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable sous forme dialoguée, en plusieurs scènes.*

19. — LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE

Sources. — Abstémius ; Haudent.

Intérêt. — Fable politique. C'est en même temps un petit résumé du symbolisme animal propre aux fables, le trait caractéristique de chaque bête se transposant en caractère social humain.

Le Lion, dans sa tête, avait * une entreprise.
Il tint conseil * de guerre, envoya ses prévôts *,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein *, chacun selon sa guise *.

2. *Être en pâture* : être en chasse. Il désigne l'Aigle, d'après le texte de Verdzotti. — 3. Remarquez la rime quintuplée, 27, g.

L'Éléphant devait, sur son dos, 5
 Porter l'attirail nécessaire
 Et combattre à son ordinaire ;
 L'Ours, s'apprêter pour les assauts ;
 Le Renard, ménager de secrètes pratiques *,
 Et le Singe, amuser * l'ennemi par ses tours. 10
 — « Renvoyez, dit quelqu'un *, les ânes qui sont lourds
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
 — Point du tout, dit le roi, je les¹ veux employer.
 Notre troupe², sans eux, ne serait pas complète.
 L'Ane effraiera les gens, nous servant³ de trompette *, 15
 Et le Lièvre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage *
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage *,
 Et connaît les divers talents⁴.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens *. 20

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez la mobilisation des animaux.*

20. — L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Sources. — Ésope ; Avianus ; Abstémios ; Corrozet ; Haudent. Au chapitre III du livre IV de ses Mémoires, Commynes fait conter cette fable par l'empereur Frédéric aux ambassadeurs de Louis XI, qui incitaient l'empereur à s'emparer des terres du duc de Bourgogne.

Intérêt. — Cette fable est une merveille de narration pittoresque et comique : les sentiments, les calculs, les attitudes des divers acteurs sont notés avec une précision admirable et le mouvement de la composition est parfait. C'est un chef-d'œuvre de la *fable ornée*.

1. Complément de l'infinitif, 29, d. — 2. *Notre troupe* : notre armée. — 3. *Nous servant*, en nous servant, gérondif. — 4. *Les divers talents* de ses sujets.

Deux compagnons * pressés * d'argent
 A leur voisin fourreur¹ vendirent
 La peau d'un Ours encor * vivant,
 Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
 C'était le roi des ours, au compte de ces gens. 5
 Le marchand, à * sa peau, devait faire fortune :
 Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes * qu'une².
 Dindenaut³ prisait * moins ses moutons qu'eux, leur ours,
 (*Leur*, à leur compte, et non à celui de la bête.) 10
 S'offrant⁴ de la livrer au plus tard dans deux jours,
 Ils conviennent de prix *, et se mettent en quête *,
 Trouvent l'Ours, qui s'avance et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre !
 Le marché * ne tint pas, il fallut le résoudre : 15
 D'intérêts contre l'Ours, on ne dit pas un mot.
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent⁵,
 Ayant quelque part ouï dire 20
 Que l'ours s'acharne peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meut⁶ ni ne respire.
 Seigneur * Ours, comme un sot, donna dans ce panneau * :
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,
 Et, de peur de supercherie, 25
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine⁷ :
 — « C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »
 A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend, 30
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille

1. Nos pères usaient beaucoup de vêtements fourrés pour se garantir contre le froid. Ces fourrures formaient une partie notable des héritages. — 2. Style indirect, 29, z. — 3. Dindenaut est le marchand qui, dans le livre IV de Rabelais, fait l'article à Panurge pour lui vendre les fameux moutons. — 4. *S'offrant* se rapporte à *Ils* qui commence le vers suivant. — 5. *Tient son vent* : retient son souffle. 6. Ne (se) meut. — 7. Sous le nez et devant la bouche.

Qu'il n'ait eu seulement que ⁸ la peur pour tout mal.

— « Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?

Car il s'approchait de bien près,

35

Te retournant avec sa serre *.

— Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'ours qu' *'on ne l'ait mis par terre. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Sur le modèle de la fable de La Fontaine, racontez les vantardises et l'équipée de deux prétendus chasseurs de sanglier, mis en fuite par un « solitaire ».*

21. — L'ANE S'ÉTANT VÊTU DE LA PEAU DU LION

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Gabrias ; Avianus ; Haudent.

Intérêt. — Fable didactique, traitée rapidement, dans le genre humoristique, et terminée par une morale satirique.

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu

Était craint partout à la ronde,

Et, bien qu'animal sans vertu *,

Il faisait trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur *

5

Découvrit la fourbe * et l'erreur.

Martin * fit alors son office *.

Ceux qui ne savaient pas la ruse et l'artifice

S'étonnaient de voir que Martin

Chassât les Lions du moulin ¹.

10

Force * gens font du bruit * en France

Par qui cet apologue * est rendu familier *.

Un équipage * cavalier *

Fait les trois quarts de leur vaillance.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que les Précieuses Ridicules de Molière illustrent l'idée directrice de cette fable.*

8. *Ne... seulement... que* : pléonasme, 24, f.

1. C'est donc un âne de moulin, mais La Fontaine avait négligé ce détail.

LIVRE SIXIÈME

1. — LE PATRE ET LE LION

2. — LE LION ET LE CHASSEUR

Sources. — I. Ésope ; Faërne ; Haudent ; Meslier.
II. Gabrias.

Intérêt. — C'est le prologue du livre VI. La Fontaine veut montrer que la masse des contes destinés à illustrer la morale dans les fables forme une sorte de fonds commun que les Anciens ont développé à leur manière, qui était brève et sèche, et qu'il reprend à sa mode, qui est ornée. Les deux variations sur le même sujet qui suivent sont destinées à illustrer cette thèse. Les affirmations historiques de La Fontaine prêtent à la contestation ; il exagère beaucoup l'importance littéraire des fabulistes anciens, beaucoup aussi la brièveté d'Ésope et celle de Phèdre. En revanche, il indique avec discrétion mais très justement son originalité personnelle, qui consiste à enrichir le canevas fourni par la tradition, de traits tantôt pittoresques, tantôt dramatiques, qui sont des ornements de son invention. Il est le créateur de la *fable ornée*.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être :
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître * ;
Une morale nue * apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte *, il faut instruire et plaire *, 5
Et conter pour conter me semble peu d'affaire *.
C'est par cette raison qu'égayant * leur esprit
Nombre de gens fameux¹ en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue. 10

1. En réalité, les fabulistes antérieurs à La Fontaine sont gens obscurs, à part Ésope et Phèdre ; encore ceux-ci ne sont-ils pas eux-mêmes de la première volée.

Phèdre était si succinct qu'aucuns * l'en ont blâmé².
 Ésope en moins de mots s'est encore exprimé³.
 Mais, sur * tous, certain Grec⁴ renchérit et se pique *

D'une élégance laconique :

Il renferme toujours son conte en quatre vers ; 15

Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

Voyons-le * avec Ésope, en un sujet semblable.

L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.

J'ai suivi leur projet * quant à l'événement *, 20

Y cousant en chemin quelque trait * seulement.

Voici comme *, à peu près, Ésope le raconte :

Un Pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte *,

Voulut à toute force attraper le larron.

Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ *

Des lacs * à prendre Loups, soupçonnant cette engeance *. 25

Avant * que partir de ces lieux :

— « Si tu fais, disait-il, ô Monarque des dieux⁵,

Que le drôle *, à ces lacs, se prenne en ma présence

Et que je goûte ce plaisir,

Parmi vingt veaux, je veux choisir 30

Le plus gras et t'en faire * offrande. »

A ces mots, sort de l'antre un Lion grand et fort⁶.

Le Pâtre se tapit et dit, à demi-mort :

« Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !

Pour trouver le larron qui détruit * mon troupeau 35

Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,

O Monarque des dieux, je t'ai promis un veau :

Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte ! »

C'est ainsi que l'⁷ a dit le principal auteur.

Passons à son imitateur. 40

2. Phèdre finit en effet la plus longue de ses fables en disant : J'ai fait ce développement plus long pour certains lecteurs choqués de mon excessive brièveté. — 3. Les fables ésopiques sont, au contraire, plutôt plus longues que celles de Phèdre. — 4. Ce certain Grec est Babrius, que La Fontaine nomme Gabrias et qu'il ne connaissait que par des remaniements. Benserade, imitant le légendaire Gabrias, a fait, après La Fontaine, des fables en quatrains qui ne plaident pas la cause de ce genre. — 5. Jupiter. Périphrase, 24, d. — 6. Inversion expressive, 23, y. — 7. L' : le conte, la chose. Le principal auteur est Ésope ; l'imitateur est Gabrias.

Un Fanfaron, amateur de la chasse,
 Venant de perdre un chien de bonne race
 Qu'il soupçonnait dans le corps d'un Lion,
 Vit un Berger : « Enseigne-moi, de grâce,
 De mon voleur, lui dit-il, la maison *, 5
 Que *, de ce pas *, je me fasse raison *. »
 Le Berger dit : « C'est vers cette montagne ;
 En lui payant de tribut * un mouton
 Par chaque mois ⁸, j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît, et je suis en repos. » 10
 Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
 Le Lion sort et vient d'un pas agile.
 Le Fanfaron aussitôt d'esquiver *.
 — « O Jupiter, montre-moi quelque asile,
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver! » 15

La vraie épreuve du courage
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.
 Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
 S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait de Matamore, le fanfaron.*

3. — PHÉBUS * ET BORÉE *

Sources. — Avianus ; Corrozet ; Haudent ; Verdizotti.

Intérêt. — Fable didactique à développement pittoresque, de ton héroï-comique, c'est-à-dire mêlé de grandiose et de familier. La composition est remarquable d'aisance et de fermeté.

Borée * et le Soleil virent un Voyageur
 Qui s'était muni, par bonheur,

8. *Par chaque mois*, combinaison pléonastique de deux expressions : *par mois*, et *chaque mois*.

Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
 Quand la précaution, aux voyageurs, est bonne :
 Il pleut, le Soleil luit, et l'écharpe d'Iris * 5
 Rend * ceux qui sortent avertis
 Qu'en ces mois, le manteau leur est fort nécessaire.
 Les Latins les nommaient douteux * pour cette affaire *.
 Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
 Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte. 10
 — « Celui-ci, dit le Vent, prétend * avoir pourvu
 A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
 Que je saurai souffler de sorte
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable ! 15
 L'ébattement * pourrait nous en être agréable :
 Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien, gageons, nous deux,
 Dit Phébus *, sans tant de paroles,
 A qui plus tôt aura dégarni les épaules
 Du cavalier * que nous voyons. 20
 Commencez. Je vous laisse obscurcir mes rayons. »
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage *
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
 Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, et brise en * son passage 25
 Maint toit qui n'en peut mais *, fait périr maint bateau¹,
 Le tout au sujet d'un manteau !
 Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage *
 Ne se put engouffrer dedans.
 Cela le préserva, le Vent perdit son temps : 30
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme ;
 Il eut beau faire agir le colet et les plis².
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis,
 Le Soleil dissipe la nue, 35
 Récrée, et puis pénètre enfin * le Cavalier,
 Sous son balandras * fait qu'il sue,

1. Harmonie, 23, s. — 2. *Faire agir* : agiter. Le colet : le col du manteau, tiré violemment par la pression du vent sur le vêtement.

Le contraint de s'en dépouiller.
Encor * n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence. 40

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Transposez le récit de La Fontaine en prenant, comme personnages, deux valets de ferme, l'un impétueux et brutal, l'autre patient et doux, qui entreprennent successivement de saisir un poulain en liberté.*

4. — JUPITER ET LE MÉTAYER *

Sources. — Faërne ; Verdizotti.

Intérêt. — Fable didactique, de ton ironique, ornée de nombreux traits de réalisme familial qui mettent au jour l'âme paysanne telle que la tradition la représente, c'est-à-dire défiante et avide.

Jupiter * eut jadis une ferme à donner.
Mercure * en fit l'annonce ; et gens * se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent.
Ce ne fut pas sans bien tourner¹.
L'un alléguait que l'héritage * 5
Était frayant * et rude, et l'autre, un autre *si*.
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi mais non pas le plus sage *,
Promit d'en rendre * tant *, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air, 10
Lui donnât saison * à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin, du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait baillé².

1. *Tourner* autour de la question, multiplier les tours et les détours, comme nous disons : « tourner autour du pot ». — 2. *Baillé* : terme discuté. Les uns entendent : aussitôt qu'il (le paysan) aurait bayé, c'est-à-dire, ouvert la bouche ; d'autres : aussitôt qu'il aurait signé le bail. Il nous semble que l'interprétation la plus satisfaisante pour le contexte et le sens normal du texte est : aussitôt qu'il (Jupiter) aurait donné sa ferme à bail.

- Jupiter y consent. Contrat passé. Notre homme 15
 Tranche * du roi des airs, pleut, vente, et fait, en somme,
 Un climat pour lui seul ; ses plus proches voisins
 Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
 Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
 Pleine moisson, pleine vinée ³. 20
 Monsieur le Receveur * fut très mal partagé.
 L'an suivant, voilà tout changé :
 Il ajuste * d'une autre sorte
 La température des cieux ⁴.
 Son champ ne s'en trouva pas mieux. 25
 Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
 Que fait-il ? il recourt au monarque des dieux,
 Il confesse son imprudence.
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.
- Concluons que la Providence 30
 Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Racontez en détail la scène du « marchandage », résumé dans les vers 3-14. Faites parler les personnages au discours direct.*

5. — LE COCHET *, LE CHAT ET LE SOURICEAU

Sources. — Abstémius ; Haudent ; Verdizotti.

Intérêt. — Chef-d'œuvre de *fable ornée*, d'un pittoresque admirable, d'une psychologie très fine ; les émerveillements, les naïvetés, les prétentions aussi de la jeunesse sont exprimées à la perfection par les propos du souriceau, débités sur un ton comiquement épique. La mère Souris, au contraire, exprime posément la sagesse expérimentée de la vieillesse. La Fontaine a rarement usé d'une ironie aussi fine.

3. *Vinée*, récolte de vin, à plein les tonneaux. — 4. *Température des cieux* : les aspects du ciel qui donnent le temps.

Un Souriceau¹ tout jeune et qui n'avait rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme * il conta l'aventure à sa mère :
 — « J'avais franchi les monts qui bornent cet État²
 Et trottais comme un jeune rat * 5
 Qui cherche à se donner carrière *,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
 L'un, doux, bénin * et gracieux,
 Et l'autre, turbulent et plein d'inquiétude.
 Il a la voix perçante et rude, 10
 Sur la tête, un morceau de chair,
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
 Comme pour prendre sa volée,
 La queue en panache étalée. »
 Or, c'était un Cochet * dont notre Souriceau 15
 Fit à sa mère le tableau
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 — « Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit et tel fracas
 Que, moi, qui grâce aux dieux de courage me pique *, 20
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très bon cœur.
 Sans lui, j'aurais fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
 Il est velouté comme nous, 25
 Marqueté *, longue queue, une humble contenance,
 Un modeste regard, et, pourtant, l'œil luisant.
 Je le crois fort sympathisant
 Avec Messieurs les Rats ; car il a des oreilles
 En figure * aux nôtres pareilles. 30
 Je l'allais aborder³, quand, d'un son plein d'éclat,
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 — Mon fils, dit la Souris, ce doucet⁴ est un chat
 Qui, sous son minois * hypocrite,

1. *Souriceau* : petit d'une souris. — 2. Le Souriceau est petit, voit grand et s'exprime avec emphase. — 3. Complément de l'infinif, 29, d. — 4. *Doucet* : diminutif de *doux*, à sens péjoratif : cet être hypocritement doux.

Contre toute ta parenté *
 D'un malin * vouloir est porté *.
 L'autre animal, tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal * faire,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine. / 40

Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger des gens sur la mine *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Racontez sous forme impersonnelle l'aventure du Souriceau.*

6. — LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX

Sources. — Ésope ; Faërne ; Haudent.

Intérêt. — Conte pittoresque, en style archaïsant, dans le vieux rythme du vers décasyllabique, terminé par un lieu commun politique. C'est presque un pastiche des anciens fabliaux.

Les Animaux, au décès d'un Lion,
 En son vivant prince * de la contrée,
 Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
 De son étui, la couronne est tirée.
 Dans une chartre¹ un dragon * la gardait. 5
 Il se trouva que, sur tous essayée,
 A pas un * d'eux elle ne convenait.
 Plusieurs avaient la tête trop menue,
 Aucuns * trop grosse, aucuns même cornue.
 Le Singe aussi fit * l'épreuve en riant, 10
 Et, par plaisir, la tiare² essayant,
 Il fit autour force * grimaceries³,
 Tours de souplesse et mille singeries,

1. *Chartre*, mot ancien : prison. Ici, cachette. — 2. *Tiare*, mot persan désignant un bonnet, puis la triple couronne du pape. Ici, simple synonyme de couronne. — 3. *Grimaceries*, néologisme inventé par La Fontaine.

Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux Animaux, cela sembla si beau 15
 Qu'il fut élu. Chacun lui fit hommage *.
 Le Renard seul regretta son suffrage,
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment *,
 Il dit au roi : « Je sais, Sire, une cache ⁴, 20
 Et ne crois pas qu'autre que * moi la sache.
 Or, tout trésor, par droit de royauté,
 Appartient, Sire, à Votre Majesté ⁵. »
 Le nouveau roi bâille * après la finance *,
 Lui-même y court pour n'être pas trompé. 25
 C'était un piège : il y fut attrapé.
 Le Renard dit, au nom de l'assistance :
 — « Prétendrais *-tu nous gouverner encor *,
 Ne sachant pas te conduire toi-même ? »
 Il fut démis *, et l'on tomba d'accord 30
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites, d'après cette fable, le portrait du singe comme type de politicien sans scrupule ni dignité, qui finit dans le scandale.*

7. — LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent ; Verdizotti ; Meslier.

Intérêt. — Fable brève, dans le genre d'Ésope, mais tournée avec la vivacité spirituelle d'une épigramme satirique.

Le Mulet * d'un prélat se piquait * de noblesse
 Et ne parlait incessamment
 Que de sa mère la jument
 Dont il contait mainte prouesse :
 Elle avait fait ceci, elle avait été là ¹. 5
 Son fils prétendait * pour cela

4. *Cache*, terme familier, pour cachette. — 5. Il faut comprendre, bien entendu : tout trésor trouvé sans propriétaire.

1. Style indirect, 29, z.

Qu'on le dût² mettre dans l'histoire *.
 Il eût cru s'abaisser servant³ un médecin.
 Étant devenu vieux, on⁴ le mit au moulin.
 Son père l'âne, alors, lui revint en mémoire.

10

Quand le malheur ne serait bon
 Qu'à mettre un sot à la raison *,
 Toujours serait-ce à juste cause
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Supposez un dialogue entre ce Mulet de prélat et un Mulet de médecin.*

8. — LE VIEILLARD ET L'ÂNE

Sources. — Phèdre ; Abstemius.

Intérêt. — La comparaison avec la fable de Phèdre qui a servi de point de départ à La Fontaine permettra de mesurer ce qu'il apporte d'invention personnelle dans l'imitation. Voici la fable de Phèdre : « Le changement de prince n'apporte bien souvent, aux citoyens pauvres, rien de plus qu'un changement de maître. La fable suivante met au jour cette vérité. Un vieillard craintif faisait paître son âne dans un pré. Soudain, le cri des ennemis épouvante le vieillard qui essayait de faire fuir son âne, pour éviter la capture. Mais l'âne, rétif : S'il vous plaît, est-ce que vous pensez que le vainqueur me fera porter double charge ? Le vieillard dit non. — Alors, que m'importe qui je serve, du moment que je ne porte qu'une seule charge !

On n'aura pas de peine à relever les précisions pittoresques et dramatiques ajoutées par La Fontaine, et le naturel qu'il donne à la pointe finale singulièrement aiguë. L'esquisse un peu lourde est devenue tableau parfait, grâce à quelques additions et corrections heureuses.

Rapprocher cette fable de III, 14, *les Grenouilles qui demandent un roi*, dont l'idée directrice est à l'opposite de celle-ci.

2. Complément de l'infinif, 29, d. — 3. Participe présent remplaçant une conditionnelle : s'il avait servi un médecin, 29, q. — 4. *Étant devenu...*, on... Accord, 29, a.

Un Vieillard sur son Ane aperçut en passant
 Un pré plein d'herbe et fleurissant.
 Il y lâche sa bête, et le grison * se rue
 Au travers de l'herbe menue,
 Se vautrant, grattant et frottant ¹, 5
 Gambadant, chantant et broutant,
 Et faisant mainte place nette.
 L'ennemi * vient sur l'entrefaite ² :
 — « Fuyons ! dit alors le Vieillard.
 — Pourquoi ? répondit le paillard * ; 10
 Me fera-t-on porter double bât *, double charge ?
 — Non pas, dit le Vieillard qui prit d'abord * le large *.
 — Et * que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je sois !
 Sauvez-vous, et me laissez paître ³.
 Notre ennemi, c'est notre maître, 15
 Je vous le dis en bon françois ⁴. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Que pensez-vous de l'aphorisme contenu dans le vers 15 ?*

9. — LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Phèdre ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Fable didactique, ornée de traits pittoresques.

Dans le cristal d'une fontaine
 Le Cerf se mirant autrefois,
 Louait la beauté de son bois *,
 Et ne pouvait qu'avecque * peine
 Souffrir * ses jambes de fuseaux *, 5
 Dont il voyait l'objet * se perdre dans les eaux.

1. Comprenez : se vautrant, se grattant et se frottant (le dos contre la terre). — 2. Sur l'entrefaite, nous ne disons plus guère, aujourd'hui, que sur ces entrefaîtes. — 3. Complément du second impératif, 29, e. — 4. Sois et françois : rimes en -ouè, 27, g.

— « Quelle proportion¹ de mes pieds à ma tête!
 Disait-il, en voyant leur ombre * avec douleur :
 Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte ;
 Mes pieds ne me font point d'honneur. » 10
 Tout en parlant de la sorte,
 Un Limier *² le fait partir ;
 Il cherche à se garantir ;
 Dans les forêts il s'emporte *.
 Son bois, dommageable ornement, 15
 L'arrêtant à chaque moment,
 Nuit à l'office * que lui rendent
 Ses pieds, de qui * ses jours dépendent.
 Il se dédit * alors et maudit les présents
 Que le ciel lui fait tous les ans³. 20

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile,
 Et le beau souvent nous détruit *.
 Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile,
 Il estime un bois qui lui nuit⁴.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du Cerf.*

10. — LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Fable comique, dont l'antithèse fondamentale (lièvre-tortue, vitesse-lenteur, imprudence-prudence...) est développée spirituellement sous toutes ses formes. Aussi, tout est-il action, et l'on pourra noter l'importance des verbes et leur accumulation. Le ton est familier. Le mouvement de la composition est ménagé très habilement. C'est un chef-d'œuvre de naturel et de comique gracieux.

1. *Quelle proportion*, ironique : quelle disproportion...! — 2. *En parlant*, ... un *Limier*... Accord, 29, a. — 3. Le bois du cerf tombe et renaît tous les ans. Cf. *Ramure* *. — 4. *Qui lui nuit*, cacophonie, faute exceptionnelle chez La Fontaine.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt * que moi ce but. — Sitôt ? êtes-vous sage * ?

Repartit l'animal léger *.

5

Ma commère *, il vous faut purger¹

Avec quatre grains * d'ellébore².

— Sage ou non, je parie encore. »

Ainsi fut fait ; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

10

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire

Ni de quel juge l'on convint³.

Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire,

J'entends de ceux qu'il fait, lorsque, près d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes⁴

15

Et leur fait arpenter les landes *.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir et pour écouter

D'où vient le vent⁵, il laisse la Tortue

Aller son train * de Sénateur.

20

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur⁶.

Lui, cependant, méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire *,

Croit qu'il y va de son honneur

25

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse * à tout autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière *,

1. Complément de l'infinif, 29, d. — 2. L'ellébore, dans la médecine ancienne, servait à guérir la folie. Le lièvre dit donc : Vous avez besoin de purger (votre folie) avec une petite dose d'ellébore. — 3. Rejet d'un détail inutile, 26, c. — 4. *Calendes*, 1^{er} jour du mois chez les Romains. *Renvoyer aux calendes (grecques)*, c'est remettre une rencontre pour un temps qui ne se produira jamais, le calendrier grec n'ayant pas de calendes. — 5. *Écouter d'où vient le vent*, c'est, ici, s'occuper de riens tout à fait étrangers à la course, pour montrer son détachement supérieur. — 6. Alliance de mots, 23, c.

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit * 30
 Furent vains ⁷ : la Tortue arriva la première.
 — « Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ⁸ ?
 De quoi vous sert votre vitesse ?
 Moi, l'emporter ! et que serait-ce
 Si vous portiez une maison ? » 35

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites raconter la course par un oiseau qui en a été témoin.*

11. — L'ANE ET SES MAÎTRES

Sources. — Ésope ; Faërne ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Cette fable vaut surtout par le portrait de l'Ane. Elle illustre un lieu commun de morale très rebattu : les vœux (cf. Boileau, *Satire VIII* ; Horace, *Juvénal*, etc.). Les épisodes du récit sont assez monotones et dénués d'imprévu, mais ils sont rehaussés de traits de réalisme pittoresque, qui font apparaître la vie et le caractère de l'Ane.

L'Ane d'un jardinier se plaignait au Destin *
 De ce qu'on le faisait lever devant * l'aurore.
 « Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
 Je suis plus matineux encore.
 Et pourquoi ? pour porter des herbes * au marché. 5
 Belle nécessité d'interrompre mon somme ! »
 Le Sort *, de sa plainte touché,
 Lui donne un autre maître, et l'animal de somme ¹
 Passe, du jardinier, aux mains d'un corroyeur ².
 La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur 10
 Eurent bientôt choqué l'impertinente * bête.
 « J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur *.
 Encor *, quand il tournait la tête,

7. Rejet, 27, c. — 8. Négation, 29, k.

1. Nous disons : bête de somme. — 2. Les corroyeurs sont les ouvriers qui préparent les peaux pour en faire du cuir.

J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien. 15
 Mais ici, point d'aubaine * ; ou, si j'en ai quelqu'une,
 C'est de coups ³. » Il obtint changement de fortune,
 Et, sur l'état * d'un charbonnier,
 Il fut couché tout * le dernier.
 Autre plainte. « Quoi donc ! dit le Sort en colère, 20
 Ce baudet-ci m'occupe autant
 Que cent monarques pourraient faire !
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
 N'ai-je en l'esprit que son affaire ? »
 Le Sort avait raison ; tous gens * sont ainsi faits : 25
 Notre condition * jamais ne nous contente.
 La pire est toujours la présente.
 Nous fatiguons le ciel à force de placets *.
 Qu'à chacun Jupiter * accorde sa requête,
 Nous lui romprons * encor * la tête.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du Grognon, toujours mécontent de ce qui lui arrive.*

12. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Sources. — Gabrias ; Phèdre ; Anonyme.

Intérêt. — Fable satirique, dont La Fontaine se garde d'exprimer la morale, passablement frondeuse. Le mouvement de la composition, le ton du style ont beaucoup de vivacité.

Aux noces d'un tyran * tout le peuple en liesse *
 Noyait son souci dans les pots ¹.
 Ésope, seul, trouvait que les gens étaient sots
 De témoigner tant d'allégresse.

3. *C'est (une aubaine) de coups.*

1. *Noyer son souci dans les pots*, expression populaire : oublier ses soucis en buvant.

Le Soleil, disait-il, eut dessein, autrefois, 5
 De songer à l'Hyménée *.
 Aussitôt, on ouït, d'une commune voix,
 Se plaindre de leur destinée
 Les citoyennes * des étangs².
 — « Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants? 10
 Dirent-elles au Sort * ; un seul Soleil, à peine *,
 Se peut souffrir *. Une demi-douzaine
 Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
 Adieu joncs et marais! notre race est détruite *.
 Bientôt, on la verra réduite 15
 A l'eau de Styx *. » Pour un pauvre animal³,
 Grenouilles, à mon sens *, ne raisonnaient pas mal.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que la conduite de ces Grenouilles sages s'oppose à celle des Grenouilles folles qui demandent un Roi dans III, 4.*

13. — LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT

Sources. — Ésope ; Gabrias ; Phèdre ; Anonyme ; Corrozet ; Haudent ; Gilbert Cousin.

Intérêt. — Fable didactique, dont La Fontaine tire deux leçons morales pour une. Le pittoresque en est admirable de précision et de force dramatique.

Ésope conte qu'un Manant *,
 Charitable autant que peu sage *,
 Un jour d'hiver, se promenant
 A l'entour * de son héritage *,
 Aperçut un Serpent sur la neige étendu, 5
 Transi, gelé, perclus, immobile, rendu *¹,
 N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
 Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure,

2. Les grenouilles ; périphrase, 24, d. — 3. *Animal* est au singulier, bien qu'il renvoie à *grenouilles* qui est au pluriel, parce que La Fontaine pense à l'espèce. C'est une syllepse, 24, j.

1. Gradation, 23, r.

Et, sans considérer quel sera le loyer * 10
 D'une action de ce mérite,
 Il l'étend le long du foyer,
 Le réchauffe, le ressuscite.
 L'animal engourdi sent à peine le chaud
 Que l'âme * lui revient avecque * la colère. 15
 Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
 Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
 Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
 — « Ingrat! dit le Manant, voilà donc mon salaire *?
 Tu mourras! » A ces mots, plein d'un juste courroux, 20
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
 Il fait trois serpents de deux coups :
 Un tronçon, la queue et la tête.
 L'insecte * sautillant cherche à se réunir²,
 Mais il ne put y parvenir. 25

Il est bon d'être charitable,
 Mais envers qui? c'est là le point *.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin * misérable³.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Cherchez la réponse à la question du vers 27 dans les fables suivantes : I, 14, Simonide préservé par les dieux ; II, 11 et 12, le Lion et le Rat ; la Colombe et la Fourmi ; III, 9, le Loup et la Cigogne ; II, 7, la Lice et sa compagne.*

14. — LE LION MALADE ET LE RENARD

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — Fable épigramme. La pointe finale tient lieu de morale. Le comique naît du contraste entre la majesté officielle de la déclaration royale et la fausse naïveté pleine de malice du Renard. Le ton est celui de l'épigramme marotique, familier, naïvement malicieux, archaïsant.

2. Un préjugé voulait que les morceaux d'un serpent, d'un ver, etc., pussent se réunir pour reformer l'animal vivant. — 3. *Misérable*, emploi expressif de l'adjectif au lieu de l'adverbe : qui ne meure enfin *misérablement*.

De par * le Roi des animaux
 Qui, dans son antre, était malade,
 Fut fait savoir à ses vassaux
 Que chaque espèce, en ambassade,
 Envoyât¹ gens * le visiter, 5
 Sous promesse de bien traiter *
 Les députés *, eux et leur suite,
 Foi * de Lion très bien écrite²,
 Bon passeport contre la dent,
 Contre la griffe tout autant. 10
 L'édit du prince * s'exécute ;
 De chaque espèce on lui députe *.
 Les renards gardant la maison *,
 Un d'eux en dit cette raison * :
 « Les pas empreints dans la poussière 15
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour *,
 Tous, sans exception, regardent * sa tanière * ;
 Pas un ne marque de retour³.
 Cela nous met en méfiance.
 Que Sa Majesté nous dispense *. 20
 Grand merci de son passeport !
 Je le crois bon. Mais, dans cet antre,
 Je vois fort bien comme * l'on entre
 Et ne vois pas comme on en sort. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Rapprochez cette fable de VIII, 3, le Lion, le Loup et le Renard et tirez des deux fables la matière d'une narration.*

15. — L'OISELEUR *, L'AUTOUR * ET L'ALOUETTE

Sources. — Abstémios ; Haudent ; Verdizotti.

Intérêt. — Fable didactique, dont la narration a beaucoup de pittoresque et d'émotion.

1. Subjonctif-impératif du style indirect, 30, b. — 2. *Très bien écrite*, exprimée, dans le document officiel, avec toutes les formes désirables. — 3. *Marquer de retour* : marquer (une trace) de retour.

Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.
 Telle est la loi de l'univers :

Si tu veux qu'on t'épargne; épargne aussi les autres.

Un Manant *, au miroir *, prenait des oisillons. 5
 Le fantôme * brillant attire une Alouette.
 Aussitôt, un Autour *, planant sur les sillons,
 Descend des airs, fond et se jette
 Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau¹.
 Elle avait évité la perfide machine *, 10
 Lorsque, se rencontrant * sous la main * de l'oiseau,
 Elle sent son ongle * maligne *.
 Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
 Lui-même, sous les rets *² demeure enveloppé *.
 — « Oiseleur *, laisse-moi, dit-il en son langage ; 15
 Je ne t'ai jamais fait de mal. »
 L'Oiseleur repartit : « Ce petit animal
 T'en avait-il fait davantage ?³ »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Continuez, sous forme de dialogue, la discussion entre l'Autour et l'Oiseleur.*

16. — LE CHEVAL ET L'ANE

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent ; Meslier. La même fable est citée par Plutarque dans son traité : *Règles et préceptes de santé*.

Intérêt. — Fable ésoquique, à morale sociale. Le pittoresque est réduit à l'essentiel, comme le récit lui-même. La lumière porte surtout sur la situation de l'Ane, dont le portrait et les propos révèlent à la fois la détresse et la discrétion très « civile ». Par contraste, le Cheval apparaît « peu courtois ». La leçon, toute sociale, en ressort d'autant mieux.

1. Périphrase et antithèse, 23, g. — 2. Il s'agit des rets tendus autour du miroir par le Manant, qui est l'oiseleur du vers suivant. — 3. Conclusion brève, 26, g.

En ce monde, il se faut l'un l'autre secourir.
 Si ton voisin vient à mourir,
 C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnait un Cheval peu courtois,
 Celui-ci ne portant que son simple harnais¹, 5
 Et le pauvre baudet si chargé² qu'il succombe³.
 Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
 Autrement, il mourrait⁴ devant * qu'être à la ville.
 « La prière, dit-il, n'en est pas incivile * :
 Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. » 10
 Le Cheval refusa, fit une pétarade *,
 Tant * qu'il vit sous le faix * mourir son camarade,
 Et reconnut qu'il avait tort :
 Du baudet, en cette aventure *,
 On lui fit porter la voiture *, 15
 Et la peau⁵, par-dessus * encor⁶.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du Cheval marchant sous une double charge après la mort du baudet.*

17. — LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE *

Sources. — Ésope ; Phèdre ; Faërne ; Corrozet ; Haudent.

Intérêt. — Fable ésopique. La Fontaine développe ironiquement la morale.

Chacun se trompe ici-bas.
 On voit courir après l'ombre *
 Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
 La plupart du temps, le nombre.
 Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer *. 5

1. *Courtois*, *harnais*, rimes en -ouè, 27, g. — 2. Ellipse : (était) si chargé. — 3. *Succombe*, énalage, 23, n. — 4. Style indirect, 29, z. — 5. On a dépouillé l'Ane pour vendre sa peau. — 6. *Par-dessus encor*, pléonasme, 24, f.

Ce Chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa * se noyer ;
La rivière devint tout d'un coup agitée.

A toute peine * il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps *.

10

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Citez des exemples de gens qui
« lâchent la proie pour l'ombre ».*

18. — LE CHARRETIER EMOUBRÉ

Sources. — Ésope ; Faërne ; Haudent. Rabelais conte aussi cette fable, au ch. 21 de son livre IV.

Intérêt. — Cette fable est un tableau réaliste, plein de pittoresque et d'ironie. Cette ironie est soulignée par le contraste héroï-comique entre les éléments mythologiques et les réalités paysannes, voire bas-bretonnes, d'où le mélange constant, dans le vocabulaire, de termes précis et de formules nobles et même épiques. La composition est un exemple typique de préparation lentement détaillée, s'opposant à une conclusion très brève.

Le phaéton * d'une voiture à foin¹
Vit son char * embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours. C'était à la campagne,
Près d'un certain canton * de la Basse-Bretagne²

Appelé Quimper-Corentin.

5

On sait assez que le destin *

Adresse * là les gens, quand il veut qu'on enrage.

Dieu nous préserve du voyage!

Pour venir au chartier * embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste * et jure de son mieux,

10

1. Périphrase, 24, d. Un charretier. — 2. La Basse-Bretagne est la Bretagne du Finistère. On sait que Quimper, dit *Corentin*, du nom de son premier évêque, est le chef-lieu du département actuel du Finistère. Sous Louis XIV, c'était un lieu d'exil, d'où les vers qui suivent.

Pestant, en sa fureur extrême,
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
 Contre son char, contre lui-même ³.
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
 Sont si célèbres dans le monde ⁴ : 15
 — « Hercule *, lui dit-il, aide-moi ! si ton dos
 A porté la machine * ronde,
 Ton bras peut me tirer d'ici. »
 Sa prière étant faite, il entend, dans la nue,
 Une voix qui lui parle ainsi : 20
 — « Hercule veut qu'on se remue *,
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement * qui te retient.
 Ote d'autour de chaque roue
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue 25
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
 Prends ton pic et me ⁵ romps ce caillou qui te nuit.
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait * ? — Oui, dit l'homme.
 — Or * bien, je vas * t'aider, dit la voix. Prends ton fouet.
 — Je l'ai pris ; qu'est-ce * ci ? mon char marche à souhait ! 30
 Hercule en soit loué ! » Lors * la voix : « Tu vois comme *
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Commentez le dernier vers à l'aide d'exemples empruntés à la vie courante.*

19. — LE CHARLATAN

Sources. — Abstémios ; Bonaventure des Périers, qui s'inspire lui-même du Pogge, auteur de nouvelles et historien italien du xv^e siècle.

Intérêt. — Cette fable est une comédie de caractère, satirique comme toute comédie de ce genre (cf. l'Avare, le Tartuffe, de

3. Accumulation, 23, a. — 4. Périphrase, 24, d ; il s'agit d'Hercule, nommé au vers suivant. — 5. Complément du second impératif, 29, e. Ce complément est un datif éthique, 29, f.

Molière). Comme toute comédie de caractère encore, elle comporte surtout un portrait en action, le portrait du personnage qui donne son nom à la comédie. Elle est à rapprocher du portrait de *Carro Carri*, de La Bruyère. Ce *Carro Carri* (Caractères, ch. XIV) porte le nom à peine déguisé du guérisseur Caretti, fort en vogue à l'époque. Les comparaisons entre le texte de La Bruyère et celui de La Fontaine feront ressortir l'ironie souriante, le réalisme comique du fabuliste, par opposition avec la véhémence oratoire et âpre du moraliste.

On notera la discordance entre le prologue de la fable, qui inclut une condamnation des charlatans en général, et la morale finale, grossièrement épicurienne, qui donne raison au *Passe-Cicéron*.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans.

Cette science *, de tout temps,
Fut, en professeurs, très fertile.

Tantôt, l'un, en * théâtre *, affronte l'Achéron *,
Et l'autre affiche * par la ville
Qu'il est un passe *-Cicéron. 5

Un des ¹ derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître *
Qu'il rendrait disert un badaud *,

Un manant *, un rustre, un lourdaud : 10

— « Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne!

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé :

Je le rendrai maître * passé

Et veux * qu'il porte la soutane *. »

Le Prince * sut la chose ; il manda le rhéteur *. 15

— « J'ai, dit-il, dans mon écurie,

Un fort beau roussin * d'Arcadie ;

J'en voudrais faire un orateur.

— Sire, vous pouvez tout », reprit d'abord * notre homme.

On lui donna certaine somme. 20

Il devait, au bout de dix ans,

Mettre son âne sur les bancs * ;

1. Des = de ces. Ces derniers sont les charlatans qui prétendent enseigner l'art de parler, autrement dit, les faux savants ; les premiers sont les faux médecins. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les réclames des journaux pour se rendre compte que nous sommes toujours logés aux mêmes enseignes.

- Sinon, il consentait d'être, en place publique,
 Guindé *, la hart * au col *, étranglé court * et net,
 Ayant au dos sa rhétorique 25
 Et les oreilles d'un baudet.
- Quelqu'un * des courtisans lui dit qu'à la potence
 Il voulait l'aller voir ² et que, pour un pendu,
 Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance ;
 Surtout, qu'il se souvînt ³ de faire à l'assistance 30
 Un discours ⁴ où son art fût au long étendu *,
 Un discours pathétique et dont le formulaire *
 Servît à certains Cicérons
 Vulgairement nommés larrons.
 L'autre reprit : « Avant l'affaire, 35
 Le Roi, l'Ane, ou moi, nous mourrons. »
- Il avait raison. C'est folie
 De compter sur dix ans de vie.
 Soyons bien buvants, bien mangeants :
 Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans ⁵. 40

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Portez un jugement sur le personnage de ce charlatan et, en général, sur tous les charlatans.*

20. — LA DISCORDE

Source. — Corrozet.

Intérêt. — Fable allégorique, terminée par une pointe * satirique. Nous sommes ici en pleine tradition de cet art allégorique si goûté du moyen âge, et dont le Roman de la Rose est l'exemple le plus illustre. Rien ne favorise moins l'art si naturel, si réaliste de La Fontaine. C'est la seule fable de ce genre que l'on trouve dans le premier recueil.

2. Style indirect, 29, z. — 3. Subjonctif-impératif du style indirect, 30, b. — 4. On laissait parler les condamnés au moment de leur exécution. — 5. C'est-à-dire que, en dix ans, un tiers de l'humanité meurt. Pour *mangeants* et *buvants*, voir Accord du participe présent, 29, p.

La déesse Discorde * ayant brouillé les dieux
 Et fait un grand procès, là-haut, pour une pomme¹,
 On la fit déloger des cieux.
 Chez l'animal qu'on appelle « homme »
 On la reçut à bras ouverts, 5
 Elle, et Que *-si Que-non, son frère,
 Avecque * Tien-et-Mien, son père².
 Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
 De préférer notre hémisphère
 A celui des mortels qui nous sont opposés³, 10
 Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
 De la Discorde n'ont que faire⁴.
 Pour la faire trouver⁵ aux lieux où le besoin
 Demandait qu'elle fût présente, 15
 La Renommée * avait le soin *
 De l'avertir ; et l'autre, diligente,
 Courait vite aux débats et prévenait * la Paix,
 Faisait, d'une étincelle, un feu long⁶ à s'éteindre.
 Le Renommée enfin * commença de se plaindre 20
 Que l'on ne lui⁷ trouvait jamais
 De demeure fixe et certaine.
 Bien souvent, l'on perdait, à la chercher, sa peine.
 Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté *,
 Un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles, 25

1. Il s'agit de la fameuse « pomme de discorde », jetée par la Discorde, aux noces de Thétis et de Pelée, portant l'inscription : « A la plus belle ». Elle provoqua une longue contestation entre Junon, Minerve et Vénus, A la fin, les trois déesses s'en remirent au berger Pâris, fils de Priam, roi de Troie, qui attribua la pomme à Vénus. Mais il en résulta la guerre de Troie. — 2. *Tien-et-Mien*, la chicane provoquée par l'esprit de propriété. — 3. Les antipodes. Périphrase, 24, d. — 4. La Fontaine suppose que les antipodes sont habités par les *bons sauvages* qui, n'ayant pas de lois, vivent en paix. Ce lieu commun, absurde, du *bon sauvage*, a été mis en circulation dans la littérature par Montaigne (*Des Coches ; Des Cannibales*), et n'a pas manqué d'avoir une grande fortune chez les philosophes du XVIII^e siècle. — 5. Pour faire qu'on la trouvât. — 6. *Un feu*, un incendie. Ne pas confondre avec l'expression : *faire long feu* qui s'appliquant à une charge de poudre qui brûle sans éclater, signifie, au contraire, *manquer son coup*, en être pour sa mauvaise intention. — 7. *Lui*, à la Discorde.

L'envoyer à jour arrêté *.
 Comme il n'était alors aucun convent * de filles ⁸,
 On y trouva difficulté ⁹.
 L'Auberge, enfin *, de l'hyménée *
 Lui fut, pour maison *, assignée.

30

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Traduisez en termes simples et précis l'allégorie contenue dans cette fable.*

21. — LA JEUNE VEUVE

Sources. — Abstémius ; Haudent.

Intérêt. — Cette fable est, pour le sujet et le ton, beaucoup plus près des *Contes* que des *Fables*. C'est une délicieuse comédie de mœurs, dont on ne sait qu'admirer le plus : la grâce malicieuse du prologue, l'opposition comique des personnages, la finesse de la progression psychologique et dramatique, la préciosité poétique, si bien à sa place, les notations pittoresques de la toilette féminine, l'habileté pleine d'expérience du père qui conduit adroitement l'affaire, la naïveté de la question finale, si parfaitement amenée et d'un comique qui fait « pointe * ».

On pourrait isoler, de l'œuvre du fabuliste, toute une série de fables féminines, inspirées de la même malice, mais non pas de qualité égale. A « la Jeune Veuve », il faudrait joindre « la Fille » (VII, 5) qui en est tout juste l'antithèse ; puis viendraient : « l'Homme entre deux âges » (I, 17) ; « la Femme noyée » (III, 16) ; « le Lion amoureux » (IV, 1) ; « la Vieille et les deux Servantes » (V, 6) ; « le Mal Marié » (VII, 2) ; « la Laitière et le Pot au lait » (VII, 10) ; « les Devineries » (VII, 15) ; « les Femmes et le Secret » (VIII, 6) ; « Tircis et Amarante » (VIII, 13). Dans ce cycle féminin, le portrait des femmes n'est pas flêté ; il s'inspire, en droite ligne, de la tradition satirique des fabliaux.

8. Allusion possible à une dispute dans laquelle le père du fabuliste s'était trouvé mêlé. Il s'agissait des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, brouillées avec leur supérieure. Mais cette affaire est de 1648. Il est plus probable que La Fontaine emprunte ce trait malicieux à l'arsenal des lieux communs satiriques. — 9. On trouva de la difficulté pour assigner une maison à la Discorde.

La perte d'un époux ne va * point sans soupirs.
 On * fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
 Sur les ailes du Temps * la tristesse s'envole ;
 Le Temps ramène les plaisirs¹.
 Entre la veuve d'une année 5
 Et la veuve d'une journée,
 La différence est grande ; on ne croirait jamais
 Que ce fût la même personne.
 L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
 Aux soupirs, vrais ou faux, celle-là s'abandonne ; 10
 C'est toujours même note * et pareil entretien * ;
 On * dit qu'on est inconsolable.
 On le dit, mais il n'en est rien
 Comme on verra par cette fable,
 Ou, plutôt, par la vérité. 15
 L'époux d'une jeune beauté
 Partait pour l'autre monde². A ses côtés, sa femme
 Lui criait : « Attends-moi ! je te suis, et mon âme
 Aussi bien que la tienne est prête à s'envoler. »
 Le mari fait seul le voyage³. 20
 La Belle * avait un père, homme prudent et sage * ;
 Il laissa le torrent couler.
 A la fin, pour la consoler :
 — « Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes.
 Qu'a besoin le défunt que vous noyiez⁴ vos charmes ? 25
 Puisqu'il est * des vivants, ne songez plus aux morts.
 Je ne dis pas que, tout à l'heure *,
 Une condition * meilleure
 Change en des noces ces transports * ;
 Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose 30
 Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
 Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
 Un cloître est l'époux qu'il me faut ! »
 Le père lui laissa digérer * sa disgrâce *.
 Un mois de la sorte se passe. 35

1. *Temps, plaisirs*. Allégories, 23, b. — 2. C'est-à-dire, mourait.
 Périphrase, 24, d. — 3. C'est-à-dire, meurt. Périphrase, 24, d. —
 4. *Noyiez* (dans les larmes).

L'autre mois, on * l'emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.

Le deuil enfin sert de parure

En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours *

40

Revient au colombier : les Jeux, les Ris, la Danse

Ont aussi leur tour à la fin.

On se plonge, soir et matin,

Dans la fontaine de Jouvence *.

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri.

45

Mais, comme il ne parlait de rien à notre Belle * :

— « Où donc est le jeune mari

Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En supprimant les considérations morales et les traits descriptifs, réduisez cette fable à une brève épigramme.*

ÉPILOGUE

Source. — Phèdre, épilogue du livre IV.

Intérêt. — Cet épilogue prouve que La Fontaine ne pensait pas composer d'autres fables après la publication des six livres du recueil de 1668. Le roman de *Psyché*, commencé par le poète avant ses fables, sera imprimé le 31 janvier 1669.

On ne sait qui est le *Damon* auquel le poète s'adresse ici.

Bornons ici notre carrière *.

Les longs ouvrages me font peur.

Loin d'épuiser une matière *,

On n'en doit prendre que la fleur¹.

Il s'en va temps * que je reprenne

5

Un peu de forces et d'haleine *

Pour fournir * à d'autres projets *.

Amour *, ce tyran de ma vie,

1. Pour La Fontaine, l'art du poète consiste en effet à prendre, de toute chose, la fleur exquise, sans rien approfondir.

Veut que je change de sujets,
Il faut contenter son envie *. 10
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités.
J'y consens ; peut-être ma veine *
En sa faveur s'échauffera.
Heureux, si ce travail est la dernière peine 15
Que son époux me causera ²!

2. L'époux de Psyché est l'Amour. A la fin de la fable « les deux Pigeons », La Fontaine souhaitera, au contraire, subir à nouveau les tourments de l'amour.



DEUXIÈME RECUEIL

(1678-1679)

LIVRES VII A XI

LA FABLE VARIÉE

On se rappelle que tous les mots du texte marqués d'un astérisque sont expliqués dans le Lexique placé à la fin du volume, et que les références indiquées dans les notes du commentaire renvoient aux numéros correspondants de l'Introduction.

AVERTISSEMENT

Voici un second recueil de fables que je présente au public ; j'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties ¹ convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions ; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui, d'ailleurs, me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra de lui-même ; ainsi, je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement, je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay ², sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman ³. Quelques autres ⁴ m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties ⁵ toute la diversité dont j'étais capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression ; j'en ai fait faire un *Errata* : mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées, par chaque *Errata*, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

1. Dans l'édition de 1668, les six premiers livres étaient répartis sur deux volumes. — 2. Sur Pilpay (ou Bidpay), auteur mythique du *Livre des Lumières*, voir au n° 16 tout ce qui concerne le Pantcha-Tantra. — 3. Sur Locman, voir également le n° 16. — 4. Ces quelques autres, comme on le verra par les énumérations de sources, sont sensiblement les mêmes que pour le premier recueil. — 5. Ces deux dernières parties sont les deux nouveaux volumes qui, en 1678-1679, contenaient nos livres VII à XI.

A MADAME DE MONTESPAN ¹

Intérêt. — Le succès du recueil de 1668 avait été éclatant : éditions et contrefaçons s'étaient aussitôt multipliées, faisant, de ce livre, le plus grand succès de librairie du siècle. Le Roi, les Princes, la Cour, la Ville, tout le monde avait crié au miracle. Les Fables ont fait pénétrer le poète dans la gloire. C'est pourquoi il est autorisé à dédier son nouveau recueil à la femme sur qui toute la France avait alors les yeux fixés. Il le fait avec les flatteries d'usage, mais exprimées avec beaucoup de grâce et sans rien de bas ; en même temps, il souligne, avec une complaisance qui reste délicate, le prix du présent qu'il fait. La Fontaine connaissait comme pas un l'art d'être un fin courtisan.

L'apologue * est un don qui vient des immortels,

Ou, si c'est un présent des hommes,

Quiconque nous l'a fait mérite des autels *.

Nous devons tous, tant que nous sommes ²,

Ériger en divinité

5

Le sage ³ par qui fut ce bel art inventé.

C'est proprement * un charme * ; il rend * l'âme attentive,

Ou, plutôt, il la tient captive,

Nous attachant à des récits

Qui mènent à son ⁴ gré les cœurs et les esprits.

10

O vous, qui l'imitiez ⁵, Olympe, si ma Muse *

A quelquefois pris place à la table des dieux * ⁶,

Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux :

Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse *.

1. Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan (1641-1707), régnait alors (1678) sur la cour du Roi, dans tout l'éclat de sa beauté et de sa puissance. — 2. Cheville, 27, h. — 3. Ce sage est, bien entendu, Ésope, à qui une légende ancienne disait que les fables avaient été données par Mercure ; d'où l'allusion aux dieux des premiers vers. — 4. Son renvoie à il des vers 7 et 8, pour : *ce bel art* (de l'apologue). — 5. *Vous qui l'imitiez*, c'est-à-dire : vous qui, comme ce bel art, menez à votre gré les cœurs et les esprits. — 6. *La table des dieux*. Allusion à Homère (Iliade, I, 604), décrivant les Muses qui chantent pour charmer les repas des dieux. Mais il faut comprendre l'allégorie : les dieux sont ici le Roi et les Princes qui ont fait aux fables leur succès et les ont mises sur leurs tables.

Le Temps *, qui détruit tout, respectant votre appui, 15
 Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage.
 Tout auteur qui voudra vivre encore après lui ⁷
 Doit s'acquérir votre suffrage *.
 C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix *.
 Il n'est beauté, dans nos écrits, 20
 Dont vous ne connaissiez * jusques * aux moindres traces.
 Eh! qui connaît, que * vous, les beautés et les grâces *?
 Paroles et regards, tout est charme dans vous.
 Ma Muse, en un sujet si doux,
 Voudrait s'étendre * davantage, 25
 Mais il faut réserver à d'autres cet emploi *
 Et d'un plus grand maître * ⁸ que moi
 Votre louange est le partage *.
 Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ⁹ ouvrage
 Votre nom serve un jour de rempart et d'abri. 30
 Protégez désormais le livre favori
 Par qui * j'ose espérer une seconde vie ¹⁰ ;
 Sous vos seuls auspices, ces vers
 Seront jugés, malgré l'Envie *,
 Loignes des yeux de l'univers. 35
 Je ne mérite pas une faveur si grande :
 La Fable, en son nom, la demande.
 Vous savez que! crédit * ce mensonge * a sur nous.
 S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
 Je croirai lui ¹¹ devoir un temple * pour salaire * ; 40
 Mais je ne veux bâtir de temples que pour vous.

7. *Après lui*, après sa mort ; c'est-à-dire : tout auteur qui voudra se survivre (par ses œuvres). — 8. On pense à Louis XIV ; mais La Fontaine veut seulement dire : d'un plus grand écrivain que moi. — 9. Ce ne fut même pas son dernier recueil de fables ; mais il veut donner du prix à son présent. — 10. La vie posthume de la gloire. — 11. *Lui* renvoie à *mensonge*, pour la fable.

LIVRE SEPTIÈME

1. — LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Sources. — Haudent ; Guérault. Cette fable tire son origine première des sermonnaires du moyen âge, où on la rencontre plusieurs fois, dirigée soit contre les injustices des grands, soit contre la partialité des confesseurs.

Intérêt. — Fable épique, mettant en scène, en raccourci, toute la société humaine symbolisée par les animaux. Le ton passe de l'épopée (v. 1 à 14, inspirés d'Homère, de Virgile et de Boccace) à l'éloquence (15-42), puis à l'ironie (42-48), enfin à la simplicité la plus naïve (49-54) pour terminer sur la satire morale (55 à la fin) recélant une indignation contenue. Ampleur du cadre et du tableau, variété du ton, c'est un chef-d'œuvre de la *fable variée*, telle qu'elle est définie dans l'Avertissement et telle qu'on en verra de nombreux exemples dans le deuxième recueil.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron *,
Faisait aux Animaux la guerre ¹.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ².
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ³ ;
Nul mets n'excitait leur envie ;

5
10

1. Période oratoire, 25. — 2. Cette description de la peste s'inspire du début de la tragédie de Sophocle, *Œdipe roi*. On y trouve aussi des réminiscences de l'épizootie du Naurique, décrite par Virgile au livre III des *Géorgiques* (474-566) et du tableau de la peste à Florence, au début du *Décameron* de Boccace. — 3. Ce « soutien », ce sont les aliments ; périphrase pathétique, 24, d.

- Ni Loups ni Renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie ;
 Les Tourterelles se fuyaient.
 Plus d'amour, partant * plus de joie ⁴.
 Le Lion tint conseil * et dit : « Mes chers amis, 15
 Je crois que le Ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits * du céleste courroux !
 Peut-être, il obtiendra la guérison commune. 20
 L'histoire * ⁵ nous apprend qu'en de tels accidents *
 On fait de pareils dévouements *.
 Ne nous flattons * donc point, voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits * gloutons *, 25
 J'ai dévoré force * moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
 Même, il m'est arrivé, quelquefois *, de manger
 Le Berger.
 Je me dévouerai * donc, s'il le faut ; mais je pense 30
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi.
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.
 — Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse ! 35
 Eh bien ! manger moutons, canaille *, sotte espèce,
 Est-ce un péché ? Non, non ! vous leur fîtes, Seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur.
 Et, quant au Berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous * maux, 40
 Étant de ces gens-là qui, sur les animaux,
 Se font un chimérique empire * ⁶. »
 Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du Tigre ni de l'Ours ni des autres puissances * 45
 Les moins pardonnables offenses.

4. Les vers 1 à 14 forment un prologue épique, 26, a. — 5. *L'histoire*, allusion aux dévouements du roi Œdipe, de Codrus, des Décus. — 6. Pour les deux discours du Lion et du Renard, voir Éloquence, 25.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtons *,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'Ane vint à son tour et dit : « J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines ⁷ passant, 50
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis, de ce pré, la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
 A ces mots, on cria haro * sur le baudet. 55
 Un Loup, quelque peu clerc *, prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer * ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas * pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !... 60
 Rien * que la mort n'était capable
 D'expier ce forfait. On le lui fit bien voir ⁸.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour ⁹ vous rendront blanc ou noir.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Vous supposerez que la colombe, au cœur simple et compatissant, raconte à une de ses compagnes restée au nid comment s'est passé le conseil des animaux.*

2. — LE MAL MARIÉ

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. — A cette fable, traditionnelle dans les fabliers, comme on le voit par les sources, La Fontaine a donné le ton et le mouvement vif et alerte d'un conte satirique contre les femmes, précédé d'un prologue et terminé sur une pointe *. On verra, dans le prologue, avec quelle désinvolture La Fontaine affecte d'oublier qu'il est effectivement marié.

7. Les moines, sous l'Ancien Régime, étaient, en général, fort riches. —

8. C'est-à-dire qu'on le pendit haut et court. Conclusion brève, 26, g.

9. *Jugements de cour*, sans doute : les jugements de la cour ; on peut aussi entendre : les jugements des cours de justice.

Le titre, le *Mal Marié*, est emprunté à la tradition lyrique et narrative du moyen âge, où le lieu commun du *Mau Marié* ou de la *Mau Mariée* est le sujet de chansons et de contes nombreux. Le *Mal Marié* prend place dans le cycle des fables sur, ou, plutôt, contre les femmes (cf. VI, 21, Introduction).

Que le bon soit toujours camarade du beau,
 Dès demain je chercherai femme ;
 Mais comme le divorce * entre eux n'est pas nouveau
 Et que peu de beaux corps, hôtes * d'une belle âme,
 Assemblent l'un et l'autre point *, 5
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
 J'ai vu beaucoup d'hymens *, aucuns * d'eux ne me tentent ;
 Cependant, des humains presque les quatre parts *
 S'exposent hardiment au plus grand des hasards *.
 Les quatre parts aussi * des humains se repentent. 10

J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
 Ne put trouver d'autre parti
 Que de renvoyer son épouse
 Querelleuse, avare et jalouse.

Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut : 15
 On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
 Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
 Les valets enrageaient, l'époux était à bout :
 Monsieur * ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
 Monsieur court, Monsieur se repose ! 20
 Elle en dit tant, que Monsieur, à la fin,
 Lassé d'entendre un tel lutin *,
 Vous¹ la renvoie à la campagne
 Chez ses parents. La voilà donc compagne
 De certaines Philis * qui gardent les dindons² 25
 Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque temps qu' * on la crut adoucie,
 Le mari la reprend. « Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
 Comment passiez-vous votre vie ?
 L'innocence des champs est-elle votre fait * ? 30

1. Datif éthique, 29, f. — 2. Ces Philis sont les servantes de ferme. Périphrase ironique, 24, d.

— Assez, dit-elle ; mais ma peine
 Était de voir les gens plus paresseux qu'ici :
 Ils n'ont des troupeaux nul souci.
 Je leur savais bien dire et m'attirais la haine
 De tous ces gens si peu soigneux. 35
 — Eh! Madame, reprit son époux tout à l'heure *,
 Si votre esprit est si hargneux
 Que le monde * qui ne demeure
 Qu'un moment avec vous et ne revient qu'au soir
 Est déjà lassé de vous voir, 40
 Que feront des valets qui, toute la journée,
 Vous verront contre eux déchaînée ?
 Et que pourra faire un époux
 Que vous voulez qui³ soit jour et nuit avec vous ?
 Retournez au village, adieu! Si, de ma vie, 45
 Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
 Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
 Deux femmes comme vous sans cessé à mes côtés! »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable en mettant le personnage principal au féminin (La Mal Mariée) et en faisant tous les changements nécessaires.*

3. — LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Source. — Inconnue. Le sujet peut être de l'invention de La Fontaine.

Intérêt. — Chef-d'œuvre satirique, dans un ton d'ironie admirablement soutenu, relevé de traits pittoresques et développant, à sa façon, l'antithèse entre la vie contemplative et la vie active. C'est moins un récit qu'un portrait, le portrait de l'hypocrite dévot, une nouvelle épreuve de Tartuffe, à la façon à la fois fourrée et pointue de La Fontaine. On se rappellera que les railleries contre les moines étaient de tradition en France, depuis les origines et à travers tout le très chrétien moyen âge.

3. Double conjonctif, 29, i.

Les Levantins, en leur Légende¹,
 Disent qu'un certain * Rat, las des soins * d'ici-bas,
 Dans un fromage de Hollande
 Se retira, loin du tracas.
 La solitude était profonde, 5
 S'étendant partout à la ronde.
 Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
 Il fit tant, de pieds et de dents²
 Qu'en peu de jours, il eut, au fond de l'ermitage,
 Le vivre et le couvert ; qu'en faut-il davantage ? 10
 Il devint gros et gras. Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens³.
 Un jour, au dévot personnage,
 Des députés * du peuple Rat
 S'en vinrent * demander quelque aumône * légère : 15
 Ils allaient en terre étrangère
 Chercher quelque secours contre le peuple Chat ;
 Ratopolis * était bloquée.
 On les avait contraints de partir sans argent,
 Attendu l'état indigent 20
 De la république * attaquée.
 Ils demandaient fort peu, certains que le secours
 Serait prêt dans quatre ou cinq jours⁴.
 — « Mes amis, dit le solitaire,
 Les choses d'ici-bas ne me regardent plus. 25
 En quoi peut un pauvre reclus *
 Vous assister ? que peut-il faire,
 Que * de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
 J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
 Ayant parlé de cette sorte, 30
 Le nouveau saint ferma sa porte⁵.

1. *Les Levantins* : les peuples du Levant, c'est-à-dire des pays de l'Asie.
Légende : recueil de contes. La Fontaine s'amuse à brouiller les cartes, préparant ainsi le trait final. Mais au vers 3, il parle de *fromage de Hollande*, soulignant malicieusement le caractère occidental de cette fable prétendue levantine. — 2. Harmonie imitative, 23, t. — 3. Voyez *Tartuffe* (1666) : « gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille ». Les vers 1 à 12 forment un prologue descriptif, 26, a. — 4. Style indirect, 29, z. — 5. Conclusion brusquée, 26, g.

Que désigné-je, à votre avis,
 Par ce Rat si peu secourable?
 Un moine? Non! Mais un dervis *.

Je suppose qu'un moine est toujours charitable ⁶. 35

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Traduisez cette fable en clair, en disant la vérité toute crue, sans ironie.*

4. — LE HÉRON

4 bis. — LA FILLE

Sources. — Pour *le Héron* : Abstémius ; Haudent.

Pour *la Fille* : Le portrait de la fille dédaigneuse, réduite à des partis de moins en moins avantageux, puis à la solitude, enfin épousant le premier venu, se trouve dans Martial (V, 17) et dans Corrozet. Mais la vraie source de cette fable, outre que c'est un lieu commun des plus rebattus, se trouve dans la précédente dont celle-ci n'est qu'une transposition ironique.

Intérêt. — Pour *le Héron* : Fable portrait dont le pittoresque est admirable de poésie et de précision. Le caractère du Héron se confond littéralement avec son allure extérieure, vrai chef-d'œuvre de symbolisme animal. D'autre part, le personnage contraste excellemment avec la vie exubérante d'une belle rivière, par une splendide journée d'été. Enfin, la composition progresse dans un mouvement parfait de naturel et de vérité.

Pour *la Fille* : Portrait satirique de la précieuse en présence du mariage ; cf. *les Précieuses Ridicules* et le personnage d'Armande dans *les Femmes Savantes*. Cette fable est un décalque ironique de la précédente, mais elle perd en pittoresque, en poésie, en mouvement, ce qu'elle gagne en malice, un peu appuyée. A rapprocher de « la Jeune Veuve » (VI, 21).

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
 Le Héron au long bec emmanché d'un long cou ¹.

Il côtoyait une rivière.

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ² ;

6. Pour *l'ironie* sans cesse rejaillissante dans cette fable, voir 23, z.

1. Inversion pittoresque, 23, y. — 2. Harmonie, 23, s.

Ma commère * la Carpe y faisait mille tours * 5
 Avec le Brochet son compère *.
 Le Héron en eut fait aisément son profit * :
 Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre;
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit. 10
 Il vivait de régime et mangeait à ses heures ³.
 Après quelques moments, l'appétit vint ; l'oiseau,
 S'approchant du bord, vit, sur * l'eau,
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures ⁴.
 Le mets ne lui plut pas, il s'attendait à mieux 15
 Et montrait un goût dédaigneux,
 Comme le Rat du bon Horace ⁵.
 — « Moi, des tanches ! dit-il, moi, Héron, que je fasse
 Une si pauvre chère * ! et pour qui me prend-on ? »
 La tanche rebutée, il trouva du goujon. 20
 — « Du goujon ! c'est bien là le dîner * d'un Héron !
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! Aux dieux ne plaise ! »
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit ; il fut tout heureux et tout aise 25
 De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles ;
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles.
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner, 30
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
 Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
 Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte :
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Certaine * fille un peu trop fière
 Prétendait * trouver un mari

3. Entrée en matière descriptive, 26, b. — 4. *Ces demeures* liquides, ces séjours des poissons. — 5. Il s'agit du Rat de Ville, dont le poète Horace a décrit l'attitude dédaigneuse à la table du Rat des Champs, à la fin de sa Satire VI du livre II.

Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux, notez ces deux points-ci.

Cette Fille voulait aussi

5

Qu'il eût du bien *, de la naissance *,
De l'esprit, enfin tout ⁶; mais qui peut tout avoir?
Le destin * se montra soigneux de la pourvoir :

Il vint des partis d'importance.

La Belle * les trouva trop chétifs * de moitié.

10

— « Quoi, moi? quoi, ces gens-là? l'on radote, je pense.

A moi, les proposer! hélas, ils font pitié!

Voyez un peu la belle espèce *! »

L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;

L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;

15

C'était ceci, c'était cela,

C'était tout. Car les précieuses

Font dessus * tout les dédaigneuses.

Après les bons partis, les médiocres * gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

20

Elle, de se moquer. « Ah! vraiment, je suis bonne

De leur ouvrir la porte! ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne.

Grâce à Dieu, je passe les nuits

Sans chagrin, quoiqu'en solitude. »

25

La Belle * se sut gré de tous ces sentiments.

L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants *!

Un an se passe, et deux, avec inquiétude.

Le chagrin vient ensuite, elle sent chaque jour

Déloger quelques Ris *, quelques Jeux, puis l'Amour, 30

Puis, ses traits choquer et déplaire ;

Puis, cent sortes de fards ⁷. Ses soins ne purent faire

Qu'elle échappât au Temps *, cet insigne larron.

Les ruines * d'une maison

Se peuvent réparer, que * n'est cet avantage *

35

Pour les ruines du visage!

Sa préciosité changea lors * de langage.

Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari! »

Je ne sais quel désir le lui disait aussi ;

6. Accumulation, 23, a. — 7. *Puis* (survinrent) *cent sortes de fards*, ellipse, 23, m.

Le désir peut loger chez une précieuse.
 Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
 Se trouvant, à la fin, tout aise et tout heureuse
 De rencontrer * un malotru *.

40

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait satirique de la Précieuse, d'après ces deux fables.*

5. — LES SOUHAITS

Sources. — Les *Paraboles de Sindabar*, roman hébreu, que La Fontaine a pu connaître par son ami, le voyageur Bernier. Cf. aussi, Rabelais, Prologue du Quart-Livre. Voir au Lexique, au mot *Démon*, une citation de Ronsard.

Intérêt. — C'est un Conte de Fées oriental ; la mode de ces contes commençait à cette époque ; elle devait régner en littérature vingt ans plus tard, avec les Contes de Perrault, ceux de M^{me} d'Aulnoy, les Mille et Une Nuits, de Galland, etc. Ce conte développe le lieu commun des *Vœux*, et, comme tel, il est à rapprocher de *l'Ane et ses Maîtres* (VI, 11).

Il est *, au Mogol *, des follets *
 Qui font office * de valets,
 Tiennent la maison propre *, ont soin de l'équipage *,
 Et quelquefois du jardinage.
 Si vous touchez à leur ouvrage, 5
 Vous gênez tout.

Un d'eux, près du Gange *, autrefois,
 Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois *.
 Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse *,
 Aimait le maître et la maîtresse,
 Et le jardin surtout. Dieu sait si les zéphyr * 10
 Peuple ami du démon *, l'assistaient dans sa tâche !
 Le follet, de sa part *, travaillant sans relâche,
 Comblait ses hôtes de plaisirs.

Pour plus de marques¹ de son zèle,
 Chez ces gens, pour toujours, il se fût arrêté *, 15
 Nonobstant * la légèreté
 A ses pareils si naturelle ;
 Mais ses confrères, les esprits,
 Firent tant que le chef de cette république *,
 Par caprice ou par politique, 20
 Le changea bientôt de logis.
 Ordre lui vint d'aller au fond de la Norvège
 Prendre le soin d'une maison
 En tout temps couverte de neige,
 Et, d'Indou qu'il était, on vous le fait Lapon *. 25
 Avant * que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes :
 — « On m'oblige de * vous quitter ;
 Je ne sais pas pour quelles fautes ;
 Mais enfin, il le faut, je ne puis arrêter *
 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine : 30
 Employez-la² ; formez trois souhaits, car je puis
 Rendre * trois souhaits accomplis,
 Trois sans plus * ! » Souhaiter, ce n'est pas une peine
 Étrange * et nouvelle aux humains.
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance, 35
 Et l'abondance, à pleines mains,
 Verse en leurs coffres la finance *,
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins.
 Tout en crève *. Comment ranger cette chevance * ?
 Quels registres ! quels soins * ! quel temps il leur fallut ! 40
 Tous deux sont empêchés * si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux complotèrent,
 Les grands Seigneurs leur empruntèrent,
 Le Prince * les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune. 45
 — « Otez-nous, de ces biens, l'affluence importune,
 Dirent-ils, l'un et l'autre ; heureux, les indigents !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors ! fuyez ! Et toi, Déesse,

1. Pour (donner) plus de marques. — 2. Employez-la : profitez de cette semaine.

Mère du bon esprit, compagne du repos, 50
 O Médiocrité *! reviens vite! » A ces mots,
 La médiocrité revient; on lui fait place;
 Avec elle ils rentrent en grâce,
 Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
 Qu'ils étaient et que sont³ tous ceux 55
 Qui souhaitent toujours et perdent en chimères *
 Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
 Le follet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir, et qu'il fut sur le point⁴, 60
 Ils demandèrent la Sagesse;
 C'est un trésor qui n'embarrasse point.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez la vie des deux époux après le départ du Follet, ayant, pour trésors, la Médiocrité et la Sagesse.*

6. — LA COUR DU LION

Sources. — Phèdre; Guérout; Jacques Régnier.

Intérêt. — Cette fable était connue dans les salons dès 1674. Le 22 mai de cette année, M^{me} de Sévigné écrit : « Voilà une fable des plus jolies; ne connaissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan que le Renard? »

C'est une satire sociale contre la Cour, en forme de comédie, précédée d'un long prologue descriptif, d'un ton héroï-comique voisinant avec le burlesque. Elle est à rapprocher, pour le ton, la composition et les détails, de VI, 14 : *le Lion malade et le Renard*.

Sa Majesté * lionne, un jour, voulut connaître
 De quelles nations le Ciel l'avait fait maître.

Il manda donc, par députés *,
 Ses vassaux de toute nature,

3. Les vers 54 et 55 sont obscurs; il faut comprendre : étant aussi chanceux au bout de deux souhaits qu'ils étaient (avant de les faire), c'est-à-dire, ayant perdu leur temps; d'où la suite : et que (ainsi que font) tous ceux, etc. — 4. *Sur le point* (de partir).

Envoyant de tous les côtés 5
 Une circulaire écriture *
 Avec son sceau. L'écrit portait
 Qu'un mois durant le roi tiendrait
 Cour * plénière, dont l'ouverture¹
 Devait être un fort grand festin, 10
 Suivi des tours de Fagotin².
 Par ce trait de magnificence,
 Le Prince *, à ses sujets, étalait sa puissance.
 En son Louvre³, il les invita.
 Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta 15
 D'abord * au nez des gens. L'Ours boucha sa narine ;
 Il se fût bien⁴ passé de faire cette mine :
 Sa grimace déplut. Le monarque, irrité,
 L'envoya chez Pluton * faire le dégoûté.
 Le Singe approuva fort cette sévérité 20
 Et, flatteur excessif, il loua la colère
 Et la griffe du Prince, et l'antre, et cette odeur!
 Il n'était ambre, il n'était fleur
 Qui ne fût ail au prix *. Sa sotte flatterie
 Eut un mauvais succès * et fut encor * punie. 25
 Ce Monseigneur du Lion-là
 Fut parent de Caligula⁵.
 Le Renard étant proche : — « Or * ça, lui dit le Sire,
 Que sens-tu, dis-le-moi? parle sans déguiser. »
 L'autre, aussitôt, de s'excuser, 30
 Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que * dire
 Sans odorat ; bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
 Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,

1. *L'ouverture* de la Cour : la cérémonie qui commencerait (ouvrirait) cette réunion plénière à la Cour. — 2. *Fagotin*, c'est le nom du singe savant que tout Paris allait voir au théâtre de la porte de Nesle. — 3. On sait que le Louvre était le palais des Rois de France à Paris. — 4. *Il se fût bien*, il aurait mieux fait de... — 5. A la mort de sa sœur Drusilla, Caligula fit exécuter ceux qui pleuraient, alors que Drusilla était dans les cieus, et ceux qui ne pleuraient pas, alors qu'un tel deuil accablait le prince.

Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère, 35
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Supposez que le Renard, de retour dans sa tanière, raconte à sa Renarde son aventure à la Cour du Lion.

7. — LES VAUTOURS ET LES PIGEONS

Sources. — Abstémios ; Haudent.

Intérêt. — Fable héroï-comique, parodiant l'Illiade et ses récits de bataille, à rapprocher de IV, 6 : *le Combat des Rats et des Belettes*. Le ton est résolument poétique (grand nombre des périphrases), teinté d'un archaïsme souligné par l'emploi du vieux vers de dix syllabes.

Mars *, autrefois, mit tout l'air en émute *.
 Certain * sujet fit naître la dispute
 Chez les oiseaux, non ceux que le printemps
 Mène à sa cour et qui, sous la feuillée,
 Par leur exemple et leurs sons éclatants, 5
 Font que Vénus * est en nous réveillée,
 Ni ceux encor * que la Mère d'Amour
 Met à son char¹ ; mais le peuple * Vautour
 Au bec retors², à la tranchante serre,
 Pour un chien mort, se fit, dit-on, la guerre. 10
 Il plut du sang, je n'exagère point.
 Si je voulais conter de point en point
 Tout le détail, je manquerais d'haleine *.
 Maint chef périt, maint héros expira,
 Et, sur son roc, Prométhée * espéra 15
 De voir bientôt une fin à sa peine.
 C'était plaisir d'observer leurs efforts *,
 C'était pitié de voir tomber les morts.

1. Périphrases, les rossignols (v. 3-6) ; les colombes (v. 7-8), 24, d. —
 2. Retors ; crochu.

Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
 Tout s'employa *. Les deux troupes, éprises * 20
 D'ardent courroux, n'épargnaient nuls * moyens
 De peupler l'air que respirent les ombres *³ ;
 Tout élément * remplit de citoyens *
 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres *.
 Cette fureur mit la compassion 25
 Dans les esprits * d'une autre nation
 Au col * changeant, au cœur tendre et fidèle⁴.
 Elle employa * sa médiation
 Pour accorder * une telle querelle *.
 Ambassadeurs, par le peuple * Pigeon, 30
 Furent choisis, et si bien travaillèrent
 Que les Vautours plus⁷ ne se chamaillèrent *.
 Ils firent trêve et la paix s'ensuivit.
 Hélas ! ce fut aux dépens de la race
 A qui la leur aurait dû rendre grâce. 35
 La gent * maudite aussitôt pour suivit
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,
 En dépeupla les bourgades, les champs.
 Peu de prudence eurent les pauvres gens⁵,
 D'accommoder * un peuple si sauvage ! 40

Tenez toujours divisés les méchants.
 La sûreté du reste de la terre
 Dépend de là *. Semez entre eux la guerre,
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant. Je me tais⁶. 45

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Comparez la morale de cette fable
 avec la morale de III, 13, les Loups et les Brebis, et de II, 7, la
 Lice et sa compagne, et montrez comment ces morales se complètent.

3. Périphrase, 24, d. — 4. Il s'agit des Pigeons, 24, d. — 5. Inversion
 exclamative, 23, y. — 6. Réticence, 24, i. — 7. Negation, 29, k.

8. — LE COCHE * ET LA MOUCHE

Sources. — Phèdre ; Anonyme ; Abstémios ; Faërne ; Haudent. Parue en 1671.

Intérêt. — Fable didactique, chef-d'œuvre de réalisme pittoresque : précision des termes, mouvement des phrases, rythme et harmonie, tout concourt à la perfection du portrait en action de la mouche et à l'évocation du cadre. Cette fable est tout à fait dans la tradition de la *fable ornée*, selon l'idéal du premier recueil.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiraient un coche *.

Femmes, moines, vieillards, tout * était descendu.

L'attelage suait, soufflait, était rendu *¹.

5

Une Mouche survient et des chevaux s'approche,

Prétend * les animer par son bourdonnement,

Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine *,

S'assied sur le timon *, sur le nez du cocher² ;

10

Aussitôt que le char * chemine

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit

Un sergent * de bataille allant en chaque endroit

15

Faire avancer ses gens * et hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin *,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin *,

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire :

Le moine disait son bréviaire,

20

Il prenait bien son temps ! une femme chantait,

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait³ !

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles

Et fait cent sottises pareilles.

1. Gradation, 23, r. — 2. Harmonie et rythme, 23, s. — 3. Style indirect, 29, z.

Après bien du travail, le coche arrive au haut ⁴. 25
 — « Respirons maintenant, dit la Mouche aussitôt ;
 J'ai tant fait que nos gens * sont enfin dans la plaine *.
 Ça *, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine ! »

Ainsi, certaines gens, faisant les empressés,
 S'introduisent dans les affaires. 30
 Ils font partout les nécessaires
 Et, partout importuns, devraient être chassés.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait humain de la Mouche du coche.*

9. — LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Source. — Bonaventure des Périers, *Nouvelles*, XII.

Intérêt. — Conte réaliste. Le portrait de Perrette est un des chefs-d'œuvre les plus admirés de La Fontaine : il semble impossible de montrer plus d'enjouement dans le ton, plus de naturel, plus de précision et de mouvement ; la « morale » est charmante de naïveté spirituelle.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet *,
 Prétendait * arriver sans encombre à la ville ¹.
 Légère * et court * vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile, 5
 Cotillon * simple et souliers * plats ².
 Notre Laitière, ainsi troussée,
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
 Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ³. 10
 La chose allait à bien par son soin * diligent.

4. Harmonie imitative, 23, t.

1. Ce vers prépare finement le dénouement. — 2. Les vers 1 à 6 sont à étudier pour l'harmonie, 23, s. — 3. *Triple couvée* : trois couvées successives, la première de cent œufs, sous le nombre de poules nécessaires, les deux autres en proportion quasi-géométrique. Ce sens nous paraît évident, malgré les discussions contradictoires des commentateurs qui, sans doute, n'ont jamais élevé de poules.

- « Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison :
 Le Renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon. 15
 Le porc, à s'engraisser, coûtera peu de son ;
 Il était, quand je l'eus ⁴, de grosseur raisonnable.
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui * m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont * il est, une vache et son veau 20
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
 Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée *.
 Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée ⁵ !
 La dame * de ces biens, quittant d'un œil marri *
 Sa fortune ainsi répandue, 25
 Va s'excuser * à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce fut fait ⁶,
 On l'appela : « le Pot au lait ».
- Quel esprit ne bat la campagne ? 30
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Picrochole, Pyrrhus ⁷, la Laitière, enfin tous,
 Autant les sages * que les fous ?
 Chacun songe en veillant *, il n'est rien de plus doux :
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ; 35
 Tout le bien * du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte *, je vais détrôner le sophi * ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ; 40
 Les diadèmes vont * sur ma tête pleuvant.

4. Exemple typique d'énallage, 23, n. — 5. Énumération, 23, o. — 6. Il n'y a pas de farce sur ce sujet ; La Fontaine prend au pied de la lettre une expression de Rabelais : « J'ai grand'peur que toute cette entreprise sera semblable à la farce du pot au lait. » — 7. *Picrochole*, personnage de Rabelais (I, 33), qui fait des rêves ambitieux, tout comme Pyrrhus, roi historique de l'Épire et ennemi victorieux des Romains (cf. Boileau, Épître I).

Quelque accident * fait-il que je rentre en moi-même ?
Je suis Gros-Jean * comme devant.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez le retour de Perrette à la maison : son attitude, sa démarche, ses réflexions.*

10. — LE CURÉ ET LE MORT

Source. — La source de cette fable est dans l'actualité, comme le montrent ces deux textes de M^{me} de Sévigné, qui datent la composition de la fable de février-mars 1672 :

(26 février 1672). « M. de Boufflers a tué un homme après sa mort. Il était dans sa bière et en carrosse ; on le menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer ; son curé était avec le corps. On verse ; la bière coupe le cou au pauvre curé. »

(9 mars 1672). « Voilà une petite fable de La Fontaine qu'il a faite sur l'aventure du curé de M. de Boufflers, qui fut tué tout roide en carrosse auprès de lui ; cette aventure est bizarre ; la fable est jolie, mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. »

Intérêt. — Cette fable est un conte réaliste qui fait la réplique en masculin, de la fable de Perrette. Le procédé est le même que dans *la Fille*, réplique du *Héron*. Mais, de même que *la Fille* était une fable inférieure au *Héron*, de même, ici, *le Curé et le Mort* ne vaut pas l'inégalable *Laitière*. Cependant, La Fontaine s'est amusé à des effets de comique macabre, et ses antithèses, ses périphrases, ses énumérations, ses allitérations ont un pittoresque et une verve qui enchantaient Hippolyte Taine. Le personnage de son curé s'inspire du *Jean Chouart* de Rabelais, ce qui explique sa vulgarité passablement débridée.

Un mort s'en allait tristement

S'emparer de son dernier gîte.

Un Curé s'en allait gaiement

Enterrer ce mort au plus vite¹.

Notre défunt était en carrosse² porté,

Bien et dûment empaqueté

5

1. Antithèse, 23, g. — 2. Voir la Lettre de M^{me} de Sévigné du 26 février, citée dans *Source*.

- Et vêtu d'une robe * hélas! qu'on nomme *bière*,
 Robe d'hiver, robe d'été,
 Que les morts ne dépouillent guère ³.
 Le pasteur était à côté 10
 Et récitait, à l'ordinaire *,
 Maintes dévotes oraisons,
 Et des Psaumes, et des Leçons *,
 Et des versets, et des répons ⁴.
 Monsieur le Mort, laissez-nous faire! 15
 On vous en donnera de toutes les façons :
 Il ne s'agit que du salaire!
 Messire * Jean Chouart * couvait des yeux son mort,
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
 Et, des regards, semblait lui dire : 20
 — « Monsieur le Mort, j'aurai, de vous,
 Tant en argent et tant en cire,
 Et tant en autres menus coûts ⁵. »
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette *
 Du meilleur vin des environs ; 25
 Certaine nièce assez propette *
 Et sa chambrière *, Pâquette,
 Devaient avoir des cotillons *.
 Sur cette agréable pensée,
 Un heurt survient, adieu le char *! 30
 Voilà Messire Jean Chouart
 Qui, du choc de son mort, a la tête cassée :
 Le paroissien en plomb ⁶ entraîne son pasteur,
 Notre Curé suit son Seigneur ⁷.
 Tous deux s'en vont de compagnie. 35
 Proprement *, toute notre vie
 Est ⁸ le Curé Chouart qui sur son mort comptait,
 Et la fable du *Pot au lait*.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Traduisez la fable de La Fontaine en une narration sérieuse et même dramatique.*

3. Périphrase en forme d'énigme, 24, d. — 4. Allitération, 23, d.
 — 5. *Menus coûts* : menus frais. — 6. Le mort, périphrase inspirée
 par le fait que les cercueils des riches étaient doublés de plomb. —
 7. La Fontaine se rappelle la qualité de M. de Boufflers. — 8. *Est* :
 ressemble à. Mais le mot implique une identité parfaite.

11. — L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT

Source. — Inconnue.

Intérêt. — Conte moral, dont la donnée s'apparente de fort près à IX, 2 : *les Deux Pigeons*. Le sujet est, ici, traité avec ampleur : un discours moral (v. 1 à 21) évoque, sur un ton moitié familier, moitié oratoire, l'image de l'humanité en proie au désir de faire fortune. Le récit lui-même promène le principal héros par toute la terre, évoquant poétiquement toutes les traverses d'une vie ambitieuse. L'idée directrice : les Hommes et la Fortune, se retrouvera dans les deux fables suivantes, et les trois fables 11, 12, 13, forment comme trois images différentes, opposées même, du même lieu commun. C'est un exemple typique des procédés de la *fable variée*.

Qui ne court après la Fortune * ?
Je voudrais être en lieu¹ d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort *, de royaume en royaume, 5
Fidèles courtisans d'un volage fantôme *.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante, aussitôt, à leurs désirs échappe ;
Pauvres gens ! je les plains ; car on a, pour les fous,
Plus de pitié que de courroux. 10
— Cet homme, disent-ils, était planteur de choux
Et le voilà devenu Pape² !
Ne le valons-nous pas ? — Vous valez cent fois mieux !
Mais que * vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux³ ? 15
Et puis, la papauté, vaut-elle ce qu'on quitte,

1. Article, 29, c. — 2. Allusion possible à Sixte-Quint (1585-1590) qui, d'après une tradition, aurait été, non jardinier, mais porcher. On cite encore Urbain IV (1261-1269) qui avait été cordonnier, et Benoît XI (1303-1304) qui avait été berger. — 3. On la peint avec un bandeau sur les yeux.

Le repos, le repos ⁴, trésor si précieux
 Qu'on en faisait jadis le partage des dieux ?
 Rarement la Fortune à ses hôtes* le laisse.
 Ne cherchez point cette déesse : 20
 Elle vous cherchera ; son sexe en use ainsi ⁵.

Certain * couple d'amis, en un bourg établi,
 Possédait quelque bien * ; l'un soupirait sans cesse
 Pour la Fortune ; il dit à l'autre, un jour :
 — « Si nous quitions notre séjour ? 25
 Vous savez quel nul n'est prophète

En son pays ⁶. Cherchons notre aventure * ailleurs.
 — Cherchez, dit l'autre ami ; pour moi, je ne souhaite
 Ni climats * ni destins meilleurs.

Contentez-vous, suivez votre humeur * inquiète ; 30
 Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
 De dormir en vous attendant. »

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare *
 S'en va par voie et par chemin.

Il arriva le lendemain 35

En un lieu que devait la déesse bizarre ⁷
 Fréquenter sur tout autre, et ce lieu, c'est la cour *.
 Là, donc, pour quelque temps, il fixe son séjour,
 Se trouvant au coucher *, au lever, à ces heures

Que l'on sait être les meilleures ⁸, 40

Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.

— « Qu'est-ce * ci ? se dit-il. Cherchons ailleurs du bien.
 La Fortune pourtant habite ces demeures :

Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
 Chez celui-là. D'où vient qu'aussi * ⁹ 45

Je ne puis héberger cette capricieuse ?

On me l'avait bien dit, que, des gens de ce lieu,

L'on ¹⁰ n'aime pas toujours l'humeur * ambitieuse.

Adieu, Messieurs de cour ; Messieurs de cour, adieu !

4. Exemple typique de répétition, 24, h. — 5. Allusion au légendaire esprit de contradiction des femmes, voir *la Femme Noyée*, III, 16. — 6. Enjambement, 27, b. — 7. Inversion, 23, y. — 8. Les meilleures pour obtenir les grâces du roi. — 9. *Aussi je*, moi aussi. — 10. *L'on*, le roi. Flatterie délicate adressée au roi, qui sait écarter les ambitieux et reconnaître le vrai mérite.

Suivez jusques * au bout une ombre * qui vous flatte *. 50

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate * :

Allons-là. » Ce fut un * de dire et s'embarquer.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant, qui tenta cette route

Et, le premier, osa l'abîme * défier¹¹! 55

Celui-ci, pendant son voyage,

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois, essuyant les dangers

Des pirates, des vents, du calme¹² et des rochers, 60

Ministres de la Mort. Avec beaucoup de peines,

On s'en va la chercher en des rives lointaines,

La trouvant¹³ assez tôt sans quitter la maison.

L'homme arrive au Mogol * ; on lui dit qu'au Japon

La Fortune, pour lors *, distribuait ses grâces :

Il y court ; les mers étaient lasses 65

De le porter ; et tout le fruit *

Qu'il tira de ses longs voyages,

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages¹⁴ :

« Demeure en ton pays, par la nature instruit. »

Le Japon ne fut pas plus heureux * à cet homme 70

Que le Mogol n'avait été.

Ce qui lui fit conclure, en somme,

Qu'il avait à grand tort son village quitté¹⁵.

Il renonce aux courses ingrates *,

Revient en son pays, voit de loin ses pénates *, 75

Pleure de joie et dit : « Heureux, qui vit chez soi¹⁶,

De régler ses désirs faisant tout son emploi *!

Il ne sait que par ouï-dire

Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire *,

11. *Ames de bronze* : âmes insensibles à la peur, bronzées contre la peur ; *armé de diamant* : ayant le cœur cuirassé d'une enveloppe dure comme le diamant. *Cette route* (maritime). Ces trois vers sont une citation d'un passage fameux d'Horace, Odes III, I, 9-13. — 12. *Du calme* qui empêche les bâtiments à voile d'avancer et menace les équipages de famine. — 13. Quoiqu'on la trouve, cf. Participe présent, 29, q. — 14. Non pas les Japonais, mais les premiers sauvages venus, *instruits par la nature*. — 15. Inversion, 23, y. — 16. *Heureux*... Citation d'un texte souvent imité, de Claudien ; cf., entre autres, le sonnet de Du Bellay : *O qu'heureux est celui...*, dans *les Regrets*.

Fortune! qui nous fais passer devant les yeux 80
 Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
 On suit, sans que l'effet * aux promesses réponde *.
 Désormais je ne bouge et ferai cent fois mieux! »
 En raisonnant de cette sorte,
 Et contre la Fortune ayant pris ce conseil *, 85
 Il la trouve assise à la porte
 De son ami, plongé dans un profond sommeil¹⁷.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *D'après cette fable et V, 11, la Fortune et le Jeune Enfant, faites le portrait allégorique de la Fortune.*

12. — LES DEUX COQS

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Abstemius ; Haudent.

Intérêt. — Fable héroï-comique, où La Fontaine multiplie à plaisir les souvenirs de l'épopée et de la poésie antique pour traiter un sujet de basse-cour.

Après avoir vu la Fortune se dérober, dans la fable précédente, aux prises de son courtisan, nous la voyons, ici, renverser les situations par un retour inopiné. La fameuse « roue de la Fortune » tourne. D'où le conseil de prudence final.

Deux Coqs vivaient en paix. Une Poule survint,
 Et voilà la guerre allumée!
 Amour *, tu perdis Troie *, et c'est de toi que vint
 Cette querelle * envenimée
 Où, du sang des dieux même, on vit le Xanthe teint¹. 5
 Longtemps, entre nos Coqs, le combat se maintint².
 Le bruit * s'en répandit par tout le voisinage.
 La gent * qui porte crête³ au spectacle accourut.

17. Conclusion brève, 26, g.

1. *Le Xanthe* est l'un des deux fleuves de la plaine de Troie. *Teint du sang des dieux*, au ch. V de l'Iliade, Diomède blesse Mars et Vénus. —
 2. *Se maintint* égal. — 3. Périphrase : les poules, 24, d.

Plus d'une Hélène * au beau plumage
 Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut. 10
 Il⁴ alla se cacher au fond de sa retraite,
 Pleura sa gloire et ses amours,
 Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
 Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
 Cet objet * rallumer sa haine et son courage. 15
 Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
 Et, s'exerçant contre les vents,
 S'armait d'une jalouse rage.
 Il n'en eut pas besoin : son vainqueur, sur les toits,
 S'alla percher et chanter sa victoire. 20
 Un Vautour entendit sa voix :
 Adieu les amours et la gloire!
 Tout cet orgueil périt sous l'ongle * d'un Vautour.
 Enfin *, par un fatal * retour,
 Son rival, autour de la Poule, 25
 S'en revint faire le coquet.
 Je laisse à penser quel caquet!
 Car il eut des femmes en foule.

 La Fortune * se plaît à faire de ces coups.
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille. 30
 Défions-nous du Sort *, et prenons garde à nous
 Après le gain d'une bataille.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Expliquez le vers 30 et donnez des exemples.*

13. — L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE

Source. — Abstémios.

Intérêt. — Fable psychologique, comme son titre l'indique. C'est, d'ailleurs, moins une fable qu'un conte moral, en deux

4. Du vers 10 au vers 19, La Fontaine s'inspire du récit fameux du combat des taureaux raconté par Virgile (Géorgiques, III, 224-234).

parties faites d'accumulations antithétiques, dont la trop exacte symétrie paraît bien un peu artificielle. La Fontaine reprend, ici, l'idée directrice qu'il a développée dans V, 11 : *la Fortune et le jeune Enfant*.

Un trafiquant * sur mer, par bonheur *, s'enrichit :
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage ;
 Gouffre, banc¹ ni rocher n'exigea de péage *
 D'aucun de ses ballots *, le Sort * l'en affranchit *.
 Sur tous ses compagnons, Atropos * et Neptune * 5
 Recueillirent leur droit *, tandis que la Fortune *
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
 Facteurs *, associés, chacun lui fut fidèle.
 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor *². 10
 Le luxe et la folie³ enflèrent son trésor ;
 * Bref, il plut dans son escarcelle *.
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats *,
 Et mon homme, d'avoir chiens, chevaux et carrosses.
 Ses jours de jeûne étaient des noces. 15
 Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
 Lui dit : « Et * d'où vient donc un si bon ordinaire * ?
 — Et * d'où me viendrait-il que * de mon savoir-faire ?
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 De risquer à propos et bien placer l'argent. » 20
 Le profit⁴ lui semblant une fort douce chose,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait.
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
 Son imprudence en fut la cause :
 Un vaisseau, mal frété *, périt au premier vent. 25
 Un autre, mal pourvu des armes nécessaires⁵,
 Fut enlevé par les corsaires *.

1. *Banc* (de sable) sur lequel s'échouent les navires. — 2. On importait le tabac et le sucre de l'Amérique ; la cannelle des Indes, la porcelaine de la Chine. — 3. *Le luxe et la folie*, les objets de luxe, prétextes à de folles dépenses. Abstrait pour le concret ; cf. *Métonymie*, 23, b. — 4. Ici commence la deuxième partie de la fable qui fait une antithèse exacte avec la première. — 5. C'est-à-dire non pourvu des armes qui eussent été nécessaires pour repousser les corsaires.

Un troisième au port arrivant,
 Rien n'eut cours ni débit *. Le luxe et la folie
 N'étaient plus tels qu'auparavant. 30
 Enfin, ses facteurs * le trompant
 Et lui-même ayant fait grand fracas *, chère * lie,
 Mis beaucoup ⁶ en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
 Il devint pauvre tout d'un coup.
 Son ami, le voyant en mauvais équipage *, 35
 Lui dit : « D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !
 — Consolez-vous, dit l'autre, et, s'il ne lui plaît pas
 Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage *. »

Je ne sais s'il crut ce conseil ;
 Mais je sais que chacun impute, en cas pareil, 40
 Son bonheur * à son industrie *,
 Et si, de quelque échec, notre faute est suivie,
 Nous disons injures au Sort *.
 Chose * n'est, ici ⁷, plus commune * :
 Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune. 45
 On a toujours raison, le destin *, toujours tort ⁸.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En vous fondant sur cette fable et les deux précédentes, décrivez la conduite mutuelle des hommes et de la Fortune.*

14. — LES DEVINERESSES

Source. — L'actualité. Les devineresses avaient alors une vogue qui se révéla tragiquement lors de l'Affaire des Poisons (1675-1680) : Nos cartomanciennes, médiums, fakirs, etc., leur ont succédé, et cette fable n'a pas perdu son actualité.

Intérêt. — Cette fable n'est pas même un conte : c'est un simple fait divers de la vie parisienne, commenté pour mettre en lumière

6. *Beaucoup* (d'argent). — 7. *Ici* (-bas), parmi les hommes. —

8. Cette morale reprend assez exactement la morale de la fable 11 du livre V.

la crédulité du public. L'ironie a quelque chose de plus acerbe qu'il n'est habituel à La Fontaine, ce qui s'explique, sans doute, par tout le bruit que faisait alors l'Affaire des Poisons.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous * états * ; tout est prévention,
Cabale *, entêtement *, point ou peu de justice. 5
C'est un torrent, qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours.
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse *.
On l'allait consulter * sur chaque événement :
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant *, 10
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la Devineresse * on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
Son fait * consistait en adresse *, 15
Quelques termes de l'art *, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait ¹ ;
Tout cela, bien souvent, faisait crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt et trois carats *,
Elle passait pour un oracle *. 20
L'oracle était logé dedans * un galetas *.
Là, cette femme emplît sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari :
Elle achète un office *, une maison aussi. 25
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros * Messieurs, tout * enfin,
Allait, comme autrefois, demander son destin *.
Le galetas devint l'autre de la Sibylle ². 30

1. *Concourait* à son succès. — 2. *La Sibylle* de Cumes, en Italie, logeait dans un antre décrit par Virgile (VI, 42, *Enéide*).

L'autre femelle * avait achalandé * ce lieu.
 Cette dernière femme³ eut beau faire, eut beau dire :
 — « Moi, devine * ? on se moque ! Eh ! Messieurs, sais-je lire ?
 Je n'ai jamais appris que ma croix * de par Dieu. »
 Point de raison * ! fallut⁴ deviner et prédire, 35
 Mettre à part * force * bons ducats *
 Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
 Le meuble * et l'équipage * aidaient fort à la chose :
 Quatre sièges boîteux, un manche de balai,
 Tout sentait son sabbat et sa métamorphose⁵. 40
 Quand cette femme aurait dit vrai
 Dans une chambre tapissée⁶,
 On s'en serait moqué : la vogue était passée
 Au galetas ; il avait le crédit *.
 L'autre femme se morfondit. 45

L'enseigne * fait la chalandise *.
 J'ai vu, dans le Palais, une robe mal mise
 Gagner gros⁷ ; les gens l'avaient prise
 Pour Maître Tel *, qui traînait après soi
 Force * écoutants *. Demandez-moi pourquoi⁸. 50

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites une description satirique du sot public qui vient consulter la devineresse dans son galetas.*

3. *L'autre femelle* est la devineresse ; *cette dernière femme* est celle qui lui a succédé dans le galetas ; l'expression est pénible. — 4. L'absence de *il* devant *fallut* est une affectation d'archaïsme. — 5. *Le sabbat*, ou réunion des sorcières ; elles s'y rendaient, croyait-on, en se *métamorphosant* en un animal : chouette, chat, loup, etc. — 6. *Tapissée*. Dans les maisons riches, on suspendait aux murs des *tapisseries* de laine, dont la valeur était souvent très grande. — 7. *Le Palais* de Justice ; les vers 47 à 50 sont obscurs ; il semble que La Fontaine fasse allusion à un avocat qui, par sa façon maladroite de mettre sa robe, avait attiré les regards, puis était devenu l'avocat à la mode : Maître un Tel, que tout le monde consultait. — 8. *Demandez-moi pourquoi* (et je serai bien incapable de vous répondre). Comprenez : c'est absurde.

15. — LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Cette fable est une exquise comédie animale, dans un frais décor de nature ; la comédie est menée avec un sens parfait du comique et de la poésie, aussi bien dans les notations pittoresques que dans les indications d'attitudes et les discours. L'auteur se place dans la tradition littéraire de l'antique roman de Renart, mais il atteint un degré inégalé de perfection.

L'idée morale mise en lumière est celle qui inspire I, 13 : *les Voleurs et l'Ane* ; IV, 4, *le Jardinier et son Seigneur*.

Du palais d'un jeune Lapin,
 Dame * Belette *, un beau matin,
 S'empara. C'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates *, un jour

Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour *

5

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours *,

Jeannot * Lapin retourne aux souterrains séjours.

La Belette avait mis le nez à la fenêtre.

10

— « O dieux hospitaliers¹ ! que vois-je ici paraître ?

Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà ! Madame la Belette,

Que l'on déloge sans trompette * !

Ou je vais avertir tous les rats du pays² ! »

15

La dame au nez pointu³ répondit que la terre

Était au premier occupant.

C'était⁴ un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant !

1. Les *dieux hospitaliers* sont les dieux protecteurs de l'hospitalité, Jupiter en particulier. Jeannot Lapin les invoque, parce qu'il est indûment chassé du logis dont il est l'hôte attitré. — 2. L'hostilité de nature qui oppose les rats et les belettes, fait le sujet de la fable 6 du livre IV, *le Combat des Rats et des Belettes*. — 3. Périphrase, 24, d. — 4. Style indirect, 29, z.

« Et quand ce serait un royaume, 20
 Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
 En a pour toujours fait l'octroi
 A Jean, fils ou neveu * de Pierre ou de Guillaume,
 Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi! »
 Jean Lapin allégua la coutume et l'usage *. 25
 — « Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont, de ce logis,
 Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
 L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
 Le premier occupant, est-ce une loi plus sage * ?
 — Or * bien, sans crier davantage, 30
 Rapportons *-nous, dit-elle, à Raminagrobis *. »
 C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,
 Un Chat faisant la chattemite *,
 Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,
 Arbitre * expert sur tous les cas. 35
 Jean Lapin, pour juge, l'agrée.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant Sa Majesté * fourrée.
 Grippeminaud ⁵ leur dit : « Mes enfants, approchez,
 Approchez ⁶ ; je suis sourd ; les ans en sont la cause. » 40
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants *,
 Grippeminaud, le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
 Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois 45
 Les petits souverains se rapportant * aux rois.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Récrivez cette fable sous la forme d'une petite comédie en plusieurs scènes avec changements de décors.*

5. Nom de chat emprunté à Rabelais. — 6. Répétition, 24, h.

16. — LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT

Sources. — Ésope ; Plutarque.

Intérêt. — Allégorie politique, dans le goût de III, 2 : *les Membres et l'Estomac* et de I, 12, *le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues*. La ressemblance des symboles est évidente dans cette dernière fable et celle qui nous occupe ici. L'étrangeté du sujet semble soulignée par la bizarrerie du rythme qui fait boiter ensemble le vers de sept syllabes et l'alexandrin.

Le Serpent a deux parties	
Du genre humain ennemies ¹ :	
Tête et queue. Et toutes deux	
Ont acquis un nom * fameux	
Auprès des Parques * cruelles,	5
Si bien qu'autrefois, entre elles,	
Il survint de grands débats	
Pour le pas *.	
La tête avait toujours marché devant la queue.	
La queue au Ciel se plaignit	10
Et lui dit :	
— « Je fais mainte et mainte lieue	
Comme il plaît à celle-ci.	
Croit-elle que toujours j'en veuille user * ainsi ?	
Je suis son humble servante *.	15
On m'a faite, Dieu merci,	
Sa sœur, et non sa suivante *.	
Toutes deux de même sang ² ,	
Traitez-nous de même sorte :	
Aussi bien qu'elle je porte	20
Un poison prompt et puissant *.	

1. Un préjugé antique voulait que la queue du serpent fut venimeuse, d'où le proverbe : *In cauda venenum*. En réalité, ceux des serpents qui sont venimeux n'ont de venin que dans la gueule. — 2. *Toutes deux...* se rapporte à nous, complément de *traitez*.

Enfin, voilà ma requête.
 C'est à vous de commander :
 Qu'on me laisse précéder.
 A mon tour ma sœur la tête.
 Je la conduirai si bien
 Qu'on ne se plaindra de rien. »

25

Le Ciel eut, pour ces vœux, une bonté cruelle.
 Souvent sa complaisance a de méchants * effets.
 Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors * ; et la guide * nouvelle

30

Qui ne voyait, au grand jour,
 Pas plus clair que dans un four,
 Donnait tantôt contre un marbre,
 Contre un passant, contre un arbre.

35

Droit aux ondes du Styx *, elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur!

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Expliquez la signification du symbole contenu dans cette fable.

17. — UN ANIMAL DANS LA LUNE

Source. — Butler (auteur anglais) : *l'Éléphant dans la Lune* (c'est une satire dirigée contre la Société Royale, ou Académie des Sciences, de Londres).

Intérêt. — Ce n'est pas une fable, mais un discours philosophique sur *les Illusions des sens*, composé avec toute la liberté et le ton personnel de l'Épître ; il n'y manque que le destinataire, encore le devine-t-on assez clairement : La Fontaine s'adresse à ses amis d'Angleterre, dont Saint-Evremond est le plus notable. On voit à quel point, sous couleur de *varier la fable*, La Fontaine élargit les limites du genre, jusqu'à les rendre assez indécises.

Tout le développement sur les illusions des sens est un chef-d'œuvre de poésie didactique, par la clarté, la concision des expressions, la vivacité frappante des formules.

16. — LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT

Sources. — Ésope ; Plutarque.

Intérêt. — Allégorie politique, dans le goût de III, 2 : *les Membres et l'Estomac* et de I, 12, *le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues*. La ressemblance des symboles est évidente dans cette dernière fable et celle qui nous occupe ici. L'étrangeté du sujet semble soulignée par la bizarrerie du rythme qui fait boiter ensemble le vers de sept syllabes et l'alexandrin.

Le Serpent a deux parties	
Du genre humain ennemies ¹ :	
Tête et queue. Et toutes deux	
Ont acquis un nom * fameux	
Auprès des Parques * cruelles,	5
Si bien qu'autrefois, entre elles,	
Il survint de grands débats	
Pour le pas *.	
La tête avait toujours marché devant la queue.	
La queue au Ciel se plaignit	10
Et lui dit :	
— « Je fais mainte et mainte lieue	
Comme il plaît à celle-ci.	
Croit-elle que toujours j'en veuille user * ainsi ?	
Je suis son humble servante *.	15
On m'a faite, Dieu merci,	
Sa sœur, et non sa suivante *.	
Toutes deux de même sang ² ,	
Traitez-nous de même sorte :	
Aussi bien qu'elle je porte	20
Un poison prompt et puissant *.	

1. Un préjugé antique voulait que la queue du serpent fut venimeuse, d'où le proverbe : *In cauda venenum*. En réalité, ceux des serpents qui sont venimeux n'ont de venin que dans la gueule. — 2. *Toutes deux...* se rapporte à nous, complément de *traitez*.

Enfin, voilà ma requête.

C'est à vous de commander : .

Qu'on me laisse précéder.

A mon tour ma sœur la tête.

25

Je la conduirai si bien

Qu'on ne se plaindra de rien. »

Le Ciel eut, pour ces vœux, une bonté cruelle.

Souvent sa complaisance a de méchants * effets.

Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.

30

Il ne le fut pas lors * ; et la guide * nouvelle

Qui ne voyait, au grand jour,

Pas plus clair que dans un four,

Donnait tantôt contre un marbre,

Contre un passant, contre un arbre.

35

Droit aux ondes du Styx *, elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur!

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Expliquez la signification du symbole contenu dans cette fable.

17. — UN ANIMAL DANS LA LUNE

Source. — Butler (auteur anglais) : *l'Éléphant dans la Lune* (c'est une satire dirigée contre la Société Royale, ou Académie des Sciences, de Londres).

Intérêt. — Ce n'est pas une fable, mais un discours philosophique sur *les Illusions des sens*, composé avec toute la liberté et le ton personnel de l'Épître ; il n'y manque que le destinataire, encore le devine-t-on assez clairement : La Fontaine s'adresse à ses amis d'Angleterre, dont Saint-Evremond est le plus notable. On voit à quel point, sous couleur de *varier la fable*, La Fontaine élargit les limites du genre, jusqu'à les rendre assez indécises.

Tout le développement sur les illusions des sens est un chef-d'œuvre de poésie didactique, par la clarté, la concision des expressions, la vivacité frappante des formules.

Pendant qu'un philosophe¹ assure
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre philosophe² jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison, et la philosophie 5
 Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont
 Tant que, sur leur rapport³, les hommes jugeront.
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur * son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne, 10
 Sur l'organe et sur l'instrument⁴,
 Les sens ne tromperont personne.
 La nature * ordonna * ces choses sagement,
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement⁵.
 J'aperçois le soleil : quelle en est la figure * ? 15
 Ici-bas, ce grand corps n'a que trois pieds de tour ;
 Mais si je le voyais là-haut, dans son séjour,
 Que serait-ce à mes yeux, que l'œil de la nature⁶ ?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
 Sur l'angle et les côtés, ma main la détermine⁷ ; 20
 L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur ;
 Je la rends immobile, et la terre chemine ;
 Bref, je démens mes yeux en toute sa machine *.
 Ce sens⁸ ne me nuit point par son illusion.
 Mon âme, en toute occasion, 25
 Développe * le vrai caché sous l'apparence.
 Je ne suis point d'intelligence *
 Avecque * mes regards, peut-être un peu trop prompts,
 Ni mon oreille⁹ lente à m'apporter les sons.

1. Démocrite d'Abdère (v^e siècle av. J.-C.) avait détaillé les erreurs des sens. — 2. Héraclite d'Éphèse, et, après lui, Épicure, soutenaient que les données des sens sont véridiques. — 3. *Sur leur rapport*, sur leur témoignage. — 4. *L'instrument* qui sert à observer l'objet, par exemple, le télescope. — 5. En fait, La Fontaine n'a pas composé ce poème de la Nature dont il affirme avoir le projet. — 6. *L'œil de la Nature*, le soleil, périphrase usuelle en grec. — 7. Définition adroite, dans sa brièveté, des procédés de la trigonométrie pour calculer les distances des objets hors de notre portée. — 8. La vue. — 9. *Ni* (avec) *mon oreille*, omission de la préposition devant le deuxième régime, habituelle dans la syntaxe du xvii^e siècle.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse : 30
 Ma raison décide en maîtresse.
 Mes yeux, moyennant ce secours,
 Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
 Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
 Une tête de femme est au * corps¹⁰ de la Lune : 35
 Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet *?
 Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
 La Lune nulle part n'a sa surface unie :
 Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
 L'ombre¹¹ avec la lumière y peut tracer souvent 40
 Un homme, un bœuf, un éléphant.
 Naguère, l'Angleterre y vit chose pareille :
 La lunette placée¹², un animal nouveau
 Parut dans cet astre si beau,
 Et chacun de crier merveille! 45
 Il était arrivé¹³ là-haut un changement
 Qui présageait sans doute un grand événement.
 Savait-on si la guerre entre tant de puissances¹⁴
 N'en était point l'effet? le monarque¹⁵ accourut :
 Il favorise en roi ces hautes * connaissances. 50
 Le monstre * dans la Lune à son tour lui parut¹⁶ :
 C'était une souris cachée entre les verres!
 Dans la lunette, était la source de ces guerres!
 On en rit. Peuple heureux¹⁷! quand pourront les Français
 Se donner, comme vous, entiers à ces emplois *? 55

10. Est dans le disque de la lune. Après la dissertation purement philosophique qui emplit les vers 1 à 33, La Fontaine ménage une transition, dans les vers 34 à 41, pour arriver au récit de l'anecdote qui donne son titre à la pièce. — 11. *Montueuse* se rapporte grammaticalement à l'idée de *Lune*, sous-entendue dans *l'ombre*. Accord, 29, a. — 12. Une fois le télescope (la lunette) braqué sur la lune. — 13. Ce style indirect libre exprime les propos de la foule. — 14. La guerre de Hollande (1672-1678), qui mit aux prises la France, la Hollande, l'Espagne et les états de l'Empire. — 15. Charles II d'Angleterre (1660-1685). Il avait fondé la Société Royale des Sciences, d'où les vers suivants. — 16. Le roi, à son tour, vit paraître le monstre. — 17. L'Angleterre était alors en paix. Ici commence la troisième partie de ce discours, exprimant le désir de la paix. Le morceau a dû être composé en 1675, si l'on en juge d'après les vers 67-68, qui font allusion à une tentative de médiation de Charles II, faite à cette date. La Paix de Nimègue fut signée en 1678.

Mars * nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas ;
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire *. 60

Même, les filles de Mémoire *

Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs ;
La paix fait nos souhaits et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir. Il saurait, dans la guerre,
Signaler sa valeur et mener l'Angleterre 65

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant, s'il pouvait apaiser la querelle *,
Que d'encens * ! est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ? 70

O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Précisez, d'après cette pièce, comment la raison est la faculté critique par excellence dans la science.*

LIVRE HUITIÈME

1. — LE MORT ET LE MOURANT

Sources. — Abstémius ; Corrozet ; Haudent. Le même sujet est traité aux vers 965 et suivants du livre III du *De Natura Rerum* de Lucrèce.

Intérêt. — Cette fable est à rapprocher de I, 16, *la Mort et le Bûcheron*, dont elle est, en quelque sorte le complément, mais dans un tout autre ton. Au portrait désolé du Bûcheron, si saisissant dans sa sombre brièveté, succèdent ici trois développements assez amples : 1. sur l'universalité de la mort ; 2. sur l'opportunité de la mort au terme de la vieillesse ; 3. enfin, sur l'exemple d'intrépidité devant la mort, donné par bien des jeunes gens aux vieillards eux-mêmes. La comparaison des deux fables fera ressortir clairement tout ce qui sépare *la fable ornée* de *la fable variée*.

Malgré l'esquisse de récit qui prépare le discours de la Mort, nous avons affaire, ici, moins à une fable proprement dite, qu'à un développement moral, de ton oratoire, de couleur poétique et allégorique.

La Mort ne surprend point le sage * :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage¹.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps : 5
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments²,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal * tribut ; tous³ sont de son domaine,
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière 10

1. *Se résoudre*, complément de l'infinitif, 29, d. — 2. Gradation, 23, r. — 3. *Tous* les temps et, par suite, tous les âges, comme le montre la suite.

Est celui qui vient quelquefois
 Fermer pour toujours leur paupière ⁴.
 Défendez-vous par la grandeur,
 Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ⁵,
 La Mort ravit tout sans pudeur. 15
 Un jour, le monde entier accroîtra sa richesse ⁶.
 Il n'est rien de moins ignoré
 Et, puisqu'il faut que je le die *,
 Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie, 20
 Se plaignait à la Mort que, précipitamment,
 Elle le contraignait de partir tout à l'heure *,
 Sans qu'il eût fait son testament,
 Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
 Au pied * levé ? dit-il. Attendez quelque peu : 25
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu * ;
 Souffrez * qu'à mon logis, j'ajoute encore une aile.
 Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
 — Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris. 30
 Tu te plains sans raison de mon impatience.
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi, dans Paris,
 Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France !
 Je devais *, ce * dis-tu, te donner quelque avis
 Qui te disposât à la chose ; 35
 J'aurais trouvé ton testament tout fait,
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait * ;
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
 Du marcher ⁷ et du mouvement,
 Quand les esprits *, le sentiment *, 40
 Quand tout faillit en toi ? plus de goût, plus d'ouïe,
 Toute chose, pour toi, semble être évanouie ;

4. Allusion possible à la mort du duc d'Anjou, fils de Louis XIV, mort quelques jours après sa naissance, en 1672. — 5. Ici, on pense à la duchesse d'Orléans, morte en 1670, bien connue par la célèbre Oraison funèbre de Bossuet. — 6. Voir *Pluton* *. — 7. Infinitif-nom, 29, j.

Pour toi, l'astre du jour prend des soins superflus.
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent * plus.
 Je t'ai fait voir tes camarades 45
 Ou morts, ou mourants, ou malades :
 Qu'est-ce que tout cela, qu' * un avertissement ?
 Allons, vieillard, et sans réplique !
 Il n'importe à la république *
 Que tu fasses ton testament. » 50

La Mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge
 On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
 Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet * :
 Car, de combien peut-on retarder le voyage ?
 'Tu murmures, vieillard ? vois ces jeunes mourir, 55
 Vois-les marcher, vois-les courir
 A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
 Mais sûres cependant, et, quelquefois, cruelles.
 J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret *.
 Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret. 60

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez à votre façon les dix vers de la morale.*

2. — LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Sources. — Bonaventure des Périers, *Nouvelles*, XIX. Le même sujet est traité par Horace, Épître VII du livre I.

Intérêt. — Conte réaliste ; le portrait du Savetier, ses propos, ses émotions, sont exposés avec une vérité, une aisance, une bonne humeur qui font, de cette fable, un parfait chef-d'œuvre ; à mettre sur la même ligne, pour la vivacité enjouée, que *la Lai-tière et le Pot qu'il lait* (VII, 9).

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveille de l'ouïr,
 Merveille de le voir ; il faisait des passages *,
 Plus content qu'aucun des Sept Sages *.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or, 5
 Chantait peu, dormait moins encor *.
 C'était un homme de finance *.
 Si, sur le point du jour, parfois, il sommeillait,
 Le Savetier, alors, en chantant l'éveillait,
 Et le Financier se plaignait 10
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas, au marché, fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire ¹.
 En son hôtel *, il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : « Or * çà, sire * Grégoire, 15
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ? ma foi, Monsieur *,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard * Savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte, et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre ; il suffit qu'à la fin, 20
 J'attrape le bout de l'année ².
 Chaque jour amène son pain.
 — Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 — Tantôt plus, tantôt moins ; le mal est que, toujours,
 (Et sans cela, nos gains seraient assez honnêtes *), 25
 Le mal est que, dans l'an, s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; * on nous ruine en fêtes ³.
 L'une fait tort à l'autre, et Monsieur le Curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône *. »
 Le Financier, riant de sa naïveté, 30
 Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône :
 Prenez ces cent écus *. Gardez-les avec soin
 Pour vous en servir au besoin. »
 Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait, depuis plus de cent ans, 35
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre *

1. Infinitifs-noms, 29, j. — 2. Les vers 14-21 sont remarquables par les enjambements. — 3. Les fêtes religieuses d'obligation, imposées par les évêques (et non par les curés), étaient alors fort nombreuses. Louis XIV en fit retrancher 17 du calendrier, en 1666, mais il en restait encore 38 pouvant tomber hors du dimanche, au lieu de quatre aujourd'hui.

L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant. Il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines ⁴. 40
 Le sommeil quitta son logis,
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour, il avait l'œil au guet. Et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit, 45
 Le chat prenait l'argent. A la fin, le pauvre homme
 S'en courut * chez celui qu'il ne réveillait plus ⁴.
 — « Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus ⁵. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Supposez qu'un client apporte une paire de souliers au Savetier avant l'entrevue avec le Financier et vient la chercher après cette entrevue. Dites comment il trouve, chaque fois, le Savetier.*

3. — LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Sources. — Ésope ; Faërne ; Gilbert Cousin ; Haudent ; Meslier. Parue en 1671.

Intérêt. — Fable didactique, dans le genre de la *fable ornée*, avec des traits pittoresques et dramatiques. Le Renard y figure le parfait courtisan, comme dans VII, 6, *la Cour du Lion*, qui est à rapprocher. Quant au Loup, il joue le même personnage du maladroit, victime de ses propres trames, qu'on lui voit jouer dans III, 3, *le Loup devenu Berger* ; dans IV, 15 et 16, *le Loup, la Chèvre et le Chevreau* ; *le Loup, la Mère et l'Enfant*, et, enfin, dans V, 8 : *le Cheval et le Loup*.

Un Lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
 Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus *.

Celui-ci, parmi * chaque espèce,

4. Périphrase, 24, d. — 5. Conclusion brusquée, 26, g.

- Manda des médecins ; il en est de tous * arts *. 5
 Médecins au Lion viennent de toutes parts ;
 De tous côtés lui vient¹ des donneurs de recettes *.
- Dans les visites qui sont faites,
 Le Renard se dispense *, et se tient clos * et coi.
 Le Loup en fait sa cour *, daube * au coucher * du roi 10
 Son camarade absent. Le Prince *, tout à l'heure *,
 Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté,
 Et, sachant que le Loup lui faisait cette affaire * :
 — « Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère 15
 Ne m'ait à mépris imputé
 D'avoir différé cet hommage * ;
 Mais j'étais en pèlerinage
 Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
 Même, j'ai vu dans mon voyage 20
 Gens experts et savants, leur ai dit la langueur
 Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite :
 Vous ne manquez que de chaleur ;
 Le long âge, en vous, l'a détruite *.
 D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau 25
 Toute chaude et toute fumante.
 Le secret * sans doute en est beau
 Pour la nature * défaillante.
 Messire * Loup vous servira,
 S'il vous plaît, de robe de chambre. » 30
 Le roi goûte cet avis-là :
 On écorche, on taille, on démembre
 Messire Loup. Le monarque en soupa *
 Et de sa peau s'enveloppa.
- Messieurs les Courtisans, cessez de vous détruire * ; 35
 Faites, si vous pouvez, votre cour * sans vous nuire.
 Le mal se rend, chez vous, au quadruple du bien.
 Les daubeurs * ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
 Vous êtes dans une carrière
 Où l'on ne se pardonne rien. 40

1. *Lui vient*, impersonnel : il lui vient.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'attitude du Loup au moment où le Renard est amené à la Cour, puis, pendant le discours du même Renard.*

4. — LE POUVOIR DES FABLES

A Monsieur de Barillon

Sources. — Ésope ; Abstémios ; Gilbert Cousin.

Intérêt. — Par un souci de variété, La Fontaine rompt ici avec son habitude de mettre un prologue à son livre VIII et il place dans le courant du livre ce *discours* sur le pouvoir des fables qui est à ranger dans la série des discours semblables, servant de prologues aux livres II, III, IV, V, VI, IX. Le dedicataire, Paul de Barillon, fut ambassadeur de France en Angleterre de 1677 à 1688. C'était un ami de M^{me} de Sévigné. Il est curieux de voir La Fontaine retourner la fable ésopique de manière à en tirer une justification des fables. On remarquera que La Fontaine considère, ici, la fable, comme un *conte d'enfant*, destiné à amuser les grandes personnes.

La qualité d'ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères * ?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point¹ traités par vous de téméraires ? 5
 Vous avez bien d'autres affaires
 A démêler, que les débats
 Du Lapin et de la Belette.
 Lisez-les, ne les lisez pas,
 Mais empêchez qu'on ne nous mette 10
 Toute l'Europe sur les bras².
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,

1. Négation, 29, k. — 2. Le Parlement anglais poussait Charles II à entrer dans la coalition contre la France.

J'y consens. Mais que l'Angleterre
 Veuille que nbs deux rois se lassent d'être amis ³, 15
 J'ai peine à digérer * la chose.
 N'est-il point encor * temps que Louis se repose ?
 Quel autre Hercule * enfin ne se trouverait las
 De combattre cette hydre * ? et faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ⁴ ? 20
 Si votre esprit, plein de souplesse,
 Par éloquence et par adresse *,
 Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,
 Je vous sacrifierai cent moutons ⁵, c'est beaucoup
 Pour un habitant du Parnasse *. 25
 Cependant, faites-moi la grâce
 De prendre en don ce peu d'encens *.
 Prenez en gré * les vœux ardents
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
 Son sujet vous convient ⁶ ; je n'en dirai pas plus. 30
 Sur les éloges que l'Envie *
 Doit avouer qui ⁷ sont dus,
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.

 Dans Athène ⁸, autrefois, peuple ⁹ vain et léger,
 Un orateur ¹⁰, voyant sa patrie en danger, 35
 Courut à la tribune, et, d'un art * tyrannique,
 Voulant forcer les cœurs dans une république *,
 Il parla fortement sur le commun salut.
 On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
 A ces figures violentes 40
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes ¹¹.

3. Le roi Charles II était favorable à la France, malgré l'hostilité du Parlement. — 4. Il s'agit de l'hydre de la coalition, et la nouvelle tête serait l'Angleterre. — 5. On a voulu voir, dans ce vers, une allusion à la gourmandise célèbre de Barillon ; c'est au moins discutable. — 6. Parce qu'il s'agit d'un orateur, Démosthène, qui conduit les affaires du peuple fort sérieusement, tout comme l'ambassadeur Barillon. — 7. Double relatif, 29, i. — 8. *Athènes*, licence poétique pour *Athènes*. — 9. *Peuple* est apposition à l'idée d'*Athéniens* contenue dans *Athènes*. Syllepse, 24, j. — 10. Dans la fable ésoquie, cet orateur est nommé, c'est Démosthène, un contemporain et un ennemi de Démosthène (IV^e siècle av. J.-C.). — 11. *Les plus lentes* (à s'émouvoir).

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put :
Le vent emporta tout, personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles¹²,
Étant fait à ces traits *, ne daignait l'écouter. 45
Tous regardaient ailleurs ; il en vit s'arrêter *
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? il prit un autre tour :

— « Cérès *, commença-t-il, faisait * voyage un jour
Avec l'Anguille et l'Hirondelle. 50

Un fleuve les arrête, et l'Anguille en nageant
Comme l'Hirondelle en volant
Le traversa bientôt. » L'assemblée¹³, à l'instant,
Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle ?

— Ce qu'elle fit ? un prompt courroux 55
L'anima d'abord * contre vous.

Quoi ! de contes d'enfants son peuple¹⁴ s'embarrasse !
Et du péril qui le menace

Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet * !
Que * ne demandez-vous ce que Philippe fait¹⁵ ? » 60

A ce reproche, l'assemblée,
Par l'apologue * réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait * de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athènes en * ce point ; et moi-même, 65
Au moment que * je fais cette moralité,

Si Peau-d'Ane m'était conté¹⁶,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Le monde est vieux, dit-on ; je le crois, cependant,
Il le faut amuser encor * comme un enfant. 70

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dites, d'après cette pièce, en quoi consiste le pouvoir des fables.*

12. Le peuple. Périphrase, 24, d. — 13. L'assemblée du peuple, réunie sur la Pnyx. — 14. Son peuple. Erreur : la déesse protectrice d'Athènes était Minerve. Mais Cérès était la déesse d'Eleusis et elle avait eu des bontés toutes spéciales pour Athènes qui lui rendait aussi un culte tout particulier. — 15. Philippe de Macédoine, ennemi d'Athènes, père d'Alexandre le Grand. — 16. Peau-d'Ane, conte populaire, que Charles Perrault devait rédiger en 1694.

5. — L'HOMME ET LA PUCE

Sources. — Ésope ; Gilbert Cousin ; Haudent.

Intérêt. — Fable morale, sur le lieu commun des *Vœux*, comme VI, 11 : *l'Ane et ses Maîtres*, mais dans un tout autre ton. La Fontaine traite ici son sujet avec une sécheresse didactique tout à fait dans la manière d'Ésope ou de Phèdre. Le contraste est frappant avec les *fables variées* qui précèdent et qui suivent, mais, en fait, c'est encore un élément de variété.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux
Souvent pour des sujets même indignes¹ des hommes.
Il semble que le Ciel sur tous, tant que nous sommes²,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle 5
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer * l'Olympe * et tous ses citoyens *,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens³.

Un sot, par une puce, eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger. 10
— « Hercule *, ce * dit-il, tu devais * bien purger
La terre de cette hydre * au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter *, que *, du haut de la nue,
Tu n'en perdes la race afin de me venger ? »

Pour tuer une puce, il voulait obliger 15
Ces dieux à lui prêter leur foudre * et leur massue.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Développez les vers 1 à 8 à l'aide d'exemples.

1. Indignes même des hommes. — 2. Cheville, 27, h. — 3. Les dieux de l'Olympe prennent en effet parti pour les Grecs ou les Troyens dans l'Iliade.

6. — LES FEMMES ET LE SECRET

Sources. — Abstémius ; Rabelais (III, 34) ; Noël du Fail (Eutrapel, 33).

Intérêt. — Conte satirique, contre les femmes (et même les hommes) bavards. Modèle de vivacité malicieuse et de naturel, à comparer avec les contes de Rabelais et de Noël du Fail signalés dans les *sources*.

Rien ne pèse tant qu'un secret ;
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même, sur ce fait *,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne, un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : « O dieux ! qu'est-ce * cela ? » 5

Je n'en puis plus ! on me déchire !

Quoi ? j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? — Oui, le voilà,
Frais et nouveau * pondu ! Gardez * bien de le dire,
On m'appellerait poule ! Enfin, n'en parlez pas. » 10

La femme, neuve * sur ce cas *

Ainsi que sur mainte autre affaire,

Crut la chose et promit * ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanouit

Avec les ombres de la nuit. 15

L'épouse, indiscrete et peu fine,

Sort du lit quand le jour fut à peine levé,

Et de courir chez sa voisine !

— « Ma commère *, dit-elle, un cas * est arrivé.

N'en dites rien surtout ! car vous me feriez battre ! » 20

Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien

D'aller publier ce mystère * !

— Vous moquez-vous ? dit l'autre. Ah ! vous ne savez guère

Quelle * je suis. Allez, ne craignez rien. » 25

La femme du pondeur¹ s'en retourne chez elle.

L'autre grille déjà d'en conter la nouvelle * :

1. Néologisme excellent de La Fontaine.

Elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.

Ce n'est pas encor * tout, car une autre commère 30

En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait.

Précaution peu nécessaire,

Car ce n'était plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grâce à la Renommée *,

De bouche en bouche allait croissant, 35

Avant la fin de la journée

Ils se montaient à plus d'un cent.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Tirez, de cette fable, une morale sur la ligne de conduite à tenir concernant les secrets.*

7. — LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINER DE SON MAÎTRE

Sources. — Jacques Régnier. La Fontaine a pu, en outre, imiter la fable sur le même sujet, d'un certain Puget, de Lyon, que, d'après Brossette, le fabuliste avait rencontré dans cette ville, chez un banquier de ses amis (lettre de Brossette à Boileau, du 26 décembre 1706). Dans ce cas, la ville décrite dans les vers 30-40 serait Lyon.

Intérêt. — Fable satirique ; le récit ne va pas sans quelque gaucherie ni la morale finale sans lourdeur.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve * des belles *

Ni les mains à celle de l'or.

Peu de gens gardent un trésor

Avec des soins assez fidèles.

Certain * Chien, qui portait la pitance * au logis, 5
S'était fait un collier du dîner de son maître¹.

Il était tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être

Quand il voyait un mets exquis,

1. Il faut comprendre qu'il portait le dîner de son maître dans un panier dont il avait passé l'anse à son cou, comme un collier.

Mais, enfin, il l'était ; et, tous tant que nous sommes²,
 Nous nous laissons tenter à l'approche des biens. 10

Chose étrange : on apprend la tempérance aux chiens,
 Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.

Ce Chien-ci, donc, étant de la sorte atourné *,
 Un Mâtin * passe, et veut lui prendre le dîner.

Il n'en eut pas toute la joie * 15

Qu'il espérait d'abord : le Chien mit bas la proie
 Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent.

Ils étaient de ceux-là qui vivent

Sur le public, et craignent peu les coups. 20

Notre Chien, se voyant trop faible contre eux tous,

Et que³ la chair * courait un danger manifeste,

Voulut avoir sa part. Et, lui, sage, il leur dit :

« Point de courroux, messieurs, mon lopin * me suffit,

Faites votre profit * du reste ! » 25

A ces mots, le premier, il vous happe * un morceau.

Et chacun, de tirer, le mâtin, la canaille *,

A qui mieux mieux. Ils firent tous ripaille ;

Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville 30

Où l'on met les deniers * à la merci * des gens :

Échevins *, Prévôt * des marchands,

Tout fait sa main *. Le plus habile

Donne aux autres l'exemple. Et c'est un passe-temps

De leur voir nettoyer * un monceau de pistoles *. 35

Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles *,

Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.

Il n'a pas de peine à se rendre :

C'est bientôt le premier à prendre. 40

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faut-il déduire, de cette fable, qu'on est excusable d'être voleur en compagnie des voleurs ?*

2. Cheville, 27, h. — 3. Et (voyant) que, anacoluthes, 23, f.

8. — LE RIEUR ET LES POISSONS

Source. — Abstémius.

Intérêt. — Cette fable n'est qu'un bon mot un peu longuement et même lourdement développé, d'autant plus que ce mot n'est pas des plus fins. La Fontaine s'en excuse d'ailleurs avec simplicité dans son petit prologue.

On cherche les rieurs *, et moi je les évite.

Cet art * veut *, sur * tout autre, un suprême mérite.

Dieu ne créa que pour les sots

Les méchants * diseurs de bons mots.

J'en vais, peut-être, en une fable,

Introduire un¹ ; peut-être aussi

Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi².

Un rieur était à la table

. D'un financier *, et n'avait, en son coin,

Que de petits poissons, tous les gros étaient loin.

Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille³,

Et puis il feint à la pareille *,

D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;

Cela suspendit * les esprits.

Le Rieur, alors, d'un ton sage *,

Dit qu'il craignait qu'un sien ami

Pour les Grandes Indes * parti

N'eût, depuis un an, fait naufrage.

Il s'en informait donc à ce menu fretin * ;

Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge²⁰

A savoir au vrai son destin ;

Les gros en sauraient davantage.

« N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ? »

De dire si la compagnie *

Prit goût à la plaisanterie,

J'en doute, mais enfin, il les sut engager

1. Un méchant diseur de bons mots. — 2. Réussi à faire agréer la plaisanterie du « rieur ». — 3. En fait, les « ouïes » des poissons ne sont nullement des oreilles, mais peu importe !

A lui servir d'un monstre * assez vieux pour lui dire
 Tous les noms des chercheurs de mondes * inconnus
 Qui n'en * étaient pas revenus
 Et que, depuis cent ans, sous l'abîme *, avaient vus 30
 Les Anciens du vaste empire ⁴.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du « rieur » mis en scène par La Fontaine, et qui ne peut être qu'un parasite * assez effronté.*

9. — LE RAT ET L'HUITRE

Source. — Inconnue. Voir ci-dessous. Cette fable a été publiée en 1671.

Intérêt. — La Fontaine refait, ici, sur un autre ton, *le Cochet, le Chat et le Souriceau* (VI, 5), sans prendre même la peine de changer de héros. Cette deuxième rédaction a de l'ironie, du pittoresque, mais elle ne fait pas oublier le ravissant chef-d'œuvre du livre VI, dont elle est loin d'avoir l'aisance aérienne, la richesse et la vérité.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
 Des Lares * paternels, un jour, se trouva soûl *.
 Il laisse là le champ, le grain et la javelle *,
 Va courir le pays *, abandonne son trou ¹.
 Sitôt * qu'il fut hors de la case * : 5
 « Que le monde, dit-il, est grand et spacieux ² !
 Voilà les Apennins et voici le Caucase * ! »
 La moindre taupinée était mont à ses yeux.
 Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
 En un certain * canton * où Thétis *, sur la rive, 10
 Avait laissé mainte huître ; et notre Rat, d'abord *,
 Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

4. *Le vaste empire* est la mer ; périphrase, 24, d. *Anciens* compte pour trois syllabes, par diérèse, 27, c.

1. Hystéron protéron, 23, x. — 2. Pléonasme, 24, f.

« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire * :
 Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
 Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire ; 15
 J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point ³. »
 D'un certain magister *, le Rat tenait ces choses
 Et les disait à travers champs *,
 N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs ⁴,
 Se font savants jusques * aux dents. 20
 Parmi tant d'huîtres toutes closes,
 Une s'était ouverte, et, baillant au soleil,
 Par un doux zéphyr * réjouie,
 Humait l'air, respirait, était épanouie,
 Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, non pareil *. 25
 D'aussi loin que le Rat voit cette huître qui bâille :
 « Qu'aperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille !
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère * ou jamais. »
 Là-dessus, maître Rat, plein de belle espérance, 30
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
 Se sent pris comme aux lacs * : car l'huître, tout d'un coup,
 Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :
 Nous y voyons, premièrement, 35
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
 Sont, aux moindres objets *, frappés d'étonnement ;
 Et puis, nous y pouvons apprendre
 Que tel * est pris qui croyait prendre.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du voyageur naïf qui s'étonne de tout et se laisse voler par tous.*

3. Ce dernier hémistiche est une citation de Rabelais (I, 33) assez mal placée, d'où le vers suivant. — 4. Accord du participe présent, 29, p.

10. — L'OURS ET L'AMATEUR DE JARDINS

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Conte poétique, orné de nombreux détails pittoresques, paré de la poésie de l'amitié, et conté avec cette ironie pince-sans-rire que nous appelons *humour*, d'après les Anglais, qui excellent à ce genre d'esprit.

Certain * Ours montagnard, Ours à demi léché *,
 Confiné par le Sort * dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellérophon *, vivait seul et caché.
 Il fût devenu fou¹. La raison, d'ordinaire,
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés. 5
 Il est bon de parler et meilleur de se taire,
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
 Nul animal n'avait affaire
 Dans les lieux que l'Ours habitait,
 Si bien que, tout Ours qu'il était, 10
 Il vint * à s'ennuyer de cette triste vie.
 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
 Non loin de là, certain * Vieillard
 S'ennuyait aussi de sa part * :
 Il aimait les jardins, était prêtre de Flore *, 15
 Il l'était de Pomone * encore *.
 Ces deux emplois * sont beaux, mais je voudrais, parmi *,
 Quelque doux et discret * ami.
 Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre ;
 De façon que, lassé de vivre 20
 Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
 Va chercher compagnie et se met en campagne *.
 L'Ours, porté * d'un même dessein *,
 Venait de quitter sa montagne.
 Tous deux, par un cas * surprenant, 25
 Se rencontrent en un tournant.
 L'homme eut peur. Mais comment esquiver * ? et que faire ?
 Se tirer en Gascon * d'une semblable affaire

1. *Il fût devenu fou* (si cette solitude s'était prolongée). Ellipse, 23, m.

Est le mieux. Il sut donc dissimuler sa peur.

L'Ours, très mauvais complimenteur *, 30
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur *,
Vous voyez mon logis ; si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas ²,
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
De Nos Seigneurs les Ours le manger ³ ordinaire, 35
Mais j'offre ce que j'ai. » L'Ours l'accepte * ; et d'aller.
Les voilà bons amis avant * que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble.

Et, bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots, 40
Comme l'Ours, en un jour, ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit * vaquer à son ouvrage *.
L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier,

Faisait son principal métier *
D'être bon émoucheur ⁴, écartait, du visage 45
De son ami dormant, ce parasite * ailé

Que nous avons *mouche* appelé ⁵.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez, une, allant se placer,
Mit l'Ours au désespoir ; il eut beau la chasser : 50
« Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme * ! »
Aussi tôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur ⁶, 55
Raide mort étendu, sur la place, il le couche ⁷.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage * ennemi.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Expliquez, à l'aide d'exemples, le sens de l'expression : le pavé de l'ours.

2. Si vous vouliez me faire tant d'honneur... (je vous recevrai avec grand plaisir). Nouvelle ellipse. — 3. Infinitif avec l'article 29, j. — 4. Émoucheur, néologisme de La Fontaine, d'après le verbe *émoucher*, chasser les mouches. — 5. Périphrase-définition, 24, d. — 6. C'est-à-dire que, comme un bon archer atteint le but avec son arc, l'Ours écrase en effet la mouche. — 7. Inversion, 23, y.

11. — LES DEUX AMIS

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Conte sentimental, à la gloire de la véritable amitié ; c'est la contre-partie du précédent, dont il ne doit pas être séparé, celui-ci montrant les délicatesses d'une amitié harmonieuse, le premier révélant les dangers d'une amitié mal assortie. Il est difficile d'évoquer les charmes de l'amitié avec plus d'émotion et de poésie. On peut le rapprocher du ch. 27 du 1^{er} livre des Essais, où Montaigne décrit avec tant de pathétique l'amitié qui l'unissait à Étienne de la Boétie.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa¹.

L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.

Les amis de ce pays-là

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que * chacun s'occupait * au sommeil 5

Et mettait à profit l'absence du soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;

Il court chez son intime, éveille les valets ;

Morphée * avait touché le seuil de ce palais.

L'ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme, 10

Vient trouver l'autre et dit : « Il vous arrive peu

De courir quand on dort ; vous me paraissez homme

A mieux user du temps destiné * pour le somme.

N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?

En voici. S'il vous est venu quelque querelle, 15

J'ai mon épée, allons ! Vous ennuyez-vous point² ?

— Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point,

Je vous rends grâce de ce zèle :

Vous m'êtes, en dormant³, un peu triste apparu ;

J'ai craint qu'il * ne fût vrai, je suis vite accouru. 20

Ce maudit songe en est la cause. »

1. *Monomotapa*, nom ancien d'un empire cafre, situé au sud de l'Afrique. On sent l'ironie. — 2. Négation, 29, k. — 3. *En dormant* se rapporte à *m* : pendant que je dormais.

Qui * d'eux aimait le mieux ? que t'en semble, lecteur ?
 Cette difficulté * vaut bien qu'on la propose.
 Qu'un ami véritable est une douce chose !
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur, 25
 Il vous épargne la pudeur *
 De les lui découvrir vous-même.
 Un songe, un rien, tout * lui fait peur
 Quand il s'agit de ce * qu'il aime.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *D'après les deux fables précédentes, faites un exposé sur l'Amitié : utilité, dangers, agréments.*

12. — LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON

Sources. — Ésope ; Aphthonius.

Intérêt. — Fable didactique, dans le genre orné des fables du premier recueil. Le pittoresque, l'ironie, les antithèses en font un chef-d'œuvre. Pour la morale, qui conseille la résignation devant le destin, c'est celle qui a déjà été illustrée par III, 11, *le Renard et les Raisins* ; V, 6, *la Vieille et les deux Servantes* ; VI, 11, *l'Ane et ses Maîtres*.

Une Chèvre, un Mouton avec un Cochon gras,
 Montés sur même char *, s'en allaient à la foire.
 Leur divertissement ne les y portait * pas :
 On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire *.
 Le charton * n'avait pas dessein * 5
 De les mener voir Tabarin¹.
 Dom * Pourceau criait en chemin
 Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses.
 C'était une clameur à rendre les gens sourds.
 Les autres animaux, créatures plus douces, 10
 Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;

1. *Tabarin*, pitre qui faisait la parade sur le Pont-Neuf, pour attirer les chalands à l'éventaire d'un vendeur de drogues nommé Mondor. Les Parisiens appréciaient beaucoup son comique.

Ils ne voyaient nul mal à craindre ².
 Le charton * dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre ?
 Tu nous étourdis tous. Que ne te tiens-tu coi ?
 Ces deux personnes-ci, plus honnêtes * que toi, 15
 Devraient t'apprendre à vivre, ou, du moins, à te taire.
 Regarde ce Mouton : a-t-il dit un seul mot ?

Il est sage *. — Il est un sot !
 Repartit le Cochon ; s'il savait son affaire *,
 Il crierait comme moi du haut * de son gosier, 20
 Et cette autre personne honnête *
 Crierait tout * du haut * de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
 La Chèvre de son lait, le Mouton de sa laine.
 Je ne sais pas s'ils ont raison, 25
 Mais, quant à moi, qui ne suis bon
 Qu'à manger, ma mort est certaine.
 Adieu mon toit et ma maison ! »

Dom Pourceau raisonnait en subtil personnage,
 Mais que * lui servait-il ? quand le mal est certain, 30
 La plainte ni la peur ne changent le destin * ;
 Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Qui a raison, en cette affaire : le Charton, les deux animaux « honnêtes », Dom Pourceau, ou... La Fontaine dans sa morale ?*

13. — TIRCIS ET AMARANTE

Pour Mademoiselle de Sillery

Source. — Inconnue.

Intérêt. — C'est une *idylle* en forme de bergerie, que La Fontaine adresse ici à Gabrielle-Françoise de Sillery, nièce du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. M^{lle} de Sillery

2. Style indirect, 29, z.

étant devenue M^{me} de Thibergeau en 1675, le poème est certainement antérieur à cette date. La Fontaine, s'il faut l'en croire, hésitait à se remettre au genre des fables auquel il avait renoncé publiquement à la fin de son premier recueil. C'est le succès et les instances des gens du monde qui l'ont fait changer d'avis. Le prologue, galant et précieux, est à rapprocher, pour le ton, de la dédicace à M^{lle} de Sévigné (IV, 1). Quant à la *bergerie* elle-même, elle fait étalage de ces grâces mièvres si fort à la mode depuis l'*Astrée* (1608), déployant toute la gamme des amours dans un décor d'opéra-comique.

On remarquera que cette fable, avec son prologue, serait mieux à sa place en tête du deuxième recueil, puisqu'elle explique les raisons du retour de l'auteur au genre de la fable qu'il avait abandonné publiquement dans l'*Épilogue* du livre VI.

J'avais Ésope quitté ¹
 Pour être tout à Boccace ² ;
 Mais une divinité
 Veut revoir sur le Parnasse *
 Des fables de ma façon ; 5
 Or, d'aller lui dire non
 Sans quelque valable excuse,
 Ce n'est pas comme * on en use *
 Avec des divinités ³,
 Surtout quand ce sont de celles 10
 Que la qualité de belles *
 Fait reines des volontés.
 Car, afin que l'on le sache,
 C'est Sillery qui s'attache
 A vouloir que, de nouveau, 15
 Sire Loup, sire Corbeau
 Chez moi se parlent en rime.
 Qui dit Sillery, dit tout :
 Peu de gens, en leur estime.
 Lui refusent le haut bout *. 20
 Comment le pourrait-on faire ?
 Pour venir à notre affaire,

1. Inversion, 23, y. — 2. En 1671 et 1674, La Fontaine a publié une III^e et une IV^e série de *Contes*, inspirés de Boccace (1313-1375). — 3. *Divinités*, allégorie, 23, b.

Mes *Contes*, à son avis,
Sont obscurs. Les beaux esprits *
N'entendent * pas toute chose. 25
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose *.

Amenons des Bergers, et puis, nous rimerons
Ce que disent entre eux les Loups et les Moutons.

Tircis disait, un jour, à la belle Amarante : 30
— « Ah! si vous connaissiez, comme moi, certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique.
Croyez-moi, n'ayez point de peur. 35

Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique *
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur? »
Amarante aussitôt réplique :

« Comment l'appellez-vous, ce mal? quel est son nom?
— L'Amour. — Ce mot est beau. Dites-moi quelques
[marques 40

A quoi je le pourrai connaître * : que sent-on?
— Des peines près de qui* le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade. On s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près* un rivage, 45
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient et qui suit en tous lieux.

Pour tout le reste, on est sans yeux.
Il est un Berger du village
Dont l'abord *, dont la voix, dont le nom ⁴ fait rougir ; 50

On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi ; cependant, on soupire ;
On a peur dé le voir, encor * qu'on le désire. »

Amarante dit à l'instant :
« Oh! oh! ⁵ c'est là *, ce mal que vous me prêchez tant? 55
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »

Tircis à son but croyait être,

4. Gradation descendante, 23, r. — 5. Hiat, 27, d.

Quand la Belle ajouta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

60

Il est force * gens comme lui
Qui prétendent * n'agir que pour leur propre compte
Et qui font le marché * d'autrui.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que cette pièce semble avoir été écrite pour faire la transition entre les Contes et les Fables du deuxième recueil.*

14. — LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

Source. — Abstémius.

Intérêt. — Fable satirique, contre la cour ; à rapprocher de VII, 6, *la Cour du Lion*, et du chapitre *De la Cour*, de La Bruyère. La satire de La Fontaine est une peinture comique, fort chargée, dans la tradition du Roman de Renart et de Rabelais ; mais l'auteur contient ses outrances dans les limites d'un goût très sûr.

La femme du Lion mourut.
Aussitôt, chacun accourut
Pour s'acquitter, envers le Prince *
De certains compliments * de consolation
Qui sont surcroît d'affliction. 5
Il fit avertir sa province *
Que les obsèques se feraient
Un tel * jour, en tel lieu : ses prévôts * y seraient
Pour régler la cérémonie
Et pour placer la compagnie *. 10
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna
Et tout son antre en résonna.
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple, 15

Rugir en leur patois Messieurs les courtisans.
 Je définis¹ la cour : un pays où les gens,
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
 Sont ce qu'il plaît au prince *, ou, s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paraître ; 20
 Peuple caméléon, peuple singe du maître.
 On dirait qu'un * esprit anime mille corps.
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts *.
 Pour revenir à notre affaire,
 Le Cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ? 25
 Cette mort le vengeait : la Reine avait, jadis,
 Étranglé sa femme et son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.
 La colère du roi, comme dit Salomon² 30
 Est terrible, et surtout celle du roi-lion ;
 Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé * de lire.
 Le monarque lui dit : « Chétif * hôte des bois,
 Tu ris, tu ne suis * pas ces gémissantes voix !
 Nous * n'appliquerons point sur tes membres profanes * 35
 Nos sacrés ongles : venez, Loups,
 Vengez la Reine, immolez tous
 Ce traître à ses augustes mânes *. »
 Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps de * pleurs
 Est passé³ ; la douleur est ici superflue : 40
 Votre digne moitié *, couchée entre * des fleurs,
 Tout près d'ici m'est apparue
 Et je l'ai d'abord * reconnue.
 Ami, m'a-t-elle dit, garde * que ce convoi,
 Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes ! 45
 Aux Champs-Élyséens * j'ai goûté mille charmes,
 Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
 Laisse agir quelque temps le désespoir du roi,
 J'y prends plaisir. » A peine eut-on ouï la chose
 Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose ! 50
 Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

1. Vers 16 à 23, digression, 23, l. — 2. Dans les *Proverbes* de Salomon, XX, 2, on lit : « La terreur qu'inspire le roi est toute semblable au rugissement du lion. » La Fontaine *sollicite* un peu le texte. — 3. Rejet, 27, c.

Amusez * les rois par des songes *,
 Flattez-les, payez *-les d'agréables mensonges :
 Quelque indignation dont ⁴ leur cœur soit rempli,
 Ils goberont l'appât, vous serez leur ami. 55

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En rapprochant cette fable de VII, 6, la Cour du Lion ; de VIII, 3, le Lion, le Loup et le Renard, faites le portrait du Courtisan.*

15. — LE RAT ET L'ÉLÉPHANT

Source. — Inconnue. Voir ci-dessous.

Intérêt. — Avec une mise en scène et des personnages nouveaux, cette fable reprend la donnée de I, 3 : *la Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf*, comme *le Rat et l'Huître* (VIII, 9) représentait *le Cochet, le Chat et le Souriceau* (VI, 5). Mais, ici, la réplique est supérieure à la première version, tant par le pittoresque du décor que par le naturel de l'antithèse fondamentale et le mouvement aisé de la composition.

Se croire un personnage est fort commun * en France.

On y fait l'homme d'importance

Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois * :

C'est proprement * le mal français ¹.

La sotte vanité nous est particulière. 5

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière ;

Leur orgueil me semble, en un mot,

Beaucoup plus fou, mais pas si sot ².

Donnons quelque image * du nôtre

Qui, sans doute, en vaut bien un autre. 10

4. On n'emploie plus aujourd'hui que la tournure analytique : De quelque indignation que...

1. Rimes en -ouè. — 2. L'orgueil est fou, mais la vanité est sotte. Antithèse, 23, g.

Un Rat des plus petits voyait un Éléphant
 Des plus gros ³, et raillait le marcher ⁴ un peu lent
 De la bête de haut parage *,
 Qui marchait à gros équipage *.
 Sur l'animal à triple étage ⁵ 15
 Une sultane de renom,
 Son chien, son chat et sa guenon,
 Son perroquet, sa vieille ⁶ et toute sa maison *
 S'en allait en pèlerinage.
 Le Rat s'étonnait que les gens 20
 Fussent touchés ⁷ de voir, cette pesante masse :
 « Comme si d'occuper où plus où moins de place
 Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants!
 Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
 Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ? 25
 Nous ne nous prisonns * pas, tout petits que nous sommes,
 D'un grain * moins que les éléphants. »
 Il en aurait dit davantage,
 Mais le chat, sortant de sa cage,
 Lui fit voir, en moins d'un instant, 30
 Qu'un rat n'est pas un éléphant ⁸.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Transposez la fable de La Fontaine dans le monde humain, en prenant comme personnages, par exemple, un écolier et un souverain.*

16. — L'HOROSCOPE *

Sources. — a) Pour l'exemple du père et de son fils : Esope ; Haudent.

b) Pour l'exemple d'Eschyle : Hérodote ; Valère-Maxime ; Pline l'Ancien ; Gilbert Cousin ; Montaigne.

3. Rejet, 27, c. — 4. Infinitif avec l'article, 29, j. — 5. *A triple étage* : le rat voit d'abord les hautes pattes de la bête, puis son corps énorme, puis le palanquin qui la surmonte, abritant la « sultane » (une des favorites du sultan, lequel, comme tous les mahométans, était polygame), ses bêtes favorites et ses suivantes. — 6. *Sa vieille*, la vieille domestique de confiance, qui ne la quittait pas. — 7. *Touchés*, émus (d'admiration). — 8. Conclusion brusquée, 26, g.

Intérêt. — La Fontaine reprend, ici, en l'étoffant, la dissertation sur l'astrologie, qui fait le sujet de II, 13 : *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*. Mais son « discours » va en deux directions différentes et même opposées : la première partie prouve, par deux exemples, que :

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

La seconde partie prouve, par des arguments de raison, que, l'astrologie étant fausse, les deux exemples cités ne prouvent rien.

Outre cette discordance dans les idées, ce « discours » a encore, contre lui, des lourdeurs et même des gaucheries d'expression.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut, pour toute lignée *,	
Un fils qu'il aimait trop, jusques * à consulter,	
Sur le sort de sa géniture *,	5
Les diseurs de bonne aventure.	
Un de ces gens lui dit que, des lions surtout,	
Il éloignât ¹ l'enfant jusques * à certain âge,	
Jusqu'à vingt ans, point davantage.	
Le père, pour venir à bout	10
D'une précaution sur qui * roulait * la vie	
De celui qu'il aimait, défendit que jamais	
On lui laissât ¹ passer le seuil de son palais.	
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie *,	
Avec ses compagnons tout le jour badiner *,	15
Sauter, courir, se promener.	
Quand il fut en l'âge où le chasse	
Plaît le plus aux jeunes esprits *,	
Cet exercice avec mépris	
Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse :	20
Propos, conseil, enseignement,	
Rien ne change un tempérament.	

1. Subjonctif-impératif du style indirect, 30, 'b.

Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage *²,
A peine se sentit des bouillons * d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir.

25

Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.

Il savait le sujet des fatales * défenses ;

Et, comme ce logis, plein de magnificences,

Abondait partout en tableaux,

Et que la laine³ et les pinceaux

30

Traçaient de tous côtés chasses et paysages :

En cet endroit, des animaux,

En cet autre, des personnages,

Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :

« Ah! monstre *! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre 35

Dans l'ombre * et dans les fers! » A ces mots, il se livre

Aux transports violents de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie, un clou se rencontra ;

Ce clou le blesse, il pénétra

40

Jusqu'aux ressorts * de l'âme ; et cette chère tête *,

Pour qui * l'art d'Esculape * en vain fit ce qu'il put,

Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poète⁴ Eschyle :

Quelque devin le menaça. dit-on,

45

De la chute d'une maison.

Aussitôt, il quitta la ville,

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.

Un aigle, qui portait en l'air une tortue,

Passa par là, vit l'homme, et, sur sa tête nue

50

Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

Étant de cheveux dépourvue,

Laissa tomber sa proie afin de la casser.

Le pauvre Eschyle ainsi sut * ses jours avancer *.

De ces exemples, il résulte

55

Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux

2. Gradation, 23, r. — 3. *Laine*, tapisserie en laine. *Pinceaux* : tableaux. Métonymies, 24, b. — 4. *Poète*, une syllabe, par synérèse, 27, f.

Que craint celui qui le ⁵ consulte.
 Mais je l'en justifie ⁶ et maintiens qu'il est faux.
 Je ne crois point que la nature *
 Se soit lié les mains et nous les lie encore * 60
 Jusqu'au point de marquer dans les cieus notre sort.
 Il dépend ⁷ d'une conjoncture
 De lieux, de personnes, de temps,
 Non des conjonctions ⁸ de tous ces charlatans.
 Ce berger et ce roi sont sous même planète ⁹ : 65
 L'un d'eux porte le sceptre et l'autre la houlette ;
 — Jupiter ¹⁰ le voulait ainsi.
 — Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.
 D'où vient donc que son influence *
 Agit différemment sur ces deux hommes-ci ? 70
 Puis, comment pénétrer jusques * à notre monde * ?
 Comment percer, des airs, la campagne profonde ?
 Percer Mars, le soleil, et des vides sans fin ?
 Un atome la peut détourner en chemin :
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ? 75
 L'état où nous voyons l'Europe ¹¹
 Mérite que, du moins, quelqu'un d'eux l'ait prévu :
 Que * ne l'a-t-il donc dit ? mais nul d'eux ne l'a su.
 L'immense éloignement, le point *, et sa vitesse,
 Celle aussi de nos passions, 80
 Permettent-ils à leur faiblesse ¹²
 De suivre pas à pas toutes nos actions ?
 Notre sort en ¹³ dépend : sa course entre-suivie *
 Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas * ;
 Et ces gens veulent au compas 85
 Tracer le cours de notre vie !

5. *Le*, cet art (de la divination). — 6. Je le justifie de cette accusation de malfaisance, parce que je soutiens qu'il est faux. — 7. Il (notre sort) dépend... — 8. *Conjonction* est un terme d'astrologie désignant la position en ligne droite de deux astres par rapport à un point de la terre. La Fontaine oppose *conjoncture* et *conjonction*. Allusion, 23, c. — 9. *Être sous une planète*, en terme d'astrologie, c'est subir l'influence d'une planète. — 10. Il s'agit, ici, de la planète Jupiter. — 11. Au moment de la guerre de Hollande. — 12. La faiblesse des faiseurs d'horoscopes. — 13. *En*, de nos actions.

Il ne se faut point arrêter *
 Aux deux faits ambigus * que je viens de conter :
 Ce fils par trop chéri ni le bonhomme * Eschyle
 N'y font rien. Tout aveugle et menteur qu'est cet art, 90
 Il peut frapper au but une fois entre mille,
 Ce sont des effets du hasard.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Essayer d'expliquer à La Fontaine, sous forme d'Épître, les raisons qui poussent tant de gens à consulter devineresses et tireurs d'horoscope.*

17. — L'ANE ET LE CHIEN

Source. — Abstémios.

Intérêt. — Fable didactique, qui reprend l'idée directrice de VI, 16 : *l'Ane et le Cheval*, mais avec une donnée dramatique tout autre. La présente fable est excellente, par sa mise en scène, pittoresque à souhait, et le naturel du dialogue. On peut faire des réserves sur la qualité morale de l'ironie et de la conduite du chien qui se venge.

Il se¹ faut entr'aider, c'est la loi de nature *.
 L'Ane, un jour, pourtant, s'en moqua,
 Et ne sais² comme * il y manqua,
 Car il est bonne créature.

Il allait par pays *, accompagné du Chien, 5
 Gravement, sans songer à rien, |
 Tous deux suivis d'un commun maître x
 Ce maître s'endormit. L'Ane se mit à paître.
 Il était alors dans un pré
 Dont l'herbe était fort à son gré. 10
 Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure *.
 Il ne faut pas toujours être si délicat,
 Et, faute de servir ce plat,
 Rarement un festin demeure.

1. Complément de l'infinif, 29, d. — 2. Omission du sujet, 29, m.

- Notre baudet s'en sut enfin 15
 Passer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,
 Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
 Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. »
 Point de réponse, mot³. Le roussin * d'Arcadie
 Craignit qu'en perdant un moment, 20
 Il ne perdit un coup de dent.
 Il fit longtemps la sourde oreille.
 Enfin, il répondit : « Ami, je te conseille
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil,
 Car il te donnera, sans faute, à son réveil, 25
 'Ta portion accoutumée.
 Il ne saurait tarder beaucoup. »
 Sur ces entrefaites, un loup
 Sort du bois, et s'en vient *. Autre bête affamée.
 L'Ane appelle aussitôt le Chien à son secours. 30
 Le Chien ne bouge³ et dit : « Ami, je te conseille
 De fuir en attendant que ton maître s'éveille.
 Il ne saurait tarder. Détale * vite et cours.
 Que * si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire.
 On t'a ferré de neuf, et si tu me veux croire, 35
 Tu l'étendras tout plat *. » Pendant ce beau discours,
 Seigneur Loup étrangla le baudet sans remède.
 Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dites quelle est la conduite du maître à l'égard du Chien, quand il s'éveille et voit l'Ane étranglé.*

18. — LE BASSA ET LE MARCHAND

Source. — Inconnue. Voir ci-dessous.

Intérêt. — Fable d'actualité politique, suggérée sans doute par l'attitude des Provinces-Unies (Pays-Bas) qui avaient préféré, à l'alliance de Louis XIV, celle de l'Espagne et de la Suède, laquelle alliance s'avéra fort onéreuse. Le Marchand grec symbolise les

3. Négation, 29, k.

Provinces-Unies, et le Bassa Louis XIV. La scène se passe dans la Grèce turque, à seule fin de voiler l'allusion. La fable grecque est compliquée par l'anecdote, empruntée à la Vie d'Alexandre (Plutarque, XIX ; Quinte-Curce, III, VI), du breuvage pris par le roi des mains de son médecin, dénoncé comme voulant l'empoisonner. Cet épisode permet, à son tour, d'introduire une deuxième fable, de sujet très simple et de ton didactique, amenant la conclusion. Composition compliquée qui ne va pas sans lourdeur ; le style, par endroit, s'en ressent. La conclusion contredit la morale d'autres fables (I, 6 ; V, 2 ; I, 13 ; IV, 4) qui recommandent aux petits princes de ne point appeler le secours des grands rois.

La Fontaine a encore écrit deux fables sur les démêlés du Roi et de la Hollande : *le Soleil et les Grenouilles* ; *la Ligue des Rats*, mais il ne les a jamais admis dans ses recueils (voir Supplément).

Un Marchand grec, en certaine * contrée,
 Faisait * trafic. Un Bassa * l'appuyait *.
 De quoi * le Grec en Bassa le payait,
 Non en marchand¹ ; tant ç'est chère denrée
 Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant, 5
 Que notre Grec s'allait * partout plaignant.
 Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
 Lui vont * offrir leur support en commun.
 Eux trois voulaient moins de reconnaissance²
 Qu'à ce Marchand il n'en³ coûtait pour un. 10
 Le Grec écoute * : avec eux il s'engage,
 Et le Bassa du tout est averti.
 Même, on lui dit qu'il jouera, s'il est sage *,
 A ces gens-là, quelque méchant parti *,
 Les prévenant, les chargeant⁴ d'un message 15
 Pour Mahomet, droit en son paradis,
 Et sans tarder ! sinon, ces gens, unis,
 Le préviendront, bien certains⁵ qu'à la ronde
 Il a des gens tout prêts pour le venger⁶ :

1. C'est-à-dire que le marchand payait, non en proportion de ses ressources de marchand, mais en proportion du rang du Bassa. —
 2. *Moins de reconnaissance*, euphémisme, 23, p, pour : moins d'argent. —
 3. *En*, d'argent. — 4. Le deuxième participe explique le premier : *les prévenant (en) les chargeant*... Ce message pour Mahomet, c'est la mort, qui les enverra au paradis de Mahomet ; nouvel euphémisme. —
 5. (*parce qu'ils sont*) *bien certains*... — 6. *Le venger* du fait que le marchand l'a délaissé pour les trois autres Turcs.

Quelque poison l'enverra protéger	20
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.	
Sur * cet avis, le Turc se comporta	
Comme Alexandre *, et, plein de confiance,	
Chez le marchand, tout droit, il s'en alla,	
Se mit à table. On vit tant d'assurance	25
En ses discours * et dans tout son maintien	
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.	
« Ami, dit-il, je sais que tu me quittes.	
Même, l'on veut que j'en craigne les suites ;	
Mais je te crois un trop homme de bien ⁷ .	30
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage ⁸ .	
Je n'en dis pas là-dessus davantage.	
Quant à ces gens qui pensent * t'appuyer *,	
Écoute-moi. Sans tant de dialogue ⁹	
Et de raisons * qui pourraient t'ennuyer,	35
Je ne te veux conter qu'un apologue * :	
Il était * un Berger, son Chien et son troupeau.	
Quelqu'un * lui ¹⁰ demanda ce qu'il prétendait * faire	
D'un dogue * de qui * l'ordinaire *	
Était un pain entier. Il fallait bien * et beau	40
Donner cet animal au seigneur * du village.	
Lui, Berger, pour plus de ménage *,	
Aurait deux ou trois mâtimeaux ¹¹	
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux	
Bien mieux que cette bête seule.	45
Il mangeait plus que trois. Mais on ne disait pas	
Qu'il avait aussi triple gueule	
Quand les loups livraient des combats.	
Le Berger s'en défait. Il prend trois chiens de taille	
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.	50
Le troupeau s'en sentit. Et * tu te sentiras	

7. *Homme de bien* est considéré comme une expression adjective, d'où l'emploi de l'adverbe *trop*. Nous dirions : je te crois trop un homme de bien. — 8. *Un donneur de breuvage* : un empoisonneur de profession. — 9. Sans prolonger davantage la conversation. — 10. *Lui*, au berger. — 11. Néologisme de La Fontaine, passé dans la langue. Voir *Mâtin*.

Du choix de semblable canaille *.
 Si tu fais * bien, tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut¹². Ceci montre aux Provinces *
 Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi * 55
 S'abandonner à quelque puissant roi
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'attitude du marchand, quand le Bassa vient dîner chez lui, pendant son discours et après.*

19. — L'AVANTAGE * DE LA SCIENCE

Sources. — Phèdre ; Abstémios.

Intérêt. — Fable satirique, traitant la question de l'opposition entre les biens de fortune et le mérite personnel. On sait que La Bruyère est revenu souvent sur cette question, notamment dans les chapitres *du Mérite personnel* et *des Biens de Fortune*. L'antithèse est, ici, adroitement filée, et La Fontaine s'est donné les gants de laisser le riche développer ses arguments, alors que le savant se tait. Il savait, par expérience personnelle, que *l'homme lettré* recevait alors « partout quelque faveur nouvelle ».

Entre deux bourgeois * d'une ville,
 S'émut * jadis un différend.
 L'un était pauvre, mais habile * ;
 L'autre, riche, mais ignorant.
 Celui-ci, sur son concurrent, 5
 Voulait emporter * l'avantage,
 Prétendait que tout homme sage *
 Était tenu de l'honorer.
 C'était tout homme sot¹. Car, pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite? 10
 La raison m'en semble petite.
 « Mon ami, disait-il souvent
 Au savant,

12. Exemple typique de conclusion brève, 26, g.

1. C'était tout homme sot qu'il fallait dire.

Vous vous croyez considérable :
 Mais, dites-moi, tenez-vous table * ? 15
 Que * sert à vos pareils de lire incessamment ?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre *,
 Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
 Ayant, pour tout laquais *, leur ombre seulement.
 La république * a bien affaire * 20
 De gens qui ne dépensent rien !
 Je ne sais d'homme nécessaire
 Que celui dont le luxe épand * beaucoup de bien *. »
 Ces mots remplis d'impertinence
 Eurent le sort qu'ils méritaient : 25
 L'homme lettré se tut. Il avait trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars * détruisit le lieu que nos gens habitaient.
 L'un et l'autre quitta sa ville ² :
 L'ignorant resta sans asile,
 Il reçut partout des mépris *. 30
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
 Cela décida leur querelle *.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites dialoguer, dans une discussion courtoise, deux personnages qui opposeront les avantages du savant et ceux de l'homme d'action, capitaine d'industrie ou autre.*

20. — JUPITER ET LES TONNERRES

Source. — Sénèque, dans les *Quaestiones Naturales*, II, 41.

Intérêt. — Fable mythologique, qui n'est, en réalité, qu'un conte de grand'mère destiné à expliquer les caprices de la foudre. Cf. *l'Aigle et l'Escarbot*, II, 8. Le vers de sept syllabes donne, à la narration, une sorte de fluidité humoristique qui fait penser à la parodie. Cf. IV, 6, *le Combat des Rats et des Belettes*.

2. Accord, 29, a.

Jupiter *, voyant nos fautes,
 Dit, un jour, du haut des airs :
 — « Remplissons de nouveaux hôtes
 Les cantons * de l'univers
 Habités par cette race 5
 Qui m'importune et me lasse.
 Va-t-en, Mercure *, aux Enfers :
 Amène-moi la Furie *
 La plus cruelle des trois.
 Race que j'ai trop chérie, 10
 Tu périras, cette fois! »
 Jupiter ne tarda guère
 A modérer son transport *.
 O vous, rois! qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort¹, 15
 Laissez, entre la colère
 Et l'orage * qui la suit,
 L'intervalle d'une nuit.
 Le dieu dont l'aile est légère
 Et la langue a des douceurs² 20
 Alla voir les noires * Sœurs.
 A Tisiphone et Mégère *,
 Il préféra, ce * dit-on,
 L'impitoyable Alecton.
 Ce choix la rendit si fière * 25
 Qu'elle jura, par Pluton *,
 Que toute l'engeance * humaine
 Serait bientôt du domaine
 Des déités de là-bas *.
 Jupiter n'approuva pas 30
 Le serment de l'Euménide *.
 Il la renvoie, et, pourtant,
 Il lance un foudre * à l'instant
 Sur certain * peuple perfide.
 Le tonnerre, ayant pour guide * 35

1. Les rois, dans l'antiquité, sont « fils de Jupiter ». C'est « le droit divin ». — 2. Périphrase, 24, d, pour Mercure, dieu messager ailé et dieu de l'éloquence.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 Devait, le lendemain, être d'un grand souper *,
 Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la volaille 20
 Se serait passée aisément ³.

L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
 Me rend * tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je sais chasser et revenir au maître. 25
 Le vois-tu pas ⁴ à la fenêtre ?

Il t'attend, es-tu sourd ? — Je n'entends que trop bien,
 Repartit le Chapon. Mais que me veut-il dire ?
 Et ce beau * cuisinier armé d'un grand couteau ?
 Reviendrais-tu pour cet appeau * ? 30

Laisse-moi fuir, cesse de rire
 De l'indocilité qui me fait envoler
 Lorsque, d'un ton si doux, on s'en vient * m'appeler.
 Si tu voyais mettre à la broche
 Tous les jours autant de faucons 35
 Que j'y vois mettre de chapons,
 Tu ne me ferais pas un semblable reproche. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez, sous forme de tableau rustique, la scène évoquée par cette fable.*

22. — LE CHAT ET LE RAT

Source. — Le P. Poussines, « la Sagesse des anciens Hindous ».

Intérêt. — Fable didactique, ornée de traits pittoresques, mais remarquable surtout par la vivacité de l'action. On peut opposer à II, 11 : *le Lion et le Rat*, dont le sujet est assez semblable, mais l'idée directrice tout opposée.

Quatre animaux divers * : le Chat Grippe *-fromage,
 Triste-oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat *,

3. Ironie, 23, z. — 4. Négation, 29, k.

Dame * Belette * au long corsage *,
 Toutes * gens d'esprit scélérat,
 Hantaient * le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage *. 5
 Tant y furent¹ qu'un soir, à l'entour * de ce pin,
 L'homme tendit ses rets *. Le Chat, de grand matin,
 Sort pour aller chercher sa proie.
 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
 Le filet² : il y tombe, en danger de mourir. 10
 Et mon Chat de crier, et le Rat d'accourir,
 L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie³ :
 Il voyait dans les lacs * son mortel ennemi.
 Le pauvre Chat dit : « Cher ami,
 Les marques de ta bienveillance 15
 Sont communes * en mon endroit :
 Viens m'aider à sortir du piège, où l'ignorance
 M'a fait tomber. C'est à bon droit
 Que, seul entre les tiens, par amour * singulière,
 Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux. 20
 Je n'en ai * point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
 J'allais leur faire ma prière
 Comme tout dévot chat en use * les matins.
 Ce réseau * me retient, ma vie est en tes mains :
 Viens dissoudre * ces nœuds⁴. — Et quelle récompense 25
 En aurai-je ? reprit le Rat
 — Je jure éternelle alliance
 Avec toi, repartit le Chat.
 Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
 Envers et contre tous je te protégerai, 30
 Et la Belette mangera
 Avec l'époux de la Chouette⁵.
 Ils t'en veulent tous deux. » Le Rat dit : « Idiot !
 Moi, ton libérateur ? je ne suis pas si sot ! »
 Puis, il s'en va vers sa retraite. 35

1. Omission du sujet, 29, m. — 2. Rejet, 27, c. — 3. Symétrie antithétique, 24, k. — 4. Le discours du Chat est à étudier comme un petit chef-d'œuvre d'éloquence insinuante, 25. — 5. Zoologie fantaisiste, et, d'ailleurs, traditionnelle. Les hiboux sont une espèce particulière de nocturnes, et nullement les mâles de la chouette.

La Belette était près du trou.
 Le Rat grimpe plus haut : il y voit le Hibou *.
 Dangers de toutes parts. Le plus pressant l'emporte ;
 Ronge-maille retourne au Chat, et fait en sorte
 Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant 40
 Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
 L'homme paraît en cet instant.
 Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
 A quelque temps de là, notre Chat vit, de loin,
 Son Rat, qui se tenait à l'erte * et sur ses gardes. 45
 — « Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser. Ton soin *
 Me fait injure. Tu regardes
 Comme ennemi ton allié.
 Penses-tu que j'aie oublié
 Qu'après Dieu, je te dois la vie? 50
 — Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
 Ton naturel? aucun traité
 Peut-il forcer un chat à la reconnaissance?
 S'assure *-t-on sur l'alliance
 Qu'a faite la nécessité? » 55

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — « *Les Mémoires du Rat* ». Supposez que le héros de cette fable, de III, 18, le Chat et un vieux Rat, et de VII, 3, le Rat qui s'est retiré du monde, soit le même Rat qui rédige ses Mémoires dans son fromage, et tenez la plume à sa place

23. — LE TORRENT ET LA RIVIÈRE

Sources. — Abstémios ; Haudent ; Desmay.

Intérêt. — Chef-d'œuvre typique de narration pittoresque.

Avec grand bruit et grand fracas
 Un Torrent tombait des montagnes ;
 Tout fuyait devant lui, l'horreur suivait ses pas ;
 Il faisait trembler les campagnes¹.

1. Harmonie imitative, 23, 1.

Nul voyageur n'osait passer	5
Une barrière si puissante.	
Un seul ² vit des voleurs et, se sentant pressé *,	
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.	
Ce n'était que menace et bruit, sans profondeur ;	
Notre homme, enfin, n'eut que la peur.	10
Ce succès * lui donnant courage	
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,	
Il rencontra sur son passage	
Une Rivière dont le cours,	
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille ³ ,	15
Lui fit croire d'abord * ce trajet * fort facile.	
Point de bords escarpés, un sable pur et net ⁴ .	
Il entre, et son cheval le met	
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire * :	
Tous deux au Styx * allèrent boire ;	20
Tous deux, à nager malheureux *,	
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,	
Bien * d'autres fleuves que les nôtres.	
Les gens sans bruit sont ⁴ dangereux ;	
Il n'en est pas ainsi des autres.	25

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Que dit le Torrent en descendant des montagnes? Que murmure la Rivière en coulant dans la plaine?*

24. — L'ÉDUCATION

Sources. — Ésope ; Plutarque (Comment il faut nourrir les enfants) ; Haudent.

Intérêt. — Fable purement didactique, se bornant à opposer, sans aucune action, deux portraits antithétiques, pour développer ce lieu commun : que la noblesse tient plus à l'éducation qu'à la race. C'est le sujet même de la Satire V de Boileau, à Dangeau,

2. Un seul (qui) vit... mit entre eux et lui... — 3. Accumulation, 23, a. — 4. Phrase nominale, 29, s.

qui est à comparer, notamment aux vers 30-37. Le même lieu commun est développé par Corneille, dans *le Menteur*, Molière, dans *Dom Juan*, et, chez les Latins, par Salluste, *Jugurtha* (discours de Marius au peuple), Sénèque, 44^e lettre, Juvénal, satire VIII. Il est à remarquer que, pour traiter ce sujet éminemment satirique, La Fontaine évite soigneusement le ton de la satire.

Laridon¹ et César, frères dont l'origine
 Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
 A deux maîtres divers * échus au temps jadis,
 Hantaient * l'un les forêts², et l'autre, la cuisine.
 Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom, 5
 Mais la diverse * nourriture *
 Fortifiant en l'un cette heureuse * nature,
 En l'autre l'altérant, un certain * marmiton
 Nomma celui-ci Laridon.
 Son frère, ayant couru mainte haute aventure *, 10
 Mis maint cerf aux abois *, maint sanglier³ abattu,
 Fut le premier César que la gent * chienne ait eu.
 On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
 Ne fît, en ses enfants, dégénérer son sang.
 Laridon, négligé, témoignait sa tendresse 15
 A l'objet * le premier passant.
 Il peupla tout de son engeance * :
 Tourne-broches⁴, par lui rendus communs en France,
 Y font un corps * à part, gens fuyant les hasards *,
 Peuple * antipode des Césars. 20

On ne suit * pas toujours ses aïeux ni son père ;
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
 Faute de cultiver la nature et ses dons,
 O combien de Césars deviendront Laridons !

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Retour de chasse, César rencontre Laridon au seuil de sa cuisine. Dialogue entre les deux chiens.*

1. *Laridon*, de *laridum*, lard. — 2. *Les forêts*, pour chasser. — 3. Deux syllabes, par synérèse, 27, f. — 4. On enfermait les chiens dans des caisses rondes qu'ils faisaient tourner par leur poids, actionnant ainsi la broche des rôtissoires.

25. — LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT

Sources. — Ésope ; Phèdre.

Intérêt. — La fable elle-même se borne presque au dialogue des chiens ; mais elle est encadrée par un prologue moral de 13 vers et une conclusion de 14 vers, l'un et l'autre traitant un sujet tout différent. Il en résulte que le récit, assez bref est sollicité en deux sens différents et que l'impression d'ensemble est confuse.

Les vertus devraient être sœurs
 Ainsi que les vices sont frères :
 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
 Tous viennent à la file, il ne s'en manque * guères * ;
 J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires, 5
 Peuvent loger sous même toit.
 A l'égard des vertus, rarement on les voit
 Toutes, en un sujet, éminemment * placées
 Se tenir par la main sans être dispersées.
 L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais
 froid¹. 10
 Parmi les animaux, le Chien se pique * d'être
 Soigneux et fidèle à son maître,
 Mais il est sot, il est gourmand.
 Témoin ces deux mâtins * qui, dans l'éloignement,
 Virent un âne mort qui flottait sur les ondes. 15
 Le vent, de plus en plus, l'éloignait de nos chiens.
 « Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens ;
 Porte un peu tes regards sur ces plaines * profondes :
 J'y crois voir quelque chose : est-ce un bœuf ? un cheval ?
 — Hé ! qu'importe quel animal ? 20
 Dit l'un² de ces mâtins ; voilà toujours curée *.
 Le point * est de l'avoir, car le trajet * est grand ;

1. Symétrie antithétique, 24, k. — 2. *Dit l'un*, négligence pour : dit l'autre (cf. v. 12).

- Et, de plus, il nous faut nager contre le vent³.
 Buons toute cette eaul notre gorge altérée
 En viendra bien à bout ; ce corps demeurera 25
 Bientôt à sec, et ce sera
 Provision pour la semaine. »
 Voilà mes chiens à boire ; ils perdirent l'haleine,
 Et puis la vie ; ils firent tant
 Qu'on les vit crever * à l'instant. 30
- L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
 L'impossibilité disparaît à son âme.
 Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
 S'outrant * pour acquérir des biens ou de la gloire !
 Si j'arrondissais mes états ! 35
 Si je pouvais remplir mon coffre de ducats * !
 Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
 Tout cela, c'est la mer à boire ;
 Mais rien à l'homme ne suffit :
 Pour fournir * aux projets que forme un seul esprit, 40
 Il faudrait quatre corps ; encor *, loin d'y suffire,
 A mi-chemin, je crois que tous demeureraient :
 Quatre Mathusalems⁴, bout à bout, ne pourraient
 Mettre fin à ce qu'un seul désire.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En vous inspirant de cette fable, brodez des variations satiriques sur ce thème : « Ce n'est pas la mer à boire. »*

26. — DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS

Source. — Marcelin Bompert : *Lettres d'Hippocrate*.

Intérêt. — Anecdote apocryphe *, née de l'imagination de Diogène Laërce. La Fontaine en tire une satire assez languissante contre l'ignorance populaire.

3. *Nager contre le vent* : lutter de vitesse avec le vent qui « de plus en plus éloignait de nos chiens » (v. 15) l'âne mort. — 4. Patriarche qui, comme on sait, battit tous les records de longévité en vivant 969 ans.

Que j'ai toujours haï les pensers * du vulgaire!
 Qu'il me semble profane *, injuste et téméraire¹.
 Mettant de faux milieux * entre la chose et lui,
 Et mesurant * par soi ce qu'il voit en autrui!

Le maître d'Épicure² en fit l'apprentissage : 5
 Son pays le crut fou. Petits esprits! Mais quoi!
 Aucun * n'est prophète chez soi.
 Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage *
 L'erreur alla si loin qu'Abdère députa *
 Veis Hippocrate *, et l'invita, 10
 Par lettres et par ambassade,
 A venir rétablir la raison du malade.
 « Notre concitoyen, disaient-ils³ en pleurant,
 Perd l'esprit ; la lecture a gâté * Démocrite.
 Nous l'estimerions plus s'il était ignorant. 15
 Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite⁴,
 Peut-être même, ils sont remplis
 De Démocrites infinis.
 Non content de ce songe *, il y joint les atomes,
 Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes *, 20
 Et, mesurant les cieus sans bouger d'ici-bas,
 Il connaît l'univers et ne se connaît pas.
 Un temps fut qu'il savait accorder * les débats;
 Maintenant, il parle à lui-même⁵.
 Venez, divin * mortel! sa folie est extrême. » 25
 Hippocrate n'eut pas trop de foi * pour ces gens ;
 Cependant, il partit. Et voyez, je vous prie,
 Quelles rencontres *, dans la vie,
 Le sort cause : Hippocrate arriva dans le temps
 Que * celui qu'on disait n'avoir raison ni sens * 30

1. Réminiscence d'Horace : *Odi profanum vulgus* (Odes, III, 1, 1). —
 2. Démocrite d'Abdère, en Thrace, célèbre philosophe du v^e siècle
 av. J.-C., qui développa la théorie des atomes, inventée par Leucippe ;
 il traitait les erreurs humaines par le rire. Épicure s'inspira de lui. —
 3. *Ils*, les députés d'Abdère. — 4. Allusion à la théorie d'après laquelle
 il y a un nombre infini de mondes semblables au nôtre ; d'où l'expression :
 ils sont remplis de Démocrites infinis, c'est-à-dire d'une infinité d'hommes
 semblables à Démocrite. — 5. Il se parle tout seul.

Cherchait dans l'homme et dans la bête
 Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
 Les labyrinthes ⁶ d'un cerveau
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume, 35
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
 Attaché ⁷, selon sa coutume ;
 Leur compliment * fut court, ainsi qu'on peut penser.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles *,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit, 40
 Ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'écale
 Tout ce que l'un et l'autre dit ⁸.
 Le récit précédent suffit
 Pour montrer que le peuple est juge récusable ⁹. 45
 En quel sens est donc véritable
 Ce que j'ai lu dans certain lieu,
 Que sa voix est la voix de Dieu ?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Composez le dialogue entre les deux philosophes.*

27. — LE LOUP ET LE CHASSEUR

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Fable dans le ton de la satire morale, en particulier de la satire latine, dont un des lieux communs les plus rebattus est, en effet, l'avarice et la cupidité. Le ton n'est pas exempt de quelque emphase.

Fureur * d'accumuler, monstre de qui * les yeux
 Regardent comme un point * tous les bienfaits des dieux,

6. *Assis... les labyrinthes* : Accord, 29, a. *Les labyrinthes* : les circonvolutions. — 7. *Attaché*, absorbé. — 8. Accord, 29, a. — 9. *Récusable*, qu'il faut récuser, c'est-à-dire rejeter, parce que ses jugements sont faux.

Te combattrais-je en vain sans cesse¹ en cet ouvrage²?
 Quel temps demandes-tu³ pour suivre mes leçons?
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage⁴, 5
 Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons?
 Hâte-toi, mon ami⁵! tu n'as pas tant à vivre;
 Je te rebats * ce mot, car il vaut tout un livre :
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.
 — Eh, mon ami! la mort te peut prendre en chemin : 10
 Jouis dès aujourd'hui⁶. Redoute un sort semblable
 A celui du Chasseur et du Loup de ma fable.

Le premier, de son arc, avait mis bas * un daim ;
 Un faon * de biche passe, et le voilà soudain *
 Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe. 15
 La proie était honnête * : un daim avec un faon!
 Tout modeste * chasseur en eût été content.
 Cependant, un sanglier⁷, monstre * énorme et superbe,
 Tente encor * notre archer, friand * de tels morceaux.
 Autre habitant du Styx * ; la Parque * et ses ciseaux 20
 Avec peine y mordaient : la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure * au monstre fatale.
 De * la force du coup, pourtant, il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
 Les vastes appétits * d'un faiseur de conquêtes. 25
 Dans le temps que * le porc⁸ revient à soi, l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher,
 Surcroît chétif * aux autres têtes *!
 De son arc, toutefois, il bande les ressorts.
 Le sanglier⁷, rappelant les restes de sa vie, 30
 Vient à lui, le découd *, meurt vengé sur son corps,
 Et la perdrix le remercie.

1. *Fureur*... Apostrophe, 23, h ; *monstre de qui*, etc. : Périphrase, 24, d ; voir aussi Allégorie, 23, b. — 2. *Sans cesse en mon ouvrage*, en fait, La Fontaine n'a encore attaqué l'avarice que deux fois : IV, 20, *l'Avare qui a perdu son trésor*, et V, 13, *la Poule aux œufs d'or*. — 3. *Quel temps demandes-tu*, quand te décideras-tu...? — 4. Ce sage est sans doute l'épicurien Horace disant : *Carpe diem* : jouis du jour présent (Odes, I, XI, 8). — 5. Nouvelle apostrophe qui, cette fois, tourne au dialogue oratoire. — 6. Tout ce développement sur *aujourd'hui-demain* (v. 9 à 11) est inspiré d'une épigramme de Martial. — 7. *Sanglier*, deux syllabes par synérèse, 27, f. — 8. Le sanglier est une sorte de porc sauvage.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux *.
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple :
 Un Loup vit, en passant, ce spectacle piteux *. 35
 « O Fortune * ! dit-il, je te promets un temple !
 Quatre corps étendus ! que de biens ! Mais, pourtant,
 Il faut les ménager *, ces rencontres * sont rares.
 (Ainsi s'excusent les avares).
 J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant ⁹ : 40
 Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
 Si je sais compter, toutes pleines.
 Commençons dans deux jours. Et mangeons cependant
 La corde de cet arc ; il faut * que l'on l'ait faite
 De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez. » 45
 En disant ces mots, il se jette
 Sur l'arc qui se détend, et fait, de la sagette *,
 Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte * : il faut que l'on jouisse.
 Témoin ces deux gloutons * punis d'un sort commun : 50
 La convoitise perdit l'un,
 L'autre périt par l'avarice.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Précisez, d'après ce texte, les différences entre le « convoiteux » et l'avare.

9. Pour autant, pas moins. Exclamation de satisfaction.

LIVRE NEUVIÈME

1. — LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Dans ce prologue du livre IX, La Fontaine jette un coup d'œil d'ensemble, visiblement satisfait sur son œuvre de fabuliste. Puis, il brode des variations sur le mot *mensonge*, apportant deux exemples humoristiques de mensonges subtilement rétorqués ; il ne s'agit pas de fables ici, mais d'anecdotes contées avec esprit.

Grâce aux Filles de Mémoire *,	
J'ai chanté * des animaux.	
Peut-être d'autres héros *	
M'auraient acquis moins de gloire.	
Le Loup, en langue * des dieux,	5
Parle au Chien dans mes ouvrages ;	
Les Bêtes ; à qui mieux mieux,	
Y font divers * personnages *,	
Les uns fous, les autres sages *,	
De telle sorte pourtant	10
Que les fous vont * l'emportant ;	
La mesure en est plus pleine.	
Je mets aussi, sur la scène,	
Des trompeurs, des scélérats,	
Des tyrans et des ingrats,	15
Mainte imprudente pécore *,	
Force * sots, force flatteurs ;	
Je pourrais y joindre encore	
Des légions de menteurs :	
Tout homme ment, dit le Sage ¹ :	20
S'il n'y mettait seulement ²	

1. Dans les Psaumes, CXV, II. — 2. *Ne que et seulement* forment pléonasme, 24, f.

Que les gens du bas étage *,
 On pourrait aucunement *
 Souffrir * ce défaut aux hommes ;
 Mais que tous, tant que nous sommes ³, 25
 Nous mentionns, grand et petit,
 Si quelque autre l'avait dit,
 Je soutiendrais le contraire.
 Et même, qui mentirait
 Comme Ésope et comme Homère, 30
 Un vrai menteur ne serait ⁴.
 Le doux charme * de maint songe *
 Par leur bel art inventé,
 Sous les habits du mensonge *
 Nous offre la vérité. 35
 L'un et l'autre a fait ⁵ un livre ⁶
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin et plus s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut.
 Mais mentir comme sut faire 40
 Un certain * Dépositaire
 Payé par son propre mot ⁷
 Est d'un méchant et d'un sot.
 Voici le fait.
 Un trafiquant * de Perse,
 Chez son voisin, s'en allant en commerce ⁸, 45
 Mit en dépôt un cent ⁹ de fer, un jour.
 « Mon fer ? » dit-il, quand il fut de retour.
 — Votre fer ? il n'est plus. J'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.
 J'en ai grondé mes gens * ; mais qu'y faire ? un grenier 50
 A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire *
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.

3. Cheville, 27, h. — 4. Négation, 29, k. — 5. Accord, 29, a. —
 6. Les *Fables* d'Ésope. Mais Homère a fait deux livres : l'Iliade et
 l'Odyssée. — 7. Allusion au vers 73, où le mensonge du dépositaire lui
 est, en effet, servi en paiement. — 8. Construisez : Un trafiquant
 de Perse s'en allant en commerce (partant pour son commerce, en
 voyage), mit en dépôt chez son voisin. On peut trouver que La Fontaine
 abuse ici de l'inversion. — 9. *Un cent*, cent livres, soit un quintal.

- Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
 Du perfide voisin ; puis, à souper * convie
 Le père¹⁰ qui s'excuse et lui dit en pleurant : 55
 « Dispensez *-moi, je vous supplie.
 Tous * plaisirs, pour moi, sont perdus.
 J'aimais un fils plus que ma vie :
 Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus,
 On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune. » 60
 Le Marchand repartit : « Hier¹¹ au soir, sur * la brune,
 Un chat-huant * s'en vint * votre fils enlever.
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
 Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou * pût jamais emporter cette proie ? 65
 Mon fils, en un besoin *, eût pris le chat-huant.
 — Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
 Mais enfin, je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
 Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après ce que je dis. 70
 Faut-il que vous trouviez étrange *
 Que les chats-huants d'un pays
 Où le quintal de fer par un seul rat se mange¹²
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent¹³ ? »
 L'autre vit où tendait cette feinte aventure. 75
 Il rendit le fer au Marchand
 Qui lui rendit sa géniture *.
- Même dispute * advint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux était de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope : 80
 Tout est géant chez eux ; écoutez-les : l'Europe
 Comme l'Afrique aura des monstres * à foison.
 Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
 « J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 — Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. » 85
 Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux * !
 On le fit pour cuire vos choux. »

10. Les vers 50-55 abondent en *rejets*, 27, c. — 11. *Hier*, une syllabe par synérèse, 27, f. — 12. Réfléchi au sens passif : est mangé.
 — 13. Soit cinquante livres.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
 Quand l'absurde est outré *, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur. 90
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez les idées de La Fontaine sur les différentes sortes de mensonges, leurs effets, leurs remèdes.*

2. — LES DEUX PIGEONS

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Cette fable est le chef-d'œuvre de la fable sentimentale : les émotions du départ, les misères accumulées du voyage, le retour du pigeon prodigue, la conclusion, tout est traité dans un ton d'émotion tendre qui reste dans une note parfaite de vérité, nuancée d'un sourire où l'esprit se joue, sans les gêner, parmi les nuances du sentiment.

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ? 5
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux,
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux *,
 Les dangers, les soins * du voyage
 Changent un peu votre courage *. 10
 Encor *, si la saison * s'avancât davantage !
 Attendez les zéphyrus *. Qui * vous presse ? un corbeau,
 Tout à l'heure, annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai * plus que rencontre * funeste,
 Que faucons *, que réseaux *. Hélas ! dirai-je, il pleut : 15
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper *, bon gîte et le reste¹ ? »

1. Le discours du Pigeon est un chef-d'œuvre d'exhortation tendre.

Ce discours * ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur.
 Mais le désir de voir et l'humeur * inquiète 20
 L'emportèrent enfin *. Il dit : « Ne pleurez point :
 Trois jours au plus rendront * mon âme satisfaite.
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère.
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère 25
 N'a guère à dire aussi *. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint.
 Vous y croirez être vous-même. »
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu. 30
 Le voyageur s'éloigne. Et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor * que l'orage *
 Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part, tout morfondu *, 35
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
 Dans un champ, à l'écart, voit du blé répandu,
 Voit un pigeon² auprès. Cela lui donne envie :
 Il y vole, il est pris. Ce blé couvrait, d'un lacs *,
 Les menteurs et traîtres appâts *. 40
 Le lacs était usé, si bien que, de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
 Quelque plume y périt ; et le pis du destin *
 Fut qu'un certain * vautour, à la serre cruelle,
 Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle 45
 Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
 Semblait un forçat échappé³.
 Le vautour s'en allait * le lier *, quand, des nues,
 Fond, à son tour, un aigle aux ailes étendues⁴.
 Le Pigeon profita du conflit des voleurs, 50
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
 Crut, pour ce coup, que ses malheurs
 Finiraient par cette aventure ;

2. Ce pigeon, en terme de chasse, est un *appelant*, bête captive dont les cris sont destinés à faire venir ses pareils qui sont en liberté. —

3. *Échappé*, nous dirions *évadé*. — 4. *Pittoresque*, 24, c.

- Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié),
 Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d * à moitié 55
 La volatile * malheureuse
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aile et tirant le pied,
 Demi-morte, demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna, 60
 Que * bien que mal elle arriva ⁵
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints ⁶, et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent * leurs peines.
- Amants *, heureux amants, voulez-vous voyager? 65
 Que ce soit aux rives prochaines!
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers *, toujours nouveau ;
 Tenez-vous lieu de tout, compter pour rien le reste.
 J'ai quelquefois * aimé ; je n'aurais pas, alors, 70
 Contre le Louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et sa voûte céleste,
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux
 De l'aimable et jeune bergère * 75
 Par qui *, sous le fils de Cythère *,
 Je servis, engagé par mes premiers serments.
 Hélas! quand reviendront de semblables moments?
 Faut-il que tant d'objets * si doux et si charmants
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète? 80
 Ah! si mon cœur osait encor * se renflammer!
 Ne sentirai-je plus de charme * qui m'arrête *?
 Ai-je passé le temps d'aimer?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Racontez le retour du Pigeon auprès de son frère : accueil, récit des aventures, résolutions prises, etc.*

3. — LE SINGE ET LE LÉOPARD

Sources. — Ésope ; Plutarque (Banquet des Sept Sages) ; Gilbert Cousin ; Haudent ; Verdizotti.

Intérêt. — Fable didactique, destinée à faire valoir l'avantage de l'esprit, comme VIII, 19 est destinée à faire valoir *l'Avantage de la Science*. Les deux fables sont à rapprocher, pour en noter plus les différences que les ressemblances. Celle-ci est un petit tableau de genre, réaliste et vivant à souhait, ce que les peintres appellent « une pochade ». Le *boniment* du Singe est à rapprocher du boniment du *Charlatan*, dans VI, 19.

Le Singe avec * le Léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.

Ils affichaient * chacun à part.

L'un d'eux disait : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu * ; le Roi m'a voulu voir ; 5

Et, si je meurs, il veut avoir

Un manchon * de ma peau, tant elle est bigarrée,

Pleine de taches, marquetée,

Et vergetée, et mouchetée¹. »

La bigarrure plaît * ; partant *, chacun le vit. 10

Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.

Le Singe, de sa part *, disait : « Venez, de grâce,
Venez, Messieurs. Je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement, 15

Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur, Gille,

Cousin et gendre de Bertrand,

Singe du pape, en son vivant,

Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux * exprès pour vous parler. 20

Car il parle, on l'entend ; il sait danser, baller *,

Faire des tours de toute sorte,

Passer en des cerceaux ; et le tout, pour six blancs * !

Non, Messieurs, pour un sou. Si vous n'êtes contents,

Nous rendrons à chacun son argent à la porte. » 25

1. Accumulation, 23, a.

Le Singe avait raison : ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît *, c'est dans l'esprit :
 L'une fournit toujours des choses agréables,
 L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants *.
 O que de grands seigneurs, au Léopard semblables, 30
 N'ont que l'habit pour tous * talents!

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Montrez que cette fable : 1. révèle l'importance de l'Art de plaire au XVII^e siècle ; 2. oppose deux arts de plaire *.*

4. — LE GLAND ET LA CITROUILLE

Source. — Tabarin. Fable publiée en 1671.

Intérêt. — L'idée directrice : *Dieu fait bien ce qu'il fait*, inspire déjà la fable 4 du livre VI : *Jupiter et le Métayer*, et l'on retrouve la foi en la Providence plus ou moins implicite, dans I, 14, *Simonide préservé par les dieux* ; II, 13, *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits* ; VIII, 16, *l'Horoscope* ; IV, 19, *l'Oracle et l'Impie* ; VIII, 20, *Jupiter et les Tonnerres*. Cependant, la mise en scène de ces fables est païenne et la philosophie en est froidement religieuse. Ici, au contraire, on évoque la vie paroissiale, le Dieu chrétien et on termine par un acte de foi d'accent religieux. C'est, d'ailleurs, moins une fable qu'un conte, et, même, un fabliau, à la fois humoristique et édifiant, conté avec infiniment de naturel et de vie.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers et l'aller * parcourant,
 Dans les citrouilles je la treuve *.

Un villageois *, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue : 5
 « A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là!
 Hé, parbleu ! je l'aurais pendue
 A l'un des chênes que voilà ;
 Ç'eût été justement l'affaire : 10
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo¹, que tu n'es² point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé³ ;
 Tout en eût été mieux. Car, pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt, 15
 Ne pend-il pas en cet endroit⁴ ?
 Dieu s'est mépris. Plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo⁵
 Que l'on a fait un quiproquo⁶. »
 Cette réflexion embarrassant notre homme : 20
 « On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »
 Sous un chêne, aussitôt, il va prendre son somme.
 Un gland tombe. Le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor * le gland pris au poil du menton. 25
 Son nez meurtri le force à changer de langage.
 « Oh ! oh !⁷ dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde
 Et que ce gland eût été gourde * ?
 Dieu ne l'a pas voulu ; sans doute il eut raison. 30
 J'en vois bien à présent la cause. »
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En rentrant à la maison, Garo rencontre son curé et lui raconte ce qui vient de lui arriver.*

1. C'est le nom du villageois qui, par un trait de mœurs, se désigne lui-même par son nom propre. Ce nom de Garo se trouve assez communément, mais plutôt sous la forme *Garreau*. — 2. Indicatif, constatant le fait réel. — 3. Dieu. Périphrase, 24, d. — 4. Garo montre du doigt la tige rampante de la citrouille. — 5. Pour : plus il me semble. — 6. *Quiproquo* : erreur qui consiste à prendre une chose pour une autre. — 7. Hiatus, 27, d.

5. — L'ÉCOLIER, LE PÉDANT * ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN

Source. — Inconnue. Voir ci-dessous.

Intérêt. — Cette fable est, pour le sujet, une reprise de IV, 4 : *le Jardinier et son Seigneur*, et, pour les personnages et la morale, une reprise de I, 19 : *l'Enfant et le Maître d'École*. Mais, en s'inspirant ainsi de lui-même, La Fontaine a fait une œuvre vivante, poétique, pittoresque, et d'un esprit satirique très aiguisé. Il y affirme plus nettement qu'ailleurs son hostilité à l'égard du monde des enfants, paradoxale chez un auteur qui écrit pour ce petit monde.

Certain * enfant, qui sentait * son collège,
Doublement sot, et doublement fripon *,
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants * de gâter * la raison,
Chez un voisin, dérobait, ce * dit-on, 5
Et fleurs et fruits ; ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone *,
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut * :
Car, au printemps, il jouissait encore * 10
Des plus beaux dons que nous présente Flore *.
Un jour, dans son jardin, il vit notre Écolier
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait * jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance¹. 15
Même, il ébranchait l'arbre, et fit tant, à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire * plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint, suivi d'un cortège d'enfants.
Voilà le verger plein de gens 20
Pires que le premier. Le Pédant *, de sa grâce *,
Accrut le mal, en amenant
Cette jeunesse mal instruite *,

1. Allégorie, 23, b.

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite ² 25
 Se souvînt à jamais, comme d'une leçon.

Là-dessus, il cita Virgile et Cicéron

Avec force * traits * de science.

Son discours dura tant que la maudite engeance *
 Eut le temps de gâter * en cent lieux le jardin. 30

Je hais les pièces * d'éloquence

Hors de leur place, et qui n'ont point de fin,

Et ne sais ³ bête, au monde, pire

Que l'Écolier, si ce n'est le pédant *.

Le meilleur de ces deux, pour voisin, à vrai dire, 35

Ne me plairait aucunement.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Un Écolier écrit à La Fontaine pour protester contre l'image odieuse que le fabuliste trace des enfants.*

6. — LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER

Source. — Avianus.

Intérêt. — D'une anecdote très menue, l'auteur tire une méditation générale sur la pente invincible de l'âme humaine à être la première dupe de ses songes. Le poème n'a rien d'une fable : avec ses quatrains réguliers à rimes croisées d'octosyllabes, le caractère plastique du sujet, le ton de méditation, cette pièce évoque, avec une curieuse précision, les poèmes d'*Emaux et Camées*, de Gautier. On pourra comparer avec V, 7 : *le Satyre et le Passant*.

Un bloc de marbre était si beau

Qu'un Statuaire en fit l'emplette.

« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau * ?

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

2. Sa suite, son cortège d'enfants, ses écoliers. — 3. Omission du sujet, 29, m.

Il sera dieu. Même, je veux 5
 Qu'il ait en sa main un tonnerre¹.
 Tremblez, humains! Faites des vœux * :
 Voilà le maître de la terre². »

L'artisan * exprima si bien
 Le caractère de l'Idole * 10
 Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
 A Jupiter, que la parole.

Même, l'on dit que l'ouvrier
 Eut à peine achevé l'image *,
 Qu'on le vit frémir le premier 15
 Et redouter son propre ouvrage³.

A la faiblesse du sculpteur,
 Le poète⁴ autrefois n'en dut * guère,
 Des dieux dont il fut l'inventeur
 Craignant la haine et la colère⁵. 20

Il était enfant en ceci.
 Les enfants n'ont l'âme occupée
 Que du continuel souci
 Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit⁶. 25
 De cette source est descendue
 L'erreur païenne * qui se vit
 Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient * violemment
 Les intérêts * de leur chimère *. 30
 Pygmalion * devint amant *
 De la Vénus * dont il fut père.

1. Un tonnerre ou *foudre*. — 2. *Le maître de la terre* est Jupiter.
 — 3. On conte la même chose de Michel-Ange devant la statue de Moïse
 qu'il venait d'achever. — 4. *Poète*, une syllabe, par synérèse, 27, f.
 — 5. Cette théorie qui attribue aux poètes l'invention de la mythologie n'a, bien entendu, aucune vérité ; en fait, les poètes ont tiré parti
 des ressources de la mythologie qu'ils n'avaient nullement inventée. —
 6. La Rochefoucauld dit le contraire : « L'esprit est toujours la dupe
 du cœur »,

Chacun tourne en réalités
 Autant qu'il peut ses propres songes * :
 L'homme est de glace aux vérités, 35
 Il est de feu pour les mensonges ⁷.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Expliquez et commentez, en donnant des exemples, le dernier quatrain de ce poème.

7. — LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Cette fable ressemble beaucoup, pour le titre, le sujet et la morale, à II, 18 : *la Chatte métamorphosée en femme*. Mais le décor, ici, est oriental, d'après Pilpay, et l'action se corse d'un thème qui eut une grande vogue au moyen âge et a été popularisé par la célèbre chanson de Magali, dans la *Mireille* de Mistral : le thème de l'échange des possesseurs. La Fontaine en profite pour joindre à sa morale une digression sur la métempsychose. Aussi, dans l'ensemble, la composition de cette fable, qui ne manque ni de grâce ni de pittoresque, est-elle un peu chargée.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant *.

Je ne l'eusse pas ramassée,

Mais un brahin * le fit. Je le crois aisément :

Chaque pays a sa pensée ¹.

La Souris était fort froissée *.

5

De cette sorte de prochain

Nous nous soucions peu, mais le peuple * brahin *

Le traite en frère ; ils ont en tête

Que notre âme, au sortir d'un roi,

Entre dans un ciron *, ou dans telle autre bête 10

Qu'il plaît au sort * ; c'est là l'un des points de leur loi.

Pythagore * chez eux a puisé ce mystère * ².

Sur un tel fondement, le brahin crut bien faire

7. Symétrie antithétique, 24, k.

1. *Sa pensée*, sa façon de penser. Amorce de la digression sur la métempsychose. — 2. Reprise et élargissement de la digression.

De prier un sorcier qu'il logeât³ la Souris
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte *, au temps jadis. 15

Le sorcier en fit une fille

De l'âge de quinze ans, et telle, et si gentille *
 Que le fils de Priam⁴, pour elle, aurait tenté
 Plus encor * qu'il ne fit pour la grecque beauté⁵.
 Le bramin fut surpris de chose si nouvelle⁶. 20

Il dit, à cet objet * si doux :

— « Vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux *
 De l'honneur d'être votre époux.

— En ce cas, je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous. 25

— Soleil! s'écria lors * le bramin à genoux,
 C'est toi qui seras notre gendre.

— Non, dit-il, ce nuage épais

Est plus puissant que moi puisqu'il cache mes traits ;
 Je vous conseille de le prendre. 30

— Eh bien! dit le bramin au nuage volant,

Es-tu né pour ma fille? — Hélas non! car le vent
 Me chasse à son plaisir * de contrée en contrée.

Je n'entreprendrai point sur les droits * de Borée *. »

Le bramin, fâché, s'écria :

— « O vent, donc, puisque vent y a⁷,

Viens dans les bras de notre belle *! » 35

Il accourait, un mont en chemin l'arrêta.

L'éteuf * passant à celui-là,

Il le renvoie et dit : « J'aurais une querelle * 40

Avec le rat *, et l'offenser,

Ce serait être fou, lui qui peut me percer. »

Au mot de « rat », la damoiselle *

Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux.

Un rat! un rat! c'est de ces coups 45

Qu'Amour * fait, témoin telle et telle.

Mais ceci soit dit entre nous⁸.

3. Impératif-subjonctif du style indirect. — 4. Pâris, qui enleva Hélène de Sparte. — 5. La *grecque beauté* est Hélène. Cas typique d'adjectif précédant le nom, 29, u. — 6. Voir article, 29, c. — 7. Hiatus, 27, d. — 8. Digression incidente terminée par une réticence, 24, i.

On tient toujours du lieu * dont on vient. Cette fable
 Prouve assez bien ce point. Mais, à la voir de près,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits * : 50
 Car quel époux n'est point au Soleil préférable
 En s'y prenant ainsi ? dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce ? elle le mord pourtant.
 Le rat devait * aussi renvoyer, pour bien faire,
 La belle au chat, le chat au chien, 55
 Le chien au loup ; par le moyen
 De cet argument circulaire *,
 Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté,
 Le soleil eût joui de la jeune beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la métempsychose *⁹ : 60
 Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
 Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté ;
 Je prends droit * là-dessus contre le bramin même,
 Car il faut *, selon son système,
 Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun 65
 Aille puiser son âme en un trésor commun ;
 Toutes sont donc de même trempe ;
 Mais, agissant diversement
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'élève, et l'autre rampe. 70
 D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
 Ne put obliger son hôtesse
 De s'unir au soleil, un rat¹⁰ eut sa tendresse ?
 Tout débattu, tout bien pesé,
 Les âmes des souris et les âmes des belles * 75
 Sont très différentes entre elles.
 Il en faut revenir toujours à son destin *,
 C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie.
 Parlez au diable, employez la magie,
 Vous ne détournerez nul être de sa fin. 80

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Exposez la doctrine de la métempsychose et sa réfutation, d'après La Fontaine.*

9. Transition, 26, d. — 10. *Un rat* (et qu') un rat. Ellipse, 23, m.

8. — LE FOU QUI VEND LA SAGESSE

Source. — Abstémius.

Intérêt. — Cette fable propose une énigme que La Fontaine explique laborieusement et par deux fois : d'abord dans son prologue, puis dans l'interprétation donnée en conclusion par le « sage ». Il y a, d'ailleurs, une contradiction intime dans le récit, puisque le fou se trouve, finalement, avoir donné un conseil fort sage. Le style n'a pas le pittoresque ni la vie qui seraient bien nécessaires pour racheter la gaucherie du récit.

Jamais, auprès des fous, ne te mets à portée¹.
Je ne te² puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil
A celui-là : de fuir une tête * éventée.

On en voit souvent dans les cours³.
Le prince * y prend plaisir, car ils donnent toujours
Quelque trait * aux fripons, aux sots, aux ridicules *.

Un fol * allait criant, par tous les carrefours,
Qu'il vendait la Sagesse. Et les mortels crédules
De courir à l'achat. Chacun fut diligent.

On essayait * force * grimaces ;
Puis on avait, pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses *.
La plupart s'en fâchaient, mais que * leur servait-il * ?
C'étaient les plus moqués *. Le mieux était de rire

Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De * chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi * qu'un ignorant.

La raison est-elle garant *
De ce que fait un fou ? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet, pourtant, embarrassé,

1. *A portée*, au sens propre : à la distance où leurs coups peuvent porter. — 2. Complément de l'infinif, 29, d. — 3. Allusion possible à L'Angély, qui fut le fou de Louis XIII et termina sa carrière sous Louis XIV.

Un ⁴ des dupes, un jour, alla trouver un sage
 Qui, sans hésiter davantage, 25
 Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes ⁵ tout purs :
 Les gens bien conseillés et qui voudront bien faire *,
 Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire *,
 La longueur de ce fil ; sinon, je les tiens sûrs
 De quelque semblable caresse ⁶. 30
 Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la Sagesse. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites les portraits antithétiques du Fou et du Sage, selon La Fontaine.*

9. — L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

Source. --- Boileau, 2^e Épître. La Fontaine connaissait la fable de Boileau avant sa publication (1669), puisqu'il y fait allusion au dernier vers de I, 21 : *les Frelons et les Mouches à miel*, publiée en 1668. *L'Huître et les Plaideurs* a été publiée en 1671.

Intérêt. — La Fontaine se donne le plaisir de refaire à sa façon la fable de Boileau. La comparaison fera apparaître l'évidente supériorité du fabuliste dans la conduite de l'action, le pittoresque du décor, la vérité des personnages. Voici la fable de Boileau :

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
 Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
 Tous deux la contestaient, lorsque, dans leur chemin,
 La Justice passa, la balance à la main.
 Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose ;
 Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
 La Justice, pesant ce droit litigieux,
 Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux,

4. *Un des dupes* un (spectateur qui fut une) des dupes, Syllepse, 24, j, qui ne laisse pas d'être assez choquante. — 5. *Hiéroglyphes* (quatre syllabes), énigme indéchiffrable. Les hiéroglyphes égyptiens n'ont été déchiffrés qu'au xix^e siècle par Champollion. — 6. *Caresse*, ironique pour soufflet.

Et, par ce bel arrêt terminant la bataille :
 « Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille ;
 Des sottises d'autrui nous vivons au Palais,
 Messieurs ; l'huître était bonne. Adieu. Vivez en paix. »

Voir, pour une concurrence semblable, mais dans laquelle l'initiative partit de La Fontaine, I, 15 et 16.

Un jour, deux pèlerins * sur le sable rencontrent *
 Une huître¹, que le flot y venait d'apporter.
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent, il fallut contester *.
 L'un se baissait déjà pour amasser * la proie ; 5
 L'autre le pousse et dit : « Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie *.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
 — Si par là l'on juge l'affaire, 10
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 — Je ne l'ai pas mauvais aussi *,
 Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie *.
 — ~~En vain~~ ! vous l'avez vue et moi je l'ai sentie. »
 Pendant tout ce bel incident, 15
 Perrin Dandin² arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge *,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit, d'un ton de président * :
 « Tenez : la Cour * vous donne à chacun une écaille, 20
 Sans dépens³ ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac * et les quilles. 25

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *D'après cette fable et d'après VIII, 15, le Chat, la Belette et le petit Lapin, faites le portrait de Perrin Dandin.*

1. Enjambement, 27, b. — 2. *Perrin Dandin*, personnage de Rabelais, repris par Racine et devenu, ainsi, le type même du juge. — 3. *Sans dépens*, sans frais à payer à la justice.

10. — LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Sources. — Ésope ; Haudent ; Faërne.

Intérêt. — La Fontaine indique lui-même, un peu longuement, que cette fable est le complément de V, 3 : *le petit Poisson et le Pêcheur* ; la même idée est illustrée par IV, 2, *le Berger et la Mer*. Il faut aussi rapprocher I, 5, *le Loup et le Chien*, qui oppose les deux personnages dans une situation exactement antithétique. Aussi n'y a-t-il pas grande originalité dans cette fable, qui vaut surtout par l'aisance familière du ton, la vivacité du dialogue et la vérité du décor pittoresque.

Autrefois Carpillon fretin *

Eut beau prêcher, il eut beau dire :

On le mit dans la poêle à frire.

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main

Sous * espoir de grosse aventure *,

5

Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison, Carpillon n'eut pas tort.

Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant, il faut que j'appuie *

Ce que j'avançai * lors * de quelque trait * encor *. 10

Certain * Loup, aussi sot que le pêcheur fut sage *,

Trouvant un Chien hors du village,

S'en allait * l'emporter. Le Chien représenta *

Sa maigreur : « Jà * ne plaise à votre seigneurie

De me prendre en cet état-là!

15

Attendez : mon maître marie

Sa fille unique ; et vous jugez

Qu'étant de noce, il faut *, malgré moi, que j'engraisse. »

Le Loup le croit ; le Loup le laisse ;

Le Loup, quelques jours écoulés,

20

Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.

Mais le drôle * était au logis.

Il dit au Loup, par un treillis¹ :

« Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,

1. Ouverture dans une porte, fermée par un treillis, et destinée voir au dehors : c'est un *judas*.

Le portier du logis et moi, 25
 Nous serons tout à l'heure * à toi. »
 Ce portier du logis était un chien énorme,
 Expédiant * les loups en forme.
 Celui-ci s'en douta : « Serviteur * au portier ! »
 Dit-il, et de courir. Il était fort agile, 30
 Mais il n'était pas fort habile.
 Ce Loup ne savait pas encor * bien son métier.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'attitude des deux Chiens derrière « le treillis » avant, pendant et après le passage du Loup.*

11. — RIEN DE TROP

Source. — Abstémios.

Intérêt. — Ceci n'a rien d'une fable : c'est la démonstration d'un lieu commun rebattu chez les Grecs et chez les Latins (*ne quid nimis*), démonstration qui tire tout son piquant de l'enchaînement progressif des images. Les rhétoriques anciennes appelaient ce genre de gradation : *gradation climatique*, c'est-à-dire : en échelle (23, r).

Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempérament *
 Que le Maître de la Nature¹
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement. 5
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère :
 Le blé, riche présent de la blonde Cérès *,
 Trop touffu, bien souvent, épuise les guérets ;
 En superfluités s'épandant * d'ordinaire
 Et poussant trop abondamment, 10
 Il ôte à son fruit * l'aliment².
 L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe * sait plaire.

1. Dieu. Périphrase, 24, d. — 2. Autrement dit, il pousse en paille et n'a plus de quoi former son grain.

Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigues moissons.
 Tout au travers ils se jetèrent, 15
 Gâtèrent * tout et tout broutèrent,
 Tant, que le Ciel permit aux Loups
 D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous.
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
 Puis, le Ciel permit aux humains 20
 De punir ces derniers : les humains abusèrent
 A leur tour des ordres divins.
 De tous les animaux *, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans * l'excès.
 Il faudrait faire le procès 25
 Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
 Qui ne pèche en ceci. *Rien de trop* est un point *
 Dont on parle sans cesse et qu'on n'observe point.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En prenant cette fable comme point de départ, expliquez, commentez et, s'il y a lieu, critiquez l'adage antique « Rien de trop ».*

12. — LE CIERGE

Sources. — Abstémios ; Camérarius ; Haudent.

Intérêt. — Dix vers, sur les vingt que comporte cette fable, sont consacrés à exposer, en style mythologique ou figuré, l'origine du *cierge*, dont les dix vers suivants content avec humour l'invraisemblable aventure, en la mêlant à celle d'Empédocle. C'est un agréable bavardage teinté de poésie et de philosophie, et terminé par une *pointe* satirique. Sans être, certes, un modèle de composition, cette pièce est très significative de l'esprit de La Fontaine qui semble se plaisir à suivre au hasard toutes les digressions, et décoche, pour finir, un trait acéré.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent¹.
 Les premières, dit-on, s'en allèrent loger

1. Une tradition antique accordait aux abeilles quelque chose de divin (cf. Virgile, *Géorgiques*, IV, 220).

Au mont Hymette², et se gorger
 Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs * entretiennent.
 Quand on eut, des palais de ces filles du Ciel, 5
 Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose³,
 Ou, pour dire en français la chose,
 Après que les ruches sans miel
 N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
 Maint cierge aussi fut façonné. 10
 Un d'eux, voyant la terre, en brique au feu durcie,
 Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie⁴,
 Et, nouvel Empédocle⁵, aux flammes condamné
 Par sa propre et pure folie,
 Il se lança dedans⁶. Ce fut mal raisonné ; 15
 Ce cierge ne savait grain * de philosophie.
 Tout en tout est divers *⁷ : ôtez-vous de l'esprit
 Qu'aucun être ait été composé sur * le vôtre.
 L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
 Il n'était pas plus fou que l'autre. 20

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Comparez cette fable avec II, 10, l'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel ; II, 16, le Corbeau voulant imiter l'Aigle, et développez la morale commune à ces trois textes.*

2. « Hymette était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel » (Note de La Fontaine). Le vers 4 est une périphrase, pour : *les fleurs*. — 3. Deux périphrases dont La Fontaine donne la traduction dans les vers suivants, non sans humour. — 4. *L'envie* de se durcir au feu, comme la terre, pour « vaincre l'effort des ans ». Concision (23, k) extrême, curieuse dans une fable où l'auteur étale tant de périphrases. — 5. « Empédocle était un philosophe ancien qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont » (Note de La Fontaine). — 6. Dans les flammes. — 7. *Tout en tout est divers* : les mêmes éléments ont, dans tous les êtres, des effets différents. Autrement dit : chacun doit agir à sa façon personnelle, d'après sa nature, sans copier personne. C'est la vraie morale de la fable ; mais, après tant de prolixité, on ne saurait montrer plus de concision, 23, k.

13. — JUPITER ET LE PASSAGER

Sources. — Ésope ; Rabelais (IV, 18-24) , Haudent.

Intérêt. — Cette fable reprend, sur un ton plus dramatique, l'idée illustrée par IV, 19, *l'Oracle et l'Impie*, à savoir que les hommes ne gagnent rien à vouloir tromper le Ciel. Après un prologue, qui est un sermon en miniature, le récit se développe avec une sobriété qui ne nuit en rien à la vérité des personnages : modèle de composition dramatique.

O combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux * qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux¹ ;
On compte * seulement ce qu'on doit à la terre². 5
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'huissier³.
— Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements?

Un Passager, pendant l'orage *, 10
Avait voué⁴ cent bœufs au vainqueur des Titans *.
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os, quand il fut au * rivage ;
Au nez de Jupiter, la fumée en monta. 15
« Sire Jupin *, dit-il, prends mon vœu : le voilà ;
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur * respire ;
La fumée est ta part⁵, je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire.
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien, 20
Envoyant un Songe * lui dire

1. On connaît le proverbe italien, démarqué ici : Passé le péril, adieu le saint. — 2. *Ce qu'on doit à la terre*, autrement dit, ses intérêts personnels. — 3. Les huissiers, comme on sait, saisissent les biens des débiteurs récalcitrants. — 4. *Vouer*, promettre en vœu. — 5. Les Anciens disaient en effet que les dieux faisaient leurs délices de la fumée des sacrifices.

Qu'un tel * trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
 Courut au trésor comme au feu ⁶ ;
 Il trouva des voleurs, et, n'ayant dans sa bourse
 Qu'un écu * pour toute ressource, 25
 Il leur promit cent talents * d'or
 Bien comptés, et d'un tel * trésor :
 On l'avait enterré dedans * telle bourgade.
 L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
 Qu'à notre prometteur l'un dit : « Mon camarade, 30
 Tu te moques de nous ! Meurs, et va chez Pluton *
 Porter tes cent talents en don. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez la narration de La Fontaine sous la forme d'une nouvelle en deux parties antithétiques.*

14. — LE CHAT ET LE RENARD

Sources. — Camérarius ; Gilbert Cousin ; Haudent ; Jacques Régnier.

Intérêt. — Fable didactique présentant, en une opposition pittoresque à souhait, la rivalité du Chat et du Renard. Chef-d'œuvre de la *fable ornée*.

Le Chat et le Renard, comme beaux petits saints,
 S'en allaient en pèlerinage.
 C'étaient deux vrais Tartufs ¹, deux archipatelins,
 Deux francs patte-pelus * qui, des frais du voyage,
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage, 5
 S'indemnisait à qui mieux mieux.
 Le chemin étant long, et, partant *, ennuyeux,
 Pour l'accourcir ils disputèrent *.
 La dispute * est d'un grand secours,

6. Comme on court à un incendie pour l'éteindre au plus tôt.

1. *Tartuf*, nom tiré de la célèbre comédie de Molière ; *archipatelin*, qui suit, est tiré de *la Farce de l'Avocat Pathelin*, lequel avocat est le type de l'astuce dénuée de scrupules.

- Sans elle on dormirait toujours². 10
 Nos pèlerins s'égosillèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
 Le Renard au Chat dit enfin :
 « Tu prétends être fort habile ;
 En sais-tu tant que moi ? j'ai cent ruses au * sac³. 15
 — Non, dit l'autre ; je n'ai qu'un tour dans mon bissac *,
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »
 Eux, de recommencer la dispute à l'envi
 Sur le que * si, que non ; tous deux étant ainsi,
 Une meute apaisa la noise *. 20
 Le Chat dit au Renard : « Fouille en ton sac, ami,
 Cherche, en ta cervelle matoise *,
 Un stratagème sûr. Pour moi, voici le mien ! »
 A ces mots, sur un arbre, il grimpa bel et bien.
 L'autre fit cent tours inutiles, 25
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut *
 Tous les confrères de Brifaut *.
 Partout il tenta * des asiles
 Et ce fut partout sans succès.
 La fumée⁴ y pourvut, ainsi que les bassets. 30
 Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire ;
 On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
 N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon. 35

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'attitude et les pensées du Chat, tandis que, du haut de son arbre, il contemple la chasse du Renard.*

2. Parenthèse, 24, c. — 3. *Sac*, nous dirions aujourd'hui : dans ma poche. — 4. On enfuma le terrier où il s'était réfugié, le forçant ainsi à sortir ; les *bassets* sont des chiens de chasse, bas sur pattes.

15. — LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES

Sources. — Abstémios ; Cousin ; Guérout. Ausone a composé deux épigrammes sur le même sujet, qui ne sont que virtuosités antithétiques. Publiée en 1671.

Intérêt. — Le sujet de cette fable tire tout son intérêt de l'exacte symétrie de ses éléments. La Fontaine y coud tant bien que mal une double morale.

Un homme, n'ayant plus ni crédit * ni ressource
 Et logeant le diable en sa bourse¹,
 C'est-à-dire n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il ferait * bien
 De se pendre, et finir² lui-même sa misère, 5
 Puisqu'aussi bien, sans lui, la faim le³ viendrait faire,
 Genre de mort qui ne duit * pas
 A gens peu curieux de goûter * le trépas. |
 Dans cette intention⁴ une vieille mesure
 Fut la scène où devait se passer l'aventure. 10
 Il y porte une corde et veut, avec un clou,
 Au haut d'un certain * mur attacher le licou *.
 La muraille, vieille et peu forte,
 S'ébranle aux premiers coups⁵, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse et l'emporte, 15
 Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
 Sans compter. Ronde ou non, la somme plut au sire *.
 Tandis que le galant * à grands pas se retire,
 L'homme au trésor arrive et trouve son argent
 Absent. 20
 « Quoi! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
 Je ne me pendrai pas? et vraiment si * ferai,

1. C'est le diable, que de n'avoir rien en sa bourse, d'où l'expression citée par La Fontaine. — 2. *Et (de) finir*. Ellipse courante au xvii^e siècle, 23, m. — 3. *Le*, neutre, renvoie à « finir sa misère ». Pour l'ordre des mots, voir complément de l'infinitif, 29, d. — 4. *Dans cette intention* se rapporte à « il choisit », dont l'idée est sous-entendue dans « une vieille mesure... ». Anacoluthie, 23, f. — 5. *Aux premiers coups* de marteau.

Ou de corde je manquerai. »

Le lacs * était tout prêt, il n'y manquait qu'un homme.
Celui-ci se l'attache et se pend bien * et beau. 25

Ce qui le consola peut-être,

Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
Il a le moins de part * au trésor qu'il enserre *, 30

Thésaurisant pour les voleurs,

Pour ses parents, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la Fortune * fit ?

Ce sont là de ses traits * ; elle s'en divertit.

Plus le tour * est bizarre *, et plus elle est contente. 35

Cette déesse inconstante

Se mit alors dans l'esprit

De voir un homme se pendre ;

Et celui qui se pendit

S'y devait le moins attendre. 40

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Résumez cette narration en un récit antithétique aussi bref que possible.*

16. — LE SINGE ET LE CHAT

Sources. — Simon Maiole ; Noël du Fail ; Jacques Régnier.
Publiée en 1671.

Intérêt. — Tableau d'intérieur, admirablement composé ; M^{me} de Sévigné écrit, à son propos, le 27 avril 1671 : « N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés ? Nous en étions, l'autre jour, ravis chez M. de La Rochefoucauld. Nous apprîmes par cœur celle du Singe et du Chat... Cela est peint. Et la Citrouille (le Gland et la Citrouille) et le Rossignol (le Milan et le Rossignol fable suivante) ? Cela est digne du premier tome (recueil de 1668). »

Bertrand avec * Raton, l'un Singe et l'autre Chat,
 Commensaux * d'un logis, avaient un commun maître.
 D'animaux malfaisants, c'était un très bon plat * ;
 Ils n'y * craignaient tous deux aucun *, quel qu'il pût être.
 Trouvait-on quelque chose, au logis, de gâté * ? 5
 L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
 Bertrand dérobait¹ tout ; Raton, de son côté,
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage².
 Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres * fripons
 Regardaient rôtir des marrons. 10
 Les escroquer était une très bonne affaire :
 Nos galants * y voyaient double profit à faire,
 Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut, aujourd'hui,
 Que tu fasses un coup de maître. 15
 Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
 Propre à tirer marrons du feu³,
 Certes, marrons verraient beau jeu *. »
 Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
 D'une manière délicate, 20
 Écarte un peu la cendre, et retire les doigts,
 Puis les reporte à plusieurs fois,
 Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
 Et cependant Bertrand les croque.
 Une servante vient. Adieu mes gens ! Raton 25
 N'était pas content, ce * dit-on.

Aussi * ne le * sont pas la plupart de ces princes *
 Qui, flattés d'un pareil emploi⁴,
 Vont s'échauder * en des provinces *
 Pour le profit de quelque roi. 30

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le tableau pittoresque de la veillée, au coin du feu, des deux « maîtres fripons ».*

1. Style indirect, 29, z. — 2. Entrée en matière descriptive, 26, b.
 — 3. *Tirer les marrons du feu*, est un ancien dicton signifiant : travailler au profit d'un autre. — 4. Qui, flattés d'être employés de la même façon (que Raton).

17. — LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

Sources. — Ésope ; Anonyme ; Abstémios ; Haudent. Fable publiée en 1671.

Intérêt. — L'antithèse entre le Milan et le Rossignol est développée avec émotion et, en même temps, beaucoup de relief, aussi bien dans la présentation des personnages que dans le dialogue. C'est une réplique abrégée, et sur une note plus tendre, de I, 10, *le Loup et l'Agneau*, et c'est aussi, pour l'idée morale, l'exacte contre-partie de III, 12, *le Cygne et le Cuisinier*. On peut encore, pour le ton élégiaque, rapprocher de III, 15, *Philomèle et Procné*. C'est une *fable ornée*.

Après que le Milan *, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme * en tout le voisinage
Et fait crier sur * lui les enfants du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains *, par malheur *.
Le héraut du printemps¹ lui demanda la vie : 5
— « Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée * et son envie *.
— Qui, Térée ? est-ce un mets propre * pour les milans ?
— Non pas : c'était un roi dont les feux * violents 10
Me firent ressentir² leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira. Mon chant plaît à chacun. »

Le Milan, alors, lui réplique :
— « Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun, 15
Tu me viens parler de musique !
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles. » 20

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Supposez que le Rossignol et l'Agneau de I, 10, se rencontrent aux Champs-Élysées et se contentent leur aventure. Ils en tirent la morale.

1. Le rossignol. Périphrase, 24, d. — 2. Subir les effets brutaux.

18. — LE BERGER ET SON TROUPEAU

Source. — Abstémius.

Intérêt. — Fable satirique, dirigée contre les couards. La composition est admirable de mouvement et de naturel. Le décor est évoqué avec un pittoresque plein, tour à tour, d'émotion et de vérité. Chef-d'œuvre de la *fable ornée*.

« Quoi! toujours il me manquera
 Quelqu'un de ce peuple * imbécile *!
 Toujours le loup m'en gobera *!
 J'aurai beau les compter : ils étaient plus de mille,
 Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin ¹! 5
 Robin mouton qui, par la ville,
 Me suivait pour un peu de pain
 Et qui m'aurait suivi jusques * au bout du monde.
 Hélas! de ma musette * il entendait * le son!
 Il me sentait venir de cent pas à la ronde. 10
 Ah! le pauvre Robin mouton! »
 Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre
 Et rendu * de Robin la mémoire célèbre,
 Il harangua tout le troupeau,
 Les chefs, la multitude *, et jusqu'au moindre agneau, 15
 Les conjurant de tenir ferme :
 Cela seul suffirait pour écarter les loups ².
 Foi * de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
 De ne bouger non plus qu'un terme *.
 « Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton * 20
 Qui nous a pris Robin mouton. »
 Chacun en répond * sur sa tête.
 Guillot les crut et leur fit fête *.
 Cependant, devant * qu'il fut nuit,
 Il arriva nouvel encombre * : 25
 Un loup parut. Tout le troupeau s'enfuit ³ :
 Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre *.

1. Rabelais (IV, 6) appelle un mouton *Robin*. Les vers 1-5 forment une entrée en matière exclamative, 26, b. — 2. Discours indirect, 29, z. — 3. Conclusion brève, 26, g.

Haranguez de méchants * soldats,
 Ils promettront de faire * rage ;
 Mais au moindre danger, adieu tout leur courage! 30
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites deux tableaux antithétiques :*
 1. le troupeau après le discours de Guillot ; 2. le troupeau à l'arrivée
 du Loup.

DISCOURS

A Madame de La Sablière

Sources. — Pour l'automatisme des bêtes : Descartes, *Discours de la Méthode* (1637) ; Th. Willis, *De anima brutorum* (Londres, 1672).

Le roi de Pologne, cité aux vers 114 et suivants est Jean Sobieski, élu en 1674, qui avait vécu à Paris et fréquenté les compagnies, notamment celle de M^{me} de La Sablière. Les animaux guerriers, décrits par La Fontaine, sont appelés *bobaques* ou *boubaks* par les relations contemporaines.

Intérêt. — Le « Discours à M^{me} de La Sablière » est un *entretien* qui n'a rien d'oratoire. Cependant, sous les caprices du plan, on trouve un ordre : un *prologue* de vingt-trois vers est consacré à la louange de M^{me} de La Sablière, sous le nom d'Iris, louange sous forme de préterition. Ensuite, viennent cinq parties bien distinctes :

1. Vers 24-68. Descartes et le mécanisme des bêtes.
2. Vers 68-137. Objections sous forme d'exemples :
 - a) Le vieux cerf. 68-81.
 - b) La perdrix. 82-91.
 - c) Les castors. 92-113.
 - d) Les « boubaks ». 114-137.
3. Vers 137-178. Explication cartésienne de ces exemples.
4. Vers 179-196. Nouvelle objection sous forme de fable : les deux Rats, le Renard et l'œuf.
5. Vers 197-238. La théorie personnelle de La Fontaine : les deux âmes.

L'ensemble poursuit une idée directrice bien déterminée : *les bêtes ont une âme*, et constitue une réfutation, courtoise mais habile, de la théorie cartésienne sur le mécanisme absolue des animaux. C'est donc un poème *didactique*, du genre *philosophique*, consistant essentiellement dans l'exposition du système cartésien, puis sa réfutation par des faits, et, enfin, la substitution d'un autre système, personnel à l'auteur.

Mais le ton n'a rien de pédant, au contraire. L'auteur cause en mondain avec une femme du meilleur monde, multipliant les images vives, gracieuses ou amusantes ; il prélude, en vers, à ces œuvres de philosophie mondaine qui, de Fontenelle à Voltaire et Diderot, vont jalonner la littérature philosophique, sous la forme d'ENTRETIENS : *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, de Fontenelle (1686), adressés à une Marquise qui n'est autre que la fille de M^{me} de La Sablière, M^{me} de La Mésangère ; *Rêve de d'Alembert* (1769), *Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de * * ** (1776), de Diderot, etc. ; de CONTES : *Contes de Voltaire* ; *Neveu de Rameau*, de Diderot, etc. ; d'ÉPITRES, de POÈMES, etc., etc. Le *Discours à M^{me} de La Sablière* est le premier en date des chefs-d'œuvre de cette lignée, ouvrant la porte aux Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, Diderot ; et, à la suite de M^{me} de La Sablière, on voit se profiler dans l'avenir M^{me} du Chatelet, M^{me} Geoffrin, M^{me} du Deffand, les Marquises et les Maréchaux, toutes les *Femmes Savantes* que Molière vient de railler dans sa dernière grande comédie (1672), sans arrêter le moins du monde leur triomphante invasion.

Prologue : Louange d'Iris.

Iris, je vous louerais, il * n'est que trop aisé ;
 Mais vous avez cent fois notre encens * refusé,
 En cela peu semblable au reste des mortelles
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
 Pas une * ne s'endort à ce bruit * si flatteur. 5
 Je ne les blâme point, je souffre * cette humeur * :
 Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles *¹.
 Ce breuvage vanté par le peuple * rimeur :

1. Rapprocher de I, 14, *Simonide préservé par les dieux*, au début :

« On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
 Les dieux, sa maîtresse et son roi. »

Le nectar *, que l'on sert au maître du tonnerre,
 Et dont nous enivrons tous les dieux * de la terre, 10
 C'est la louange, Iris ². Vous ne la goûtez * point.
 D'autres propos, chez vous, récompensent * ce point,
 Propos, agréables commerces *,
 Où le hasard fournit cent matières * diverses,
 Jusque *-là qu'en votre entretien * 15
 La bagatelle * a part. Le monde n'en croit rien ;
 Laissons le monde et sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères *, le rien, tout est bon : je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens * ; 20
 C'est un parterre où Flore * épand * ses biens ;
 Sur différentes fleurs, l'abeille s'y repose
 Et fait du miel de toute chose.

1. Descartes et le mécanisme des bêtes.

Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi, j'entremêle des traits * 25
 De certaine philosophie
 Subtile, engageante, hardie.
 On l'appelle nouvelle ³. En avez-vous ou non
 Où parler ? Ils disent donc
 Que la bête est une machine, 30
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts * :
 Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps ;
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein *.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein : 35
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
 La première y meut la seconde,
 Une troisième suit, elle sonne ⁴ à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
 L'objet * la frappe en un endroit, 40

2. Cette phrase contient quatre périphrases, pour désigner le poète, Jupiter, les rois, la louange, 24, d. — 3. Il s'agit de la philosophie de Descartes, appelée *nouvelle* par opposition à la philosophie d'Aristote, traditionnelle dans les écoles. — 4. Les montres du temps sonnaient les heures.

Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous ⁵, au voisin en porter la nouvelle *,
 Le sens *, de proche en proche, aussitôt la reçoit,
 L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité *,
 Sans passion, sans volonté :
 L'animal se sent agité
 De mouvements * que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états ;
 Mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas !
 Qu'est-ce donc ? une montre. Et nous ? c'est autre chose :
 Voici de * la façon que Descartes l'expose,
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les païens * ⁶, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
 Le tient tel * de nos gens *, franche * bête de somme.
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
 Sur * tous les animaux, enfants du Créateur,
 J'ai le don de penser, et je sais que je pense.
 Or vous savez, Iris, de certaine science ⁷,
 Que, quand la bête penserait,
 La bête ne réfléchirait
 Sur l'objet * ni sur sa pensée.
 Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassée *
 De le croire. Ni moi.

5. *Selon nous*, les poètes, les non-philosophes, par opposition à *selon eux*, du vers 45, qui désigne les cartésiens. Dans tout ce passage, La Fontaine explique le mécanisme de la sensation, d'abord (42-44) selon l'interprétation vulgaire, puis (45-46) selon Descartes. — 6. *Chez les païens*, la religion des Anciens leur permettait, en effet, de diviniser leurs grands hommes, témoin les apothéoses d'Homère, de Platon, et, plus tard, des empereurs romains. — 7. De science certaine, avec certitude.

2. Objections sous forme d'exemples :

a) *Le Vieux Cerf.*

Cependant, quand, aux bois,
 Le bruit des cors, celui des voix
 N'a donné nul relâche * à la fuyante proie, 70
 Qu'en vain elle a mis ses efforts *
 A confondre et brouiller la voie *
 L'animal chargé d'ans, vieux Cerf et de dix cors *,
 En suppose * un plus jeune et l'oblige par force
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce *. 75
 Que de raisonnements pour conserver ses jours :
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours *,
 Et le change *, et cent stratagèmes,
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
 On le déchire après sa mort, 80
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

b) *La Perdrix.*

Quand la Perdrix
 Voit ses petits
 En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
 Qui ne peut fuir encor *, par les airs, le trépas, 85
 Elle fait la blessée et va, traînant de l'aile,
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille *,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit 90
 De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit ⁸.

c) *Les Castors.*

Non loin du Nord, il est * un monde
 Où l'on sait que les habitants

8. Ce tableau de la perdrix, en une seule phrase, est un chef-d'œuvre du genre.

- Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
 Dans une ignorance profonde : 95
- Je parle des humains ⁹, car, quant aux animaux,
 Ils ¹⁰ y construisent des travaux *
- Qui, des torrents grossis, arrêtent le ravage,
 Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
 L'édifice résiste et dure en son entier. 100
- Après un lit de bois est un lit de mortier.
 Chaque castor agit ; commune en est la tâche ;
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche *.
 Maint maître * d'œuvre y court et tient haut le bâton.
- La république * de Platon 105
 Ne serait rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie.
- Ils savent en hiver élever leurs maisons,
 Passent les étangs sur des ponts,
 Fruit * de leur art, savant ouvrage. 110
 Et nos pareils ont beau le * voir,
 Jusqu'à présent, tout leur savoir
 Est de passer l'onde à la nage.

d) *Les « Boubaks ».*

- Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire. 115
 Mais voici beaucoup plus : écoutez le récit
 Que je tiens d'un roi plein de gloire ¹¹ ;
 Le défenseur du Nord vous sera mon garant * ;
 Je vais citer un Prince aimé de la victoire ;
 Son nom seul est un mur à l'empire ottoman. 120
 C'est le roi polonais, jamais un roi ne ment.
- Il dit donc que, sur sa frontière,
 Des animaux entre eux ont guerre de tout temps *.
 Le sang qui se transmet des pères aux enfants
 En renouvelle la matière *. 125
- Ces animaux, dit-il, sont germaines * du renard.
 Jamais la guerre, avec tant d'art,

9. Les Lapons. — 10. Les castors. — 11. Jean Sobieski (1624-1696), plusieurs fois vainqueur des Turcs.

Ne s'est faite parmi les hommes,
 Non pas même au siècle où nous sommes.
 Corps de garde avancé, vedettes *, espions, 130
 Embuscades, partis *, et mille inventions .
 D'une pernicieuse et maudite science,
 Fille du Styx * et mère des héros,
 Exercent, de ces animaux,
 Le bon sens et l'expérience. 135
 Pour chanter leurs combats, l'Achéron * nous devrait
 Rendre Homère.

3. Explication cartésienne de ces exemples.

Ah! s'il le rendait,
 Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure¹²!
 Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
 Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes, la nature 140
 Peut par les seuls ressorts * opérer tout ceci ;
 Que la mémoire est corporelle
 Et que, pour en venir aux exemples divers *
 Que j'ai mis en jour dans ces vers,
 L'animal n'a besoin que d'elle¹³. 145
 L'objet *, lorsqu'il revient, va dans son magasin,
 Chercher, par le même chemin,
 L'image auparavant tracée,
 Qui, sur les mêmes pas, revient pareillement
 Sans le secours de la pensée 150
 Causer un même événement *.
 Nous agissons tout autrement :
 La volonté nous détermine,
 Non l'objet ni l'instinct. Je parle, je chemine,
 Je sens en moi certain agent * ; 155
 'Tout obéit, dans ma machine,
 A ce principe intelligent.
 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,

12. *Le rival d'Épicure* est Descartes ; les cartésiens étaient, en effet, au xvii^e siècle, combattus par les épicuriens : Gassendi et son école. Au vers suivant, *ce dernier* désigne Descartes. — 13. De la mémoire. Au vers suivant, le *magasin* est le magasin de la mémoire, les souvenirs emmagasinés.

Se conçoit mieux que le corps même :
 De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême. 160
 Mais comment le corps l'entend *-il ?
 C'est là le point * : je vois l'outil
 Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?
 Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?
 Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps. 165
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts * :
 L'impression se fait. Le moyen ? je l'ignore.
 On ne l'apprend qu'au sein de la divinité.
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,
 Descartes l'ignorait encore. 170
 Nous et lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
 Dont je viens de citer l'exemple,
 Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
 Aussi, faut-il donner à l'animal un point * 175
 Que la plante, après tout, n'a point.
 Cependant la plante respire.
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

4. Nouvelle objection sous forme de fable.

Les deux Rats, le Renard et l'œuf.

Deux Rats cherchaient leur vie : ils trouvèrent un œuf.
 Le dîner suffisait à gens de cette espèce. 180
 Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf !
 Pleins d'appétit et d'allégresse,
 Ils allaient, de leur œuf, manger chacun sa part,
 Quand un quidam * parut : c'était maître Renard.
 Rencontre incommode et fâcheuse ! 185
 Car, comment sauver l'œuf ? le bien emballer,
 Puis, des pieds de devant, ensemble le porter,
 Ou le rouler, ou le traîner,
 C'était chose impossible autant que hasardeuse.
 • Nécessité, l'ingénieuse, 190
 Leur fournit une invention :
 Comme ils pouvaient gagner leur habitation,

L'écornifleur * étant à demi-quart¹⁴ de lieue,
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
 Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas *, 195
 L'autre le traîna par la queue.

5. La théorie personnelle de La Fontaine : *Les deux Ames.*

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
 Que les bêtes n'ont point d'esprit!
 Pour moi, si j'en étais le maître,
 Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants : 200
 Ceux-ci pensent-ils pas¹⁶ dès leurs plus jeunes ans?
 Quelqu'un donc peut penser, ne se pouvant connaître.
 Par un exemple tout égal,
 J'attribuerais à l'animal,
 Non point une raison selon notre manière, 205
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
 Je subtiliserais un morceau de matière
 Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort :
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
 Je ne sais quoi plus vif¹⁵ et plus mobile encor * 210
 Que le feu. Car, enfin, si le bois fait la flamme,
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas¹⁶, de l'âme,
 Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
 Des entrailles * du plomb? je rendrais mon ouvrage
 Capable de sentir *, juger, rien davantage, 215
 Et * juger imparfaitement,
 Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument *.
 A l'égard de nous autres, hommes,
 Je ferais notre lot infiniment plus fort ;
 Nous aurions un double trésor : 220
 L'un, cette âme pareille en tous, tant que nous sommes,
 Sages *, fous, enfants, idiots,
 Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;
 L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
 Commune en un certain degré ; 225

14. Article, 29, c. *Un demi-quart de lieue* : 500 mètres environ. —

15. Article, 29, c. — 16. Négation, 29, k.

Et ce trésor, à part créé,
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges *,
Entrerait dans un point sans en être pressé ¹⁷,
Ne finirait jamais, quoiqu'ayant commencé,
Choses réelles, quoiqu'étranges *. 230
Tant que l'enfance durerait,
Cette Fille du Ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière ;
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière 235
Qui toujours envelopperait
L'autre âme, imparfaite et grossière.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dégagez l'idée directrice et les grandes lignes de ce discours : 1. en quoi consiste la théorie mécaniste de Descartes sur les animaux ; 2. comment La Fontaine réfute-t-il cette théorie ?*

17. Autrement dit : étant de nature spirituelle, cette âme ne tiendrait pas de place et logerait dans un point géométrique sans incommodité.

LIVRE DIXIÈME

1. — L'HOMME ET LA COULEUVRE

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Fable morale, de ton oratoire. La misanthropie, dont elle témoigne, n'a rien d'exceptionnel dans l'œuvre de La Fontaine : on la retrouve, sous des formes diverses, dans III, 15, *Philomèle et Procné* ; IX, 11, *Rien de trop* ; II, 6, *l'Oiseau blessé d'une flèche*, etc. Pour la donnée dramatique, la fable 13 du livre VI, *le Villageois et le Serpent*, est l'exacte antithèse de celle-ci. La Fontaine multiplie ici les traits pittoresques et poétiques, qui se mêlent aux développements oratoires, pour faire de cette fable un chef-d'œuvre du genre de la *fable variée*. L'idée morale qui la termine est exactement celle qui fait l'idée directrice de I, 10, *le Loup et l'Agneau* : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » Il y aurait grand intérêt à comparer les deux fables, celle du livre I étant un chef-d'œuvre de la *fable ornée*, et celle-ci, un chef-d'œuvre de la *fable variée*. On pourra ainsi tirer des conclusions autorisées sur les deux grandes manières de La Fontaine.

Un homme vit une Couleuvre *.

« Ah! méchante, dit-il¹, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers. »

A ces mots, l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

5

Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper)²,

A ces mots, le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac, et ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer *, toutefois, de raison,

10

L'autre lui fit une harangue :

« Symbole des ingrats! être bon aux méchants

1. Entrée en matière directe, 26, b. — 2. Ironie, 23, z.

C'est être sot ! Meurs donc ; ta colère et tes dents
 Ne me nuiront jamais. » Le Serpent, en sa langue,
 Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner 15
 Tous les ingrats qui sont au monde,
 A qui pourrait-on pardonner ?
 Toi-même, tu te fais ton procès ; je me fonde
 Sur tes propres leçons : jette les yeux sur toi,
 Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice, 20
 C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice ³ ;
 Selon ces lois, condamne-moi.
 Mais trouve bon qu'avec franchise,
 En mourant, au moins, je te dise
 Que le symbole des ingrats, 25
 Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
 Firent arrêter * l'autre ; il recula d'un pas ;
 Enfin, il repartit : « Tes raisons * sont frivoles * ;
 Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
 Mais rapportons *-nous-en. — Soit fait ⁴ ! » dit le reptile. 30
 Une vache était là, l'on l'appelle, elle vient.
 Le cas * est proposé. C'était chose facile :
 « Fallait-il, pour cela, dit-elle, m'appeler ?
 La Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler ?
 Je nourris celui-ci depuis longues années ⁵ ; 35
 Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles * journées ;
 Tout n'est que pour lui seul : mon lait et mes enfants
 Le font à la maison retourner les mains pleines ;
 Même, j'ai rétabli sa santé, que les ans
 Avaient altérée *, et mes peines 40
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
 Enfin, me voilà vieille. Il me laisse en un coin
 Sans herbe ⁶ ; s'il voulait, encor *, me laisser paître !
 Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent ⁶, eût-il su jamais pousser si loin 45
 L'ingratitude ⁶ ? Adieu. J'ai dit ce que je pense. »
 L'homme, tout étonné d'une telle sentence,

3. Gradation, 23, r. — 4. *Soit fait !* forme de l'adhésion (qu'il soit fait ainsi !) réduite aujourd'hui à : Soit ! — 5. Article, 29, c. — 6. Rejet, 27, c.

Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit ?
 C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
 Croyons ce Bœuf. — Croyons », dit la rampante bête. 50
 Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé⁷ tout le cas * en sa tête,
 Il dit que, du labeur * des ans
 Pour nous seuls il portait les soins * les plus pesants,
 Parcourant sans cesser ce long cercle de peines 55
 Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
 Ce que Cérès * nous donne et vend aux animaux⁸ ;
 Que cette suite de travaux,
 Pour récompense, avait, de tous tant que nous sommes⁹,
 Force * coups, peu de gré * ; puis, quand il était vieux, 60
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
 Achetaient de son sang l'indulgence des dieux¹⁰.
 Ainsi parla le Bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
 Cet ennuyeux déclamateur.
 Il cherche de grands mots et vient ici se faire, 65
 Au lieu d'arbitre *, accusateur.
 Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
 Ce fut bien pis encore : il servait¹¹ de refuge
 Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents ;
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ; 70
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
 Il courbait sous les fruits. Cependant, pour salaire *,
 Un rustre * l'abattait, c'était là son loyer *,
 Quoique, pendant tout l'an, libéral, il nous donne
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne, 75
 L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?
 De * son tempérament, il eut encor * vécu.
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eut convaincu,
 Voulut à toute force avoir cause * gagnée. 80

7. Allusion, 23, e. — 8. Type de périphrase énigmatique, 24, d. Il s'agit de l'année et des moissons. — 9. Cheville, 27, h. — 10. Les bœufs formaient en effet souvent la matière des sacrifices anciens, notamment de l'hécatombe, ou sacrifice de cent bœufs. — 11. Discours indirect libre, 29, z.

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là. »

Du sac et du serpent aussitôt il donna *

Contre les murs, tant qu'il tua la bête ¹²

On en use * ainsi chez les grands :

La raison les offense ; ils se mettent en tête 85

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,

Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents,

C'est un sot ! J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?

Parler de loin, ou bien se taire. 90

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Inspirez-vous de cette fable et composez un discours contre l'ingratitude des hommes à l'égard des animaux.*

2. — LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Sources. — Pilpay ; Ésope ; Avianus ; Abstemius ; Gilbert Cousin ; Haudent ; Verdizotti.

Intérêt. — Fable ornée. Le portrait psychologique de la vaniteuse tortue est détaillé avec finesse et esprit, d'une façon très vivante. La Tortue joue ici un rôle qui est exactement l'antithèse de celui qu'elle joue dans VI, 10, *le Lièvre et la Tortue*.

Une Tortue était *, à la tête * légère,

Qui ¹, lasse de son trou, voulut voir du pays *.

Volontiers, on fait cas d'une terre étrangère,

Volontiers gens boiteux haïssent le logis ².

Deux canards, à qui la commère * 5

Communica ce beau dessein

Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :

« Voyez-vous ce large chemin ³ ?

12. Conclusion brève, 26, g.

1. Relatif séparé de son antécédent, 29, x. — 2. Entrée en matière psychologique, 26, b. — 3. Ils montrent le ciel.

- Nous vous voiturerons * par l'air, en Amérique.
 Vous verrez mainte république, 10
 Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse * en fit autant. » On ne s'attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La Tortue écoute * la proposition. 15
 Marché fait. Les oiseaux forgent * une machine *
 Pour transporter la pèlerine *.
 Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
 « Serrez bien, dirent-ils ; gardez * de lâcher prise ! »
 Puis, chaque canard prend ce bâton par un bout. 20
 La Tortue enlevée, on s'étonne partout
 De voir aller en cette guise *
 L'animal lent et sa maison,
 Justement * au milieu de l'un et l'autre oison *.
 « Miracle ! criait-on. Venez voir, dans les nues, 25
 Passer la Reine des tortues !
 — La Reine ? vraiment oui, je la ⁴ suis en effet * ;
 Ne vous en moquez point ! » Elle eût beaucoup mieux fait
 De passer son chemin sans dire aucune chose,
 Car, lâchant le bâton en desserrant les dents, 30
 Elle tombe, elle crève * aux pieds des regardants *.
 Son indiscretion * de sa perte fut cause.
- Imprudence, babil, et sotte vanité,
 Et vaine curiosité,
 Ont ensemble étroit parentage * : 35
 Ce sont enfants tous d'un lignage *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Réflexions des deux Canards.*
après la chute de la Tortue.

4. Accord, 29, a.

3. — LES POISSONS ET LE CORMORAN *

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Fable ornée. Le portrait du Cormoran, l'agitation des poissons, le résultat du stratagème, sont peints avec un pittoresque et une vivacité admirables de justesse. Ce Cormoran, si plein de ressource, fait un contraste parfait avec son confrère, le *Héron* (VII, 4) si vaniteux.

Il n'était point d'étang, dans tout le voisinage,
 Qu'un Cormoran * n'eût mis à contribution.
 Viviers et réservoirs lui payaient pension * ;
 Sa cuisine allait bien. Mais, lorsque le long âge *
 Eut glacé le pauvre animal, 5
 La même cuisine allait mal.
 Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
 Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
 N'ayant ni filets ni réseaux *,
 Souffrait une disette extrême. 10
 Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
 Lui fournit celui-ci¹ : sur le bord d'un étang,
 Cormoran vit une écrevisse.
 « Ma commère *, dit-il, allez tout * à l'instant
 Porter un avis important 15
 A ce peuple² : il faut * qu'il périsse,
 Le maître de ce lieu, dans huit jours, pêchera. »
 L'Écrevisse, en hâte, s'en va
 Conter le cas *. Grande est l'émute * !
 On court, on s'assemble, on députe * 20
 A l'oiseau : « Seigneur * Cormoran,
 D'où vous vient cet avis ? quel est votre garant * ?
 Êtes-vous sûr de cette affaire ?
 N'y savez-vous remède ? et qu'est-il bon de faire³ ?

1. Les vers 1 à 12 forment une entrée en matière narrative, 26, b. —

2. *Ce peuple*, le peuple de cet étang, les poissons. — 3. Accumulation, 23, a.

— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous? 25

— N'en soyez pas en soin * : je vous porterai tous,

L'un après l'autre, en ma retraite.

Nul, que Dieu seul et moi, n'en connaît les chemins.

Il n'est demeure plus secrète.

Un vivier, que Nature * y creusa de ses mains, 30

Inconnu des traîtres humains,

Sauvera votre république *. »

On le crut. Le peuple * aquatique,

L'un après l'autre⁴, fut porté

Sous ce rocher peu fréquenté. 35

Là, Cormoran, le bon apôtre,

Les ayant mis en un endroit

Transparent, peu creux, fort étroit,

Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.

Il leur apprit, à leurs dépens, 40

Que l'on ne doit jamais avoir de confiance

En ceux qui sont mangeurs * de gens.

Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance *

En aurait aussi bien croqué sa bonne part ;

Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute panse 45

Me paraît une * à cet égard.

Un jour plus tôt, un jour plus tard,

Ce n'est pas grande différence.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Supposez que l'Écrevisse, s'échappant du vivier du Cormoran, retourne à l'Étang et raconte ce qui se passe à une vieille carpe restée seule dans sa demeure.*

4. Accord avec l'idée de poissons contenue dans le peuple aquatique. Syllepse, 24, j.

4. — L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE *

Source. — Abstémios.

Intérêt. — Pour le ton, le sujet, les personnages, cette fable rappelle de fort près, IV, 20, *l'Avare qui a perdu son Trésor*. Mais la conclusion se détourne de l'idée directrice et va rejoindre les fables qui engagent à répondre à la tromperie par la tromperie : I, 18, *le Renard et la Cigogne* ; II, 15, *le Coq et le Renard*. C'est donc ici une *fable variée*, de composition libre.

Un pince-maille¹ avait tant amassé
 Qu'il ne savait où loger sa finance *.
 L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendait * fort embarrassé
 Dans le choix d'un dépositaire. 5
 Car il en voulait un. Et voici sa raison :
 L'objet * tente ; il faudra * que ce monceau s'altère *
 Si je le laisse à la maison :
 Moi-même, de mon bien, je serai le larron.
 — Le larron ? quoi ! jouir, c'est se voler soi-même ? 10
 Mon ami², j'ai pitié de ton erreur extrême ;
 Apprends de moi cette leçon :
 Le bien * n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut³ défaire.
 Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ? 15
 La peine d'acquérir, le soin * de conserver
 Otent le prix * à l'or, qu'on croit si nécessaire.
 Pour se décharger d'un tel soin *,
 Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin,
 Il aima mieux la terre, et, prenant son compère *, 20
 Celui-ci⁴ l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
 Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or :
 Il ne retrouva que le gîte.

1. *Un pince-maille*, un grippe-sou, la maille étant une ancienne monnaie qui était sortie d'usage parce qu'elle avait trop peu de valeur. —

2. Apostrophe, 23, h. — 3. Complément de l'infinitif, 29, d. —

4. Accord, 29, a.

Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
 Lui dire : « Apprêtez-vous, car il me reste encor * 25
 Quelques deniers * ; je veux les joindre à l'autre masse *. »
 Le compère aussitôt va remettre en sa place
 L'argent volé, prétendant * bien
 Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquât rien.
 Mais, pour ce coup, l'autre fut sage * : 30
 Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
 Plus n'entasser, plus n'enfouir ⁵.
 Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage *,
 Pensa * tomber de sa hauteur.
 Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur ⁶. 35

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Racontez le deuxième voyage du « pauvre voleur » au trésor, ses espérances, sa déception, sa confusion.*

5. — LE LOUP ET LES BERGERS

Sources. — Esope ; Abstémios ; Haudent.

Intérêt. — Examen de conscience du loup repentant, dont la conversion est brisée net par le scandale des Bergers. La Fontaine souligne avec esprit *l'humour* de ce sujet, mais n'en dégage nullement la vraie morale. On devine aisément qui pourraient être ces Bergers qui « mangent les animaux », prêchent aux autres « les mets de l'âge d'or » et pour qui le loup « n'a tort que quand il n'est pas le plus fort ».

Un Loup rempli d'humanité,
 (S'il en est de tels dans le monde),
 Fit, un jour, sur sa cruauté,
 Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
 Une réflexion * profonde. 5

5. Négation, 29, k. — 6. Même alliance de mots à la fin de II, 15 : *Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.*

« Je suis haï, dit-il, et de qui? de chacun.

Le loup est l'ennemi commun :

Chiens, chasseurs, villageois * s'assemblent pour sa perte.

Jupiter est, là-haut, étourdi de leurs cris ;

C'est par là * que, de loups, l'Angleterre est déserte : 10

On y mit notre tête à prix¹.

Il n'est hobereau * qui ne fasse

Contre nous tels * bans * publier ;

Il n'est marmot osant * crier

Que du loup aussitôt sa mère ne menace. 15

Le tout pour un âne rogneux *,

Pour un mouton pourri *, pour quelque chien hargneux

Dont j'aurai passé mon envie *.

Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie ;

Paissons l'herbe, broutons ; mourons de faim plutôt. 20

Est-ce une chose si cruelle?

Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle? »

Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rô^t *,

Mangeant un agneau cuit en broche.

« Oh! oh!² dit-il, je me reproche 25

Le sang de cette gent * : voilà ses gardiens

S'en repaissant, eux et leurs chiens!

Et moi, Loup, j'en ferai scrupule?

Non, par tous les dieux non! Je serais ridicule.

Thibault * l'Agnelet passera³ 30

Sans qu'à la broche je le mette,

Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette

Et le père qui l'engendra. »

Ce Loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie

Faire festin de toute proie, 35

Manger les animaux, et * nous les réduirons

Aux mets de l'âge * d'or autant que nous pourrons?

Ils n'auront ni croc * ni marmite?

Bergers, Bergers! le loup n'a tort

1. Au x^e siècle, le roi Edgar convertit, en effet, l'impôt payé par le pays de Galles en un tribut de trois cents têtes de loups. —

2. Hiatus, 27, d. — 3. Nous dirions dans le même sens : y passera.

Que lorsqu'il n'est pas le plus fort : 40
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Supposez que le Loup est pris par les Bergers. Ils lui reprochent sa cruauté. Réponse du Loup.*

6. — L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE

Sources. — Abstémios ; Haudent.

Intérêt. — Fable mythologique, composée avec beaucoup d'art, aussi bien pour le mouvement que pour le pittoresque. La conclusion, très pessimiste, constate une fois de plus, mais avec plus de vigueur que jamais, l'irrémissible impuissance des *petits* en face des *grands*. C'est un chef-d'œuvre du genre *fable ornée*.

« O Jupiter *, qui sus, de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas * jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie¹!
Procné * me vient enlever les morceaux ; 5
Caracolant *, frisant * l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte ;
Miennes je puis les dire ; et mon réseau *
En serait plein, sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu * de matière assez forte. » 10

Ainsi, d'un discours * insolent,
Se plaignait l'Araignée, autrefois tapissière²,
Et qui, lors *, étant filandière *,
Prétendait * enlacer * tout insecte volant.
La sœur de Philomèle *, attentive à sa proie, 15
Malgré le bestion *, happait * mouches³ dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie *,
Que ses enfants gloutons *, d'un bec toujours ouvert,

1. Entrée en matière exclamative, 26, b. — 2. Voir Minerve *. —
3. Article, 29, c.

D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
 Demandaient par des cris * encor * mal entendus *. 20
 La pauvre Aragne *, n'ayant plus ⁴
 Que la tête et les pieds, artisans superflus,
 Se vit elle-même enlevée.
 L'hirondelle, en passant, emporta toile et tout,
 Et l'animal pendant au bout. 25

Jupin *, pour chaque état *, mit deux tables au monde :
 L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
 A la première ; et les petits
 Mangent leur reste à la seconde.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Expliquez et discutez la morale de cette fable.*

7. — LA PERDRIX ET LES COQS

Sources. — Ésope ; Corrozet ; Haudent ; Meslier.

Intérêt. --- Le portrait de la Perdrix est celui d'une fille bien élevée, même un peu précieuse, mais du reste on ne peut plus raisonnable, une vraie fille du xvii^e siècle ; il ressort admirablement et avec un naturel parfait de ses pensées, de ses attitudes, de ses réflexions. Délicieux chef-d'œuvre de pittoresque et de délicate ironie, sans grande portée morale.

Parmi de certains * coqs incivils *, peu galants *,
 Toujours en noise * et turbulents,
 Une perdrix était nourrie *.
 Son sexe et l'hospitalité ¹,
 De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté, 5
 Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté * :

4. *N'ayant plus*, par opposition aux temps où elle était une jeune fille, avant sa métamorphose.

1. *L'hospitalité*. Comprenez : les égards dus à son sexe et les devoirs de l'hospitalité.

Ils feraient les honneurs de la ménagerie *.
 Ce peuple *, cependant, fort souvent en furie,
 Pour la Dame étrangère ayant peu de respect²,
 Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec. 10

D'abord, elle en fut affligée ;
 Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
 S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
 Elle se consola : « Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
 Ne les accusons point ; plaignons plutôt ces gens. 15

Jupiter, sur un seul modèle,
 N'a pas formé tous les esprits :
 Il est * des naturels de coqs et de perdrix.
 S'il * dépendait de moi, je passerais ma vie
 En plus honnête compagnie *. 20

Le maître de ces lieux³ en ordonne autrement.
 Il nous prend avec des tonnelles *,
 Nous loge avec des coqs et nous coupe les ailes :
 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Lettre de la Perdrix à une de ses sœurs restées parmi les perdrix, pour lui décrire sa triste vie au milieu des coqs.*

8. — LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES

Source. — Inconnue. Voir ci-dessous.

Intérêt. — Portrait en action d'un jeune dogue ; il fait le pendant antithétique du portrait de la perdrix, dans la fable précédente et, comme il ne comporte aucune action, il a pu fort bien être pris sur nature. Ce n'est qu'une esquisse, dont La Fontaine tire un peu lourdement une morale de prudence.

« Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
 Mutilé par mon propre maître¹ ?

Le bel état où me voici !

Devant les autres chiens oserai-je paraître ?

2. Au xviii^e siècle, on prononçait *respek*. — 3. L'homme.

1. Entrée en matière exclamative, 26, b.

- O rois des animaux, ou, plutôt, leurs tyrans, 5
 Qui vous ferait choses pareilles? »
 Ainsi criait Mouflar, jeune dogue * ; et les gens,
 Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
 Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
 Mouflar y croyait perdre ; il vit avec le temps 10
 Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
 A piller * ses pareils, mainte mésaventure ²
 L'aurait fait retourner chez lui
 Avec cette partie en cent lieux altérée * :
 Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée. 15
- Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
 C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
 On le munit de peur d'esclandre * ;
 Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin *,
 Du reste, ayant d'oreille autant que sur ma main ; 20
 Un loup n'eût su par où le prendre.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Que pensez-vous de cette méthode qui consiste à couper les oreilles du chien pour qu'il ne les ait pas déchirées?*

9. — LE BERGER ET LE ROI

Source. — Pilpay.

Intérêt. — C'est, comme dit La Fontaine, un « conte du bon temps » plutôt qu'une fable. La Fontaine y développe à plaisir le dialogue moral entre le Pâtre devenu Juge et l'Ermite, jusqu'à y introduire une seconde fable. C'est le type même de la *fable variée*, dont le développement court ou s'arrête au gré de l'auteur, et qui mêle, avec une émotion souriante, le pittoresque et le dramatique. On peut, pour la composition, comparer avec VIII, 18, *le Bassa et le Marchand*, où l'on voit, comme ici, une seconde fable racontée par l'un des personnages de la première.

2. Accord, 29, a.

Deux démons *, à leur gré, partagent * notre vie,
 Et, de son patrimoine, ont chassé la raison *.
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie *.
 Si vous me demandez leur état * et leur nom,
 J'appelle l'un *Amour* *, et l'autre *Ambition*. 5
 Cette dernière étend le plus loin son empire * ;

Car, même, elle entre dans l'amour.
 Je le ferais bien voir¹ ; mais mon but est de dire
 Comme * un Roi fit venir un Berger à sa cour.
 Le conte est du bon temps, non du siècle où nous
 sommes². 10

Ce Roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
 Bien broutant, en bon corps *, rapportant tous les ans,
 Grâce aux soins du Berger, de très notables sommes.
 Le Berger plut au Roi par ces soins * diligents.
 « Tu mérites, dit-il, d'être pasteur * de gens ; 15
 Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes.

Je te fais Juge souverain. »
 Voilà notre Berger la balance * à la main.
 Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
 Son troupeau, ses mâtins *, le loup, et puis c'est tout, 20
 Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite.

Bref, il en vint fort bien à bout.
 L'Ermite, son voisin³, accourut pour lui dire :
 « Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
 Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois : 25
 Leur faveur est glissante, on s'y trompe : et le pire,
 C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
 Ne produisent jamais que d'illustres * malheurs.
 Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage *.
 Je vous parle en ami. Craignez tout. » L'autre rit, 30

Et notre Ermite poursuivit :
 « Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage *.
 Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

1. Le conditionnel sous-entend : si je voulais. D'où la suite : mais mon but est (seulement) de dire... — 2. Les vers 1 à 10 forment une entrée en matière morale, 26, b. — 3. L'épisode de l'Ermite, vers 24-52, est une digression, mais cette digression dégage la portée morale du morceau.

Un serpent engourdi de froid ⁴
 Vint s'offrir sous la main ; il le prit pour un fouet. 35
 Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
 Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure *,
 Quand un passant cria : « Que tenez-vous, ô dieux !
 Jetez cet animal traître et pernicieux,
 Ce serpent. — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous
 [dis-je. 40
 A me tant tourmenter, quel intérêt m'oblige ⁵ ?
 Prétendez *-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
 Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon ;
 Vous n'en parlez que par envie. »
 L'aveugle, enfin, ne le crut pas ; 45
 Il en perdit bientôt la vie :
 L'animal, dégourdi, piqua son homme au bras.
 Quant à vous, j'ose vous prédire
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
 — Eh ! que me saurait *-il arriver que * la mort ? 50
 — Mille dégoûts viendront », dit le prophète Ermite.
 Il en vint en effet ; l'Ermite n'eut pas tort.
 Mainte peste * de cour fit tant, par maint ressort *,
 Que la candeur du Juge, ainsi que son mérite,
 Furent suspects au Prince *. On cabale, on suscite 55
 Accusateurs et gens grevés * par ses arrêts.
 « De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
 Le Prince voulut voir ces richesses immenses ;
 Il ne trouva partout que médiocrité *,
 Louanges ⁶ du désert * et de la pauvreté ; 60
 C'étaient là ses magnificences.
 Son fait *, dit-on, consiste en des pierres de prix.
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
 Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit * bien surpris
 Tous les machineurs d'impostures : 65

4. *Froid* (prononcez *froué*) et *fouet* : rimes en -oué, 27, g. —
 5. Comprenez : je vous dis la vérité, car je n'ai aucun intérêt personnel
 à vous tromper. — 6. *Louanges*, métonymie (abstrait pour le concret) :
 objets, choses, qui faisaient la louange du désert..., c'est-à-dire qui
 révélaient le goût de la solitude et de la pauvreté.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux :

Petit chapeau, jupon *, panetière *, houlette,

Et je pense aussi sa musette *.

« Doux trésors, ce * dit-il, chers gages * qui jamais 70

N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,

Je vous reprends ; sortons de ces riches palais

Comme l'on sortirait d'un songe.

Sire, pardonnez-moi cette exclamation.

J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte ? 75

Je m'y suis trop complu. Mais qui n'a, dans la tête,

Un petit grain * d'ambition ? »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Racontez comment le Berger et l'Ermite se retrouvèrent ensemble, « au désert ».*

10. — LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE

Sources. — Ésope ; Aphthonius ; Gilbert Cousin ; Haudent.

Intérêt. — Il y a une discordance singulière entre le ton tout bucolique et amoureux de cette sorte d'églogue, et la morale rudement politique. Comme églogue, cette pièce est à rapprocher de *Tircis et Amaranthe* (VIII, 13) ; mais, pour la morale, elle rejoint *la Tête et la Queue du Serpent* (VII, 16). Comme églogue, cette pièce est charmante : le cadre gracieux, la gentillesse d'attitude des deux personnages, la fluidité de la langue, la douceur sucrée des lieux communs amoureux, font de l'ensemble un chef-d'œuvre aux teintes douces, un peu fades, avivées par endroits de touches ironiques, qui rappelle les jolies pièces de l'Anthologie grecque.

Tircis qui, pour la seule Annette,

Faisait résonner les accords

D'une voix et d'une musette *

Capables de toucher les morts,

7. Rémminiscence de Corneille : « Et monté sur le faîte, il aspire à descendre » (Cinna, II, sc. I).

- Chantait, un jour, le long des bords 5
 D'une onde arrosant les prairies,
 Dont Zéphyr * habitait les campagnes fleuries.
 Annette, cependant, à la ligne, pêchait ;
 Mais nul poisson ne s'approchait.
 La Bergère perdait ses peines. 10
 Le Berger qui, par ses chansons,
 Eût attiré des inhumaines *,
 Crut, et crut mal, attirer des poissons.
 Il leur chanta ceci : « Citoyens * de cette onde,
 Laissez votre Naïade * en sa grotte profonde. 15
 Venez voir un objet * mille fois plus charmant.
 Ne craignez point d'entrer aux * prisons de la Belle * ;
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :
 Vous serez traités doucement,
 On * n'en veut point à votre vie : 20
 Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.
 Et, quand, à quelques-uns, l'appât serait fatal *,
 Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
 L'auditoire était sourd aussi bien que muet. 25
 Tircis eut beau prêcher : ses paroles miellées ¹
 S'en étant aux vents envolées,
 Il tendit un long rets *. Voilà les poissons pris,
 Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergère.
- O vous, Pasteurs * d'humains et non pas de brebis, 30
 Rois qui croyez gagner par raisons * les esprits
 D'une multitude * étrangère ²,
 Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout ;
 Il y faut une autre manière :
 Servez-vous de vos rets *, la puissance fait tout. 35

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le tableau pittoresque de la scène évoquée ici par La Fontaine.*

1. *Miellées* : douces comme le miel. L'expression, inspirée du grec, est sans autre exemple. — 2. *Multitude étrangère*, un peuple d'une nation étrangère.

11. — LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS

Source. — Poussines.

Intérêt. — Le défaut dans la composition de ce conte compliqué est évident : la première partie (11-32), chargée d'événements, n'a pas d'autre intérêt que d'amener la seconde (32-64), qui est tout oratoire. De plus, cette seconde partie agite des idées diverses : vengeance, destin, défiance, absence, pour se terminer par une *pointe* * où s'opposent la haine et l'amour. L'ensemble est confus, et les expressions mythologiques dont l'auteur a truffé son style ne sont pas faites pour atténuer cette confusion.

Deux Perroquets, l'un père et l'autre fils,
 Du rôl * d'un Roi, faisaient leur ordinaire *.
 Deux demi-dieux¹, l'un fils et l'autre père,
 De ces oiseaux faisaient leurs favoris².
 L'âge liait * une amitié sincère 5
 Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
 Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
 L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
 Nourris * ensemble et compagnons d'école.
 C'était beaucoup d'honneur au jeune Perroquet ; 10
 Car l'enfant était Prince, et son père, Monarque.
 Par le tempérament que lui donna la parque *,
 Il aimait les oiseaux. Un Moineau fort coquet,
 Et le plus amoureux de toute la province *,
 Faisait aussi sa part * des délices du Prince. 15
 Ces deux rivaux³, un jour, ensemble se jouants⁴,
 Comme il arrive aux jeunes gens,
 Le jeu devint une querelle *.
 Le passereau, peu circonspect⁵,
 S'attira de tels coups de bec 20
 Que, demi-mort et traînant l'aile,
 On crut⁶ qu'il n'en pourrait guérir.
 Le Prince, indigné, fit mourir

1. Ces *demi-dieux* sont un roi et son fils, comme il est dit au vers 11. —

2. Symétries antithétiques, 24, k. — 3. Le jeune Perroquet et le Moineau, appelés « jeunes gens » au vers 17. — 4. Accord du participe présent, 29, p.

— 5. Rimes en *ec* (prononcez *ek*), 27, g. — 6. Accord, 29, a.

Son Perroquet. Le bruit en vint au père ⁷.
 L'infortuné vieillard crie et se désespère. 25
 Le tout en vain ; ses cris sont superflus :
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque ⁸ ;
 Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus ⁹
 Fait qu'en fureur, sur le fils du monarque,
 Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux. 30
 Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile *
 Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux ¹⁰,
 Il goûte * sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
 Le roi lui-même y court et dit, pour l'attirer :
 « Ami, reviens chez moi. Que * nous sert de pleurer ? 35
 Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
 Je suis contraint de déclarer,
 Encor * que ma douleur soit forte,
 Que le tort vient de nous, mon fils fut l'agresseur :
 Mon fils ? non : c'est le sort * qui, du coup, est l'auteur. 40
 La Parque * avait écrit de tout temps, en son livre ¹¹,
 Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
 L'autre, de voir, par ce malheur.
 Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
 Le Perroquet dit : « Sire roi, 45
 Crois-tu, qu'après un tel outrage *,
 Je me doive fier à toi ?
 Tu m'allègues le sort ; prétends-tu, par ta foi *,
 Me leurrer * de l'appât * d'un profane * langage ?
 Mais, que la Providence ou bien que le destin * 50
 Règle les affaires du monde,
 Il est écrit là-haut * qu'au faite de ce pin
 Ou dans quelque forêt profonde
 J'achèverai mes jours loin du fatal objet ¹²
 Qui doit t'être un juste sujet 55

7. Le père perroquet, qui est *l'infortuné vieillard* du vers suivant. —
 8. La barque de Charon, passeur des morts aux Enfers. — 9. Le
 perroquet mort ; antithèse assez laborieuse avec *l'oiseau parleur* du vers
 précédent. — 10. A l'abri des hommes, et, par conséquent, dépendant
 seulement des dieux. — 11. Sur cette notion de « livre du destin »,
 voir *Destin* *. — 12. Le jeune prince aveugle.

De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux¹³.

Tu veux oublier cette offense :

Je le crois ; cependant, il me faut, pour le mieux *,

Éviter ta main et tes yeux.

60

Sire roi, mon ami, va-t'en ; tu perds ta peine ;

Ne me parle point de retour ;

L'absence est aussi bien un remède à la haine

Qu'un appareil * contre l'amour. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'attitude et les pensées du roi, rentrant dans son palais après son dialogue avec le vieux Perroquet.*

12. — LA LIONNE ET L'OURSE

Source. — Poussines.

Intérêt. — On remarque, dans cette fable, comme dans les deux précédentes, une faiblesse de composition : l'antithèse entre les cris de la Lionne et le silence des parents de ses victimes tourne court, et fait place à des considérations morales sur les « plaintes frivoles » contre le destin ou les dieux. Ainsi, la fable commence dans une direction et s'achève dans une autre ; le fléchissement a lieu au vers 21. Au reste, la fable est pittoresque, dramatique et le dialogue d'un naturel parfait.

Mère Lionne avait perdu son faon *.

Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée

Poussait un tel rugissement

Que toute la forêt était importunée.

La nuit ni son obscurité,

5

Son silence et ses autres charmes *,

De la reine des bois n'arrêtait les vacarmes.

Nul animal n'était du sommeil visité.

13. On connaît le proverbe qui veut que la vengeance soit le plaisir des dieux.

- L'Ourse enfin lui dit : « Ma commère *,
 Un mot, sans plus * : tous les enfants 10
 Qui sont passés entre vos dents *,
 N'avaient-ils ni père ni mère ?
 — Ils en avaient. — S'il * est ainsi,
 Et qu'aucun *, de leur mort, n'ait nos têtes rompues *,
 Si tant de mères se sont tues, 15
 Que * ne vous taisez-vous aussi ?
 — Moi, me taire ! Moi, malheureuse !
 Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
 Une vieillesse douloureuse.
 — Dites-moi, qui * vous force à vous y condamner ? 20
 — Hélas ! c'est le destin * qui me hait. »
- Ces paroles
- Ont été de tout temps en la bouche de tous.
 Misérables * humains, ceci s'adresse à vous :
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles *.
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux, 25
 Qu'il considère Hécube *, il rendra grâce aux dieux.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Pensez-vous que la considération des malheurs d'autrui puisse consoler quelqu'un de ses malheurs personnels ?*

13. — LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Nous sommes, ici, comme le dit La Fontaine, « au pays des romans », c'est-à-dire au pays des aventures merveilleuses et chevaleresques, telles qu'on les voit dans les romans courtois, dont la vogue, sous des renouvellements continuels, persista jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. C'est donc, non une fable, mais un conte merveilleux, préludant à la mode des contes féeriques qui va régner à la fin du siècle et au début du siècle suivant, avec Perrault, M^{me} d'Aulnoy, Galland et beaucoup d'autres.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
 Je n'en veux pour témoin * qu'Hercule * et ses travaux.
 Ce dieu n'a guère de rivaux ;
 J'en vois peu dans la Fable *, encor * moins dans l'Histoire *.
 En voici pourtant un que de vieux talismans * 5
 Firent chercher fortune au pays des romans ¹.
 Il voyageait de compagnie *.
 Son camarade et lui trouvèrent un poteau
 Ayant au haut cet écriteau :
 « Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie 10
 De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
 Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
 Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
 Que tu verras couché par terre,
 Le porter d'une haleine * au sommet de ce mont 15
 Qui menace les cieux de son superbe front. »
 L'un des deux chevaliers saigna * du nez. « Si l'onde
 Est rapide autant que profonde,
 Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
 Pourquoi, de l'éléphant s'aller embarrasser ? 20
 Quelle ridicule entreprise !
 Le sage ² l'aura fait par tel art et de guise *,
 Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;
 Mais, jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il * n'est pas
 Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure * 25
 Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton ³,
 Propre à mettre au bout d'un bâton ;
 Auquel cas, où l'honneur ⁴ d'une telle aventure ?
 On nous veut attraper dedans * cette écriture * ;
 Ce sera quelque énigme à * tromper un enfant. 30
 C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »
 Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
 Les yeux clos, à travers cette eau.
 Ni profondeur ni violence
 Ne purent l'arrêter, et, selon l'écriteau, 35

1. Entrée en matière morale, 26, b. — 2. *Le sage* : l'auteur de l'inscription. — 3. Accumulation, 23, a. — 4. Où (est) l'honneur... ? Ellipse, 23, in.

Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
 Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
 Rencontre une esplanade, et puis une cité.
 Un cri, par l'éléphant, est aussitôt jeté ;
 Le peuple, aussitôt, court en armes. 40
 Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes *,
 Aurait fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
 Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros.
 Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte *
 Le proclamer monarque au lieu de son roi mort. 45
 Il ne se fit prier que de la bonne sorte ⁵,
 Encor * que le fardeau ⁶ fût, dit-il, un peu fort.
 Sixte * en disait autant quand on le fit Saint-Père.
 (Serait-ce bien une misère
 Que d'être pape ou d'être roi ?) 50
 On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
 Le sage *, quelquefois, fait bien d'exécuter
 Avant * que de donner le temps à la sagesse
 D'envisager le fait, et sans la consulter ⁷. 55

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Développez, sous forme de conte merveilleux, l'aventure du chevalier qui devint roi.*

14. — DISCOURS

A Monsieur le Duc de La Rochefoucauld

Source et intérêt. — On trouve le sujet de ce discours dans les *Réflexions diverses*, XI, de La Rochefoucauld. Mais La Fontaine a pu en causer directement avec l'auteur des *Maximes*, qu'il voyait chez M^{me} de La Sablière et pour lequel il avait une vive admiration. Il lui avait déjà dédié la fable 11 du Livre I : *l'Homme et*

5. C'est-à-dire de façon à accepter. — 6. Le fardeau de l'autorité royale. — 7. La morale de III, 5, *le Renard et le Bouc*, dit tout le contraire : « En toute chose il faut considérer la fin. »

son *Image*, qui est une allégorie flatteuse pour le duc. Le présent *discours* se déroule librement autour de deux exemples : les Lapins (v. 10-27) et les Chiens (36-42). C'est le même système de composition que pour le *Discours à M^{me} de La Sablière*, et c'est le type même de la *fable variée* qui ne tient plus, ici, que par un fil ténu au genre de la fable et se rapproche de l'essai philosophique de ton mondain. L'idée directrice du morceau est exprimée dans les vers 5-8, et se rattache à l'idée directrice du *Discours à M^{me} de La Sablière*, dont cette pièce est ainsi une sorte de complément, ou, si l'on ose dire, de pièce justificative, couverte de l'autorité de La Rochefoucauld. Cela revient à dire : Mon idée d'une âme matérielle commune aux hommes et aux animaux se justifie par la conduite commune des uns et des autres, et M. le duc de La Rochefoucauld est de mon avis.

Nous avons là, certainement, un écho très direct des conversations philosophiques qui se déroulaient dans la compagnie de M^{me} de La Sablière.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
 L'homme agit, et qu'il se comporte
 En mille occasions comme les animaux :
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
 Que ses sujets, et la nature
 A mis, dans chaque créature,
 Quelque grain * d'une masse * où puisent les esprits :
 J'entends les esprits corps, et pétris de matière¹.
 Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
 Précipite ses traits dans l'humide séjour²,
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière
 Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor * jour,
 Au bord de quelque bois, sur un arbre, je grimpe,
 Et, nouveau Jupiter *, du haut de cet Olympe *,
 Je foudroie à discrétion
 Un lapin qui n'y pensait guère.

1. C'est la thèse même du *Discours à M^{me} de La Sablière*. Les vers 1 à 9 forment une *Entrée en matière* familière (26, b), du ton de la conversation, et qui expose très nettement le sujet. — 2. *L'humide séjour*, l'Océan. Périphrase, 24, d.

- Je vois fuir aussitôt toute la nation
 Des lapins qui, sur la bruyère,
 L'œil éveillé, l'oreille au guet, 20
 S'égayaient, et, de thym, parfumaient leur banquet.
 Le bruit du coup fait que la bande
 S'en va chercher sa sûreté
 Dans la souterraine cité ³.
- Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande 25
 S'évanouit bientôt. Je revois les lapins,
 Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains ⁴.
- Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
 Dispersés par quelque orage *,
 A peine ils touchent le port, 30
 Qu'ils vont hasarder encor *
 Même vent, même naufrage.
 Vrais lapins, on les revoit
 Sous les mains de la fortune *.
- Joignons à cet exemple une chose commune *. 35
- Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
 Qui n'est pas de leur détroit *,
 Je laisse à penser quelle fête * !
 Les chiens du lieu, n'ayant en tête
 Qu'un intérêt * de gueule, à cris, à coups de dents, 40
 Vous accompagnent ⁵ ces passants
 Jusqu'aux confins du territoire.
- Un intérêt * de biens, de grandeur et de gloire,
 Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
 A gens de tous métiers, en fait tout autant faire. 45
 On nous voit tous, pour l'ordinaire *,
 Piller * le survenant, nous jeter sur sa peau.
 La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
 Malheur à l'écrivain nouveau !
 Le moins de gens qu'on peut à l'entour * du gâteau, 50
 C'est le droit du jeu *, c'est l'affaire *.

3. Les terriers. Périphrase, 24, d. — 4. Ce développement est un chef-d'œuvre exquis de pittoresque poétique et familier. — 5. Vous, datif éthique, 29, f.

Cent exemples pourraient appuyer * mon discours * ;
 Mais les exemples les plus courts
 Sont toujours les meilleurs. En cela, j'ai pour guide
 Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser, 55
 Dans les plus beaux sujets, quelque chose à penser ⁶.
 Ainsi, ce discours doit cesser.
 Vous ⁷, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
 Et dont la modestie égale la grandeur,
 Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur * 60
 La louange la plus permise,
 La plus, juste et la mieux acquise,
 Vous, enfin, dont à peine * ai-je encore ⁸ obtenu
 Que votre nom reçut ici quelques hommages,
 Du temps et des censeurs *, défendant mes ouvrages, 65
 Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
 Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
 Qu'aucun climat * de l'univers,
 Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
 Que vous m'avez donné le sujet de ces vers. 70

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Que pensez-vous de la thèse de La Fontaine, à savoir que les hommes et les animaux sont aussi fous les uns que les autres ?*

15. — LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI

Source. — Poussines.

Intérêt. — Conte politique, qui compare, en un besoin vital, l'utilité de ce qu'on appelait *les ordres* de la nation et de ce que nous appelons aujourd'hui *les classes* : commerce, noblesse, gou-

6. Éloge délicat et détourné de l'extrême brièveté des *Maximes*. — 7. Vous, La Fontaine s'adresse à La Rochefoucauld. — 8. Encore, une seconde fois ; comprenez : vous dont j'ai obtenu avec peine que votre nom reçut ici une seconde fois quelques hommages. La Fontaine a rendu hommage à La Rochefoucauld une première fois dans la fable 11 du livre I.

vernement, peuple, pour souligner l'efficacité immédiate du travail de ce dernier. C'est la contre-partie de V, 19, *le Lion s'en allant en guerre*. Après une entrée en matière adroitement elliptique, le conte se déroule en une simple conversation où apparaît le caractère de chacun.

Ce conte prélude lointainement aux Contes philosophiques de Voltaire.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes *,
 Presque nus échappés à la fureur des ondes,
 Un trafiquant *, un noble, un pâtre, un fils de roi,
 Réduits au sort de Bélisaire ¹,
 Demandaient aux passants de quoi
 Pouvoir soulager leur misère. 5
 De raconter quel sort les avait assemblés,
 Quoique sous divers points * tous quatre ils fussent nés,
 C'est un récit de longue haleine ².
 Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine. 10
 Là, le conseil * se tint entre les pauvres gens.
 Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
 Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
 De leur aventure passée,
 Chacun fît de son mieux et s'appliquât au soin 15
 De pourvoir au commun besoin *.
 « La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
 Travaillons ! c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome ³. »
 Un pâtre ainsi parler ? ainsi parler ! croit-on
 Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées 20
 De l'esprit et de la raison
 Et que, de tout berger, comme de tout mouton,
 Les connaissances soient bornées ?
 L'avis de celui-ci fut d'abord * trouvé bon

1. *Bélisaire était un grand capitaine qui, ayant commandé les armées de l'empereur (Justinien) et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins* (Note de La Fontaine). Cette disgrâce de Bélisaire n'est qu'une légende rejetée par l'histoire. — 2. *Prétérition*, 24, g. — 3. *Nous mener jusqu'à Rome*, dicton, pour : nous mener loin, c'est-à-dire nous tirer d'affaire. Le vers 18 résume la morale du récit sous une forme familière.

Par les trois échoués aux bords de l'Amérique. 25
 L'un, c'était le Marchand, savait l'arithmétique :
 « A tant * par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
 — J'enseignerai la politique »,
 Reprit le fils de roi. Le Noble poursuivit :
 « Moi, je sais le blason * j'en veux tenir école. » 30
 Comme si, devers * l'Inde *, on eût eu dans l'esprit
 La sotte vanité de ce jargon frivole *.
 Le Pâtre dit : « Amis, vous parlez bien ; mais quoi !
 Le mois a trente jours ; jusqu'à cette échéance,
 Jeûnerons-nous, par votre foi * ? 35
 Vous me donnez une espérance
 Belle, mais éloignée ; et cependant, j'ai faim.
 Qui pourvoira, de nous, au dîner * de demain ?
 Ou, plutôt, sur quelle assurance *
 Fondez-vous, dites-moi, le souper * d'aujourd'hui ? 40
 Avant tout autre, c'est celui
 Dont il s'agit ; votre science
 Est courte là-dessus ; ma main y suppléera. »
 A ces mots, le Pâtre s'en va
 Dans un bois ; il y fit des fagots dont la vente, 45
 Pendant cette journée et pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
 Qu'ils allassent là-bas * exercer leur talent.

Je conclus, de cette aventure,
 Qu'il ne faut pas tant d'art * pour conserver ses jours ; 50
 Et, grâce aux dons de la nature *,
 La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Rapprochez cette fable de VIII, 19, l'Avantage de la Science ; montrez l'opposition des deux idées directrices et essayez de les concilier.*

LIVRE ONZIÈME

1. — LE LION

Source. — Aristophane, cité par Plutarque dans la *Vie d'Alciabiade* (27) et traduit ainsi par Amyot :

Le mieux serait, pour la chose publique,
Ne nourrir point de lion tyrannique ;
Mais, puisqu'on veut le nourrir, nécessaire
Il est qu'on serve à ses façons de faire.

Intérêt. — Cette pièce est à rapprocher de I, 12, *le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues* ; de III, 2, *les Membres et l'Estomac*, et, surtout, de VIII, 18, *le Bassa et le Marchand*. Comme dans cette dernière, il s'agit ici d'une véritable allégorie politique dont M. Ferdinand Gohin donne ainsi la traduction : « Le Léopard serait l'Angleterre (un léopard figure dans ses armoiries) ; le Lionceau, Louis XIV. Au début de son règne, pendant sa minorité, il avait eu « plus d'une affaire » : la Fronde, la guerre de Trente Ans et la guerre contre l'Espagne ; plus tard, quand il voulut recueillir sa part de la succession d'Espagne, l'Angleterre, d'abord son alliée, se tourna contre lui, au lieu qu'il se fit lui-même un point d'honneur de rester fidèle à ses alliés et fut « le meilleur Lion pour ses amis qui soit sur terre » ; l'Angleterre et « force états » qu'elle entraîna dans une coalition, « en pâtirent » et « celui qu'ils craignaient fut le maître » ; car c'est Louis XIV qui imposa ses conditions au traité de Nimègue (1678) en ajoutant à ses précédentes conquêtes la Franche-Comté. »



Sultan Léopard, autrefois,
Eut, ce * dit-on, par mainte aubaine *,
Force * bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi * la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments * et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il * se pratique,
Le Sultan fit venir son Vizir * le Renard,
Vieux routier * et bon politique.

- « Tu crains, ce * lui dit-il, Lionceau, mon voisin ; 10
 Son père est mort : que peut-il faire ?
 Plains plutôt le pauvre orphelin.
 Il a chez lui plus d'une affaire
 Et devra beaucoup au destin *
- S'il garde ce qu'il a, sans tenter¹ de conquête. » 15
 Le Renard dit, branlant la tête :
- « Tels * orphelins, Seigneur, ne me font point pitié ;
 Il faut, de celui-ci, conserver l'amitié
 Ou s'efforcer de le détruire * 20
 Avant que la griffe et la dent
- Lui soit crue² et qu'il soit en état de nous nuire.
 N'y perdez pas un seul moment !
- J'ai fait son horoscope * : il croîtra par la guerre ;
 Ce sera le meilleur Lion
 Pour ses amis, qui soit sur terre ; 25
 Tâchez donc d'en être, sinon,
- Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.
 Le Sultan dormait lors * ; et, dedans * son domaine,
 Chacun dormait aussi, bêtes, gens ; tant qu'enfin,
 Le Lionceau devient vrai Lion. Le tocsin 30
 Sonne aussitôt sur * lui ; l'alarme * se promène
- De toutes parts, et le Vizir,
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
- « Pourquoi l'irritez-vous ? la chose est sans remède.
 En vain, nous appelons mille gens à notre aide : 35
 Plus ils sont, plus il * coûte ; et je ne les tiens bons
- Qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez le Lion : seul, il passe * en puissance
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
 Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien : 40
 Son courage, sa force avec sa vigilance.
- Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage ;
 Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
 Tout * le plus gras du pâturage. 45

1. Sans qu'il soit question pour lui de tenter... — 2. *Crue*, du verbe croître. Accord, 29, a.

Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.

Il en prit mal *, et force * états

Voisins du Sultan, en pâtirent.

Nul n'y gagna ; tous y perdirent.

Quoi que fût ce monde ennemi,

Celui qu'ils craignaient fut le maître.

, 50

Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami

Si vous voulez le laisser croître ³.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites les portraits antithétiques de l'imprudent Sultan et de son Vizir, « vieux routier et bon politique ».*

2. — POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE

Source. — Inconnue.

Intérêt. — Allégorie très caractéristique du goût Louis XIV. Les princes, le Roi sont métamorphosés en dieux antiques, comme dans la Galerie des Glaces, à Versailles. C'est l'apothéose de la monarchie.

Le duc du Maine, fils de Louis XIV et de M^{me} de Montespan, avait alors 9 ans, étant né en 1670. Il montrait les dispositions d'esprit les plus étonnantes, à l'admiration de la Cour, et, en particulier, de M^{me} de Sévigné : « L'esprit qu'il a est étonnant ; les choses qu'il dit ne se peuvent imaginer » (1676). On avait, en 1679, publiés *Œuvres diverses* qui contenaient quelques *Lettres Galantes*. Il devait épouser, plus tard, une petite-fille de Condé et s'établir dans son château de Sceaux, dont la duchesse fit un centre d'esprit et de fêtes célèbre.

Jupiter * eut un fils qui, se sentant du lieu *

Dont il tirait son origine,

Avait l'âme toute divine.

L'enfance n'aime rien ¹ : celle du jeune dieu *

3. Prononcez : *craître*. On trouve encore dans Voltaire *croître* rimant avec *être*.

1. On connaît l'opinion de La Fontaine sur les enfants ; voir : I, 19 ; vers 11 ; IX, 2, vers 54 ; IX, Discours à M^{me} de La Sablière, vers 201 et suiv.

- Faisait sa principale affaire * 5
 Des doux soins * d'aimer et de plaire *.
 En lui, l'amour et la raison
 Devancèrent le temps *, dont les ailes légères
 N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison *.
 Flore * aux regards rians, aux charmantes manières, 10
 Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien *².
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse * :
 Sentiments délicats et remplis de tendresse,
 Pleurs, soupirs, tout en fut * : bref, il n'oublia rien.
 Le fils de Jupiter devait, par sa naissance, 15
 Avoir un autre esprit et d'autres dons des cieux
 Que les enfants des autres dieux.
 Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence *,
 Et qu'il eût autrefois³ fait le métier d'ami *,
 Tant il le fit parfaitement. 20
 Jupiter, cependant, voulut le faire instruire.
 Il assembla les dieux⁴ et dit : « J'ai su conduire
 Seul et sans compagnon, jusqu'ici, l'univers,
 Mais il est des emplois * divers
 Qu'aux nouveaux dieux⁵ je distribue. 25
 Sur cet enfant chéri, j'ai donc jeté la vue :
 C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels *.
 Afin de mériter le rang des immortels,
 Il faut qu'il sache tout. » Le Maître du Tonnerre
 Eut à peine achevé que chacun applaudit. 30
 Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.
 « Je veux, dit le dieu de la Guerre⁶,
 Lui montrer moi-même cet art
 Par qui maints héros ont eu part
 Aux honneurs de l'Olympe et grossi⁷ cet empire. 35
 — Je serai son maître de lyre *,

2. C'est-à-dire qu'il montra d'abord du goût pour les fleurs. A moins, comme on l'a supposé et comme la suite le laisse à penser, qu'il s'agisse d'un amour d'enfant pour une jeune fille inconnue. On n'ose croire qu'il s'agisse de la future M^{me} de Maintenon, qui était sa gouvernante. —

3. *Autrefois*, avant sa naissance. — 4. C'est-à-dire son conseil, conseil imaginaire, bien entendu. — 5. C'est-à-dire aux jeunes princes. —

6. Mars. — 7. (Ont) *grossi*, ellipse usuelle. *Cet empire* est la France.

Dit le blond et docte Apollon *.
 — Et moi, reprit Hercule * à la peau de lion,
 Son maître ⁸ à surmonter les vices,
 A dompter les transports *, monstres empoisonneurs, 40
 Comme hydres * renaissants sans cesse dans les cœurs.
 Ennemi des molles délices,
 Il apprendra de moi les sentiers peu battus
 Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »
 Quand ce * vint au dieu de Cythère *, 45
 Il dit qu'il lui montrerait tout.
 L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout
 L'esprit joint au désir de plaire ?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites, d'après ce texte, le portrait du « parfait honnête homme », idéal de l'époque.*

3. — LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD

Source. — Abstémios.

Intérêt. — Cette fable est la contre-partie exacte de l'*Œil du Maître* (IV, 21), dont elle illustre l'idée directrice par un exemple tout opposé. Avec ses développements oratoires, sa digression épique, c'est un bon exemple de *fable variée*.

Le loup et le renard sont d'étranges * voisins :
 Je ne bâtirai point autour de leur demeure ¹.

Ce dernier guettait à toute heure
 Les poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins,
 Il n'avait pu donner d'atteinte * à la volaille. 5
 D'une part l'appétit, de l'autre le danger
 N'étaient pas au compère * un embarras léger.

« Hé quoi ! dit-il, cette canaille *
 Se moque impunément de moi ?
 Je vais, je viens, je me travaille *, 10
 J'imagine cent tours * : le rustre *, en paix chez soi,

8. (Je serai) son maître...

1. Entrée en matière familière, 26, b.

Vous fait argent de tout, convertit en monnaie ²
 Ses chapons *, sa poulaille ; il en a même au croc * !
 Et moi, maître * passé, quand j'attrape un vieux coq,
 Je suis au comble de la joie ! 15
 Pourquoi Sire Jupin * m'a-t-il donc appelé
 Au métier de Renard ? je jure les puissances
 De l'Olympe * et du Styx *, il en sera parlé ! »
 Roulant en son cœur ces vengeances ³,
 Il choisit une nuit libérale en pavots * : 20
 Chacun était plongé dans un profond repos ;
 Le maître du logis, les valets, le chien même,
 Poules, poulets, chapons *, tout dormait. Le fermier,
 Laisant ouvert son poulailler,
 Commit une sottise extrême. 25
 Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
 Le dépeuple, remplit de meurtres la cité ⁴ :
 Les marques de sa cruauté
 Parurent avec l'aube : on vit un étalage
 De corps sanglants et de carnage. 30
 Peu s'en fallut que le soleil
 Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide ⁵.
 Tel, et d'un spectacle pareil,
 Apollon *, irrité contre le fier Atride ⁶, 35
 Joncha son camp de morts ; on vit presque détruit *
 L'ost * des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
 Tel encore, autour de sa tente,
 Ajax ⁷, à l'âme impatiente,
 De moutons et de boucs fit un vaste débris *, 40
 Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse *
 Et les auteurs de l'injustice
 Par qui * l'autre emporta le prix ⁸.

2. *Monnaie-joie*, rimes en -ouè, 27, g. — 3. *Ces vengeances*, ces projets de vengeance ; pluriel des mots abstraits, 29, t. — 4. *La cité* des poules, le poulailler, mais le mot sert de transition pour introduire la digression épique des vers 31-43. — 5. Allusion à la légende qui veut que le soleil ait rebroussé chemin, quand il aperçut les préparatifs du festin d'Atrée, qui fit manger à son frère Thyeste ses propres enfants. — 6. *Le fier Atride* est Agamemnon ; La Fontaine résume ici le début de l'Iliade. — 7. Ici, La Fontaine résume l'*Ajax* de Sophocle. — 8. Ce prix était les armes d'Achille que les chefs grecs décernèrent

- Le Renard, autre Ajax aux volailles funeste,
 Emporte ce qu'il peut, laisse étendu * le reste. 45
 Le maître ne trouva de recours qu'à crier
 Contre ses gens, son chien ; c'est l'ordinaire usage.
 « Ah ! maudit animal, qui n'est bon qu'à noyer,
 Que * n'avertissais-tu, dès l'abord *, du carnage ?
 — Que * ne l'évitiez-vous ? ç'eût été plus tôt fait. 50
 Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait *,
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
 Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la chose,
 Sans aucun intérêt *, je perde le repos ? »
 Ce chien parlait très à propos. 55
 Son raisonnement pouvait être
 Fort bon dans la bouche d'un maître ;
 Mais, n'étant que d'un simple chien,
 On trouva qu'il ne valait rien.
 On vous ⁹ sangla * le pauvre drille *. 60
- T'oi donc, qui que tu sois, ô père de famille,
 (Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
 T'attendre * aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur.
 Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
 Que * si quelque affaire t'importe, 65
 Ne la fais point par procureur *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En vous inspirant des vers 28-44, récrivez toute cette narration en la transposant dans le ton héroï-comique.*

4. — LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL

Sources. — Sadi, *Gulistan, ou l'Empire des Roses*.

Pour la méditation sur la solitude qui sert de conclusion, La Fontaine s'inspire de nombreux auteurs qui ont traité ce sujet, lieu commun du lyrisme contemporain : Racan, Maynard, Saint-

à Ulysse comme au plus valeureux des Grecs. Ajax en devint fou de rage et sa folie se manifesta comme il est dit. — 9. *N'étant... On trouva* : Accord, 29, a. *On vous sangla*, Datif éthique, 29, f.

Amant. Ces auteurs, et La Fontaine lui-même, s'inspirent de Virgile, *Géorgiques*, II, 475-489. La Fontaine est revenu plusieurs fois sur ce sujet qui lui est cher : *Elégie* à Fouquet ; *le Songe de Vaux* ; *Psyché*.

Intérêt. — Cette fable se rapproche de IX, 8 : *le Fou qui vend la Sagesse*. Comme cette dernière elle comporte l'exposé d'une énigme, puis son explication. Mais ce qui donne son prix à la présente fable, c'est la méditation sur la solitude qui l'achève, méditation qui n'est, à vrai dire, que le développement d'un lieu commun, et même assez rebattu, mais que La Fontaine exprime avec une émotion très personnelle en vers d'une harmonie exquise. On peut rapprocher cette méditation de celle qui termine *la Laitière et le Pot au lait* (VII, 9) et *les Deux Pigeons* (IX, 2).

Jadis, certain * Mogol * vit en songe un Vizir *,
 Aux champs élyséens * possesseur d'un plaisir
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée.
 Le même songeur vit, en une autre contrée¹,
 Un Ermite entouré de feux, 5
 Qui touchait de pitié même les malheureux.
 Le cas * parut étrange * et contre l'ordinaire ;
 Minos *, en ces deux morts, semblait s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
 Dans ce songe, pourtant, soupçonnant du mystère *, 10
 Il se fit expliquer l'affaire.
 L'interprète * lui dit : « Ne vous étonnez point,
 Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
 Acquis tant soit peu d'habitude,
 C'est un avis des dieux : pendant l'humain séjour *, 15
 Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
 Cet Ermite aux Vizirs allait faire sa cour *. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
 Elle offre à ses amants * des biens sans embarras, 20
 Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
 Solitude, où je trouve une douceur secrète,

1. Sans doute au Tartare, séjour des damnés. On remarquera ici cet usage de la mythologie antique dans une fable à décor oriental.

Lieux que j'aimais toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
 O qui * m'arrêtera * sous vos sombres asiles ! 25
 Quand pourront les neuf Sœurs *, loin des cours et des villes,
 M'occuper tout entier et m'apprendre, des cieux,
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes ²
 Par qui sont nos destins * et nos mœurs différentes ³ ? 30
 Que * si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins, que les ruisseaux m'offrent de doux objets * !
 Que je peigne, en mes vers, quelque rive fleurie !
 La Parque * à filets * d'or n'ourdira * point ma vie,
 Je ne dormirai point sous de riches lambris *, 35
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix * ?
 En est-il moins profond et moins plein de délices ?
 Je lui voue ⁴, au désert *, de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soins *, et mourrai sans remords. 40

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Dégagez et commentez les idées de *La Fontaine* sur les bienfaits de « la Solitude ».

5. — LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES

Source. — Inconnue.

Intérêt. — Cette dissertation sur l'amour-propre, encadrée dans une mise en scène de fable, et encadrant, à son tour, un épisode mis en forme de fable, est composée comme *le Berger et le Roi* (X, 9). C'est le point extrême de la *fable variée*, les éléments empruntés au genre de la fable ne servant plus que d'encadrement pittoresque à une satire morale qui traite, ici, du plus commun de tous les lieux communs : l'amour-propre.

2. Les planètes qui président aux destinées, d'après l'astrologie, contre laquelle *La Fontaine* s'est élevé avec force par deux fois (II, 13 et VIII, 16). — 3. Accord, 29, a. — 4. Comprenez : je fais vœu d'offrir à la solitude de nouveaux sacrifices.

Le Lion, pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale,
 Se fit, un beau jour, amener
 Le Singe, maître * ès arts chez la gent * animale.
 La première leçon que donna le régent * 5
 Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,
 Il faut que tout Prince * préfère
 Le zèle de l'État à certain mouvement *
 Qu'on appelle communément
Amour-propre : car c'est le père, 10
 C'est l'auteur de tous les défauts
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point * ce sentiment vous quitte,
 Ce n'est pas chose si petite
 Qu'on en vienne à bout en un jour ; 15
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par là votre personne auguste
 N'admettra jamais rien en soi
 De ridicule ni d'injuste¹.
 — Donne-moi, repartit le roi, 20
 Des exemples de l'un et l'autre.
 — Tout espèce, dit le docteur,
 (Et je commence par la nôtre)²
 Toute profession s'estime dans son cœur,
 Traite les autres d'ignorantes, 25
 Les qualifie impertinentes *,
 Et³ semblables discours * qui ne nous coûtent rien.
 L'amour-propre, au rebours⁴, fait qu'au degré suprême
 On porte ses pareils ; car, c'est un bon moyen
 De s'élever ainsi soi-même. 30
 De tout ce que dessus, j'argumente très bien⁵
 Qu'ici-bas, maint talent n'est que pure grimace *,
 Cabale *, et certain art de se faire valoir,

1. Du ridicule et de l'injustice de l'amour-propre. — 2. Nous dirions : et la nôtre, celle des singes, pour commencer. — 3. Et (tient) de semblables discours. Ellipse, 23, m. — 4. *Au rebours*, inversement. — 5. Formule scolastique, en style de régent : de tout ce que je viens de dire, je conclus avec assurance.

Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace

35

Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,

J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :

« Seigneur *, trouvez-vous pas ⁶ bien injuste et bien sot

L'homme, cet animal si parfait ? Il profane

40

Notre auguste nom, traitant d'*Ane*

Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot ;

Il abuse encore d'un mot

Et traite notre rire et nos discours de *braire*.

Les humains sont plaisants de prétendre exceller

45

Par dessus * nous : non, non ! c'est à vous de parler,

A leurs orateurs de se taire.

Voilà les vrais braillards ; mais laissons-là ces gens ;

Vous m'entendez *, je vous entends,

Il suffit ; et quant aux merveilles

50

Dont votre chant divin vient frapper les oreilles,

Philomèle * est, au prix *, novice dans cet art :

Vous surpassez Lambert ⁷. » L'autre baudet repart :

« Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »

Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés ⁸,

55

S'en allèrent dans les cités

L'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyait faire,

En prisant * ses pareils, une fort bonne affaire,

Prétendant * que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,

60

Non parmi les baudets, mais parmi les puissances

Que le Ciel voulut mettre * en de plus hauts degrés,

Qui changeraient entre eux les simples excellences *,

S'ils osaient, en des majestés.

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose

65

Que Votre Majesté gardera le secret.

Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait *

Qui lui fit voir, entre autre chose,

6. Négation, 29, k. — 7. *Lambert*, chanteur très célèbre au xvii^e siècle (1610-1696). — 8. Allusion au proverbe cité ainsi par Marot :

« Et semblant, tant ils s'entre-flattent,
Deux vieux ânes qui s'entre-grattent. »

L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
 L'injuste aura son tour, il y faut plus de temps. » 70
 Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas su dire
 S'il traita l'autre point⁹, car il est délicat.
 Et notre maître * ès arts, qui n'était pas un fat *,
 Regardait ce Lion comme un terrible sire.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Supposez que le Lion, plein de zèle, note le résumé de la leçon du Singe, et composez ce résumé.*

6. — LE LOUP ET LE RENARD

Sources. — Verdizotti ; Jacques Régnier.

Intérêt. — Fable ornée, dont les traits pittoresques et le développement sont remarquables de précision. La comparaison avec III, 5, *le Renard et le Bouc* s'impose : cadre, personnages, actions sont identiques ou analogiques. On verra, par le contraste entre le récit nerveux de la première en date et l'aisance, qui n'est pas sans quelque laisser-aller, de celle-ci, comment l'art de La Fontaine s'est, en vieillissant, un peu émoussé. Dans l'une, La Fontaine raconte et va droit au but ; dans l'autre, il s'écoute parler et, par moments, bavarde.

Mais d'où vient qu'au Renard Ésope accorde un point * :
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie * ?
 J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
 Quand le loup a besoin de défendre sa vie
 Ou d'attaquer celle d'autrui, 5
 N'en sait-il pas autant que lui ?
 Je crois qu'il en sait plus, et j'oserais, peut-être
 Avec quelque raison, contredire mon maître.
 Voici pourtant un cas * où tout l'honneur échut -
 A l'hôte des terriers¹. Un soir, il aperçut 10

9. L'autre point est l'*injustice* de l'amour-propre, le premier point étant le *ridicule*. Cf. vers 19.

1. Cette entrée en matière est le type même de l'entrée en matière familière, 26, b.

La lune, au fond d'un puits. L'orbiculaire * image ²
 Lui parut un ample fromage.
 Deux seaux alternativement
 Puisaient le liquide élément ³.
 Notre Renard, pressé * par une faim canine, 15
 S'accommode * en celui qu'au haut de la machine *
 L'autre seau tenait suspendu.
 Voilà l'animal descendu,
 Tiré d'erreur, mais fort en peine,
 Et voyant sa perte prochaine. 20
 Car comment remonter, si quelque autre affamé,
 De la même image charmé
 Et succédant à sa misère ⁴,
 Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun * vînt au puits. 25
 Le temps, qui toujours marche, avait, pendant deux nuits,
 Échancré, selon l'ordinaire *,
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.
 Sire Renard était désespéré.
 Compère * Loup, le gosier altéré, 30
 Passe par là. L'autre dit : « Camarade,
 Je veux vous régaler * : voyez-vous cet objet ?
 C'est un fromage exquis ; le dieu Faune * l'a fait,
 La vache Io * donna le lait.
 Jupiter, s'il était malade, 35
 Reprendrait l'appétit en tâtant * d'un tel mets.
 J'en ai mangé cette échancrure,
 Le reste vous sera suffisante pâture.
 Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »
 Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât * l'histoire,
 Le Loup fut un sot de le croire. 40
 Il descend, et son poids, emportant l'autre part ⁵,
 Reguinde * en haut maître Renard.

2. Périphrase, 24, d. — 3. Nouvelle périphrase, pour l'eau. —

4. *Sa misère*, pour : lui succédant. Abstrait pour le concret ; c'est une métonymie, 24, b. — 5. *Emportant*, étant plus lourd et mettant en mouvement *l'autre part*, c'est-à-dire l'autre partie de la machine, le deuxième seau.

Ne nous en moquons point ; nous nous laissons séduire
 Sur aussi peu de fondement, 45
 Et chacun croit fort aisément
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez les émotions de Maître Renard après ses deux jours d'attente et au moment où paraît, à la bouche du puits, la tête du Loup.*

7. — LE PAYSAN DU DANUBE

Source. — Antonio de Guevara, *l'Horloge des Princes*.

Intérêt. — Cette fable est, en réalité, un discours, et même, un discours latin, une *contio*, comme on aimait à les faire dans les collèges du temps, en s'inspirant des modèles anciens, surtout Tite-Live et Tacite. Ici, c'est Tacite qui serait plutôt le modèle. La harangue du « sauvage » est composée selon les règles de l'art : exorde, argumentation, péroraison, pathétique ; le style a toutes les qualités oratoires : mouvement, images, logique.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
 Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau :
 Jadis, l'erreur du Souriceau
 Me servit à prouver le discours * que j'avance *.
 J'ai, pour le fonder, à présent, 5
 Le bon Socrate, Ésope¹, et certain * Paysan
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidèle².
 On connaît les premiers. Quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci³ : 10
 Son menton nourrissait une barbe touffue ;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché *.
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,

1. Socrate était laid, Ésope était bossu. — 2. Cette référence à Marc-Aurèle est purement imaginaire. — 3. Entrée en matière à la fois morale et familière.

Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre, 15
 Portait sayon * de poil de chèvre,
 Et ceinture de joncs marins ⁴.
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles *
 Où l'avarice * des Romains 20
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains *.
 Le député vint donc et fit cette harangue :
 « Romains, et vous, Sénat, assis pour m'écouter ⁵,
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
 Veillent les Immortels, conducteurs de ma langue, 25
 Que je ne dise rien qui doive être repris.
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout * mal et toute injustice ;
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois ⁶.
 Témoin nous ⁷, que punit la romaine avarice *. 30
 Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez, Romains, craignez que le Ciel, quelque jour,
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
 Et, mettant en nos mains, par un juste retour, 35
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour ⁸ !
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die *
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers *. 40
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
 Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
 Étaient propres aux arts * ainsi qu'au labourage :
 Qu'avez-vous appris aux Germains ? 45
 Ils ont l'adresse * et le courage ;

4. Joncs aquatiques, plante à tige souple que l'on peut tresser. —
 5. Quand un orateur parlait au Sénat, les portes du lieu où se tenait
 l'assemblée restaient ouvertes pour permettre au peuple de voir et
 d'entendre ce qui se passait. D'où les deux vocatifs : Romains, et vous,
 Sénat. — 6. Exorde de ton religieux. — 7. Transition adroite et
 rapide pour exposer le sujet du discours. — 8. Période bien rythmée.
 Le paysan prophétise, en se fondant sur la loi historique du balan-
 cement des situations.

S'ils avaient eu l'avidité
 Comme vous, et la violence,
 Peut-être en votre place ils auraient la puissance
 Et sauraient en user sans inhumanité. 50
 Celle que vos prêteurs⁹ ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine * en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée.
 Car sachez que les Immortels 55
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets * d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,
 D'avarice qui va jusques * à la fureur *.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome : 60
 La terre et le travail de l'homme
 Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
 Retirez-les ! on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux * montagnes, 65
 Nous laissons nos chères compagnes,
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés, 70
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos prêteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
 Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice ;
 Les Germains, comme eux, deviendront 75
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord * :
 N'a-t-on point de présent à faire ?
 Point de pourpre¹⁰ à donner ? c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux * lois. Encor * leur ministère 80
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
 Doit commencer à vous déplaire.

9. Les prêteurs sont, ici, les gouverneurs de province. — 10. *Pourpre*, étoffe précieuse ; pour : chose de grande valeur en général.

Je finis : punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère. »
 A ces mots, il se couche¹¹ et chacun, étonné, 85
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
 Du sauvage * ainsi prosterné *.
 On le créa patrice¹², et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres prêteurs ; et, par écrit, 90
 Le Sénat demanda¹³ ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps, à Rome,
 Cette éloquence entretenir.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Lettre d'un sénateur romain à un de ses amis de province, pour lui raconter la séance du Sénat marquée par le discours du Paysan du Danube.*

8. — LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Sources. — Abstémios ; Sénèque, 86^e *Lettre à Lucilius*.

Intérêt. — C'est le « de Senectute », ou éloge de la vieillesse, de La Fontainè. Le discours du Vieillard reprend d'ailleurs les arguments du célèbre traité de Cicéron, et, n'étaient les vers 28-36, la fable serait exactement un dialogue philosophique en miniature. C'est aussi la contre-partie de VIII, 1, *la Mort et le Mourant*, le rôle du Vieillard s'opposant dans les deux fables.

Cette fable a un mérite bien rare dans le deuxième recueil, celui de la concision et, par suite, de la brièveté.

11. Pour montrer qu'il s'abandonne entièrement aux Romains. —

12. *Patrice*, au pied de la lettre, est une sorte de premier ministre, protecteur de l'État. Cette dignité n'a été créée que par Constantin, plus de deux siècles après Marc-Aurèle. La Fontaine veut sans doute dire *patricien*, c'est-à-dire *noble*. — 13. Le Sénat demanda que l'on mit par écrit.

Un octogénaire plantait¹.

« Passe encor * de bâtir, mais planter, à cet âge! »

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;

Assurément, il radotait².

— « Car, au nom des dieux, je vous prie, 5

Quel fruit * de ce labeur pouvez-vous recueillir?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins * d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?

Ne songez, désormais, qu'à vos erreurs passées : 10

Quittez le long espoir³ et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous.

— Il * ne convient pas à vous-mêmes,

Repartit le Vieillard. Tout établissement *

Vient tard et dure peu. La main des Parques *, blêmes 15

De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous, des clartés de la voûte azurée⁴,

Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment

Qui nous puisse assurer d'un second seulement? 20

Mes arrière-neveux * me devront cet ombrage :

Eh bien! défendez-vous au sage

De se donner des soins * pour le plaisir d'autrui?

Cela même est un fruit * que je goûte * aujourd'hui.

J'en puis jouir demain et quelques jours encore ; 25

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. »

Le Vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux

Se noya dès le port, allant en Amérique ;

L'autre, afin de monter aux grandes dignités, 30

1. Entrée en matière directe. *Plantait*, comprenez : faisait planter. Omission usuelle du verbe *faire* en ce sens, au XVII^e siècle. — 2. Le vers 2, au style direct, rapporte les propos que les jeunes gens tiennent entre eux ; le vers 4 exprime au style indirect libre la pensée de ces jeunes gens. Au vers 5 commence le dialogue proprement dit entre les jeunes gens et le Vieillard. — 3. *Long espoir*, espoir de choses longues à se réaliser ; *vastes pensées*, pensées qui embrassent de vastes projets. Hypallage, 23, v. — 4. Le jour ; périphrase, 24, d. *Termes*, au vers précédent, est employé, par métonymie, pour : le temps qui nous reste à vivre.

Dans les emplois de Mars * servant la république *,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter.

Et, pleurés du Vieillard, il ⁵ grava sur leur marbre 35

Ce que je viens de raconter.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez la maison et la façon de vivre du Vieillard.*

9. — LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT

Source. — Bernier, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*.

Intérêt. — Cette fable est une addition au *Discours à M^{me} de La Sablière*, complété par le *Discours à La Rochefoucauld* ; La Fontaine achève ainsi sa galerie d'exemples où les animaux apparaissent aussi « sages » que l'homme et où l'homme apparaît aussi fou que les animaux, ce qui revient au même.

Il ne faut jamais dire aux gens :

Ecoutez un bon mot, oyez ¹ une merveille!

Savez-vous si les écoutants *

En feront une estime à la vôtre pareille?

Voici pourtant un cas * qui peut être excepté. 5

Je le maintiens prodige, et tel que, d'une fable,

Il a l'air et les traits, encor * que véritable ².

On abattit un pin pour son antiquité,

Vieux palais d'un hibou *, triste et sombre retraite

De l'oiseau qu'Atropos * prend pour son interprète *. 10

Dans son tronc caverneux et miné par le temps,

Logeaient, entre autres habitants,

5. Accord, 29, a.

1. Impératif du verbe *ouïr*: entendez! -- 2. *Encore* (qu'il soit) *véritable*; ellipse, 23. m. Les vers 1-7 forment un prologue.

Force * souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
 L'oiseau les nourrissait parmi * des tas de blé
 Et, de son bec, avait leur troupeau mutilé³ ; 15
 Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse :
 En son temps, aux souris le compagnon * chassa.
 Les premières qu'il prit du logis échappées⁴,
 Pour y remédier, le drôle * estropia
 'Tout * ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées⁵ 20
 Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
 Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
 'Tout manger à la fois, l'impossibilité
 S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
 Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre : 25
 Elle allait jusqu'à leur porter
 Vivres et grains⁶ pour subsister.
 Puis, qu'un cartésien⁷ s'obstine
 A traiter ce hibou de montre et de machine!
 Quel ressort lui pouvait donner 30
 Le conseil de tronquer * un peuple mis en mue * ?
 Si ce n'est pas là raisonner,
 La raison m'est chose inconnue.
 Voyez que d'arguments * il fit :
 « Quand ce peuple⁸ est pris, il s'enfuit, 35
 Donc, il faut le croquer aussitôt qu'on le happe *.
 Tout ? il * est impossible ; et puis, pour le besoin *,
 N'en dois-je pas garder ? donc, il faut avoir soin
 De le nourrir sans qu'il échappe.
 Mais comment ? ôtons-lui les pieds. » Or, trouvez-moi 40
 Chose, par les humains, à sa fin mieux conduite⁹.
 Quel autre art de penser Aristote * et sa suite
 Enseignent-ils, par votre foi * ?

Note de la Fontaine. — Ceci n'est point une fable, et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-

3. Inversion, 23, y. — 4. Participe absolu : les premières (s'étant) échappées... — 5. Adjectif à sens dominant, 29, b. — 6. Synonyme explicatif : des grains pour vivre. — 7. Sur la théorie de l'animal-machine, professée par Descartes, voir le *Discours de M^{me} de La Sablière*, vers 29-68. — 8. Le peuple * des souris. — 9. Mieux disposée en vue de son but.

être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Lettre à La Fontaine où vous discutez ses idées sur l'intelligence des animaux, en vous appuyant sur des exemples.*

ÉPILOGUE

Source. — L'épilogue des Géorgiques de Virgile.

Intérêt. — Quand il écrivit cet épilogue, en 1679, comme quand il écrivit l'épilogue au livre VI en 1668, La Fontaine pensait bien mettre le point final à son œuvre de fabuliste. En fait, il revint à la fable pour publier son troisième recueil, qui est le livre XII (1694). Les deux épilogues sont de tons très différents : le premier exprime simplement le désir d'un auteur de « borner sa carrière » dans la fable pour passer à d'autres sujets que, au fond de lui-même, il estime peut-être plus propres à lui valoir la gloire. Mais la gloire, une gloire éclatante, lui est venue précisément par ses fables, et, maintenant, La Fontaine jette un coup d'œil satisfait sur l'ensemble de son œuvre qu'il résume et caractérise ; il finit en invitant ses imitateurs à poursuivre une carrière si bien ouverte. Le ton est d'un homme qui a de bonnes raisons de n'être pas mécontent de soi.

C'est ainsi que ma Muse *, aux bords d'une onde pure ¹,
 Traduisait en langue * des dieux
 Tout ce que disent sous les cieux
 Tant d'êtres empruntant la voix de la nature ².
 Truchement * de peuples * divers, 5
 Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage.
 Car tout parle dans l'univers,
 Il n'est rien qui n'ait son langage.
 Plus éloquents chez eux ³ qu'ils ne sont dans mes vers.

1. Détail qui caractérise le décor de nature propre aux fables et le goût du poète pour la solitude (cf. XI, 4, 18-40). — 2. C'est-à-dire, parlant en leur langage naturel, cris, gazouillements, etc. — 3. *Eux* renvoie à *rien* (v. 9) et à *tout* (v. 7), par syllepse, 24, j.

Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle ⁴, 10
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin ⁵ :
D'autres pourront y mettre une dernière main *.
Favoris des neuf Sœurs *, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ; 15
Sous ces inventions * il faut l'envelopper ⁶.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi * de ma Muse innocente,
Louis dompte l'Europe ⁷, et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets 20
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque *.

4. *Que j'introduis dans mes fables, que je mets en scène ; peu fidèle* interprète, traduisant inexactement leur langage. — 5. Cf. II, 1, *Contre ceux qui ont le goût difficile*, vers 7-8. — 6. Comprenez : il faut faire accepter la leçon de la fable en l'enveloppant de fictions. — 7. Louis XIV vient d'imposer à l'Europe les traités de Nimègue (1678-1679).



TROISIÈME RECUEIL

(1694)

LIVRE XII



A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE *

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes fables de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat, tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages ¹. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon *, ni les Muses *, ni aucune des divinités du Parnasse *. Elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la Nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit *, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents. Elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges * sont proprement une manière d'histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin ². Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie. Quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à

1. *Un ouvrage*, les onze premiers livres des Fables. L'original est le recueil d'Ésope. — 2. La Fontaine a 73 ans en 1694.

ses conquêtes, à ses victoires et à la paix qui semble se rapprocher³, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre *, qu'il va tenir les États * de l'Univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles ; je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

*Votre très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,*

DE LA FONTAINE.

3. La paix pressentie ainsi ne devait être signée qu'en 1697, à Ryswick.

LIVRE DOUZIÈME

1. — LES COMPAGNONS D'ULYSSE

A Monseigneur le Duc de Bourgogne

Sources. — Homère, *Odyssée*, X, 135-399 ; Plutarque, *Que les bêtes brutes usent de raison*.

Intérêt. — Conte moral, dont l'idée directrice est la suivante : les passions des hommes les ravalent au niveau des animaux (v. 105-106). Chemin faisant, les réponses des Grecs insinuent une autre idée, presque contraire : la condition des hommes n'est pas supérieure à celle des animaux. Nous sommes ici dans la veine d'idées qui a dicté le *Discours à M. de La Rochefoucauld* (X, 14) et, plus lointainement, le *Discours à M^{me} de La Sablière* (IX, in fine).

Le prologue est une dédicace élogieuse qui continue en vers l'épître dédicatoire.

Le conte comprend lui-même trois parties : 1. un récit mythologique ; 2. un dialogue en trois parties symétriques, rythmées par un refrain : *je ne veux point changer d'état* ; 3. une conclusion morale. Un épilogue de neuf vers reprend le ton du prologue. L'ensemble est très clair et l'on sent l'intention de l'auteur de se mettre à la portée d'un enfant de 12 ans.

Prince, l'unique objet du soin des Immortels,
Souffrez que mon encens * parfume vos autels *.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma Muse * ;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse ;
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant 5
On aperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas : il court, il semble avoir des ailes.
Le héros¹, dont il tient des qualités si belles,
Dans le métier de Mars * brûle d'en faire autant ;
Il ne tient * pas à lui que, forçant la victoire, 10

1. Le Grand Dauphin, père du duc de Bourgogne.

Il ne marche à pas de géant
 Dans la carrière de la gloire.
 Quelque dieu * le retient (c'est notre Souverain),
 Lui² qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
 Cette rapidité fut alors nécessaire, 15
 Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.
 Je m'en tais³. Aussi bien, les Ris * et les Amours *
 Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
 De ces sortes de dieux votre cour * se compose ;
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout, 20
 D'autres divinités n'y tiennent le haut bout * :
 Le sens * et la raison y règlent toute chose.
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
 Imprudents et peu circonspects⁴,
 S'abandonnèrent à des charmes * 25
 Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse *, après dix ans d'alarmes *,
 Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
 Ils abordèrent un rivage
 Où la Fille du dieu du Jour⁵, 30
 Circé *, tenait alors sa cour *.
 Elle leur fit prendre un breuvage
 Délicieux, mais plein d'un funeste poison *.
 D'abord, ils perdent la raison ;
 Quelques moments après, leur corps et leur visage 35
 Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
 Les voilà devenus ours, lions, éléphants,
 Les uns sous une masse énorme,
 Les autres, sous une autre forme.
 Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa*⁶. 40
 Le seul Ulysse en échappa.

2. Lui renvoie à le : le Grand Dauphin qui enleva les places du Rhin en un mois, du 25 octobre au 19 novembre 1688. Notre souverain : Louis XIV. — 3. Réticence, 24, i. — 4. Circonspects-Grecs, rimes en -ek, 27, g. — 5. Double périphrase : le dieu du Jour est le Soleil, dont Circé était en effet la fille, 24, d. — 6. Par exemple, la taupe. Au duc de Bourgogne, La Fontaine cite un exemple de la grammaire latine d'alors, rédigée toute en latin. C'est l'exemple d'un mot qui peut être des deux genres.

Il sut se défier de la liqueur * traîtresse.

Comme il joignait à la sagesse

La mine d'un héros et le doux entretien *,

Il fit tant que l'Enchanteresse

45

Prit un autre poison, peu différent du sien ?

Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme ;

Celle-ci déclara sa flamme *.

Ulysse était trop fin pour ne pas profiter

D'une pareille conjoncture.

50

Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure *.

« Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphé *, accepter ?

Allez le * proposer de ce pas * à la troupe. »

Ulysse y court et dit : « L'empoisonneuse coupe ⁸

A son remède encore, et je viens vous l'offrir :

55

Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole. »

Le Lion dit, pensant rugir :

« Je n'ai pas la tête si folle.

Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?

60

J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque,

Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque ?

Tu me rendras * peut-être encor * simple soldat !

Je ne veux point changer d'état * ! »

Ulysse, du Lion, court à l'Ours : « Eh ! mon frère,

65

Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !

— Ah ! vraiment, nous y voici !

Reprit l'Ours à sa manière ;

Comme me voilà fait ! comme doit être un Ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ? 70

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je me rapporte* aux yeux d'une Ourse, mes amours.

Te déplais-je ? va-t-en ! suis ta route et me laisse ;

Je vis libre, content, sans nul soin * qui me presse *,

Et te dis, tout net et tout plat * :

75

Je ne veux point changer d'état *. »

7. L'amour, dont La Fontaine laisse entendre qu'il fait perdre la raison et change les hommes en bêtes. — 8. *L'empoisonneuse coupe*, autrement dit *le poison*, c'est-à-dire le philtre magique.

Le Prince Grec au Loup va proposer l'affaire,
Il lui dit, au hasard * d'un semblable refus :

« Camarade, je suis confus

Qu'une aimable et belle bergère

80

Conte aux échos * les appétits gloutons *

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois, on t'eût vu sauver la bergerie,

Tu menais une honnête * vie.

Quitte ces bois, et redevien ⁹

85

Au lieu de Loup, homme de bien.

— En est-il ? dit le Loup. Pour moi, je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière :

Toi, qui parles, qu'es-tu ? n'auriez-vous pas, sans moi,

Mangé ces animaux que plaint * tout le village ?

90

Si j'étais homme, par ta foi *,

Aimerais-je moins le carnage ?

Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous !

Ne vous êtes-vous pas, l'un à l'autre, des loups ¹⁰ ?

Tout bien considéré, je te soutiens, en somme,

95

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme.

Je ne veux point changer d'état *. »

Ulysse fit à tous une même semonce * ;

Chacun d'eux fit * même réponse,

100

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit *,

C'était leurs délices suprêmes.

Tous renonçaient au lûs * des belles actions ;

Ils croyaient s'affranchir, suivant leurs passions :

105

Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet

Où je pusse mêler le plaisant à l'utile ¹¹ ;

C'était sans doute un beau projet,

Si ce choix eût été facile.

110

9. *Redevien*, orthographe archaïque, pour *redeviens* ; cet archaïsme est une licence poétique, 27, i. — 10. Allusion au dicton latin : *homo homini lupus*, l'homme est un loup pour l'homme. — 11. Allusion au célèbre précepte d'Horace : *Miscere utile dulci*, mêler l'utile au plaisant.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts.

Ils ont force * pareils en ce bas * univers :

Gens à qui j'impose, pour peine,

Votre censure * et votre haine.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Dégagez la leçon morale enfermée dans ce conte, et résumée dans les vers 105-106.*

2. — LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX

A Monseigneur le Duc de Bourgogne

Source. — Inconnue.

Intérêt. — Fable ornée, dont le portrait du Chat, toujours réussi par La Fontaine, fait le principal ornement. La simplicité et l'ironie s'y mêlent très agréablement. La fable s'achève par un « exercice pédagogique » proposé au duc de Bourgogne, exercice qui consiste à trouver la morale. Cette morale est, évidemment, celle de VII, 15, *le Chat, la Belette et le petit Lapin*, et La Fontaine pourrait conclure de même :

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

C'est aussi la morale de I, 13, *les Voleurs et l'Ane*, et de IV, 4, *le Jardinier et son Seigneur*.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,

Fut logé près de lui dès l'âge du berceau ;

La cage et le panier avaient mêmes pénates *.

Le Chat était souvent agacé par l'oiseau :

L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.

Ce dernier¹, toutefois, épargnait son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :

Il se fût fait un grand scrupule

D'armer de pointes sa fêrule².

1. Ce dernier est l'autre, c'est-à-dire le Chat. — 2. Bâton dont les maîtres d'école se servaient autrefois pour corriger leurs élèves ; ici, la fêrule est la patte du Chat, sans les pointes ou griffes.

Le Passereau, moins circonspect ³, 10
 Lui donnait force * coups de bec.
 En sage et discrète personne ⁴,
 Maître Chat excusait ces jeux.
 Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
 Aux traits * d'un courroux sérieux. 15
 Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
 Une longue habitude ⁵ en paix les maintenait ;
 Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait,
 Quand un Moineau du voisinage
 S'en vint les visiter et se fit compagnon 20
 Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
 Entre les deux oiseaux il arriva querelle *,
 Et Raton, de prendre parti :
 « Cet inconnu, dit-il, nous * la vient donner belle *
 D'insulter ainsi notre ami ! 25
 Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre ?
 Non, de par * tous les chats ! » Entrant lors * au combat,
 Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître Chat,
 Les moineaux ont un goût exquis et délicat ⁶. »
 Cette réflexion fit aussi croquer l'autre ⁷. 30

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
 Sans cela, toute fable est un œuvre * imparfait.
 J'en crois voir quelques traits *, mais leur ombre * m'abuse.
 Prince, vous les aurez incontinent * trouvés ;
 Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma Muse *, 35
 Elle et ses sœurs * n'ont pas l'esprit que vous avez.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Décrivez l'attitude et les pensées du « pétulant Pierrot » tandis que son ami Raton mange le moineau du voisin, et ce qui s'ensuit.*

3. Rimes en -ek, 27, g. — 4. Ces adjectifs sont ceux que la politesse ecclésiastique applique à certaines personnes, notamment aux chanoines. — 5. *Ils...* Une longue habitude... Accord, 29, a. — 6. Harmonie imitative, 23, t. — 7. Conclusion brève, 26, g.

3. — DU THÉSAURISEUR ET DU SINGE

Sources. — Straparole ; Tristan l'Hermite. Cette fable fut publiée en 1691, dans le *Mercure Galant*, livraison de mars.

Intérêt. — Tableau antithétique de *l'Avare et du Prodiges*, symbolisé par le Singe. La Fontaine excuse le Singe et réserve ses sévérités pour l'Avare ; il avait ses raisons personnelles. Le tableau est pittoresque et très vivant, dans la veine de la *fable ornée*.

Un homme accumulait *. On sait que cette erreur

Va souvent jusqu'à la fureur *.

Celui-ci ne songeait * que ducats * et pistoles *.

Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles *.

Pour sûreté¹ de son trésor, 5

Notre Avare habitait un lieu dont Amphitrite *

Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord *.

Là, d *une volupté selon moi fort petite

Et selon lui fort grande, il entassait toujours.

Il passait les nuits et les jours 10

A compter, calculer, supputer² sans relâche,

Calculant, supputant, comptant, comme à la tâche,

Car il trouvait toujours du mécompte * à son fait * :

Un gros Singe, plus sage *, à mon sens *, que son maître,

Jetait quelque doublon * toujours par la fenêtre 15

Et rendait le compte imparfait.

La chambre, bien cadénassée,

Permettait de laisser l'argent sur le comptoir *.

Un beau jour, Dom * Bertrand³ se mit dans la pensée *

D'en faire un sacrifice au liquide manoir *⁴. 20

Quant à moi, lorsque je compare

Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,

Je ne sais bonnement auxquels donner le prix :

Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;

1. Article, 29, c. — 2. Accumulation, 23, a. — 3. C'était le Singe, appelé déjà *Bertrand* dans IX, 16, *le Singe et le Chat*. — 4. C'est-à-dire de les jeter dans la mer.

Les raisons en seraient trop longues à déduire *. 25
 Un jour donc, l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
 Détachait du monceau, tantôt quelque doublon *,
 Un jacobus *, un ducaton *,
 Et puis quelque noble * à la rose ;
 Éprouvait son adresse et sa force à * jeter 30
 Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose.
 S'il n'avait entendu son compteur ⁵ à la fin
 Mettre la clef dans la serrure,
 Les ducats auraient pris tous le même chemin 35
 Et couru la même aventure *.
 Il les aurait fait tous voler, jusqu'au dernier,
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage ⁶.
 Dieu veuille préserver ⁷ maint et maint financier
 Qui n'en fait pas meilleur usage. 40

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites, d'après cette fable, le parallèle entre le Prodigue et l'Avare, et concluez.*

4. — LES DEUX CHÈVRES

Sources. — Sans doute Pline, VIII, 36 ; à moins que ce ne soit un devoir donné par Fénelon au duc de Bourgogne. Mais l'antériorité du devoir est douteuse. La fable a été publiée dans *le Mercure Galant*, en 1691, livraison de février.

Intérêt. — Fable admirable de pittoresque, de mouvement et d'ironie. C'est un chef-d'œuvre du genre « fable ornée ».

Dès que les Chèvres ont brouté,
 Certain esprit * de liberté
 Leur fait chercher fortune * ; elles vont en voyage
 Vers les endroits du pâturage

5. L'Avare. Le mot « compteur » était alors très rare. — 6. La mer. Périphrase, 24, d. — 7. Formule de ton bénin, qui signifie seulement : Que Dieu ait la bonté de sauver... ; ce souhait pieux revient à dire : Que Dieu sauve les financiers, car, étant avarés, ils ont bien besoin du secours divin pour entrer au paradis.

Les moins fréquentés des humains. 5
 Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices¹,
 C'est où * ces dames vont promener leurs caprices ;
 Rien ne peut arrêter cet animal grim pant².
 Deux Chèvres, donc, s'émancipant, 10
 Toutes deux ayant patte blanche,
 Quittèrent les bas prés³, chacune de sa part *.
 L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard *.
 Un ruisseau se rencontre, et, pour pont, une planche :
 Deux belettes * à peine auraient passé de front 15
 Sur ce pont⁴ ;
 D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
 Devaient faire trembler de peur ces amazones *.
 Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
 Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant. 20
 Je m'imagine voir⁵, avec Louis le Grand,
 Philippe-Quatre qui s'avance
 Dans l'Ile de la Conférence.
 Ainsi s'avançaient pas à pas,
 Nez à nez, nos aventurières 25
 Qui, toutes deux, étant fort fières,
 Vers le milieu du pont, ne se voulurent pas
 L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
 De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire *,
 L'une, certaine chèvre au mérite sans pair 30
 Dont Polyphème * fit présent à Galathée,
 Et l'autre, la chèvre Amalthée *
 Par qui fut nourri Jupiter⁶.
 Faute de reculer, leur chute fut commune ;
 Toutes deux tombèrent dans l'eau⁷. 35

1. Dont les aspérités du sommet sont en surplomb sur des précipices.
 — 2. Les vers 1 à 9 forment une entrée en matière descriptive. —
 3. Les prés du bas, de la vallée. — 4. Rythme, 27, a. — 5. Digression
 à la fois historique et humoristique. Il s'agit du *Traité des Pyrénées*,
 négocié en 1650, dans l'île des Faisans, dite *de la conférence*, au milieu
 de la Bidassoa. — 6. Allusion aux discussions à propos de préséances
 entre gens titrés, chacun faisant valoir la qualité de sa noblesse. —
 7. Conclusion brève.

Cet accident n'est pas nouveau
 Dans le chemin de la fortune *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — 1. *Faites le portrait du Capricieux, qui ne veut en « faire qu'à sa tête » ; 2. Citez un exemple d'obstination mutuelle, emprunté à la vie quotidienne.*

4 bis. — A Monseigneur le Duc de Bourgogne,
 qui avait demandé à M. de La Fontaine,
 une fable qui fut nommée :

LE CHAT ET LA SOURIS

Source et Intérêt. — La source de cette pièce est indiquée dans le titre ; on y voit une preuve de plus que La Fontaine se trouvait associé, plus ou moins discrètement, à l'éducation du duc de Bourgogne ; la pièce, qui sert de préambule à la fable suivante, est une série de variations spirituelles sur ces deux mots servant de thème : le Chat et la Souris. Comme telle, sa composition est intéressante à étudier.

Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée *
 Destine un temple * en mes écrits,
 Comment composerai-je une fable, nommée
Le Chat et la Souris?

Dois-je représenter, dans ces vers, une Belle * 5
 Qui, douce en apparence, et, toutefois, cruelle *,
 Va * se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
 Comme *le Chat de la Souris?*

Prendrai-je, pour sujet, les jeux de la Fortune * ?
 Rien ne lui convient mieux, et c'est chose commune * 10
 Que de la voir traiter ceux qu'on croit ses amis
 Comme *le Chat fait la Souris?*

Introduirai-je un Roi¹ qu'entre ses favoris
 Elle respecte seul, Roi qui fixe sa roue²,
 Qui n'est point empêché * d'une monde d'ennemis³ 15
 Et qui, des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
 Comme le Chat de la Souris?

Mais insensiblement, dans le tour * que j'ai pris,
 Mon dessein * se rencontre ; et, si je ne m'abuse⁴,
 Je pourrais tout gâter par de plus longs récits. 20
 Le jeune Prince alors se jouerait de ma Muse *
 Comme le Chat de la Souris.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Exécuter des variations sur l'un des thèmes suivants : 1. Le beau temps et la pluie ; 2. beaucoup de bruit pour rien ; 3. où sont les neiges d'antan ?*

5. — LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Source. — Abstemius. Suite du poème précédent.

Intérêt. — La Fontaine reprend, avec ces deux nouveaux personnages, le sujet qu'il a déjà traité dans X, 3, *le Petit Poisson et le Pêcheur*, et dans IX, 10, *le Loup et le Chien maigre* ; mais, sans doute par souci de variété, il conclut sa fable par une morale toute différente, et, selon son habitude, misanthrope. La fable se réduit au dialogue antithétique des deux personnages, avec le minimum de présentation. C'est un petit drame tout psychologique, traité avec beaucoup de naturel et une grande sûreté de touche.

Une jeune Souris de peu d'expérience
 Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence
 Et payant * de raisons le Raminagrobis * :

« Laissez-moi vivre ; une Souris
 De ma taille et de ma dépense¹ 5
 Est-elle à charge en ce logis ?

1. Louis XIV. — 2. Symbole de l'inconstante Fortune. — 3. La Ligue d'Augsbourg. — 4. Cheville évidente, 27, h.

1. Qui ne fait pas plus de dépense, qui ne mange pas plus que moi.

Affamerais-je, à votre avis,
 L'hôte et l'hôtesse et tout leur monde?
 D'un grain de blé je me nourris,
 Une noix me rend toute ronde.

10

A présent, je suis maigre. Attendez quelque temps ;
 Réservez ce repas à Messieurs vos Enfants. »
 Ainsi parlait au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit : « Tu t'es trompée.
 Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours * ? 15
 Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
 Chat, et vieux, pardonner ? cela n'arrive guères *.

Selon ces lois descends là-bas *,

Meurs, et va-t'en tout * de ce pas *

Haranguer les sœurs filandières *.

20

Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »
 Il tint parole ².

Et, pour ma fable,
 Voici le sens * moral qui peut y convenir :
 La jeunesse se flatte * et croit tout obtenir,
 La vieillesse est impitoyable.

25

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *La morale vous semble-t-elle découler naturellement du récit ? Vous semble-t-elle d'une vérité indiscutable ?*

6. — LE CERF MALADE

Source. — Peut-être Desmay : *l'Ésope du temps* (1677).

Intérêt. — Petit tableau réaliste, où l'affabulation animale voile à peine la réalité humaine : l'agitation intéressée, souvent du moins, des médecins, confesseurs, parents, amis et voisins, autour du moribond réduit à l'impuissance, pour se goberger à ses dépens.

En pays plein de cerfs, un Cerf tomba malade.

Incontinent *, maint camarade

Accourt à son grabat le voir, le secourir,

Le consoler du moins : multitude importune !

2 Exemple typique de conclusion brève, 26, g.

« Eh! Messieurs, laissez-moi mourir! 5
 Permettez qu'en forme commune *
 La parque * m'expédie *, et finissez vos pleurs. »
 Point du tout : les consolateurs,
 De ce triste devoir, tout au long, s'acquittèrent ;
 Quand il plut à Dieu, s'en allèrent¹. 10
 Ce ne fut pas sans boire un coup,
 C'est-à-dire sans prendre un droit * de pâturage :
 Tout * se mit à brouter les bois du voisinage ;
 La pitance * du Cerf en déchet * de beaucoup ;
 Il ne trouva plus rien à frire *. 15
 D'un mal, il tomba dans un pire
 Et se vit réduit, à la fin,
 A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame *,
 Médecins du corps et de l'âme²! 20
 O temps! ô mœurs³! j'ai beau crier,
 Tout le monde se fait payer.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Écrivez une lettre où vous exprimerez votre indignation contre l'avidité des gens qui, en certains cas, entourent les malades qui ont de la fortune.*

7. — LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD

Sources. — Ésope ; Gilbert Cousin ; Haudent ; Meslier ; Baudouin.

Intérêt. — La donnée de cette fable, cependant traditionnelle, dépasse peut-être en fantaisie ce que l'imagination peut accepter. Mais La Fontaine a traité le sujet avec toute la vivacité, tout le naturel et tout l'esprit possible. On ne saurait mieux peindre les manœuvres des débiteurs insolvables. On sait qu'au xvii^e siècle les gens du plus grand monde ne se faisaient pas grand scrupule

1. Omission du sujet, 29, m. — 2. Les médecins de l'âme sont les confesseurs. — 3. Exclamation latine : *O tempora, o mores!* particulièrement connue par l'exorde de la 1^{re} Catilinaire de Cicéron.

d'accumuler les dettes. Voir *Dom Juan*, la scène de M. Dimanche. On peut rapprocher cette fable, pour la première partie (1-21) de VII, 13, *l'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune*, dont l'idée directrice est toute différente.

Le Buisson, le Canard et la Chauve-Souris,
 Voyant tous trois qu'en leur pays
 Ils faisaient petite fortune *,
 Vont trafiquer * au loin et font bourse commune ¹.
 Ils avaient des comptoirs *, des facteurs *, des agents * 5
 Non moins soigneux qu'intelligents,
 Des registres exacts de mise * et de recette ;
 Tout allait bien, quand leur emplette *,
 En passant par certains * endroits
 Remplis d'écueils et fort étroits 10
 Et de trajet * très difficile,
 Alla, tout emballée, au fond des magasins
 Qui, du Tartare *, sont voisins ².
 Notre trio poussa * maint regret inutile,
 Ou, plutôt, il n'en poussa point. 15
 Le plus petit marchand est savant sur ce point :
 Pour sauver son crédit *, il faut cacher sa perte.
 Celle que, par malheur *, nos gens avaient soufferte *
 Ne se put réparer : le cas * fut découvert.
 Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource, 20
 Prêts * à porter le bonnet * vert.
 Aucun * ne leur ouvrit sa bourse,
 Et le sort principal *, et les gros intérêts,
 Et les sergents *, et les procès,
 Et le créancier à la porte ³ 25
 Dès devant * la pointe du jour,
 N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour *
 Pour contenter * cette cohorte *.
 Le Buisson accrochait les passants à tous coups.
 « Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous 30
 En quel lieu sont les marchandises
 Que certains gouffres nous ont prises. »

1. Entrée en matière directe, 26, b. — 2. C'est-à-dire dans les profondeurs de la mer. Périphrase, 24, d. — 3. Accumulation, 23, a.

Le plongeon ⁴, sous les eaux, s'en allait les chercher.
 L'oiseau Chauve-Souris ⁵ n'osait plus approcher
 Pendant le jour, nulle demeure : 35
 Suivi de sergents à toute heure,
 En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur *, qui n'est ni Souris-Chauve,
 Ni Buisson, ni Canard, ni dans tel cas * tombé,
 Mais simple ⁶ grand seigneur, qui tous les jours se sauve 40
 Par un escalier dérobé.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait du débiteur aux abois.*

8. — LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS

Source. — Haudent.

Intérêt. — La fable 20 du livre VI s'intitule et a pour sujet *la Discorde*. Le ton en est celui de l'allégorie satirique. Ici, le même sujet est traité sur le mode philosophique, et il encadre une vraie fable, où La Fontaine s'est plu à répandre à profusion les expressions empruntées au langage des plaideurs. Le mélange de tous ces éléments un peu disparates ne manquent pas d'un piquant que rehausse encore l'archaïsme du vocabulaire.

La Discorde * a toujours régné dans l'univers ¹.
 Notre monde en fournit mille exemples divers.

4. Le plongeon n'est nullement un canard, c'est un oiseau des contrées septentrionales qu'on ne trouve pas dans nos régions. Les sources de La Fontaine mettent, en effet, un plongeon en scène ; La Fontaine a remplacé ce plongeon par le canard, beaucoup mieux connu de ses lecteurs ; mais, avec sa zoologie souvent très vague, il revient ici au *plongeon*, dont le nom, d'ailleurs, fait image. — 5. La chauve-souris n'est nullement un oiseau, mais un petit mammifère. — 6. Ironie, 23, z.

1. C'est le principe d'Héraclite, qui veut que l'équilibre du monde ait pour base la lutte des contraires.

Chez nous, cette déesse a plus d'un tributaire.

* Commençons par les éléments * :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous * moments 5

Ils seront appointés * contraire.

Outre ces quatre potentats,

Combien d'êtres de tous * états *

Se font une guerre éternelle!

Autrefois, un logis plein de Chiens et de Chats, 10

Par cent arrêts *, rendus en forme solennelle,

Vit terminer tous leurs débats.

Le maître, ayant réglé leurs emplois, leurs repas,

Et menacé du fouet quiconque aurait querelle *,

Ces animaux vivaient entre eux comme cousins. 15

Cette union si douce, et presque fraternelle,

Édifiait tous les voisins.

Enfin *, elle cessa. Quelque plat de potage *,

Quelque os, par préférence à quelqu'un d'eux donné,

Fit que l'autre parti s'en vint, tout forcené *, 20

Représenter * un tel outrage *.

J'ai vu des chroniqueurs * attribuer le cas *

Aux passe-droits * qu'avait une chienne en gésine *.

Quoi qu'il en soit, cet altercas *

Mit en combustion * la salle * et la cuisine ; 25

Chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.

On fit un règlement dont les Chats se plaignirent,

Et tout le quartier étourdirent ².

Leur avocat disait qu'il fallait, bel et bien,

Recourir aux arrêts *. En vain, ils les cherchèrent. 30

Dans un coin où d'abord * leurs agents * les cachèrent ³,

Les souris enfin * les mangèrent ⁴.

Autre procès nouveau : le peuple * souriquois *

En pâtit. Maint vieux chat, fin, subtil et narquois *,

Et, d'ailleurs, en voulant à toute cette race, 35

Les guetta, les prit, fit main * basse.

Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

2. Et (ils) étourdirent tout le quartier. Inversion, 23, y. — 3. *Les cachèrent*, les avait si bien rangés qu'ils étaient comme cachés et introuvables. — 4. Les souris, à la fin, les avaient mangés.

J'en reviens à mon dire. On ne voit, sous les cieux,
 Nul animal, nul être, aucune créature,
 Qui n'ait son opposé : c'est la loi de Nature *. 40
 D'en chercher la raison, ce sont soins * superflus.
 Dieu fit bien ce qu'il fit ⁵, et je n'en sais pas plus.

Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles ⁶
 On en vient sur un rien plus des trois quarts du temps.
 Humains, il vous faudrait encore à soixante ans 45
 Renvoyer chez les barbaques *.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Montrer en quoi consiste cette opposition des contraires qui, d'après La Fontaine, est la « Loi de Nature ».

9. — LE LOUP ET LE RENARD

Source. — Elle est indiquée à la fin de la fable. On possède encore, à la Bibliothèque Nationale, un thème latin donné par Fénelon au duc de Bourgogne sur ce sujet.

Intérêt. — Par sa donnée et son idée directrice, cette fable se rapproche beaucoup de II, 18, *la Chatte métamorphosée en Femme*. Dans les deux cas, il s'agit d'une métamorphose dont triomphe le naturel primitif. On peut aussi rapprocher de IX, 7, *la Souris métamorphosée en Fille* et, par contraste, de XII, 1, *les Compagnons d'Ulysse*, qui soutient une thèse toute contraire.

D'où vient que personne, en la vie,
 N'est satisfait de son état * ?
 Tel * voudrait bien être soldat
 A qui le soldat porte envie.

Certain * Renard voulut, dit-on, 5
 Se faire loup. Hé! qui peut dire
 Que, pour le métier de mouton,
 Jamais aucun loup ne soupire?

5. Cf. IX, 4, vers 1 : *Dieu fait bien ce qu'il fait*. — 6. Nous dirions : aux gros mots.

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans,
Un Prince¹ en fable ait mis la chose, 10
Pendant que, sous mes cheveux blancs,
Je fabrique, à force de temps²,
Des vers moins sensés que sa prose

Les traits * dans sa fable semés
Ne sont, en l'ouvrage du poète³, 15
Ni tous, ni si bien exprimés.
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette *,
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps, 20
Me fera prendre la trompette *.

Je ne suis pas un grand prophète ;
Cependant, je lis dans les cieux
Que, bientôt, ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères ; 25
Et ce temps-ci n'en produit guères *.
Laisant à part tous ces mystères *,

Essayons de conter la fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : « Notre cher⁴, pour tous mets,
J'ai souvent un vieux coq ou de maigres poulets ; 30

C'est une viande * qui me lasse.

Tu fais meilleure chère * avec moins de hasard *.

J'approche des maisons, tu te tiens à l'écart.

Apprends-moi ton métier. Camarade, de grâce,

Rends-moi le premier de ma race 35

Qui fournisse son croc * de quelque mouton gras :

Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.

— Je le veux *, dit le Loup. Il m'est mort un mien frère ;

Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »

Il vint, et le Loup dit : « Voici comme * il faut faire, 40

1. *Prince*, le duc de Bourgogne. — 2. Indication sur le soin que La Fontaine mettait à travailler ses fables. — 3. Une syllabe, par synérèse, 27, f. — 4. C'est « mon cher » au pluriel de majesté.

Si tu veux écarter les mâtons * du troupeau. »

Le Renard ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord, il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis, enfin, il n'y manqua rien ⁵. 45

A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel ⁶, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville ⁷; 50
Mères, brus et vieillards au temple couraient tous.
L'ost * au peuple bêlant crut voir cinquante loups.
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage *.

Le larron s'en saisit. A quelques pas de là, 55
Il entendit chanter un coq du voisinage;
Le disciple * aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe ⁸,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent *,
Et courant d'un pas diligent. 60

Que * sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace *
A la première occasion.

* * *

De votre esprit que nul autre n'égale, 65
Prince, ma Muse * tient tout entier ce projet *.
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *S'il est vrai que les renards ne peuvent devenir loups, faut-il en conclure absolument que l'éducation ne puisse changer la nature? Citer des exemples du contraire.*

5. Gradation, 23, r. — 6. Comparaison, 23, j. — 7. Allusion à l'épisode conté au livre XVI de l'*Iliade*, où l'on voit l'ami d'Achille, Patrocle, s'élancer au secours des Grecs sous les armes d'Achille et mettre en fuite les Troyens. — 8. C'est la peau du Loup, robe qui témoignait de son passage dans la classe du loup.

Caquet * bon-bec, alors, de jaser au plus dru *
 Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace ⁴
 Disant le bien, le mal, à travers champ *, n'eût su
 Ce qu'en fait de babil y savait notre agasse *. 15
 Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
 Sautant, allant de place en place,
 Bon espion, Dieu * sait ! Son offre ayant déplu,
 L'Aigle lui dit, tout en colère :
 « Ne quittez point votre séjour ⁵, 20
 Caquet * bon-bec, ma mie * ; adieu. Je n'ai que faire
 D'une babillarde à ma cour :
 C'est un fort méchant * caractère ! »
 Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux *. 25
 Cet honneur a * souvent de mortelles angoisses.
 Rediseurs *, espions, gens à l'air gracieux,
 Au cœur tout différent, s'y rendent odieux ⁶,
 Quoique, ainsi que la Pie, il faille, dans ces lieux,
 Porter l'habit de deux paroisses *. 30

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Composez le discours de l'Aigle expliquant à la Pie pourquoi elle ne veut pas « d'une babillarde à sa cour ».*

12. — LE MILAN, LE ROI ET LE CHASSEUR

A Son Altesse Sérénissime
 Monseigneur le Prince de Conti.

Source. — Inconnue. L'allusion à Pilpay au vers 75, est une fantaisie de l'auteur.

Intérêt. — La fable est dédiée au prince de Conti, neveu du grand Condé ; Conti épousa, en 1688, sa petite-cousine, Marie-

4. *L'homme d'Horace* est Vulteius Ménas, mis en scène dans la 7^e Épître du livre I, comme parlant de tout et du reste. — 5. Autrement dit : Restez chez vous. — 6. Il s'agit des *mouches* (mouchards).

Thérèse de Bourbon. La fable a été évidemment composée à cette occasion.

Ce n'est pas une fable, mais un conte malicieux et édifiant, dont La Fontaine s'amuse à donner deux rédactions différentes, comme il l'a fait autrefois pour *la Mort et le Malheureux* (I, 15 et 16) et pour *le Pâtre et le Lion* (VI, 1 et 2). La digression qui les sépare, sur la métempsychose *, peut être rapprochée de IX, 7, *la Souris métamorphosée en Fille*. L'ensemble, avec la dédicacépithalame, les deux fables de ton très différent, la digression philosophique, est très composite et donne un exemple particulièrement typique de « fable variée ».

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux 5
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille¹ qui, du sien, ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.

Ce titre² n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge * d'or, font cent biens ici-bas. 10
Peu de grands sont nés tels, en cet âge où nous sommes ;
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas³.

Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes⁴ généreux vous promettent des temples *.
Apollon *, citoyen * de ces augustes lieux⁵, 15
Prétend * y célébrer votre nom sur sa lyre *.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour ici doit vous suffire.

Hymen * veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux 20
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!

Et la Princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins,

1. On sait que la colère d'Achille est le sujet de l'Iliade. — 2. Le titre de héros. — 3. Vers d'excellente satire, peut-être inspiré de Montaigne : « Les grands ne donnent prou s'ils ne m'ôtent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal. » — 4. Accord, 29, a. — 5. Ces augustes lieux, les temples poétiques promis au prince.

- Pour témoins, j'en prends les merveilles 25
 Par qui * le Ciel, pour vous prodigue en ses présents,
 De qualités qui n'ont qu'en vous seuls leurs pareilles
 Voulut orner vos jeunes ans ⁶.
 Bourbon, de son esprit, ces grâces assaisonne.
 Le Ciel joignit, en sa personne, 30
 Ce qui sait se faire estimer
 A ce qui sait se faire aimer.
 Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie.
 Je me tais donc, et vais rimer
 Ce que fit un oiseau de proie. 35
- Un Milan *, de son nid antique possesseur,
 Étant pris vif par un chasseur,
 D'en faire au Prince un don, cet homme se propose.
 La rareté du fait donnait prix * à la chose.
 L'oiseau, par le chasseur humblement présenté, 40
 Si ce conte n'est apocryphe *,
 Va tout droit imprimer sa griffe
 Sur le nez de Sa Majesté.
- Quoi! sur le nez du Roi? du Roi même, en personne!
 Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne? 45
 Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un *.
 Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
 Dire, des courtisans, les clameurs et la peine,
 Serait se consumer en efforts impuissants.
 Le Roi n'éclata * point : les cris sont indécents 50
 A la Majesté souveraine.
- L'oiseau garda son poste *. On ne put seulement *
 Hâter son départ d'un moment.
 Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
 Lui présente le leurre *, et le poing * ; mais en vain. 55
 On crut que, jusqu'au lendemain,
 Le maudit animal à la serre insolente
 Nicherait là, malgré le bruit *,
 Et, sur le nez sacré, voudrait passer la nuit.

6. Les merveilles, par qui le Ciel, prodigue en ses présents pour vous, voulut orner vos jeunes ans de qualités qui n'ont leurs pareilles qu'en vous seuls : vers terriblement contournés, à peu près dénués de sens, les plus mauvais, peut-être, que La Fontaine ait écrits.

Tâcher de l'en tirer irritait son caprice. 60

Il quitte enfin le Roi, qui dit : « Laissez aller

Ce Milan, et celui qui m'a cru régaler *.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office *,

L'un en Milan, et l'autre, en citoyen * des bois.

Pour moi, qui sais comment doivent agir les Rois, 65

Je les affranchis du supplice. »

Et la Cour d'admirer. Les courtisans, ravis,

Élèvent * de tels faits, par eux si mal suivis *.

Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle,

Et le veneur * l'échappa belle, 70

Coupable seulement, tant lui que l'animal,

D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.

Ils n'avaient appris à connaître

Que les hôtes des bois. Était-ce un si grand mal ?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure. 75

Là, nulle humaine créature

Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.

Le Roi même ferait scrupule d'y toucher.

Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie

N'était point au siège de Troie ? 80

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros

Des plus huppés et des plus hauts.

Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore ;

Nous croyons, après Pythagore *,

Qu'avec les animaux de forme nous changeons : 85

Tantôt Milans, tantôt Pigeons,

Tantôt Humains, puis volatiles *,

Ayant dans les airs leurs familles ⁸.

Comme l'on conte en deux façons

L'accident du chasseur, voici l'autre manière : 90

Un certain * fauconnier *, ayant pris, ce * dit-on,

A la chasse un Milan * (ce qui n'arrive guère),

7. Propos singulier dans la bouche d'un Hindou. Mais on sait que La Fontaine confond à plaisir les civilisations. — 8. *Familles*, prononcez *fami-les*, pour la rime avec *volatiles*.

En voulut au Roi faire un don
 Comme de chose singulière.
 Ce cas * n'arrive pas quelquefois * en cent ans. 95
 C'est le *Non plus ultra* ⁹ de la fauconnerie *.
 Ce chasseur perce donc un gros * de courtisans,
 Plein de zèle, échauffé, s'il le fut dans sa vie.
 Par ce parangon * des présents,
 Il croyait sa fortune faite, 100
 Quand l'animal porte-sonnette ¹⁰,
 Sauvage encore et tout grossier,
 Avec ses ongles tout d'acier
 Prend le nez du chasseur, happe * le pauvre sire *.
 Lui de crier! chacun de rire! 105
 Monarque et courtisans! qui n'eût ri? quant à moi,
 Je n'en eusse quitté ma part * pour un empire.
 Qu'un Pape rie, en bonne foi,
 Je ne l'ose assurer; mais je tiendrais un roi
 Bien malheureux, s'il n'osait rire. 110
 C'est le plaisir des dieux : malgré son noir * souci,
 Jupiter et le peuple immortel rit aussi ¹¹.
 Il en fit des éclats, à ce que dit l'Histoire *,
 Quand Vulcain *, clopinant, lui vint donner à boire.
 Que le peuple immortel se montrât sage * ou non, 115
 J'ai changé mon sujet avec juste raison :
 Car, puisqu'il s'agit de morale,
 Que nous eût, du chasseur, l'aventure fatale *
 Enseigné de nouveau? L'on a vu, de tout temps,
 Plus de sots fauconniers que de rois indulgents. 120

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Rédigez une troisième version
 de ce récit, dans laquelle vous supposerez que le Milan va se percher
 sur le nez d'un courtisan. Tirez-en une morale.

9. *Non plus ultra*, non au-delà. La limite extrême. — 10. Les
 oiseaux de fauconnerie portent une petite sonnette attachée au cou. —
 11. Allusion à l'Iliade, I, 597-600, où l'on voit le conseil des dieux,
 réunis pour discuter de la guerre de Troie, rire comme le dit La Fontaine.

13. — LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON

Sources. — Abstemius ; Gilbert Cousin ; Verdizotti. L'histoire est aussi contée par Aristote, *Rhétorique*, II, 20 (cf. v. 27), et par Josèphe, *Histoire des Juifs*, 18, 8.

Intérêt. — Fable didactique, du genre *orné*. L'avidité des « parasites » fait aussi le sujet de la fable 6, du même livre : *le Cerf malade*, qui est à rapprocher.

On possède, en manuscrit autographe, la première rédaction de cette fable par La Fontaine. La comparaison des deux textes révèle dans quelle direction l'auteur orientait ses efforts : pittoresque, vivacité du dialogue, variété des rythmes :

LE RENARD ET LES MOUCHES

Un Renard, tombé dans la fange
Et, des mouches, presque mangé,
Trouvait Jupiter fort étrange
De souffrir qu'à ce point le Sort l'eût outragé.
Un Hérisson du voisinage 5
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importun essaim.
Le Renard aima mieux les garder et fut sage.
« Vois-tu pas, dit-il, que la faim
Va rendre une autre troupe encor plus importune? 10
Celle-ci, déjà soûle, aura moins d'âpreté. »
Trouver, à cette fable, une moralité,
Me semble chose assez commune ;
On peut, sans grand effort d'esprit,
En appliquer l'exemple aux hommes : 15
Que de mouches voit-on, dans le siècle où nous sommes !
Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

Aux traces¹ de son sang, un vieux * hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois *,
Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite * ailé

1. Joignez à *attira* ; *attira aux traces* : attira par les traces. Inversion descriptive, 23, y.

- Que nous avons *mouche* appelé². 5
 Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
 Que le Sort *, à tel point, le³ voulut affliger
 Et le fit aux mouches manger.
 « Quoi! se jeter sur moi, sur moi, le plus habile
 De tous les hôtes des forêts! 10
 Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
 Et * que * me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
 Va! le Ciel te confonde, animal importun!
 Que * ne vis-tu sur le commun *? »
 Un Hérisson du voisinage, 15
 Dans mes vers nouveau personnage⁴,
 Voulut le délivrer de l'importunité
 Du peuple * plein d'avidité.
 « Je les vais, de mes dards, enfiler par centaines,
 Voisin Renard, dit-il, et terminer tes peines. 20
 — Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas;
 Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
 Ces animaux sont soûls * : une troupe nouvelle
 Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »
 Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas : 25
 Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
 Aristote appliquait cet apologue * aux hommes.
 Les exemples en sont communs *,
 Surtout au pays où nous sommes.
 Plus telles * gens sont pleins, moins ils sont importuns. 30

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Quelles sont les circonstances qui expliquent que le Renard se laisse « manger aux mouches »? A-t-il raison de se plaindre? de refuser le secours du hérisson?*

2. Entrée en matière descriptive, 26, b. — 3. Complément de l'infinif, 29, d. — 4. C'est en effet la première fois que La Fontaine met le hérisson en scène.

14. — L'AMOUR ET LA FOLIE

Source. — Louise Labé, *Débat de la Folie et l'Amour*.

Intérêt. — Cette pièce avait d'abord été publiée en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*. Ce n'est nullement une fable, mais une allégorie galante dans le goût de l'anacréontisme du xvi^e siècle. On peut la comparer aux odelettes de Ronsard : *l'Amour piqué*, *l'Amour mouillé*. La pièce de La Fontaine a de la grâce et de la malice, sans atteindre, peut-être, à la légèreté délicate des pièces semblables de Ronsard.

Dans le genre de l'allégorie, La Fontaine avait déjà écrit *la Discorde* (VI, 20), qui se termine, comme l'Amour et la Folie, par une pointe *.

Tout est mystère * dans l'Amour * :
 Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance¹.
 Ce n'est pas l'ouvrage * d'un jour
 Que d'épuiser cette science.
 Je ne prétends * donc point tout expliquer ici. 5
 Mon but est seulement de dire, à ma manière,
 Comment l'Aveugle que voici
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.
 J'en fais juge un amant *, et ne décide rien. 10

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble.
 Celui-ci n'était pas encor * privé des yeux.
 Une dispute * vint : l'Amour veut qu'on assemble
 Là-dessus * le conseil * des dieux.
 L'autre n'eut pas la patience ; 15
 Elle lui donne un coup si furieux
 Qu'il en perd la clarté des cieux.
 Vénus en demande vengeance.
 Femme et mère : il * suffit pour juger de ses cris.
 Les dieux en furent étourdis : 20
 Et Jupiter, et Némésis *,

1. *Enfance*, le fait qu'il est un enfant.

Et les juges d'enfer², enfin toute la bande.
 Elle représenta * l'énormité du cas *.
 Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas³.
 Nulle peine n'était, pour ce crime, assez grande. 25
 Le dommage devait être aussi réparé.
 Quand on eut bien considéré
 L'intérêt du public, celui de la partie *,
 Le résultat enfin de la suprême cour⁴,
 Fut de condamner la Folie 30
 A servir de guide à l'Amour.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Quel est le sens de l'allégorie qui représente l'Amour comme un aveugle, guidé par la Folie? qu'en pensez-vous?*

15. — LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT

A Madame de La Sablière

Source. — Pilpay.

Intérêt. — Délicieux chef-d'œuvre sentimental, à la gloire de l'amitié, comme *les Deux Amis* (VIII, XI) et *les Deux Pigeons* (IX, 2). Mais La Fontaine élargit ici son sujet à l'extrême et esquisse une petite épopée de l'Amitié, comme il l'indique dans la conclusion. Aussi l'ample prologue à l'amie par excellence, M^{me} de La Sablière, ne paraît-il pas surcharger cette œuvre.

On peut faire un rapprochement curieux entre le *Temple à Iris*, décrit dans le prologue, et les temples allégoriques des grands rhétoriciens, par exemple le *Temple de Cupido*, de Marot. Voir au Lexique, le mot *Temple* *.

Je vous gardais un temple * dans mes vers,
 Il n'eût fini qu'avecque * l'univers.

2. Voir *Minos*. — 3. Style indirect, 29, z. — 4. Brachylogie, 23, i. Comprenez : le résultat de la délibération de la cour suprême.

Déjà ma main en fondait la durée
 Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé ¹
 Et sur le nom de la divinité 5
 Que, dans ce temple, on aurait adorée.
 Sur le portail, j'aurais ces mots écrits :
Palais sacré de la déesse Iris * ² ;
 Non celle-là qu'a Junon * à ses gages *,
 Car Junon même, et le maître des dieux ³, 10
 Serviraient l'autre, et seraient glorieux
 Du seul honneur de porter ses messages.
 L'apothéose * à la voûte eût paru.
 Là, tout l'Olympe * en pompe eût été vu
 Plaçant Iris sous un dais de lumière. 15
 Les murs auraient amplement contenu
 Toute sa vie, agréable matière *,
 Mais peu féconde en ces événements
 Qui, des États, font les renversements.
 Au fond du temple, eût été son image *, 20
 Avec ses traits, son souris *, ses appas *,
 Son art de plaire * et de n'y penser pas,
 Ses agréments à qui * tout rend hommage.
 J'aurais fait voir, à ses pieds, des mortels,
 Et des Héros, des demi-dieux encore *, 25
 Même des dieux * ; ce que le monde adore
 Vient quelquefois parfumer ses autels * ⁴.
 J'eusse, en ses yeux, fait briller, de son âme
 Tous les trésors, quoiqu'imparfaitement :
 Car ce cœur vif et tendre infiniment 30
 Pour ses amis, et non point autrement,
 Car cet esprit qui, né du firmament ⁵,
 A beauté d'homme avec grâces de femme,
 Ne se ⁶ peut pas, comme on veut, exprimer.
 A vous, Iris, qui savez tout charmer, 35

1. La poésie. — 2. *Palais sacré de*, temple consacré à... Allusion aux inscriptions gravées sur les frontons des temples anciens : *Deo... sacrum*. — 3. Jupiter. L'autre Iris est M^{me} de La Sablière. — 4. Parmi ces dieux qui vinrent faire leur cour à M^{me} de La Sablière, il faut citer Jean Sobieski, qui devint roi de Pologne. — 5. Descendu du Ciel ; allusion aux théories platonicienne et stoïcienne sur l'origine de l'âme. — 6. Complément de l'infinif.

Qui savez plaire en un degré suprême,
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
 (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
 Car c'est un mot banni de votre cour ;
 Laissons-le donc!) agréez que ma Muse * 40
 Achève un jour cette ébauche confuse.
 J'en ai placé l'idée et le projet *,
 Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
 Où l'amitié donne de telles marques
 Et d'un tel prix, que leur simple récit 45
 Peut quelque temps amuser * votre esprit.
 Non que ceci se passe entre monarques :
 Ce que chez vous nous voyons estimer
 N'est pas un roi qui ne sait point aimer :
 C'est un mortel qui sait mettre * sa vie 50
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
 Quatre animaux, vivant de compagnie *,
 Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
 Vivaient ensemble unis, douce société *. 55
 Le choix d'une demeure ⁷ aux humains inconnue
 Assurait leur félicité.
 Mais quoi ! l'homme découvre enfin * toutes * retraites.
 Soyez au milieu des déserts *,
 Au fond des eaux, au haut des airs, 60
 Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
 La Gazelle s'allait ébattre innocemment,
 Quand un chien, maudit instrument
 Du plaisir barbare des hommes ⁸,
 Vint sur l'herbe éventer * les traces de ses pas. 65
 Elle fuit, et le Rat, à l'heure du repas,
 Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
 Aujourd'hui que trois conviés ?
 La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ? »
 A ces paroles, la Tortue 70
 S'écrie et dit : « Ah ! si j'étais,

7. *Le choix* (qu'ils avaient su faire) *d'une demeure*... — 8. *La chasse*.
 Périphrase, 24, d.

Comme un corbeau, d'ailes pourvue,
 Tout de ce pas *, je m'en irais
 Apprendre au moins quelle contrée,
 Quel accident * tient arrêtée * 75
 Notre compagne au pied léger.
 Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger ⁹. »
 Le Corbeau part à tire d'aile.
 Il aperçoit de loin l'imprudente Gazelle
 Prise au piège et se tourmentant. 80
 Il retourne avertir les autres à l'instant.
 Car, de lui demander quand, pourquoi ni comment
 Ce malheur est tombé sur elle,
 Et perdre en vains discours * cet utile moment,
 Comme eût fait un maître d'École ¹⁰, 85
 Il avait trop de jugement.
 Le Corbeau donc vole et revole ¹¹.
 Sur * son rapport, les trois amis
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis
 De se transporter sans remise 90
 Aux lieux où la Gazelle est prise.
 « L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis.
 Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
 Après la mort de la Gazelle. »
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir 95
 Leur chère et fidèle compagne,
 Pauvre chevrette de montagne !
 La Tortue y voulut courir ;
 La voilà comme eux en campagne *,
 Maudissant ses pieds courts avec juste raison, 100
 Et la nécessité de porter sa maison.
 Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
 Coupe les nœuds du lacs * ; on peut penser la joie !
 Le chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie ? »

9. C'est-à-dire : il ne faut pas juger son cœur léger (= volage) comme son pied. — 10. Allusion à I, 19, *l'Enfant et le Maître d'École*.
 — 11. C'est-à-dire : va et revient, sans perdre de temps.

- Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou, 105
 Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle ;
 Et le Chasseur, à demi fou
 De n'en avoir nulle nouvelle *,
 Aperçoit la Tortue et retient son courroux.
 « D'où vient, dit-il, que je m'effraie * ? 110
 Je veux qu'à mon souper * celle-ci me défraie. »
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
 Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrete.
 Celle-ci, quittant sa retraite,
 Contrefait la boiteuse et vient se présenter. 115
 L'homme, de suivre et de jeter
 Tout ce qui lui pesait, si bien que Rongemaille,
 Autour des nœuds du sac, tant opère et travaille
 Qu'il délivre encor * l'autre sœur
 Sur qui s'était fondé le souper * du Chasseur. 120
- Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon *,
 J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
 Que l'Iliade ou l'Odyssée.
 Rongemaille ferait le principal héros, 125
 Quoiqu'à vrai dire, ici chacun soit nécessaire.
 Portemaison, l'Infante¹¹, y tient de tels propos
 Que Monsieur du Corbeau va faire
 Office * d'espion, et puis, de messenger.
 La Gazelle a, d'ailleurs, l'adresse * d'engager * 130
 Le Chasseur à donner du temps à Rongemaille.
 Ainsi, chacun, en son endroit *,
 S'entremet, agit, et travaille.
 A qui donner le prix ? au cœur, si l'on m'en croît.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Supposez que la Gazelle, « pauvre chevrete des montagnes », raconte à une compagne la grande aventure qu'elle a vécue en compagnie de ses trois amis.*

11. La Tortue. Les infantes étaient les princesses royales d'Espagne.

16. — LA FORÊT ET LE BUCHERON

Sources. — Ésope ; Anonyme ; Haudent ; Corrozet ; Verdizotti.

Intérêt. — Fable didactique, traitée avec une relative brièveté, qui n'exclut pas l'émotion. La Fontaine y fustige l'ingratitude, comme dans III, 9, *le Loup et la Cigogne* ; VI, 13, *le Villageois et le Serpent* ; V, 15, *le Cerf et la Vigne*. Mais, ici, il donne à sa morale un ton pessimiste et un tour général qui sont originaux.

Un Bûcheron venait de rompre ou d'égarer
 Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
 Cette perte ne put sitôt * se réparer ¹
 Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
 L'Homme, enfin, la prie humblement 5
 De lui laisser ², tout doucement,
 Emporter une unique branche,
 Afin de faire un autre manche.
 Il irait employer ailleurs son gagne-pain ³ ;
 Il laisserait debout maint chêne et maint sapin 10
 Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
 L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
 Elle en eut du regret : il emmanche son fer ;
 Le misérable ne s'en sert
 Qu'à dépouiller sa bienfaitrice 15
 De ses principaux ornements.
 Elle gémit à tous * moments :
 Son propre don fait son supplice.

Voilà le train * du monde et de ses sectateurs ;
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs. 20
 Je suis las d'en parler ; mais que de doux ombrages
 Soient exposés à ces outrages *,

1. *Se réparer*, pronominal au sens passif : être réparé, 29, v. —
 2. Style indirect, 29, z. — 3. *Employer son gagne-pain*, se servir de sa cognée.

Qui ne se plaindrait là-dessus * ?
 Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode :
 L'ingratitude et les abus ⁴ 25
 N'en seront pas moins à la mode.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Exprimez les plaintes de la Forêt contre l'ingrat Bûcheron.*

17. — LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL

Source. — Mathurin Régnier, *Satire III*, vers 216 et suivants.

Intérêt. — Fable didactique, dans le genre de la *fable ornée*. La comparaison avec Régnier montre avec quel art La Fontaine corrige son modèle dans le sens du naturel et de la vérité.

Un Renard jeune encor *, quoique des plus madrés,
 Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
 Il dit à certain * Loup, franc * novice : « Accourez
 Un animal paît dans nos prés,
 Beau, grand ; j'en ai la vue encor * toute ravie. 5
 — Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant.
 Fais-moi son portrait, je te prie.
 — Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant *,
 Repartit le Renard, j'avancerais la joie ¹
 Que vous aurez en le voyant. 10
 Mais venez. Que * sait-on ? peut-être est-ce une proie
 Que la Fortune * nous envoie. »
 Ils vont. Et le Cheval, qu'à l'herbe on avait mis *,
 Assez peu curieux * de semblables amis,
 Fut presque sur le point d'enfiler la venelle *. 15
 « Seigneur *, dit le Renard, vos humbles serviteurs *
 Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
 Le Cheval, qui n'était ² dépourvu de cervelle,
 Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs ;
 Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. » 20

4. Pour : les abus de l'ingratitude. Hendiadyn, 23, u.

1. Je vous ferais ressentir d'avance, par ma description, la joie... —
 2. Négation, 29, k.

Le Renard s'excusa * sur son peu de savoir.

« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;

Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir.

Ceux du Loup, gros * messieurs, l'ont fait apprendre * à
[lire. »

Le Loup, par ce discours * flatté,

25

S'approcha ; mais sa vanité

Lui coûta quatre dents : le Cheval lui desserre *

Un coup, et haut * le pied ! Voilà mon Loup par terre,

Mal en point, sanglant et gâté *.

« Frère, dit le Renard, ceci nous justifie *

30

Ce que m'ont dit des gens d'esprit * :

Cet animal vous a, sur la mâchoire, écrit

Que, de tout inconnu, le sage * se méfie. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Imaginez les réflexions du Loup, tandis qu'il regagne son repaire, « mal en point, sanglant et gâté ».*

18. — LE RENARD ET LES POULETS D'INDE

Source. — Thomas Willes : *De Anima brutorum*.

Intérêt. — Fable didactique, ornée discrètement de traits pittoresques destinés à mettre l'action en vive lumière.

Contre les assauts d'un Renard

Un arbre, à des dindons, servait de citadelle.

Le perfide, ayant fait tout le tour du rempart

Et vu chacun en sentinelle¹,

S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !

5

Eux seuls seront exempts de la commune loi !

Non, par tous les dieux, non ! » Il accomplit son dire².

La lune alors luisant semblait, contre le sire *,

Vouloir favoriser la dindonnière gent *.

Lui, qui n'était novice *³ au métier d'assiégeant,

10

1. Entrée en matière descriptive, 26, b. — 2. Infinitif substantivé, 29, j. — 3. Négation, 29, k.

Eut recours à son sac * de ruses scélérates,
 Feignit vouloir⁴ gravir, se guinda * sur ses pattes,
 Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.

Arlequin * n'eût exécuté

Tant de différents personnages *.

15

Il élevait sa queue, il la faisait briller,

Et cent mille autres badinages *,

Pendant quoi *, nul dindon n'eût osé sommeiller :

L'ennemi les lassait en leur tenant la vue

Sur même objet * toujours tendue.

20

Les pauvres gens étant à la longue éblouis,

Toujours il en tombait quelqu'un * : autant de pris,

Autant de mis à part *. Près de moitié succombe.

Le Compagnon * les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger

25

Fait le plus souvent qu'on y tombe.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Les ruses nocturnes du Renard sont celles d'un braconnier. Dites ce que vous savez et ce que vous pensez de ce genre d'activité.*

19. — LE SINGE

Source. — Inconnue.

Intérêt. — Fable-épigramme, lestement troussée, inspirée sans doute, par quelque contemporain du monde parisien. La pointe finale est tournée contre les plagiaires ; La Fontaine les avait déjà attaqués dans IV, 9, *le Geai paré des plumes du paon*.

Il est * un Singe dans Paris

A qui l'on avait donné femme.

Singe, en effet, d'aucuns * maris,

Il la battait. La pauvre dame

4. *Feignit vouloir*, le verbe *feindre* est transitif et l'infinitif-objet se construit sans *de* ; cf. *vouloir prendre*.

En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus. 5
 Son fils se plaint d'étrange * sorte :
 Il éclate * en cris superflus ;
 Le père en rit ; sa femme est morte ;
 Il a déjà d'autres amours
 Que l'on croit qu'il¹ battra toujours. 10
 Il hante * la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple * imitateur,
 Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre.
 La pire espèce, c'est l'auteur.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Expliquez et, s'il y a lieu, critiquez la morale de cette fable.*

20. — LE PHILOSOPHE SCYTHE

Sources. — Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, XIX, 12 ; Gilbert Cousin.

Intérêt. — Cette fable morale est un chef-d'œuvre du genre, par la vérité parlante du symbole choisi et le naturel du développement.

Un Philosophe austère, et né dans la Scythie *,
 Se proposant de suivre * une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs¹, et vit, en certains * lieux,
 Un Sage * assez semblable au vieillard de Virgile²,
 Homme égalant les rois, homme approchant des dieux, 5
 Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
 Son bonheur consistait aux * beautés d'un jardin.
 Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
 De ses arbres à fruit, retranchait l'inutile,

1. Double relatif, 29, i.

1. Ce philosophe scythe qui voyage en Grèce ressemble beaucoup au célèbre Anacharsis, héros de Platon, de Plutarque et de Lucien, et popularisé par le roman de l'Abbé Barthélemy : *Voyages du jeune Anacharsis* (1788). — 2. Le vieillard du Galèse (Géorgiques, IV, 125-133), jardinier heureux sur son domaine.

Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela, 10
 Corrigeant partout la nature,
 Excessive à payer * ses soins avec usure ³.
 Le Scythe, alors, lui demanda
 Pourquoi cette ruine *. Était-il d'homme sage ⁴
 De mutiler ainsi ces pauvres habitants? 15
 « Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
 Laissez agir la faux du temps * :
 Ils iront assez tôt border le noir * rivage.
 — J'ôte le superflu, dit l'autre, et, l'abattant,
 Le reste ⁵ en profite d'autant. » 20
 Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
 Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
 Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
 Un universel abatis.
 Il ôte de chez lui les branches les plus belles, 25
 Il tronque * son verger contre toute raison,
 Sans observer temps ni saison,
 Lunes ni vieilles ni nouvelles ⁶.
 Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret * stoïcien *.
 Celui-ci retranche de l'âme 30
 Désirs et passions, le bon et le mauvais,
 Jusqu'aux plus innocents souhaits.
 Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
 Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort * : 35
 Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites la description antithétique des deux jardins : celui du sage grec et celui du Scythe, au moment de la floraison.*

3. *Excessive* et *usure* font pléonasme, 24, f. — 4. Était-ce le fait d'un homme sage...? — 5. Accord, 29, a. — 6. On sait que les gens du peuple attachent beaucoup d'importance aux influences, réelles ou supposées, de la lune.

21. — L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER

Source. — La Fontaine semble avoir combiné des éléments empruntés à divers passages de Pline le Naturaliste.

Intérêt. — Cette fable est la contre-partie de VIII, 15, *le Rat et l'Éléphant*. Cette fois-ci, ce sont les prétentions de l'Éléphant qui se trouvent confondues et ridiculisées.

Autrefois, l'Éléphant et le Rhinocéros,
 En dispute du pas * et des droits de l'empire *,
 Voulurent terminer leur querelle en champ * clos.
 Le jour en était pris, quand quelqu'un * vint leur dire
 Que le Singe de Jupiter, 5
 Portant un caducée *, avait paru dans l'air.
 Ce Singe avait nom Gille, à ce que dit l'Histoire *.
 Aussitôt l'Éléphant de croire
 Qu'en qualité d'ambassadeur
 Il venait trouver sa Grandeur *. 10
 Tout fier de ce sujet de gloire,
 Il attend Maître Gille, et le trouve un peu lent
 A lui présenter sa créance *.
 Maître Gille, enfin, en passant,
 Va saluer Son Excellence *. 15
 L'autre était préparé sur * la légation.
 Mais pas un mot. L'attention
 Qu'il croyait que¹ les dieux eussent à sa querelle *
 N'agitait pas encor * chez eux cette nouvelle².
 Qu'importe à ceux du firmament 20
 Qu'on soit Mouche ou bien Éléphant ?
 Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
 « Mon cousin³ Jupiter, dit-il, verra dans peu
 Un assez beau combat, de son trône suprême.
 Toute sa cour verra beau jeu *. 25

1. Doubles complétives, 29, i. — 2. *L'attention... n'agitait pas encore* : en dépit de l'attention qu'il croyait..., les dieux ne connaissaient pas encore cette nouvelle et n'en discutaient pas. L'expression est singulièrement pénible. — 3. Les souverains, entre eux, s'appellent « mon cousin ».

— Quel combat ? » dit le Singe avec un front sévère.
 L'Éléphant repartit : « Quoi ! vous ne savez pas
 Que le Rhinocéros me dispute le pas * ?
 Qu'Éléphantide a guerre avecque * Rhinocère ?
 Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom. 30
 — Vraiment, je suis ravi d'en apprendre le nom,
 Repartit Maître Gille ; on ne s'entretient guère
 De semblables sujets dans nos vastes lambris *. »
 L'Éléphant, honteux et surpris,
 Lui dit : « Et * parmi nous, que venez-vous donc faire ? 35
 — Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
 Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
 On n'en dit encor * rien dans le conseil * des dieux.
 Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Imaginez que le Rat de VIII, 15, apprend, dans les enfers, la déconvenue de l'Éléphant et fait ses réflexions à ce sujet.*

22. — UN FOU ET UN SAGE

Sources. — Phèdre ; Abstemius.

Intérêt. — Fable ésoopique, à développement bref et à morale explicite.

A rapprocher de IX, 8 : *le Fou qui vend la Sagesse*.

Certain * Fou poursuivait à coups de pierre un sage *.
 Le Sage se retourne et lui dit : « Mon ami,
 C'est fort bien fait à toi ; reçois cet écu *-ci ;
 Tu fatigues assez pour gagner davantage.
 Toute peine, dit-on, est digne de loyer *. 5
 Vois cet homme qui passe : il a de quoi payer ;
 Adresse *-lui tes dons, ils auront leur salaire *. »
 Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
 Même insulte à l'autre bourgeois *.
 On ne le paya pas en argent cette fois ¹. 10

1. On le paya en coups de bâtons. Litote, 24, a.

Maint estafier * accourt ; on vous² happe * notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois, il est * de pareils fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

15

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *D'après la fable présente et IX, 8, faites le portrait du Fou, tel que l'entend La Fontaine.*

23. — LE RENARD ANGLAIS

A Madame Harvey¹

Source. — Abstémios.

Intérêt. — Ce n'est pas une fable, mais un de ces exemples que La Fontaine aime citer pour montrer l'esprit des animaux (*Discours à M^{me} de La Sablière, à La Rochefoucauld ; les Souris et le Chat-Huant*, XI, 9). La pièce est intéressante comme un des premiers indices de cette admiration sans mesure et presque idolâtrique pour l'Angleterre qui va être de rigueur pendant tout le XVIII^e siècle philosophique. On trouve déjà ici les traits caractéristiques de l'Anglais philosophe : pensée profonde (v. 13), pénétration scientifique (15-18), détachement de la vie (54).

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire * :
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,

2. Datif éthique, 29, f.

1. M^{me} Harvey était veuve d'un ambassadeur d'Angleterre à Constantinople et sœur de l'ambassadeur en France. Elle vint à Paris en 1683, année où La Fontaine la connut, sans doute chez la duchesse Mazarin, Hortense Mancini, sœur de la duchesse de Bouillon, protectrice du poète.

- Une humeur franche et libre, et le don d'être amie 5
 Malgré Jupiter même et les temps orageux².
 Tout cela méritait un éloge pompeux ;
 Il en eût été moins selon votre génie * :
 La pompe vous déplâit, l'éloge vous ennuie.
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux 10
 Y coudre encore un mot ou deux
 En faveur de votre patrie.
- Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
 Leur esprit en cela suit leur tempérament.
 Creusant dans les sujets et forts³ d'expériences, 15
 Ils étendent partout l'empire des sciences⁴.
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour *.
 Vos gens *, à pénétrer *, l'emportent sur les autres ;
 Même les chiens de leur séjour
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres. 20
 Vos renards sont plus fins. Je m'en vais le prouver
 Par un d'eux qui, pour se sauver,
 Mit en usage un stratagème
 Non encor * pratiqué, des mieux imaginés.
- Le scélérat, réduit en⁵ un péril extrême 25
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez⁶,
 Passa près d'un patibulaire *.
 Là, des animaux ravissants *,
 Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
 Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants. 30
 Leur confrère aux abois * entre ces morts s'arrange.
 Je crois voir Annibal⁷ qui, pressé * des Romains,
 Met leurs chefs en défaut * ou leur donne le change *
 Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

2. C'est-à-dire, malgré la guerre et les disgrâces royales. — 3. *Creusant* et *forts* se rapportent à *Anglais* impliqué dans *leur* (esprit). —

4. L'Angleterre a contribué au développement des sciences expérimentales au XVII^e siècle avec Bacon, Harvey, Newton, etc. ; mais sa gloire, en ce domaine, ne l'emporte pas sur celle de la France de Descartes, Pascal, Mariotte, Pecquet, Papin, etc. — 5. *Réduit en*, acculé à. — 6. Les fameux chiens anglais des vers 14-20. — 7. Comparaison, 23, j ; La Fontaine fait allusion à la fuite d'Annibal devant Fabius Cunctator, grâce à des bœufs lâchés la nuit avec des torches aux cornes.

- Les clefs de meute ⁸, parvenues 35
 A l'endroit où, pour * mort, le traître se pendit,
 Remplirent l'air de cris ; leur maître les rompit *,
 Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
 Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
 « Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant *. 40
 Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes ⁹
 Où sont tant d'honnêtes personnes.
 Il y viendra, le drôle * ! » Il y vint, à son dam ¹⁰.
 Voilà maint basset clabaudant * ;
 Voilà notre Renard au charnier * se guindant *. 45
 Maître pendu croyait qu'il en irait de même
 Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux * ;
 Mais le pauvre, du coup, y laissa ses housseaux * ;
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
 Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté, 50
 N'aurait pas, cependant, un tel tour * inventé.
 Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
 Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
 Mais le peu d'amour pour la vie
 Leur nuit en mainte occasion. 55
- Je reviens à vous, non pour dire
 D'autres traits * sur votre sujet.
 Tout long éloge est un projet
 Trop abondant pour ma lyre *.
 Peu de nos chants, peu de nos vers, 60
 Par un encens * flatteur amusent * l'univers
 Et se font écouter des nations étranges *.
 Votre Prince ¹¹ vous dit, un jour,
 Qu'il aimait mieux un trait * d'amour
 Que quatre pages de louanges. 65
 Agréez seulement le don que je vous fais
 Des derniers efforts * de ma Muse *.

8. *Les clefs de meute* sont les meilleurs chiens de la meute, ceux qui réparent les erreurs des autres. — 9. *Les colonnes* sont les piliers en maçonnerie du gîbet. — 10. *A son dam*, pour sa perte ; comprenez que le Renard se trouva *une autre fois* pisté par les chiens et sur le point d'être pris au même endroit. — 11. Le roi Charles II.

C'est peu de chose, elle est confuse
 De ces ouvrages imparfaits.
 Cependant, ne pourriez-vous faire 70
 Que le même hommage pût plaire
 A celle qui remplit vos climats * d'habitants
 Tirés de l'île de Cythère * ?
 Vous voyez par là que j'entends *
 Mazarin¹², des Amours déesse tutélaire. 75

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *Faites le portrait de l'Anglais, tel qu'il apparaît dans cette fable.*

24. — DAPHNIS ET ALCIMADURE

Imitation de Théocrite

A Madame de La Mésangère

Sources. — Théocrite, *Idylle*, 23 ; Gilbert Cousin.

Intérêt. — Cette pièce n'a rien d'une fable : c'est un conte galant, dans le genre des Bergeries, et c'est, de plus, une pièce de circonstance. M^{me} de La Mésangère, en effet, était la fille de M^{me} de La Sablière, protectrice du poète ; elle était veuve, et sa mère souhaitait la voir se remarier. La Fontaine appuie les intentions de M^{me} de La Sablière dans ce conte écrit pour la confusion des « cruelles ». Cf. *Tircis et Amarante* (VIII, 13) ; et *les Poissons et le Berger qui joue de la flûte* (X, 10).

Aimable fille d'une mère

A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour *,
 Sans ceux¹ que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
 Et quelques-uns encor * que vous garde l'Amour,
 Je ne puis qu'² en cette Préface 5
 Je ne partage entre elle et vous

12. La duchesse Mazarin, qui avait suivi M^{me} Harvey en Angleterre.

1. *Sans ceux que...*, sans compter ceux que. — 2. *Je ne puis que*, latinisme : *non possum quin*, je ne puis empêcher que.

Un peu de cet encens * qu'on recueille au Parnasse *,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.

Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce serait trop ; il faut choisir, 10
Ménageant ma voix et ma Lyre *

Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit ;
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse 15
Sans celle³ dont sur vous l'éloge rejallit.

Gardez * d'environner ces roses
De trop d'épines : si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses,
Il les dit mieux que je ne fais. 20

Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils : vous l'allez voir.

Jadis, une jeune merveille
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir ;
On l'appelait Alcimadure, 25

Fier * et farouche objet *, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant autres lois

Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles
Et surpassant les plus cruelles ; 30

N'ayant trait qui ne plût, pas même⁴ en ses rigueurs :
Quelle * l'eût-on trouvée⁵ au fort * de ses faveurs ?

Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur ; jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin, 35
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.

Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir ;
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine *. 40

Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine⁶ ;
On ne daigna lui faire ouvrir

3. *Sans celle*, n'était celle (M^{me} de La Sablière). — 4. *Pas même*, même. Négation, 29, k. — 5. *Quelle l'eût-on trouvée* : quelle beauté lui eût-on trouvée. — 6. Autrement dit, il perdit son temps.

Cette maison fatale *, où, parmi ses compagnes,
 L'ingrate, pour le jour de sa nativité ⁷,
 Joignait aux fleurs de sa beauté 45
 Les trésors des jardins et des vertes campagnes *,
 « J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux,
 Mais je vous suis trop odieux,
 Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste,
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste. 50
 Mon père, après ma mort, et * je l'en ai chargé,
 Doit mettre à vos pieds l'héritage *
 Que votre cœur a négligé.
 Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
 Tous mes troupeaux, avec mon chien, 55
 Et que, du reste de mon bien *,
 Mes compagnons fondent un temple
 Où votre image * se contemple ⁹,
 Renouvelant ¹⁰ de fleurs l'autel à tout moment ;
 J'aurai, près de ce temple, un simple monument * ; 60
 On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
Pleure et dis : Celui-ci succomba sous la loi
 De la cruelle Alcimadure. »
 A ces mots, par la Parque *, il se sentit atteint ; 65
 Il aurait poursuivi, la douleur le prévint.
 Son ingrate sortit, triomphante et parée.
 On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
 Pour donner quelques pleurs au sort de son amant *.
 Elle insulta * toujours le fils de Cythérée *, 70
 Menant, dès ce soir même, au mépris de ses lois,
 Ses compagnes danser autour de sa statue.
 Le dieu tomba sur elle et l'accabla du poids.
 Une voix sortit de la nue ;
 Écho * reedit ces mots dans les airs épanchus : 75
Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus.
 Cependant, de Daphnis, l'Ombre, au Styx * descendue,

7. L'anniversaire de sa naissance. — 8. Des fleurs. Périphrase, 24, d.
 — 9. Pronominal à sens passif : soit contemplée. — 10. *Renouvelant*
 se rapporte à *mes compagnons*.

Frémit et s'étonna, la voyant accourir.

Tout l'Érèbe * entendit cette Belle homicide

S'excuser * au Berger, qui ne daigna l'ouïr, 80

Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide ¹¹.

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — Rédigez la réponse de *M^{me} de La Mésangère à La Fontaine*.

25. — LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER * ET LE SOLITAIRE

Source. — Arnauld d'Andilly : *les Vies des Saints Pères des déserts*.

Intérêt. — Cette fable est un conte religieux, le seul du genre dans les trois recueils. On peut le rapprocher de X, 9, *le Berger et le Roi* et de XI, 4, *le Songe d'un Habitant du Mogol*, pièces qui, toutes deux, comme celle-ci, visent à inspirer « l'amour de la retraite ». Mais il s'agit, ici, d'une retraite pieuse, en vue du salut. Il est beau que La Fontaine ait conclu son œuvre par cet appel, et il peut se dire, en effet, en posant la plume, définitivement cette fois :

Par où saurais-je mieux finir ?

Trois Saints, également jaloux * de leur salut,

Portés * d'un même esprit *, tendaient à même but.

Ils s'y prirent tous trois par des routes ¹ diverses *.

Tous * chemins vont à Rome : ainsi, nos concurrents ²

Crurent pouvoir choisir des sentiers différents. 5

L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses *,

11. Comparaison, 23, j ; pour Ajax et Ulysse, cf. *Odyssée*, XI, 543 ; et, pour Didon et le « perfide », *Enée*, *Enéide*, VI, 450, sqq. Types de rancunes qui survivent aux enfers : Ajax ne pardonnait pas à Ulysse l'octroi des armes d'Achille, et Didon ne pardonnait pas à Enée de l'avoir abandonnée à Carthage.

1. *Ils s'y prirent par des routes*, combinaison de deux expressions : *Ils prirent des routes*, et : *ils s'y prirent par des moyens*. — 2. *Concurrents*, au sens étymologique : qui courent ensemble, sans idée de rivalité.

Qu'en apanage * on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune *.
 Depuis qu'il est * des lois, l'homme, pour ses péchés, 10
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
 La moitié ? les trois-quarts, et bien souvent le tout.
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie *.
 Le second de nos saints choisit les hôpitaux. 15
 Je le loue ; et le soin * de soulager ces maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
 Donnaient de l'exercice au pauvre Hospitalier * :
 Chagrins, impatients et se plaignant sans cesse : 20
 « Il a pour tels et tels un soin * particulier ;
 Ce sont ses amis. Il nous laisse *. »
 Ces plaintes n'étaient rien au prix * de l'embarras
 Où se trouva réduit l'appointeur * de débats.
 Aucun * n'était content : la sentence arbitrale * 25
 A nul des deux³ ne convenait ;
 Jamais le Juge ne tenait,
 A leur gré, la balance *.égale.
 De semblables discours * rebutaient l'appointeur.
 Il court aux hôpitaux, va voir le directeur. 30
 Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
 Affligés et contraints de quitter ces emplois,
 Vont confier leur peine au silence des bois.
 Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
 Lieu respecté des vents, ignoré du soleil, 35
 Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
 « Il faut, dit leur ami, le⁴ prendre de soi-même.
 Qui mieux que vous sait vos besoins ?
 Apprendre à se connaître est le premier des soins
 Qu'impose à tout mortel la Majesté suprême. 40
 Vous êtes-vous connus dans le monde * habité ?
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
 Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

3. Des deux adversaires ou partis. — 4. Le prendre : prendre con-
 Voir Détermination, 29, g.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
 Agitez celle-ci : comment nous verrions-nous ? 45
 La vase est un épais nuage
 Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
 Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer :
 Vous verrez alors votre image.
 Pour vous mieux contempler, demeurez au désert *. » 50
 Ainsi parla le Solitaire.
 Il fut cru, l'on suivit ce conseil salulaire.

Ce n'est pas qu'un emploi * ne doive être souffert :
 Puisqu'on plaide et qu'on meurt et qu'on devient malade,
 Il faut des médecins, il faut des avocats. 55
 Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas ;
 Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
 Cependant, on s'oublie en ces communs besoins *.
 O vous, dont le public emporte * tous les soins,
 Magistrats, Princes et Ministres, 60
 Vous que doivent * troubler mille accidents * sinistres,
 Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
 Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
 Si quelque bon moment à ces pensers * vous donne.
 Quelque flatteur vous interrompt. 65
 Cette leçon sera la fin de mes ouvrages.
 Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
 Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
 Par où * saurais *-je mieux finir ?

EXERCICE COMPLÉMENTAIRE. — *En prenant des éléments dans X, 9 ; XI, 4, et dans la présente fable, vous composerez un éloge de la Solitude, d'après La Fontaine.*

SUPPLÉMENT

Les deux fables qui suivent sont toutes deux politiques. Jamais La Fontaine ne les a admises dans ses recueils ; c'est pourquoi nous les donnons sous forme de supplément.

1. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Source. — P. Commire, *Sol et Ranae*, 1672.

Intérêt. — Publiée en 1672 en petit fascicule séparé, cette fable est moins une fable qu'une allégorie politique : le soleil est Louis XIV, et les Grenouilles dans leurs marais sont les Hollandais aux Pays-Bas. A rapprocher de VIII, 18, *le Bassa et le Marchand* et de XI, 1, *le Lion*.

Les filles du limon tiraient du roi des astres¹

Assistance et protection.

Guerre ni pauvreté ni semblables désastres

Ne pouvaient approcher de cette nation.

Elle faisait valoir² en cent lieux son empire *. 5

Les Reines des étangs, Grenouilles veux-je dire,

(Car, que coûte-t-il d'appeler

Les choses par noms honorables?)

Contre leur bienfaiteur³ osèrent cabaler,

Et devinrent insupportables. 10

L'imprudence, l'orgueil et l'oubli des bienfaits,

Enfants de la bonne fortune,

Firent bientôt crier cette troupe importune ;

On ne pouvait dormir en paix :

Si l'on eût cru leur murmure, 15

Elles auraient, par leurs cris,

Soulevé grands et petits

Contre l'œil de la nature⁴.

Le soleil, à leur dire, allait tout consumer,

Il fallait promptement s'armer 20

1. Les grenouilles, le soleil. Périphrases, 24, d. — 2. Elle imposait. — 3. L'indépendance des Pays-Bas avait été imposée par la France et reconnue dans les traités de Westphalie (1648). — 4. Le soleil, qui voit tout dans la nature. Périphrase antique.

Et lever des troupes puissantes.
 Aussitôt qu'il faisait un pas,
 Ambassades croassantes *
 Allaient dans tous les états.
 A les ouïr, tout le monde, 25
 Toute la machine * ronde,
 Roulait * sur les intérêts
 De quatre méchants * marais.
 Cette plainte téméraire
 Dure toujours ; et pourtant, 30
 Grenouilles devraient se taire
 Et ne murmurer pas tant ;
 Car si le soleil se pique *,
 Il le leur fera sentir.
 La République aquatique 35
 Pourrait bien s'en repentir.

2. — LA LIGUE DES RATS

Source. — Invention de La Fontaine.

Intérêt. — Comme la précédente, cette fable est une allégorie politique. Le chat est Louis XIV, la souris est la Hollande ; les rats d'alentour sont les membres de la coalition de 1672 : Espagne, Empire, Danemarck. La fable a été publiée dans le *Mercur* *Galant*, livraison de décembre 1692.

Une Souris craignait un Chat
 Qui, dès longtemps, la guettait au passage.
 Que faire en cet état ? elle, prudente et sage,
 Consulte son voisin : c'était un maître Rat
 Dont la rateuse seigneurie 5
 S'était logée en bonne hôtellerie
 Et qui, cent fois, s'était vanté, dit-on,
 De ne craindre, de chat ou chatte,
 Ni coup de dent ni coup de patte.

- « Dame Souris, lui dit ce fanfaron, 10
 Ma foi *, quoi que je fasse,
 Seul, je ne puis chasser le Chat qui vous menace ;
 Mais, assemblant tous les Rats d'alentour,
 Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour. »
 La Souris fait une humble révérence, 15
 Et le Rat court en diligence
 A l'office *, qu'on nomme autrement la Dépense,
 Où maints rats assemblés
 Faisaient au frais de l'hôte une entière bombance.
 Il arrive les sens troublés, 20
 Et les poumons tout essoufflés.
 « Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats. Parlez.
 — En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement secourir la Souris,
 Car Raminagobis * 25
 Fait en tout lieu un étrange * ravage.
 Ce Chat, le plus diable des chats,
 S'il manque de souris, voudra manger des rats. »
 Chacun dit : « Il * est vrai. Sus ! sus ! Courons aux armes ! »
 Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes. 30
 N'importe, rien n'arrête un si noble projet ;
 Chacun se met en équipage * ;
 Chacun met dans son sac un morceau de fromage,
 Chacun promet enfin de risquer le paquet.
 Ils allaient tous comme à la fête, 35
 L'esprit content, le cœur joyeux.
 Cependant, le Chat, plus fin qu'eux,
 Tenait déjà la Souris par la tête.
 Ils s'avancèrent à grands pas
 Pour secourir leur bonne amie. 40
 Mais le Chat, qui n'en démord pas,
 Gronde et marche au devant de la troupe ennemie.
 A ce bruit, nos très prudents rats,
 Craignant mauvaise destinée,
 Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas, 45
 Une retraite fortunée :
 Chaque rat rentre dans son trou.
 Et si quelqu'un en sort, gare encor * le Matou !

LEXIQUE

A

A, préposition. Emplois et sens nombreux :

1. Pour (indiquant le but).

Engins à vous envelopper, pièges pour vous prendre.

A quelle utilité, dans quel intérêt.

A quel sujet, pour quelle raison.

2. Contre. *Corsaires à corsaires*, corsaires contre corsaires.

3. Au moyen de. *A sa peau*, au moyen de sa peau.

A jeter, par le fait de jeter, en jetant.

4. Capable de (conséquence). *Une énigme à tromper un enfant*, une énigme capable tout au plus de...

5. Devant. *A leurs yeux*, devant leurs yeux.

Abîme, la mer.

Abols, terme de chasse, de *aboyer*. Un cerf est *aux abois* quand, au terme d'une chasse à courre, il s'arrête et tient tête aux chiens qui aboient contre lui.

Aux abois, se dit, par figure, d'un fuyard sur le point d'être pris.

Abord, arrivée. *A mon abord*, quand je suis arrivé.

L'abord, le fait d'aborder quelqu'un.

Défendre l'abord à quelqu'un, interdire l'entrée à quelqu'un.

D'abord, adverbe : aussitôt.

Tout d'abord, du premier coup, immédiatement.

Dans l'abord, en premier lieu, pour commencer.

Abus. Erreur. *C'est un abus*, c'est une erreur, c'est se tromper, s'abuser.

Accessoire. Digression.

Accident. Circonstance imprévue, en général fâcheuse, mais parfois heureuse. *De tels accidents*, de telles circonstances.

Accommoder. Arranger, mettre en paix.

S'accommoder, s'entendre avec ses adversaires, sans procès.

S'accommoder qqch. (un vêtement), ajuster qqch. (un vêtement) sur soi.

Accorder les débats, mettre un terme aux procès en réconciliant les parties.

Accoutumer. Se conjugue avec avoir : *j'ai accoutumé de*, j'ai l'habitude de.

Accumuler, amasser l'argent, théauriser.

Achalander, attirer les clients (chalands).

Achéron, un des fleuves des enfers. *Affronter l'Achéron*, affronter la mort pour la vaincre (boniment de charlatan qui prétend rappeler les mourants à la vie).

Enrichir l'Achéron, envoyer des morts en foule dans l'autre monde. Le dieu des morts est *Dis* ou *Pluton* noms qui signifient *le Riche*, car tout finit par tomber en sa puissance.

Achoppement. Obstacle où l'on butte (chopper, butter). Cf. pierre d'achoppement.

Admirer. Entendre ou voir avec surprise.

Adresse. Ingéniosité. Art d'atteindre son but en dépit des obstacles. *Avoir l'adresse de*, réussir adroitement à.

Adresser. Viser juste. *Bien adresser*, ne pas se tromper, bien choisir. Envoyer (à une adresse).

Affaire. *Avoir affaire de*, avoir besoin de.

Être de peu d'affaire, être sans difficulté ni intérêt, être peu de chose.

Ce n'est pas l'affaire, cela n'a pas d'intérêt.

C'est l'affaire, c'est ce qu'il faut faire, c'est correct.

Faire sa principale affaire de, s'occuper avant tout et presque uniquement à.

Une affaire, en langage militaire, est un combat.

La moindre affaire, le plus petit danger.

Faire une affaire à qqn, susciter des difficultés à qqn, le mettre dans un mauvais pas.

Un bien mêlé d'affaires, une fortune exigeant des discussions et des procès pour que l'actif en soit dégagé.

Savoir son affaire, savoir ce qui vous attend.

Affecté, propre à qqn, personnel.

Afficher, faire savoir au public par voie d'affiches.

Affiner. Surprendre par ruse (familier).

Affranchir. Tenir quitte, ne pas exiger le paiement de certains droits.

Agasse. Ple (onomatopée populaire).

Âge. *Le moyen âge*, la maturité (40 à 50 ans et plus).

Le long âge, la vieillesse.

L'âge d'or, le premier des quatre âges légendaires de l'histoire humaine, âge de bonheur et d'innocence. *Les mets de l'âge d'or* sont les fruits, le miel, etc., pris sans violence ni travail dans la nature. A l'âge d'or ont succédé : l'âge d'argent, l'âge de bronze, l'âge de fer.

Agent. 1. Employé. 2. Principe agissant (l'âme), en langue philosophique.

Agréer. Voir *Pla re*.

Aigle. La Fontaine emploie ce mot au féminin pour désigner l'oiseau. Étant l'oiseau de Jupiter, roi des dieux, l'Aigle est la Reine des airs, la princesse des oiseaux, etc.; c'est elle qui enleva Ganymède.

Ainsi. *Ainsi que*, comme.

Ajustement. Parure : bijoux, coiffure, mouches, etc.

Ajuster. Arranger les éléments d'un tout pour obtenir un résultat. Arranger à sa façon.

Ajuster de toutes manières, maltraiter (m. à m. arranger, au sens ironique), de toutes les manières.

Alarme (à l'arme, cf. *erte*).

1. Cri d'appel aux armes, cri de guerre.

L'alarme se promène, le cri d'alarme circule.

Mettre l'alarme au camp, provoquer des mouvements de défense, comme dans un camp attaqué.

Répandre l'alarme, amener, mettre sur pied de guerre.

Une alarme universelle, une peur universelle qui met chacun sur la défensive.

2. Au fig. *L'hymen a ses alarmes*, le mariage comporte des inquiétudes.

Alecton. Voir *Mégère*.

Alexandre, roi de Macédoine (356-323), conquiert l'Égypte et l'Asie. L'oracle de Jupiter Ammon, en Égypte, l'avait proclamé Fils de Jupiter et il voulait se faire adorer en conséquence. Son médecin lui avait été dénoncé comme voulant l'empoisonner, mais il lui prouva sa confiance en buvant devant lui une potion qu'il lui avait fait préparer.

Aliboron. Personnage légendaire mis en circulation au XIII^e siècle et qui prétendait tout savoir. Comme c'est un docteur, on l'appelle *Maître*. Sans doute à cause de ses longues oreilles et de son air méditatif, l'âne a été assimilé à Maître Aliboron.

Aller. 1^{re} personne : *je vas*. 1. Avec le participe présent, *aller* est un auxiliaire qui signifie : être en train de : *je me vas désaltérant*, je suis en train de me désaltérer. 2. Avec l'infinitif, *aller* signifie : s'aviser de. *Il s'en alla passer*, il s'avisa de passer. *Allez-moi rompre la tête*, avisez-vous de me rompre la tête. (*L'âne alla le caresser*, s'avisa de le caresser. (*Le loup s'en allait l'emporter*, se disposait à l'emporter. 3. Avec un adv. de manière, se passer de telle manière. *Voici comment il en alla*, voici comment la chose se passa.

(Une chose) *ne va point sans*, ne se passe point de, s'accompagne toujours de.

Alliance. Mariage qui *allie* deux familles.

Altérer. Troubler, gâter. *S'altérer*, perdre de sa valeur. Ce mot est beaucoup plus fort qu'aujourd'hui.

Amadouer (de *amadou*, ami, en provençal). Rendre ami, caresser, cajoler.

Amalthée. Jupiter enfant, ayant été soustrait à la voracité de son père Saturne, fut élevé dans l'île de Crète et nourri secrètement du lait de la chèvre *Amalithée*. Une des cornes de cette chèvre devint la corne d'abondance.

Amant. 1. Amateur. 2. Amoureux. 3. Prétendant, en style précieux.

Amasser, ramasser.

Amazones. Femmes guerrières que la légende situe sur les rives du Pont-Euxin et fait figurer à la guerre de Troie. Au figuré, femmes vigoureuses, batailleuses.

Ambigu, équivoque, qui peut s'interpréter en deux sens différents.

Ame. Souffle. *L'âme lui revient*, le souffle lui revient.

Amorce (à mordre). Appât qui attire dans une direction.

Amour. Féminin en ancien français, ce mot a été déclaré masculin par les humanistes du xvi^e siècle, à cause du latin *Amor*. D'où flottement. Au xvii^e siècle, le genre est incertain au singulier, féminin au pluriel.

Dans le lyrisme courtois du moyen âge, *Amour* est une divinité ; La Fontaine suit cette tradition, ainsi que les précieux.

Dans l'antiquité, l'Amour, *Eros* en grec, *Cupidon* en latin, est un dieu, fils de Vénus, représenté comme un enfant aveugle, armé d'un arc et lançant ses flèches au hasard. On le représente aussi comme un beau jeune homme, époux de Psyché. Il est le tyran des dieux, des hommes et de toute créature vivante.

Les Amours, en style d'allégorie mythologique, sont de petits génies

ailés, apparentés aux colombes, oiseaux de Vénus. *Le colombier des Amours*, les charmes ou les appas des Belles.

Suivre l'Amour, se marier.

Par amour singulière, par une amitié toute personnelle.

Amphitrite. Femme de Neptune, déesse de la mer. Par métonymie, la mer.

Les brebis élevées sur le bord de la mer, dans les *prés salés*, sont particulièrement appréciées.

Amuser. 1. Arrêter l'attention, occuper, distraire. *Amuser votre esprit*, retenir votre attention.

2. Tromper, détourner habilement l'attention (V, 19, 10, etc.).

S'amuser, s'attarder.

(*Amuser* est un composé de *muser*, qui, étymologiquement, signifie : rester le *muséum* en l'air, d'où : perdre son temps).

Anier. Conducteur d'ânes. Cf. *Muletier, chamelier*, etc.

Antique. Antérieur ; qu'on avait autrefois.

Août. *L'août* est la moisson. C'est le moment de la « soudure » ; c'est pourquoi la cigale s'engage à payer avant l'*août*. *Labourer aussitôt l'août*, c'est-à-dire aussitôt après la moisson, prouve l'ardeur au travail du cultivateur qui pourra, ainsi, donner plusieurs façons à la terre.

Apanage. Au sens étymologique : ce qui procure le *pain* (a-pan-age). En terme de droit féodal : le bien donné à un héritier pour lui permettre de vivre. Au figuré : ensemble de choses attachées à une autre.

Apocryphe. (Documents, faits historiques) inventés, faux.

Apollon. Dieu du soleil, de la poésie, etc. C'était aussi un dieu prophète ; son oracle de Delphes était l'un des plus célèbres de l'antiquité. Étant le soleil, il voyait tout de fort loin et ses rayons atteignaient toutes choses et pouvaient tuer subitement ses ennemis. Ses cheveux sont *blonds*, comme les rayons du soleil ; et il est

docte, ayant la science de la musique, de la poésie, de l'avenir et de tout ce qui se passe sur la terre.

Apologue. Synonyme grec de *fable*. Philostrate, auteur d'une *Vie d'Apollonius de Tyane*, y conte que l'apologue fut donné à Esope par Mercure.

Apostume ou *apostème*, nom masculin employé quelquefois au féminin : abcès.

Apothéose. Métamorphose d'une créature en divinité. Ces apothéoses sont un sujet de la poésie et de la peinture de cour. Au xix^e siècle encore, Ingres suivra cette tradition dans sa fameuse *Apothéose d'Homère*.

Appareil. Pansement sur une plaie.

Un appareil contre l'Amour, un remède contre l'amour.

Apparement. En apparence.

Appartement. Pièces d'une maison réservées à l'usage personnel de chacun des membres de la famille.

Appas, charmes séduisants. Au xvii^e siècle, *appas* et *appâts* sont confondus.

Appât. Amorce destinée à attirer dans un piège. Cf. le précédent.

Appeau (de *appel*). Sifflet servant à imiter le chant des oiseaux pour les attirer dans un piège « à la pipée ». Au figuré, appel qui cache un piège.

Appeler. Terme juridique : citer en justice. Celui qui appelle est l'*appelant*.

Appétit. Passion ; désir passionné ; ambition.

Appétits gloutons, gloutonnerie naturelle.

Les vastes appétits, les ambitions sans mesure.

A son appétit, à son goût.

Suivre son appétit, obéir à ses passions naturelles.

De tout son appétit, de toutes ses forces.

Appointer. Terme de procédure, réconcilier.

Appointer contraire, opposer, brouiller. Des gens sont *appointés contraire*, quand ils sont en opposition sur toute la ligne, donc inconciliables. Dans cette expression, *contraire* est adverbe.

Appointeur. Conciliateur, qui apaise.

Apprendre. Se construit transitivement, d'où l'expression : *un mal appris*. *Ses parents l'ont fait apprendre à lire*, lui ont fait apprendre...

Apprivoiser. Familiariser. *S'apprivoiser avec*, se familiariser avec.

Appuyer. 1. Protéger. 2. Prouver.

Aquilon. Vent du nord ; tempête.

Araignée. Toile d'araignée. *Oles toutes ces araignées*, toutes ces toiles. La bête s'appelle *Aragne*.

L'embuscade d'une araignée, l'embuscade d'une toile d'araignée.

Arbalète. Arc puissant qui tire des flèches ou des pierres.

Arboriste. Herboriste (ce dernier mot est une corruption du mot *arboriste*).

Arbitre, arbitral. Un arbitre est un personnage choisi par les deux adversaires, dans un procès, pour décider souverainement et sans appel sur la question qui les sépare. Sa sentence est une *sentence arbitrale*. L'avantage de l'*arbitrage* est de couper court aux procès.

Arbuste. Se dit, non seulement de petits arbres, mais des plantes buissonneuses, comme le roseau.

Aréopage. Antique tribunal d'Athènes, réputé pour sa sagesse.

Argument. Raisonnement en forme.

Aristote (384-322 av. J.-C.), célèbre philosophe grec, maître d'Alexandre, auteur de la *Logique* ou *Art de penser*, fonda l'école péripatéticienne, et devint l'autorité vénérée par les « scholastiques », du xiii^e au xvii^e siècle ; ces *scholastiques* sont la « suite » d'Aristote.

Arlequin. L'un des personnages de la comédie italienne, introduite en France au xvi^e siècle et très populaire au xvii^e. Arlequin, en habit bigarré, était le type de la ruse.

Arrêt. Sentence rendue par une cour de justice. *Arrêt rendu en forme solennelle*, sentence prononcée dans toutes les formes de la justice.

Recourir aux arrêts, consulter le texte des sentences rendues antérieurement.

Arrêt du Sort, décision de la destinée, à laquelle nul ne peut s'opposer.

Arrêter. 1. Fixer. *Aujourd'hui arrêté*, à date fixée. *Qui m'arrêtera...*? quelle chose me fixera...?

2. Rester, séjourner (en parlant d'un voyageur, III., 5, 30, etc. *Tenir arrêté*, retenir, en interrompant une course).

3. Suspendre une action commencée.

S'arrêter à, prendre en considération; s'intéresser à.

Arriver. Aborder (sens étymologique).

Art. Spécialité; genre particulier de métier.

Un art mensonger, une fausse science.

Il en est de tous arts, il en est de toutes les spécialités, de tout genre.

Les termes de l'art, des expressions du métier.

Un art tyrannique, un art qui force la volonté du public (c'est l'éloquence).

Les arts et le labourage, l'industrie et la culture de la terre.

L'art s'oppose à la nature; d'où : réparer par son art (les artifices de la coquetterie) ce qu'avait détruit la nature (les ravages de l'âge).

Artifice. Habileté dans la fabrication; technique.

D'un rare et nouvel artifice, résultat d'une technique merveilleuse et nouvelle.

Artisan. Artiste (peintre, sculpteur, etc.). Le sens moderne, ouvrier d'art, apparaît au XVII^e siècle, mais ne s'impose qu'au XVIII^e.

Asile. Le mot implique souvent une idée religieuse ou juridique, découlant de l'ancien droit d'asile, qui assurait la sécurité aux fugitifs dans les temples, les églises, ou, simplement, chez un hôte.

Assurance. Garantie, raison d'être tranquille.

Prendre l'assurance de, se croire autorisé à.

Assurer. 1. Donner une certitude. 2. Donner une garantie, une sécurité.

S'assurer : 1. être sûr; 2. se confier. *Assuré*, certain.

Astrologue. L'astrologie est la divination de l'avenir par la position des astres. Les astrologues relèvent la position exacte des astres au moment de la naissance de quelqu'un et font son horoscope, ou étude de son avenir, d'après les influences planétaires ou astrales, les conjonctions ou positions de deux astres en ligne droite par rapport à un point de la terre, les positions des astres dans les signes du zodiaque et les constellations, étudiées sur la sphère ou globe, c'est-à-dire sur la carte astronomique, etc.

Athlète. Les athlètes étaient les « sportifs » grecs, qui participaient aux grandes joutes des jeux panhelléniques, à Olympie, Némée, Corinthe, Delphes. Les vainqueurs recueillaient une gloire nationale.

Atourné. Arrangé, avec une idée de coquetterie. Cf. les atours d'une femme.

Atropos. Une des trois Parques. La Fontaine en fait le symbole de la Mort, et lui donne le Hibou comme « interprète », autrement dit, mesager.

Atteinte. Dommage, coup. *Donner une atteinte à*, endommager une fois quelque chose. *Souffrir des atteintes*, subir des coups (cf. attentat).

Attendre. S'attendre à, se fier à.

Attester. Prendre à témoin. *Attester les dieux*, appeler les dieux comme témoins (d'un crime, pour en tirer plus tard vengeance).

Au, aux, dans le, dans les. *Au rivage*, sur le rivage, à terre.

Aubaine. Le droit d'aubaine est, dans le droit féodal, le droit du souverain à hériter des étrangers ou aubains morts sur sa terre sans être naturalisés. La Fontaine est le premier auteur qui emploie aubaine au sens de bonne occasion, gain inattendu.

Aucun. Etymologiquement (*aliquis unus*), ce mot signifie *quelqu'un* et n'est nullement négatif. On le trouve en ce sens au XVII^e siècle, au singulier et au pluriel (*aucuns*, *quelques-uns*). Même négativement, on le trouve au pluriel : *aucuns d'eux ne me tentent*.

Aucun. au neutre, s'emploie dans le sens de *personne* : *sans qu'aucun vint au puits*, sans que personne...

Aucunement, en quelque façon.

Aumône, service rendu pour l'amour de Dieu, un prêt, etc.

Aussi. 1. Dans une proposition affirmative : également. *Les quatre parts aussi*, les quatre quarts également. 2. Dans une proposition négative, non plus... *N'a guère à dire aussi*, n'a non plus guère à raconter.

Autel. Voir Temple.

Authentique. Historique, véritable.

Autour. Oiseau de l'espèce de l'épervier que l'on dressait pour la chasse aux oiseaux comme le faucon. L'art de dresser les autours s'appelait l'*autourserie*; c'était un art bourgeois, par opposition à la *fauconnerie*, art royal.

Avancer. Affirmer une proposition nouvelle ou non prouvée. *Avancer ses jours*, abréger ses jours, avancer l'heure de sa mort.

Avant que, avant de.

Avantage. 1. Commodité. *Que n'est cet avantage?* pourquoi cette commodité n'existe-t-elle pas?

2. Supériorité. *L'avantage de la science*, la supériorité de la science (sur la richesse).

Avare. Cupide, qui désire des biens (sans que s'y joigne toujours l'idée de thésauriser).

Avarice. Cupidité (mais non pas nécessairement parcimonie). *La romaine avarice*, la rapacité des Romains.

Avec. La Fontaine construit généralement au pluriel deux sujets réunis par *avec* : *Bertrand avec Raton*. *avaient un commun maître*.

Avecque, archaïsme, pour *avec*.

Aventure. 1. Événement (dans une narration). *De moindres aventures*, des actions moins importantes.

2. Occasion. *Chercher aventure*, chercher fortune, une occasion. *Chercher son aventure*, chercher son profit. *Une heureuse aventure*, une chance rare.

3. Hasard. *D'aventure*, par hasard. *Eprouver l'aventure*, courir la chance. *Courir une haute aventure*, affronter des périls qui exigent de grandes qualités morales. *La grosse aventure*, le grand risque (qui consiste à risquer son argent dans le trafic sur mer : on risque de le perdre tout entier, mais aussi de faire de gros bénéfices). *Courir une même aventure*, subir le même sort (funeste).

4. Circonstance. *En cette aventure*, en cette circonstance.

Avoir forme, en ancien français, un grand nombre d'expressions avec des noms généralement sans article. *Avoir différend*, se disputer, être aux prises. *Avoir regret d'une chose*, regretter d'avoir fait une chose. *Avoir une entreprise en tête*, méditer d'entreprendre (une guerre).

Comporter. *Cet honneur a souvent de mortelles angoisses*, comporte, entraîne souvent...

B

Babouin. Singe à grosses lèvres : le mot est employé dans le style très familier comme terme d'injure, adressé aux enfants : Petit babouin!

Bord. Rive. *Mettre à bord*, déposer sur la rive. *Les humides bords des royaumes du vent*, le bord des marécages, les rives des ruisseaux.

Badaud. Mot introduit dans la langue par Rabelais. Il signifie étymologiquement : qui regarde bouche bée, d'où : 1. sot ; 2. naïf ; 3. flâneur.

Badiner. Jouer comme un enfant.

Badinage. Jeu d'enfant.

Bagatelle. *La bagatelle* ; les sujets de conversation légers, en particulier les propos galants, sans portée ni sérieux. Italianisme introduit dans la langue au XVI^e siècle.

Bâiller. La Fontaine, comme bien d'autres, confond *bâiller* (de sommeil) et *bayer*, ouvrir la bouche sous l'empire d'un vif sentiment d'admiration, de crainte, de désir, etc. *Bâiller* après quelque chose, aspirer à quelque chose.

Balance. Symbole de la justice. *Etre la balance à la main*, être juge. *Tenir la balance égale*, se montrer juge équitable.

Balandras. Terme familier, écrit d'habitude *balandran*, désignant un vêtement doublé aux épaules.

Baller. Archaïsme, danser.

Ballot. Paquet de marchandise (coton, tabac, etc.) transporté sur un bateau.

Ban. Appel aux armes par lequel un suzerain convoque ses vassaux. *Publier les bans*, proclamer un appel aux armes.

Bancs. *Mettre sur les bancs*, mettre en état de passer sa thèse, pour devenir docteur. A l'origine, il n'y avait pas de bancs dans les classes, mais simplement de la paille. On n'installait des bancs que pour la soutenance des thèses.

Bande. Troupe, au sens général. Particulièrement troupe en marche, et troupe de bandits.

Barbacole. Maître d'école, magister; terme défavorable (de *barbam colere*, soigner sa barbe, par allusion aux grandes barbes des magisters, destinées à inspirer du respect).

Bas. Terrestre. *Ce bas univers*, ce monde terrestre (p. opp. au séjour céleste).

Mettre bas, abattre, tuer.

Bassa. Pacha, gouverneur turc d'une province. La Grèce était soumise à la domination turque.

Bât. Selle destinée à recevoir une charge placée sur le dos d'une bête de somme.

Bateau. *Arriver en trois bateaux*, expression familière : arriver à grand fracas, avec une suite importante. Autrefois, les déplacements par « coches d'eau » étaient très usuels.

Bateleur. Faiseur de tours d'adresse, montreur de bêtes savantes.

Baudet. Nom propre inventé par Rabelais. Au moyen âge, on appelait l'âne, par ironie, Baudouin. Le nom inventé par Rabelais s'est substitué à Baudouin avec la même intention moqueuse. Il est devenu nom commun.

Beau. Cet adjectif s'employait en ancien français devant les titres ou les noms de parenté, pour exprimer le respect : beau duc, beau-fils, beau sire. Au XVII^e siècle, cet emploi est devenu familier et se nuance d'ironie : ce beau marmot, beau sire...

Le plus beau de : la meilleure partie de.

Beauté, Belle. En style précieux, une femme est une *Beauté*, une jeune *Beauté* ou une *Belle*. Les *Belles*, les femmes du monde, courtisées par les *galants*.

Belette. Petit fauve, du genre du putois, au corps allongé et au museau pointu. Elle loge dans des trous et sa petitesse est telle qu'elle occupe fort bien des trous de souris. Mais quand elle s'empare d'un terrier de lapin, elle commence par tuer le « premier occupant », pour boire son sang. La belette fait la guerre aux souris et aux rats; les Latins la domestiquaient, à la place des chats, pour chasser les souris.

Belle. Voir *Beauté*. *Donner ou bâiller belle*, se moquer des gens avec audace.

Bellérophon. Héros mythologique, tua la Chimère, en chevauchant le cheval ailé Pégase. Dans sa vieillesse, il fut condamné à errer dans les solitudes de l'Egarement, loin de toute présence humaine.

Bellone. Déesse de la guerre, dans la mythologie latine. *Le métier de Bellone*, la guerre.

Bénin, fém. bénigne : bienfaisant, doux. Le contraire est *malin*, mal-faisant.

A noter que la désinence *-igne* se prononçait *-ine*. *Cygne, digne, bénigne*, etc., rimaient donc avec *machine*.

Bergère. En style précieux, inspiré des bergeries de l'Astrée, la *Bergère* est l'objet aimé, quelle que soit, bien entendu, sa classe sociale.

Berner. Sens propre : faire sauter quelqu'un dans une couverture, pour se jouer de lui. Au figuré : se moquer sans pitié de quelqu'un.

Besace. Sac à deux poches. On le portait sur l'épaule, une poche pendant par devant, l'autre sur le dos.

Besacier. Qui porte une besace.

Besogne. Chose qu'on prépare dans un dessein déterminé. *Pour toute besogne*, pour tout préparatif, pour tout menu. Ce mot est le féminin de *besoin*.

Besoin. 1. Nécessité. *En un besoin*, au besoin.

2. Circonstance critique, difficile. *En ce commun besoin*, dans cette circonstance difficile pour tout le monde. *Pour le besoin*, en cas de besoin.

Bestion. Bestiole.

Biberon, biberonne. Buvcur, buveuse.

Bien. 1. Adverbe. L'ancien français multiplie les formes familières du superlatif par *bien*, *grand*, *bon*, *beau*, *fort*, et, même les combine : *bien grand merci*, *merci infiniment*.

Bien et beau, *bel et bien*.

Bien, adverbe, se trouve devant l'article ou ses synonymes : *bien d'autres fleuves* : de bien autres fleuves.

2. Nom masculin : fortune. *Mon bien*, ma fortune. *Le plus beau de son bien*, la plus grande partie de sa fortune.

Bissac. Doublet de *Besace*.

Bizarre. Fantastique ; qui n'en fait qu'à sa tête, sans se soucier des convenances ni d'autrui (de l'espagnol *bizarro*, vaillant, courageux).

Billon. Monnaie de billon, utilisée en pièces de trois ou six blancs, valant respectivement un sou un quart et deux sous et demi.

Blason. Le sens premier du mot est : bouclier ; puis : emblèmes peints sur le bouclier ; enfin, la science des emblèmes héraldiques, c'est-à-dire caractérisant les familles nobles.

Bois. Cf. *Ramure*.

Bon. Cet adjectif s'emploie comme une sorte de superlatif. *Bonhomme*, expression familière équivalant à peu près à : mon brave, brave homme. *Bonne commère*, ma chère voisine. *Bon marchand*, riche marchand. *Bon bourgeois*, riche bourgeois. *Les bonnes familles*, les familles riches, honorables. *Le bon temps*, le bon vieux temps. *Mon bon monsieur*, expression refaite sur *Mon bon seigneur*, exprime la reconnaissance, sincère ou ironique. *Tout de bon*, véritablement, sérieusement.

Bonheur. Chance. *Par bonheur*, de bonheur, par chance, heureusement.

Bonhomme. Vieillard, avec une nuance affectueuse, mais nullement méprisante.

Bonnet. Jeter son bonnet, renoncer à résoudre une difficulté (en parlant d'un avocat).

Le bonnet vert ; les débiteurs insolvables étaient mis en prison, mais ils pouvaient en sortir à condition de porter un *bonnet vert*, qui les signalait au public. Coutume importée d'Italie.

Boquillon ou *bosquillon*, de *bosquet*, bois : bûcheron. Archaïsme.

Borée. Dieu incarnant le vent du Nord. Par extension, tout vent violent.

Bouillons. Transports violents, bouillonnements irrésistibles d'un sentiment ou d'une force.

Bourgeois. Habitant d'une ville, du tiers-état, p. opp. aux villageois, manants, vilains, etc. ; et, d'autre part, aux nobles, gentilshommes, princes, etc. *Bon bourgeois*, riche bourgeois. Les bourgeois, commerçants ou industriels, formaient une classe riche.

Bourgogne. Le duc de Bourgogne (1682-1712) était le fils du Grand Dauphin, à qui, vingt-six ans auparavant, La Fontaine avait dédié son premier recueil. En 1694, le duc de Bourgogne avait 12 ans. Les contemporains, même étrangers, sont d'accord pour admirer l'intelligence de l'enfant.

Bout. *Le haut bout* est la place d'honneur. *Tenir le haut bout*, tenir la première place, le premier rang.

Boutelle. *Porter les bouteilles*, marcher à pas comptés, comme quelqu'un qui prend garde de ne pas casser ni même agiter une charge de bouteilles.

Maison de bouteille, dite parfois *vide-bouteilles*, maison où l'on allait festoyer.

Laisser ses sens au fond d'une bouteille, être ivre-mort.

Bramin. 1. Prêtre de Brama, grand dieu des Indous.

2. Adjectif synonyme d'Indou. *Le peuple bramin*, le peuple indou.

Brasse. Ancienne mesure de longueur, équivalant à peu près à 2 mètres et répondant à la longueur des deux bras ouverts horizontalement.

Bravement. Excellemment, à la perfection.

Brifaut. Nom de chien de chasse, comme Miraut et Rustaut.

Brouet. Diminutif de *brou*, synonyme ancien de potage. Le brouet est un bouillon épais, ou, généralement, un potage médiocre.

Bruit. 1. La rumeur publique, la renommée, la nouvelle.

2. Cris, protestation d'un public.

Faire du bruit : 1. faire parler de soi, se rendre célèbre. 2. Tenir une grande place dans la société.

Sans bruit, sans difficulté, tranquillement.

Un bruit flatteur, le son caressant de la louange.

Brûlot. Charge flottante de matières enflammées, destinées à incendier les navires ennemis. Puis, petit bâtiment qui porte des brûlots (IV, 10, 14).

C

Çà. Maintenant ! Allons !

Cabale. Groupe de gens qui s'entendent plus ou moins secrètement pour faire réussir ou échouer quelque chose.

Cabinet. Meuble qui faisait l'usage de nos secrétaires.

Caducée. Baguette d'olivier ou de laurier, surmontée de deux ailes et portant un entrelacement de deux serpents ; c'est ordinairement l'instrument de Mercure, le messager des dieux.

Cajoler. (Cageoller, de *cage*.) 1. Jaccasser. 2. Dire des douceurs, flatter.

Callope. Muse considérée comme la reine des Muses et femme d'Apollon. C'était la muse de l'épopée et de l'éloquence.

Campagne. *En campagne*, en route. *La campagne des airs*, la route des airs.

Canaille (de *canis*, chien. On trouve *chiennaille* et *quenaille* en ancien français). Terme de mépris, désignant une espèce qui pullule et n'a pas de valeur. S'applique aux chiens, aux enfants, aux moutons. Dans l'Ouest, le mot *quemiaux*, pluriel de *quenail*, subsiste, pour désigner les enfants.

Cancrer. Nom latin du crabe (*cancer*). Désigne un être qui reste à l'écart et végète misérablement.

Canton. Partie d'un pays, d'une province ou d'une ville, nettement délimitée par des caractères particuliers.

Capitaine. Terme militaire ; chef d'une troupe. Ce titre souligne la sûreté et l'autorité du personnage.

Caquet. Onomatopée exprimant le bavardage. La Fontaine en fait le nom de la pie en le prolongeant de *bon bec*, expression familière exprimant le bavardage infatigable des commères : Il n'est bon bec que de Paris (Villon).

Caracoler. Au sens propre, c'est un terme de cavalerie : faire le caracol, ou *limaçon* ; c'est-à-dire, faire faire une évolution en cercle aux chevaux. Au figuré : faire des tours et des détours adroits.

Carat. Un carat est la 24^e partie d'une masse d'or. De l'or à 16 carats est de l'or mêlé dans la proportion de 16 parties d'or pur pour 8 parties d'alliage. L'or pur serait de l'or à

24 carats. Mais on ne le trouve pas dans le commerce.

Être ignorante à 23 carats, être d'une ignorance quasi-totale.

Carreau. 1. Carré de légumes (les planches sont des rectangles).

2. Trait d'une arme de jet, trait de la foudre.

Carrer. *Se carrer*, marcher avec une affectation orgueilleuse.

Carrière. Champ de course, surtout en parlant des chevaux. *Se donner carrière*, courir librement, voir du pays à son aise. *Borner sa carrière*, limiter la composition d'une œuvre.

Cas. 1. Hasard, circonstance fortuite.

Un cas surprenant, une circonstance surprenante.

2. Événement surprenant, extraordinaire : *un cas est arrivé*.

3. En langage juridique, *cas* signifie : situation particulière d'un accusé. *Un cas pendable*, un crime qui mérite la pendaison.

Case. Maison, en style familier. Particulièrement, petite maison, maison pauvre. D'où, trou de rat.

Cassandre. Fille de Priam. Apollon lui avait donné la faculté prophétique, avec cette réserve qu'elle ne pourrait se faire croire. Aussi fut-elle vainement qu'elle prévint les Troyens de la ruine imminente de leur ville.

Castor et Pollux. Héros mythologiques, fils de Lédé et de Jupiter, patron des athlètes, transformés en dieux. Ils étaient jumeaux. Ce sont les Gémeaux.

Caucase. Au sens propre, le Caucase est une chaîne de montagnes élevée, qui joint la mer Noire et la Caspienne (l'Elbrouz s'y élève à 5.800 m.). Par métonymie, Caucase s'emploie comme synonyme de haute montagne.

Cause. *Et pour cause*. Expression juridique, par laquelle le juge terminait sa sentence. Le sens premier est : et voilà pour cette cause, ce procès. On l'emploie familièrement pour dire : et ce n'est pas sans raison.

Avoir cause gagnée : avoir gain de cause.

Traduire une cause, porter un procès à juger devant un tribunal.

La cause est pendante, le procès est en cours, non fini.

Cavalier. Noble, propre à un gentilhomme portant l'épée et équipé sur pied de guerre.

Un équipage cavalier, une tenue de gentilhomme en armes.

Un cavalier, un gentilhomme équipé pour la guerre ou le voyage.

Ce. En ancien français, le démonstratif *Ce* a un sens fort et est fortement accentué. Au XVII^e siècle, on dit encore : *Qu'est-ce ci ? qu'est-ce là* (qu'il ne faut pas écrire *qu'est ceci, qu'est-cela* ?) expressions dont le sens est : qu'est-ce que ceci ? qu'est-ce que cela ? On trouve (VIII, 6, 6) : *qu'est-ce cela ?* qui se rapproche de l'expression moderne.

Ce dis-tu, ce dit-on, archaïsmes pour : dis-tu, dit-on.

Quand ce vient, quand la chose vient, quand la parole arrive.

Ce quo sert à composer des périphrases de ton abstrait : *ce qu'il aime*, son ami.

Ceci. Voir *Ce*.

Celerière, ou *cellerière*. Titre de la religieuse qui, dans un couvent, s'occupe du cellier, c'est-à-dire des provisions.

Censeur, censurer. Critique, critiquer de parti-pris, dans un esprit de dénigrement.

Cerbère. Terrifiant chien de garde à trois têtes, à l'entrée des enfers ; nul ne pouvait échapper à sa vigilance.

Cérès. Déesse de l'agriculture et, en particulier, des moissons. *Le travail de Cérès*, le travail des champs.

Certain. La Fontaine emploie très souvent cet indéfini pour introduire ses personnages : *Certain Renard, un certain Loup, un certain dépositaire*, etc. C'est une façon d'esquiver la présentation, jugée inutile, des circonstances de temps et de lieux, et de limiter l'exposition à l'essentiel.

Chacun. S'emploie comme adjectif : chaque. Archaïsme.

Chair. Viande. En ancien français *viande* = vivres.

Chaise. Voiture légère à deux places; employée pour les voyages, rapides (chaise de poste). Ne pas confondre avec les *chaises à porteurs*, à une place, portée par deux laquais, pour les déplacements en ville.

Chalandise. Clientèle.

Chamailler (se). Terme noble : se donner de grands coups (sur la tête ou le *camail*, armure de tête).

Chambre. Étage. La *troisième chambre*, le troisième étage qui, dans les maisons du temps, était sous les toits. Cf. *Gaetas*.

Chambrière. Femme de chambre, et, en général, servante qui reste à la maison.

Champ. *A travers champ(s)*, à tort et à travers, au petit bonheur.

En champ clos, en duel.

Aux champs, dans la campagne.

Champions. Lutteurs en champ clos.

Change. 1. Synonyme poétique de changement; inconstance.

2. Terme de chasse : ruse du gibier qui lance les chiens sur une autre piste. D'où, *donner le change*, *prendre le change*, tromper, être trompé sur un objet.

Chanter. Traiter un sujet en vers (*canere*). Se dit surtout des sujets épiques ou considérés comme tels : *chanter des héros*.

Chanvre. Le mot est tantôt du masculin, tantôt du féminin.

Chape-chute. M. à m. : manteau tombé. *Attendre chape-chute*, attendre l'occasion de voler.

Chapitre. Conseil délibérant de dignitaires ecclésiastiques, assistant le supérieur. Les *chanoines* forment un chapitre qui assiste l'évêque. Les Pères forment un chapitre qui assiste l'Abbé dans un monastère. Le chapitre a pour chef un *doyen*. *Tenir chapitre*, se réunir pour délibérer. Les chanoines se réunissent sous la présidence de leur doyen.

Chapon. Coq préparé spécialement pour la graisse. Autrefois, Le Mans avait la spécialité des chapons, ainsi, d'ailleurs, que des faux-témoins.

Char. 1. Grande charrette à quatre roues qui porte quantité de marchandises tout à la fois (*Furetière*).

2. Terme noble, désignant toute sorte de voitures.

Charme. 1. Enchantement, puissance magique (*Carmen*).

2. Plaisir délicieux.

3. Agréments des femmes.

Charnier. Autre nom du gibet, ainsi appelé parce qu'on y laissait pourrir les cadavres.

Chartier, charton. Charretier. Les trois formes sont concurrentes.

Chat-huant. Le chat-huant n'est pas un hibou, mais une espèce de chouette vulgairement appelé *hulotte*. La Fontaine confond hiboux et chats-huants.

Chatouiller. Caresser; plaie vive-ment (style noble).

Chattemite. Mot ancien : personne d'allures hypocrites et doucereuses. *Faire la chattemite*, prendre des allures hypocrites et doucereuses.

Chaudéau. Bouillon chaud, réconfortant (chaude eau). *Un chaudéau propre pour Lucifer*, un cordial qui semblait fait pour Satan.

Chef. 1. Tête; 2. personne. *De leur chef*, de leur personne, à eux seuls, sans le secours d'autrui.

Chènevière. Pièce de terre où l'on cultive le chanvre.

Chercher s'emploie absolument au sens de : être en quête d'une proie, de gibier.

Chère. 1. Accueil, réception. *Faire bonne chère à quelqu'un*, l'accueillir aimablement.

2. Un repas, offert ou non. *Faire chère lie*, *faire bonne chère*, manger beaucoup de bonnes choses. *Faire chère*, manger. *Faire pauvre chère*, manger des mets sans valeur, vulgaires.

Chétif. Petit, peu important. *Un chétif parti*, un prétendant peu intéressant, sans situation.

Le mot a souvent le sens injurieux de vil : chétif insecte ! chétif hôte des bois !

Chevanche. Archaïsme pour : biens, provisions.

Chiaoux. Corruption du mot turc *shaouch*, envoyé du sultan.

Chimère. 1. La *Chimère*, monstre mythologique des plus bizarres : il avait trois têtes, un corps mi-partie de lion et de chèvre, une queue de dragon et sa bouche vomissait du feu. Il fut tué par Bellérophon.

2. Au figuré : fiction et, surtout, fiction extravagante. *Les chimères*, les caprices de l'imagination, les rêves. *Une chimère vaine*, une image sans réalité.

3. Rêves irréalisables.

Chômer. Rester sans travailler. *Chômer un jour de fête*, respecter le repos imposé pour honorer un jour de fête.

Chose. *Pour toute chose*, pour tout bien, en guise de consolation.

Chose s'emploie, par archaïsme, au sens de rien, avec une négation : *chose ne leur parut*, rien ne leur parut...

Chouart. Jean Chouart est un nom inventé par Rabelais.

Chroniqueur. Ancien historien, auteur de « chroniques », c'est-à-dire d'histoires détaillées rapportant les événements d'un temps très court.

Cigale. Insecte méridional qui fait entendre un crissement aigu dans les jours chauds de l'été ; se nourrit, non de mouches ni de vermisseaux, mais de la sève des arbres sur lesquels elle se dissimule. Elle meurt au début de l'hiver. Les anciens en faisaient le symbole du poète.

Circé. Magicienne qui est l'héroïne du Chant X de l'Odyssée. Elle était fille du Soleil et d'une nymphe Persa ; elle habitait l'île d'Aea, sur la côte Ouest de l'Italie. Ulysse aborde dans cette île au retour de Troie, et il y perdit presque tous ses compagnons, qui furent changés en bêtes par un

breuvage que leur offrit Circé. Mais le héros se prémunit contre le maléfice et Circé s'éprit d'amour pour lui.

Circulaire. 1. Qui tourne en rond et revient sur soi-même. *Un argument circulaire*, un raisonnement qui passe d'un point à un autre pour revenir à son point de départ.

2. Qui circule. *Une circulaire écrite*, une lettre qui circule entre plusieurs destinataires, une « circulaire ».

Ciron. Insecte minuscule, parasite de la farine, symbole d'extrême petitesse au XVII^e siècle, comme aujourd'hui le microbe.

Ciseau. Le ciseau du sculpteur est l'outil tranchant avec lequel il taille la pierre.

Citoyen. Habitant d'un pays, jouissant des droits, suivant les lois et ayant les mœurs de ce pays. *Citoyen de l'enfer*, habitant de l'enfer, mort.

Civil. Courtois, poli. Au XVII^e siècle le mot *courtois* tombait en désuétude, au profit de *civil*. *D'une façon fort civile*, avec beaucoup de politesse.

Le contraire est *incivil*, sans gêne, grossier, inconvenant.

Clabauder. Aboier sans répit, soit parce que le chien a perdu la piste, soit parce qu'il sent le gibier arrêté.

Clerc. Homme d'église, du clergé ; puis, un savant, les clercs ayant longtemps brillé par leur science.

Climat. Pays, contrée, sans autre idée.

Clocher. Boiter.

Clos. Adjectif : enfermé. *Se tenir clos et coi*, rester enfermé sans bouger. Nom : Verger entouré d'une clôture. *Le clos attenant*, le verger joignant le jardin.

Coche. Voiture publique, en forme de grand carrosse, sur quatre roues. Le terme *diligence* n'apparaît qu'en 1680.

Cochet. Jeune coq. Le doublet *coquet* est devenu adjectif.

Cœur. *Se donner au cœur joie*, faire joyeusement son profit de. *Le dédale des cœurs*, les replis secrets de la

conscience. *Enfouir son cœur avec son trésor*, mettre tout son amour dans le trésor enfoui.

Cohorte. 1. Troupe, en général. 2. Cortège, assemblée autour de quelqu'un.

Coiffer. *Se coiffer de*, en langage gaulant et familier, c'est se prendre de passion pour.

Col. Doublet de *cou*. S'il faut en croire les dictionnaires du temps, *col* et *cou* se prononçaient également *cou*.

Combustion. Feu. Au figuré : *mettre en combustion*, c'est déchaîner le feu des disputes, des colères, des rivalités.

Comédie. Œuvre dramatique opposant des personnages dans une suite de tableaux tragiques ou comiques, ou scènes, qui peuvent être narratives ; c'est ainsi que Dante intitule son poème *comédie*.

Comme s'emploie aux lieu et place de *comment* dans un petit nombre d'expressions : *voici comme*, *voilà comme*, *voir comme*, etc.

Ce n'est pas comme on en use, ce n'est pas de cette manière qu'on se conduit...

Commensal. Au sens strict, ce mot signifie : qui mange à la même table. La Fontaine lui donne le sens large de : nourri à tel endroit. *Commensal du jardin*, de la maison, d'un logis.

Commerce. Echange de bons procédés ; en particulier, formes que prennent les relations mondaines : lettres, conversations, poèmes, etc.

Commère, compère. Voisine, voisin. Terme d'amitié familière, très usité.

Commun. Répété, fréquent, habituel. *Une chose commune*, un fait banal de la vie quotidienne. *Vivre sur le commun*, vivre aux dépens du vulgaire du peuple, non des animaux nobles.

Compagnie. 1. Société réunie pour un repas ou un divertissement mondain.

2. Assemblée officielle, judiciaire, religieuse, littéraire, etc.

Vivre, aller de compagnie, vivre, faire route à plusieurs.

Une honnête compagnie, une société de gens bien élevés.

Compagnon. Les compagnons sont ceux qui travaillent dans le même métier, qui font équipe pour la même tâche. *De pair à compagnon*, sur le pied d'égalité, dans une familiarité intime. *Le compagnon*, le gaillard, en soulignant l'activité du personnage.

Compère. Voir *Commère*.

Compliment. Devoir de politesse, consistant, selon les cas, en visites, lettres, condoléances, félicitations, remerciements, etc. *Faire un compliment*, exprimer les sentiments exigés par les circonstances.

Complimenteur. Qui emploie des formules de politesse. *Mauvais complimenteur*, qui ne sait pas employer les formules de politesse.

Composé. Terme philosophique : un composé est un être, en tant que formé de différents éléments.

Comptant. Du comptant, de l'argent disponible, de quoi payer comptant.

Compter. Tenir compte de, considérer.

Comptoir. 1. Table sur laquelle on compte de l'argent (sans idée de commerce). 2. Succursale d'une maison de commerce, en pays étranger.

Condition. 1. État de vie, nous dirions aujourd'hui, classe sociale ou situation. 2. Sort, lot assigné à une classe d'individus.

Connaître. Reconnaître. *Il n'est beauté dans nos écrits dont vous ne connaissiez* (= reconnaissez, sachiez, reconnaitre) *jusques aux moindres traces*.

Conseil. 1. Décision. *Prendre conseil*, prendre une décision.

2. Délibération. *Tenir conseil*, présider une délibération.

3. Réunion de gens qui délibèrent. *Conseil de guerre*, réunion pour délibérer sur la conduite de la guerre.

Conséquence. Suite, conclusion (à tirer de ce que l'on vient de dire)

Consulter. Demander une consultation (à des médecins, des avocats, des astrologues, etc.). *Les consultants*, 1. ceux qui demandent une consultation; 2. les avocats, avoués, que l'on consulte (III, 18, 38). *Une affaire consultée* est une affaire sur laquelle on a demandé une consultation de gens compétents.

Content. Qui s'en tient à ce qu'il a, sans désirer davantage. *Etre content du sien*, se trouver satisfait de ce qui est à soi. Ne rien désirer.

Contenter. 1. Payer. 2. En général, satisfaire.

Contester. Se disputer, plaider. *Les contestants*, les plaideurs.

Continue. Présence continuelle.

Convent. Forme ancienne de *couvent*.

Converser avec, vivre avec, fréquenter.

Convoiteux, archaïsme : cupide de biens.

Cor. Voir *Ramure*. *Un cerf dix cors*, est un cerf âgé de 7 ans.

Cormoran. Oiseau de marais, qui se nourrit de poissons. Son nom signifie : corbeau marin.

Corne. Certains guerriers, par exemple les Gaulois, surmontaient leur casque d'une paire de cornes.

Cornelle. Oiseau qui ressemble au corbeau, mais en plus petit, et qui habite les trous de rochers. Les *choucas* sont une petite corneille qui habite généralement les clochers.

Cornemuse. Instrument de musique à vent, formé d'une outre de cuir et de tuyaux; on l'appelle aussi *muselle*.

Corps. 1. Santé. *En bon corps*, en bonne santé.

2. Compagnie de magistrats ou d'artisans. *En corps*, tous (les deux réunis).

3. Réalité, p. opp. à *image*.

Corsage. Synonyme archaïque de *corps*.

Corsaire. Marlin qui fait la course, c'est-à-dire, qui court sus aux vaisseaux marchands pour s'en emparer. Ce sont les bandits de la mer.

Corvée. Impôt d'origine féodale, frappant uniquement les roturiers, et acquitté en journées de travail.

Côté. *Se jeter à côté*, faire des digressions pour orner un sujet trop pauvre. Ce genre de digressions était considéré comme une preuve d'invention poétique.

Cotillon. Petite *cotte* (robe) de dessous. Jupon. On en portait souvent plusieurs les uns sur les autres. *Cotil lon simple*, un seul jupon.

Coucher. Le *coucher* et le *lever* du roi, à la cour de Louis XIV, étaient précédés ou suivis d'une série de réceptions où le roi recevait les requêtes de ses courtisans.

Couleuvre. Serpent, à quelque espèce qu'il appartienne, venimeuse (vipère) ou non (couleuvre proprement dite).

Cour. 1. Etymologiquement, c'est la compagnie, la société d'un prince, son cortège habituel. *Faire sa cour*, a) s'acquitter envers un prince de ses devoirs de respect et de soumission. b) Tâcher de plaire. *Cour plénière*, réunion de tous les vassaux du roi, du temps des premiers rois. *Tenir sa cour*, s'établir dans un palais pour y recevoir les hommages des sujets.

2. *Cour de justice*. Le ou les juges chargés, par délégation du souverain, de rendre une sentence judiciaire. Les membres d'une cour de justice sont des *conseillers* (II, 2, 30).

3. *Un chien de cour*, un chien de garde (cour = basse-cour).

Courage. Cœur. *Plein de courage*, plein de cœur. *Changer le courage*, changer les sentiments, les intentions.

Courir. Les verbes de mouvement étaient, en général, précédés de *en* en ancien français, et prenaient alors la forme pronominale : *s'en courir*. (Cf. *s'envoler*, *s'en aller*, *s'enfuir*, *s'en sauver*, *s'en venir*, *s'en manquer*, etc.).

Courrier. Messager chargé de porter les dépêches. Il allait très vite.

Court s'emploie comme adverbe, seul ou avec *net* : *court et net*, sur place, tout d'un coup.

Court vêtu, ayant des jupes courtes.

Prendre de court, surprendre sans laisser le temps de se reconnaître.

Le plus court, le moyen le plus court, le plus sûr.

Coussinet. Petit coussin, destiné à amortir la pression d'une charge. Celui de Perrette est évidemment en forme d'anneau, posé sur la tête bien à plat.

Couvrir. Ensemencer. *La terre est couverte*, les semailles sont finies.

Créance, pour : lettre de créance. C'est une lettre qui garantit l'authenticité de la qualité d'ambassadeur de celui qui la porte.

Crédit. Confiance que l'on fait à quelqu'un dans une affaire de commerce. *Perdre son crédit*, perdre son autorité morale ou autre; n'avoir aucune efficacité. *Mettre en crédit*, démontrer, montrer la vérité, faire croire. *Vous savez quel crédit*, vous savez quel empire, quelle puissance. *Avoir le crédit*, inspirer la confiance. *N'avoir plus de crédit*, ne plus avoir personne qui consente à prêter quoi que ce soit.

Grever. Eclater, voler en éclat.

Grin. Cheveu. *Phébus aux crins dorés*, le Soleil aux cheveux d'or (ces cheveux sont les rayons).

Croasser, exprimant le cri du corbeau, est confondu par La Fontaine avec *coasser*, exprimant le cri de la grenouille.

Croc. 1. Crochet au bout d'une courroie, auquel les portefaix, les chasseurs, etc., attachaient leur charge.

2. Crochet auquel on suspendait la marmite au-dessus du feu, pour faire cuire les victuailles.

3. Crochet où l'on suspendait les vivres de réserves.

On prononçait *croque*.

Croît. *Le croît*, terme d'élevage : le surplus (d'un troupeau) résultant des naissances.

Croix de par Dieu. Alphabet. Les alphabets d'enfants étaient précédés d'une croix, et l'on faisait dire aux enfants : ceci est la croix de par Dieu. D'où l'extension de cette expression pour désigner l'alphabet.

Croquant. Gueux (qui n'a, pour tout avoir qu'un croc).

Cruelle. Une « cruelle » est une belle qui, par coquetterie, orgueil ou indifférence, repousse les hommages des amants.

Curée. La curée est le repas des chiens auxquels, après l'avoir tué, on jette en pâture les entrailles du cerf qu'ils ont forcé. *Faire curée*, c'est se repaître voracement, sans rien épargner. *Avoir curée*, avoir de quoi se repaître.

Curieux. 1. A'tentif (V, 1, 3). 2. Amateur de, désireux de (XII, 17, 14).

Curiosité. Objet ou spectacle rare, intéressant à voir.

Cythère. Ile de la Méditerranée, consacrée au culte de Vénus et de l'Amour. *Le dieu de Cythère*, l'Amour. *Des habitants tirés de l'île de Cythère*, des Amours. Cythère, pour *Cythérée*, Vénus.

D

Dame. Etymologiquement (domina), la dame est la maîtresse, comme le Seigneur est le maître. *La dame de ces biens*, la maîtresse de ces biens.

Dame s'emploie ironiquement comme terme d'honneur appliqué à une femme de condition inférieure, mais qui se donne de l'importance : *Dame Mouche*.

Damoiselle. Terme archaïque, féminin de *damoiseau*, désignant une jeune fille noble.

Danger. Mauvais pas. *Se retirer du danger*, sortir d'un mauvais pas.

Dangereux. Qui offre peu de chances de succès.

Dard. Terme noble pour *javelot*, trait formé d'une tige de bois ferrée.

Dauber, daubeur. *Dauber* quelqu'un; le sens premier de dauber est garnir, arranger avec une garniture. Au figuré, *dauber quelqu'un*, c'est « l'arranger à sa façon », donc, en médire. Les daubeurs sont les médiateurs.

Dauphin. Gros cétacé, qui peut atteindre 3 mètres de long. Sa réputation d'humanité est une antique légende.

De. *De tout sens*, en tout sens. *De sa part*, pour sa part. *De longtemps*, depuis longtemps. *De bonheur*, par chance. *De fortune*, par hasard. *De son tempérament*, avec son tempérament. *D'une volupté*, avec un plaisir. *De tout sens*, en tout sens. *De la force du coup*, par la force du coup.

Comme on le voit, les emplois et les sens de cette préposition sont très variés au XVII^e siècle. On peut dire que *de* et *à* sont les prépositions par excellence : *obliger de*, *obliger à*.

Avec un infinitif, *de* s'emploie dans un sens très elliptique : *quant à... pour ce qui est de...* : De chercher un sens à la chose. On se fût fait siffler, *quant à chercher...* (il n'y fallait pas songer et) on se fût fait siffler.

De faisant véritablement fonction d'article, on trouve des expressions comme celle-ci : *de temps des pleurs*, *le temps des pleurs*. *Voici de la façon que*, *voici la façon dont*.

De s'emploie concurremment avec *à* pour introduire le complément de certains verbes actifs et celui des verbes passifs : *consentir de* ou *à*.

De s'employait en ancien français à la place de *que* pour introduire le complément du comparatif; d'où : *Plus d'à moitié*, plus qu'à moitié.

Si... de, au point... de : *si hardi de troubler*, *hardi au point de*. On trouve aussi : *si... que de* : *si chéri du Parnasse que de*, favorisé du génie poétique, au point de.

Débit. Vente. *De meilleur débit*, de meilleure vente, plus facile à vendre. Par opposition au *débit*, qui est la vente, le *cours* est le *prix* de vente.

Débris. Mise en morceaux, destruction, ruine. Sens abstrait. *Faire un débris de*, faire un massacre de.

De ça, de là, expression imagée signifiant, en parlant d'un travail : avec zèle, acharnement.

Décevoir. Tromper par une illusion.

Décholr. Diminuer.

Découdre. Déchirer, notamment en parlant d'une blessure mortelle.

Dedans. Forme archaïque renforcée de la préposition *dans*, qui est elle-même un renforcement de *enz* (de-enz).

Les dedans, l'intérieur. *Dedans l'occasion*, à l'occasion, au besoin.

Dédire. *Se dédire*, dire le contraire de ce qu'on a dit précédemment.

Déduire les raisons, exposer méthodiquement toutes les raisons qui justifient une opinion. *Déduire*, c'est exposer méthodiquement.

Dédult. Plaisir (vieux mot).

Défaut. 1. Vice de forme, dans un procès, par opposition à l'erreur, qui touche le fond des choses. 2. *Metre en défaut*, terme de chasse; au sens propre : tromper les chiens. Au sens figuré, induire quelqu'un en erreur.

Déjeuner, repas du matin, pris avant le gros travail de la journée. Voir *Souper*.

Délicat. Implique souvent une idée d'excès : sensible à l'excès, difficile à l'excès.

Démètre s'emploie activement au sens de destituer.

Demeurer. S'arrêter; rester inemployé.

Le demeurant, le reste.

Travailler à demeurer, s'installer pour séjourner définitivement.

Démon. Au sens étymologique : divinité subalterne (lutin, follet, etc.). Ronsard a composé un *Hymne des Démons* dont La Fontaine s'inspire dans VII, 5, *les Souhaits* :

On dit qu'en Norouège, ils se
[louent à gages,
Et font, comme valets, des maisons
[les ménages.
Ils pansent les chevaux, ils vont
[tirer le vin,
Ils font cuire le rôti, etc.
(Ronsard, *les Démons*, 207 sqq.)

Denier. Monnaie de cuivre, de la valeur d'un douzième de sou.

Les deniers, les finances.

Quelques deniers, quelques sous (façon discrète de laisser entendre une bonne somme).

Dents. *Etre sur les dents*, être épuisé, au point de tomber « sur les dents », la face contre terre. *Aux dents*, à la bouche (à la gueule, s'il s'agit d'animaux). *Passer entre les dents*, être dévoré.

Dépendant. Des dépendants sont des hommes qui, à un titre ou à un autre, relèvent d'un autre. *Les dépendants de l'Empereur* étaient les princes, ducs, comtes, margraves, burgraves, etc., qui formaient l'Empire.

Dépourvu. Dénudé de toute ressource; s'emploie absolument dans le sens de *réduit à la misère*.

Député. Ambassadeur, envoyé, chargé de mission.

Députer. Envoyer une mission, une ambassade.

Derechef. Une seconde fois, de nouveau.

Déroger. Perdre sa noblesse.

Dervis ou **derviche**, mot persan par lequel La Fontaine désigne les moines musulmans.

Désert. Ne désigne pas un lieu aride, mais une campagne même très riante, dans laquelle il y a peu d'habitants : solitude, vie dans la solitude. *Terres désertes*, terres inexplorées.

Desseln. Plan. En ancien français, *dessin* et *dessein* se confondaient dans le même mot. *Etre du dessin*, avoir sa place dans le plan fixé. *Sans dessein*, sans but conscient, sans intelligence. *Avec dessein*, avec un but prémédité, pour une fin calculée. *Mon dessein se rencontre*, mon plan se découvre. *En venir au dessein que j'ai pris*, parler du sujet dont l'ai arrêté le plan. *Avoir dessein*, avoir l'intention.

Desserrer. Décocher, lancer brusquement.

Dessous. Forme renforcée de *sous*.

Dessus. Forme renforcée de *sus*. *Dessus tout*, surtout.

Par dessus nous, plus que nous.

Par dessus, en plus. Cette locution, *par dessus*, n'est qu'un renforcement de *dessus*.

Destin. C'est le *fatum* antique, l'inévitable. *Attendre son destin*, attendre la mort.

La Fontaine fait du *destin* ou *sort* une divinité qui règle la destinée des êtres. En réalité, c'est *Fortuna*, la Fortune qui jouait ce rôle dans la mythologie antique. *Le livre du destin* : l'idée de ce livre, dont aucun caractère ne peut être modifié, est musulmane, non antique. Homère parle du *Destin*, mais nullement de son livre (II, 13, 10-11).

Le pis du destin, le pire de la malchance.

En revenir à son destin, en revenir à sa vraie nature.

Demander son destin, demander quel sera son avenir.

Destiné pour. Destiné à.

Détaler. Quitter la place, disparaître.

Détester. Pester en proférant des jurons.

Détour. Moyen détourné, habile. *Chercher un détour*, chercher un moyen détourné.

Détourner. Enlever.

Détroit. Pays relevant d'une juridiction particulière.

Détruire. Ruiner, perdre. Compromettre. *Le beau souvent nous détruit*, cause notre perte, notre ruine.

Detteur. Doublet archaïque de débiteur.

Deuil. Douleur qu'on éprouve de la perte d'un être cher; les manifestations de cette douleur.

Devant. S'emploie comme préposition de temps : *devant l'aurore*, avant l'aurore. *Devant que*, avant que. *Devant toi*, avant toi.

Développer. Dégager, mettre au jour.

Devers. Forme renforcée de *vers*; s'emploie au sens de : du côté de.

Devineuse, devineresse, devine. Femme qui fait profession de prédire l'avenir.

Devoir. S'emploie à l'indicatif avec le sens du conditionnel. *Je devais, j'aurais dû.*

N'en devoir guère à quelqu'un, ne pas le céder beaucoup à quelqu'un.

Dévouer, dévouement. *Dévouer quelqu'un*, c'est le vouer aux dieux infernaux pour obtenir, en retour, le salut de la patrie; ce *dévouement* est un sacrifice plus ou moins consenti, avec mise à mort.

Die. Subjonctif archaïque de *dire* : *die*; s'emploie à la rime par licence poétique.

Dieu. Dans le langage allégorique du temps, un *dieu* est un roi; un *demi-dieu* est un prince royal; un *héros* est un grand.

Dieu sait ! exclamation affirmative très courante, qui n'a plus guère que la valeur d'un adverbe fortement affirmatif : oh ! combien !

Difficulté. Problème, question. *Proposer une difficulté*, proposer une question à résoudre.

Digérer. 1. Mûrir, mettre au point. *Digérer sa disgrâce*, s'accoutumer à son malheur, oublier son malheur. 2. Donner à une chose une tournure raisonnable. C'est le sens étymologique.

Dîner. Déjeuner. Voir *Souper*. *Dîner son souf*, manger à bouche-que-veux-tu.

Diogène (413-323 av. J.-C.), philosophe cynique; il faisait profession d'une totale pauvreté, vêtu de loques, couchant dans une grande jarre, etc.

Dire. *Ayant dit*, abréviation de : ayant ainsi dit (parlé).

Disciple. Elève.

Discorde. La mythologie antique connaissait une déesse *Discorde*, fille de Mars, dieu de la guerre et de la Nuit. Ces divinités abstraites étaient fort goûtées des Latins.

Discours. 1. Propos; 2. dissertation; 3. langage en général.

Le sens de notre mot *discours* est exprimé, en général, par *oraison*.

Avoir un discours, tenir des propos. *Avancer un discours*, mettre en avant des propos.

Discret. Qui a du tact, de la délicatesse.

Disgrâce. Accident, malheur.

Dispenser. Exempter (quelqu'un) d'une obligation commune. *Se dispenser*, s'abstenir. *Dispenses-moi*, excusez-moi.

Dispute. Opposition de propos contraires, sans idée de violence; discussion.

Disputer. Discuter.

Dissoudre. Défaire un assemblage, dénouer.

Divers. Varié, différent; s'emploie couramment comme épithète.

Le sort toujours divers, la marche des événements toujours changeante.

Diverses qualités, des qualités variées, selon les espèces.

Cent peuples divers, cent nations différentes de nous.

Divin. Inspiré par les dieux. *Divin mortel*, homme inspiré par les dieux.

Divorce. Séparation de deux personnes ou de deux choses de nature incompatible.

Dogue. Chien puissant, redoutable.

Dom. Appellation ecclésiastique, réservée aux moines d'un monastère bénédictin. Le Loup, emporté par son ton papelard, glisse au style ecclésiastique, en appelant le cheval *Dom Coursier*; on peut y voir aussi l'hispanisme *Dom* = Seigneur.

Dom Pourceau est sans doute appelé ainsi parce qu'il est gras et qu'il chante à plein gosier.

Domestique. Qui concerne la maison, la famille. *L'exemple domestique*, l'exemple des parents à la maison. *Un domestique*, quelqu'un qui vit à la maison (ami, serviteur, animal).

Domage. Perte. *Le gain et le domage*, les profits et les pertes.

Donner de quelque chose contre un obstacle, frapper la chose en question contre l'obstacle.

Dont. S'emploie plus librement au *xvii^e* siècle qu'aujourd'hui. *Le prix dont il est*, le prix qu'il vaut, sa valeur. *Le collier dont je suis attaché*, par lequel... *Le feuillage dont je couvre le voisinage*, par lequel... *Le train dont marche l'univers*, le mouvement selon lequel...

Doublon. Grosse pièce d'argent espagnole, valant 80 francs or.

Douteux. 1. Anxieux (II, 14, 17). 2. Incertain, d'où redoutable. *Les mois douteux*, les mois d'automne, dont la température imprévisible peut causer de graves ennuis par ses brusques sursauts.

Doux. *Tout doux*, expression employée pour calmer les chevaux ou les chiens trop ardents. Dans le langage familier, l'expression a le sens de : calmez-vous ! patience ! attendez la suite.

Doyen. Voir *Chapitre*.

Dragon. Serpent qui monte la garde sur un objet ou une personne. Les Anciens considéraient en effet les serpents comme des génies vigilants protecteurs des lieux. Selon cette tradition, le mot *dragon* n'implique donc rien de malfaisant.

Drille. Terme d'argot : soldat vagabond. La Fontaine le fait passer dans la langue littéraire au sens de *pauvre diable*.

Droit. Prendre droit sur une chose contre quelqu'un, s'appuyer sur un fait pour réfuter quelqu'un, pour prouver qu'il a tort. *Le droit du jeu*, l'ordre, la coutume, la façon d'agir à laquelle il n'y a rien à dire. *Prendre un droit de pâturage*, s'arroger le droit de paître dans un pâturage étranger. *Par droit*, conformément au droit coutumier ou écrit. *Recueillir son droit*, prélever sa part légitime. *Entreprendre sur les droits de quelqu'un*, empiéter sur les prérogatives de quelqu'un.

Drôle. *Le drôle*, terme de mépris pour désigner un individu qui se moque des gens sans scrupule : le

coquin. Il peut s'employer avec une nuance de sympathie : le gaillard déléuré.

Dru. Vigoureux. *Au plus dru*, avec toute l'ardeur possible.

Ducat. Monnaie frappée à l'effigie d'un duc (de Venise, de Florence ou de Gènes). Le double ducat, venu d'Espagne, valait 25 francs or.

Ducaton. Synonyme familier de *duc*.

Duire. Convenir. Archaïsme.

E

Ebattement. Jeu. *Avoir un ébattement*, se livrer à un divertissement.

Ecarter. *S'écarter*, faire un détour, oublier son but, s'égarer.

Echanson. Serviteur qui verse le vin.

Echauder. *S'échauder*, se faire brûler, et, au figuré, recevoir des dommages.

Echevins. Magistrats municipaux qui participent à l'administration de la commune, à peu près comme nos conseillers municipaux.

Echo. Nymphes changées en rocher par la colère de Junon, et condamnées à répéter les dernières syllabes de toutes les paroles qu'elle entendrait. *Conte aux échos*, dire partout, à qui veut l'entendre, pour que la chose soit répétée.

Eclater. 1. Exprimer bruyamment un sentiment, colère, joie, etc. 2. Manifester avec éclat (III, 15, 16).

Ecornifleur. Parasite, pique-assiette. Celui qui vient partager un repas auquel il n'a point été convié, écornant ainsi la part des autres (familier).

Ecot. Un *écot* est un groupe de convives dont chacun paie sa part du repas. *Faire de tous écots*, rendre responsable de tout ce qui arrive.

Ecourté. Sans queue.

Ecouter. Se laisser séduire par. *Les écoutants*, les auditeurs.

Ecrier. *S'écrier à, crier à.*

Ecriture. Désigne **En** général tout texte écrit : lettre, inscription, etc.

Une circulaire écriture, une lettre circulaire.

Ecu. Pièce de monnaie valant trois livres ou francs (écu d'argent, ou écu blanc). L'écu d'or valait à peu près le double. *Etre au bout de ses écus*, avoir dépensé tout son bien.

Effet. 1. Réalité, par opposition aux apparences, aux promesses, etc. *En effet*, en réalité, réellement.

2. *Les effets*, les biens, les valeurs (II, 20, 88).

Effort. 1. Haut degré de perfection (IV, 14, 10, etc.). *L'effort ambitieux des vains ornements*, le travail pour orner inutilement son sujet et lui donner un éclat hors de proportion avec sa nature et le talent de l'auteur.

2. Activité, manœuvre (VII, 7, 17, etc.). *Mettre ses efforts*, consacrer toute son attention, se donner toute la peine possible pour. *Couvrir un puissant effort*, dissimuler l'objectif réel d'une puissante entreprise. *L'effort de la tempête*, la puissance la plus grande de la tempête.

Effrayer. Le sens premier de ce verbe est : perdre son calme. *D'où vient que je m'effraie?* d'où vient que je m'émeus?

Egayer. Donner du charme, de l'agrément, orner. *Egayer son esprit*, déployer les grâces de son esprit.

Ejouir. Réjouir (archaïque).

Electeurs. Les *Electeurs* sont les huit princes souverains qui élisaient l'empereur à chaque changement de règne.

Élément. Pour les Anciens, les quatre éléments, qui forment le monde, sont : la terre, l'air, l'eau, le feu. *Tout élément*, chacun des éléments.

Elever. Exalter, célébrer.

Elyséens. Les *Champs Elyséens*, appelés communément les *Champs-Elysées*, sont le séjour des bienheureux dans les Enfers mythologiques.

Embarras. Tracas, ennui.

Embarrasser. Arrêter, empêcher par un obstacle. *Vous n'êtes point embarrassée de le croire*, vous n'avez aucune raison qui vous empêche de le croire.

Embâtonné. Armé d'un bâton.

Embonpoint. Etat de quelqu'un qui est bien nourri et gras à point (en bon point). *Plein d'embonpoint*, plein de santé, florissant de santé.

Embrasser. Serrer avec ses bras. Au figuré : Embrasser les intérêts de quelqu'un, défendre les intérêts de quelqu'un comme s'il s'agissait des siens propres.

Eminemment. En un lieu élevé. *Placé éminemment*, placé en un état éminent.

Empêcher. Arrêter dans sa marche, immobiliser par un obstacle, embarrasser. *Tenir quelqu'un empêché*, mettre quelqu'un dans l'embarras.

Emouvoir. *S'émouvoir*, être soulevé, naître (en parlant d'une querelle).

Empereur. L'empereur est l'empereur d'Allemagne, souverain du Saint-Empire romain germanique, élu par les huit Electeurs, et résidant à Vienne. L'Allemagne était alors une confédération d'états indépendants et fort nombreux : les Allemandes.

Appliqué à Alexandre, *empereur* signifie souverain universel.

Empire. Domination, souveraineté. *Les droits de l'empire*, les droits que l'on a à prétendre à dominer sur tous les autres. *Ton empire*, *Fortune*, la domination (capricieuse) que tu exerces, *Fortune*. *Se faire un chimérique empire*, usurper une souveraineté dont les droits sont imaginaires. *Etendre son empire*, exercer sa domination dans des limites très étendues.

L'Empire ou *Saint-Empire*. Cf. *Empereur*.

Emplette. Capital transformé en marchandises (*emploite*, de *employer*).

Emploi. Occupation, passe-temps ; tâche ; fonction.

Pendant les doux emplois de ma Muse, pendant que ma Muse s'amusaît doucement. Le bel emploi! la belle tâche! Faire tout son emploi de, consacrer tout son temps à. Réserver à d'autres emplois, réserver à d'autres cette tâche.

Employer. Déployer les ressources de. *Employer sa médiation*, déployer les ressources de sa médiation, de sa diplomatie comme médiateur. *S'employer*, être mis en œuvre (réfléchi à sens passif).

Emporter. *S'emporter*, s'enfuir d'une traite rapide. *Emporter l'avantage*, remporter la victoire; établir sa supériorité. *Emporter tous les soins*, absorber toute l'attention. *Emporter tout l'ouvrage*, détruire tout l'ouvrage.

Emute. Forme ancienne de *émeute*, agitation, mouvement. *Mettre en émue*, jeter le trouble dans.

En. 1. Préposition. S'emploie très librement en ancien français devant le complément de lieu. *En théâtre*, au théâtre (cf. en scène). *En joie*, de bonne humeur. *En son passage*, sur son passage. *En ce point*, sur ce point. 2. Adverbe pronominal. S'emploie librement pour renvoyer à une idée clairement sous-entendue : *Après que tous deux en eurent pris*, après que tous deux eurent pris de l'eau.

Encens. Par métonymie, ce mot désigne les éloges qui sont, comme l'encens, des remerciements et un parfum agréable à qui les respire.

Enchâsser. Mettre dans une chasse, comme une relique précieuse.

Enclore. Enfermer.

Encombre. Difficulté (archaïsme). Le mot existe encore dans l'expression *sans encombres*.

Encore. Aussi. *Des demi-dieux encore*, des demi-dieux aussi.

Déjà. *Ce n'est pas encor beaucoup*, ce n'est pas déjà beaucoup.

Encore que, quoique.

S'écrit encor, par licence poétique.

Endroit. Egard. *En son endroit*, pour sa part. *En mon endroit*, à mon égard. Les grammairiens du temps condamnent cette expression comme basse et populaire.

Enfin. Employé seul, peut avoir son sens primitif : à la fin.

Engager. 1. Asservir, ôter la liberté.

2. Intéresser, mêler à (IV, 4, 55).

3. Amener à, forcer à.

Engence. Race d'animaux ou d'hommes. Jusqu'au xviii^e siècle, le sens n'a rien de péjoratif. Au xviii^e s., il s'emploie : 1. dans le sens de race, multiplication de la race; 2. quelquefois dans le sens moderne, race d'êtres fâcheux.

Enlacer. Prendre au lacs, au filet.

Ennemi. *L'ennemi*, les bandits qui assaillent les voyageurs pour les détrousser.

Ennuï. Tristesse, chagrin.

Enseigne. Signe révélateur (s'emploie souvent au pluriel). *Dire pour enseigne*, dire pour mot de reconnaissance. *L'enseigne*, tableau ou statue servant à reconnaître les maisons autrefois, surtout les maisons de commerçants.

Enserter. Mettre en réserve, sous clef (*serra*, serrure). Tenir soigneusement caché.

Entendre. 1. Comprendre. *Mal entendu*, mal formé (cf. Un projet bien entendu). *Ne savoir auquel entendre*, ne savoir vers qui se tourner pour l'écouter.

2. Vouloir dire, désigner (XII, 23, 74).

Entêtement. Engouement.

Entour. *A l'entour de*, aux alentours de, autour de.

Entrailles. *Les entrailles*, l'intérieur. *Des entrailles du plomb*, de l'intérieur du plomb.

Entre. S'emploie comme synonyme de *parmi*. *Entre des fleurs*, au milieu des fleurs.

Entre-suivi. Entre-coupé, qui change constamment d'allures.

Entretien. Conversation. *Le doux entretien*, la douceur des propos dans la conversation. *Pareil entretien*, même sujet de conversation.

Envelopper. Prendre dans les filets d'un piège. *Engins à vous envelopper*, engins pour vous prendre au piège.

Envie. 1. Passion, désir passionné. *Contenter son envie*, satisfaire son désir. *Passer son envie de*, même sens. 2. *L'Envie*, divinité abstraite, méditante et jalouse, ennemie du mérite.

Environ. 1. *A l'environ*, aux environs. 2. *Environ*, vers, surtout en parlant du temps. *Environ le temps que tout aime*, vers le temps où...

Envoyer. Absolument : dépêcher un messenger.

Epandre. Répandre autour de soi en abondance. *S'épandre*, s'étaler sans mesure.

Epieu. Bâton ferré, pour la chasse au sanglier.

Epreuve. *Etre à l'épreuve de*, être invulnérable à. *Avoir les yeux à l'épreuve des Belles*, être insensible aux attraites des Belles.

Epris. Enflammé (de colère, d'amour).

Equipage. 1. Situation. *Mettre en piteux équipage*, mettre dans un état piteux.

2. Costume, tenue; notamment tenue militaire. *Un superbe équipage*, un costume magnifique.

3. Provision de voyage, sur un bateau, dans une voiture, etc. *Un navire en cet équipage*, un navire ainsi approvisionné. *Avoir soin de l'équipage*, veiller à l'entretien de tout ce qui sert aux voyages : voitures, harnais, etc. *Etre en mauvais équipage*, être pauvrement vêtu. *Marcher à gros équipage*, marcher avec beaucoup de domestiques et de bagages.

Erêbe. Les Enfers.

Erte. Mot ancien qui ne se trouve que dans l'expression *être ou se tenir à l'erte*, être sur ses gardes (de l'italien *all'erta*). Origine du mot *alerte*.

Escadron. Escouade. *Escadron*, *escouade* et *escadre* sont de la même famille et viennent de l'italien.

Escarcelle. Mot du xvi^e siècle, de l'italien *scarsella*, petite averse. Bourse

où l'on met ses économies. *Fouiller à l'escarcelle*, puiser dans ses économies. *Il pleut dans l'escarcelle*, l'argent s'accumule dans le coffre-fort.

Escandre. Accident qui compromet le succès d'une affaire (archaïsme).

Esculape. Fils d'Apollon, dieu de la médecine. *L'art d'Esculape*, la médecine.

Espèce. Une espèce, terme injurieux pour exprimer son mépris de quelqu'un qu'on estime indigne de soi, faute, surtout, de naissance.

Esprit. Les esprits, dans la langue philosophique et médicale du xvii^e s., sont des particules subtiles répandues dans tout le corps pour lui donner la vie. *Egayer ses esprits*, se distraire, se donner du bon temps, charmer ses loisirs. *Les esprits sortant de son corps échauffé*, les odeurs révélatrices (pour les chiens) qu'exhale le lièvre à bout de course.

Les beaux-esprits, les esprits cultivés, gens du monde ou écrivains.

Les jeunes esprits, les jeunes gens.

Les ouvrages de l'esprit, les œuvres littéraires. *Gens d'esprit*, gens intelligents.

Un esprit de liberté, une humeur indépendante.

Un même esprit, une même foi.

Esquiver. Echapper, s'esquiver.

Essai. 1. Echantillon, preuve. En français moderne, les *Essais* de Montaigne s'appelleraient les *Epreuves* (de son esprit).

2. Tentative. *Un vain essai*, une tentative qui échoue.

Essuyer. Endurer.

Estafier. Domestique armé.

Estimation. *A l'estimation*, en acceptant l'appréciation qui avait été faite de la valeur des choses par les gens de loi.

Estropler. Affaiblir, déformer.

Et. A souvent un sens très fort, marquant soit une opposition, soit une gradation : et aussi, mais aussi mais après cela, tandis que, et même ; etc. *Capable de juger Et juger imparfaitement*, mais juger imparfaitement.

Etable. Se disait de tout logement agricole, d'où la précision : *une étable à bœufs*.

Etablissement. Situation stable, acquise, définitive. Fortune faite. Charge durable, etc.

Étage. Qualité morale ou sociale. *Bas étage*, basse condition, vulgaire espèce.

État. *Être en état*, être prêt, dans de bonnes conditions.

L'état est la liste des officiers (ou serviteurs) d'une maison noble. *Être couché sur l'état* d'une maison, signifie : figurer sur la liste des serviteurs de cette maison. L'ordre des noms, sur cette liste, était l'ordre hiérarchique.

De tous états, de toutes conditions, et, plus généralement, de toute nature.

Tenir les États, présider le Conseil, le Parlement.

Étendre. Expliquer en détail. *Étendu*, gisant, tué. *S'étendre*, s'étirer, chercher à prendre le plus d'espace possible (I, 3, 4).

Eteuf. Balle, au jeu de paume. *Renvoyer l'eteuf*, le recevoir, recevoir, renvoyer la balle ; c'est-à-dire, au figuré, renvoyer la difficulté à quelqu'un, passer la main à un autre.

Etonnement. Violente surprise qui cloue sur place. Voir le suivant.

Etonner. Sens premier : frapper du tonnerre. Au xvii^e siècle, *être étonné* signifie souvent : être incapable de mouvement, paralysé (sous l'empire d'un sentiment violent).

S'étonner, admirer.

Etrange. 1. Étranger (archaïsme). 2. Extraordinaire, étonnant.

D'étrange sorte, de la belle façon ! sans ménagement. *Chose étrange*, chose étonnante, incompréhensible.

3. Fâcheux, redoutable. *D'étranges voisins*, des voisins redoutables.

Être. *Tout en fut*, tout fut mis en œuvre.

L'emploi absolu (c'est-à-dire sans attribut) du verbe être : *Il était*, *il est*, *une Tortue était*, caractérise le style du conte merveilleux, dont il est, pour ainsi dire, l'entrée en matière obligée ;

il était une fois... La Fontaine use volontiers de ce procédé-cliché, qui a l'avantage d'abréger les formes et les détails de l'exposition. On trouve le même emploi absolu, surtout au présent : *il est*, dans les phrases sentencieuses : *il est assez de geais à deux pieds...*

Étrètes. Étroites. Orthographe phonétique, conforme à la prononciation du temps.

Etrivière. Courroie de cuir servant à suspendre l'étrier à la selle. Courroie servant à fouetter. (II, 18, 34).

Étudiant. Qui fait des études, donc, savant, habile, qui sait décrire.

Euménide. M. à m. : la Bienveillante, nom que les Grecs donnaient aux Furies par euphémisme.

Événement. Action ; sujet d'une narration.

Causer un événement, provoquer une action.

Eventer. Terme de chasse : humer les odeurs laissées par un gibier, relever la piste. *Eventer les traces*, suivre les traces au flair.

Excellence. *Son Excellence*, titre d'honneur réservé autrefois aux ministres et aux ambassadeurs. *Changer les excellences en majestés*, changer les titres de ministres en titres de rois.

Excuser. Étymologiquement : mettre hors de cause (*ex-causa*). *S'excuser sur quelque chose*, s'appuyer sur quelque chose pour justifier une dérobade. *S'excuser à quelqu'un*, essayer de se faire pardonner par quelqu'un.

Expédier. Terme du langage judiciaire : terminer une affaire. *Expédier en forme* : terminer une affaire régulièrement, donc sans appel possible. Au figuré, *expédier quelqu'un en forme*, c'est lui faire son affaire, le faire disparaître sans protestation possible. *Expédier en forme commune*, faire disparaître, faire mourir le plus simplement du monde, sans recourir à un déploiement de secours extraordinaire.

Exquis. Choisi, rare ; de goût recherché. *Meubles exquis*, meubles rares et destinés à des usages délicats.

Extrémité. Danger extrême. *A toute extrémité*, au moment du pire danger.

F

Fable. *La Fable*, la mythologie.

Fabricateur. Mot rare : ouvrier. *Le fabricant souverain*, l'auteur de l'univers, Dieu.

Face. 1. Surface (de l'eau). 2. Façade (d'une maison).

Facteur. Commissionnaire qui gère les intérêts d'un marchand dans un port.

Faire. En ancien français, la plupart des verbes ont un doublet qui consiste en une périphrase formée du verbe *faire* et du nom verbal : se plaindre, *faire plainte*. On trouve de nombreux exemples de ces tournures chez La Fontaine.

Faire trafic, trafiquer.

Faire festin, festoyer, c'est-à-dire offrir une partie de plaisir.

Faire plainte, se plaindre. Mais : *faire sa plainte*, porter plainte devant un tribunal.

Faire guerre, combattre.

Faire retraite, se retirer, s'enfuir.

Faire outrage, outrager, c'est-à-dire traiter d'une façon injuste.

Faire société, s'associer.

Faire voyage, voyager.

Faire compliment, complimenter.

Faire 'comparaison d'une chose, comparer une chose.

Faire (même) réponse, répondre (la même chose).

Autres expressions :

Faire court, abréger.

Faire sagement, agir avec bon sens.

Faire bien, bien faire, se conduire sagement.

Faire mieux, rectifier sa conduite, adopter une méthode plus pratique. Dans toutes ces expressions, *faire* est construit avec un adverbe et signifie *agir*.

Autres expressions :

Faire chemin, ouvrir la voie.

Faire son cours, suivre sa route.

Faire nombre, se compter, avoir de la valeur.

Faire procès, intenter un procès.

Faire sentinelle, veiller, monter la garde.

Faire cérémonie, s'embarrasser de politesses cérémonieuses.

Faire l'épreuve, essayer la chose.

Faire des élaus, faire des bonds.

Faire que sage, que fou, agir comme un sage, comme un fou.

Faire folie, agir comme un fou.

Faire son emploi, employer son temps.

Faire rage, faire preuve d'une activité et d'un zèle extraordinaires.

Faire une estime (grande, petite) d'une chose, apprécier (d'une certaine façon) une chose.

N'en pas faire à demi, expression familière, équivalant, pour le sens, à notre expression vulgaire : y aller carrément.

Aussi fait, font..., autant en fait, font...

Faire s'emploie familièrement au sens de *finir* : *as-tu fait ? as-tu fini ?*

Fait. 1. *Le fait de quelqu'un*, la part, l'affaire, le rôle de quelqu'un. *Un fait embrouillé*, une cause dont les faits sont embrouillés (II, 3, 7). *Les faits des aïeux*, les exploits, les hauts faits des aïeux.

2. *Son fait consiste*, son bien consiste, ses revenus consistent. *Vous à qui touche le fait*, Vous qui avez le bénéfice de la propriété.

Trouver du mécompte à son fait, trouver de l'argent de moins dans son trésor.

3. *Sur ce fait*, sur ce point.

Faix. Charge de fagots, au sens propre (*fascis*) ; en général, charge qu'on porte sur son dos. *Sous le faix*, sous la charge, sous le poids.

Familier. Bien connu, banal, d'usage courant. (Gens) *Par qui cet apologue est rendu familier*, qui donnent couramment l'occasion de vérifier cette fable.

Famille. Les gens de la maison, y compris les serviteurs.

Fantôme. 1. Image brillante, illusion séduisante et décevante. Rien de commun avec le sens actuel.

2. Apparition (III, 7, 23).

Faon. Petit d'un animal quelconque. Au XVII^e siècle, le mot est réservé aux petits d'une grosse bête sauvage. Aujourd'hui, il désigne uniquement le petit de la biche.

Fat. Sot. Imbécile.

Fatal. 1. Inévitable comme le destin (*fatum*). 2. Mortel.

Le *fatal tribut*, le tribut que la Mort prélève fatalement sur les vivants, l'obligation de mourir.

Fatales défenses, défenses sous peine de mort.

Un *fatal retour*, un retour du destin, un renversement de la situation voulu par le destin.

Le sens du mot s'atténue parfois pour dire simplement : *fâcheux*. *L'aventure fatale*, la fâcheuse aventure (XII, 12, 118).

Faucon. Oiseau rapace. La *fauconnerie* consistait à apprivoiser ces oiseaux et à les dresser à rapporter à leur maître le gibier ailé qu'ils allaient saisir dans les airs.

Fauconnerie. Autrefois, on dressait des oiseaux de proie, épervier, milan, faucon... pour la chasse aux oiseaux, comme on dresse les chiens pour le gibier. L'art d'apprivoiser et de dresser les oiseaux de proie s'appelait la *fauconnerie*, par opposition à la *vénérerie*, art de dresser les chiens, et aussi à l'*autourserie* (voir *Autour*).

Le *fauconnier* est le dresseur d'animaux de proie.

Faune. Dieu des bergers et des troupeaux.

Faut. Il faut : 1. Il est inévitable ; rien ne peut empêcher que... 2. Il est certain (VIII, 27, 44).

Il leur *faut laisser...* et ne pas ressembler... : il leur faut laisser et il ne leur faut pas ressembler.

Feindre. Inventer, créer des sujets étrangers à la réalité, imaginaires.

Feinte. Fiction, invention, par opposition à la *réalité* de l'histoire. *La feinte*, la littérature d'imagination.

Femelle. Femme, terme familier, mais non grossier.

Festiner. 1. Tr. régaler ; 2. intr. se réjouir, faire la fête.

Fête. Partie de plaisir offerte par quelqu'un.

Faire fête à quelqu'un : 1. Accueillir quelqu'un par des manifestations de joie ; 2. féliciter chaleureusement quelqu'un.

Voici bien une autre fête, expression ironique équivalant à peu près à celle-ci : on les fit danser d'une autre sorte.

Je laisse à penser la fête, quelle fête, on peut imaginer quelles manifestations se produisent.

Feux. Les feux, en style précieux : les sentiments violents de l'amour.

Feuillette. Fût de 135 litres environ.

Fiction. 1. Mensonge. *Sans fiction*, franchement. 2. Inventions poétiques, sujet inventé.

Fier. Féroce, sauvage. C'est le sens étymologique (*ferus*).

Fourche fière, fourche à deux dents longues et pointues, pour hisser les gerbes du champ sur le char.

Figure. *Faire la figure*, se moquer de. Italianisme. L'expression s'accompagnait d'un geste de défi gamin, consistant à serrer le pouce entre l'index et le médium. C'est l'équivalent du *pied de nez*.

Figure. 1. La forme. 2. Statue ou tableau. *Changer de figure*, changer de forme, être métamorphosé.

Filandière. Ouvrière qui file, au fuseau ou au rouet. *Les Sœurs filandières*, les Parques.

Filet. Fil fin, fil délié.

Fin. *A toutes fins*, quelle que fût la fin de l'affaire, c'est-à-dire sans garantie.

Finance. Argent avec quoi l'on peut *finer*, c'est-à-dire payer comptant. *La finance*, l'argent (terme familier). *Homme de finance*, banquier, partisan.

Fisc. L'administration des finances de l'état.

Flamme. L'amour, en style galant.
Déclarer sa flamme, avouer son amour.

Flatter. 1. Caresser (I, 5, 25 ; IV, 5, 18, etc.). 2. Séduire par une illusion.

Se flatter, s'illusionner. *Sans qu'il se flatte*, sans se vanter.

Flore. Déesse latine des fleurs, mère du printemps. *Un prétre de Flore*, un jardinier fleuriste. *Les dons de Flore*, les fleurs.

Flouet. Doublet de fluet.

Foi. La bonne foi, la parole donnée, l'honneur.

Reposer sur la foi de. Avoir confiance dans la loyauté de.

Sans foi, déloyal.

Mériter foi, mériter confiance.

Avoir foi pour. Se fier aux paroles de.

Aller sur la foi d'autrui, marcher avec confiance à la suite d'autrui.

Bonne foi, probité. *En bonne foi*, en toute sincérité.

La foi jurée, la fidélité aux serments.

Faire foi d'une chose, prouver une chose.

Par votre foi, pensez-y bien !

Foi de roi, de hibou, d'animal, sur l'honneur royal, des hiboux, des animaux.

Ma foi, ma parole ! Je vous donne ma parole que.

Fol, fou. Se disent à peu près indifféremment. D'après le dictionnaire de l'Académie (1694), *fol* ne serait qu'une façon d'écrire propre aux poètes, la prononciation étant toujours *fou* (cf. col-cou).

En général le *fou* est, non pas le dément, mais l'écervelé, l'excentrique, celui qui n'a pas de bon sens, le contraire du sage.

Follet. Petit génie serviable et bienfaisant (cf. Lutin).

Fonds. Le *fonds* est le capital, sous ses formes diverses : numéraire, terre, etc. *C'est le fonds qui manque le moins*, entre le capital à exploiter et le travail qui l'exploite, celui qui fait le moins défaut à l'autre, c'est le capital.

Force. Ce nom s'emploie sans article, au sens de *beaucoup*. *Force moutons*, beaucoup de moutons.

A toute force, malgré tout.

Forger. Fabriquer, inventer. *Se forger*, imaginer.

Formulaire. Résumé des règles d'un art, ou des points d'une doctrine.

Forsené. Hors de sens, furieux.

Fort. Le *fort*, en terme de chasse, est l'abri où se réfugie un animal sauvage, loup, lièvre, etc.

Au fort de, au plus *fort de*, au moment le plus vif.

Fortune. Déesse de la destinée, très populaire à Rome. On la peint allégoriquement sur une roue aillée, un bandeau sur les yeux, ce qui indique son caractère volage, ses caprices, ses incertitudes. La Fontaine en fait la fille du Sort.

Faire petite fortune, gagner petitement sa vie, vivre chichement.

Sa fortune est petite, il gagne petitement sa vie.

Chercher fortune, aller au hasard, en quête d'un gain ou d'un bon morceau.

Soigneux d'établir sa fortune, soucieux de se faire une situation.

Fossoyeur. Terrassier.

Foudre. Arme de Jupiter. Au xviii^e siècle, le mot est du masculin ou du féminin. On représentait le dieu lançant le *foudre*, sous la forme d'un trait en ligne brisée.

Un foudre de guerre, un guerrier qui répand la terreur et la mort, comme la foudre.

Fouir. Creuser la terre. Deux syllabes.

Fourbe. La *fourbe*, la fourberie, la tromperie.

Fournir. Transitif. 1. Compléter, parfaire. 2. Procurer ce qu'il faut pour. 3. *Fournir à*, arriver au bout de.

Fourvoyer. *Se fourvoyer*, s'égarer ; se mettre dans un mauvais pas.

Fracas. Façon tapageuse et sans gêne de se comporter, de prendre ses aises, de se faire place.

Faire grand fracas, s'étaler pour prendre ses aises, en bousculant tout le monde. Au figuré, mener un grand train de vie.

Frairie. Terme familier : partie de plaisir, surtout de ripaille. *Etre de frairie*, participer à une ripaille.

Frais. Adjectif. En bon état, en bonne santé.

Franc. 1. Indemue, libre de toute servitude. 2. Entier, complet, parfait.

Francher bête de somme, brute parfaite. *Franc novice*, totalement inexpérimenté.

Frayant. Participe présent de l'ancien verbe *frayer*, de *frais* : qui occasionne de grands frais.

Frein. Mors que l'on passe dans la bouche du cheval, de l'âne ou du mulet, et avec lequel on règle son allure.

Fret, fréter. Le *fret* est la charge marchande d'un vaisseau. *Fréter* un vaisseau, c'est le charger de marchandises. Un vaisseau *mal frété* est un vaisseau dont la charge est mal équilibrée ; il risque de faire naufrage.

Fretin. De *frail*, *fret*, participe passé de *fraindre*, signifie, en ancien français : menus débris. La Fontaine est le premier, semble-t-il, qui donne à ce mot le sens devenu courant de petit poisson. Encore, dans son texte, *fretin* peut-il s'entendre : « morceau de peu de valeur ».

Friand. 1. Appétissant, délicieux. 2. Qui a de l'appétit, qui se fait un plaisir de.

Fripon. Primitivement, terme de l'argot des écoliers : celui qui dérobe pour *friper* (manger). D'où : 1. enfant endiablé ; 2. voleur.

Frيره. *Ne plus rien trouver à frيره*, être complètement ruiné. Expression très familière.

Friser. Au figuré : courir ou voler légèrement à travers..., ou : à la surface de.

Frivole. Vain. Irréfléchi. Jargon *frivole*, langage sans portée, sans utilité.

Froissé. Contusionné.

Fruit. 1. Produit. 2. Bénéfice.

Jouir du fruit de ses travaux, se reposer en vivant sur ses réserves.

Fureur. Folie, aveuglement. *Cette erreur va souvent jusques à la fureur*, cette erreur va souvent jusqu'à la folie. *Fureur d'accumuler*, folie qui pousse à thésauriser.

Furie. Voir *Mégère*.

Fuseau. Morceau de bois auquel on attache les brins de laine qu'on transforme en fil en faisant tourner le fuseau. On peut aussi filer au rouet. *Tirer le fuseau*, c'est le sortir pour se mettre à filer. *Jambes de fuseau*, jambes aussi minces que des fuseaux.

G

Gabelle. Mot introduit au xvi^e s., de l'arabe, par l'italien *gabella*, impôt en général ; en particulier, l'impôt du sel. Cet impôt était le produit de la vente du sel, monopole d'état dans certaines provinces comme le sont aujourd'hui, pour toute la France, les allumettes, le tabac, la poste, etc.

Gage. 1. Sens premier : dépôt de garantie ; d'où, en général, dépôt.

Trouver son gage, retrouver son dépôt.

2. Objet qui est une garantie de bonheur, objet aimé.

3. Salaire.

Souffleur à gage, qui souffle pour gagner l'enjeu du pari (gage, gageure, prononcez : gajure).

Laisser pour gage, laisser en dépôt, c'est-à-dire abandonner comme pignonnement.

Avoir à ses gages, avoir à son service, payer pour son service.

Gaillard. 1. Adjectif : vif, joyeux, en bonne santé. 2. Nom : un individu déluré, malin et même rusé.

Galant. De *galer*, se réjouir. 1. Adjectif : vif, gai, boute-en-train ; au sens péjoratif : fripon, débauché. 2. Nom ; les *galants* : les jeunes gens élégants, de la société mondaine ; le contraire du galant est le *lourdaut*. 3. Un *galant* : un garçon déluré, fripon, sans grand scrupule.

Le mot s'écrit, au **xvii^e** siècle, *galand* et son féminin est *galande*.

Un galant homme : un homme du monde, un homme d'esprit.

Galerie. Promenoir, couvert ou non.

Galetas. Logement placé sous les combles, donc misérable.

Gange. Grand fleuve des Indes. C'est le fleuve sacré des Indous.

Ganymède. Jeune Troyen qui fut enlevé par un aigle pour devenir l'échanson de Jupiter sur l'Olympe.

Garant. 1. Nom. Chose ou personne qui assure la qualité d'une tierce chose ou personne. 2. Adjectif (féminin, *garantie*) : qui cautionne.

Prendre à garant, citer comme une caution ; déclarer responsable.

Garçon. 1. Enfant. 2. Valet, berger, etc.

Garder. S'emploie au neutre avec le sens de notre réfléchi : se garder de. *Gardez bien de le dire*, gardez-vous bien de... *Gardez que ce convoi*, garde-toi de croire que ce convoi... *Gardez de lâcher prise*, gardez-vous de lâcher prise.

Gascon. Les Gascons, comme les Normands, avaient une réputation de finesse et de rouerie. *Se tirer en Gascon* se tirer par une finesse d'une difficulté, sans dire ni oui ni non.

Gâter. 1. Ablimer, détruire, ravager. 2. Rendre infirme. Mot à sens fort.

Gémeau. Doublet de *jumeau* ; se dit surtout de Castor et Pollux, les Gémeaux.

Génie. Caractère personnel, avec une nuance élogieuse.

Géniture. Archaïsme pour *progeniture*.

Dieu donna géniture, Dieu donna des enfants.

Gens. Les gens de quelqu'un : les membres de sa famille, ses concitoyens, ses associés.

Le droit des gens, les règles coutumières qui fixent la conduite des nations entre elles, surtout en temps de guerre.

Tous gens, tous les gens, tout le monde.

Mes gens, nos gens, mes héros, nos héros.

Nos gens, nos contemporains.

Sans article, au pluriel, *Gens* a la valeur d'un pronom indéfini : *Gens se présentèrent*, on se présenta, des gens se présentèrent. *Fut fait savoir... Que chaque espèce en ambassade Envoyât gens le visiter*, ... envoyât une délégation le visiter.

Gent. Nation, espèce, race. Ne s'emploie guère qu'avec un adjectif. *La gent trotte-menue*, la race des souris. *La gent maudite*, la nation maudite. *La dindonnière gent*, la race des dindons. *La gent marcelline*, la famille des sangliers.

Gentil. Qui plaît par sa noblesse d'esprit. L'idée de noblesse, primitive, est encore bien vivante au **xvii^e** s. Cf. *Gentilhomme*.

Gentilhomme. Homme de naissance noble. *Vivre en gentilhomme*, vivre sans rien faire.

Germain. Frère. De la même race.

Gésine. Un animal *en gésine* est une femelle qui vient d'avoir ses petits et qui est couchée.

Gibecière. Sac à gibier, « carnier ». La Fontaine étend le mot au sac du pêcheur.

Giboyer. Prendre du gibier.

Globe ou sphère céleste. Cf. *Astrologue*.

Gloire. La vraie gloire, fondée sur le mérite, s'oppose à la fausse gloire, qui est la vanité. Un motif de gloire, l'intention d'acquiescer de la gloire. *Tenir une chose à peu de gloire*, considérer une chose comme peu glorieuse.

Glose. Note explicative, en marge du texte. *Déchiffrer sans glose*, comprendre sans explication.

Gloser. Expliquer un texte ; d'où critiquer puis médire, avec une nuance de bavardage satisfait de lui-même.

Glouton. Vorace ; toujours prêt à engloutir. Le glouton par excellence est le loup.

Dans VIII, 27, au vers 50, La Fontaine emploie *glouton* au sens de *cupide*, affamé de biens.

Gloutonnement. En avalant sans mâcher.

Gober. Avaler d'une bouchée. *Gober à son plaisir*, avaler à bouche-que-veux-tu.

Gorge chaude. Au sens propre : pâtée de viande chaude servie au faucon pour le récompenser d'avoir rapporté le gibier.

Gorgerin. Pièce de l'armure qui protégeait le cou. Le gorgerin du chien est son collier (armé souvent de clous).

Goujat. Valet de soldat ou de maçon, homme du plus bas étage, canaille.

Goulée (de *goule*, doublet de *gueule*). Pâtüre voracement et furtivement prise (cf. *bouchée*, *becquée*).

Gourde. Variété de *courge*, que l'on peut faire sécher et vider pour en faire une sorte de bouteille. C'est une cucurbitacée, que La Fontaine confond avec la citrouille, autre espèce de courge.

Goût. Le goût est l'autorité suprême en littérature classique. Il échappe par nature à toute définition, mais il est intimement lié à la notion de *plaisir*. Est de bon goût ce qui plaît aux honnêtes gens. Au contraire, plaire à la *canaille* et choquer les honnêtes gens est le propre du *mauvais goût*. Le vrai bon goût se révèle par le plaisir éprouvé pendant une longue suite de siècles devant les mêmes œuvres. La postérité est, ainsi, l'arbitre suprême du goût. D'où le prestige unique des Anciens aux yeux des classiques.

Relever le goût d'une chose, donner du piquant à une chose.

Goûter. 1. Savourer longuement; ressentir pleinement. *Goûter le trépas*, ressentir tout au long les affres de la mort. *Goûter la vengeance*, savourer la vengeance.

2. Apprécier, aimer. *Goûter la louange*, aimer la louange, avoir du goût pour...

Cela est un fruit que je goûte, c'est un résultat qui me donne du plaisir.

Goutte. Maladie des articulations, qui rend les mouvements très pénibles. Elle est souvent causée par les excès de table.

Grâce. 1. *Les grâces*, terme galant : les attraits d'une femme, ses charmes.

2. *Les Grâces*, trois divinités : Aglaé, Thalie et Euphrosyne, personnifiant la beauté féminine (IV, 1, 2).

3. *De sa grâce*, spontanément, de soi-même.

4. *Faire grâce*, donner des preuves de sa bienveillance, des marques de sa faveur (sans idée de pardon).

Les grâces lacédémoniennes, l'élégance qui résulte de la brièveté *laconique* (= lacédémonienne).

Grain. 1. Dans les mesures de polds antérieures au système métrique, le *grain* était la plus petite valeur; il équivalait à 5 centigrammes et servait pour les choses précieuses et les médicaments.

2. *Quelque grain*, un peu de grain (blé ou autre).

Ne... grain forme une négation analogue à *ne... point*, *pas*, *mielle*.

Grandeur. *Sa grandeur*, titre d'honneur donné autrefois à certains grands personnages, notamment aux évêques. La Fontaine l'attribue plaisamment à l'éléphant, par allusion à sa masse.

Gratifier. Comblér de ses grâces.

Gré. 1. Plaisir qu'on prend à une chose. *Prendre en gré*, accueillir avec plaisir. 2. Reconnaissance. *Perdre le gré*, ne pas recueillir la reconnaissance due à un service.

Grever. Imposer de lourdes charges. *Etre grevé par un arrêt*, subir des pertes à la suite d'une sentence judiciaire.

Grimace (grimer). Apparence, masque que l'on prend pour imposer aux gens.

Gripper. Attraper : droitement, en cachette.

Grison. 1. Couleur grise des cheveux, marque de vieillesse. *Un grison*, un homme âgé. 2. L'âne, dont le poil est gris.

Gros. *Un gros*, un groupe serré. Comme adjectif, *gros* signifie : important, riche. *Gros messieurs*, importants personnages.

Gros-Jean. *Jean* s'emploie traditionnellement, en ancien français, pour désigner un nalf. Rabelais a créé l'expression *Gros-Jean*, pour indiquer un nalf au superlatif. Enfin, le vers de La Fontaine : *Je suis Gros-Jean comme devant* (= auparavant) est passé en proverbe, pour dire : je ne suis pas plus avancé qu'avant.

Grotte. Abri sous les eaux.

Grue. Gros oiseau de la famille des hérons ; elle vit dans les marais.

Gruger. Vider. Le mot s'emploie souvent en parlant des parasites qui se nourrissent de la substance d'autrui.

Guères. Ancienne orthographe de *guère*, adverbe qui signifie : beaucoup. *Ne... guère*, pas beaucoup. L's passait, en ancien français, pour la marque de l'adverbe (s'adverbial).

Guet. Nom verbal de *guetter*. *Mettre des gens au guet*, placer des veilleurs qui signalent l'approche de vaisseaux sur la mer. *Le mot du guet* le mot de passe, qu'il faut dire à la police (au guet), la nuit, pour pouvoir circuler. *Etre au guet*, être aux aguets.

Guide. Ce mot s'emploie au féminin singulier pour désigner l'être ou la chose qui sert à se guider.

Guinder. Hisser en l'air au moyen d'une machine. Pendre. *Se guinder*, se dresser, se suspendre.

Guise. Manière, façon. *En cette guise*, de cette façon. *De guise que*, de façon que. *Chacun selon sa guise*, chacun selon son caractère. *Par tel art et de guise que*, en s'arrangeant de façon que.

H

Habile. Savant.

Haleine. Le souffle du chanteur ou du conteur qui déclame. Au figuré, le souffle poétique, l'inspiration. *D'une haleine*, sans reprendre haleine, sans s'arrêter.

Hanter. Fréquenter, sans idée mystérieuse aucune. Le sens qu'on trouve dans *maison hanée* n'apparaît qu'au XIX^e siècle.

Haro. Dans l'ancien droit normand, on *criait haro* sur quelqu'un pour le convoquer immédiatement et sans délai devant le juge.

Crier haro sur quelqu'un. 1. Pousser des clameurs d'accusation contre quelqu'un. 2. Appeler au secours contre un assaillant.

Happer. Saisir au passage, surtout avec la bouche.

Hart. La hart est, à l'origine, le lien du fagot, puis la corde qui sert à pendre les condamnés.

Hasard. 1. Risque, danger. 2. Chance.

Au hasard de, au risque de.

Pour quelque bon hasard, pour chercher quelque bonne chance.

Par grand hasard, par grande chance.

Le plus grand des hasards, le plus dangereux des risques.

Haut. 1. Grand. *Une imprudence si haute*, une si grande imprudence.

2. Important, de qualité. *Un haut emploi*, une haute situation, un poste élevé. *Hautes pensées*, pensées de grandeur. *Hautes connaissances*, sciences profondes, inaccessibles au vulgaire.

3. Sens local : *Au haut*, à l'horizon, au loin. *Au haut et au loin*, pléonasme pour : très loin. *Gagner au haut*, disparaître à l'horizon. *Le haut de son gosier*, le registre aigu de la voix, les notes perçantes.

Fuir, aller haut le pied, s'enfuir au galop.

Hécube. Femme de Priant, roi de Troie, mère de nombreux enfants. Elle assista à la ruine de sa ville, la mort de ses parents et de presque tous ses enfants, vit le reste emmené en esclavage et subit elle-même ce sort. Type de malheur achevé.

Hélène. Femme de Ménélas, roi de Sparte, aimée et enlevée par Pâris, fils de Priant, roi de Troie. C'est pour la recouvrer que les Grecs firent la guerre de Troie. Type de la beauté parfaite, objet de passions rivales.

Herbes. Légumes.

Hercule. En grec Héraclès, fils de Jupiter et d'Alcmène, symbole de la force et de l'endurance héroïque.

Attaquer le vice avec les bras d'Hercule, écraser le vice par la force de la raison et de la morale (par exemple comme Bossuet et Bourdaloue dans leurs sermons).

On sait qu'Hercule s'est acquitté de douze Travaux; aussi l'invoquait-on quand on était embarrassé dans ses entreprises.

Son arme caractéristique était la massue. Il est vêtu de la peau du lion de Némée, dont il a triomphé. C'est le maître de la vertu, car toute sa vie a été engagée dans la voie de la vertu, loin des vices dont il a repoussé l'appât.

Hère. Terme de mépris, désignant un être sans feu ni lieu; peut-être de l'allemand *Herr*, par dérision.

Héritage. A le sens particulier de bien-fonds, terre avec maison à usage d'exploitation, sans qu'il y ait nécessairement l'idée de bien acquis par succession.

Héros. 1. Personnages des poèmes, particulièrement des poèmes épiques. 2. Demi-dieu, fils de divinités et d'êtres humains. Par allégorie, princes de sang royal. 3. Grand homme, surtout grand capitaine.

Heure. *Tout à l'heure*, sur-le-champ, immédiatement.

Pour l'heure, pour cette fois-là.

La Parque reprit l'heure fatale au monstre, la Parque (la mort) s'y reprit à plusieurs fois pour venir à bout du monstre, faire sonner l'heure de sa mort. Périphrase bien compliquée pour dire : le sanglier se débattit longtemps avant de mourir.

Heureux. Favorable; qui a de bonnes dispositions. Se dit des choses : *le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme*, le Japon ne fut pas plus favorable à cet homme.

Hibou. Voir *Chat-huant*. Le hibou mange les rats.

Hippocrate de Cos, le plus grand médecin de l'antiquité; il vivait au v^e siècle av. J.-C. et a fondé une

école célèbre. *Un écolier d'Hippocrate*, un médecin. *Hippocrate*, les médecins (III, 8, 19).

Histoire. Le recueil des événements historiques, considéré comme source de vérité, par opposition aux inventions de la poésie ou de la fiction.

La Fontaine allègue souvent de façon très fantaisiste l'autorité de l'histoire : *à ce que dit l'histoire*. C'est un procédé épique, repris aux anciens poètes de nos chansons de geste et des romans courtois.

Hobereau. Terme de mépris, pour désigner un petit seigneur de campagne. Au sens propre, ce mot désigne un petit faucon.

Hoc. *Etre hoc*, locution familière, signifiant : être assuré. Cette locution est empruntée à un jeu de cartes qui s'appelait le *hoc* et dans lequel les cartes *hoc* étaient celles qui coupaient toutes les autres.

Hommage. Marque de respect donnée à un souverain. Au sens primitif : reconnaissance de l'autorité d'un souverain, dont on s'affirme l'homme lige. Terme féodal. *Faire hommage*, faire sa soumission à un souverain.

Honnête. 1. Honorable. 2. Distingué. 3. Convenable.

L'honnête homme, au xviii^e siècle, est l'homme du monde parfait, toujours à sa place. Le contraire est le *ridicule*. *Une honnête vie*, une vie honorable. *Le régal fut honnête*, la fête fut réussie.

Honnêteté. Courtoisie, politesse.

Honneur. Gloire. *J'aurai l'honneur*, j'aurai la gloire.

Se faire honneur, s'honorer.

L'honneur du printemps, la parure du printemps.

Se donner l'honneur de, s'attribuer le mérite de.

Hoquet. En ancien français, heurt, choc. La Fontaine lui donne le sens de : obstacle provoquant un cahot.

Hoqueton. Vêtement de paysan sans manches, comme un gilet, mais se portant par dessus.

Horace (65-8 av. J.-C.). Poète latin, lyrique, satirique et philosophique. C'est en tant que poètes lyriques, eux aussi, que Malherbe et Racan sont dits « héritiers d'Horace ».

Horoscope. L'horoscope est le tableau, dressé par les astrologues, de la position des astres au moment précis de la naissance d'un enfant, tableau dont ils déduisent l'avenir, d'après les influences des corps célestes.

Hors. S'emploie comme adverbe, au sens de dehors. *Mettre hors*, mettre dehors.

Hospitalier. Religieux qui se consacre au soin des malades dans les hôpitaux, lesquels autrefois étaient gratuits.

Hôte, sens actif : qui reçoit.

Hôtel. Riche maison particulière, à l'usage des grandes familles ou des financiers. Les simples bourgeois habitaient des *maisons*, les gens moins riches des *logis*, correspondant à nos appartements.

Houer. Deux syllabes. Manœuvrer la houe, sorte de pioche qui sert à ameubler la terre.

Houseau. Bas de cuir ou de grosse toile, genre de guêtre, pour protéger les jambes contre la pluie ou la boue.

Housse. Couverture sur laquelle on s'assied.

Huche. Meuble où l'on serre le pain à la campagne. C'est un grand coffre sur quatre pieds, avec un couvercle qui se rabat ou peut rester levé.

Humeur. Terme médical ; selon les tempéraments, l'humeur est phlegmatique, bilieuse, saugumne. Au sens moral : caractère, disposition. *L'humeur inquiète*, le caractère remuant.

Hure. Au sens propre : tête hérissée, en parlant de gros animaux. Ne se dit plus que du sanglier.

Hutte. Niche.

Hydre. 1. Monstre mythologique à sept têtes qui repoussaient quand on les coupait les unes après les autres. Hercule tua ce monstre en coupant les sept têtes d'un seul coup.

2. Serpent d'eau, considéré par les Anciens comme venimeux. En fait, il s'agit de la couleuvre, qui est inoffensive.

3. En général, serpent monstrueux.

Hyménée, Hymen. Mot grec, signifiant mariage. Terme noble.

L'auberge de l'hyménée, désigne allégoriquement l'état de mariage.

Hypocondre. Terme médical : fou extravagant, sans idée de mélancolie.

I

Idole. Image, statue, notamment statue d'un dieu. Ce mot est parfois du masculin.

Il, neutre. Se trouve encore, au XVII^e siècle, dans le sens démonstratif : *cela* (illud). *Il est bon*, cela est bon, c'est une bonne intention.

Croyez-vous qu'il en vaille mieux ? croyez-vous que cela vaille mieux ?

J'ai craint qu'il ne fût vrai, que cela ne fût vrai. *Il est ainsi*, cela est ainsi. *Il coûte*, cela coûte.

Illustre. Peut se prendre en mauvaise part : *d'illustres malheurs*, des malheurs dont tout le monde parle, retentissants.

Image. Représentation ; portrait ; statue.

Donnons quelque image, « quelque idée.

Au fond du temple eût été son image, sa statue.

Imbécille. Faible de corps et d'esprit.

Impertinent. 1. Qui ne sait pas rester à sa place, malencontreux, déplacé. 2. Inconvenant. 3. Sot, stupide. N'implique pas l'idée d'insolence.

Imposer. Inspirer du respect. Cf. *Imposant*.

Incivil. Voir *Civil*.

Inclination. A tantôt le sens d'inclination morale et tantôt celui d'inclinaison, déclivité (III, 16, 21).

Incommoder. Fatiguer, gêner. *S'incommoder*, 1. se fatiguer ; 2. se gêner.

Incontinent. Sur-le-champ.

Inde. Les *Grandes Indes* ou *Indes Occidentales* sont l'Amérique. Les *Indes*, l'Inde, désigne généralement les Indes proprement dites.

Indiscret. Qui agit sans discernement, sans discrétion.

Indiscrétion. Manque de jugement, étourderie.

Industrie. Activité habile, intelligente.

Influence. Terme d'astrologie : action prédominante d'un astre sur la destinée d'une personne.

Ingrat. Qui ne répond pas à l'effort que l'on fait ; qui ne rapporte rien. Une *ingrate*, une femme aimée qui reste insensible aux déclarations de son amant.

Inhumaine. Les *inhumaines*, en style précieux, sont les Belles qui ne se laissent pas toucher par les déclarations des amants. Ce sont aussi des *cruelles*.

Inquisiteur. Terme de l'ancienne procédure : procureur du roi. On dit aujourd'hui *procureur de la république*. Ce sont les magistrats chargés d'engager les poursuites et de soutenir l'accusation.

Insecte. Se dit au *xvii^e* siècle des animaux dont les morceaux, quand on les coupe, manifestent encore de la vie : grenouilles, lézards, serpents, etc.

Instinct. Voix intérieure qui avertit du danger.

Instruit. Elevé, qui a de l'éducation. *Mal instruit*, mal élevé, grossier.

Insulter. Braver, mépriser ouvertement.

Intelligence. Les *intelligences* sont les complacités qu'on se ménage dans le camp ennemi pour les besoins de l'espionnage. *Etre d'intelligence avec*, être complice de, être d'accord avec.

Intérêt. 1. Affaire, souci, but. 2. Les *intérêts de quelqu'un*, le parti de quelqu'un. *Embrasser les intérêts de quelqu'un*, prendre parti pour quelqu'un. *défendre quelqu'un. Un intérêt de gueule, de biens, de grandeur*, etc. : le

souci de la ripaille, de la fortune, de l'ambition, etc. *Sans aucun intérêt*, sans aucun profit personnel. *Pour ses intérêts*, dans son intérêt personnel. *Contribuer à l'intérêt commun*, travailler dans l'intérêt de la société.

Interprète. Celui qui explique les songes. Ailleurs (XI, 9) : *messager*.

Interpréter une chose à, considérer une chose comme.

Intriguer. Mettre dans l'embarras, ennuyer.

Inventions, fictions ; créations personnelles de l'imagination. Ce sont les *mensonges* qui font passer les leçons de la vérité. Au *xvi^e* et au *xvii^e* s., les *inventions* s'opposent aux *imitations*.

Io était la fille du roi Inachus ; elle fut transformée en vache par Jupiter.

Iris. Déesse grecque, messagère des dieux, en particulier de Junon, changée en arc-en-ciel par Jupiter. *L'écharpe d'Iris* est l'arc-en-ciel.

Iris est aussi le nom que La Fontaine donne à sa protectrice et amie, M^{me} de La Sablière, d'où les allusions de la pièce 15 du livre XII, vers 9-12.

J

Jà. Archaïsme, pour *déjà* au sens de *maintenant*. N'est plus usité au *xvii^e* siècle que dans des formules : *Jà ne plaise...* exprimant un souhait ou une prière.

Jacobus. Monnaie d'or anglaise, portant l'image de Jacques 1^{er}, et valant 24 francs or.

Jaloux. Passionnément désireux. C'est le sens étymologique (*zelosus*, zélé).

Japet. Héros de la mythologie grecque, père de Prométhée, lequel fabriqua les hommes. Les *enfants de Japet* sont donc, indirectement, les hommes.

Javelle. Poignée de céréales sur le terrain, attendant la formation en gerbe.

Jean, Jeanne. Appellation traditionnelle des types populaires de naïveté. Cf. *Gros-Jean*. La Fontaine use de ce prénom pour *Jean* ou *Jeannot Lapin*, et l'expression est devenue traditionnelle.

Jeu. *Voir beau jeu*, expression familière équivalant à l'expression moderne, *danser une belle danse*, ou encore, *passer un mauvais quart d'heure*.

Jolie. Jouissance. *Avoir la joie*, avoir la jouissance. *Impitoyable joie*, aliment dont on jouit sans pitié (pour les animaux dévorés).

Joignant. Près de, attendant à.

Jonchée. Corps qui *jonchent* la terre.

Jouvence. Nymphé que Jupiter transforma en fontaine. Cette *fontaine de Jouvence* avait pour propriété de rajeunir ceux qui s'y plongeaient. *Se plonger dans la fontaine de Jouvence*, en style précieux, c'est prendre des soins de beauté, « réparer des ans l'irréparable outrage ».

Juge-maire. Titre de judicature : lieutenant du sénéchal.

Junon. Sœur et femme de Jupiter, reine des dieux. Son oiseau est le paon, sa messagère est Iris.

Jupin. Voir Jupiter.

Jupiter. Dieu du ciel, c'est-à-dire des nuages, de la pluie, du beau et du mauvais temps ; monarque des dieux ; trône sur l'Olympe. Son oiseau est l'aigle. Il lance la foudre qui est son arme caractéristique.

Jupin, diminutif à désinence populaire de Jupiter (cf. Robin, pour Robert ; Jeanin, pour Jean, etc.).

Par allégorie, Jupiter désigne Louis XIV. Ce déguisement à l'antique est un des caractères du style classique.

Jupon. Grande veste flottante.

Jusque. *Jusque-là que*, au point que.

Jusques. Forme archaïque de *jusque*, avec l's adverbial, employé en général pour les commodités du vers.

Justement. Tout juste. *Justement au milieu*, placée exactement au milieu.

Justifier une chose à quelqu'un, prouver à quelqu'un la vérité d'une chose.

L

Là. Forte valeur démonstrative : cela.

Par là, à cause de ce que je viens de dire.

C'est là, c'est cela.

La sûreté... dépend de là, dépend de cela, de cette mesure-là.

Comme adverbe de lieu, on le trouve devant l'infinitif : *là prendre*, prendre en cet endroit-là.

Là-bas. Dans les enfers. Par opposition à là-bas, *ici-haut* désigne la terre.

Labeur. *Le labeur des ans*, les travaux de l'année.

Là-dessus. 1. Après cela. 2. Sur ce sujet-là.

Lacet. Synonyme de lacs.

Lacs. Souvent au pluriel, *des lacs* : piège formé de filets ou de cordes tendues pour prendre les animaux sauvages, petits ou grands, et, en particulier, les oiseaux.

Là-haut. Au Ciel, chez les puissances célestes.

Lale. Femelle du sanglier.

Laisser. Délaisser.

Lambris. Revêtement des murs et des plafonds. Ces revêtements peuvent être en bois, en marbre, en plâtre, et ils révèlent, par leur richesse et leur beauté, la fortune de l'habitant. Par métonymie, *lambris* se prend pour *palais*. *Nos vastes lambris*, nos vastes palais.

Lancer. Terme de chasse : faire sortir une bête de son gîte pour la poursuivre à courre.

Landes. Terrés. *Arpenter les landes*, mesurer le terrain, et, par une métaphore familière, parcourir le terrain en pure perte.

Langue. *La langue des dieux* est la poésie, 1. parce qu'elle est inspirée des dieux; 2. parce qu'elle seule est digne de s'adresser aux dieux.

Lapon. Les Lapons sont un des peuples les plus septentrionaux qui soient au Nord de la Suède et de la Russie.

Lapidaire. Expert en pierres précieuses, joaillier.

Laquais. Valet qui accompagnait son maître dans ses déplacements; il portait la livrée.

Lare. Dieu, unique, du foyer latin. La Fontaine dit *les Lares*, par confusion avec les Pénates.

Large. *Le large*, la distance qui met hors d'atteinte. *Se mettre au large*, prendre du champ. *Prendre le large*, s'enfuir.

Le, l'. Pronom neutre, s'emploie souvent avec la valeur du démonstratif *cela*, ou : *c'est ce que...*

Nous l'allons montrer, c'est ce que nous allons montrer.

Renvoie à un adjectif : Raton N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes.

Au XVII^e siècle, on fait quelquefois l'élision de le pronom personnel devant voyelle :

Mettons-le en notre gibecière (mettons-l'en notre...).

Voyons-le avec Esope (voyons-l'avec l'esope).

Lécher. La légende veut que la mère ourse lèche ses petits après leur naissance et leur donne ainsi leur forme définitive.

Léchers l'ours, donner à une chose sa forme définitive.

Un ours mal léché, un être informe.

Leçons ou lectures. Textes de l'Écriture Sainte, lus par l'officiant en certaines solennités religieuses.

Léger. 1. Vif, lesté, rapide.

2. Irréfléchi, un peu fou. Le lièvre est *léger* en ce sens et, aussi, dans le premier sens.

3. Gracieux, amusant, sans prétention, surtout en parlant de la poésie.

Leurre. Terme de fauconnerie : morceau de cuir rouge, en forme d'oiseau, sur lequel on disposait un appât pour faire revenir le faucon, le milan, etc.

Un dangereux leurre, un appât, une illusion dangereuse.

Lice. Femelle du chien de chasse.

Licorne. Animal fabuleux, ayant la forme d'un cheval, avec une corne au milieu du front, inclinée en avant. Cette bête imaginaire devient populaire à partir du XV^e siècle. Beaucoup d'auberges arboraient l'enseigne de la licorne.

Licou, licol (lie-col). Lien qu'on passe au cou des bêtes pour les attacher à l'écurie. La Fontaine lui donne le sens presque étymologique de « corde pour se pendre ».

Lier. 1. Former des liens. *L'âge lie une amitié*, la communauté des âges forme les liens d'une amitié.

2. Terme de fauconnerie : saisir un gibier volant, avec les serres, en parlant d'un oiseau de proie dressé.

Liesse. Vieux mot signifiant *joie* (latitia). *Etre en liesse* : se donner du bon temps, sans s'occuper du reste.

Lieu. Condition sociale. *En bon lieu*, en haut lieu, auprès des grands.

Lige. Terme de droit féodal : lié par l'obéissance à. *Lige de son seul appétit*, ne connaissant que les lois de ses instincts.

Lignage, lignée. Race considérée : 1. dans la succession des ascendants, avec idée de noblesse; 2. dans les enfants.

Limier. Sens étymologique : un chien tenu en laisse (*liem*, lien). Ce mot désigne, en terme de vénerie, le chien que le veneur retient en laisse pour quêter et lancer la bête.

Lippée (de lippe). Lampée, bombance.

Franche lippée, bombance faite en toute liberté, sans crainte.

Liqueur. Boisson.

Lit de justice. Ce terme désignait le trône réservé au roi, quand il venait en personne présider une

séance du Parlement, s'acquittant ainsi de sa fonction de justicier souverain.

Lopin. Terme vulgaire : morceau de viande qu'on mange à la dérobée.

Lors. Archaïsme pour *alors*. Pour *lors*, pour le moment, à ce moment-là.

Lôs. Archaïsme : louange, gloire.

Louange. Mérite. *Sa louange en est plus complète*, son mérite en est plus parfait.

Loyer. Salaire, en particulier le salaire d'un serviteur ou d'un ouvrier.

Lucifer. Prince des anges révoltés, devenu le prince des démons, Satan. Il arrive à La Fontaine de mêler sans scrupule l'enfer païen et ses furies, avec l'enfer chrétien et Satan ou Lucifer.

Lustre. Éclat. *Donner du lustre*, orner poétiquement.

Lutin. Dans les mythes du moyen âge, le *lutin* est un petit génie maléfisant qui harcèle ses victimes. D'où : individu qui ne cesse de tourmenter son entourage.

Luxe. Abondance démesurée.

Lynx, ou loup-cervier. Les anciens lui attribuaient à tort une vue perçante.

Lyre. Instrument à cordes avec lequel, dans l'antiquité, on s'accompagnait quand on chantait les poésies lyriques. Par métonymie, l'inspiration poétique, la poésie.

Un maître de lyre, un maître qui enseigne la musique et la poésie.

M

Machine. 1. Terme de guerre : engin. Se dit aussi au sens de *ruse* de guerre. S'emploie par métaphore au sens de piège.

2. Toute mécanique servant à mouvoir ; en particulier : voiture.

La machine ronde, la terre.

Forger une machine, fabriquer un moyen de transport.

Des machines mortelles, des engins pour tuer.

Mafflue. On dit plutôt, au XVII^e s., *mafflé*, participe passé de *maffler*, *manger*. Traduisez : grasse. Terme populaire.

Magasin. Provision.

Magister. Maître d'école, avec une nuance ironique soulignant le pédantisme du personnage.

Magot. Nom d'une espèce de singe, pris souvent, par une métonymie familière, pour un synonyme de singe.

Main. S'emploie, en terme de fauconnerie, pour désigner le pied des oiseaux de chasse : épervier, milan, faucon, autour.

Faire sa main, voler pour se faire un trésor personnel.

Porter les mains, profaner, piller. *Mettre une dernière main*, travailler à son tour pour perfectionner.

Faire main basse, n'épargner personne.

Mais. *N'en pouvoir mais*, n'y pouvoir rien. Étymologiquement, *mais* signifie *d'avantage*. On le trouve marquant une gradation, dans le sens de : *de plus* (V, 5, 1).

Maison. 1. Séjour fixe, qu'il s'agisse d'une demeure construite ou non. *Assigner pour maison*, attribuer comme séjour. *Garder la maison*, ne pas bouger de son pays.

2. Suite de domestiques attachés à un grand.

Maître. Un maître est, proprement, celui qui enseigne, qui communique une science. D'où l'emploi du mot *Maître* comme titre d'honneur donné aux avocats, docteurs, et, en général, aux gens savants ou réputés tels.

Un grand maître, un excellent et illustre professeur.

Maître passé ou *passé Maître*, Maître en titre. Pour « passer maître », on subissait une sorte d'examen qui, dans l'Université, équivalait à notre licence, et, dans les corporations, consistait dans la confection d'un « chef-d'œuvre ».

Maître d'œuvre. Dans l'ancienne corporation des maçons, les *maîtres d'œuvre* sont les architectes. Ce sont eux qui dirigent le travail sur le chantier.

Maître sot, un sot de profession, un sot parfait.

Maitresse. Style galant : la femme aimée, sans idée fâcheuse.

Majesté. C'est le titre caractéristique des rois. *Sa Majesté lionne*, *Sa Majesté le lion* (roi des animaux). *Sa Majesté fourrée*, *Sa Majesté le Chat* (qui porte fourrure, comme les magistrats et certains dignitaires ecclésiastiques).

Cet emploi de *Majesté* accompagné d'un adjectif s'inspire d'expressions comme : *Sa Majesté Catholique* (le roi d'Espagne), *Sa Majesté très Chrétienne* (le roi de France).

Mal forme une sorte de préfixe péjoratif avec des adjectifs et des verbes : *mal content*, *mécontent* (cf. *malheureux*, *malhonnête*, *malaisé*). *Mal faire à quelqu'un*, nuire à quelqu'un.

Malade. Mal en point, en mauvais état, sans que ce soit nécessairement le fait d'une maladie.

Malheur. Malchance. *Par malheur*, par malchance. Cf. *bonheur*.

Malheureux. Mal né, mal doué. *Les naturels malheureux*, les natures mal douées.

Qui ne réussit pas dans une entreprise. *Malheureux à nager*, échouant dans le projet de nager.

Malice. Méchanceté, perversité.

Malin. Cf. *Bénin*.

Malotru. « Terme populaire, qui se dit de gens mal faits, mal bâtis et incommodés soit en leur personne, soit en leur fortune » (Furetière). De *malum astrum*, né sous un mauvais astre.

Manant. Paysan. A l'origine, c'est le paysan attaché à la glèbe (*manere*, rester).

Manchon. Fourrure destinée à garantir les mains contre le froid. Ces manchons étaient fort amples et servaient, à l'occasion, de poches. On y mettait même de petits chiens.

Mandibule. Synonyme familier de *mâchoire*. S'emploie normalement pour parler des oiseaux et des insectes.

Mânes. Dans la religion latine, les Mânes sont les âmes bienveillantes des morts. On les considère comme des divinités auxquelles on offre des sacrifices.

Mangeur. Les *mangeurs de gens* sont les puissants qui vivent, plus ou moins légitimement, au détriment du public : gens de loi, financier, grands seigneurs, etc.

Manoir. Séjour habituel. *Le manoir liquide*, l'Océan, demeure du Soleil, quand il n'est pas dans les cieux.

Manquer. Faire une faute, commettre une maladresse. *Sans manquer*, sans faute. *S'en manquer*, en manquer.

Marché. Terme de droit commercial : le marché est la convention, écrite ou verbale, qui stipule les conditions d'une vente. *Résoudre un marché*, convenir qu'un marché est nul, le résilier ; dans ce cas, celui qui demande la résolution doit des *intérêts* (dommages-intérêts) à l'autre partie. Mais il peut se retourner contre la cause de la rupture du marché. Cette cause est l'*Ours* dans V, 20 ; mais « d'intérêts contre l'*Ours*, on n'en dit pas un mot ». *Faire le marché d'autrui*, travailler dans les intérêts d'autrui. *Amender son marché*, améliorer sa condition, sa situation.

Margot. Forme populaire du nom de Marguerite. La Fontaine se sert de ces formes populaires pour souligner l'humble condition de ses personnages. Dans IV, 4, Margot est la femme du jardinier.

Marqueté. Marqué de taches juxtaposées.

Marquis. Titre de noblesse, au-dessus du comte, au-dessous du duc. S'emploie pour désigner les jeunes gentilshommes, avant qu'ils aient hérité de leurs titres patrimoniaux. C'est en ce sens qu'on dit : les marquis de Molière.

Marri. Désolé, plein de regret (familier).

Mars. Dieu de la guerre. *Le métier de Mars*, la guerre, le métier militaire. *Suivre Mars*, entrer dans l'armée.

Martin ou **Martin-bâton** : c'est le valet d'écurie, qui met les animaux à la raison à coups de bâton. L'expression *Martin-bâton* a été créée par Rabelais.

Masque de théâtre. Les acteurs anciens jouaient sous un masque dont les expressions étaient accommodées aux rôles. Ces masques donnaient aux acteurs une attitude sculpturale.

Manse. Réserve d'argent *amassée*.

Matière. 1. Occasion, cause.

2. Sujet à développer.

Mâtin. Chien vulgaire. Cf. *Dogue*. La Fontaine emploie parfois *mâtin* et *dogue* pour désigner le même chien.

Matois. Fut d'abord un terme d'argot : *enfant de la matte* (ville). D'où : fin, rusé.

Matolserie. Astuce. Cf. le précédent.

Mécénas ou **Mécène**. Ami et conseiller intime de l'empereur Auguste, groupa autour de lui un cercle des meilleurs poètes du temps : Virgile, Horace, Varius, etc. Il était poète lui-même, mais ses vers étaient laborieux et difficiles à comprendre. Mort en 8 av. J.-C.

Méchant. En ancien français : mauvais, de mauvaise qualité. *De méchants effets*, de mauvais effets.

Mécompte. Erreur dans un compte. Trouver du mécompte : trouver en comptant qu'il manque quelque chose.

Médiocre. Moyen, sans idée défavorable. *Les médiocres gens*, les gens de situation moyenne.

Médiocrité. Situation moyenne, entre la richesse et la pauvreté.

Mégère. Une des trois Furies, déesses de la vengeance ; les deux autres étaient Tisiphone et Alecto ; elles habitaient les Enfers, où elles malmenaient les damnés. Mégère hurlait d'une voix affreuse. Le nom d'Alecto signifie : celle qui n'a pas de cesse.

Melpomène. Muse de la tragédie. Par métonymie, les poètes en général.

Mémoire. Mémoire, ou, de son nom grec, *Mnémosyne*, était la mère des neuf Muses. On dit donc les *filles de Mémoire* pour : les Muses (la poésie ou, en général, la littérature).

Ménage. 1. État intérieur d'une maison, tout ce qui sert à faire vivre une maison. Parfois, en style familier : remue-ménage, désordre, pillage.

2. Économie. *Pour plus de ménage*, pour vivre avec plus d'économie.

Ménager, ménagère. 1. Qui sait conduire une maison au mieux de ses intérêts.

2. Économe. Une *ménagère*, une femme économe, active, parfois avare.

Ménagerie. Endroit où l'on soigne les animaux domestiques d'une maison. La ménagerie de Versailles, fondée en 1662, étant un parc d'animaux exotiques et rares, un « zoo », a donné au mot son sens moderne.

Mensonge, menteur. La tradition littéraire veut que les Muses soient *menteuses*, ou, plus noblement, *mensongères*, et que les fictions poétiques soient des *mensonges*. Ce n'est rien d'autre qu'une manière de souligner la liberté d'invention laissée aux poètes, par opposition à la vérité des narrations des historiens.

Mensonger. Imaginaire. Cf. le précédent.

Mépris. *Recevoir des mépris*, subir des avances, recevoir des marques de mépris.

Au pluriel, les mots abstraits prennent un sens concret. Cf. *des charités*, *des méchancetés*.

Merci. Grâce. *Merci de moi*, miséricorde ! grâce pour moi ! *A lui merci de*, à la libre disposition de.

Mercure. Dieu grec, fils de Jupiter, messager des dieux. C'est aussi le dieu du commerce, des voleurs, etc.

Merlin, dit Merlin l'Enchanteur, personnage des romans de la Table Ronde, dans lequel s'incarne la sagesse pratique et l'esprit prophétique. La phrase : « *Tel cuide enseigner autrui qui souvent s'engeigne soi-même* » est extraite de : *Le Premier volume de Merlin*, ouvrage du début du *xvi^e* siècle. Elle signifie : Tel pré-

tend prendre autrui au piège, qui souvent se prend à son propre piège. Le mot « Engeigner », dont La Fontaine regrette la disparition, est un composé de *engin*, piège, et signifie « prendre au piège ».

Messer. Italianisme, passé dans la langue au XVI^e siècle : messire, monseigneur. Comme beaucoup de mots étrangers, il se nuance d'ironie (cf. *hère*).

Messieurs. Voir Monsieur.

Messire. Terme de respect qui, à l'origine, n'est que le nominatif de *Monseigneur*. L'usage l'a réservé à certaines catégories de gens bien déterminées : les écuyers (premier échelon de la noblesse), les prêtres, etc.

Mesurer. Apprécier, estimer. *Mesurer par soi*, estimer d'après ses préjugés personnels. *Se mesurer*, connaître ses limites.

Métayer, de *moitié*. C'est, étymologiquement, le fermier qui partage les frais et les gains avec le propriétaire. S'emploie couramment au sens de *fermier* en général.

Métier. Au sens premier : service, office. *Faire son métier de*, s'occuper particulièrement de tel service.

Métempsychose. Théorie répandue en Grèce par Pythagore, d'après laquelle l'âme subit des incarnations successives, passant, selon ses mérites, dans des corps de bêtes, d'hommes, etc.

Mettre. Risquer. *Mettre sa vie*, risquer sa vie.

Laisser en liberté. *Mettre au vert*, à l'herbe, laisser paître en liberté dans un enclos.

Placer. *Mettre à couvert*, protéger contre les périls environnants. *Mettre tout en même catégorie*, ranger tout sur le même plan. *Mettre en de hauts degrés*, placer aux hauts degrés de l'échelle sociale, placer dans des situations éminentes.

Meuble. Au singulier collectif : le meuble, l'ameublement.

Mie. *Ma mie* (m'amie) : ma chère ! (familier).

Pour le mieux, pour mieux faire.

Mignon, mignonne. Terme familier, de la même famille que *Minet* : gentil, avec la nuance de dédain que l'on a pour un être dont on ne fait pas grand cas. *Mon mignon*, mon petit. *Ma mignonne*, ma petite.

Milan. Oiseau rapace qui atteint une grande taille et se nourrit de gibier, de petits animaux, de rats, etc. Sa cruauté l'a fait surnommer *le tigre des oiseaux*.

Millieu. *Mettre de faux milieux*, interposer l'écran d'erreurs... Les milieux, en terme de physique, sont des corps perméables, surtout translucides.

Mine. 1. Ouvrage souterrain. *Creuser une mine* (expression militaire), creuser un souterrain sous un ouvrage pour le faire écrouler.

2. Apparence, extérieur. *Bonne mine*, belle apparence, beaux dehors.

Minerve. En grec, Athéna ; déesse de l'intelligence, sortie tout armée du cerveau de Jupiter ; patronne de la ville d'Athènes, qui porte son nom. Son oiseau consacré était le hibou. Déesse par Arachné, fille du roi de Colophon, qui était extrêmement adroite dans l'art de la tapisserie, Minerve châtia l'imprudente en la transformant en araignée.

Ministère. Service. *Se servir du ministère de*, utiliser les services de.

Minois. Attitude, apparence, non seulement du visage, mais de l'individu tout entier (*de mine*).

Minos. L'un des trois juges des enfers, les deux autres étant Éaque et Rhadamanthe.

Miraut. Voir Brifaut.

Miroir. Les miroirs étaient un accessoire de la toilette des galants et des belles. La fable 9 du livre I indique comment on les portait.

Prendre au miroir, c'est un genre de chasse aux oiseaux, notamment aux alouettes, qui consiste à faire tourner rapidement sur le sol de petits miroirs à facettes dont l'éclat papillonnant fascine les oiseaux.

Mise. Somme engagée dans une affaire commerciale; mise de fonds.

Misérable. Digne de pitié.

Modeste. Modéré dans ses désirs ou sa conduite.

Mogol. Le pays du Grand-Mogol, c'est-à-dire l'Inde. Ne pas confondre avec la Mongolie, province de l'Asie centrale.

Moitié. Sa moitié: sa femme (familier).

Monde. Les gens, sens resté usuel dans l'expression *tout le monde* et dans le langage populaire.

Le monde habité, la société des hommes, par opposition au *désert*, qui est la solitude.

Chercheur de mondes, explorateur, aventurier qui va découvrir des contrées inexplorées.

Chercher d'autres mondes, partir vers les pays inconnus.

Notre monde, la terre, par opposition aux autres planètes qui, d'après l'astrologie, envoient leurs influences sur les destinées humaines.

Monsieur, Messieurs. Ces mots avaient, au XVII^e siècle, un sens plus honorifique qu'aujourd'hui. Ils désignaient les maîtres d'une maison noble: Monsieur du..., de la... Ils étaient encore assez près, pour le sens, de leur doublet: Monseigneur, Messeigneurs, Messire, Messires. C'est au courant du siècle que l'usage de ces termes s'est vulgarisé. Cependant, aujourd'hui encore, Monsieur, Madame ont gardé leur sens de: Maître, Maîtresse de la maison, pour les domestiques.

Monsieur se prononçait *Monsieure*, d'où la rime avec *flatteur* dans I, 2, 13.

Monstre. 1. Bête d'une grande taille; *les monstres marins*, les gros poissons. 2. Animal inconnu, prodigieux.

Monument. Tombeau.

Moquer. S'emploie transitivement: se faire moquer, être moqué.

Moralité. Discours moral; morale. *Faire une moralité*, faire la morale dans un discours.

Morfondu. Le sens ancien de ce participe de *morfondre* est: pénétré par le froid. D'où, en général, transi, trempé par la pluie.

Morphée. Fils de la Nuit et du Sommeil, dieu des songes, souvent confondu avec le sommeil. Il tient à la main des pavots dont il touche ceux qu'il veut endormir.

Moucheron. 1. Toute espèce de bestiole volante plus petite qu'une mouche. Le moucheron de II, 9 est un moustique. 2. Mouche en général, III, 8, 23, etc.

Mouvement. Au sens moral: impulsion, passion, émotion.

Mue. Endroit où l'on enferme la volaille pour la faire engraisser avant de la manger.

Mulet. Le mulet est issu du croisement d'un cheval ou d'un âne avec une ânesse ou une jument. C'est une excellente bête de somme, très robuste et au pied très sûr. Autrefois, les médecins, les ecclésiastiques, les gens de loi, en faisaient leur monture favorite pour circuler en ville. Ces mulets de selle étaient fort prisés.

Multitude. Synonyme de *peuple*, par opposition aux chefs. *Une multitude étrangère*, un peuple étranger.

Muse. Les neuf Muses sont neuf divinités, filles de Jupiter et de Mnémosyne ou Mémoire, qui présidaient aux beaux-arts: Calliope, muse de l'épopée et de l'éloquence; Clio, muse de l'histoire; Euterpe, muse de la musique; Thalie, muse de la comédie; Melpomène, muse de la tragédie; Terpsichore, muse de la danse; Erato, muse de l'élégie; Polyhymnie, muse du lyrisme; Uranie, muse de l'astronomie.

Ma muse, ma poésie. *Les livrées des Muses*, les vers (qui habillent la pensée de l'uniforme de la poésie).

Musette. Instrument de musique à vent, comprenant plusieurs tuyaux et une outre de cuir qui se gonfle. C'est l'instrument pastoral par excellence. On l'appelle aussi cornemuse.

Chanter sur sa musette, faire des poésies légères.

Mystère. Vérité cachée. Secret. Enigme.

Soupçonner du mystère, soupçonner la présence d'une vérité sous des apparences obscures.

Laisser à part des mystères, laisser de côté des questions obscures.

Tout est mystère dans l'Amour, tout est symbole dans les attributs que la mythologie donne à l'Amour.

Découvrir le mystère, révéler la tromperie (familièrement : découvrir le pot-aux-roses).

N

Nacelle. Canot léger.

Nagée. Terme technique : espace parcouru par un ensemble déterminé de mouvements de natation.

Naiade. Divinité des sources et des rivières.

Naissance. *Avoir de la naissance*, être de naissance noble. C'est ce qu'on appelait être né, ou être bien né.

Ceux qui n'étaient pas nés étaient des *espèces*.

Narcisse. Héros mythologique, amoureux de sa propre image qu'il contemplait dans les flots. A la fin, il se noya et fut changé en la fleur qui porte son nom.

Narquois. Rusé ; c'est un terme de l'ancien argot, signifiant soldat pillard.

Nature. La mère universelle, qui donne à chacun son être, ses qualités et ses défauts. *L'art* peut la modifier, mais, au *xvii^e* siècle, on considère que la Nature est la vérité même et qu'il faut l'imiter et la suivre. Le mot ne signifie pas : la campagne, par opposition à la civilisation artificielle ; ce sens, né seulement au *xviii^e* siècle, n'a triomphé qu'à l'époque romantique.

Imiter la Nature, suivre l'exemple de tous les êtres qui vivent dans la nature.

Payer tribut à la nature, mourir (comme la nature l'exige).

Instruit par la nature, guidé par le sentiment naturel (qui attache au pays natal).

La nature défaillante, les défaillances de la nature, c'est-à-dire les maladies.

Les dons de la nature, les moyens naturels, par opposition à l'art.

La loi de la nature, la loi naturelle, primitive et supérieure à toute autre loi.

Déplaire à toute la nature, déplaire à tous les êtres vivants.

Nécessité. 1. Circonstance très critique exigeant une solution immédiate. 2. Besoin pressant. 3. Enchaînement mécanique, donc inévitable des choses, excluant l'action de la liberté.

Par nécessité, automatiquement.

Nectar. Boisson des dieux, symbole des choses délicieuses.

Némésis. Déesse de la vengeance, dans la mythologie grecque. C'est la vengeance des dieux, qui remet toute chose à sa place, par opposition aux Furies qui sont le châtiment et le remords.

Nenni (prononcez *nani*). Ancienne négation du style familier ; de *nen* (= non) il (cf. *oui*, de o-ii).

Neptune. Dieu de la mer. *Neptune recueillit son droit*, la mer perçut sa dîme, c'est-à-dire qu'il fallut jeter à la mer une partie de la cargaison pour permettre au vaisseau de continuer sa route.

Net. S'emploie comme adverbe : tout d'un coup, sans réplique.

Nettoyer. Faire disparaître (familier).

Neuf. Ignorant, naïf.

Neveu. Petit-fils. *Arrière-neveu*, arrière-petit-fils.

Nid. Trou de rat, de belette, etc. *Ne trouva que le nid* (l'oiseau étant envolé), ne trouva que le contenant, sans le contenu.

Nitée. Doublet de nichée.

Noble à la rose. Monnaie d'or anglaise, à l'effigie de la rose de Lancastre ou d'York, et valant 20 francs or.

Noir. Au sens pathétique de *funèbre*, *sombre*. *Les noires sœurs*, les Parques. *Le noir séjour*, la tombe. *L'onde noire*, le Styx. *Un noir souci*, une terrible inquiétude. *Border le noir rivage*, pousser sur les bords du Styx.

Noïse. Querelle, dispute. *Etre en noïse*, se chamailler.

Nom. Renom. *Un nom fameux*, un grand renom.

Nonobstant. En dépit de.

Normand. Les Normands ont la réputation de savoir se tirer des plus mauvais pas par des réponses astucieuses. *Répondre en Normand*, répondre sans se compromettre. *Un Normand et demi*, un Manceau (les Manceaux ayant la réputation d'être encore plus prudents que leurs voisins de Normandie).

Note. *Changer de note*, changer de chanson, c'est-à-dire, par une métaphore familière, changer de moyen. *C'est toujours même note*, c'est toujours la même chanson ; on ne change point de conversation ni de ton.

Notre. Voir *Nous*.

Nourrir, nourriture, nourrisson, élever, éducation, enfant qu'on élève. La nuance d'éducation domine dans le sens de ces mots.

Nous, Notre, pour *Je, me, moi, mon*, est le pluriel de *majesté*, employé par le roi, les représentants de l'autorité et les personnes importantes.

Nouveau s'emploie comme adjectif, au sens de *nouvellement*. *Un œuf frais et nouveau pondu*, nouvellement pondu.

Nouvelle. *Point de nouvelles*, façon de nier familière, équivalant, pour le sens, à *notre* : pas question !

D'hymen, point de nouvelles ! de mariage, il n'est pas question.

Porter la nouvelle, donner avis d'une chose.

Le mot *nouvelle* a souvent le sens de *racontars*, *délation*. *Dire des nouvelles*, tenir des propos calomnieux.

N'avoir nulle nouvelle, ne rien savoir.

Novice. Nouveau dans un métier, inexpérimenté.

Nu. Sans ornement.

Nul. Comme *aucun*, s'emploie au pluriel. *Nuls moyens, nulles journées*, aucun moyen, aucune journée.

Nymphé. Déesse de second ordre, qui préside aux montagnes, aux bois, aux sources, aux fleuves. Telle est *Circé*, déesse des bois.

O

Objet. 1. Spectacle ; image. 2. Une Belle (en style galant). 3. En style philosophique : le monde extérieur.

Obole. La plus petite monnaie grecque. S'emploie au sens de : si peu que ce soit, une valeur infime, un sou.

Œuvre. Ce mot est du féminin en ancien français. Les grammairiens du *xvi^e* siècle ont voulu le mettre au masculin à cause de *opus*. D'où flottement dans le genre.

Office. 1. Charge, fonction, surtout en parlant des charges officielles. 2. Service ; d'où *officieux*, empressé à rendre service.

Le sort officieux, le hasard empressé à rendre service.

On sait qu'un bon nombre d'offices de finance, de magistrature et d'administration s'achetaient autrefois. Aujourd'hui encore, la vénalité des offices existe pour les études de notaires et d'autres offices ministériels.

S'acquitter de son office, faire son métier, son devoir.

Faire office de, tenir lieu de, jouer le rôle de.

Dans une maison, *l'office* ou *dépensoir* est le magasin où l'on tient les provisions en réserve.

Officieux. Obligeant, empressé à rendre service. Le sort officieux, le hasard obligeant.

Oïseleur. Celui qui prend les oiseaux pour les dresser, par exemple les autours et les faucons.

Oïson. Oie, en général.

Olympe. Montagne de 2.885 m. d'altitude, aux confins de la Thessalie et de la Macédoine. Les Grecs avaient placé le séjour des dieux sur son sommet. L'Olympe se dit, par métonymie, pour les dieux, les puissances célestes, et, par une double métonymie, les puissances terrestres, les grands.

Olympien. Habitant de l'Olympe, c'est-à-dire un dieu, et, par allégorie, un prince, qui est un dieu de la terre. L'Olympien par excellence est Jupiter, roi de l'Olympe.

Ombre. Image, apparence, par opposition avec le *corps* qui désigne la réalité.

Courir après l'ombre, poursuivre les apparences (et non les biens réels). *Les ombres*, les âmes des morts.

Peupler l'air que respirent les ombres, tuer des foules de gens (les envoyer dans le royaume des ombres).

Vivre dans l'ombre, vivre enfermé, sans se mêler aux occupations de plein air (latinisme : *vita umbratilis*).

On. Ce pronom a, souvent, un sens fort et même emphatique, ou parfois ironique ; bref, il se charge, par le contexte, de nuances fort diverses que sa nature indéfinie fait ressortir.

Ongle. Griffe. Le mot était d'abord du féminin, conformément à son étymologie (*ungula*). Le *xvi^e* siècle, le rapportant à *unguis*, décida qu'il serait du masculin. Le genre est flottant au *xvii^e* siècle, malgré l'autorité des grammairiens et de l'Académie, qui le veulent du masculin. Finalement, le masculin l'emporta au *xviii^e* siècle.

Compter par ses ongles, compter sur ses doigts.

Opérateur, opératrice. Chirurgien, celui ou celle qui fait des « opérations ».

Opiner. Donner son avis dans une assemblée délibérante.

Opposer. *S'opposer*, terme juridique, faire opposition, c'est-à-dire empêcher l'exécution d'une chose par voie de justice.

Or bien, maintenant donc. Dans cette expression, *or* est l'ancien adverbe de temps.

Or ça, mot à mot : maintenant (or) et ici-même (ça). C'est-à-dire : allons ! Voyons ! Répondez ! tout de suite !

Oracle. Au sens propre : avertissement divin. Au figuré ; une personne qu'on écoute comme un Dieu.

Orage. Mauvais temps en général, en particulier *tempête* (I, 8, 4).

Au figuré, le châtiment qui s'abat sur les coupables (VIII, 20, 17).

Orbiculaire. Mot rare et d'aspect scientifique, synonyme de circulaire, rond.

Ordinaire. A l'ordinaire, comme d'habitude, comme c'est dans l'ordre.

L'ordinaire, la cuisine des jours ordinaires, la façon habituelle de se nourrir. Pour l'ordinaire, selon la règle habituelle, d'habitude.

Selon l'ordinaire, conformément à l'ordre habituel des choses.

Ordonner. Fixer l'ordre, organiser.

Oser. S'aviser de faire une chose défendue, se hasarder à. *Oser bien*, aller jusqu'à faire.

Ost (prononcez ô). Armée. Vieux mot hors d'usage, regretté par La Bruyère, employé par La Fontaine par affectation d'archaïsme.

Où. Comme *dont*, ce mot s'emploie plus librement au *xvii^e* siècle qu'aujourd'hui.

C'est où ces dames vont, c'est là que...

Son défaut où..., son défaut auquel...

Rien où l'on soit moins préparé, rien à quoi...

Ourdir. 1. Au sens propre, dresser la trame pour tisser.

2. Au figuré : tramer, machiner.

Outrage. Abus de pouvoir. Violence injuste. Marque d'humiliation.

Un tel outrage, un tel déchaînement de violence.

Outrer. Aller au-delà des limites permises ; épuiser. *S'outrer*, s'épuiser.

Ouvrage. 1. Travail. *Vaquer à son ouvrage*, faire son travail. 2. Œuvre.

Cette alarme universelle est l'ouvrage d'un moucheron, est le fait d'un moucheron.

Ouvrier. L'auteur d'une œuvre, peintre, sculpteur, etc.

P

Page. Les pages étaient des adolescents de bonne famille, attachés au service des rois, des grands et même de certains nobles, pour achever leur éducation et commencer leur fortune. *Avoir des pages*, marque d'une haute situation.

Païen, païenne. La Fontaine donne, à ce mot, un sens religieux : croyant à la religion mythologique des Anciens.

Chez les païens, dans l'Antiquité.

Paillard. Celui qui couche dans la paille : 1. un gueux sans feu ni lieu ni scrupule ; 2. quelqu'un qui s'amuse à gambader, à rouler, etc., sur la paille, ou, simplement, par terre. Le mot est vulgaire et de nuance fortement ironique.

Pallas Athéné, nom grec de Minerve.

Panader. *Se panader*, faire la roue, surtout en parlant du paon. Le mot implique une nuance de vanité complaisamment étalée.

Pandore, fille de Vulcain, avait reçu de Jupiter une boîte dans laquelle le dieu avait enfermé tous les maux. Epiméthée ouvrit cette boîte, et tous les maux se répandirent sur la terre.

Panetière. Sacoche en cuir pour porter le pain.

Panneau. Filet tendu au passage du gibier. *Tendre un panneau*, poser un filet à gibier ; au figuré, tendre un piège. *Donner dans un panneau*, tomber dans un filet ou, au figuré, dans un piège.

Panser. Soigner, en général.

Papelard. Qui pape (= mange) le lard en cachette. Hypocrite, doucereux.

Paquet. Bagage. *Faire son paquet*, préparer ses bagages, partir.

Par. *De par le roi*, de la part du roi. Dans cette expression, *par* est l'orthographe ancienne du nom *part*, et l'absence de préposition devant le complément du nom (le roi) est un archaïsme ; cf. Bourg-la-Reine.

De par le monde, à travers le monde. Dans cette expression, *de* est un simple préfixe de renforcement de la préposition *par* ; cf. dedans, dessus, etc.

De par tous les chats, le chat, en s'exprimant ainsi, jure « par tous les chats, par l'honneur de la race des chats ».

Parage. Origine. *Haut parage*, grande race.

Parangon. Modèle parfait (archaïque).

Parasite. Homme ou bête qui vit aux dépens d'un autre. Les parasites des grands seigneurs, flatteurs et autres, étaient appelés *mouches*.

Par-dessus. S'emploie comme adverbe, au sens de *en plus*.

Pareil. *La pareille*, la revanche, la riposte du tac au tac (cf. rendre la pareille).

Non pareil, sans égal, merveilleux.

Parentage. Parenté, famille ; termes aristocratiques. *Haut parentage*, famille très noble. *Avoir parentage ensemble*, avoir des liens de famille.

Parfait. Achevé, fini (sans idée de beauté).

Parmi. Toujours suivi actuellement d'un pluriel ou d'un collectif ; s'employait couramment avec un singulier. *Parmi l'antiquité*, dans l'antiquité.

S'emploie comme adverbe au sens de *avec*. *Parmi des tas de blé*, au milieu de tas de blé.

Parnasse. Montagne de Phocide à deux sommets, consacrée à Apollon et aux Muses. Par métonymie, le Parnasse désigne la poésie et les poètes. *Un habitant du Parnasse*, un poète.

Paroisse. *Porter l'habit de deux paroisses*, c'est, au sens propre, avoir

une tenue de deux couleurs, comme le bedeau qui faisait le service de deux paroisses et portait un habit aux couleurs de chacune d'elles. Au figuré, c'est avoir un caractère double, être un hypocrite.

Parques. Ce sont les trois déesses qui, aux enfers, filaient sur leurs fuseaux le destin de chaque mortel. Elles s'appelaient Clotho, Lachésis, Atropos. Ce sont les sœurs filandières. *La Parque*, la mort. *Clotho* tenait la quenouille, *Lachésis* tournait le fuseau et *Atropos* coupait le fil avec ses ciseaux, ce qui provoquait la mort.

Atropos recueillit son droit, la mort préleva sa dîme.

Vainqueur de la Parque, vainqueur de la mort, immortel.

Part. *Mettre à part*, 1. laisser de côté, ne pas s'occuper de; 2. mettre de côté, économiser.

De sa part, de son côté, pour sa part.

Faire sa part de, jouer pour sa part, son rôle dans.

Avoir le plus de part, avoir le plus d'action, le plus de pouvoir (I, 17, 10).

Quitter sa part, céder sa place.

Avoir petite part, dont la part de bénéfice est petite (expression commerciale).

Avoir le moins de part. Superlatif de l'expression précédente : être admis le dernier au partage des bénéfices.

Notez le gallicisme ancien : les quatre parts, pour les quatre quarts.

Partant (*per tantum*). Conj. En conséquence, par suite.

Partage. Part. *Etre le partage de*, être réservé à.

Partager. Se partager.

Parti. *Jouer un méchant parti*, combinaison de deux expressions : 1. faire un mauvais parti; 2. jouer un mauvais tour. Comprenez : jouer un si mauvais tour qu'on soit débarrassé de sa victime.

En terme de guerre, un *parti* est une troupe détachée de l'armée, chargée de faire des reconnaissances, des razzias, des prisonniers.

Partie. 1. Adversaire dans un procès. 2. *Faire une partie*, s'entendre pour régler une affaire à deux ou à plusieurs.

Partisan. Financier qui est dans les partis, c'est-à-dire dans les traités passés avec le gouvernement pour la perception de l'impôt.

Pas. *De ce pas*, sans s'arrêter, tout de suite.

Le pas, le droit de passer le premier, marque de préséance.

Aller du même pas, aller d'une marche égale.

Disputer le pas à quelqu'un, prétendre avoir la préséance sur lui.

Un mauvais pas, un passage difficile.

Passage. *Des passages*, terme de musique : des vocalises improvisées par les chanteurs pour faire valoir leur belle voix.

Passe-droit. Faveur contraire au droit commun.

Passer. Dépasser. *Un passe-Cicéron*, nous dirions un super-Cicéron.

Passe-temps. Spectacle curieux, intéressant.

Pasteur de gens, d'humains, expressions qui sont traduites d'Homère, pour désigner les rois, les juges souverains.

Patte-pelu. M. à m., poilu des pattes, donc, qui marche à pas feutrés, à pas de velours; nom familier pour désigner un « doucet » dont il faut se défier.

Patibulaire. Gibet permanent. C'était une tour carrée, formée de sortes de fenêtres évidées où l'on pendait les condamnés.

Pâtis. Archaïsme rustique : pâturage.

Pâturage. 1. Action de paître (III, 13, 6). 2. Endroit où paissent les bêtes.

Pavot. On extrait un narcotique des pavots, notamment l'opium; c'est pourquoi les pavots désignent, par métonymie, le sommeil. Cf. Morhée.

Payer. Au sens étymologique : apaiser (*pacare*). D'où : *Payer des raisons*, calmer quelqu'un par des raisons. *Payer de mensonges*, apaiser par des mensonges.

Payer ses peines de plaisirs, compenser ses peines par des plaisirs.

Payer a souvent le sens de *récompenser* : *payer la constance et la peine*, récompenser la constance, etc.

Pays. *Plat pays*, ou simplement, *pays*, la campagne (cf. *paysan*). *Par pays*, par la campagne. *Courir le pays*, voir le pays, voyager; nous disons : voir du pays.

Péage. Droit payé au passage d'un pont, d'une rivière ou dans un port.

Le gouffre n'exigea de péage d'aucun de ses ballots, la mer n'exigea pas qu'il jeta aucun de ses ballots par-dessus bord, pour pouvoir passer (dans une tempête).

Pécore. Bête. Le mot exprime le mépris et s'emploie comme injure dans le sens de bête stupide.

Pédant. Maître d'école, professeur. Le mot désigne une fonction et n'est pas, en soi, une injure; mais le pédant s'oppose souvent à l'honnête homme.

Peine. *A peine*, avec peine. *A toute peine*, avec beaucoup de peine.

Peinture. Une peinture, un tableau.

Pèlerin. Voyageur (*peregrinus*).

Pénates. Dieux du foyer et, par une métonymie usuelle, le foyer lui-même. *Avoir mêmes Pénates*, être logés ensemble.

Pénétrer, comprendre les lois intimes des choses.

Pensée. *Se mettre dans la pensée*, se mettre en tête, s'aviser, projeter.

Penser. Suivi de l'infinif : 1. manquer, faillir. *Un singe lui pensa devoir son salut*, faillit lui devoir...; 2. prétendre. *Ces gens qui pensent l'appuyer*, qui prétendent te protéger.

L'infinif *penser* se prend comme nom. *Des pensers*, des pensées. Forme comode dans le vers, à cause de l'absence d'e muet.

Penser s'emploie encore avec le sens de : imaginer. Je laisse à penser, on peut penser : je laisse à imaginer, ou peut imaginer.

Pension. Le sens primitif de ce mot est *gages*, puis : *revenus nécessaires pour vivre*. *Payer pension*, fournir de quel vivre.

Perche. Perchoir.

Personnage. Rôle de théâtre. *Faire un personnage*, jouer un rôle (dans une pièce). *Exécuter des personnages*, représenter des personnages, prendre des figures.

Peste. 1. Maladie contagieuse en général. 2. Fléau en général. *Peste de cour*, calomniateur ou délateur à la cour.

Pétarade. Saut que fait un cheval en liberté, accompagné de bruits incongrus. *Faire une pétarade*, faire un bond insolent (le cheval indique ainsi qu'il se moque grossièrement de l'âne).

Petites-Maisons. « Les Petites-Maisons, ainsi nommées à cause du grand nombre de pavillons où étaient entretenus 400 vieillards, avaient été fondées en 1497 par la Ville de Paris; cet hôpital était aussi destiné à recevoir des fous, et le nom de *Petites-Maisons* est souvent employé, au XVII^e siècle, comme synonyme d'*hôpital des fous* » (Ferdinand Gohin).

Peuple. 1. Le public. 2. La race (à peu près synonyme de *gent*). *Le peuple rimeur*, la nation des poètes. *Des peuples divers*, toutes sortes de races.

Phaéton. Fils du Soleil, célèbre pour avoir conduit le char de son père avec tant de maladresse qu'il avait mis le feu au monde. Par métonymie, un *phaéton* est un cocher.

Phalange. Troupe, guerrière ou non; notamment les neuf chœurs des Anges.

Au sens propre, la phalange est l'unité tactique de l'armée macédonienne. C'est par anachronisme que La Fontaine parle de phalanges devant Troie.

Phénix. Oiseau mythologique, unique de son espèce, qui, devenu vieux, se faisait brûler lui-même et renaissait de ses cendres. Au figuré, un *phénix* est un être merveilleux, unique en son genre.

Phillis. Nom de bergère dans la poésie bucolique et précieuse.

Philomèle. Le rossignol, sœur de Procné, l'hirondelle. Voir Térée.

Phœbus. Nom mythologique du Soleil en grec, nommé aussi Apollon. Les Anciens imaginaient que le Soleil, Phœbus, se levait en sortant de l'Océan. *Dès que Thétis chassait Phœbus* signifie donc : dès que le soleil se levait.

Pièce. Morceau qui fait un tout. *Des pièces d'éloquence*, des morceaux d'éloquence, des discours éloquents.

Pied. *Prendre pied sur*, se fonder sur, s'assurer sur, abuser de. *Au pied levé*, brusquement, sans avertissement préalable.

Piller. Terme de chasse : se jeter sur une proie, en parlant du chien. Au figuré, assaillir furieusement quelqu'un.

Piquer. *Se piquer de*, se faire gloire de, se flatter de, afficher ouvertement.

Pistole. Monnaie d'or qui, au XVII^e siècle, se confond avec le louis de 10 francs.

Pitance. De *pietas* (*pietantia*). Étymologiquement, c'est la part d'un plat cuisiné offerte par piété à une personne religieuse. Puis, part d'un plat cuisiné donné à chacun. La Fontaine paraît se souvenir du sens premier quand il dit : *la pitance du dieu* n'en était pas moins forte.

Piteux. Qui inspire la pitié.

Placet. Supplique adressée au roi directement, pour obtenir une grâce.

Plage. Bord de la mer en général (et non au sens restreint moderne).

Plaindre. Regretter, déplorer la perte de quelqu'un.

Plaine. Espace plat : plateau, plaine, surface liquide. *Les plaines profondes*, la surface d'une eau profonde.

Plaire ou agréer est le principal but de l'honnête homme et des écrivains classiques en général, de La Fontaine en particulier. Le souci d'instruire ne vient qu'en second lieu. Voir l'introduction de IV, 3, *l'Ane et le petit Chien*.

L'art de plaire (XII, 15, 22) est l'art même de vivre en société.

Plaisir. Alse. *A son plaisir*, à son aise.

Plancher. Plafond (fait en planches). On y fixait des crochets où l'on suspendait des vivres.

Plat. 1. Nom. *C'est un bon, méchant plat*, expression familière pour dire : c'est quelque chose de réussi, de manqué. 2. Adverbe. *Tout plat* : a) sans détour, franchement ; b) bien à plat (VIII, 17, 36).

Plumail. Synonyme noble et archaïque de plumet. C'est le panache que les héros de l'Iliade portent énorme, sur leurs casques.

Plus. *Sans plus*, pas plus. Expression familière, ayant une forte valeur d'affirmation restrictive.

Pluton. Dieu des enfers, des morts. *Envoyer quelqu'un chez Pluton*, mettre quelqu'un à mort.

Le nom de Pluton signifie le Riche (en latin : *Dis*), parce que tout finit par lui appartenir.

Jurer par Pluton, jurer par le Styx, serment qui engage irrévocablement les dieux.

Pogge. Poggio Bracciolini, dit le Pogge, humaniste et écrivain de la Renaissance italienne, auteur de *Fa-céties* qui sont des Contes (1380-1459).

Poing. *Présenter le poing*, tendre le poing à l'oiseau de proie pour l'inviter à revenir s'y poser. Terme de fauconnerie.

Point. *Le point* : la difficulté. Un point, une chose précise, particulière. *En ce point*, à cet égard. *En venir à ce point*, aboutir à cette conclusion. *De tout point*, entièrement. *Laisser un point*, renoncer à une prétention. *A point nommé*, juste au moment voulu ; infailliblement.

Nés sous divers points, nés dans des pays différents.

Le *point*, pour les astrologues, est la position précise d'un astre au moment de la naissance d'un sujet dont on fait l'horoscope.

Regarder comme un point, regarder comme rien.

Pointe. La pointe est un trait d'esprit brillant, sous une forme vive, généralement enchaîné à la fin d'un poème. Les *pointes* étaient fort à la mode dans la littérature mondaine du XVII^e siècle, en particulier chez les précieuses. Le sonnet, l'épigramme se terminent généralement par une pointe.

Poison. Boisson (*potio*) préparée pour agir sur quelqu'un, soit d'une façon magique, soit en le tuant.

Poli. Brillant (en parlant du poil, de l'éclat de la santé).

Politesse. Bon goût, élégance.

Polyphème. Cyclope géant à l'œil unique, qui figure comme une brute dans l'Odyssée et comme un galant ridicule, amoureux de la bergère Galatée, dans Théocrite et Ovide. Type de laideur, ou de ridicule, avec une barbe hirsute, etc.

Pomone. Déesse des jardins et des fruits. *Un prêtre de Pomone*, un jardinier qui cultive les fruits.

Porter. Pousser, conduire (en parlant d'un sentiment). *Porté de*, poussé par. *Se porter dans l'excès*, se jeter dans les excès.

Possible. Adverbe : peut être.

Poste. 1. Position. *Garder son poste*, garder sa position, rester à la même place. 2. Relais (de chevaux) ; puis : étape. *Faire vingt postes* : faire vingt étapes.

Poster. Etablir dans une position choisie, pour un but déterminé.

Potage. Plat composé de viande bouillie avec des légumes. *Un plat de potage*, une volaille bouillie servie avec des légumes et baignant dans le bouillon. *Mettre en potage*, faire bouillir.

Poulaille. Mot vulgaire, non recueilli dans les dictionnaires, synonyme de volaille.

Pour. En se faisant passer pour. *Pour mort*, en se faisant passer pour mort.

Pourri. Qui a une sorte de clavelée, maladie des moutons.

Pousser. 1. Exhaler. 2. Manœuvrer pour faire sortir un gibier de son gîte (V, 17, 17).

Pratique. Tout ce qui assure la marche et le succès de la vie quotidienne, par opposition à la théorie, le plan, etc. *De secrètes pratiques*, des intelligences avec l'ennemi.

Précipiter. Lancer la tête la première. *Se précipiter*, tomber tête baissée.

Prendre. *Il en prit mal*, mal (leur, lui) en prit. *Mal prend à quelqu'un*, la chose tourne mal pour quelqu'un. *Il en prit aux uns comme aux autres*, la chose tourna pour les uns comme pour les autres.

Près. Préposition sans *de* : près un rivage. Cette tournure est un archaïsme.

Président. Magistrat qui préside un tribunal. *Un ton de président*, un ton solennel, tel que celui d'un président qui rend un arrêt.

Presser. Serrer de près ; mettre dans un péril pressant. *Pressé d'argent*, ayant un pressant besoin d'argent. *Pressé par la faim*, poussé irrésistiblement par la faim.

Prêt à : près de. *Prêt de* : prêt à.

Prétendre. Avoir la prétention de, l'intention de. *Je prétends la troisième part*, je revendique la troisième part.

Prévenir. Avoir soin d'arriver avant, devancer.

Prévôt. Magistrat revêtu d'une autorité judiciaire ou administrative par délégation royale. Les prévôts du Lion sont les officiers de la Maison royale.

Prévôt des Marchands, président de la corporation des marchands, chargé de l'administration municipale, à la façon des Maires.

Prier. Inviter (à dîner).

Prince. Roi. *Petit prince*, prince souverain d'un minuscule état, comme il y en avait beaucoup autrefois, surtout en Allemagne.

Jeux de prince, ancien dicton signifiant : façons de faire qui ne tiennent aucun compte de l'intérêt d'autrui.

Principal ou *Sort principal*. Le capital considéré comme produisant des intérêts.

Priser. Faire valoir le prix, vanter. *Se priser*, s'estimer.

Prison. Emprisonnement.

Prix. Valeur. *Donner prix*, donner de la valeur. *Oter le prix*, faire perdre la valeur. *Convenir de prix*, s'accorder sur le prix.

Récompense. Emporter le *prix*, obtenir comme récompense (de), réussir à. *Attendre son prix*, attendre sa récompense.

Estime. *Tenir une chose en quelque prix*, tenir une chose en quelque estime. *Au prix de*, en comparaison de.

Procné. L'hirondelle. Voir Térée.

Procureur. 1. Délégué, intermédiaire chargé par quelqu'un de conduire une affaire en son nom et à sa place. 2. Avoué ou avocat.

Produire. 1. Montrer. *Se produire*, se montrer. 2. Mettre au jour, créer.

Profane. 1. Ignorant. 2. Impie. 3. Vulgaire. *Un profane langage*, un langage imple, qui nie la divinité. *Les profanes*, la foule, les gens de rien.

Profit. Parti que l'on tire d'une chose. *Faire son profit*, tirer parti (pour un usage personnel que le contexte indique; par exemple dans VII, 4, 7 : manger).

Projet. Plan (en parlant d'une œuvre littéraire).

Prométhée. Titan qui donna le feu aux hommes et fut cloué, par ordre de Jupiter, sur une haute montagne. Un vautour lui dévorait sans cesse le foie qui renaissait sans cesse. On lui attribuait la création de l'homme. Cf. Japet.

Promettre ses grands dieux, promettre en faisant de grands serments (cf. jurer ses grands dieux).

Promontoire. Ile en forme de montagne.

Prône. Annonce des fêtes et cérémonies de la semaine, faite le dimanche par le curé à la grand-messe.

Propette. Diminutif de *propre* : coquette.

Propos. 1. Sujet proposé à développer (III, 7, 3). *Se mettre sur le propos*, entreprendre de développer le sujet.

2. Conversation. *Entrer en propos*, entamer la conversation.

Propre. 1. Éléphant, coquet. Se dit des personnes et des choses. *Un jardin assez propre*, assez coquet. *Tenir la maison propre*, maintenir l'ordre et l'élégance dans la maison.

2. Bon. *Propre pour*, bon pour, convenable pour.

Proprement. 1. Au pied de la lettre, dans toute la rigueur du terme. *C'est proprement un charme*, c'est exactement ce qu'on appelle « un charme » (un enchantement).

2. Tout spécialement, très particulièrement. *C'est proprement le mal français*, c'est très particulièrement la maladie des Français.

Prosterné. Étendu à terre (sans aucune idée de prière).

Prou. Ancien adverbe de la même famille que *preux* et signifiant *beaucoup*.

Ni peu ni prou, m. à m. : ni peu ni beaucoup, c'est-à-dire : pas du tout, en aucune façon.

Provende. Provision à manger.

Province. Pays administré par une même autorité, royaume, état, gouvernement, etc.

Pudeur. Gêne qui vient d'un sentiment de délicatesse personnelle.

Puissance. Force. *Les puissances*, les gens qui ont la force.

Puissant. Fort, vigoureux.

Pygmalion. Sculpteur qui s'éprit d'une statue de Galathée, dont il était l'auteur. Vénus anima cette statue qu'il put, ainsi, épouser. C'est par erreur que La Fontaine fait de la statue une Vénus.

Pythagore. Célèbre philosophe et mathématicien du VI^e siècle av. J.-C., né à Samos. Il enseignait la métépsychose.

Pythonisse. Sorcière qui prophétise comme la pythonisse d'Endor, dans la Bible.

Q

Quartier. Sens primitif : le quart d'un tout, puis, un morceau. *Mettre en quartiers*, mettre en morceaux. *Être en quartier d'hiver*, être retiré pour passer l'hiver sans dommage.

Que. Emploi temporel : *Au bout de quelque temps que* (lorsque). *Au moment que* (où).

Avant que. Ne lui donna point de repos que le cerf ne fût pris, avant que le cerf ne fût pris. *Que l'on ne vous dise*, avant qu'on ne vous dise.

Cependant que, tandis que.

Dès lors que, aussitôt que.

N'y être pas, que, n'être pas plus tôt dans un endroit, que...

Interrogatif. *Que sert cela ?* à quoi sert cela ? *Que lui servait-il ?* de quoi cela lui servait-il ? *Que n'est cet avantage...* pourquoi cet avantage n'existe-t-il pas... ?

Que n'es-tu mouton ? pourquoi n'es-tu pas mouton ? *Que sait-on ?* sait-on jamais ?

Que = sinon. *Qui connaît que vous... ?* sinon vous ? *Qu'est-ce, que...* qu'est-ce, sinon... ?

Que = afin que. *Enseigne-moi la maison, que, de ce pas, je me fasse raison*, afin que, de ce pas... *Que fais-tu là... que... ?* que fais-tu là pour que ? à quoi penses-tu... pour que... ?

Emploi libre de que pour remplacer le pronom relatif : *C'est l'idole à qui cet honneur se rend et que la gloire en est due*, à qui la gloire en est due.

Emploi pléonastique de que devant l'infinitif avec de : *faire la grâce que de porter*, faire la grâce de porter. *A moins que de*, à moins de.

Expressions diverses :

Autre que moi (avec une négation), personne sauf moi.

Il ne pouvait que dire, il ne pouvait dire quoi que ce soit, rien dire.

Faire que sage, que fol, agir comme un sage, comme un fou (archaïsmes).

Que si, mais si...

Que bien que mal, tant bien que mal.

Que-si, que-non, noms composés, exprimant la contradiction systématique.

Quel. Employé seul, interroge sur la nature exacte, la qualité propre d'une personne. *Vous ne savez guère quelle je suis*, vous ne savez guère quelle femme je suis.

Quelquefois. Une certaine fois, une fois.

Quelqu'un. S'emploie au sens étymologique de *un quelconque*. *Toujours il en tombait quelqu'un*, il en tombait sans cesse un quelconque.

Emploi fréquent de cet indéfini pour désigner un personnage épisodique dont La Fontaine ne se soucie pas de préciser l'identité. C'est souvent *le sage* qui tire la morale de la fable.

Querelle. 1. Guerre, au sens plein du terme. *Accorder une querelle*, apaiser une guerre.

2. La cause, le parti de quelqu'un.

3. Dispute, discussion. *Décider une querelle*, trancher une discussion. *Il arrive une querelle*, une dispute éclate. *Avoir une querelle*, se disputer.

Quête, quêter. 1. Terme de chasse ; action de chercher le gibier. *Se mettre en quête*, partir pour chercher le gibier.

2. En général, action de chercher.

Qui. Remplace, au XVII^e siècle, les cas obliques de *lequel* : *Une précaution sur qui*, sur laquelle. *De qui*, dont, etc.

Qui s'emploie comme interrogatif neutre. Qui te rend si hardi ?

Qu'est-ce qui te rend si hardi ?
Qui m'empêchera ? qu'est-ce qui m'empêchera ?

Qui = si quelqu'un, pour celui qui.

Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc, si quelqu'un l'avait à son croc.

Ne considérer qui ni quoi, expression familière : n'avoir aucun scrupule pour satisfaire ses caprices.

Quidam (prononcez *kidan*). Un *quidam*, un individu quelconque, dont l'identité est indifférente.

Quoi. Emploi libre comme synonyme du neutre *cela* : pendant quoi, pendant cela, cependant.

De quoi est une sorte de préposition relative ou même de nom composé : ils trouvaient aux champs trop de quoi, trop de nourriture. Adieu de quoi mettre au potage, adieu les légumes du pot-au-feu.

Quoique. Conjonction, s'emploie couramment sans verbe. Quoique près du tombeau, quoiqu'elle fût près du tombeau. Cette tournure est considérée aujourd'hui comme négligée.

Quolibet. Réplique malicieuse. Ce mot vient de *quodlibet* et désignait, dans les écoles du moyen âge, les questions que le maître proposait aux élèves pour exercer leur esprit.

R

Raison. Argument en justice ou dans une contestation. La raison la meilleure est celle qui triomphe, bonne ou mauvaise. Point de raison, pas de discussion.

Satisfaction ; vengeance. Avoir raison de quelqu'un, obtenir satisfaction de quelqu'un. Se faire raison, se venger. Faire raison à quelqu'un, boire autant que quelqu'un.

Explication. Dire la raison d'une chose, donner l'explication d'une chose.

Le bon sens. Mettre à la raison, ramener au bon sens, remettre à sa place. Le patrimoine de la raison, cette périphrase désigne la conduite de la vie humaine.

Ramée. Branches feuillues, coupées et réunies en fagots, ou, au contraire, dans les arbres.

Raminagrobis. Nom de chat inventé par Rabelais.

Ramure. La ramure ou le bois du cerf est formé par les deux tiges dures comme du bois, qui sortent de sa

tête. Ce bois se divise en embranchements latéraux qui s'appellent *cors* ou *andouillers*. Le bois du cerf tombe au printemps et repousse en automne, augmentant chaque année en grosseur et en hauteur (d'après Ruffon).

Rapporter. Se rapporter à, 1. prendre quelqu'un comme arbitre ; 2. être en harmonie avec.

Rat. La Fontaine confond les rats et les souris. Cette confusion s'explique par le fait que, au XVII^e siècle, on ne connaissait, en France, que le rat noir assez petit. Le gros rat gris, qui pullule aujourd'hui, nous a envahis au XVIII^e siècle, exterminant les rats noirs, beaucoup moins prolifiques et beaucoup moins nuisibles.

Ratopolis. Ville des Rats. Nom inventé par La Fontaine pour désigner la capitale de la république des rats.

Ravissant. Rapace. Les loups ravissants, les loups rapaces.

Rebattre. Répéter à satiété.

Recette de médecine, médicament populaire dont la formule se transmet par tradition, par opposition aux remèdes des vrais médecins. Les donneurs de recettes, les gens qui collectionnent les recettes de médecine et les donnent aux malades.

Receveur. Nom donné au fermier d'une terre seigneuriale.

Réclamer. Appeler au secours. Il en coûte à qui vous réclame, celui qui vous appelle à son secours le paie cher.

Reclus. Ermite enfermé dans une pièce close pour y faire pénitence, sans communication avec le dehors.

Récompenser. Compenser, remplace.

Rediseur. Rapporteur, celui qui fait fonction de répéter à l'autorité ce qu'on dit dans le privé.

Réflexion. Faire une réflexion profonde, méditer profondément sur, faire un examen complet de.

Régai. Partie de plaisir offerte à quelqu'un.

Régaler. Offrir un présent, une fête.

Regardant. *Les regardants*, les spectateurs.

Le français classique use d'un grand nombre de participes présents comme noms : *les écoutants*, *les contestants*, etc., les auditeurs, les plaideurs, etc.

Regarder. Être tourné vers (*spectare ad*).

Régent. Professeur dans les collèges.

Reginglette. Terme champenois : trébuchet.

Reguinder. Guinder à nouveau. Cf. Guinder.

Relâche. Répit. En ce sens le mot est du masculin. *Donner du relâche*, laisser un répit. *Sans relâche*, sans répit. *Point de relâche*, point de répit.

Relever. Donner une belle apparence. *Un pas relevé*, une démarche avantageuse, destinée à se bien faire voir.

Relief. Ce qu'on relève de la table après un repas; reste. *Reliefs d'ortolans*, restes d'ortolans, oiseaux dont la chair est très fine.

Réminiscence. Théorie de Platon, qui prétend que l'âme n'apprend rien, mais qu'elle se souvient, ayant vécu, avant son incarnation dans notre corps, dans le monde divin des Idées.

Remuer. Mettre en action, faire agir. *Se remuer*, agir, faire quelque chose.

Rencontre. 1. Occasion; circonstance. 2. Première vue qu'on prend d'un objet; aspect (I, 15, 8).

Rencontrer. 1. Trouver; tomber sur. 2. Inventer; découvrir. *Se rencontrer*, se trouver (par surprise).

Rendre. Mettre dans tel ou tel état, obtenir tel résultat. *Rendre... accompli*, réaliser. *Rendre... averti*, avertir en bonne forme. *Rendre... satisfait*, satisfaire complètement. *Rendre... surpris*, causer de la surprise. *Rendre... célèbre*, célébrer (la mémoire de quelqu'un dans une oraison funèbre).

Rendre tant d'une ferme, payer tant comme rente (= loyer) d'une ferme.

Rendu, à bout de forces, épuisé.

Aller se rendre aux pieds de, venir se présenter pour faire sa soumission à.

Renfort. Aubaine supplémentaire, supplément de provisions.

Renommée. Déesse de grand usage dans l'épopée. Elle avait cent bouches et courait très rapidement, semant sur son passage le vrai et le faux. Elle est semeuse de discorde, d'où son rôle dans la fable 20 du livre VI.

Renvoyer quelqu'un à quelque chose, inviter quelqu'un à consulter une chose qui l'instruira (cf. un *renvoi* au bas des pages des livres annotés).

Repartie ou repart. Qualité de quelqu'un qui sait trouver la réplique opportune. C'est l'esprit d'à-propos, qui fait riposter du tac au tac.

Répondre. 1. Répondre à, correspondre à, être en harmonie avec.

2. Répondre de, être responsable de. *Répondre d'une chose sur sa tête*, garantir une chose en offrant sa vie comme gage.

Reposer. *Se reposer sur*, compter tranquillement sur.

Représenter. 1. Exposer, mettre sous les yeux, faire voir. 2. Terme de procédure : faire au juge un exposé de ses griefs.

République. 1. Etat, sans idée d'aucune forme de constitution. La « république », en ce sens, peut être monarchique. 2. Etat démocratique, comme la *république d'Athènes*.

La république de Platon, état idéal, dont Platon a fait la description dans « la République ».

Réseau. Filet, rets. *Le réseau de l'araignée*, sa toile.

Ressort. D'après Descartes, les bêtes sont simplement des machines mues par des ressorts. Sur cette théorie contre laquelle La Fontaine s'inscrit en faux, voir « Discours à M^{me} de La Sablière », vers 30-53.

Par ressorts, mécaniquement.

Les ressorts de l'âme, les organes vitaux.

Ressorts s'emploie encore dans le sens de : machination, intrigue.

Retourner sur, se retourner contre.

Retz. Un rets, des rets. Réseau, filet, lacs, surtout en parlant de pièges de chasse.

Rêver. Réfléchir. *Rêver à, réfléchir sur.*

Rhétteur. Signifie, au sens étymologique, professeur d'éloquence.

Ridicule. *Un ridicule* est un personnage dont la tenue ou la façon de vivre choque les usages. C'est le contraire de *l'honnête homme*.

Rien. *Rien que... ne, seul. Rien que la mort n'était capable,* seule, la mort était capable.

Rieur. Homme qui fait profession, non pas de rire, mais de *faire rire*.

Ris. Rire. *Les Ris* sont, avec les *Jeux*, de petits génies qui font le cortège de l'Amour, en style d'allégorie mythologique.

Robe. Le pelage d'un animal : la robe du cheval, du chat.

La robe que revêtaient et revêtent encore les magistrats de justice. C'est le signe de leur magistrature.

Vêtement masculin qui tient à la fois de la robe de chambre et du pardessus, utilisé particulièrement en hiver.

Tunique longue dont on revêt les divinités : la robe du dieu.

Rodillard, Rodilardus. Nom inventé par Rabelais pour un chat (IV, 67), de *rodere lardum*, ronger le lard. La Fontaine en fait deux fois le nom d'un chat exterminateur de rats (II, 2 et III, 18). *Un second Rodillard*, le premier est celui de Rabelais.

Rogneux. Qui a la rogne, c'est-à-dire une gale invétérée.

Roitelet. Un des passereaux les plus petits de nos climats.

Rompre les chiens, c'est arrêter leur quête, les rappeler, interrompre la chasse.

Rompre la tête, étourdir, assommer d'un babillage ennuyeux. Nous disons, dans le même sens, *casser la tête*.

Rôt. Doublet de *rôti*, plat de viande rôtie. S'emploie au sens général de repas. *Achevons tout notre rôti*, finissons tout ce que nous avons à manger. *Du rôti d'un roi*, du repas d'un roi.

Rouler sur, dépendre de, reposer sur. *Une précaution sur qui roulait la vie*, dont dépendait la vie.

Roussin. Ane. *Un roussin d'Arcadie*, un âne de la meilleure espèce, l'Arcadie étant réputée, chez les Grecs, pour la qualité de ses ânes.

Routier. Soldat qui appartient à une route ou bande. *Un vieux routier*, quelqu'un de profondément expérimenté.

Ruine. 1. Abatis, action de faire choir à terre. 2. Perte de quelqu'un. *Attirer la ruine de*, provoquer la perte de. 3. *Les ruines*, les dégâts qui se produisent. *Les ruines d'une maison*, d'un visage, les dégâts qui se produisent dans une maison, sur un visage.

Rustique. *Un, le rustique*, un, le paysan; implique une nuance dédaigneuse.

Rustre. Paysan, sans nuance méprisante.

S

Sac. *Le sac et les quilles*, expression tirée du jeu de quilles, très populaire au XVII^e siècle, même parmi la bourgeoisie et les nobles. On renfermait, dans un sac, les boules, les quilles et l'argent des enjeux. *Ne laisser que le sac et les quilles*, c'est prendre tout l'argent.

Sac de procès. Les dossiers des plaideurs se plaçaient dans des sacs, comme aujourd'hui dans des serviettes.

Le sac de ruses, de tours, les ressources en ruses, en tours; expressions qui tirent leur origine du sac à provisions, à réserve que l'on portait habituellement avec soi (cf., aujourd'hui, *le sac des femmes*).

Sacrifier à quelque chose, considérer quelque chose comme son dieu. S'abandonner à cette chose.

Sage. Raisonnable; qui a du bon sens. *Le sage* est celui qui sait bien vivre.

Les sept sages de la Grèce, sept personnages qui passaient pour avoir donné, dans leurs aphorismes, les secrets de la vie heureuse. C'étaient : Blon, Chilon, Cléobule, Myson, Pittacus, Thalès, Solon. *Un bon sage*, un bon sérieux. *Être bien sage*, être tout à fait raisonnable, agir avec beaucoup de bon sens.

Le Sage, par excellence, est le roi Salomon, auteur du livre de la *Sagesse*.

Le contraire du sage est le fou, le sot.

Sagette. Archaisme : flèche.

Saigner du nez. Expression populaire, équivalant à notre vulgaire : se dégonfler, c'est-à-dire reculer, se dérober.

Saison. 1. L'année, considérée dans le déroulement des saisons. *La saison nouvelle*, l'été prochain. *Si la saison s'avance*, si l'année était plus avancée, si nous étions au beau temps.

2. Le temps opportun. *Être saison*, être temps. *Dans la saison*, au bon moment. *Hors de saison*, mal à propos.

3. Les différentes époques de la vie (enfance, jeunesse, maturité, vieillesse).

4. Le temps qu'il fait. *Donner saison à sa guise*, organiser la température à sa guise.

Salaire. Récompense.

Salle. 1. Salle de réception, salon (ce mot n'apparaît qu'à la fin du siècle).

2. Salle à manger. *La salle et la cuisine*, la salle à manger et la cuisine.

Sangler. Battre à coups de sangle. Donner les étrivières.

Satyre. Petite divinité rustique aux pieds de chèvre et au corps humain.

Sauvage. Qui concerne les bois, les campagnes. *Un sauvage*, un paysan, par opposition avec les habitants de la ville, surtout de la capitale.

Savant. Habile.

Savoir. Prendre ses dispositions pour, se mettre en état de; a souvent, ainsi, un sens très voisin de *pouvoir*. *Par où saurais-je mieux finir? Comment pourrais-je mieux finir? Je ne saurais, je ne puis.*

Eschyle sut ses jours avancer, Eschyle trouva le moyen d'avancer ses jours.

Sayon. C'est une peau de mouton avec sa toison, taillée en vêtement avec des manches. Vêtement de paysan grossier.

Science. Savoir, en général. *La science du charlatan*, l'habileté du charlatan (pour duper le public).

Scylla. Monstre caché dans un gouffre, d'un côté du détroit de Messine. De l'autre côté, dans un autre gouffre, se cachait un autre monstre appelé Charybde. Les navigateurs devaient éviter l'un et l'autre pour passer le détroit sans dommage. D'où le dicton :

Tomber de Charybde en Scylla, pour dire : n'éviter un péril que pour tomber dans un autre.

Scythie. Région de la Russie actuelle, en Europe et en Asie, réputée dans l'antiquité pour sa barbarie.

Secret. Autre nom des recettes.

Seigneur. Au XVII^e siècle, chaque village de France avait un château, parfois modeste, où séjournait une famille noble : c'était le seigneur du village ou du bourg, qui exerçait généralement des droits de justice et d'autres droits féodaux, très différents selon les lieux. *Seigneur* s'emploie aussi, non sans ironie, au sens de Maître : *mon premier seigneur*, mon premier maître.

Synonyme pompeux de Monsieur : *c'est le seigneur Un Tel*.

Le Grand Seigneur ou *Grand Turc*, est le sultan, l'empereur de Turquie.

Semonce. Invitation (sans idée de réprimande). *Faire une semonce*, adresser une invitation.

Semondre. Mot ancien signifiant : inviter, prier, avertir. *Semonce* en est le nom verbal.

Sens. 1. Intelligence pratique, sentiment de la réalité, bon sens.

Une personne de sens, une personne qui a le sens pratique.

N'avoir ni raison ni sens, être complètement fou.

Le sens et la raison, la parfaite justesse d'esprit.

Avoir du sens, avoir du bon sens, être intelligent.

A mon sens, à mon avis, selon moi.

2. Les organes des sens, la sensation. *Le sens, de proche en proche, aussitôt la reçoit*, la sensation se propage dans les organes des sens.

3. Signification. *Le sens moral*, la signification morale, la morale.

Sentiment. Action de percevoir les sensations (goût, ouïe, vue, etc.).

Sentir. 1. Respirer une odeur;

2. Exhaler une odeur.

Sentir son collège, exhaler l'odeur de son collège, c'est-à-dire avoir les mauvaises manières des écoliers.

Sentir le jagot, exhaler une odeur de brûlé, c'est-à-dire être suspect d'athéisme, crime puni du bûcher.

3. Avoir des sensations et des sentiments. *Capable de sentir*, doué de sensations et de sentiments.

Sergent. *Sergent de bataille*, officier d'Etat-Major qui surveillait l'exécution des mouvements sur le champ de bataille.

Sergents, officiers de justice, chargés de signifier et d'exécuter les arrêts de justice.

Serre. Se dit aussi bien de la griffe des fauves que des ongles des oiseaux de proie.

Servante. *Je suis votre servante, votre humble servante*, formule de politesse, employée ironiquement pour dire : Ne comptez pas sur moi ! Bonsoir !

Serviteur. Terme courant de la politesse classique, souvent accompagné de *humble*. S'emploie ironiquement : *Serviteur au portier !* Merci pour le potier ! Je m'en passerai ! Au revoir !

Seulement. Même. *On ne put seulement hâter son départ*, on ne put même pas hâter son départ.

Sexe. *Le sexe*, le sexe féminin, les femmes.

Si. *Si j'erai*, ancienne expression, équivalant à un *si* renforcé (cf. *si j'ait*) : Bien sûr que si !

Simonide. Poète lyrique grec (558-468). Les lyriques gagnaient leur vie en faisant l'éloge des lauréats aux jeux olympiques et autres. Ils ennoblaient leurs compositions par des digressions religieuses et philosophiques.

Simple. Nom masculin pluriel. Plantes médicinales, employées en infusions, décoctions, cataplasmes ou telles quelles.

Sire. Terme de l'ancienne courtoisie. Il se donnait : 1. au Roi ; 2. à de petites gens, avec une nuance d'ironie protectrice.

Pauvre sire, pauvre individu, sans valeur.

Sitôt. *Sitôt que*, aussi tôt que ; assez tôt pour que.

Sitôt que moi, aussi tôt que moi, aussi vite que moi.

Sixte-Quint. élu pap' en 1585. Une légende célèbre prétend que, avant son élection, il marchait avec des béquilles, pour faire croire à sa mort imminente, mais que, aussitôt élu, il jeta ses béquilles et entonna le *Te Deum* d'une voix puissante qui fit sursauter tout le conclave.

Société. 1. Union, intimité. *Douce société*, douce union. 2. Association. *Faire société*, s'associer.

Sœurs. *Les neuf Sœurs*, les Muses et, par métonymie, la poésie. *Les Sœurs filandières*, les Parques.

Soin. Souci, tourment, responsabilité.

Dans le style galant, tourment d'amour, service d'amour.

Sans soins, sans soucis.

Un soin trop curieux, une application trop attentive aux jolis détails.

Avoir le soin de, avoir la charge de.

Etre en soin, être en peine.

Soin diligent, activité attentive.

Un soin particulier, des attentions spéciales.

Porter des soins pesants, être chargé de tâches pénibles.

Sombre. *Les royaumes sombres*, le royaume des morts. Cf. Noir.

Sommier. Archaïsme pour bête de somme (cheval, mulet, etc.).

Songe. 1. Rêverie, mensonge. 2. Fiction. 3. *Un songe* : dans la mythologie, les Songes sont des messagers des dieux qui avertissent les hommes pendant leur sommeil.

Songer. 1. Imaginer (transitif). 2. Réfléchir. *Sans songer*, sans réfléchir. 3. Être occupé à (I, 13, 4).

Sophi. Nom donné autrefois au schah de Perse.

Sort. Voir Destin. *Céder au sort*, cesser la résistance, s'avouer vaincu. C'est un euphémisme.

Par un sort déplorable, par un accident malheureux.

Sortilèges. Tour de sorcellerie, consistant à *jeter des sorts*, pour nuire. En général, sorcellerie.

Sou. Petite unité monétaire. *Pour un sou*, si peu que ce soit.

Soucier. Inquiéter quelqu'un.

Soudain. Aussitôt, sans hésiter.

Soudoyer. Entretenir, avoir à sa solde.

Souffrir. Supporter. Patienter.

Se souffrir, être supporté (réfléchi à sens passif).

Souffrir un tort, subir un dommage.

Je souffre cette humeur, je comprends cette humeur, j'admets cette humeur.

Soûl (De *satullus*, de *satur*). Repu (sans idée d'ivresse). *Le quart de son soûl*, le quart du nécessaire pour être rassasié.

Souliers. Au XVII^e siècle, comme aujourd'hui, les femmes portaient des talons hauts, par élégance. Mais, pour la marche, on prenait des talons bas : des *souliers plats*.

Souper. Dîner (repas du soir). De même, *dîner* : déjeuner (repas de midi). Quant au *déjeuner*, c'est le repas du matin (celui qui rompt le jeûne).

Souriquois. Adjectif comiquement forgé par La Fontaine sur le modèle de Lucquois, Iroquois, etc. : de souris.

Souris. Nom habituel du *sourire* au XVII^e siècle. Cf. Ris.

Sous. *Sous espoir*, dans l'espoir. Nous disons encore : sous prétexte, sous peine.

Soutane. Au XVII^e siècle, les soutanes (ou robes) étaient portées, non seulement par les ecclésiastiques, mais par les professeurs, les médecins, les avocats, les magistrats.

Stature. Taille.

Stoïciens. Les stoïciens sont les disciples du philosophe grec Zénon de Citium (IV^e siècle av. J.-C.). Ils préconisaient le retranchement de toute passion, l'impassibilité absolue.

Stentor. Troyen dont la voix retentissante valait celle de cinquante crieurs ordinaires. *Une voix de Stentor*, une voix retentissante.

Styx. Fleuve des enfers mythologiques. *Être réduit à boire l'eau du Styx*, être mort. *Aller boire au Styx*, mourir. *Mener aux ondes du Styx*, faire mourir. *Jurer (par) le Styx*, faire un serment irrévocable, en parlant des dieux. *Une science fille du Styx*, une science inventée par la mort en personne.

Succès. Résultat (bon ou mauvais).

Suffrage. Approbation.

Suivante. Sorte de demoiselle de compagnie qui *suivait* les jeunes filles de bonne maison.

Suivre. Imiter, suivre l'exemple de.

Suivre une vie, pratiquer un genre de vie.

Sujet. Raison. *Avoir sujet de*, avoir des raisons pour. *C'est un sujet pour quoi*, c'est une raison pour que.

Support. Appui, secours.

Supposer. Terme de chasse : forcer une autre bête à courir à sa place (en parlant du cerf) devant les chiens. La bête pratique ainsi une sorte de course de relais où elle a l'avantage, puisque les chiens, eux, ne se relaient pas.

Suppôt. Serviteur, avec une nuance défavorable, un peu comme « Âme damnée ». Un *suppôt* de Bacchus, un ivrogne fieffé.

Sur. 1. Par-dessus, au sens de : plus que. C'est l'origine de l'adverbe surtout. *Sur l'eau*, à la surface de l'eau (mâts au-dessous), par opposition avec : au fond. 2. D'après. *Rectifier une image sur son éloignement*, juger de la vraie grandeur d'un objet en tenant compte de la distance d'où son image nous apparaît. *Etre composé sur*, être formé sur le modèle de, d'après. 3. Parmi. *Sur tous les animaux*, parmi tous les êtres animés. 4. Contre. *Crier, sonner sur*, crier, sonner contre quelqu'un. 5. En se fondant sur. *Ils triomphaient sur cette maladie*, au sujet de cette maladie. *Sur une erreur*, en se fondant sur une erreur. 6. Aux environs de. *Sur la brune*, vers le crépuscule, à la nuit tombante. 7. En vue de. *Etre préparé sur*, avoir pris ses dispositions en vue de. 8. A la suite de. *Sur son rapport*, à la suite de son rapport.

Surate. Ville des Indes, au Nord de Bombay. Il y avait des comptoirs et des établissements commerciaux qui pouvaient passer pour des « temples de la Fortune », c'est-à-dire des lieux où l'on s'enrichissait.

Sûrement. En toute assurance.

Surpris. Attrapé. Participe passé de *Surprendre* : tromper, abuser.

Suspendre les esprits, tenir les esprits en suspens (en les intéressant).

Sycophante. Terme grec injurieux, désignant les délateurs. En général, perfide, trompeur.

T

Tabarin. Acteur comique qui faisait le pitre sur les tréteaux d'un marchand de drogues, Mondor, place Dauphine, où il attirait la foule des Parisiens (1584-1633). Ses œuvres ont été publiées. Elles sont au-dessous du pire, mais elles ont le mérite d'avoir fourni à La Fontaine le sujet d'une fable excellente : le Gland et la Citrouille (IX, 4) :

Table. *Tenir table*, avoir tous les jours des invités à sa table. On dit aujourd'hui *tenir table ouverte*.

Talent. Monnaie grecque de grande valeur. Le talent d'argent valait 6.000 francs or et le talent d'or près de 10.000 francs de la même monnaie.

Talisman. Formule mystérieuse.

Tanière. Étymologiquement, c'est le trou du blaireau (*taxo*) ; en français moderne, c'est le repaire des grands fauves ; pour La Fontaine c'est le séjour de bêtes, petites ou grandes (grenouilles, souris, etc.). *La tanière du lièvre* est son refuge en cas de péril.

Tant. Indéfini, désigne un certain chiffre dont La Fontaine néglige la précision ; emploi familier.

Tant que, si bien que.

Tartare. Partie des enfers réservée aux tourments des damnés. Par extension, les enfers, situés dans les profondeurs de la terre.

Tâter. Essayer, faire l'expérience de, avec une nuance d'intérêt personnel. Le sens premier est le sens actuel : palper.

Taupe. La taupe a des yeux minuscules, recouverts d'une membrane ; sous la terre, elle ne fait pas usage de ses yeux.

Tel. 1. La Fontaine emploie souvent cet indéfini pour remplacer une détermination précise qu'il lui paraît inutile de donner : *tel lieu, telle somme*. C'est le ton de la conversation familière. Cf. Certain, quelqu'un, tant. 2. La valeur démonstrative de *tel*, mieux sentie au XVII^e siècle, le fait employer seul, sans *de* : *tels orphelins*, des orphelins comme celui-là.

3. Avec le relatif, *tel* a le sens indéfini de : un être, un individu.

Témoigner. Prouver, sans idée de témoignage. De même, *Témoin* : preuve.

Tempérament. Modération. *Trouver, garder un tempérament*, trouver, garder une juste moyenne.

Temple. Les temples allégoriques dédiés aux grands personnages du temps, notamment aux destinataires des dédicaces, sont un des usages de La Fontaine. Ces temples imaginaires doivent, s'il faut en croire le poète, vouer la divinité qui en sera l'objet à une gloire immortelle. Ils comportent parfois des autels, de l'encens, etc. C'est le langage de la louange allégorique et mythologique à la mode dans tous les arts à cette époque. Le plus typique est celui que La Fontaine consacre à *Iris* et dont il donne le détail dans le prologue de XII, 15.

Cette mode littéraire remonte, par la littérature précieuse et le pétrarquisme de la Pléiade, jusqu'à la Grande Rhétorique, qui continue elle-même les allégories du moyen âge, en particulier le Roman de la Rose.

Temps. Prendre son temps, choisir le moment favorable. On représentait allégoriquement le Temps sous la forme d'un vicillard ayant deux grandes ailes et portant dans une main un sablier, dans l'autre une faux, parce qu'il « détruit tout ».

Il s'en va temps, il commence à être temps.

La nuit des temps, l'avenir mystérieux.

Tout d'un temps, en même temps.

Perdre le temps, perdre temps, perdre son temps.

De tout temps, continuellement.

Tenir. Il ne tient pas à, il ne dépend pas de.

Tenter. Essayer. Se construit avec un nom : j'ai tenté les moyens, j'ai tenté de trouver les moyens. Tenter des asiles, voir s'il y aurait des asiles dans tel ou tel endroit.

Térée, roi de Thrace, avait fait couper la langue à sa belle-sœur Philomèle, pour laquelle il ressentait une passion furieuse. Philomèle et Procné, sa sœur, se vengèrent en tuant le fils de Térée et en le lui servant à manger. Térée se précipita sur elles, une hache à la main; mais les dieux, s'interposant, métamorphosèrent Procné en hirondelle et Philomèle en rossignol. Térée fut transformé en loup.

Terme. Borne de pierre enfoncée dans le sol pour marquer la limite d'une propriété. Symbole de l'immobilité. Les Latins en faisaient des dieux.

Au sens temporel, terme désigne le moment où une femelle met bas ses petits. On dit alors qu'elle est sur son terme.

Terre. Pays. Chercher une terre, chercher un pays.

Testonner (de *testa*). Peigner, arranger la tête. Le mot est vieux et La Fontaine le traduit : I, 17, 16-17.

Tête. S'emploie souvent par métonymie, dans le sens de *personne*, *personnage*, dans le style noble et le style amoureux. Les plus superbes têtes, les rois les plus puissants. Une chère tête, une personne aimée. Une tête éventée, une tête dont les idées tournent au vent, c'est-à-dire un fou, une folle. Une tête légère, même sens. Terme de chasse : bête capturée.

Texte. Les sermonaires commençaient leur sermon par un texte, tiré généralement de la Sainte Ecriture, et qui posait le sujet de leur discours. Je reviens à mon texte, je reviens à mon sujet, à ce que je disais au début.

Théâtre. Echafaudage du haut duquel on s'exhibe au public, en plein air. Les charlatans, notamment les guérisseurs, débitaient ainsi leur boniment, avec accompagnement de pitres. Des acteurs se sont faits une réputation, au XVII^e siècle, au service des charlatans, notamment Tabarin.

Thémis. Déesse de la justice. Son emblème est une balance.

Thétis. Déesse, femme de Pélée et mère d'Achille. La Fontaine la confond avec Téthys, déesse de la mer et femme de l'Océan.

Thibault l'agnelet, nom d'un mouton dans La Fontaine, est un berger dans la Farce de Pathelin, où La Fontaine l'a pris.

Timon. Longue pièce de bois à l'avant d'une voiture, de chaque côté de laquelle on attelle les deux premiers chevaux.

Tirer. 1. *Tirer sur*, tendre à.
2. S'en aller. *Tirer de long*, fuir à grande allure. 3. Tirer quelque chose de quelqu'un : obtenir quelque chose de quelqu'un.

Tirer ses grègues, partir à fond de train. Les *grègues* (*graeca*) étaient des culottes flottantes importées de Grèce. Comme elles gênaient beaucoup la course, on les relevait (tirait) pour courir.

Tirer gloire, tirer vanité.

Tissu. Participe passé de l'ancien verbe *listre*, dont *tisser* est le doublet.

Titans. Géants monstrueux, fils du Ciel et de la Terre. Ils entreprirent de détrôner de l'Olympe le roi des dieux, Jupiter, qui les foudroya : c'est la gigantesque Titanomachie, sujet d'épopée grandiose.

Tomber. Atteindre un but : *J'y tombe au moins mal que je puis*, je fais ce que je peux pour atteindre ce but au plus près.

Risquer. *Tomber en la peine*, risquer un accident.

Ton. *Changer de ton*, métaphore familière empruntée à la langue musicale : changer de manière.

Tonnelles. Filets de chasse tendus sur des cercles.

Toucher. Concerner. *Des biens qui ne le touchent plus*, des biens qui ne te concernent plus.

Tour. 1. Preuve d'adresse. *Un bon tour*, une excellente preuve d'adresse.

2. Marche circulaire, en tournant. *Faire cent mille tours*, aller et revenir sans fin.

3. Façon de parler ou de composer. *Le tour que j'ai pris*, ma façon de développer l'idée.

Touret. Petite roue du rouet à filer une rapidement par la grande.

Tout. S'emploie librement comme adverbe avec une idée de superlatif. *Tout à cheval*, à cheval, sans être gêné. *Tout à point*, tout à fait à propos. *Tout le dernier*, le dernier de tous. *Tout le plus gras*, le plus gras de tous. *Tout à loisir*, tout à fait à l'aise. *Tout à l'instant*, au plus vite, sans désemparer. Dans le sens de *unique*, tout

s'emploie au pluriel : *pour tous talents*, pour seul talent. De même, dans le sens de *n'importe lequel* : *toutes retraites*, toutes les retraites imaginables, quelles qu'elles fussent.

Comme indéfini collectif neutre, *tout* prend un sens large qui, selon les cas, se nuance de majesté, d'ironie, de mépris, etc. *Tout ce qui respire*, tous les êtres vivants. *Tout ce qu'il aime*, son ami.

Emploi fréquent de *tout* pour terminer une énumération : femmes, moine, vieillard, *tout* était descendu.

Comme adjectif indéfini, au singulier, *tout* peut signifier : toutes sortes de : *tout mal et toute injustice*, toutes sortes de maux et d'injustice.

Tracasser (de traquer). Pourchasser sans répit ; malmenier ; harceler.

Trace. Piste ; ligne de conduite. *Reprenre sa première trace*, reprendre sa première façon d'agir.

Tracer. Dessiner.

Trafiquer. Faire des opérations commerciales, ventes, achats, etc. *Le trafiquant* est le gros commerçant, travaillant souvent à l'exportation. Aucune nuance péjorative, au contraire.

Train. Ce que l'on *traîne* avec soi, son train de maison (valets, chevaux, laquais, etc.).

La façon de marcher, l'allure d'une personne en route. *Un train de sénateur*, l'allure grave et lente d'un magistrat. *Ce train toujours égal*, cette marche d'une allure toujours égale.

Le train du monde, la façon de vivre du monde. *Le train ordinaire*, les habitudes naturelles.

Etre en train, être lancé, être emporté par le mouvement (d'une partie de plaisir).

Trait. Un trait est un détail qui plaît à l'imagination ou à l'esprit. La littérature précieuse recherchait le *trait*, surtout le trait spirituel. Le trait triomphe dans l'épigramme, brève pièce qui a pour but de faire valoir un trait final, souvent appelé *pointe*.

Les *traits du courroux*, les manifestations violentes de la colère. Les traits du céleste courroux : dans l'An-

tiquité, les morts subites et les morts par épidémie étaient, croyait-on, provoquées par les *traits* ou flèches que les dieux du ciel, Apollon ou Diane, lançaient contre les hommes dans leur colère.

Des traits de science, des détails destinés à faire valoir la science de l'orateur.

Les traits d'une fable, les péripéties du récit.

Donner des traits à quelqu'un, prendre quelqu'un pour cible de ses traits de malice.

Appuyer d'un trait, illustrer par un nouveau récit.

Traits délicats, détails brillants, propres à satisfaire les gens de goût.

Traite. Course faite en une seule étape, d'une seule *traite*.

Traiter. Héberger, nourrir, recevoir chez soi en donnant tout ce qu'il faut.

Trajet. Passage.

Trancher. *Trancher du roi*, affecter l'allure tranchante d'un roi; agir résolument comme un roi.

Transport. Explosion d'un sentiment violent, en particulier : éclat de colère. *Les transports*, les passions déchaînées.

Travail. 1. Fatigue. *Sans travail*, sans peine. 2. Œuvre. *Construire des travaux*, construire des ouvrages.

Travailler. Tourmenter. *Se travailler*, se donner beaucoup de peine, se tourmenter.

Traverse. Contrariété, obstacle.

Treille. Vigne en berceau, formant tonnelle, montée sur un *treillis* de bois. *Le jus de la treille*, le vin.

Treuve. Archaïsme pour *trouve*. Cette forme s'emploie à la rime par licence poétique.

Tribut. 1. Au propre : contribution en nature ou en argent.

2. Au figuré : don personnel qui vient se joindre à d'autres dons venus d'ailleurs.

Le fatal tribut, la mort, qui prélève son tribut sur les vivants.

Par opposition à *impôts* qui désignent les impôts indirects, les *tributs* sont les *impôts directs*.

Tripotage. Activité quotidienne des femmes à la maison, soins de la vie quotidienne.

Troie. Ville d'Asie Mineure où régnait Priam, quand les Grecs vinrent l'assiéger pour reprendre Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, enlevée par Paris, fils de Priam. C'est le sujet de l'Illiade.

Trompette. *Le trompette*, dans un combat, est l'officier qui donne les signaux au son de la trompette. *Déloger sans trompette*, se dit, au sens propre, d'une troupe qui change de cantonnement sans faire sonner ses trompettes, pour ne pas donner l'éveil. Au figuré, c'est battre en retraite précipitamment et sans se faire prier.

La trompette étant l'instrument guerrier par excellence, prendre la trompette se dit, au figuré, pour : composer un poème guerrier, c'est-à-dire une épopée.

Tronquer. Couper de façon à réduire au seul tronc.

Truchement. Doublet francisé de *drogman*, mot italien (*drogmanno*) emprunté au grec byzantin qui l'a pris aux langues slaves, et signifiant *interprète*, celui qui traduit d'une langue dans une autre.

Turque. *Tapis de Turquie*, tapis dans le style oriental, fabriqué à la Savonnerie et aux Gobelins.

Tyran. Chef de peuple non légitime, sans idée de cruauté.

U

Ulysse. Roi d'Ithaque, père de Télémaque, célèbre par son intelligence rusée et l'expérience qu'il acquit dans ses interminables voyages, qui durèrent dix ans, au retour de Troie. C'est le sujet de l'Odyssée, ou poème d'Ulysse.

Un. Exprime fortement l'identité. *C'est un, ce fut un, ce fut aussi vite fait. C'est tout un, c'est exactement la même chose. Toute panse me paraît*

une, quel que soit le ventre (où l'on est mangé), cela me paraît sans importance.

Pas un, aucun. *A pas un d'eux*, à aucun d'eux. *Pas un ne s'endort*, aucun ne s'endort.

Un a le sens fort de *un seul*: *un esprit anime mille corps*, un seul esprit anime mille corps.

Usage. 1. Le fait de se servir réellement de. *Tirer un usage de*, tirer parti de. *La coutume et l'usage*, les lois fondées sur la coutume, le droit coutumier.

2. Utilité, service. *Je vois quel est votre usage*, l'utilité dont vous êtes pour moi.

User. 1. *En user de telle manière* (avec quelqu'un), se comporter de telle manière avec quelqu'un. *Nous en usons*, nous agissons ainsi.

2. *User de*, faire preuve de. *User de charité*, faire preuve de charité.

V

Vedette. Sentinelle à cheval, détachée en avant de la troupe, chargée de rapporter à toute vitesse tout ce qu'elle voit d'intéressant.

Veiller. Être réveillé. *En veillant*, tout en étant bien réveillé.

Veine. Étymologiquement, une *veine* est un filon dans une mine. En style poétique, *la veine d'un auteur* est son talent, son inspiration, ses ressources d'esprit pour traiter un sujet. *Ma veine s'échauffe*, mon inspiration fermente.

Venelle. Ruelle étroite. *Enfiler la venelle*, fuir.

Veneur. Domestique qui, dans la chasse à courre, est préposé à la garde des chiens. En général, domestique qui s'occupe de la chasse (même aux oiseaux).

Venir. *S'en venir*, cf. *courir*. *A tout venant*, pour tout le monde.

Venir à, en venir à, en arriver à.

Vénus. Déesse de l'Amour. Cupidon, ou l'Amour, est son fils. Son char ailé est tiré par des colombes,

qui sont, par conséquent, *les oiseaux de Vénus*. Son séjour préféré est l'île de Cythère.

Vergeté. Marqué de raies colorées.

Vertu. 1. Force, en général; efficacité, valeur. *Une rime de grande vertu*, une rime qui sonne fortement, sonore.

2. Valeur bienfaisante. *Les vertus des simples*, les bons effets des simples.

Viande. Nourriture en général (vienda).

Vider un débat, terminer une contestation : se mettre d'accord.

Vie. *Faire la vie*, *faire bonne vie*, se réjouir en mangeant et buvant bien, faire bombance. *Dieu sait la vie*, Dieu sait comme elle mangea bien!

Sur ma vie, formule de juron : je garantis formellement.

Sur votre vie, il y va de votre vie.

Faire bail à vie, louer pour la durée de sa vie.

Vieux. La substitution de *vieil* à *vieux*, devant une voyelle, n'était pas obligatoire au XVII^e siècle : *un vieux hôte des bois*.

Villain. Paysan.

Villageois. Campagnard; synonyme de *paysan*, *manant*, *vilain*, *rustre* et même *croquant*.

Visir. Premier ministre du sultan.

Vite. S'est employé comme adjectif au sens de rapide, jusqu'au XVII^e s.

Vœu. 1. Offrande faite pour s'acquitter d'une promesse conditionnelle à un dieu. Les offrandes proprement dites sont faites gratuitement, en dehors de tout vœu.

2. Promesse faite à un dieu pour l'apaiser ou obtenir sa faveur.

Voie. Terme de chasse : la piste d'un gibier. *Confondre*, *brouiller la voie*, multiplier les tours, les détours, les retours et les crochets, de façon que les chiens perdent la direction. Le lièvre, le cerf sont habiles à brouiller leur voie.

Voire. Et même. Archaïsme à nuance ironique (de *vere*, vraiment).

Voiture. Charge transportée. *Porter une voiture*, transporter une charge.

Volturer. Transporter (sans idée de véhicule).

Voix. *Voix*, comme *Muse*, comme *Lyre*, s'emploie par métonymie, pour désigner le talent littéraire. *Une plus forte voix*, un talent plus vigoureux.

Volatille. Nom féminin. Oiseau.

Vouloir. *Je veux* : 1. je consens, j'admets. 2. Je prétends.

Vulcan ou Vulcain. Dieu forgeron, dieu du feu, époux de Vénus. Il était boiteux et dépourvu de grâces.

Y

Y. Adverbe pronominal, employé très librement dans l'ancienne langue, pour remplacer un complément avec préposition : *Y ruminer*, ruminer (penser à part soi) sur un sujet. *Y craindre*, craindre en cela. *N'y perdez pas un seul moment*, ne perdez pas un seul moment pour faire ce que je vous dis.

Z

Zéphyr. Écrit *zéphyre* ou *zéphyr*, selon les besoins du vers. Divinité qui incarne le vent doux, caressant. *Attendez les zéphyr*s, attendez le printemps.

*Les zéphyr*s habitent les régions délicieuses, propices au bonheur et à l'amour.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES FABLES

Aigle (l') et l'Escarbot, II, 8	126
Aigle (l') et le Hibou, V, 18	228
Aigle (l') et la Pie, XII, 11.	469
Aigle (l'), la Laie et la Chatte, III, 6	156
Alouette (l') et ses Petits avec le Maître d'un champ, IV, 22.	205
A Monseigneur le duc de Bourgogne, qui demandait à M. de La Fontaine une fable qui fut nommée : « Le Chat et la Souris », XII, 4 <i>bis</i>	458
Amour (l') et la Folie, XII, 14	477
Ane (l') chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel, II, 10.	129
Ane (l') et le Chien, VIII, 17.	333
Ane (l') et le petit Chien, IV, 5.	181
Ane (l') et ses Maîtres, VI, 11	246
Ane (l') portant des reliques, V, 14	224
Ane (l') revêtu de la peau du Lion, V, 21.	232
Animal (un) dans la Lune, VII, 17	299
Animaux (les) malades de la peste, VII, 1	267
Araignée (l') et l'Hirondelle, X, 6.	403
Astrologue (l') qui se laisse tomber dans un puits, II, 13.	132
Avantage de la Science, VIII, 19	337
Avare (l') qui a perdu son trésor, IV, 20.	202
Bassa (le) et le Marchand, VIII, 18	334
Belette (la) entrée dans un grenier, III, 17	169
Berger (le) et la Mer, IV, 2	175
Berger (le) et le Roi, X, 9	406
Berger (le) et son troupeau, IX, 18	382
Besace (la), I, 7	94
Bûcheron (le) et Mercure, V, 1.	208
Cerf (le) et la Vigne, V, 15.	225
Cerf (le) malade, XII, 6	460
Cerf (le) se voyant dans l'eau, VI, 9	243
Chameau (le) et les bâtons flottants, IV, 10	188
Charlatan (le), VI, 19	254

Charretier (le) embourbé, VI, 18	253
Chat (le) et le Rat, VIII, 22	342
Chat (le) et le Renard, IX, 14	376
Chat (le) et les deux Moineaux, XII, 2	453
Chat (le) et un vieux Rat, III, 18.	170
Chat (le), la Belette et le petit Lapin, VII, 15	296
Chatte (la) métamorphosée en Femme, II, 18.	140
Chauve-souris (la) et les deux Belettes, II, 5	123
Chauve-souris (la), le Buisson et le Canard, XII, 7	461
Chêne (le) et le Roseau, I, 22.	115
Cheval (le) et l'Ane, VI, 16	251
Cheval (le) et le Loup, V, 8	218
Cheval (le) s'étant voulu venger du Cerf, IV, 13	194
Chien (le) à qui on a coupé les oreilles, X, 8	405
Chien (le) qui lâche sa proie pour l'ombre, VI, 17	252
Chien (le) qui porte à son cou le dîner de son Maître, VIII, 7.	314
Cierge (le), IX, 12.	373
Cigale (la) et la Fourmi, I, 1.	87
Coche (le) et la Mouche, VII, 8	282
Cochet (le), le Chat et le Souriceau, VI, 5.	238
Cochon (le), la Chèvre et le Mouton, VIII, 12	322
Colombe (la) et la Fourmi, II, 12.	131
Combat (le) des Rats et des Belettes, IV, 6	182
Compagnons (les) d'Ulysse, XII, 1	449
Conseil (le) tenu par les Rats, II, 2	119
Contre ceux qui ont le goût difficile, II, 1.	117
Coq (le) et la Perle, I, 20	112
Coq (le) et le Renard, II, 15	136
Corbeau (le) et le Renard, I, 2	88
Corbeau (le), la Gazelle, la Tortue et le Rat, XII, 15.	478
Corbeau (le) voulant imiter l'Aigle, II, 16	137
Cour (la) du Lion, VII, 6	278
Curé (le) et le Mort, VII, 10.	285
Cygne (le) et le Cuisinier, III, 12.	163
Daphnis et Alcimadure, XII, 24.	494
Démocrite et les Abdéritains, VIII, 26.	348
Dépositaire (le) infidèle, IX, 1	353
Deux Amis (les), VIII, 11	321
Deux Aventuriers (les) et le Talisman, X, 13.	414

Deux Chèvres (les), XII, 4	456
Deux Chiens (les) et l'Ane mort, VIII, 25	347
Deux Coqs (les), VII, 12.	290
Deux Mulets (les), I, 4	90
Deux Perroquets (les), le Roi et son Fils, X, 11.	411
Deux Pigeons (les), IX, 2	356
Deux Rats (les), le Renard et l'Œuf, IX, Discours à M ^{me} de La Sablière.	390
Deux Taureaux (les) et une Grenouille, II, 4.	122
Devineresses (les), VII, 14	293
Dieux (les) voulant instruire le fils de Jupiter, XI, 2 (Pour Mgr le duc du Maine)	424
Discorde (la), VI, 20.	256
Discours à M ^{me} de La Sablière, IX, <i>in fine</i>	383
Discours à M. le duc de La Rochefoucauld, X, 14.	416
Dragon (le) à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues, I, 12	102
Écolier (l'), le Pédant et le Maître d'un jardin, IX, 5	363
Écrevisse (l') et sa Fille, XII, 10	468
Éducation (l'), VIII, 24.	345
Éléphant (l') et le Singe de Jupiter, XII, 21	489
Enfant (l') et le Maître d'École, I, 19	111
Enfouisseur (l') et son compère, X, 4	490
Épilogue, VI ; XI	260, 442
Faucon (le) et le Chapon, VIII, 21	341
Femme (la) noyée, III, 16	167
Femmes (les) et le Secret, VIII, 6.	313
Fermier (le), le Chien et le Renard, XI, 3.	426
Fille (la), VII, 4 <i>bis</i>	273
Forêt (la) et le Bûcheron, XII, 16.	483
Fortune (la) et le jeune Enfant, V, 11.	221
Fou (un) et un Sage, XII, 22	490
Fou (le) qui vend la Sagesse, IX, 8	368
Frelons (les) et les Mouches à miel, I, 21	113
Geai (le) paré des plumes du Paon, IV, 9	187
Génisse (la), la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion, I, 6.	93
Gland (le) et la Citrouille, IX, 4	360
Goutte (la) et l'Araignée, III, 8.	159
Grenouille (la) et le Rat, IV, 11.	189
★ Grenouille (la) qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf, I, 3.	89

Grenouilles (les) qui demandent un Roi, III, 4.	154
Héron (le), VII, 4.	273
Hirondelle (l') et les petits Oiseaux, I, 8.	95
Homme (l') entre deux âges et ses deux maîtresses, I, 17.	109
Homme (l') et la Couleuvre, X, 1.	393
Homme (l') et la Puce, VIII, 5.	312
Homme (l') et l'Idole de bois, IV, 8.	186
Homme (l') et son Image, I, 11.	100
Homme (l') qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit, VII, 11.	287
Horoscope (l'), VIII, 16.	329
Huitre (l') et les Plaideurs, IX, 9.	369
Ingratitude (l') et l'injustice des hommes envers la Fortune, VII, 13.	291
Ivrogne (l') et sa Femme, III, 7.	158
Jardinier (le) et son Seigneur, IV, 4.	179
Jeune Veuve (la), VI, 21.	258
Juge (le) arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire, XII, 25.	497
Jupiter et le Métayer, VI, 4.	237
Jupiter et le Passager, IX, 13.	375
Jupiter et les Tonnerres, VIII, 20.	338
Laboureur (le) et ses Enfants, V, 9.	219
Laitière (la) et le Pot au Lait, VII, 9.	283
Lapins (les), X, 14 (Discours à M. le duc de La Rochefoucauld).	417
Lice (la) et sa Compagne, II, 7.	125
Lièvre (le) et la Perdrix, V, 17.	226
Lièvre (le) et la Tortue, VI, 10.	244
Lièvre (le) et les Grenouilles, II, 14.	135
Ligue (la) des Rats, Supplément 2.	501
Lion (le), XI, 1.	422
Lion (le) abattu par l'homme, III, 10.	162
Lion (le) amoureux, IV, 1.	173
Lion (le) devenu vieux, III, 14.	166
Lion (le) et l'Ane chassant, II, 19.	142
Lion (le) et le Chasseur, VI, 2.	233
Lion (le) et le Moucheron, II, 9.	128
Lion (le) et le Rat, II, 11.	131
Lion (le), le Loup et le Renard, VIII, 3.	307
Lion (le), le Singe et les deux Anes, XI, 5.	430
Lion (le) malade et le Renard, VI, 14.	24

Lionne (la) et l'Ourse, X, 12	413
Lion (le) s'en allant en guerre, V, 19	229
Loup (le) devenu Berger, III, 3.	152
Loup (le) et la Cigogne, III, 9	161
Loup (le) et l'Agneau, I, 10	99
Loup (le) et le Chasseur, VIII, 27	350
Loup (le) et le Chien, I, 5.	91
Loup (le) et le Chien maigre, IX, 10	371
Loup (le) et le Renard, XI, 6	433
Loup (le) et le Renard, XII, 9	465
Loup (le) et les Bergers, X, 5	401
Loup (le), la Chèvre et le Chevreau, IV, 15	196
Loup (le), la Mère et l'Enfant, IV, 16.	196
Loup (le) plaçant contre le Renard par devant le Singe, II, 3. . .	121
Loups (les) et les Brebis, III, 13	164
Mal Marié (le), VII, 2	269
Marchand (le), le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi, X, 15	419
Médecins (les), V, 12	222
Membres (les) et l'Estomac, III, 2	151
Meunier (le), son Fils et l'Ane, III, 1.	147
Milan (le) et le Rossignol, IX, 17.	381
Milan (le), le Roi et le Chasseur, XII, 12	470
Montagne (la) qui accouche, V, 10	220
Mort (la) et le Bûcheron, I, 16	106
Mort (la) et le Malheureux, I, 15	106
Mort (la) et le Mourant, VIII, 1	393
Mouche (la) et la Fourmi, IV, 3	177
Mulet (le) se vantant de sa généalogie, VI, 7.	241
Obsèques (les) de la Lionne, VIII, 14	326
Œil (l') du Maître, IV, 21	203
Oiseau (l') blessé d'une flèche, II, 6.	124
Oiseleur (l'), l'Autour et l'Alouette, VI, 15.	250
Oracle (l') et l'Impie, IV, 19	201
Oreilles (les) du Lièvre, V, 4.	213
Ours (l') et l'Amateur des jardins, VIII, 10.	319
Ours (l') et les deux Compagnons, V, 20.	230
Paon (le) se plaignant à Junon, II, 17.	139
Parole de Socrate, IV, 17.	198
Pâtre (le) et le Lion, VI, 1.	233

Paysan du Danube (le), XI, 7.	435
Perdrix (la) et les Coqs, X, 7.	404
Petit Poisson (le) et le Pêcheur, V, 3.	212
Phébus et Borée, VI, 3.	235
Philomèle et Procné, III, 15.	166
Philosophe scythe (le), XII, 20.	487
Poissons (les) et le Berger qui joue de la Hûte, X, 10.	409
Poissons (les) et le Cormoran, X, 3.	398
Pot (le) de terre et le Pot de fer, V, 2.	211
Poule (la) aux œufs d'or, V, 13.	223
Pour Monseigneur le duc du Maine, XI, 2.	424
Pouvoir (le) des fables, VIII, 4.	309
Querelle (la) des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris, XII, 8.	463
Rat (le) de ville et le Rat des Champs, I, 9.	97
Rat (le) et l'Éléphant, VIII, 15.	328
Rat (le) et l'Huître, VIII, 9.	317
Rat (le) qui s'est retiré du monde, VII, 3.	271
Renard (le) anglais, XII, 23.	491
Renard (le) ayant la queue coupée, V, 5.	214
Renard (le) et la Cigogne, I, 18.	110
Renard (le) et le Bouc, III, 5.	155
Renard (le) et le Buste, IV, 14.	195
Renard (le) et les poulets d'Inde, XII, 18.	485
Renard (le) et les Raisins, III, 11.	163
Renard (le), le Loup et le Cheval, XII, 17.	484
Renard (le), le Singe et les Animaux, VI, 6.	240
Renard (le), les Mouches et le Hérisson, XII, 13.	475
Rien de trop, IX, 11.	372
Rieur (le) et les Poissons, VIII, 8.	316
Satyre (le) et le Passant, V, 7.	217
Savetier (le) et le Financier, VIII, 2.	305
Serpent (le) et la Lime, V, 16.	225
Simonide préservé par les dieux, I, 14.	104
Singe (le), XII, 19.	486
Singe (le) et le Chat, IX, 16.	379
Singe (le) et le Dauphin, IV, 7.	184
Singe (le) et le Léopard, IX, 3.	359
Soleil (le) et les Grenouilles, VI, 12.	247

Soleil (le) et les Grenouilles, Supplément, I.	500
Songe (le) d'un habitant du Mogol, XI, 4	428
Souhaits (les), VII, 5.	276
Souris (les) et le Chat-Huant, XI, 9.	440
Souris (la) métamorphosée en Fille, IX, 7	365
Statuaire (le) et la Statue de Jupiter, IX, 6.	363
Testament expliqué par Ésope, II, 20	143
Tête (la) et la Queue du Serpent, VII, 16	298
Thésauriseur (le) et le Singe, XII, 3.	455
Tircis et Amarante, VIII, 13	323
Torrent (le) et la Rivière, VIII, 23	344
Tortue (la) et les deux Canards, X, 2	396
Trésor (le) et les deux hommes, IX, 15	378
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre, IV, 12	191
Vautours (les) et les Pigeons, VII, 7.	280
Vieillard (le) et l'Ane, VI, 8	242
Vieillard (le) et ses Enfants, IV, 18	199
Vieillard (le) et les trois jeunes Hommes, XI, 8	438
Vieille (la) et les deux Servantes, V, 6.	215
Vieux Chat (le) et la jeune Souris, XII, 5	459
Villageois (le) et le Serpent, VI, 13	248
Voleurs (les) et l'Ane, I, 13	103



TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR	3
INTRODUCTION :	
A) Biographie de La Fontaine	5
B) Les Fables	22
C) Le style et la langue des fables	37
PREMIER RECUEIL. Livres I à VI.	75
A Monseigneur le Dauphin (dédicace en prose).	77
Préface	79
A Monseigneur le Dauphin (dédicace en vers)	85
Livre I ^{er}	87
Livre II.	117
Livre III	147
Livre IV	173
Livre V	208
Livre VI	233
DEUXIÈME RECUEIL. Livres VII à XI.	263
Avertissement	264
A M ^{me} de Montespan	265
Livre VII.	267
Livre VIII	303
Livre IX	353
Livre X.	393
Livre XI	422
TROISIÈME RECUEIL. Livre XII	445
A Monseigneur le duc de Bourgogne	447
LEXIQUE	503
INDEX ALPHABÉTIQUE DES FABLES.	565

LIBRAIRIE J. DE GIGORD

Éditeur, PARIS

Dépôt légal : 4^e trimestre 1950

N^o d'ordre : 9734

IMPRIMERIE ALENÇONNAISE

MAISON POULET-MALASSIS

..... ALENÇON (ORNE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1950

N^o d'ordre : 1841



